



**HAL**  
open science

# Modernités du roman scientifique chez J.-H. Rosny aîné

Clément Hummel

► **To cite this version:**

Clément Hummel. Modernités du roman scientifique chez J.-H. Rosny aîné. Linguistique. Normandie Université, 2023. Français. NNT : 2023NORMC033 . tel-04426273

**HAL Id: tel-04426273**

**<https://theses.hal.science/tel-04426273>**

Submitted on 30 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# THÈSE

Pour obtenir le diplôme de doctorat

Spécialité **LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES**

Préparée au sein de l'**Université de Caen Normandie**

**Modernités du roman scientifique chez J.-H. Rosny aîné**

Présentée et soutenue par  
**CLEMENT HUMMEL**

**Thèse soutenue le 19/12/2023**  
devant le jury composé de :

M. ARNAUD HUFTIER	Professeur des universités - Université polytechnique Hauts de France	Rapporteur du jury
MME JULIE ANSELMINI	Professeur des universités - Université de Caen Normandie	Membre du jury
M. JEAN-MICHEL POTTIER	Maître de conférences - UNIVERSITE REIMS CHAMPAGNE ARDENNE	Membre du jury
M. ALAIN PAGES	Professeur émérite - UNIVERSITE PARIS 3 SORBONNE NOUVELLE	Président du jury
MME BRIGITTE DIAZ	Professeur émérite - Université de Caen Normandie	Directeur de thèse

Thèse dirigée par **BRIGITTE DIAZ** (Lettres, arts du spectacle, langues romanes (Caen))



**UNIVERSITE DE CAEN NORMANDIE**

**UR 4256 LASLAR**

**THÈSE**

Pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN NORMANDIE**

Discipline : **LITTÉRATURE FRANÇAISE**

Présentée et soutenue par Clément Hummel

Le mardi 19 décembre 2023

**Modernités du roman scientifique chez J.-H. Rosny aîné**

Directrice de thèse : Brigitte Diaz

JURY :

- Mme Julie Anselmini, Professeur des Universités, Université de Caen, examinatrice
- Mme Brigitte Diaz, Professeur des Universités, Université de Caen, directrice de thèse
- M. Arnaud Huftier, Professeur des Universités, Université Polytechnique Hauts-de-France, rapporteur
- M. Alain Pagès, Professeur des Universités, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, rapporteur
- M. Jean-Michel Pottier, Maître de Conférence, Université de Reims Champagne-Ardenne, examinateur



« Il m'est interdit de voir vieux, même en parlant de vieilles choses. Je ne dois employer que des sujets qui se rattachent au progrès de l'effort humain, à ce qu'il y a de curieux, d'énigmatique, de grave, de comique, de beau, de doux, de féroce, dans l'Action et la Pensée contemporaines. »

Jacques Soldanelle, « Le Chroniqueur au Lecteur », *Le Bambou*, janvier 1893.

## REMERCIEMENTS

« C'était il y a vingt mille ans. »

J.-H. Rosny, *Vamireh*.

Je remercie toutes les personnes qui m'ont apporté leur aide pendant la genèse de cette thèse, et particulièrement ma directrice, Madame Brigitte Diaz, pour son intérêt, son soutien et ses nombreux conseils durant ce long travail.

Celui-ci n'aurait pas non plus été rendu possible sans le soutien de la Région Normandie, de l'Université de Caen Normandie et du LASLAR, qui m'ont permis, grâce à une allocation de recherches et diverses aides financières, de me consacrer sereinement à l'élaboration de ma thèse. Il en va de même pour la Médiathèque de Bayeux, sa directrice à l'époque de l'élaboration du projet de thèse, Madame Sylvette Lemagnen et les conservateurs qui m'ont ouvert les portes des archives Borel-Rosny.

Un grand merci à l'ensemble des membres du jury, Mme Julie Anselmini, Mme Brigitte Diaz, M. Arnaud Huftier, M. Alain Pagès, M. Jean-Michel Pottier, qui m'honorent en acceptant de lire et d'évaluer ce travail.

Je souhaite aussi très chaleureusement remercier les nombreux érudits, chercheurs, lecteurs qui m'ont guidé dans mes lectures et permis de mieux cerner les Littératures de l'Imaginaire. Je voudrais plus spécifiquement saluer Fabrice Mundzik pour son travail, son aide salutaire et son amitié ; Fleur Hopkins-Loféron, ma camarade de galère ; Natacha Vas-Deyres pour son soutien indéfectible et pour m'avoir montré la Voie ; Joseph Altairac ; Guy Costes ; Serge Lehman ; la Dream Team de Marie ; les membres du Club des Savanturiers et de La Malle de l'Étrange ainsi que toutes celles et ceux croisés au détour de colloques, séminaires, festivals, pour toutes ces discussions riches et cette émulation intellectuelle incroyable autour de nos sujets de recherche.

Une pensée émue pour Miriam Speyer et Samantha Caretti, qui ont réussi à supporter mon désordre dans le bureau des doctorants ainsi que tous les autres proches qui n'en peuvent plus de m'entendre parler de Rosny mais me font malgré tout encore l'amitié d'accepter de m'adresser la parole et de m'apporter leur soutien, Caroline Talbot, Mélodie Baron Le Breton, Alice Brière-Haquet, Cécile Cayot... Je remercie aussi les nombreux collègues, étudiants et élèves qui ont toujours eu la curiosité de me demander ce qui occupait tant mes pensées ces dernières années et m'empêchait de rendre les copies corrigées à temps.

À mes parents qui m'ont donné le goût de la lecture et qui ont toujours cru en moi.

Enfin, mes plus précieux remerciements vont à Camille (pour sa patience, ses sacrifices et sa créativité lexicologique), à P., Puck et Gally, ma fidèle compagne de travail.

# TABLE DES MATIERES

<b>Remerciements</b> .....	<b>4</b>
<b>Table des matières</b> .....	<b>5</b>
<b>Introduction générale</b> .....	<b>10</b>
I. Joseph-Henri Honoré Boëx.....	10
II. La crise du roman.....	13
III. Du roman naturaliste au roman scientifique.....	16
IV. Modernités du roman scientifique chez J.-H. Rosny aîné .....	20
V. Un paradoxe critique .....	22
<b>Chapitre 1 - La réception critique d'un romancier au « style-artiste » déroutant .</b>	<b>32</b>
I. La réception critique de l'œuvre rosnyenne dans la presse littéraire (1890-1940).....	33
1. Une critique du style et de la modernité .....	33
2. La réception d'un nouveau roman scientifique.....	37
3. Un consensus critique .....	42
II. Un discours de légitimation après-guerre.....	47
1. Une figure de légitimation de la science-fiction émergente (1950-1960).....	47
2. Une redécouverte critique populaire.....	52
3. ... et une redécouverte éditoriale.....	62
III. La réception de la critique académique.....	76
1. Une certaine méfiance et un désintérêt vis-à-vis de la « paralittérature » (1960-1980).....	76
2. Un oubli critique .....	81



3. Une nouvelle vague critique (1990-2010) .....	90
4. Perspectives universitaires contemporaines (depuis 2010) .....	95
<b>Chapitre 2 - Une littérature jeune et moderne .....</b>	<b>99</b>
I. Le « Manifeste des Cinq », une tentative de putsch de la jeunesse littéraire parisienne ?... 100	
1. L'entrée en littérature : entre querelle (Zola) et « avènement » (Goncourt) .....	100
2. Le « cri de probité » d'une jeunesse littéraire écrasée par le poids de la « Terreur du naturalisme » .....	109
3. Une « pauvre aventure ».....	113
II. S'émanciper des figures légendaires ? <i>L'Enquête sur l'évolution littéraire</i> de Jules Huret. . 118	
1. Edmond de Goncourt : « Tuer le romanesque » pour renouveler « l'imagination en prose » .....	121
2. Émile Zola : Une jeunesse incapable de dépasser son héritage naturaliste.....	123
3. J.-H. Rosny aîné : « Une littérature plus complexe, plus haute » .....	126
III. Le retour dans l'arène critique et l'exposition progressive d'une théorie littéraire dans la petite presse .....	131
1. Le passage à la <i>Revue Indépendante</i> .....	133
2. La génération montante .....	137
3. Réfutation de l'idée d'école littéraire.....	141
IV. Le rejet du mysticisme : pour une littérature rationnelle et scientifique .....	145
1. L'épisode de divination de <i>Nell Horn</i> .....	149
2. Lever le voile de la superstition .....	155
3. Dans l'océan des probabilités.....	160
<b>Chapitre 3 - La tentation symboliste .....</b>	<b>166</b>
I. Une modernité littéraire commune avec le symbolisme.....	168
1. Un autre modèle romanesque : Huysmans .....	171
2. Une méthode symboliste : la petite revue .....	172

3. Jeu d'intertextualités : le « petit livre jaune » du symbolisme .....	174
4. Rosny et le futurisme ? .....	175
II. Le repoussoir de l'échec de la révolution littéraire symboliste.....	177
1. Une autre « impasse théorique » .....	177
2. Querelles d'écoles.....	179
3. Éloignement sociologique du symbolisme .....	181
III. Le pinacle de la tentation symboliste .....	183
1. Une cosmogonie poétique : les <i>Psaumes</i> (1888).....	183
2. Le roman de la décadence : <i>Le Termite</i> (1890) .....	192
3. L'aventure éditoriale d'un fascicule à teneur symboliste : <i>Le Bambou</i> .....	208
<b>Chapitre 4 - Le souffle de l'aventure .....</b>	<b>223</b>
I. Voyager en imagination .....	224
1. Dépasser la classification impossible d'un corpus romanesque vaste et complexe.....	224
2. Le romancier flâneur.....	230
3. L'aventure par procuration.....	234
II. L'aventure comme registre, le merveilleux-scientifique comme genre romanesque .....	240
1. Une poétique de l'aventure ? .....	240
2. Le passage à <i>Comoedia</i> et le renouvellement du récit d'aventures rosnyen .....	245
3. Récits d'aventures, récits merveilleux-scientifiques.....	267
III. <i>Le Trésor de Mérande</i> , matrice du roman d'aventures rosnyen .....	276
1. L'appel de l'aventure : de la récompense à l'initiation.....	277
2. Une aventure avant l'aventure : l'énigme cryptographique .....	280
3. La constitution d'une équipe : un modèle romanesque ? .....	286
4. Une autre inspiration romanesque : le Western.....	288

5. À l'origine du Trésor de Mérande : Tombouctou la mystérieuse .....	299
<b>Chapitre 5 - L'aboutissement du roman scientifique .....</b>	<b>305</b>
I. Ajouter au roman scientifique « un fantastique nouveau » ? .....	306
1. Une modernité déjà amorcée .....	306
2. Intertextualités maritimes (Poe, Verne, Lovecraft) : des fictions présentées comme vraies.....	308
3. Truquer le récit par des effets de réel .....	315
II. Le merveilleux-scientifique et <i>La Force mystérieuse</i> : le triomphe du littéraire sur la science.....	319
1. Un roman qui affine la définition du merveilleux-scientifique.....	321
2. Le roman d'un scientifique.....	325
3. Le roman comme terreau d'hypothèses scientifiques.....	329
III. Moderniser le roman scientifique par un <i>novum</i> littéraire afin de créer un univers diégétique original.....	332
1. Des créatures indicibles de <i>weird tales</i> ?.....	335
2. « Patrouiller en marge de la certitude » pour aller vers le « Wonderland ».....	347
3. De l'invention d'une humanité chimérique à l'observation des « autres vies » .....	365
<b>Conclusion.....</b>	<b>410</b>
<b>Index des œuvres citées .....</b>	<b>427</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>429</b>
I. Sources primaires.....	429
1. Principaux récits scientifiques de J.-H. Rosny aîné commentés.....	429
2. Autres textes romanesques de J.-H. Rosny aîné .....	431
3. Romans scientifiques cités ne faisant pas l'objet d'une étude spécifique.....	432
4. Textes, articles théoriques, préfaces et manifestes écrits par J.-H. Rosny aîné.....	433

II. Sources secondaires.....	437
1. Essais généraux, recueils d'articles, consacrés à l'étude de J.-H. Rosny aîné .....	437
2. Préfaces et articles consacrés à l'étude de J.-H. Rosny aîné .....	439
3. Essais généraux sur le récit scientifique, le merveilleux-scientifique et la science-fiction.....	454
4. Préfaces et articles sur le récit scientifique, le merveilleux-scientifique, la science-fiction et autres auteurs.....	458
5. Histoire et critique littéraire .....	464
6. Critiques littéraires, recensions de textes de J.-H. Rosny aîné.....	466
7. Théories et manifestes littéraires, journaux, documents, recensions.....	469
8. Essais et articles d'autres disciplines scientifiques .....	471
9. Fonds d'archives, documents et périodiques consultés .....	473
<b>Annexes.....</b>	<b>474</b>

## INTRODUCTION GENERALE

« L'Univers serait une bien pauvre chose s'il était vrai que la science humaine pût en atteindre plus qu'une fraction infinitésimale. »

J.-H. Rosny aîné, *Pensées errantes*.

### I. JOSEPH-HENRI HONORE BOËX

« J.-H. Rosny aîné » est l'un des nombreux pseudonymes utilisés par le romancier Belge Joseph-Henri Honoré Boëx, né à Bruxelles le 17 février 1856 et mort à Paris le 15 février 1940, naturalisé Français le 31 mai 1890.

Il n'existe pas, pour l'heure, de biographie complète<sup>1</sup> consacrée à cet auteur qui aura marqué son époque de par sa vaste production littéraire et journalistique, sa participation active à l'Académie Goncourt dont il fut membre fondateur et Président à partir de 1926, ou encore par son implication générale dans la vie culturelle française qui lui vaudra à plusieurs reprises d'être parmi les favoris pour le Nobel de littérature et d'obtenir plusieurs distinctions de la Légion d'honneur dont il fut Grand Officier. Bien que sa vie après 1886 et son arrivée en France après une dizaine d'années passées à Londres, soit très documentée, nous ne savons que peu de choses de sa jeunesse en Belgique avant son départ pour Londres en 1874 mis à part les quelques témoignages qu'il aura pu faire au cours d'entretiens le long de sa carrière. À sa mort en 1940, ses livres, documents personnels, correspondance, sont vendus et éparpillés et tout au long de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, son petit-fils Robert de

---

<sup>1</sup> Notons cependant les présentations bio-bibliographiques essentielles qu'en font Robert Borel-Rosny (« Notice biographique » dans *J.-H. Rosny aîné, Portraits et Souvenirs*, Paris, Compagnie Française des Arts Graphiques, 1945) et Jean-Michel Pottier (*Journal de J.-H. Rosny Aîné - Cahiers 1880-1897*, Du Lérôt Éditeur, 2008, p. 7-43).

Kalinowski, dit Robert Borel-Rosny, n'aura de cesse de rassembler ces documents et faire revivre la mémoire de son grand-père en s'attelant à de nombreux projets d'édition, de réédition de ses œuvres. Dans son testament, Robert Borel-Rosny fera don de ses archives et de celles de son grand-père à la Mairie de Bayeux pour qu'elles soient déposées et conservées à la Médiathèque municipale. Au-delà des documents, le plus souvent personnels, de Rosny aîné conservés<sup>2</sup>, la pièce la plus riche est un projet d'étude globale de la vie de Rosny par son petit-fils, mine d'or de témoignages biographiques intitulée « Étude et Notes sur J.-H. Rosny Aîné, par R. Borel-Rosny ». La grande majorité de ces informations nous sont aujourd'hui accessibles grâce aux travaux de Jean-Michel Pottier, qui aura pu rencontrer Robert Borel-Rosny, participer à la transmission du fonds d'archives et produire, depuis près de 30 ans, des articles et dossiers consacrés à l'œuvre et la vie de Rosny aîné. Dans cette continuité, soulignons aussi l'impressionnant travail de Fabrice Mundzik qui aura participé à la redécouverte de l'œuvre rosnyenne, publié une très vaste bibliographie et travaille depuis des années sur un projet de biographie prenant en compte la période antérieure à 1875. Enfin, saluons le travail tout aussi salubre de Gilbert Stevens et Jacques Detemmerman, qui ont publié en ligne en 2017 une bibliographie des frères Rosny pour L'Académie Royale de langue et littérature française de Belgique, révisée en 2021.

Bien que des nouvelles et des romans aient été écrits dans sa jeunesse, son premier roman publié est *Nell Horn, de l'armée du Salut*, en 1886, sous le pseudonyme « J.-H. Rosny ». Jusqu'en 1908, une grande majorité de ses textes seront signés avec ce pseudonyme littéraire qu'il partage avec son jeune frère Séraphin-Justin : certains sont de la main de l'un ou de l'autre, tandis que d'autres sont des œuvres à quatre mains, mimant le mode d'écriture des frères Goncourt à propos desquels Julie Anselmini conclut dans une recension de

---

<sup>2</sup> La Bibliothèque Nationale de France dispose aussi de quelques correspondances ainsi que plusieurs manuscrits déposés au site Richelieu et à l'Arsenal. En ce qui concerne l'Académie Goncourt et l'implication de Rosny dans sa création et la vie de l'Académie pendant plus de 40 ans, de nombreuses archives sont aussi conservées aux Archives Municipales de Nancy.

l'ouvrage de Michel Lafon et Benoit Peeters, *Nous est un autre. Enquête sur les duos d'écrivains* (2006) : « La collaboration des frères Goncourt offre un exemple sans équivalent dans l'histoire des lettres d'une osmose absolue, tant littéraire qu'affective et même physique, entre deux êtres inséparés. L'écriture commune est la réalisation la plus intense d'une fusion presque pathologique et d'un idéal de gémellité complète<sup>3</sup> ». Malgré une collaboration riche, les frères prennent leurs distances littéraires en 1908 et utilisent deux nouveaux pseudonymes distincts : J.-H. Rosny aîné et J.-H. Rosny jeune. En 1935 ils établissent un testament afin d'identifier la paternité des œuvres écrites sous le pseudonyme commun J.-H. Rosny. De nombreux pseudonymes auront été utilisés par les deux frères Boex, mais c'est certainement l'aîné qui aura le plus eu recours à cette pratique, le plus souvent par jeu littéraire ou volonté de multiplier les identités. Parmi les plus courants : A. (ou J.) Darville, J. de Borianana, Enacryos, Louis Fredey, Henri de Noville, Jacques Soldanelle, Sourya.

Notre étude portera exclusivement sur le travail de J.-H. Rosny aîné (en comptant certaines des collaborations avec son frère), à partir de son arrivée en France et de la publication de *Nell Horn*. Dès ce moment, nous comptons trois périodes dans sa carrière littéraire :

Comme nous le verrons dans le deuxième chapitre, c'est ce roman qui marquera son entrée en littérature et le fera connaître d'Edmond de Goncourt, qui l'invitera à participer au Grenier d'Auteuil (il y sera aussi rejoint par son frère). La fin des années 1880 et la décennie suivante seront marquées par la construction d'une carrière et d'une identité littéraire. Ensuite, après la mort d'Edmond de Goncourt et la fondation de l'Académie dans laquelle il joue un rôle important – il est entre autres chargé de l'édition du *Journal* des deux frères (cette tâche amènera de nombreux procès, notamment à l'encontre des héritiers Goncourt et des

---

<sup>3</sup> Julie Anselmini, « Écrire à quatre mains », *Acta Fabula*, Volume 7, n°5, octobre 2006, en ligne, DOI : 10.58282/acta.1659.

témoignages sensibles contenus dans le *Journal*) – pendant plus de 20 ans Rosny développera ses ambitions littéraires tant dans la presse, que dans l'édition et la fréquentation des milieux mondains.

En 1926 il succède à Gustave Geffroy à la présidence de l'Académie Goncourt dont il assure la charge jusqu'à sa mort en 1940 ; cette dernière période sera celle de la consécration pendant laquelle il jouit d'une aura de respectabilité auprès du grand public, dans la presse, dans les différents milieux littéraires et même auprès des instances culturelles et politiques de son époque.

## II. LA CRISE DU ROMAN

Bien que la période d'écriture de Rosny (1885-1940) se trouve majoritairement au XX<sup>e</sup> siècle, ses problématiques littéraires sont celles du XIX<sup>e</sup> siècle. Son entrée en littérature se fait dans une période de remise en cause du modèle du roman naturaliste et plus généralement de la figure de Zola. Nous verrons plus loin la part que Rosny prend dans ces débats, mais si *Nell Horn* marque son entrée en littérature en faisant de lui un « petit naturaliste », il est l'une des figures de cette période de « crise du roman », comme l'analyse Michel Raimond dans son ouvrage consacré au sujet : *La Crise du roman. Des lendemains du Naturalisme aux années vingt*<sup>4</sup>.

Dès l'ouverture de son essai, Michel Raimond rappelle l'épisode du *Manifeste des Cinq*, ce virulent pamphlet co-signé par cinq jeunes auteurs parisiens à l'encontre de Zola, accusé de trahir le programme du *Roman expérimental*. Non seulement Rosny était l'un des

---

<sup>4</sup> Michel Raimond, *La Crise du roman. Des lendemains du Naturalisme aux années vingt*, Paris, José Corti, 1966.



signataires mais il en est aussi celui à l'origine et l'auteur du texte. Pour Raimond, « de telles protestations, assez faciles et de niveau peu élevé [...] pouvaient se comprendre quand elles venaient des adversaires de Zola, mais, placées sous la plume de ses disciples, elles ouvraient une crise du roman naturaliste, qui est, en cette année 1887, la manifestation la plus spectaculaire de la crise du roman<sup>5</sup> ». Cet épisode, déjà souvent commenté, s'apparente à une contre-révolution qui s'oppose tant sur le fond que sur la forme à la révolution naturaliste, à commencer par les cinq auteurs du *Manifeste*, ce qui n'est pas sans rappeler les cinq auteurs des *Soirées de Médan*. Pour Raimond, cet épisode n'était « qu'un symptôme » de la crise du roman, car les adversaires du naturalisme étaient nombreux et celui-ci était déjà attaqué de toutes parts. Pourtant, le parcours de Rosny suit celui de la contestation qu'identifie Raimond : l'avant-garde de ceux qu'il désigne comme ceux de la génération de 90 « commence à manifester des exigences qui la détournent du roman naturaliste<sup>6</sup> » et s'exprime dans la petite presse, celle qui se détourne des organes de publication et de débats quasi-officiels tels que le *Mercure de France*, *Le Figaro*, *La Revue de Paris* ou *Les Annales politiques et littéraires*, pour préférer des publications alors plus confidentielles, de niche, dans lesquelles s'expriment des idées, des valeurs et des plumes nouvelles : « La nouvelle *Revue indépendante*, en 1886, avant de rejoindre un néo-réalisme scientifique déclarait la guerre au naturalisme.<sup>7</sup> » Dans cet élan, Raimond cite Rosny dans *La Revue indépendante* : « et non seulement, ajoutait Rosny qui entendait dépasser le naturalisme sans renoncer à ses acquêts, du mysticisme d'au-delà la tombe, mais du mysticisme suscité par la pure et simple existence des choses et par les acquits saisissants de la science<sup>8</sup>. » Dès lors, Rosny apparaît sous le regard du critique comme une figure de la contestation anti-naturaliste, un des artisans

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 35, note 40.

du renouvellement littéraire de la fin-de-siècle et c'est enfin lui qu'il utilise à l'issue de son chapitre introductif pour illustrer l'alternative romanesque, par le biais du roman scientifique :

Le plus prodigieusement doué des cinq signataires du *Manifeste* de 87 était assurément Rosny, « le plus visionnaire des naturalistes, et le plus naturaliste des visionnaires<sup>9</sup>. » [...] Dès 1887, Rosny cherchait à sortir des voies du naturalisme médanien. Dans *Le Termite*, en 91, il protestait contre l'étroitesse de ses formules. [...] La même année, Rosny déclarait à Huret que le naturalisme avait fait son temps, qu'il espérait, quant à lui, *autre chose*, une « littérature plus complexe et plus haute ».

Il avait dès 1887 trouvé sa voie dans *Les Xipéhuz* dont le fantastique terrifiant avait beaucoup impressionné Daudet. C'était le début d'une riche série de romans scientifiques ou préhistoriques qui étaient autant d'illustrations d'un univers pluralistique. Mais, à côté de cette prodigieuse rêverie qui n'a de consistance que celle que lui prête la minutieuse observation de ce réaliste de l'irréel, Rosny trouvait une autre issue à l'impasse naturaliste : religion humaine, morale progressiste que révélait *Daniel Valgraive* avant *L'Impérieuse bonté*<sup>10</sup>.

Cette période de remise en question du roman naturaliste et par-delà même du modèle naturaliste est idéale pour Rosny qui expérimente des modes d'expression nouveaux, s'inspirant du *novel* anglo-saxon dont il est friand pour le mode et la longueur, et des débats théoriques et esthétiques du roman français dont il est un des « avatars » pour reprendre l'expression de Michel Raimond dans son chapitre deux. C'est ainsi que ses premiers romans reprennent les codes du naturalisme avant son déclin (l'influence de *L'Assommoir* est très visible sur l'écriture de *Nell Horn*, Rosny y innove surtout dans sa peinture de la vie londonienne), que ceux des années 1890 sont à la fois dans la contestation (*Le Termite* emprunte cette fois sur la forme au *À Rebours* de Huysmans) et la recherche d'un véritable *novum* littéraire (c'est *Vamireh* et les autres premiers récits préhistoriques), et qu'enfin il affine progressivement une recette littéraire qui conduira à des œuvres qui porteront

---

<sup>9</sup> Pierre Moreau, *Introduction* à un choix de textes de J.-H. Rosny, La Colombe, 1961, p. 11.

<sup>10</sup> Michel Raimond, *op. cit.*, p. 43.

véritablement sa patte artistique (en tête *La Guerre du feu* et *La Mort de la Terre*, mais qui ont tendance à occulter le reste de son œuvre). Michel Raimond rappelle que dans les dernières années du dix-neuvième siècle, les auteurs sont aussi essayistes et pensent la malléabilité d'un roman protéiforme, s'ouvrant notamment vers le modèle du roman d'aventures :

Marcel Schwob, en 1891, dans son idéal d'un roman d'aventures qui fut la synthèse des crises du monde intérieur et du monde extérieurs [...] trouvait plutôt ses modèles dans le roman anglais. [...] En 1898, Camille Mauclair qui, dans une étude sur *Le Roman de demain*, proposait, après Marcel Schwob, et avant Jacques Rivière, l'idéal du roman d'aventure, en trouvait des précédents chez Flaubert, Villiers, Rosny [...] et surtout Daniel Defoe ou Stevenson : c'était la seule forme qui lui parût susceptible de dépasser à la fois le déterminisme des milieux selon Zola et les psychologies trop individuelles de Barrès. Bref, qu'on s'inspirât de Balzac, de Wagner, de Tolstoï, de Stevenson ou de Flaubert, on cherchait à préciser les traits d'un roman futur qui fût la synthèse de toutes les formes romanesques connues. Ce roman idéal, chose frappante, on le situait toujours dans l'avenir : on le voyait s'éloigner au fur et à mesure que paraissaient des œuvres qui prétendaient l'incarner. On entraît, déjà, dans un temps où le Roman était défini comme Recherche ; où l'on s'intéressait moins aux romans qu'au Roman<sup>11</sup>.

### III. DU ROMAN NATURALISTE AU ROMAN SCIENTIFIQUE

La porte de sortie à la crise du roman se situe chez Rosny du côté du récit scientifique. Il s'agit d'une part de donner au roman de nouvelles histoires, de nouvelles références culturelles, de nouveaux horizons, bref, de dépayser le champ littéraire, et d'autre part de revenir aux fondements du *Roman expérimental* : donner au roman une démarche scientifique, lui faire connaître une révolution similaire aux bouleversements scientifiques du siècle qui s'écoule. La grande majorité des héros rosnyens, du moins ceux de ses récits scientifiques,

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 47.

sont eux-mêmes des savants, des explorateurs, qui emploient la méthode naturaliste, la seule à même de leur permettre de se sortir de situations difficiles ou tout du moins de comprendre les événements qui se déroulent autour d'eux. Citons pêle-mêle l'observation du premier savant naturaliste, Bakhoûn, qui observe le mode de vie des Xipéhuz afin de savoir comment les combattre, le neurologue Savarre qui arrive à comprendre le dédoublement de Pierre de Givreuse, le savant Langre qui parvient à la fois à comprendre le mystère de *La Force mystérieuse* et à sauver l'humanité d'une crise de carnivorisme ou encore, plus symbolique, Naoh qui se rend maître du feu à l'issue de *La Guerre du feu*. Tout comme ses personnages, Rosny applique la méthode expérimentale que Zola déclare devoir à Claude Bernard :

Claude Bernard, après avoir déclaré que la médecine entre désormais dans la voie scientifique en s'appuyant sur la physiologie, et grâce à la méthode expérimentale, établit d'abord les différences qui existent entre les sciences d'observation et les sciences d'expérimentation. Il en arrive à conclure que l'expérience n'est au fond qu'une observation provoquée. Tout le raisonnement expérimental est basé sur le doute, car l'expérimentateur doit n'avoir aucune idée préconçue devant la nature et garder toujours sa liberté d'esprit. Il accepte simplement les phénomènes qui se produisent, lorsqu'ils sont prouvés<sup>12</sup>.

L'intérêt de Rosny pour les sciences dépasse l'application d'une méthode. Son œuvre littéraire et sa conception de l'univers sont marqués par une « passion poétique » pour les sciences, comme il l'exprime dans son livre de souvenirs *Torches et Lumignons* :

La science est pour moi une passion poétique : elle m'ouvre par myriades des défilés ou des pertuis dans l'univers ; elle ne m'apparaît jamais morte. Ne croyez point, comme on l'a écrit, que j'ai pour elle une vénération mystique : je la dépasse, je la réforme<sup>13</sup>.

Cette expression, régulièrement reprise et commentée par la critique alimente de nombreux fantasmes déjà existants de son vivant : quelle est l'étendue de ses connaissances

---

<sup>12</sup> Émile Zola, *Le Roman Expérimental*, Charpentier, Paris, 1902, p. 3.

<sup>13</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, La Force française, 1921, p. 11-12.

scientifiques et de quelle manière est-il en mesure de dépasser la science, de la réformer ?

Edmond de Goncourt était fasciné par ce personnage, au profil de Persan, reconnaissant en lui l'homme de lettres, auteur d'une poésie de la science et anticipateur des progrès de demain :

Comme je reprochais à Rosny l'alchimie de ses ciels, lui disant que l'effet produit par un ciel sur un humain est une impression vague, diffuse, poétiquement immatérielle, si l'on peut dire, et ne pouvant être traduite qu'avec des vocables, sans détermination, bien arrêtée, bien précise, et qu'avec ses qualifications rigoureuses, ses mots techniques, ses épithètes minéralogiques, il solidifiait, matérialisait ses ciels, les dépoétisait de leur poésie éthérée... Rosny m'a répondu, avec l'assurance vaticinatrice d'un prophète, que dans cinquante ans, il n'y aurait plus d'humanités latines, et que toutes l'éducation serait scientifique, et que la langue descriptive qu'il employait, serait la langue en usage<sup>14</sup>.

Jules Renard aussi note son vaste savoir scientifique dans les disciplines les plus poussées et avant-gardistes, et il est fasciné par sa capacité à haranguer les foules :

Rosny se lève, et un quart d'heure durant, il parle du progrès scientifique, de ce qui nous rend supérieurs à nos pères, de la substance, de la force d'inertie, la vraie matière étant le vide, et ce qu'on appelait autrefois la matière n'était que l'interruption de la vie. Il cite Bergson. Il a l'air d'un très brave homme, très fort. Son cerveau impressionne.<sup>15</sup>

Fréquentant les milieux scientifiques, ami proche de Jean Perrin, Rosny publie même sous le pseudonyme de Louis Fredey des notes scientifiques présentées à l'Académie des Sciences. Dans plusieurs de ses romans, Rosny apporte des détails scientifiques complexes et amène aussi des hypothèses avant-gardistes qui font l'actualité des débats scientifiques. Il publie des essais de philosophie scientifique et on retrouve dans ses documents personnels des feuilles remplies de savants calculs. Ce bagage scientifique pourrait donner envie de rapprocher Rosny d'un Jules Verne : tous deux mêlent leurs intrigues romanesques de

---

<sup>14</sup> En date du 27 mars 1887. Edmond de Goncourt, *Journal*, Paris, Robert Laffont, t. III, 1989, p. 24-25.

<sup>15</sup> En date du 23 janvier 1908. Jules Renard, *Journal*, Paris, Union générale d'éditions (10/18), t. IV, 1984, p. 1136.

mystères scientifiques à élucider et participent, à des degrés différents, d'une volonté de vulgariser un savoir érudit. Cependant la comparaison s'arrête ici : Rosny ne l'évoque qu'assez rarement, voire le dénigre, comme en 1920 où il le considère au détour d'un article comme un « auteur intéressant, mais un créateur assez médiocre<sup>16</sup> » ou encore avec *L'Étonnant Voyage de Hareton Ironcastle*, dont le titre semble être un pastiche des « Voyages extraordinaires ». S'il fallait trouver un modèle de roman scientifique dont Rosny aurait pu s'inspirer, ce serait chez les anglo-saxons : Poe, et dans une moindre mesure, Wells. Les liens entre Rosny et Wells ont déjà été largement commentés dans un dossier dirigé par Roger Bozzetto<sup>17</sup>, qui voit surtout entre les deux auteurs un binôme avançant de conserve plutôt qu'un auteur inspirant l'autre (comme cela peut-être le cas entre Wells et Maurice Renard par exemple) et Rosny lui-même a précisé dans « L'Avertissement » de *La Mort de la Terre* que Wells ne l'avait probablement pas lu, tout en marquant sa propre originalité vis-à-vis de l'auteur Britannique. L'influence de Poe est cependant plus marquée : l'auteur du *Scarabée d'or* est traduit par les deux frères Rosny en 1892 et Rosny loue régulièrement l'inventivité de Poe, « si vive qu'il a créé deux ou trois genres – sans compter l'originalité, l'intensité, la suggestivité extraordinaire de son style<sup>18</sup> ». Pour Léon Lemonnier qui étudie les influences de Poe sur les romanciers français, dans une section consacrée au roman scientifique, « toute la poésie, toute la fantaisie, tout le fantastique de Poe, Jules Verne s'en est débarrassé pour insister sur le côté sensé et positif de l'aventure », au contraire de Rosny qui s'en inspire et le modernise :

Il y a, entre Poe et Rosny, la différence de deux époques : l'une où la raison humaine, grisée par ses premières découvertes, croit que le monde va lui livrer ses secrets ; l'autre où la science, s'apercevant qu'elle n'a fait que reculer à peine les

---

<sup>16</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – L'évolution du Roman d'Aventures », *Comoedia*, 24 août 1920.

<sup>17</sup> Roger Bozzetto (dir.), « Wells et Rosny, Le sens d'un parallèle, la forme d'un duo », *Europe*, n°681-682, 1986.

<sup>18</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – Des précurseurs littéraires », *Comoedia*, 22 juin 1920, p. 2.

limites de l'inconnaissable, doit confesser que le mystère du monde est impénétrable et que l'homme est le jouet de forces inconnues que ni ses sens, ni son intelligence ne peuvent saisir.

En présentant, à la fin des *Aventures de Pym*, un monde différent du nôtre, mais obéissant aux mêmes lois, Poe a donné à Rosny l'idée de créer des mondes merveilleux. Mais Rosny a poussé plus loin que son maître : il a montré que les lois naturelles ne sont peut-être pas immuables, il a instauré le mystère et la terreur au sein même de notre monde physique<sup>19</sup>.

#### **IV. MODERNITES DU ROMAN SCIENTIFIQUE CHEZ J.-H. ROSNY AINE**

Avec des textes comme *Les Xipéhuz*, *Vamireh*, ou *La Force mystérieuse*, Rosny apporte du renouveau dans la forme du roman, plus précisément encore du roman scientifique, et ses intrigues, apparaissant comme la figure de proue de deux genres émergents : le roman préhistorique et le roman merveilleux-scientifique. Il propose une nouvelle vision du roman scientifique et apporte une certaine poéticité au milieu d'intrigues faisant la part belle au rationnel. Il s'inscrit ainsi dans cette foisonnante littérature fin-de-siècle qui prend de plus en plus ses distances avec le naturalisme. Ces récits innervent une modernité littéraire dont les thèmes et les formes se retrouveront par exemple théorisés par Maurice Renard qui fera de Rosny la figure tutélaire du genre merveilleux-scientifique, annonçant les thèmes et les *topoi* des littératures de l'imaginaire (fantastique, science-fiction, *fantasy*) dont l'essor à la fin des années 1920 se confirme largement après la Seconde Guerre mondiale jusqu'à nos jours.

Tout au long de sa carrière, Rosny rejoue la querelle des Anciens et des Modernes en s'opposant à la fois aux ténors du naturalisme et, de façon moins directe, du roman

---

<sup>19</sup> Léon Lemonnier, in *La Grande Revue*, trente-quatrième année, n° 8, 1er aout 1930 ; cet article a été repris en volume dans *Edgar Poe et les conteurs français*, Paris, Aubier, Éditions Montaigne, 1947.

scientifique de son époque. Sur ce dernier point, la place de Rosny dans l'émergence d'un roman scientifique moderne ou, comme on a pu le dire avec anachronisme, d'une « science-fiction à la française<sup>20</sup> », est pour le moins ambiguë et contribue à lui donner une position assez originale. Ayant officié pendant plus de dix ans comme critique littéraire de nombreuses revues symbolistes d'une part, et du fait de sa situation influente au sein de l'Académie Goncourt de l'autre, Rosny a rapidement su imposer sa légitimité dans les milieux littéraires et, dès les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, sa posture d'écrivain-critique est établie. Ainsi, quand Maurice Renard cherche des auteurs francophones pour légitimer le genre du roman merveilleux-scientifique, Rosny apparaît-il comme la figure de proue idéale, rôle qu'il n'assumera finalement pas pour des raisons que nous analysons dans notre chapitre II, qui relèvent davantage des sociabilités littéraires que de la conception moderne du roman. Du point de vue de la pratique romanesque, Rosny s'éloigne surtout du modèle vernien en préférant une démarche davantage poétique, héritée de Baudelaire : proposer un plongeon dans l'inconnu. Cette démarche est aussi celle d'un autre romancier, Maurice Renard, qui étoffe sur la même période et pendant plusieurs décennies sa définition d'un genre romanesque nouveau, le merveilleux-scientifique<sup>21</sup>.

Quand Baudelaire terminait le poème « Le Voyage » par « Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ? / Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau », en 1909, Renard écrit : « il s'agit de lancer la science en plein inconnu et non pas d'imaginer qu'elle a enfin accompli telle ou telle prouesse en voie réelle d'exécution<sup>22</sup> », et Rosny invite de son

---

<sup>20</sup> C'est le titre de l'exposition dirigée par Fleur Hopkins-Loféron, chercheuse invitée à la Bibliothèque Nationale de France, mise en place au site François Mitterrand, du 23 avril au 25 août 2019, qui a permis ensuite l'organisation du colloque « Le merveilleux-scientifique en question » du 5 juin 2019.

<sup>21</sup> Nous renvoyons à ce titre à l'ouvrage de Fleur Hopkins-Loféron, consacré à l'étude de ce genre romanesque, *Voir l'invisible. Histoire visuelle du mouvement merveilleux-scientifique (1909-1930)*, Champ Vallon, coll. « Détours », 2023.

<sup>22</sup> Maurice Renard, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, n°6, octobre 1909, p. 245-261.



côté à « replonger dans l'inconnu pour y trouver du connu qui, à son tour va faire surgir de l'inconnu<sup>23</sup> ».

Bien que s'éloignant de ces deux modèles de genericité romanesque – le naturalisme et le roman scientifique – Rosny en garde cependant la philosophie et certains des programmes poétiques. C'est ce qui fait profondément de lui un auteur du XIX<sup>e</sup> siècle : faire un roman des sciences par l'utilisation d'une méthode expérimentale.

## V. UN PARADOXE CRITIQUE

La critique sur l'œuvre romanesque de J.-H. Rosny aîné est assez abondante<sup>24</sup>. C'est un auteur assez original qui se retrouve au carrefour de plusieurs champs disciplinaires : sociologie de la littérature, études dix-neuviémistes autour de la contestation du naturalisme, du roman scientifique et préhistorique, de la philosophie des sciences, littératures populaires, ainsi que des genres du merveilleux (fantastique, science-fiction et plus récemment du merveilleux-scientifique). De son vivant, Rosny a aussi connu un discours critique très dynamique, et ce, dès le début de sa carrière littéraire. D'autre part, entre sa disparition et sa redécouverte progressive par la critique universitaire à la toute fin des années 1990, ce sont les lecteurs, collectionneurs, éditeurs, et tous ceux que nous nommons « érudits de la science-fiction », qui ont développé un discours savant autour de son œuvre. Comme pour d'autres auteurs de cette période, en particulier pour les romanciers populaires, cela crée un paradoxe

---

<sup>23</sup> J.-H. Boex-Borel, *Le Pluralisme. Essai sur la discontinuité et l'hétérogénéité des phénomènes*, Paris, Alcan, 1909, p. 257.

<sup>24</sup> C'est un euphémisme car, par exemple, la *Bibliographie* que lui ont consacrés Gilbert Stevens et Jacques Detemmerman compte dans sa section « Articles et ouvrages à consulter » 290 pages. Ce nombre est à remettre en perspective avec l'impressionnante liste d'articles de presse et les recensions d'ouvrages, mais la masse critique n'en est pas moins conséquente.

tout aussi original : cette critique abondante est désorganisée, réduite à une constellation d'articles dont il peut être difficile de percevoir les grandes qualités d'érudition par rapport aux erreurs factuelles parfois importantes qui peuvent être reprises par la suite dans des publications ultérieures. D'autre part, étant sporadique, cette critique n'a pas toujours fonctionné en émulation et les différentes publications relèvent bien souvent d'une lecture personnelle de l'œuvre que d'un véritable dialogue avec d'autres chercheurs ou érudits, mises à part quelques exceptions notables comme le dossier dirigé par Roger Bozzetto dans *Europe* en 1986, ou ceux proposés par Arnaud Huftier et Jean-Michel Pottier (*La Belgique, un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, 2003 ; *Rosny aîné et les autres formes*, 2006 ; *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, 2010<sup>25</sup>). À causes comparables, effets similaires : l'adaptation au cinéma de *La Guerre du feu* par Jean-Jacques Annaud en 1981 a accompagné plusieurs rééditions de récits préhistoriques et « de science-fiction », qui ont longtemps constitué l'intégralité des textes lus et commentés de Rosny plutôt qu'une porte d'entrée dans son œuvre. Parler de Rosny aîné, c'est presque se sentir obligé d'utiliser une périphrase : « l'auteur de *La Guerre du feu* » et nous rejoignons à ce titre le propos de Fabrice Mundzik qui la compare à un arbre qui cache la forêt :

Une de ces « forêts des vieux âges » souvent louées par J.-H. Rosny aîné, qui serait cachée derrière cet arbre gigantesque qu'est *La Guerre du feu*. Cet amas végétal est si dense, les chemins qui le traversent si tortueux, que l'on n'ose s'y engager qu'avec prudence tant la somme de travail semble colossale et le montant des sommes, nécessaires à la vérification des contenants et contenus, considérable<sup>26</sup>.

Encore aujourd'hui, à l'heure où nous écrivons ces lignes, les publications critiques les plus récentes faisant référence à l'œuvre de Rosny dans des recueils d'articles ou des chapitres d'ouvrage qui ne lui sont pas directement consacrés réduisent leur entendement aux

---

<sup>25</sup> Nous excluons à dessein (et avec peine) de cette liste les dossiers dirigés par Jean-Michel Pottier dans *Les Cahiers Naturalistes* n°70 et 80 (1996 ; 2006) qui font rarement partie des notices bibliographiques récentes.

<sup>26</sup> Fabrice Mundzik, « J.-H. Rosny : Archéobibliographie », *Le Visage vert*, n°23, novembre 2013, p. 53.

textes publiés dans les recueils *Récits de science-fiction* chez Marabout en 1973 et *Romans préhistoriques* chez Robert Laffont en 1985, avec, de temps en temps, une exception précieuse du côté d'un roman d'obédience naturaliste (*Nell Horn* ou *Le Termite*) ou d'un récit d'exploration (*L'Étonnant voyage de Hareton Ironcastle*).

Et le dernier élément du paradoxe critique qui entoure l'œuvre de Rosny aîné concerne précisément le fait que dans cet amoncellement, il n'y ait presque pas d'ouvrage critique ou savant d'ampleur qui lui soit exclusivement consacré. Si l'on met à part les bibliographies et les recueils d'articles, il reste quelques thèses et mémoires, généralement consacrés à un aspect spécifique de l'œuvre rosnyenne (par exemple l'édition critique du *Journal* de Rosny par Jean-Michel Pottier<sup>27</sup> ou les travaux sur ses romans préhistoriques par Roberta De Felici<sup>28</sup> et Mélanie Bulliard<sup>29</sup>). Tous ces travaux constituent des jalons essentiels de la critique, mais ne communiquent pas assez entre eux pour permettre une sédimentation du discours sur l'œuvre romanesque et littéraire de Rosny et en réaliser une synthèse suffisamment efficace.

L'exception à ce paradoxe se situe sans grande surprise du côté du roman préhistorique. Si Rosny n'avait été que l'auteur de *La Guerre du feu*, ou de « scènes préhistoriques » cette synthèse aurait été faite grâce aux apports de spécialistes du récit préhistorique comme Marc Guillaumie<sup>30</sup> et Nicholas Ruddick<sup>31</sup>, ou d'anthropologues et spécialistes de la période historique comme François Bordes, qui écrivait des fictions préhistoriques sous le pseudonyme Francis Carsac après avoir été marqué par la lecture de

---

<sup>27</sup> J.-H Rosny aîné, *Journal Cahiers 1880-1897*, édition établie et annotée par Jean-Michel Pottier, Du Lérot, Tusson, 2008.

<sup>28</sup> Roberta De Felici, *Le Roman préhistorique de J.-H. Rosny aîné*, Rende, Università della Calabria, Centro Editoriale e Librario, 2005.

<sup>29</sup> Mélanie Bulliard, *Les Romans préhistoriques de J-H Rosny aîné*, Archipel, 2005.

<sup>30</sup> Marc Guillaumie, *Le Roman préhistorique. Essai de définition d'un genre, essai d'histoire d'un mythe*, Limoges, Presses universitaires de Limoges et du Limousin, 2006, 335 p.

<sup>31</sup> Nicholas Ruddick, *The Fire in the Stone. Prehistoric fiction from Charles Darwin to Jean M. Auel*, Middletown, Wesleyan University Press, 2009, 265 p.

Rosny dans son enfance. Et pourtant, l'œuvre de Rosny est « pluraliste » : lui-même expliquait dans ses mémoires qu'il refusait d'être classé dans l'étroitesse d'une catégorie alors qu'il s'intéressait « à tout l'univers, à tous les temps, à tous les rêves<sup>32</sup> ».

\*  
\*\*

L'ambition qui soutient cette thèse – « Modernités du roman scientifique chez J.-H. Rosny aîné » – est de parvenir à réaliser cette synthèse, fatalement de façon non exhaustive face à l'ampleur de cette œuvre littéraire, en traitant en diachronie sa production romanesque et intellectuelle. Dans la continuité des travaux de Jean-Michel Pottier et Arnaud Huftier, nous ne cherchons pas à l'appréhender selon des classifications romanesques arbitraires (roman naturaliste, préhistorique ou scientifique) ou globalisantes, comme Pierre Versins qui décrétait que « [Rosny] a l'avantage de n'avoir composé qu'un seul livre, et, qui mieux est, un roman dont la préface serait *La Légende Sceptique* et la conclusion *Les Compagnons de l'Univers*<sup>33</sup> ». En prenant comme point névralgique de cette œuvre son aspect scientifique, nous verrons comment Rosny s'empare de la crise du roman pour penser le genre romanesque et moderniser l'écriture du récit scientifique.

Notre étude portera sur un corpus composé de trois catégories différentes :

- Les romans et nouvelles qui, de manière générale renvoient au récit scientifique (mystères scientifiques, explorations de mondes connus et inconnus, récits d'aventures et d'anticipation...);

---

<sup>32</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, La Force française, 1921, p. 223.

<sup>33</sup> Pierre Versins, « J.-H. Rosny aîné », *L'Encyclopédie de l'utopie, de la science-fiction et des voyages extraordinaires, L'Âge d'homme*, Lausanne, 1972, p. 775.

- les quelques « romans sociaux » (l'expression est de Rosny) qui mettent en avant des théories ou une méthode scientifique et qui contribuent à illustrer la façon dont Rosny développe sa théorie du roman ;
- un dépouillement ciblé de la grande presse (études de réception, sociabilité littéraire et publications journalistiques et romanesques) et la petite presse (discours critique et élaboration longue d'une théorie littéraire) entre 1886, année de publication de *Nell Horn*, et 1940, année du décès de Rosny.

Nous assumons nécessairement le manque d'exhaustivité de chacune de ces catégories. Comme le montrent assez clairement les bibliographies de Fabrice Mundzik et Gilbert Stevens, le corpus romanesque s'élève à environ 190 ouvrages publiés, des collaborations à plus de 400 périodiques différents, une vingtaine de traductions, plus de 70 préfaces et postfaces et plusieurs milliers de récits courts, contes et nouvelles<sup>34</sup>. Il en va de même pour le dépouillement dans la presse pour des raisons équivalentes.

Nous avons par contre volontairement opéré un choix en ce qui concerne les romans sociaux et les romans préhistoriques pour lesquels il n'y a pas de section qui leur soit exclusivement consacrée. Pour la première catégorie, bien que nous analysons notamment *Nell Horn* et *Le Termite*, ces romans nous intéressent car dans un cas Rosny montre dès son premier roman des ambitions de récit scientifique à travers un certain nombre de scènes que nous commentons et l'autre sert à montrer une rupture marquante entre le roman naturaliste et scientifique. Des romans comme *Le Bilatéral*, *Les Corneilles*, *Marc Fane*, *Daniel Valgraive*, *L'Impérieuse bonté*, *La Vague rouge*, *Dans les rues*, etc., mériteraient en effet un discours

---

<sup>34</sup> Stevens et Detemmerman recensent 1501 récits courts écrits par les deux frères. Pour Fabrice Mundzik ce chiffre est à revoir à la hausse dans la mesure où tous les pseudonymes n'ont pas nécessairement été identifiés et qu'il reste des périodiques à consulter, tâche difficile à accomplir dans la mesure où les frères Rosny publient dans plusieurs langues et pays différents, y-compris en dehors de l'Europe.

critique réactualisé<sup>35</sup>, car ils portent un regard original sur la société française et parisienne de la fin du siècle et consistent pour certains en de puissantes descriptions des mouvements socialistes et anarchistes que Rosny a fréquentés au crépuscule du XIX<sup>e</sup> siècle. En ce qui concerne la place moindre du roman préhistorique en tant que tel, les travaux de Roberta De Felici, Marc Guillaumie et dans une moindre mesure de Mélanie Bulliard n'ont pas pour l'heure besoin d'être mis à jour, en tenant compte des découvertes récentes dans un champ disciplinaire qui a déjà bien été balisé. Ainsi, plutôt que d'y consacrer une partie exclusive et de créer des problèmes de genericité qui iraient à contre-courant des idées romanesques de Rosny<sup>36</sup>, nous intégrons nos analyses de certains de ces récits dans des sections plus généralistes afin de décloisonner les genres.

Ces choix nous permettent aussi de réaliser une autre ambition sous-jacente de cette thèse, qui consiste à parler de l'œuvre de Rosny aîné sous plusieurs regards : trop souvent il a été commenté sous le prisme des études naturalistes, du roman préhistorique ou de la science-fiction. Cette œuvre romanesque est profondément protéiforme et correspond à une théorie littéraire qui se construit en parallèle dans la presse et les salons mondains. D'autre part, notre volonté est aussi de parler d'autres textes que nécessairement ceux qui connaissent déjà un discours critique imposant, en particulier les courts récits (par exemple ceux parus dans *Le Bambou*) ou ceux qui n'ont pas connu les fortunes éditoriales de *La Guerre du feu*, des *Xipéhuz* ou de *La Mort de la Terre* à l'image de *L'Énigme de Givreuse* et *L'Étonnant voyage de Hareton Ironcastle*. Pendant très longtemps, ces textes méconnus que nous commentons n'étaient lisibles que par les collectionneurs et ceux ayant la chance de posséder des éditions

---

<sup>35</sup> Citons en guise de contre-exemple l'article de Jean-Michel Pottier qui participe à cette mise à jour des savoirs sur ce pan de l'œuvre rosnyenne : Jean-Michel Pottier, « Une poétique du cycle. Regards sur l'œuvre de J.-H. Rosny aîné », in *Genesis*, n° 42, PUPS, Université Paris-Sorbonne, dossier « L'Écriture du cycle », 2016.

<sup>36</sup> Nous en parlons plus loin, mais faut-il considérer *Les Xipéhuz* comme un roman préhistorique ? Par son chronotope il en a plusieurs caractéristiques, mais il sera très difficile de le comparer à *Vamireh* ou *La Guerre du feu*. De même, il y a tout un pan de la critique des Littératures de l'Imaginaire qui va considérer que *La Guerre du feu* est un roman de science-fiction.

originales ou des accès privilégiés à certaines bibliothèques – rappelons qu’une majorité de la production romanesque de Rosny a d’abord connu une prépublication dans la presse. Ils ont été rendus plus accessibles depuis les années 2010 grâce à l’arrivée de Rosny aîné dans le domaine public, la mise à disposition d’outils de recherche numériques comme Gallica et, surtout par tout un processus de rééditions et d’achèvements bibliographiques.

Cette thèse s’articule autour de cinq parties qui suivent la progression de l’expression de la théorie littéraire de Rosny et sa mise en œuvre dans la fiction romanesque.

Le premier chapitre « La réception critique d’un romancier au style-artiste » nous permet de faire un état de l’art et retrace la réception critique de Rosny aîné, depuis les premiers textes critiques que nous avons pu trouver en dépouillant la presse littéraire jusqu’au discours universitaire contemporain, dont nous faisons une synthèse. Ce discours critique s’élabore d’abord dans la presse littéraire et commence par une critique du style et de la modernité d’un jeune auteur, avant de saluer l’invention d’un roman scientifique nouveau et d’aboutir à un consensus critique du fait de sa position au sein de l’Académie Goncourt. Après sa mort et le passage de la Seconde Guerre mondiale, Rosny sera une figure de légitimation de la science-fiction qui s’invente et s’importe des États-Unis. Il connaîtra cependant un oubli pendant plusieurs décennies et connaîtra une redécouverte, tout d’abord populaire, qui amènera à un renouvellement du discours critique téléologique sur la science-fiction et parallèlement à une prise en charge par la critique académique.

Le deuxième chapitre – « Une littérature jeune et moderne » – s’intéresse cette fois à l’élaboration du discours critique que Rosny expose au début de sa carrière dans la petite presse, faisant d’une part la promotion de la jeunesse littéraire dont il tente brièvement d’apparaître comme chef de file, et présentant d’autre part les prémisses d’une solide théorie littéraire qu’il continuera d’affiner pendant plusieurs décennies. Deux événements sont

déterminants dans la construction de ce discours : tout d'abord la « pauvre aventure » du *Manifeste des Cinq* et l'entretien avec Jules Huret en 1891, dans lequel Rosny annonce ses ambitions de romancier et sa théorie littéraire. Celle-ci repose sur l'élaboration d'une littérature rationnelle et scientifique, qui s'oppose au mysticisme : pour Rosny tout existe, « le surnaturel n'[est] en somme que le naturel que nous ne connaissons pas<sup>37</sup> ». À partir de ce principe, toute œuvre de fiction, même merveilleuse, relève d'un pseudo-réalisme que le romancier a pour tâche de mettre à notre entendement.

Le troisième chapitre – « La tentation symboliste » – se focalise sur la décennie 1890. À cette époque, après le *Manifeste des Cinq*, Rosny fait partie des contestataires du naturalisme et se rapproche des auteurs symbolistes. Une part de sa production littéraire est représentative de ce mouvement. Fréquentant assidûment les milieux artistiques de Montmartre et le monde de la petite presse symboliste, il participe et est à l'origine d'entreprises éditoriales avant-gardistes. Il considère cependant cette émulation de la jeunesse comme une « impasse théorique » et préfère rester proche du Grenier d'Auteuil d'où il entrevoit la création de la future Académie Goncourt. De cette expérience, Rosny produit une poésie romanesque qui participera au succès des récits préhistoriques et annoncera d'autres textes à venir.

Le quatrième chapitre – « Le souffle de l'aventure » – considère le thème de l'aventure comme une façon globale d'appréhender l'œuvre romanesque scientifique de Rosny. Suivant l'intuition d'autres chercheurs qui ont auparavant réfléchi à l'unité de sa production romanesque, il s'agit de rejeter la classification traditionnelle des œuvres de Rosny (romans préhistoriques, scientifiques, sociaux) pour proposer une réflexion plus générale sur l'aventure, à propos de laquelle Rosny écrit beaucoup dans la presse d'après-guerre. Nous y commentons plus en détail un roman rarement étudié, *Le Trésor de Mérande* (1901), qui sert

---

<sup>37</sup> J.-H. Rosny, « La Goule », *La Lanterne*, 1er février 1900.



de matrice romanesque et se présente comme la mise en œuvre concrète de la théorie exposée au chapitre 2. Parallèlement, les grands succès que sont *La Guerre du feu* et *La Mort de la Terre* permettent à rebours d'affiner cette théorie littéraire. C'est aussi une période durant laquelle Rosny, déjà âgé, se penche sur ses souvenirs et se confie davantage sur les récits d'aventure qui l'ont construit en tant que lecteur et romancier.

Le cinquième et dernier chapitre – « L'aboutissement du roman scientifique » – montre de quelles manières, à partir de l'analyse de plusieurs romans et nouvelles, Rosny réalise dans l'ensemble de son œuvre romanesque une modernité littéraire qui va au-delà du modèle traditionnel hérité du roman scientifique vernien. Cette modernité s'exprime bien sûr par une envie de renouveler les codes du genre et de proposer un « fantastique nouveau », comme il le confie à Jules Renard en 1908, qui consiste à rendre vraisemblables des fictions merveilleuses. Pourtant, bien que Rosny rejette les questions de généricité et les écoles littéraires, c'est par le biais du merveilleux-scientifique, théorisé par Maurice Renard à partir de 1909 et dont ce dernier aurait aimé qu'il soit l'égérie, qu'il parvient à subsumer toutes ses théories romanesques et rencontre une véritable fortune littéraire. L'écriture de *La Force mystérieuse* permet à la fois d'utiliser le roman comme un laboratoire d'expérimentations romanesques et scientifiques et d'affiner la définition du genre merveilleux-scientifique. Ayant trouvé une recette romanesque moderne et originale, Rosny parvient avec sa vision du roman scientifique à créer tout un univers diégétique original dont l'innovation tient de la rencontre entre l'être humain et d'autres formes de vie, en particulier celles qu'il nomme les « êtres nébulaires ».



# CHAPITRE 1

LA RECEPTION CRITIQUE D'UN ROMANCIER

AU « STYLE-ARTISTE » DEROUTANT

« J.-H. Rosny est le plus grand méconnu de notre temps. Qui se souvient aujourd'hui de Nell Horn ou du Bilatéral, peut-être les plus beaux livres qui existent, le premier sur le peuple de Londres, le second sur le peuple de Paris ? Le grand public ne les a jamais beaucoup connus, aujourd'hui les lettrés mêmes les ont oubliés. »

Daniel Halévy, « Postface » à *La Mort de la Terre*.

## I. LA RECEPTION CRITIQUE DE L'ŒUVRE ROSNYENNE DANS LA PRESSE LITTÉRAIRE (1890-1940)

### 1. Une critique du style et de la modernité

Au tournant du siècle, plusieurs enquêtes dans la presse interrogent l'état de la littérature française. Rosny fait alors partie de la jeune génération d'auteurs qui, sans doute, perceront et domineront le paysage littéraire parisien. Avec *Nell Horn* et *Le Bilatéral*, deux romans d'obédience naturaliste, il rencontre un succès d'estime auprès des critiques littéraires et se fait surtout remarquer par Edmond de Goncourt qui l'invite au Grenier à la suite de sa lecture de *Nell Horn*<sup>38</sup>. *Les Xipéhuz* puis *Vamireh*, son premier roman préhistorique, apparaissent encore comme des objets littéraires étranges que la critique a du mal à cerner<sup>39</sup>. En plus de *L'Enquête sur l'évolution littéraire* (1891) de Jules Huret, notons en 1907 le premier ouvrage qui est entièrement consacré aux frères J.-H. Rosny par George Casella : *J.-H. Rosny. Biographie critique* où l'on trouve, malgré de nombreuses erreurs et confusions entre les deux frères, une tentative de classement raisonnée de leur œuvre romanesque.

---

<sup>38</sup> Voir Annexe 2.a., cette lettre conservée dans les archives municipales de Bayeux, fonds Borel-Rosny.

<sup>39</sup> À propos de la réédition des *Xipéhuz* en 1896, un chroniqueur, anonyme, du *Figaro* déclare le 6 août : « Ce que je dois dire, c'est qu'il est difficile de se soustraire à l'attrait mystérieux de cette légende qui est peut-être la vérité ».

À notre connaissance, le tout premier article de critique littéraire s'intéressant en détail aux romans des frères Rosny et à leur style est publié en janvier 1891 dans *L'Ermitage*. Celui-ci s'ouvre sur cette réserve : « C'est une œuvre complexe que celle de M. Rosny. On n'y entre pas comme en pays connu, dans des voies familières, avec une attention rendue facile par toutes sortes de souvenirs<sup>40</sup>. » L'auteur, Eugène Hollande, reproche aux Rosny des « longueurs de description, un défaut de perspective qui met trop sur le même plan les épisodes et même les personnages ». Il suggère aussi que la complexité de la langue relèverait d'une « ambition avouée d'être un novateur, même dans le style, à l'exemple d'un Rabelais, d'un Montaigne, qui se sont fait à eux-mêmes leur langue de toutes pièces. »

Dans un article un peu bavard, mais dans cette même perspective, René Doumic pointe en 1895 ce qui est une des critiques les plus courantes dans les premières années de la carrière des deux frères : la langue lourde, scientifique, complexe. Retenons ceci : « Dégager de l'œuvre scientifique de ce siècle les éléments de littérature qu'elle contient, telle est la tâche que [Monsieur Rosny] s'est assignée et à laquelle il essaie de plier la forme du roman<sup>41</sup>. »

À son tour, en 1902, Camille Mauclair suggère subrepticement que les Rosny sont parvenus à intégrer les sciences dans la littérature, bien qu'il ne commente ni ne cite davantage de textes en particulier<sup>42</sup> : « Le roman a pris à la science, à la psychologie, à la métaphysique, à la satire, une série de privilèges dont il a composé le sien. Son dernier acquit, après l'annexion des sciences psychologiques, a été l'introduction du merveilleux scientifique dans les lettres, et les frères Rosny ont décidé cette annexion dernière avec une

---

<sup>40</sup> Eugène Hollande, « L'œuvre de J. H. Rosny », *L'Ermitage*, janvier 1891

<sup>41</sup> René Doumic, « Revue littéraire. Les romans de J.-H. Rosny », *Revue des Deux Mondes*, décembre 1895.

<sup>42</sup> On peut aisément penser aux *Xipéhuz*, à *Vamireh* ou aux *Profondeurs de Kyamo*.

magistrale autorité, qui se prolongera très longtemps dans l'avenir<sup>43</sup>. » De même en 1904, Marcel Réja publie un long article sur Wells<sup>44</sup> qui venait de voir ses romans traduits et publiés dans le *Mercure de France* qu'il analyse en détail et compare à quelques écrivains français, mais les Rosny ne sont pas même évoqués<sup>45</sup>. On peut lire dans ces deux articles la mention du « merveilleux scientifique » – sans trait d'union – quelques années avant l'article fondateur du genre littéraire, que Maurice Renard publiera dans *Le Spectateur* pour le définir en tant que tel.

La même année que l'article de Camille Mauclair, Jean Ernest-Charles publie un long et détaillé commentaire des premiers récits des frères Rosny. Il n'hésite pas à critiquer la profusion avec laquelle ils publient des livres sans qu'ils ne se renouvellent particulièrement et juge sévèrement leur style :

Pourquoi donc les Rosny ne font-ils qu'ajouter des romans nouveaux à leurs romans anciens ? Et qui dira la raison de ces travaux forcés de la littérature !

[...]

Les Rosny, qui sont grands romanciers, écrivent très mal. [...] Mais les Rosny devancent trop leur temps. Ils abusent du droit qui est donné à tout homme d'être un précurseur. Ils écrivent plus mal qu'il n'est strictement nécessaire. Termes scientifiques, épithètes surprenantes, métaphores inattendues, constructions imprévues, périphrases invraisemblables, masses informes, blocs carrément taillés, entassements, encombrements : leurs livres sont comme les chantiers d'un entrepreneur de démolitions<sup>46</sup>.

Le jugement est dur, mais synthétise efficacement en ces quelques phrases la réception générale des récits écrits par les deux frères au début de leur carrière. Dans son *Journal*,

---

<sup>43</sup> Camille Mauclair, « La question morale dans le roman », dans *La Revue* du 15 février 1902, p. 432.

<sup>44</sup> Marcel Réja, « H.-G. Wells et le merveilleux scientifique », *Mercure de France*, octobre 1904.

<sup>45</sup> Parallèle qui, pourtant, structure le dossier dirigé par Roger Bozzetto sur les relations entre les deux auteurs : « Wells et Rosny, le sens d'un parallèle, la forme d'un duo », *Europe*, 681-682, 1986.

<sup>46</sup> Jean Ernest-Charles, « J.-H. Rosny », dans *La Littérature française d'aujourd'hui*, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1902.

Edmond de Goncourt commente régulièrement les phrases trop byzantines des Rosny, en particulier celles de l'aîné, et l'utilisation de termes scientifiques qui alourdissent le style et la langue. Mais c'est précisément ce « style-artiste<sup>47</sup> » qu'il avait reconnu en parcourant *Nell Horn* que Rosny lui avait envoyé afin de se faire connaître. Jean Ernest-Charles parvient à saisir dans son article toute la profondeur de leur théorie littéraire en construction : ils ne se contentent pas d'utiliser le fait ou l'invention scientifique pour écrire des romans, mais manient la pensée scientifique pour caractériser les personnages qu'ils étudient afin d'amorcer une autre conception de la littérature dans ce siècle naissant.

Et les « acquêts de la science<sup>48</sup> » procurent aux Rosny les sujets de leurs ouvrages. [...] Et ils parcourent le développement des pensées humaines : systèmes philosophiques, idées raisonnables, conceptions socialistes... [...] On peut dire : pour qu'ils fussent pardonnés de leurs défauts énormes, il leur faudrait du génie. Mais le temps n'est plus des génies littéraires ; l'époque est venue des génies scientifiques<sup>49</sup>.

Citons enfin les quelques remarques de Bernard Lazare en 1895 qui annonçaient celles de Jean Ernest-Charles :

On excusera son dogmatisme de barbacole, son didactisme rébarbatif ; on ne lui en voudra pas d'avoir cru au roman scientifique et d'y avoir converti de regrettables néophytes. On consentira même à ne lui point reprocher ce terrible langage qu'il affectionnait naguère et qu'il semble dédaigner depuis, ce langage hirsute qui le conduisait à comparer des pavés à des vertèbres de mégalosure. Car en ce temps M. Rosny préconisait les métaphores paléontologiques, les tropes zoologiques, les images chimiques et même botaniques. Il surprenait autant qu'il effrayait. [...] Il fait prévoir le roman qui se prépare. [...] Ainsi J.-H. Rosny aura-t-il cette réelle gloire

---

<sup>47</sup> Voir en annexe, les lettres envoyées par Goncourt à Rosny en 1886 (2.a) et 1890 (2.b), louant « l'aspiration artiste » de son style.

<sup>48</sup> L'expression est empruntée à Rosny lui-même : « Honni encore celui qui, dans le domaine général du progrès humain, dans les acquêts de la Science et de la Philosophie, tentera de trouver des éléments de beauté plus complexe, plus en rapport avec les développements d'une haute civilisation, qui croira que les grandes découvertes de notre fin de siècle sont susceptibles au plus haut degré d'être transmues en matériaux littéraire » (préface aux *Xipéhuz*, parue dans le recueil *L'Immolation*, en 1887).

<sup>49</sup> *Ibid.*

d'avoir été un initiateur. De combien d'écrivains pourrait-on dire semblable chose<sup>50</sup> ?

Le discours critique qui se construit autour des frères Rosny est ainsi le suivant : ils ne sont pas comparables aux grands romanciers du siècle qui vient de s'achever et possèdent un style trop encombré qui ne convient pas aux lecteurs ni aux critiques. Il est cependant admis que c'est précisément ce style qui annonce le siècle littéraire qui s'ouvre. Les critiques formulées vont dans le sens d'un bouleversement à venir du roman, sur la forme comme sur le fond ; il s'agit de proposer « autre chose » à la littérature française fin-de-siècle, ainsi que Rosny l'annonçait à Jules Huret en 1891 :

Quant à Zola, son rôle dans le naturalisme a été de deuxième ordre ; il n'a pas été un créateur, mais avant tout l'homme politique de la bande, l'homme qui mit en œuvre, non sans habileté, du reste, et non sans puissance, les éléments d'art que Balzac, Flaubert et Goncourt lui ont fournis. Il vous a dit qu'il ferait peut-être l'*autre chose* qui est à faire pour remplacer le naturalisme. Eh bien ! ce sera tant pis, car il la fera mal, et gâchera et compromettra la besogne à laquelle d'autres pourvoiraient beaucoup mieux. [...]

— Quelle est, selon vous, l'*autre chose* ?

— L'*autre chose* c'est une littérature plus complexe, plus haute... c'est une marche vers l'élargissement de l'esprit humain, par la compréhension plus profonde, plus analytique et plus juste de l'univers tout entier et des plus humbles individus, acquise par la science et par la philosophie des temps modernes<sup>51</sup>.

## 2. La réception d'un nouveau roman scientifique

En 1909, Maurice Renard publie dans la revue *Le Spectateur* l'article-manifeste du merveilleux-scientifique : « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur

---

<sup>50</sup> Bernard Lazare, « J.-H. Rosny », *Figures contemporaines. Ceux d'aujourd'hui, ceux de demain*, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1895.

<sup>51</sup> Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, « M. J.-H. Rosny », Bibliothèque Charpentier, 1891, p. 232. Voir la retranscription de l'entretien en annexe 3.



l'intelligence du progrès ». Bien que le titre semblait presque citer Rosny, Renard ne le mentionne pas dans l'article, lui préférant Wells qu'il décrit comme le véritable romancier du merveilleux-scientifique en opposition à Verne qui ne semble pas prêt à « sauter dans l'inconnu » selon Renard. Si Rosny n'apparaît pas dans l'article de 1909 c'est qu'il n'a pas encore écrit *La Mort de la Terre* et *La Force mystérieuse*, deux romans qui ont visiblement marqué Maurice Renard et sur lesquels il reviendra à de nombreuses reprises dans d'autres articles qui lui serviront à formuler la définition du merveilleux-scientifique<sup>52</sup>. Il propose d'ailleurs une longue étude de *La Force mystérieuse* dans *La Vie* en juin 1914, augmentée d'autres articles dans les années qui suivent. Si un discours critique commence à se faire sur le merveilleux-scientifique au début du siècle, Rosny n'apparaît pas encore comme un romancier du genre de premier ordre. De la décennie de la Première Guerre mondiale jusqu'au moment où il est nommé Président de l'Académie Goncourt, toutes ses publications romanesques se voient chroniquées dans la presse littéraire, en particulier au *Mercure de France*, mais ce sont bien les romans scientifiques qui intéressent les lecteurs et les critiques, davantage que ses romans sociaux qui paraissent écrits dans une logique de rentabilité et de production industrielle, ainsi que le soulevait Jean Ernest-Charles : « Pourquoi donc les Rosny ne font-ils qu'ajouter des romans nouveaux à leurs romans anciens ? Et qui dira la raison de ces travaux forcés de la littérature<sup>53</sup> ! »

Au début des années 1910, la critique de Rosny tourne autour de sa comparaison avec Wells, dont la traduction de plusieurs romans au *Mercure de France* l'a fait connaître du lectorat français. Renard n'est pas le seul à s'intéresser à Rosny ; on retrouve publié dans

---

<sup>52</sup> Chronologiquement : « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, t. I, n° 6, octobre 1909, p. 245-261 ; « Le Merveilleux scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné », *La Vie*, 3<sup>e</sup> année, n° 16, 15 juin 1914, p. 544-548 ; « Le roman d'hypothèse », *A.B.C.*, n° 48, décembre 1928, p. 345-346. Citons aussi le plus discret « Du roman d'aventures et de J. H. Rosny aîné », *L'Ami du Livre*, n°13, 1<sup>er</sup> novembre 1923, p. 2, dans lequel Maurice Renard interroge la notion d'aventure, au cœur, selon lui, du merveilleux-scientifique.

<sup>53</sup> Jean Ernest-Charles, « J.-H. Rosny », dans *La Littérature française d'aujourd'hui*, Perrin et C<sup>ie</sup>, 1902.

*Comoedia* un long article signé de Gaston de Pawlowski, l'auteur du *Voyage au pays de la quatrième dimension* (1912), à propos de *La Force mystérieuse*<sup>54</sup>. Au même moment la NRF s'intéresse à Rosny : dans un article sur *La Vague rouge*, Michel Arnauld compare la « production surabondante » de Rosny à celle de Balzac, avant de dire de lui qu'il est un de « nos Balzac contemporains » et de noter que l'art de la description de Rosny rappelle celle de l'auteur de *La Comédie humaine*<sup>55</sup>. Il récidive en 1912 dans un article où il parle cette fois de quelques-uns de ses romans scientifiques : *Les Xipéhuz*, *Vamireh*, *La Guerre du feu*, *La Mort de la Terre*. Sans évoquer son style ou sa langue, il se concentre sur la puissance imaginative de ces textes qu'il a lus « comme un enfant, pour le plaisir » et donne une définition assez efficace de ce qui sera plus tard la science-fiction : « Tous deux [Wells et Rosny] d'ailleurs, à force de voyage à travers l'espace et le temps, à force d'imaginer des êtres et des sociétés irréels mais vraisemblables, ont acquis ce qu'on pourrait appeler *le sens des possibilités cosmiques* ; et ce tour d'esprit se marque jusque dans leurs romans modernes<sup>56</sup>. » Dans la perspective qui est la nôtre, c'est cette expression « romans modernes » qui permet de discerner toute l'originalité de l'œuvre romanesque de Rosny : la modernité dont il fait preuve relève davantage d'une puissance évocatrice du récit (la mise en scène de la préhistoire, la découverte d'autres formes de vie parmi nous ou sur d'autres continents, l'exploration spatiale, etc.) que d'une étude stylistique de la langue, qui appartiendrait cette fois à une conception de la littérature plus ancienne, celle du dix-neuvième siècle.

De façon plutôt surprenante, si les critiques de la NRF (Michel Arnauld, Jacques Copeau, Jacques Rivière) tiennent Wells et Rosny en très haute estime, il n'en est pas de

---

<sup>54</sup> Gaston de Pawlowski, « La semaine littéraire - J.-H. Rosny aîné, *La Force mystérieuse* », in *Comoedia*, n°2412, 10 mai 1914, p. 3.

<sup>55</sup> Si Rosny semble se rapprocher plus de Hugo qu'il cite volontiers, notons en effet qu'au début de sa carrière le narrateur flâneur de *Nell Horn* n'est pas sans faire penser à celui, expert des rues parisiennes, de *Ferragus* dont il s'inspire manifestement dans la description des rues et des quartiers londoniens.

<sup>56</sup> Michel Arnauld, « La Vague Rouge, par J. H. Rosny aîné », NRF, Tome III, 1910, p. 671-674.

même pour Verne qui n'est pas un modèle à suivre pas plus que pour Renard qui est traité avec dédain par Copeau :

Une « anticipation » qui n'est point géniale passera pour un amusement assez puéril. Et c'est la tare d'un grand nombre de ces romans dits « scientifiques » qu'ils nous paraissent inspirés, le plus souvent, d'une « actualité » un peu froide et déjà vulgarisée par la lecture des journaux<sup>57</sup>.

Il ne s'agit pas, alors, de proposer une lecture téléologique de l'œuvre de Rosny, ni du merveilleux-scientifique de façon plus globale. Bien que notre propos soit en effet de montrer la modernité de l'œuvre romanesque comme du style et de la langue, ce serait une erreur de considérer Rosny comme un jalon entre le roman scientifique à la Verne et la science-fiction telle qu'on la connaît en France depuis les années 1950. Rosny ne cherche pas à créer une littérature qui n'existe pas encore, mais à proposer une alternative au roman scientifique tout en modernisant l'art romanesque afin de résoudre la crise du roman.

La même année, le physicien Jean Perrin écrit un article, publié dans *La Vie*<sup>58</sup>, qui ne fait pas de critique littéraire mais combine, en vertu de la philosophie pluraliste de Rosny, son intérêt pour les sciences et la façon dont il les motive dans ses romans. On y retrouve plusieurs considérations élogieuses mais surtout il y a tout un développement sur le fait que s'il n'avait versé dans la littérature, Rosny eût été un grand scientifique : « en science aussi bien qu'en littérature, Rosny a les dons d'un créateur génial<sup>59</sup> » [...] « puis-je ajouter combien je regrette que Rosny n'ait pu trouver le temps nécessaire à l'expérimentation : observation pénétrante, rigueur logique, imagination prodigieuse, et sens profond de la beauté propre aux

---

<sup>57</sup> Jacques Copeau, « Les romans – *Le Docteur Lerne, sous-dieu ; le Péril bleu* », *NRF*, n°41, 1<sup>er</sup> mai 1912, p. 871-880.

<sup>58</sup> Nous citons ici le discours que Jean Perrin prononce en juin 1936, qui reprend cet article d'origine, et est reproduit dans *La Science et l'espérance*, Presses Universitaires de France, 1948, p. 105-112.

<sup>59</sup> *Op cit.*, p. 105.

sciences, c'était plus qu'il n'en fallait pour en faire un des premiers physiciens de tous les temps<sup>60</sup> ».

En 1915, Hubert Matthey consacre tout un chapitre au merveilleux-scientifique dans son *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*. Si l'on retrouve Rosny cité à de nombreuses reprises dans l'essai, plusieurs pages sont consacrées à ce qui relève précisément du merveilleux-scientifique chez lui<sup>61</sup>. Ce qui distingue Rosny de Maupassant ou de Villiers de l'Isle-Adam est que

alors que la science n'est là que pour fournir à l'esprit un appareil vierge de tout vestige antérieur, chez J.-H. Rosny aîné, il forme bien l'essentiel de l'œuvre. Ce qui s'affirme dans *Les Xipéhuz* (1887), dans *La Mort de la Terre* (1910) et dans la *Force mystérieuse* (1914), c'est un tempérament avant tout intellectuel, dont l'imagination ne se colore pas des teintes mystiques si visibles chez son contemporain, et qui puise le secret de ses effets dans la mise en jeu de l'émotion intellectuelle<sup>62</sup>.

Pour Matthey, qui produit là une synthèse de l'œuvre romanesque de Rosny très efficace « on peut donc dire, en résumé, que dans les romans merveilleux-scientifiques de M. Rosny aîné, c'est l'emploi de la méthode scientifique qui crée l'illusion de la réalité du surnaturel, et que c'est en eux que se trouve réalisé le type achevé de ce genre récent<sup>63</sup> ».

À cette période se forme une critique cherchant à synthétiser l'œuvre, plutôt qu'à étudier un roman en particulier, qui glisse progressivement vers une étude de l'auteur. Maurice Renard en particulier développe un discours critique avec l'ambition de faire de

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 106. Notons ici que la mention d'un des « premiers physiciens de tous les temps » convient parfaitement au héros des *Xipéhuz*, Bakhoûn le savant naturaliste et auteur, d'après Rosny, du premier manuscrit de l'humanité qui constitue le récit de l'affrontement entre les hommes et les Xipéhuz. Voir aussi Hugues Chabot, « Une œuvre sous l'emprise de la philosophie des sciences : le pluralisme de Rosny aîné », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.

<sup>61</sup> Hubert Matthey, Chapitre V – Le merveilleux-scientifique, *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*, Payot & C<sup>ie</sup>, 1915, p. 175-185.

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 184.

Rosny le chantre du merveilleux-scientifique, le genre littéraire qu'il s'efforce de définir et, surtout, de légitimer avec de grandes figures littéraires déjà reconnues (Wells, puis Rosny).

### 3. Un consensus critique

« J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt » est une signature bien problématique : si elle assure à son auteur un succès quasi-systématique auprès du public et lui permet tout naturellement d'être publié dans des revues et chez des éditeurs prestigieux, cela crée un consensus critique : nulle part nous ne trouvons de voix s'élevant de façon véhémement contre la qualité d'un roman qui vient de paraître. Ceci peut se comprendre aisément : Rosny était ami avec presque tous les directeurs de publications importantes<sup>64</sup> ; impossible, par exemple, de lire un article qui ne soit pas élogieux dans le *Mercure de France* étant donné les grandes amitiés que partage Rosny avec Rachilde, critique littéraire du journal, et Alfred Vallette, le rédacteur en chef<sup>65</sup>. Sa position au sein de l'Académie Goncourt lui confère une aura de respectabilité extraordinaire qui va de pair avec son élection à différents grades de la Légion d'Honneur en qualité d'Homme de Lettres (Chevalier en 1897, Officier en 1905, Commandeur en 1913 et Grand Officier en 1936<sup>66</sup>). Il est aussi en lice à trois reprises pour

---

<sup>64</sup> Par exemple, le fonds d'archives Borel-Rosny déposé à la Médiathèque de Bayeux est rempli de documents (contrats, correspondance) entre Rosny et ses éditeurs. Il est régulièrement fait mention de propositions commerciales plus ou moins explicites dans lesquelles il est demandé au juré de l'Académie Goncourt de porter attention au nouveau poulain de l'éditeur, tout en rappelant qu'un ancien roman se verrait bien réédité.

<sup>65</sup> Ceci peut aussi expliquer les nombreux pseudonymes qu'il aura utilisés dans sa carrière. Dans sa « Revue des romans » du *Mercure de France* en 1899, Rachilde donne ainsi son avis sur *Amour Étrusque* qui vient d'être publié par Enacryos, un pseudonyme anagramme de « Rosny aîné » : « Comme je ne vis pas sur le boulevard, je n'ai pas l'honneur de connaître Enacryos, poète moderne qui se cache sous un loup grec. Après tout, c'est peut-être bien Pierre Louÿs. Il écrit bien Enacryos, il écrit très bien. »

<sup>66</sup> Source : base Léonore des Archives Nationales, cote LH/266/70 :

[http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/leonore\\_fr](http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/leonore_fr) [consulté le 01/06/2016]. On peut y lire, sur un document daté du 25 juillet 1913 écrit par Rosny, une liste des ouvrages qu'il estime importants et grâce auxquels il mérite sa promotion. Si certains incontournables y figurent (*Nell Horn*, *Les Xipéhuz*, *La Guerre du Feu*) sont absents de cette liste notamment *La Mort de la Terre* et *La Force mystérieuse* qu'il vient de faire paraître.

recevoir le prix Nobel de littérature en 1926, 1928 et 1933<sup>67</sup>, même s'il n'obtient pas le prix. Sa notoriété grandissant, il devient à la fin de sa vie un de ceux qui se font nommer « Maître » – à l'instar de Zola ou de Goncourt. Au cours des années 1920 et jusqu'à la fin de sa carrière, Rosny incarne l'*establishment* littéraire qu'il avait voulu renverser étant jeune. Car là où Zola avait de nombreux adversaires politiques, Rosny a une position influente au sein de l'Académie qui verse le fameux prix littéraire, ce qui lui attire la sympathie des éditeurs et surtout des jeunes auteurs, qui lui écrivent régulièrement pour obtenir des conseils ou des recommandations. Que cela soit fait stratégiquement ou non, Rosny étouffe ainsi le discours critique à son égard, n'étant fustigé dans la presse que lorsque c'est l'Académie Goncourt elle-même qui est visée. Parmi les scandales qui visent l'Académie, la publication du *Journal des Goncourt* est un sujet récurrent, ou encore l'attribution de certains prix : celui de Marcel Proust en 1919 alors qu'il ne s'agissait pas d'un premier roman<sup>68</sup>, celui de 1921 attribué à René Maran pour *Batouala* qui est un roman anticolonialiste écrit par un homme de couleur, ou encore le fameux prix de 1932 qui n'a pas été attribué à Céline pour *Voyage au bout de la nuit*<sup>69</sup>.

Au-delà de la sphère purement littéraire, ses amitiés avec Jean Perrin ou Émile Borel font de lui un polymathe reconnu et apprécié. Citons l'exemple de Jean Perrin qui l'introduit à l'Académie des Sciences et lui permet de présenter ses réflexions scientifiques sous le pseudonyme de Louis Fredey ou encore cette anecdote célèbre qui entoure la création du

---

<sup>67</sup> Source Archives en ligne de l'Académie Nobel : <https://www.nobelprize.org/nomination/archive/list.php> [consulté le 28/03/2018]. Une autre page, fragmentaire, de ce site indique aussi une sélection en 1915 : [https://www.nobelprize.org/nomination/literature/laureates\\_nominations.html/](https://www.nobelprize.org/nomination/literature/laureates_nominations.html/). Par ailleurs, on retrouve cette mention du Nobel mérité par Rosny sous la plume de Gaston de Pawlowski, directeur de publication de *Comoedia*, dans son article de 1914 qui s'ouvre ainsi : « Si, véritablement, le prix Nobel a été fondé, un peu comme l'Académie française, non point tant pour récompenser des hommes représentatifs de l'esprit tout entier de leur pays, on peut s'étonner qu'il n'ait pas été attribué déjà à J.-H Rosny aîné. Ce n'est, du reste, on peut l'espérer, qu'une question d'années, de mois, peut-être, car cette opinion est celle, tout en même temps, de nos meilleurs littérateurs contemporains et de nos plus grands savants. »

<sup>68</sup> Voir l'essai de Thierry Laget, *Proust, prix Goncourt. Une émeute littéraire*, Folio, 2022.

<sup>69</sup> Voir le roman d'Eugène Saccomano, *Goncourt 32*, Flammarion, 1999.

néologisme « astronautique » en 1927 : dans sa conférence *L'Exploration par fusées de la très haute atmosphère et la possibilité des voyages interplanétaires* donnée à l'Assemblée générale de la Société Astronomique de France le 8 juin 1927 et publiée en mars 1928 dans le *Bulletin de la Société Astronomique de France*, Robert Esnault-Pelterie rappelle l'origine du nom de la Société savante : « Dans cet espoir, il m'a paru désirable de provoquer un mouvement d'intérêt en faveur de cette locomotion future et j'ai d'abord voulu qu'elle reçoive un nom ; M. J.-H. Rosny aîné a très heureusement inventé celui d'« Astronautique » que j'ai immédiatement adopté<sup>70</sup> ».

Accompagnant son élection à la Présidence de l'Académie Goncourt, plusieurs articles d'importance sont publiés dans l'année 1926 et plus tardivement. Ce ne sont pas les habituels chroniqueurs littéraires qui prennent en charge cette nouvelle vague critique, mais des personnalités littéraires, scientifiques et politiques. Citons pêle-mêle « J.-H. Rosny aîné et le merveilleux scientifique » par Jean Morel dans le *Mercur de France* d'avril 1926 ; « Le nouveau Président de l'Académie Goncourt », par Pierre Massé dans *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques* n°186 du 8 mai 1926, « J.-H. Rosny aîné de l'Académie Goncourt », par Armand Rio dans *Le Jardin des Lettres* en décembre 1932 ou enfin « J. H. Rosny aîné » de nouveau par Pierre Massé dans le premier numéro de *Mediterranea* en janvier 1937. Ces articles, souvent assez longs, fouillés et détaillés, se veulent surtout analytiques et proposent des études bien complètes de son œuvre. Mais il est rare qu'ils privilégient les publications récentes alors qu'elles sont bien plus nombreuses sur cette période où Rosny publie en moyenne 6 à 7 volumes par an. Le discours critique durant ces années semble tourner autour de l'homme plutôt que de l'œuvre et les textes qui sont commentés sont généralement des romans scientifiques ou apparentés (*Les Navigateurs de*

---

<sup>70</sup> Robert Esnault-Pelterie, *L'Exploration par fusées de la très haute atmosphère et la possibilité des voyages interplanétaires*, Bulletin de la Société Astronomique de France, mars 1928, p. 94.

*l'Infini*, 1925, *Les Conquérants du feu*, 1929, *Helgvor du Fleuve Bleu*, 1930, *Ambor le loup*, 1932, *Les Compagnons de l'Univers*, 1934, etc.).

À titre d'exemple, la revue *Art et Médecine* publie dans son numéro de février 1934 deux articles en regard : le premier est de la main de Rosny et il y brosse un portrait de son médecin, tout en soulignant l'extraordinaire santé et la robustesse des membres de sa propre famille<sup>71</sup> ; le second est d'Octave Béliard (1876-1954), médecin et auteur de romans et nouvelles scientifiques qui lui consacre un article élogieux. Il commence par décrire sa rencontre avec les livres de Rosny (« J'étais un bachelier de dix-huit ans avec des passions littéraires, mais aussi des curiosités scientifiques ; et, prisant médiocrement l'imagination que le savoir n'a pas nourrie, je venais de m'inscrire à la Faculté des Sciences de ma province. Or, le roman paléontologique [*Vamireh*] de Rosny s'offrit comme le fruit inattendu de la double culture que je souhaitais<sup>72</sup> »), tout en rappelant la primauté de l'œuvre de Rosny face aux auteurs britanniques que sont Kipling et Wells<sup>73</sup>. Il s'agit dans cet article de valoriser la figure de l'auteur français face à ses concurrents étrangers, en particulier anglo-saxons, qui ont nécessairement pu avoir une diffusion plus grande que lui. Par ailleurs, la *Bibliographie* de Stevens et Detemmerman nous apprend que ses œuvres sont beaucoup traduites en Europe de l'Est ainsi que dans les pays méditerranéens, alors qu'en Angleterre et aux États-Unis leur diffusion reste relativement timide. Rosny apparaît dans cet article comme l'incarnation même de la littérature française, dont le travail d'auteur et de juré, puis Président de l'Académie Goncourt « ne font que mieux paraître la robustesse d'un génie qui n'eut besoin

---

<sup>71</sup> « J'ai vécu jusqu'à quarante-cinq ans sans recourir aux services des médecins. Cas assez fréquent dans ma famille. Un de mes oncles est mort à quatre-vingt-quinze ans sans jamais se mettre au lit pour cause de maladie. Ma mère, qui devint presque centenaire, fut à peu près dans le même cas. », J.-H. Rosny aîné, sans titre, *Art et Médecine*, février 1934, p. 34.

<sup>72</sup> Octave Béliard, « J.-H. Rosny aîné, *Art et Médecine*, février 1934, p. 36.

<sup>73</sup> Kipling publie *Le Livre de la Jungle* en 1894 et Wells qui, contrairement à ce qu'affirme Béliard, a commencé sa carrière littéraire à peu près en même temps que Rosny, publie en effet son premier roman préhistorique, *Récit de l'Âge de Pierre* en 1897. *Vamireh* est publié en volume en 1892. Ces arguments sont donnés par Rosny lui-même régulièrement, notamment dans une série d'articles publiés dans *Comoedia* que nous commentons dans le chapitre 4.



ni de loisir ni de sécurité pour créer tant de monuments solides et durables<sup>74</sup> ». Béliard conclut sur l'éloge du style et des idées :

La vision de notre maître Rosny est à la fois humaine et cosmique. Autour de l'observation du philosophe, le poète évoque la vie innombrable de l'univers. Son âme est une vaste fresque où paissent des mammoths dont les yeux ressemblent aux siens, à ses yeux qui ont tout compris et qui gardent une bonhomie mélancolique avec une éternelle et ironique jeunesse<sup>75</sup>.

Cet article pour le moins élogieux illustre tout à fait le consensus critique autour de Rosny dans les quinze dernières années de sa vie. On loue son imagination et son style, on glorifie tout particulièrement la représentation des temps et des scènes préhistoriques, on vante la peinture de ses personnages et des passions et on exalte sa poésie et sa « philosophie cosmique ». Rosny n'apparaît plus comme un écrivain dont on commente les œuvres publiées, il est devenu un parangon au service de la splendeur des Lettres françaises, comme il le sera timidement après la Seconde Guerre mondiale, de nouveau au début des années 1980 et surtout depuis la fin des années 1990 pour rappeler la préexistence de l'anticipation et surtout de la science-fiction française face à celle importée des *pulps* d'Amérique du Nord.

Et c'est finalement ce consensus critique qui va perdurer après sa mort. On ne commente plus la langue lourde et âpre de Rosny, mais sa philosophie et ses idées romanesques.

---

<sup>74</sup> Octave Béliard, « J.-H. Rosny aîné », *op. cit.*, p. 36. Cette assertion est tout de même bien discutable : les membres de l'Académie Goncourt reçoivent une rente grâce à l'héritage de Goncourt et le prolifique Rosny, bien qu'il ait effectivement eu des déboires financiers, touche régulièrement des droits d'auteurs pour les nombreux romans qui sont régulièrement réédités chez Plon, Ferenczi, et surtout Flammarion.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 37.

## II. UN DISCOURS DE LEGITIMATION APRES-GUERRE

### 1. Une figure de légitimation de la science-fiction émergente (1950-1960)

La mort de Rosny aîné, survenue au début de l'année 1940 est éclipsée par le terrible contexte militaire et politique qui secoue la France et le monde alors. Si des hommages ont bien lieu dans la presse et les milieux littéraires<sup>76</sup>, on ne commente plus ni ne s'intéresse à ses écrits. Après-guerre, son petit-fils Robert de Kalinowski, dit Robert Borel-Rosny, se charge de reconstituer la bibliothèque et les documents de son grand-père vendus et disséminés à sa mort<sup>77</sup>. Avec l'arrivée au début des années 1950 de la « *science fiction*<sup>78</sup> » américaine, on retrouve quelques fois des commentaires sur Rosny, mais ils ne servent le plus souvent qu'à rappeler que ce genre littéraire « nouveau » n'est pas propre à l'Amérique du Nord et que l'Europe et la France possèdent des précurseurs en la matière. Jean-Jacques Bridenne écrit ainsi quelques pages sur Rosny dans un ouvrage qui préfigure sa thèse *La littérature française d'imagination scientifique*<sup>79</sup> et il publie dans la revue *Fiction* un article sur le centenaire de Rosny<sup>80</sup>. Cet article hommage se lit comme un panorama de l'œuvre de Rosny en présentant

---

<sup>76</sup> La *Bibliographie* de Stevens et Detemmerman recense 92 articles publiés dans la presse internationale autour de sa mort, du 16 février jusqu'en juillet 1940 (*op. cit.*, p. 491-498).

<sup>77</sup> Jusqu'à sa mort en 1998, il se sera donné pour mission d'aider les chercheurs, les éditeurs et les lecteurs à faire vivre la mémoire de Rosny aîné. Il a légué par testament l'intégralité des documents en sa possession à la municipalité de Bayeux qui a pu ainsi fonder le fonds d'archives Rosny aîné au début des années 2000.

<sup>78</sup> Écrit sans trait d'union et en italiques, « *science fiction* » désigne le terme forgé par Hugo Gernsback aux États-Unis. L'écriture et la prononciation du néologisme se francise lors de son importation en France au début des années 1950 pour devenir « science-fiction ».

<sup>79</sup> Jean-Jacques Bridenne, *La littérature française d'imagination scientifique*, G. A. Dassonville, 1950, p. 191-199. Voir aussi sa thèse, restée inédite depuis sa soutenance en 1952 et publiée par Jean-Luc Buard en 2023 : Jean-Jacques Bridenne, *L'Invention de la science-fiction en France. Les héritiers de Cyrano.*, Encreage, 2023.

<sup>80</sup> « A propos d'un centenaire : J.-H. Rosny aîné, romancier des possibles cosmiques », *Fiction*, n°27, 1956. L'expression est tirée de sa thèse : « [Wells et Rosny] ont bien en commun le sens aigu des « possibles » cosmiques dû en grande partie à leur culture scientifique, et tous deux, éloignés du négativisme comme des enthousiasmes irréflechis et bornés, prennent infiniment au sérieux les efforts de l'homme pour s'élever et

quelques aspects biographiques – en particulier sa filiation naturaliste – mais se penche surtout sur ce qui intéresse les lecteurs de la revue.

En effet, contrairement à la synthèse des discours critique que nous venons de faire du vivant de Rosny où ceux-ci étaient essentiellement publiés dans des revues littéraires s'intéressant à une littérature « sérieuse », institutionnalisée et canonique, *Fiction* s'adresse à un public populaire qui a découvert la science-fiction au début des années 1950 et méconnaissant, pour la plupart, ce que l'on nomme par commodité « anticipation ancienne », soit les romans scientifiques antérieurs à la Seconde Guerre mondiale. Par rapport au vivant de Rosny, les habitudes du public ont grandement changé dans la mesure où les fictions publiées, le plus souvent des nouvelles, sont des traductions venant des États-Unis qui côtoient des récits d'auteurs francophones débutants, qui s'en inspirent et cherchent à faire leurs preuves auprès de ce nouveau type de lectorat<sup>81</sup>. La revue est ainsi liée à sa grande cousine américaine (d'où proviennent les textes d'origine) *The Magazine of Fantasy & Science Fiction* qui a de son côté aussi édité les grandes vedettes de la science-fiction américaine (Poul Anderson, Isaac Asimov, James Blish, Harlan Ellison, Stephen King, Theodore Surgeon, etc.).

L'article de Bridenne a donc une double vocation : présenter Rosny auprès de ce nouveau public et créer une filiation entre le roman scientifique d'avant-guerre et la science-fiction en France<sup>82</sup>. Comme nous pouvions le voir chez Béliard, la critique se forme sur les idées romanesques qui illustrent l'originalité de leur auteur, mais seulement de façon

---

s'organiser, mais ils sentent et font sentir le caractère relatif de toutes ses lois, mœurs et conceptions », *La littérature française d'imagination scientifique, op. cit.*, p. 198.

<sup>81</sup> Parmi ces débutants se trouvent Gérard Klein, Philippe Curval, Jean-Pierre Andrevon, de futures gloires de la littérature et de l'édition de la science-fiction française.

<sup>82</sup> Entre 1954 et 1962, dans les revues *Fiction* et *Ailleurs*, Jean-Jacques Bridenne va publier plusieurs articles de cette trempe présentant entre autres : Jules Verne, Albert Robida, Camille Flammarion, le Capitaine Danrit, Marcel Schwob, Régis Messac ou Théo Varlet. Notons aussi un article au titre très provocateur : « George Sand, auteur de S. F. ? », faisant implicitement référence à *Laura ou le voyage de cristal* (1864) souvent rapproché du *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne, qui avait été publié quelques mois après le roman de Sand.

superficielle, sans analyse de fond ni de forme. Cependant, Bridenne profite de l'article et de l'événement qui lui est associé qu'il détourne afin de faire reconnaître aussi bien auprès d'un public populaire qu'institutionnel : malgré sa thèse il n'a pas fait carrière à l'Université qui désapprouve la science-fiction et le roman scientifique dans la mesure où ils relèvent alors d'un sous-genre populaire et de la paralittérature, qui ne sont pas étudiés alors<sup>83</sup>. Bridenne a donc un nouveau public, avide et curieux de connaître ces auteurs d'antan. Mais, surtout, il s'agit de légitimer la science-fiction publiée dans *Fiction* comme un véritable genre littéraire, échappant justement à cette « paralittérature ». Rosny apparaît alors successivement comme « l'une des gloires de la littérature française<sup>84</sup> », l'auteur de plusieurs « chefs d'œuvres<sup>85</sup> » (*La Mort de la Terre*, *Les Xipéhuz*, *La Force mystérieuse*, *L'Étonnant Voyage d'Hareton Ironcastle*, *Les Navigateurs de l'Infini*<sup>86</sup>), versant d'abord dans le « merveilleux scientifique<sup>87</sup> » puis dans la science-fiction : « Cette crainte et cet émerveillement conjoints, servis par une hyperscience informée et récréative, caractérisent tous ses contes et romans de S. F., préhistoire y compris, mais peuvent se retrouver en filigrane dans les romans d'actualité, qu'ils soient « naturalistes » ou psychologiques, populistes ou néo-romantiques, de J.-H. Rosny aîné<sup>88</sup>. » On remarque ici l'emploi d'un néologisme, « hyperscience », dont la construction morphologique n'est pas sans rappeler ceux de Régis Messac, décrivant dans son avant-propos de *Quinzinzilli* des « hypermondes » et des « hyperêtres ».

---

<sup>83</sup> Jacques Van Herp dédie son *Panorama de la science-fiction* à Jean-Jacques Bridenne : « premier historien de la science-fiction française. Vers 1950 nous envisagions la rédaction d'un « Panorama », à partir duquel celui-ci s'est nourri et développé. Ce projet échoua, mais jusqu'à sa fin brutale en 1969, nous avons échangé idées et réflexions. », p. 2.

<sup>84</sup> Jean-Jacques Bridenne, « A propos d'un centenaire : J.-H. Rosny aîné, romancier des "possibles" cosmiques », *Fiction*, n°27, février 1956, p. 108.

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> Le seul roman cité qui n'appartienne pas à la même catégorie que ceux-ci est *Nell Horn*, pour souligner qu'il a « subit l'attrance d'Edmond de Goncourt ».

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 109 : « C'est en ce qui concerne la partie de cette production nous retenant seule ici : le merveilleux scientifique que le trait est le plus incontestable » (nous soulignons).

<sup>88</sup> *Ibid.*

L'ambition de Bridenne de s'adresser à un public d'initiés est particulièrement claire ici dans le choix des initiales de « science-fiction », qui précède « naturaliste » mis entre guillemets, comme pour rejeter le naturalisme qui apparaît ici comme un genre étrange et méconnu, au contraire de la science-fiction. Rosny sert donc à légitimer et donner des lettres de noblesse à la science-fiction, tout en incarnant la jeune génération qui a combattu le naturalisme en 1887 avec le *Manifeste des Cinq* que Bridenne évoque au début de son article. De plus, même au sein des auteurs de ce qu'il affirme être de la science-fiction, Rosny apparaît comme celui qui a le plus de prévalence : « ... la longue nouvelle des « *Xipêhuz* » [sic], œuvre de débutant qu'on mit élogieusement en parallèle avec « *Le Horla* » » ; « J.-H. Rosny aîné n'a pas été inspiré par Wells : n'oublions point que « *Les Xipêhuz* » [sic] sont antérieurs à tout roman de ce dernier<sup>89</sup> ».

Enfin, il conclut son article en achevant de faire de Rosny la figure de transition entre le roman scientifique et la science-fiction, le présentant non pas comme un précurseur mais comme un authentique auteur de science-fiction : « Par cette haute composition et par la richesse affective et intellectuelle de sa substance, Rosny aîné est bien l'auteur de langue française qui, l'arrachant décisivement à la littérature dite enfantine ou fantaisiste, a fait entrer, avant la lettre, la « science-fiction » dans la grande littérature<sup>90</sup> ». Et c'est cette fois le terme « science-fiction » qui est entre guillemets alors que « grande littérature » ferme l'article. Là où les guillemets servaient à rejeter plus tôt le naturalisme, ils servent ici, presque par préciosité, à sacrer la science-fiction au rang de littérature légitime et canonique. Et juste en dessous de l'article, Bridenne laisse une bibliographie restreinte de l'auteur : « Principales œuvres de J.-H. Rosny aîné dont le thème essentiel est le merveilleux scientifique, la « science-fiction » ou la préhistoire ». De nouveau « science-fiction » est écrit entre

---

<sup>89</sup> *Ibid.*

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 110.

guillemets mais il s'agit cette fois d'assumer l'anachronisme évident : Rosny ne produit pas de la science-fiction puisque celle-ci n'existe pas encore au moment où il écrit. La vingtaine de titres recopiés portent tous une mention qui indique leur supposé genre ou catégorie littéraire : « science-fiction », « préhistoire », « roman préhistorique », « nouvelle préhistorique », « roman lacustre », « nouvelle science-fiction », « roman spirite », « roman science-fiction<sup>91</sup> ». Certaines de ces indications reprennent en fait des mentions d'éditeurs ou des sous-titres (« roman lacustre », « roman spirite ») mais il n'a jamais été fait mention de « science-fiction » du vivant de Rosny par lui ou l'un de ses éditeurs. Remarquons aussi la disparition des déclinaisons de « merveilleux » (« merveilleux scientifique » ou « merveilleux préhistorique » par exemple) qui apparaissaient déjà parfois dans les catalogues d'éditeurs. Par ailleurs, deux mentions nous semblent abusives : *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle* et *Les Hommes Sangliers*, respectivement considérés comme un « roman science-fiction » et une « nouvelle préhistorique », sont en réalité des récits d'exploration dont la diégèse est contemporaine de leur écriture. Dans le premier cas il s'agit d'une expédition menée au fin fond de l'Afrique pendant laquelle les personnages font face à un bestiaire tout à fait inédit et une flore intelligente et dans le second des explorateurs tentent de survivre contre les assauts répétés de tribus sauvages. Si ces deux textes peuvent en effet avoir quelques thèmes communs avec la science-fiction et le roman préhistorique, ils n'en sont formellement pas. D'une certaine façon ce renvoi forcé des œuvres de Rosny – en particulier celles qui évoquent la préhistoire – vers la science-fiction annonce le court article que Jacques Bergier va publier en préface des *Navigateurs de l'Infini et Les Astronautes*, réédités en 1970 chez l'éditeur Rencontre. Il y fera un raccourci, depuis communément admis<sup>92</sup>, entre le roman préhistorique

---

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> Voir Natacha Vas-Deyres, « De l'aube des temps au crépuscule du futur. La dialectique science-fiction-préhistoire chez Rosny aîné, Francis Carsac et Pierre Pelot », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.

et la science-fiction en comparant *La Guerre du feu* et les récits de Francis Carsac<sup>93</sup>. Si cette lecture de Bergier n'éclaire pas la classification hâtive de Bridenne, elle souligne le changement qui s'opère dans la réception de Rosny : à partir de la fin des années 1950, Rosny est un auteur de science-fiction et ses romans sont soit des romans de science-fiction soit des romans « naturalistes », pour reprendre Bridenne. Une bi-classification s'opère alors aussi dans l'organisation du discours critique qui s'exprime dans les préfaces des différentes rééditions : ses romans sociaux sont commentés par les membres de l'Académie Goncourt ou les représentants de l'Institution littéraire et ses romans de science-fiction le sont par les spécialistes érudits du genre qui se sont approprié son image.

## 2. Une redécouverte critique populaire...

En parallèle de la critique académique, se forge dès les années 1950 un discours critique propulsé en premier lieu par des spécialistes institutionnalisés qui choisissent de s'exprimer plus librement dans les revues comme *Fiction* afin d'aider à légitimer le genre de la science-fiction. Le relai est ensuite pris par des éditeurs et des lecteurs curieux qui deviennent des amateurs éclairés du genre puis de véritables érudits au savoir encyclopédique.

Plusieurs années après les premiers articles d'introduction de la science-fiction en France de Raymond Queneau, Boris Vian et Michel Pilotin, ce sont ces érudits qui vont proposer au tournant des années 1970 et 1980 des essais critiques et historiques, même une *Encyclopédie* dans le cas de Pierre Versins, qui vont faire figure d'autorité pour plusieurs générations de lecteurs et de critiques.

---

<sup>93</sup> « Pourtant l'histoire littéraire retiendra [Rosny] surtout pour un roman génial de science-fiction, qui s'appelle *La Guerre du feu*. » (Jacques Bergier, « Préface », *Rosny aîné, Les Navigateurs de l'Infini*, Éditions Rencontre, 1970, p. 7). Notons qu'en fin d'ouvrage se trouve une « Bibliographie des frères Rosny » établie par Pierre Versins qui, si elle ne contient aucun de ses romans sociaux, nous paraît comme une des plus abouties jusqu'à cette date.

## a. Un premier historien de la science-fiction : Jacques Sadoul

*L'Histoire de la science-fiction moderne (1911-1984)*<sup>94</sup> de Jacques Sadoul constitue de fait un cas très intéressant, à commencer par sa périodisation. Sadoul identifie dans sa première partie la « fondation » de la science-fiction en 1911, date qu'il justifie d'après la publication par la revue *Modern Electrics* en feuilleton du roman *Ralph 124C41* +, d'Hugo Gernsback, à qui l'on admet généralement l'attribution de la paternité du terme « *scientifiction*<sup>95</sup> » en 1926 et qui deviendra en 1929 « *science fiction*<sup>96</sup> ». Plus tôt dans son introduction, Sadoul reconnaissait une préexistence de cette littérature en Europe et particulièrement en France et en Angleterre à qui il consacre d'ailleurs une partie de son ouvrage après s'être intéressé au fonds américain. Seulement ce qui intéresse Sadoul, le vrai sujet de son *Histoire de la science-fiction moderne*, ce sont les *pulps*, ces fascicules dans lesquels paraissent les nouvelles de *science fiction* – sans le trait d'union – qui seront parfois réécrites pour être publiées en roman. Dès la lecture de sa table des matières cela apparaît clairement : plusieurs centaines de pages érudites et documentées, proposant une progression chronologique raisonnée et étudiant avec précision les mouvements littéraires et éditoriaux de la « SF *made in U.S.A.*<sup>97</sup> » quand moins d'une centaine de pages sont dédiées au « domaine

---

<sup>94</sup> Première édition chez Albin Michel en 1973 sans le « (1911-1984) », réédité et augmenté chez Robert Laffont en 1984.

<sup>95</sup> « By “*scientifiction*” I mean the Jules Verne, H. G. Wells, and Edgar Allan Poe type of story – a charming romance intermingled with scientific act and prophetic vision » (Hugo Gernsback, « A new sort of magazine », *Amazing Stories*, n°1, avril 1926, p. 1.

<sup>96</sup> « *Science Wonder Stories* supplies this need for scientific fiction and supplies it better than any other magazine. I started the movement of *science fiction* [nous soulignons] in America in 1908 through my first magazine, *Modern Electrics* » (Hugo Gernsback, « Science Wonder Stories », *Science Wonder Stories*, n°1, juin 1929, p. 1.

<sup>97</sup> L'expression est de Jacques Sadoul.



français » : une trentaine pour « L'anticipation scientifique (1905<sup>98</sup>-1949) » et à peine plus pour « La S-F française (1950-1984<sup>99</sup>) ».

Dans l'introduction de son ouvrage, Sadoul cite de nombreux précurseurs de ce qui deviendra la science-fiction<sup>100</sup> mais il en identifie trois qui sont, celui lui, ses véritables « pères fondateurs » : Poe, Verne et Wells. La raison de ce choix est simple : ils sont tous les trois au sommaire du tout premier numéro d'*Amazing Stories* où Gernsback définit d'après eux ce que doit être la science-fiction. Rosny n'en fait pas partie, cependant Sadoul écrit à propos de deux romans de Wells : « Ce sont là deux des premiers classiques du genre, mais Wells ne s'en tiendra pas à ces deux œuvres et écrira de nombreux récits de ce qu'il faut bien déjà appeler de la science-fiction (*ce qui était aussi le cas pour Rosny aîné d'ailleurs*) afin de les différencier des « voyages extraordinaires » à la Jules Verne.<sup>101</sup> » Sadoul ne retient de Rosny que ce qu'il nomme son « œuvre d'anticipation », mentionnant tout juste son appartenance à l'Académie Goncourt et évacuant les romans préhistoriques à travers *La Guerre du feu* qui « eut un grand succès et fit partie, après-guerre, du petit nombre d'œuvres contemporaines admises par l'Université pour être données en lecture dans les lycées et collèges<sup>102</sup> ». Par ailleurs, Rosny est pour lui « le plus grand écrivain d'anticipation d'expression française, en dehors de Jules Verne », en opposition un peu plus loin à Paul d'Ivoi : « Après ce grand romancier qu'est J.-H. Rosny aîné, nous tombons au niveau du

---

<sup>98</sup> « J'ai décidé de donner comme point de départ à cette étude l'année 1905 qui est celle de la mort de Jules Verne et de la rédaction de sa dernière œuvre *L'Éternel Adam*. », Jacques Sadoul, *Histoire de la science-fiction moderne (1911-1984)*, Robert Laffont, « Ailleurs et demain – Essais », 1984, p. 383.

<sup>99</sup> Sadoul justifie ainsi son choix : « J'ai sans doute le défaut de ne pas être assez chauvin, mais je ne vois pas l'utilité de m'agenouiller pieusement devant l'œuvre de Jean de la Hire, sous prétexte que le hasard l'a fait naître français, alors que presque n'importe quel écrivain américain est beaucoup plus intéressant. ». *Ibid.* p. 382.

<sup>100</sup> L'Épopée de Gilgamesh, l'Icaroménipe et les Histoires véritables de Lucien de Samosate, L'Histoire comique des États et Empires de la Lune de Cyrano de Bergerac, Les Voyages de Gulliver de Jonathan Swift et Frankenstein de Mary Shelley.

<sup>101</sup> Jacques Sadoul, *Histoire de la science-fiction moderne (1911-1984)*, Robert Laffont, « Ailleurs et demain – Essais », 1984, p. 18. Nous soulignons.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 385.

feuilletonniste populaire<sup>103</sup> ». Il est surprenant de lire chez Sadoul, qui aime tant les auteurs de *pulps*, une mention aussi péjorative à propos de leurs aînés européens. Ce qui intéresse Sadoul chez Rosny ce sont *La Mort de la Terre*, *La Force mystérieuse* et le diptyque *Les Navigateurs de l'Infini / Les Astronautes* dont la conclusion lui apparaît comme l'antithèse du sujet de *La Mort de la Terre* : « l'amour et la science se sont unis pour rendre un monde à ses légitimes occupants<sup>104</sup> ». Ce sont ces romans qui lui font dire que « par le choix de ses thèmes et la façon de les traiter, on peut même dire qu'il écrivait de la science-fiction avant la lettre<sup>105</sup> », alors qu'il considère que presque tout ce qui est antérieur à 1950 relève de l'anticipation scientifique. Pour Sadoul, Maurice Renard, Jean de la Hire ou encore Théo Varlet ne sont pas des auteurs de science-fiction. Il réserve l'usage du substantif à Jean Ray (« [il] a écrit des textes de science fantasy très proches de la science-fiction<sup>106</sup> »), Régis Messac (« [qui] fut un des premiers Français à étudier sérieusement la science-fiction en tant que genre littéraire spécifique et à écrire une série d'études thématiques sur ce sujet<sup>107</sup> ») et René Barjavel (« [qui] n'a pas cessé [...] de nous donner régulièrement des œuvres appartenant plus ou moins à la science-fiction<sup>108</sup> »). Barjavel est d'ailleurs considéré par Sadoul comme « le plus grand écrivain depuis Rosny aîné<sup>109</sup> ». Sadoul profite de cette monographie pour dater « le commencement de la fin de l'anticipation scientifique française », à partir de 1930 : « Il serait intéressant d'étudier du point de vue sociologique pourquoi notre société entre 1870 et 1930, a suscité tant de romans scientifiques et pourquoi elle les a ensuite impitoyablement rejetés,

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 387.

<sup>104</sup> *Ibid.*

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 384.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 402.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 407. Voir par exemple la récente parution d'une compilation de ces études publiées dans la revue *Les Primaires : Hypermondes. Bibliothèque de l'Imaginaire du roman scientifique et de l'utopie*, édition établie par Olivier Messac et préfacée par Clément Hummel, Ex Nihilo, 2017, 315 p.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 410.

<sup>109</sup> *Ibid.*

ravalés même au niveau des enfantillages et de la sous-littérature<sup>110</sup> ». Dans la perspective historique de Sadoul à laquelle nous souscrivons avec quelques réserves (au-delà de sa lecture téléologique de l'œuvre de Rosny, il n'évoque pas le passage mortifère de la Seconde Guerre mondiale qui balaie radicalement l'optimisme scientifique déjà mis à mal après la Grande Guerre), il semble que le rejet de ce pan entier de la littérature française au début des années 1930 vienne justement de l'apparition de la science-fiction américaine que Messac essaye d'introduire avec la collection « *Les Hypermondes* », publiée chez La Fenêtre ouverte<sup>111</sup>.

### **b. Une catégorisation de la science-fiction : Jacques Van Herp**

Publié la même année que la première version de *L'Histoire de la science-fiction* de Sadoul, le *Panorama de la science-fiction*<sup>112</sup> de Jacques Van Herp opte, lui, pour la forme de l'essai en ne faisant pas de réelle distinction dans les aires géographiques et historiques et proposant plutôt un regroupement par « thèmes », « genres », « écoles » et « problèmes ». S'il ne prône pas l'exhaustivité de son travail, Van Herp oriente clairement son *Panorama* vers un public connaisseur, ou du moins habitué à manipuler les concepts d'études littéraires, quand Sadoul se faisait vulgarisateur pour le grand public curieux de découvrir les fondamentaux de la littérature de science-fiction. En atteste cette mention de Van Herp dans sa bibliographie sur l'introduction de la science-fiction en France : « J'ai groupé ici des articles, qui sont le plus souvent des polémiques où l'on affirme ses vues et ses positions, où l'on attaque ou défend sur des points bien précis. Plutôt que la présentation alphabétique, j'ai suivi l'ordre

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 406. Cette dernière remarque rejoint celle que nous faisons sur le désaveu de la paralittérature. Reste encore à identifier ce qui relève des « enfantillages » ; s'agit-il du roman-feuilleton ?

<sup>111</sup> À cause des aléas de la guerre, cette collection ne contiendra que trois publications : *Quinzinzinzili* (1935) et *La Cité des Asphyxiés* (1937) de Régis Messac et *La Guerre du lierre* (1936) de David H. Keller, traduit par Messac qui s'était déjà occupé de la traduction de plusieurs de ses nouvelles publiées dans la revue *Les Primaires*. *La Guerre du Lierre* est un recueil de trois nouvelles dont deux prépubliées dans les *Primaires*. De 1938 à 1940, Messac publiera encore quatre nouvelles de Keller et un second volume : *The Sign of the Burning Hart*, qu'il préface en américain. Voir aussi Régis Messac, « David Henry Keller et le roman scientifique aux États-Unis » (mai-juin 1939, repris dans *Le journal de Quinzinzinzili* n° 24, spécial Keller).

<sup>112</sup> Publié pour la première fois aux éditions Marabout-Gérard, Verviers (Belgique) en 1973, réédité et augmenté en 1996 chez Claude Lefrancq, Bruxelles.

chronologique, plus apte à aider un chercheur<sup>113</sup> ». Il ressort du *Panorama* une certaine illisibilité pour le grand public, alors que l'essai se révèle être une mine d'informations pour le passionné ou le chercheur.

Dans son essai, Van Herp consacre plusieurs pages à Rosny dont il encense régulièrement la créativité littéraire. Selon lui, Rosny est le véritable inventeur de la science-fiction : « Rosny dédaigne le sous-marin<sup>114</sup>, l'hélicoptère ou la maison à vapeur au profit d'éléments bien plus complexes et déroutants : des êtres gazeux, un monde invisible à nos sens et qui se superpose au nôtre, le métal vivant, l'empire des plantes intelligentes, la Terre balayée par un flux d'énergie inconnue. Et *dès lors*, le roman d'anticipation de la science-fiction<sup>115</sup> ». De même, « Jules Verne en France et Gernsback aux U.S.A. ne sont pas des auteurs de SF, mais de technique-fiction. Ce qu'ils imaginent, ce n'est pas une science nouvelle, mais des engins nouveaux, des techniques nouvelles. [...] Le jour où Rosny aîné prend la plume, tout change. L'auteur invente de nouvelles lois scientifiques, avance de nouvelles hypothèses. *La Force mystérieuse*, *Les Xipéhuz*, *La Mort de la Terre* sont des ouvrages qui sont totalement originaux, où apparaissent des vies totalement étrangères à nos lois, régies par une autre logique, une autre structure biologique. Ce jour-là la science-fiction est née<sup>116</sup> ». Certes, le jugement est très subjectif – il s'agit d'une constante de cette critique érudite à qui il manque généralement la réserve universitaire – mais il est sans appel : selon Van Herp, Rosny est le premier auteur de science-fiction car il est le premier à « lancer la science en plein inconnu » pour reprendre les mots de Maurice Renard<sup>117</sup>. Renard est

---

<sup>113</sup> Jacques Van Herp, *Panorama de la science-fiction*, Marabout-Gérard, Verviers (Belgique), 1973, p. 392.

<sup>114</sup> Coïncidence sans doute, l'un des deux héros de *L'Énigme de Givreuse* (1917), Philippe Frémeuse, invente pendant la Première Guerre mondiale un petit navire dont la tâche est de couler les sous-marins Allemands qui attaquent les navires Anglais non loin de Saint-Malo.

<sup>115</sup> Jacques Van Herp, *Panorama de la science-fiction*, *op. cit.*, p. 471. Nous soulignons.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 503-504.

<sup>117</sup> « Il s'agit de lancer la science *en plein inconnu* et non pas d'imaginer qu'elle a enfin accompli telle ou telle prouesse en voie réelle d'exécution. Il s'agit, par exemple, d'avoir l'idée d'une machine à explorer le temps, et

d'ailleurs mobilisé par Van Herp pour illustrer la modernité des romans de Rosny qui jouent sur la résolution rationnelle d'un problème aux origines irrationnelles : « La mutation qui s'est opérée alors fut très bien perçue par Maurice Renard qui parle : "[d']une fiction ayant pour base un sophisme, pour objet d'amener le lecteur à une contemplation de l'univers plus proche de la vérité<sup>118</sup> » ». Il s'agit là, à notre connaissance, de la première occurrence par la critique d'un rapprochement aussi précis entre les romans de Rosny et la théorie littéraire de Renard, de façon posthume. Car jusqu'à présent, comme nous l'avons vu, la critique rosnyenne l'a surtout considéré isolément ou dans la perspective de la création d'une filiation littéraire. Van Herp évoque de plus l'idée qu'avec la collaboration intellectuelle Rosny-Renard<sup>119</sup> aidée de la publication de Wells au *Mercure de France*, « durant une dizaine d'années, on put croire, non seulement que la science-fiction<sup>120</sup> avait acquis droit de cité en paraissant dans les revues littéraires, mais encore qu'une école française était née qui, poursuivant sur sa lancée, allait s'imposer et devenir la première du monde. Elle le devient... pour un temps assez bref<sup>121</sup> ».

---

non pas d'admettre qu'un personnage fictif a construit un sous-marin. », Maurice Renard, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, t. I, n° 6, octobre 1909, p. 245-261. Si Renard s'appuie abondamment sur Rosny pour tisser la définition du merveilleux-scientifique dans des articles ultérieurs, il l'ignore totalement dans celui-ci, lui préférant Wells.

<sup>118</sup> Jacques Van Herp, *Panorama de la science-fiction*, op. cit., p. 504. Van Herp reprend ici une partie de la longue phrase qui conclut l'article de Renard cité dans notre note précédente. Il ne parle pas de Rosny, mais du genre romanesque qu'il vient de définir : « Le roman merveilleux-scientifique est une fiction qui a pour base un sophisme ; pour objet, d'amener le lecteur à une contemplation de l'univers plus proche de la vérité ; pour moyen, l'application des méthodes scientifiques à l'étude compréhensive de l'inconnu et de l'incertain. »

<sup>119</sup> Collaboration sans doute surestimée par Van Herp qui déclare que « dans *Un autre monde* (1895) apparaissent les Moedigen [...] (M. Renard les fera reparaitre dans *L'homme truqué*) » (p. 316), ce qui est plutôt discutable : si dans ce roman Renard renvoie en effet à *Un autre monde* de Rosny dans l'unique note de bas de page du récit, c'est au détour d'une question rhétorique de son narrateur : « Un homme, enfin, a-t-il pu entrevoir l'une de ces races invisibles dont il est philosophique de dire qu'elles nous environnent ? ». Il ne nomme pas précisément les Moedigen du récit de Rosny, ni aucune des races fabuleuses qu'il invente. Dans *Le Singe* (1925, écrit avec Albert Jean), Renard fait de Rosny un personnage du récit, mais il s'agit encore une fois d'une allusion amusante plus que d'une preuve de véritable collaboration.

<sup>120</sup> Le terme est ici anachronique. Comme souvent, désigner ainsi rétrospectivement ce fond littéraire permet d'assoir la légitimité et la filiation ancienne d'une science-fiction à la française.

<sup>121</sup> *Ibid.* p. 472. L'idée d'une « école française » de la science-fiction d'avant-guerre est reprise dans *La Brigade Chimérique* avec le « Club de l'Hypermonde » qui comprend entre autres Maurice Renard, Rosny aîné, le jeune René Barjavel, Jacques Spitz et à sa tête Régis Messac. Une case montre ces hommes placés sous le patronage de Jules Verne.

### c. Des encyclopédistes : Pierre Versin, Joseph Altairac, Guy Costes

L'année précédant la publication de l'essai de Van Herp, Pierre Versins publiait la première édition de son *Encyclopédie de l'utopie et de la science-fiction*<sup>122</sup>, somme exceptionnelle d'érudition sur la « conjecture rationnelle<sup>123</sup> » répertoriant ses irruptions dans la littérature essentiellement occidentale. On y retrouve un assez long article consacré à Rosny dans lequel l'encyclopédiste glorifie « le plus grand auteur conjectural, même comparé à Jules Verne<sup>124</sup> », qu'il utilise aussi pour valoriser la science-fiction face à la littérature institutionnelle : « [...] ce qui peut se concevoir à la fois comme un manifeste du Naturalisme, mouvement auquel Rosny appartient un temps, ou, *mieux encore*, de la science-fiction<sup>125</sup> ». Reprenant ensuite la réserve de l'encyclopédiste, Versins propose un panorama de quelques œuvres non-exclusivement romanesques (il s'intéresse à *La Légende sceptique* qu'il considère comme « un essai sur l'œuvre même de Rosny aîné, écrit par l'Auteur avant qu'il n'ait écrit son œuvre<sup>126</sup> ») et s'intéresse tout particulièrement au « côté proprement anticipateur de [Rosny] » en narrant les grandes lignes de plusieurs récits dont *La Mort de la Terre*, qu'il considère de nouveau comme un « chef-d'œuvre » et *La Force mystérieuse*. Si l'article de Versins est avant tout descriptif, comme la majorité des entrées de son *Encyclopédie*, il rappelle quasi-systématiquement que Rosny apparaît comme un précurseur de la science-fiction américaine dans ses thèmes et leur traitement (les « mystères cosmiques » et leur

---

<sup>122</sup> Publié pour la première fois aux éditions L'Âge d'Homme, Lausanne en 1973. Réédité et augmenté en 1984.

<sup>123</sup> Il s'agit du terme générique que Versins donne à toute forme littéraire qui se rapproche de la science-fiction.

<sup>124</sup> Pierre Versins, *L'Encyclopédie de l'utopie, de la science-fiction et des voyages extraordinaires*, op. cit., p. 775. Les jugements de valeur de Versins sont pour la plupart à remettre en perspective de son amour personnel pour la conjecture rationnelle. Ainsi, si Rosny est « le plus grand auteur conjectural », que dire alors d'Albert Robida ? « 1882 [1883] est aussi l'année où paraît ce que l'on pourrait considérer comme le chef-d'œuvre de Robida si ce diable d'auteur-dessinateur n'avait eu la manie, préjudiciable à l'honnête analyste, de faire de sa moindre ligne, de son moindre coup de crayon, un chef-d'œuvre aussi chef-d'œuvre que toute autre de ses lignes, tout autre de ses coups de crayons. » (*Ibid.*, p. 759).

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 775. Nous soulignons.

<sup>126</sup> *Ibid.*

propension à émerveiller<sup>127</sup>, les « mondes perdus<sup>128</sup> » et les récits d’exploration, la « tragédie d’un[e] espèce concurrente de l’homme à ses débuts, et que celui-ci n’a pas laissé s’épanouir », les romans préhistoriques<sup>129</sup>, les « récits de fin du monde reportée »<sup>130</sup>, la multiplication<sup>131</sup>, la « mutation curieuse »<sup>132</sup> et la rencontre avec des espèces intelligentes extra-terrestres).

Ces trois textes critiques, tous précédés par l’entreprise bibliographique de Régis Messac<sup>133</sup> et complétés depuis par les deux encyclopédies de Guy Costes et Joseph Altairac<sup>134</sup>, sur lesquels nous appuyons notre propos illustrent aussi une différence nette de réception entre la science-fiction américaine de l’âge d’or (selon Sadoul entre les années 1930 et 1950), associée à de la littérature de masse, facile et accessible pour le grand public comme pouvaient l’écrire Michel Butor et Arthur Koestler<sup>135</sup>, et d’un autre côté de la littérature un peu ancienne, oubliée, confidentielle et d’une qualité littéraire nécessairement – et patriotiquement ? – plus élevée que les *pulps* américains. Pour le grand public contestataire

---

<sup>127</sup> Sans le nommer, Versins parle du « *sense of wonder* », caractéristique essentielle des œuvres de science-fiction.

<sup>128</sup> Il s’agit là d’une référence assez explicite à Conan Doyle.

<sup>129</sup> « Après la lecture de ces œuvres, on peut difficilement lire d’autres romans préhistoriques, tant leur langue a l’air inadéquate. », Pierre Versins, *L’Encyclopédie de l’utopie, de la science-fiction et des voyages extraordinaires*, op. cit., p. 777.

<sup>130</sup> Versins parle ici du *Cataclysm* et de *La Force mystérieuse*, où ce qui semble être une catastrophe naturelle (peut-être surnaturelle) ne crée que l’illusion d’une fin du monde, laissant les nombreux survivants et les lecteurs dans l’expectative.

<sup>131</sup> Il s’agit d’un renvoi à une entrée de l’*Encyclopédie* (p. 613-614) à la suite d’un commentaire sur *L’Énigme de Givreuse*. Cependant Versins n’y mobilise pas le roman.

<sup>132</sup> A propos du thème du vampirisme dans *La jeune vampire*. Versins ne le relie pas au roman de Bram Stoker mais à celui de Richard Matheson qui lui est postérieur, *Je suis une légende* (1954).

<sup>133</sup> Régis Messac, Esquisse d’une chronobibliographie des Utopies, Club Futopia, Lausanne, 2962 [1962]. Voir Natacha Vas-Deyres et Marc Atallah, « Pierre Versins et l’Encyclopédie de l’utopie, de la science-fiction et des voyages extraordinaires (1972), Carnets de ResFuturae [en ligne] : <https://resf.hypotheses.org/977>.

<sup>134</sup> Guy Costes et Joseph Altairac, Les Terres Creuses : bibliographie commentée des mondes souterrains imaginaires, Encrage, 2006 ; *Rétrofictions*. Encyclopédie de la Conjecture Romanesque Rationnelle Francophone, Amiens, Encrage, *Interface* n° 5, septembre 2018.

<sup>135</sup> Citons avec Jean-Marc Gouanvic « la réaction typique du littéraire de la culture ‘haute’ qui assujettit toute la littérature au réalisme et au vraisemblable : ‘Les héros martiens de la Science-Fiction [...] sont trop différents pour paraître vrais [et] nous sombrons bientôt dans l’ennui. ’ Ou encore : la SF est un ‘divertissement louable, mais qui ne deviendra jamais du grand art’. [Arthur Koestler, « L’ennui naît de la fantaisie », in *Preuves*, n°32, octobre 1953] », cité dans *La Science-fiction française au XX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p.167.

post-1968 attiré par une littérature illégitime qui s'échangerait sous le manteau, il y aurait l'attractivité et l'exotisme de la littérature étrangère représentée par un guide de lecture « moderne » (comme indiqué dans son titre) qui trancherait avec l'académisme et le conservatisme d'un fonds ancien d'une autre époque, celle d'avant la guerre. Grâce à l'impulsion donnée par les découvreurs en France d'un « genre nouveau » américain dans les années 1950 poursuivie par les discours critiques dans les années 1970 et 1980, la science-fiction devient un produit culturel (et commercial) d'importation, occultant l'histoire littéraire nationale. Comme nous l'avons évoqué plus haut, ce discours devient téléologique lorsqu'il s'agit de Rosny : il apparaît comme un important jalon de la science-fiction française dont il serait précurseur, bien que, paradoxalement, cette importance soit toute modérée dans la constitution d'un genre littéraire qui l'ignore. Comme ses contemporains par ailleurs, il est réduit à la citation, à l'anecdote. Ce n'est plus l'auteur permettant la transition entre la littérature haute et reconnue de l'entre-deux-siècle, celui qui permet la filiation et donne des origines nobles à la science-fiction, mais un auteur original, imaginatif comme a pu l'être Jules Verne, cependant sans épigone. Pourtant tous s'accordent à louer la modernité de ses romans d'anticipation scientifique que l'on serait prêt à étiqueter « science-fiction » s'ils avaient été rédigés après les années 1950. C'est que, pour beaucoup, la science-fiction doit être américaine car elle correspond à une volonté de modernité incarnée par le nouvel « âge atomique » qui s'ouvre<sup>136</sup>.

Pourtant, s'ils sont rares, quelques auteurs français de science-fiction vont revendiquer l'influence de Rosny dans leur écriture et dans leur vie, c'est le cas notamment du préhistorien François Bordes, qui a eu une carrière d'auteur de science-fiction sous le pseudonyme de Francis Carsac. D'après Jacques Bergier, « Carsac, alias Bordes, reconnaît volontiers qu'il a eu le désir de faire une carrière scientifique en lisant *La Guerre du feu*, et l'idée d'écrire des

---

<sup>136</sup> Cf. l'article de Michel Pilotin, « Romans de l'âge atomique », *Les Nouvelles littéraires*, janvier 1951.



œuvres de science-fiction en lisant le reste de l'œuvre de Rosny aîné<sup>137</sup> ». D'autres auteurs encore en activité se revendiquent de l'héritage littéraire de Rosny dont ils ont lu l'œuvre dans leur enfance<sup>138</sup>.

### 3. ... et une redécouverte éditoriale

#### a. La redécouverte : Jean-Baptiste Baronian

La redécouverte de Rosny ne s'est donc pas faite grâce aux critiques et aux essayistes, mais en réalité à l'aide de l'important phénomène éditorial entourant la promotion de la science-fiction en France et en Europe dans les années 1970<sup>139</sup>. En 1973, les éditions Marabout-Gérard confient à Jean-Baptiste Baronian le soin d'éditer, et surtout de présenter à l'aide de Jacques Van Herp une sélection des meilleurs textes de Rosny exclusivement reliés à la science-fiction : se côtoient vingt textes relevant du roman (*La Mort de la Terre*, *Les Navigateurs de l'Infini*), de la longue nouvelle (*Les Xipéhuz*, *Un autre monde*) ou du récit court (« Le jardin de Mary », « Dans le monde des Variants »). Dans cette anthologie *Récits de science-fiction*, il n'y a aucune trace des romans sociaux ou des mémoires de Rosny, ni des récits préhistoriques qui auront leur volume dédié chez Bouquins en 1985 : *Romans préhistoriques*, toujours présentés par Jean-Baptiste Baronian. *Récits de science-fiction* rencontrent un succès suffisamment important pour se voir réédité en 1975 dans une nouvelle collection dédiée de l'éditeur « Bibliothèque Marabout – science-fiction » et trois autres romans de Rosny, qui n'étaient pas dans cette anthologie malgré leurs aspects science-

---

<sup>137</sup> Jacques Bergier, « Préface », *Rosny aîné, Les Navigateurs de l'Infini*, Editions Rencontre, 1970, p. 11.

<sup>138</sup> Voir Natacha Vas-Deyres, « De l'aube des temps au crépuscule du futur. La dialectique science-fiction-préhistoire chez Rosny aîné, Francis Carsac et Pierre Pelot », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 129-142.

<sup>139</sup> Voir le chapitre IV (« Une expansion éditoriale sans précédent (1970-1980) ») de la thèse de Simon Bréan : *La Science-fiction en France. Théorie et histoire d'une littérature*, PUPS, collection "Lettres françaises", 2012, p. 187-250.

fictionnels seront publiés aux Nouvelles Éditions Oswald (NéO) en 1982 : *L'Étonnant voyage de Hareton Ironcastle*, *La Force mystérieuse* et *L'Énigme de Givreuse*, tous les trois préfacés de nouveau par Jean-Baptiste Baronian. Encore aujourd'hui, la porte d'entrée de l'œuvre associée à la science-fiction de Rosny se passe le plus souvent par l'anthologie publiée chez Marabout – malgré plusieurs projets éditoriaux ambitieux ces dernières années sur lesquels nous reviendrons – et ce sont précisément les textes de cette anthologie qui sont commentés, même les plus mineurs, occultant ses autres romans.

La quatrième de couverture de l'anthologie présente ainsi Rosny aîné en faisant de lui « le véritable précurseur » de la science-fiction :

À l'heure où la science-fiction tend à devenir l'une des expressions littéraires les plus riches et les plus complètes – la littérature des années 80 –, il était bon de rassembler dans un seul volume la totalité des nouvelles et des récits de celui qui peut être considéré comme le véritable précurseur du genre : J.-H. Rosny [a]îné.

Pour la première fois en effet, le lecteur trouvera ici les textes de science-fiction les plus célèbres de l'auteur, mais aussi les plus méconnus, ainsi que ceux qui se rattachent au fantastique et à l'aventure merveilleuse : une « somme prodigieuse » à vrai dire, dont l'actualité et la modernité n'échapperont à personne, et qui constitue, aux yeux des spécialistes, une des hautes réussites de la littérature d'imagination de tous les temps.

Au seuil de l'anthologie se trouvent trois textes introductifs rédigés par Baronian et Van Herp que ce dernier titre « Et la science-fiction naquit... ». Alors qu'on retrouve la même volonté que celle qui animait Jean-Jacques Bridenne d'utiliser Rosny comme une figure illustre de la science-fiction d'avant-guerre légitimant l'existence de celle du présent, il n'est plus fait mention de « merveilleux-scientifique », de « science-fiction ancienne » ou tout autre forme d'expression désignant ce qui existait *avant* la science-fiction. Comme dans la bibliographie de Rosny faite par Bridenne dans les pages de *Fiction*, certains textes sont abusivement reliés au genre, comme *Les Hommes sangliers* (déjà utilisé par Bridenne),

*Nymphée* ou *Les Profondeurs de Kyamo* qui, encore une fois, relèvent davantage du récit d'exploration et des mondes perdus que de la science-fiction proprement dite, qui tend justement à rejeter l'exploration de contrées inconnues sur Terre pour leur préférer celle des espaces cosmiques. Cette association systématique de l'œuvre de Rosny avec la science-fiction contemporaine ne fait plus de lui un de ces anciens auteurs à la Jules Verne qui n'intéressent qu'un public de niche parmi les lecteurs du genre et ouvre ses romans à un plus large lectorat qui voit dans *La Mort de la Terre* et *Les Navigateurs de l'Infini* des thèmes tout à fait similaires à ce qu'ils lisent sous la plume des auteurs américains et français. La langue de Rosny autrefois jugée trop technique et scientifique apparaît dorénavant comme une préciosité tout à fait similaire à celle des plus jargoniques auteurs de *space opera* ou de *hard science*.

Cette nouvelle forme de réception de l'œuvre de Rosny va se poursuivre au sein du plus important prix littéraire récompensant les œuvres de science-fiction francophone depuis le début des années 1980. Depuis 1953 aux États-Unis, le prix Hugo<sup>140</sup> est décerné aux meilleurs récits de science-fiction de langue anglaise publiés l'année précédente. Sa spécificité est qu'il n'est pas attribué par un jury composé d'experts. Les votants sont donc les lecteurs, qui proposent chacun une liste de cinq candidats afin de trouver au final un gagnant qui fait le plus consensus auprès des votants. Le prix étant par la suite remis au cours de la « World Science Fiction Convention », autrement dit lors d'un grand rassemblement populaire du *fandom*<sup>141</sup> de science-fiction plutôt que pendant un événement spécifique qui lui est dédié. La popularité de ce prix à l'international a rendu nécessaire la fondation d'un prix similaire en France, reprenant les mêmes codes, afin d'asseoir la légitimité du *fandom* français

---

<sup>140</sup> D'après le nom d'Hugo Gernsback.

<sup>141</sup> Anglicisme contractant « *fanatic* » et « *domain* » et désignant les groupes de personnes composés à partir d'un attachement particulier envers un élément culturel spécifique. Le *fandom* de la science-fiction renvoie à l'ensemble des personnes impliquées de près ou de loin au milieu culturel de la science-fiction.

ainsi que la littérature de science-fiction francophone. C'est donc en 1980 qu'a lieu la première remise de ce prix et c'est le nom de Rosny aîné qui a été choisi<sup>142</sup>. Le créateur du prix, Pascal J. Thomas, nous a confié dans un entretien privé que le choix du nom de Rosny aîné tient avant tout à ce que celui de Jules Verne avait déjà été utilisé<sup>143</sup>. Quant à d'autres candidats potentiels (par exemple Régis Messac, Maurice Renard ou René Barjavel), ils ne bénéficiaient pas de la même aura positive que Rosny qui venait justement de se voir réédité chez Marabout<sup>144</sup>.

L'anthologie Marabout, grâce au travail de Jean-Baptiste Baronian, a donc permis de redécouvrir tout un pan science-fictionnel de l'œuvre rosnyenne tout en permettant de l'instituer comme figure tutélaire de la science-fiction francophone : recevoir un « Rosny aîné » revient à recevoir un Goncourt ou un Oscar pour un auteur de science-fiction français ; il aide à légitimer cet auteur et la maison d'édition qui l'a publié tout en renforçant *a posteriori* la légitimité de Rosny dans le champ science-fictionnel français après avoir été consacré dans le domaine du roman préhistorique grâce au film de Jean-Jacques Annaud. Son versant préhistorique, publié chez Robert Laffont en 1985 (*Romans préhistoriques*, collection Bouquins, toujours présenté par Baronian) a permis de fixer, comme s'il s'agissait d'œuvres

---

<sup>142</sup> À propos du choix des noms de Gernsback et Rosny pour nommer ces prix littéraires, Gérard Klein s'est amusé en 2001, en préfaçant *La Machine à différences* de William Gibson et Bruce Sterling, à imaginer le scénario d'une uchronie dans laquelle l'anticipation littéraire serait devenue un genre dominant dès l'Ancien Régime. Dans cette réécriture de l'Histoire, la France « encourage les sciences, les arts et les lettres, pourvu qu'ils apportent de l'inattendu » et *La Légende des siècles* d'Hugo devient une « épopée cosmique » glorifiant l'anticipation. C'est ainsi que le luxembourgeois Hugo Gernsback reste en Europe, est naturalisé Français et fonde en 1911 la revue *Toute la radio* puis en 1929 la *Nouvelle Revue Fiction* (NRF). Il poursuit : « Gernsback lance à cette occasion le néologisme de Science-Fiction après de longues discussions avec Maurice Renard et Rosny Aîné, et malgré l'opposition des auteurs anglo-saxons, H.G. Wells, E.E. Smith et Olaf Stapledon, qui tiennent au terme de *scientific romance*. Rosny le fait entrer à l'Académie Goncourt qui, conformément au vœu d'Edmond de Goncourt et au goût de Rosny, couronne chaque année une œuvre innovatrice, un roman de l'avenir. À la mort de Rosny Aîné, en 1940, Gernsback devient le président de cette académie qui décernera après sa disparition le Prix Hugo ».

<sup>143</sup> Une première fois entre 1927 et 1936 et une seconde entre 1958 et 1963.

<sup>144</sup> Voir aussi de sa part « Vingt ans dans les coulisses du prix Rosny aîné », dans *Les Navigateurs de l'impossible*, Imaginaires sans frontières, 2001.

complètes, la bibliographie rosnyenne en donnant l'accès à d'autres romans préhistoriques que *La Guerre du feu*, bien souvent, cache.

Néanmoins ces publications ont créé trois confusions dans la réception des romans de Rosny. La première, pour le grand public, est d'occulter cette fois les romans sociaux, comme si Rosny n'avait écrit que des romans préhistoriques et d'autres apparentés à la science-fiction. La deuxième est de croire que ces deux anthologies contiennent l'intégralité des romans de ce type, tout en considérant d'ailleurs que certaines nouvelles parfois très courtes (« Le jardin de Mary » ou « Dans le monde des Variants » par exemple) sont des textes indispensables qui méritent autant d'attention que les autres publiés dans ces deux anthologies. Bien souvent, comme il s'agit de parfaits points d'entrée dans l'œuvre de Rosny pour les chercheurs, ils ne s'intéressent qu'à ces textes et reprennent et propagent parfois des affirmations pas toujours exactes apportées par les préfaciers. Enfin la troisième confusion est plutôt d'ordre poétique : ces deux publications attisent l'idée que ces deux types de romans sont tout à fait opposés et distincts, créant une classification des genres (d'un côté les romans scientifiques désignés comme étant de la science-fiction et de l'autre les romans préhistoriques) alors que plusieurs d'entre eux s'entrecroisent : *Les Xipéhuz* se déroule à l'aube de la civilisation mésopotamienne alors qu'il y a un affrontement contre une race intelligente dont on pourrait même supposer l'origine extra-terrestre<sup>145</sup>, ou encore *La Mort de la Terre*, tout comme *La Guerre du feu*, présentent des cas de survie de l'humanité face à une nature sauvage et hostile alors que l'un se déroule à la préhistoire et l'autre plusieurs milliers d'années dans l'avenir.

---

<sup>145</sup> Voir au chapitre V, la section consacrée aux « êtres nébulaires ».

## **b. Pour une légitimation de la science-fiction et de son fonds ancien :**

### **Serge Lehman**

C'est en particulier pour répondre à cette dernière confusion que Serge Lehman propose en 2012 une nouvelle anthologie consacrée à Rosny et publiée chez Bragelonne<sup>146</sup> dans la collection « Trésors de la SF » sous le titre *La Guerre des règnes*. La présentation commerciale du volume montre l'ambition de faire redécouvrir Rosny aîné, présenté comme un écrivain « spéculatif », auteur de « la première histoire du futur » et le sommaire s'organise selon une « histoire de l'humanité » à peu près chronologique, s'ouvrant sur *La Guerre du feu* et *Les Xipéhuz* et se terminant par *La Mort de la Terre*. Entre eux, s'insèrent plusieurs romans dont la diégèse est à peu près contemporaine au temps d'écriture et dont les genres sont difficiles à classer, oscillant entre l'exploration de lieux inconnus ou cachés, de l'anecdote scientifique ou de l'anticipation à plus ou moins long terme. Ce sommaire montre l'affirmation d'une unicité de l'œuvre romanesque de Rosny qui n'aurait pas seulement versé dans un unique registre littéraire et qui aurait plutôt, en vertu de sa philosophie pluraliste, inventé ou participé à l'invention d'un genre littéraire englobant les spécificités des littératures de l'imaginaire. Prenant en charge l'écriture du péri-texte, Serge Lehman rédige une postface assez étoffée synthétisant informations biographiques et critiques et une note liminaire faisant office de note d'intention. Cette dernière montre l'ambition de l'anthologiste : en déclarant que les romans de Rosny appartiennent à « un vaste cycle informel », une « saga cosmobiologique », enfin « la première histoire du futur de la science-fiction<sup>147</sup> », il emploie l'image de Rosny comme une figure quasi-légendaire de la science-fiction avant que celle-ci n'existe.

---

<sup>146</sup> Maison d'édition indépendante spécialisée dans les littératures de l'imaginaire. Ils publient en particulier de la science-fiction, de la fantasy, du thriller, etc.

<sup>147</sup> Serge Lehman, « Note liminaire », in J.-H. Rosny aîné, *La Guerre des Règnes*, Bragelonne, 2012 p. 7.

Mais il y a une seconde ambition qui se cache derrière le titre même de l'anthologie : « Ce livre commence par la mère de toutes les batailles – celle du feu – puis rassemble les textes qui ressortissent à la SF<sup>148</sup> ». Depuis la fin des années 1990, Serge Lehman est engagé dans une bataille de légitimation de la science-fiction française et Rosny lui sert d'argument d'autorité pour remporter, comme il le dit, « la mère des batailles ».

Cependant la démarche n'est plus tout à fait la même que celle de Jean-Jacques Bridenne : il ne s'agit plus de souligner l'existence d'une tradition du roman scientifique français devenu science-fiction, mais d'informer le public de son existence. Au-delà de la redécouverte de textes méconnus, *La Guerre des règnes* porte en elle l'enjeu de la survie de cette littérature écrasée par la science-fiction d'Amérique du Nord et assez peu valorisée par les auteurs francophones qui ne jurent que par cette dernière.

Les jalons de ce débat ont commencé en 1998 dans l'introduction de l'anthologie *Escales sur l'horizon* où, après avoir montré l'incroyable fécondité et popularité des œuvres littéraires et cinématographiques de science-fiction anglo-saxonnes et francophones, Lehman déplore qu'on « peine à se réjouir de [ces] hauts-faits, tant est forte l'impression qu'en France, la SF n'a rien gagné du tout<sup>149</sup> ». Ainsi, le fondement de cette anthologie est de remédier à ce problème de légitimité, tout en montrant la force de la science-fiction francophone. Dans cette préface, l'évocation du fond ancien lui sert à montrer que les enjeux littéraires de la science-fiction d'aujourd'hui ont été lancés dès la fin du dix-neuvième siècle en France, mais que « cet élan fut brisé net par la guerre de 14<sup>150</sup> ». Il développe ce propos l'année suivante dans

---

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> Serge Lehman, « Les enfants de Jules Verne », in *Escales sur l'horizon*, Fleuve Noir, 1998, p. 25. Souligné dans le texte.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 39. Cette assertion n'est pas vraiment juste, d'ailleurs Lehman revient dessus en 2008 : « Dans ma préface à l'anthologie *Escales sur l'horizon*, parue en 1998, j'ai situé un peu vite la coupure au lendemain de la Première Guerre mondiale en m'appuyant sur la haine des sciences que le conflit avait fait naître chez beaucoup d'intellectuels. » (« Préface », *Retour sur l'horizon*, Denoël, 2008, p. 15). Il serait plus juste de situer cette coupure en 1940, année de l'Occupation en France et de la mort de Rosny aîné.

un article publié dans *Le Monde diplomatique* en 1999 : « Les mondes perdus de l'anticipation française<sup>151</sup> ». S'il s'agit encore de répondre à la problématique de la légitimation du genre, Lehman propose plusieurs pistes expliquant la disparition de cette part de la littérature en ciblant ses thèmes archaïques puis l'écrasante influence de sa cousine d'Amérique du Nord. En 2006 il reprend ces arguments dans une autre anthologie que nous avons déjà mentionnée : *Chasseurs de chimères*, dont le sous-titre « l'âge d'or de la science-fiction française » annonce la forme : étant donné que l'âge d'or de la science-fiction nord-américaine a été identifié par les historiens du genre<sup>152</sup> – y-compris en France par Jacques Sadoul –, il est temps de faire de même en France. Pour Lehman, l'âge d'or ne concerne pas la science-fiction publiée après-guerre mais précisément ce qui ne s'appelait pas « science-fiction », qu'il regroupe sous l'appellation du merveilleux-scientifique d'après Maurice Renard dont il cite abondamment l'article publié dans *Le Spectateur* en 1909. Pour Lehman, il est évident qu'il est question d'élaborer un nouveau mythe littéraire en regroupant les auteurs d'anticipation ancienne, Rosny compris, dans cet âge d'or afin qu'ils ne soient plus considérés comme d'anecdotiques Monsieur Jourdain de la science-fiction, en écrivant sans qu'ils n'en fussent rien, mais de véritables « pères fondateurs<sup>153</sup> » du genre. Cependant, cette place importante laissée au fond ancien écarte d'un possible âge d'or moderne les auteurs de science-fiction francophones contemporains, dont Lehman fait aussi partie. La rupture se creuse en 2009 dans la préface introduisant l'anthologie *Retour sur l'horizon*, retour un peu

---

<sup>151</sup> Serge Lehman, « Les mondes perdus de l'anticipation française », *Le Monde diplomatique*, juillet 1999, p. 28-29. Le titre est lui-même une métonymie de ce fond ancien dans la mesure où la découverte des mondes perdus en est un thème assez récurrent, y-compris chez Rosny. De plus « monde perdu » est la traduction en français d'un des plus fameux récits de Conan Doyle : *The Lost World*, en 1912, qui a été notamment réemployé par Steven Spielberg en 1997 pour la suite de *Jurassic Park*.

<sup>152</sup> Voir la préface de *Chasseurs de chimères* : « Privée de toute épaisseur historique, la première S.-F. française l'est du même coup de ses classiques, dont la liste n'est pas fixée. De l'autre côté de l'Atlantique, les fans de science-fiction, devenus éditeurs, ont commencé à évaluer le contenu des *pulps* - c'est-à-dire s'appropriier leur propre histoire - dès le début des années 1940 ; en moins d'une décennie [...], les textes historiques ont été recensés, les grands auteurs identifiés et le mythe de l'âge d'or établi. » Serge Lehman, « Hypermondes perdus », dans *Chasseurs de chimères*, *op. cit.*, p. VI.

<sup>153</sup> Nous reprenons ici volontairement l'expression successivement employée par Jacques Sadoul puis Roger Bozzetto.



plus de 10 ans après sur *Escales sur l'horizon*. Lehman y célèbre le centenaire de l'article de Maurice Renard théorisant le merveilleux-scientifique et montre de nouveau que les perspectives renardiennes sont celles d'aujourd'hui, malgré la disparition de cet âge d'or des mémoires : « En 1909, l'horizon devait paraître aussi vaste que la science elle-même et l'habileté avec laquelle Renard évite le double écueil du positivisme et de la réaction pour affirmer *l'étrangeté* du monde qui vient aurait dû lui valoir un meilleur sort<sup>154</sup>. » Comment alors permettre de lier le fonds ancien de la science-fiction contemporaine ? Cette fois Lehman y répond en suggérant l'existence d'une « variable cachée » permettant de répondre à cette interrogation : la métaphysique. Selon lui, la métaphysique était déjà une constante dominante du fonds ancien : « Les premiers classiques ont pour titre *L'Ève future, La Fin du monde, Le Cataclysme, L'Horloge des siècles, L'Éternel Adam*. Le roman qui lance Maurice Renard sur la scène littéraire en 1908 s'intitule *Le Docteur Lerne, sous-dieu*<sup>155</sup>. » De plus « cette inscription métaphysique et religieuse traverse le siècle. Elle n'est pas systématique mais on la retrouve dans beaucoup d'œuvres de science-fiction importantes [...]»<sup>156</sup>. S'il ne nous appartient pas de commenter la justesse de cette analyse<sup>157</sup>, c'est encore le fonds ancien que Lehman mobilise pour proposer une définition de la science-fiction, ou du moins en évaluer certains idiomes.

La polémique enfle pourtant dans l'accapitation de ce fonds ancien. On la retrouve notamment dans les échanges d'un fil de discussion sur les forums d'ActuSF lancé par Serge

---

<sup>154</sup> Serge Lehman, « Préface », *Escales sur l'horizon*, Denoël, 2009, p. 16.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 17-18.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>157</sup> Roland Wagner a réagi assez violemment à cette préface dans sa recension de l'anthologie pour le *Bifrost* n°55 (« Retour sur l'horizon : du *sense of wonder* à la SF métaphysique ? », octobre 2009) et en a suivi une polémique particulièrement longue et violente dans les forums d'ActuSF (<https://tinyurl.com/metaphysique>). Voir à ce sujet Irène Langlet et Simon Bréan, « Retour sur la métaphysique (une introduction) », *Carnets de Res Futurae*, en ligne : <https://resf.hypotheses.org/1559> ; ainsi que Simon Bréan et Irène Langlet, « Le chercheur face au fandom de SF : retour sur le fil M », *Belphégor*, 17, 1 | 2019, URL : <http://journals.openedition.org/belphegor/1647>.

Lehman et titré « Du *sense of wonder* à la SF métaphysique », depuis communément nommé « le fil M » (M pour « métaphysique »). Il s'agit d'une réponse à l'article de Roland Wagner, ouverte au débat public. D'après Simon Bréan, dans celui-ci

Roland Wagner commence par remettre en cause l'intérêt des écrivains de science-fiction pour le sacré, que selon lui ils s'emploient à déconstruire plutôt qu'à glorifier. Les mondes de la science-fiction sont fondés sur un refus de la transcendance et « la métaphysique est réductible à la physique ». Partant de l'exemple d'H. P. Lovecraft, convoqué comme symptôme de l'intérêt pour la métaphysique alors qu'il s'agissait d'un matérialiste convaincu, il suggère que Serge Lehman en fait une lecture d'« hétéroclite ». Ce terme, employé en premier lieu par Pierre Versins, désigne ceux qui confondent la science-fiction avec les croyances ésotériques, sur l'Atlantide, les antiques civilisations de géants et la sorcellerie. Lier Lovecraft à la métaphysique, en faisant de ses entités extraterrestres des êtres surnaturels, reviendrait à réitérer la confusion hétéroclite. Roland Wagner refuse donc en bloc la clef d'interprétation suggérée par Serge Lehman, au motif qu'elle ne s'ajuste pas aux textes dont elle est censée rendre compte, voire qu'elle en déforme la perception<sup>158</sup>.

On constate en effet dans les échanges que les arguments des uns et des autres tournent dans un premier temps sur la validation ou non de l'argument métaphysique. L'enjeu du débat dépasse notre perspective mais le constat est fait que si la science-fiction d'avant-guerre peut relever d'un esprit métaphysique, dans la mesure où les auteurs de science-fiction contemporains rejettent cette caractéristique, comment alors considérer que cette science-fiction ancienne soit de la science-fiction ? Dans cette hypothèse, y aurait-il un rejet des discours de légitimation du genre à l'aide de la filiation des romans scientifiques d'avant-guerre par le *fandom* ? Pour autant, la virulence de l'article de Roland Wagner et des échanges de ce fil de discussion montrent une connaissance incomplète des réflexions de Serge Lehman à cette période. Écrit au même moment et publié dans *Le Monde diplomatique* un mois avant la sortie de *Retour sur l'horizon*, ce sont ces mêmes arguments que Lehman développe dans un article au titre bien évocateur : « De la science-fiction comme laboratoire métaphysique ».

---

<sup>158</sup> Simon Bréan, « Retour sur la métaphysique (une introduction) », *art.cit.*

Dans un essai intitulé *Fictions philosophiques et science-fiction* (Actes Sud, 1990), le philosophe Guy Lardreau a levé une partie du voile en observant que la SF avait, au XX<sup>e</sup> siècle, exercé un véritable monopole sur la métaphysique, cette discipline reine de la pensée occidentale, autrefois située à l'intersection de la science, de la philosophie, de la religion et de l'art mais considérée, après Friedrich Nietzsche et Sigmund Freud, comme un sujet clos. Et de fait : obsédée par le ciel, toujours soucieuse de formuler de nouvelles hypothèses sur la nature de l'espace, du temps et de la réalité, hantée par l'immortalité et prodigue en surhommes comme en entités géantes, la science-fiction a été seule, pendant cent ans, à poser ces questions considérées partout ailleurs comme des archaïsmes. Elle l'a fait sous une forme propre — en proposant une esthétique — et dans une perspective concrète, sachant qu'un jour la technoscience finirait par les réactiver<sup>159</sup>.

Cependant cet article – et ses arguments – n'a, semble-t-il et d'après l'auteur, pas créé les mêmes réactions. La raison est sans doute simple : en publiant dans un journal grand public, Lehman ne s'adresse pas spécifiquement au microcosme du *fandom* de la science-fiction. À l'inverse, le propos de *Retour sur l'horizon* est de présenter une anthologie destinée aux lecteurs du genre constituée de textes inédits montrant ce qui s'écrit de meilleur. Dans la présentation du livre, Lehman fête deux anniversaires : les 10 ans de la collection Lunes d'Encre qui publie l'anthologie et le centenaire de l'article de Maurice Renard<sup>160</sup>, mais rien sur l'anthologie précédente. Il faut noter que seuls trois auteurs sont au sommaire des deux anthologies – Roland Wagner n'en fait pas partie – et qu'il y a de plus un changement de maison d'édition. Pourtant les anthologies se présentent de la même façon sur la couverture : « Serge Lehman présente » ; « Escales/Retour sur l'horizon » ; sous-titré « Seize/Quinze grands récits de science-fiction ». Est-il alors envisageable que l'origine des débats et des attaques, souvent *ad hominem*, dans *Bifrost* et sur ActuSF aient un quelconque lien avec des rivalités d'auteurs ? Quoi qu'il en soit, il résulte aujourd'hui que le *fandom* de science-fiction

---

<sup>159</sup> Serge Lehman, « De la science-fiction comme laboratoire métaphysique », *Le Monde diplomatique*, juillet 2009, p. 14-15.

<sup>160</sup> « Ce texte, qui servit de référence à tous les auteurs français de l'entre-deux-guerres [...] est aujourd'hui considéré comme la première théorie de la science-fiction et il n'est pas exclu que Hugo Gernsback, le père de la SF américaine, s'en soit inspiré pour écrire l'éditorial d'*Amazing Stories* n°1 en 1926. », p. 10.

se méfie de la simple évocation du mot « métaphysique », qu'il y déconsidère la science-fiction ancienne<sup>161</sup> et que le développement d'un discours critique exogène n'y ait pas de place légitime<sup>162</sup>.

### **c. Pour une diffusion globale des textes des frères Rosny : Fabrice Mundzik**

Les précédents exemples de critique d'érudition que nous avons pu voir montrent bien les nombreux enjeux d'un processus éditorial mené autour de l'œuvre romanesque de Rosny : enjeux économiques tout d'abord, puisque les rééditions de ses romans se vendent bien et en particulier *La Guerre du feu* ; mais aussi enjeux de légitimation de la science-fiction dans un premier temps, grâce à une forme de noblesse littéraire de sa filiation, puis de légitimation de son fonds ancien par rapport à une littérature de science-fiction française écrasée par l'influence de celle venue des États-Unis.

À l'origine amateur de livres anciens, Fabrice Mundzik lance en 2009 la société Bibliogs dont l'objectif était de mettre en place un site de référencement bibliographique et de vente de livres anciens. Constatant des problèmes de paternité littéraire des ouvrages des frères J.-H. Rosny, il mène des recherches afin de déterminer la part de chacun des deux frères avant de constater que malgré leur relative célébrité, leur vie et leur œuvre restaient assez méconnues. Afin de partager ses découvertes, il ouvre un blog qui leur est consacré le 1<sup>er</sup> février 2013 : <http://jhrosny.overblog.com/> Le site est composé de billets de blog qui

---

<sup>161</sup> Prenons l'exemple récent de la jeune revue *Le Novelliste*, dirigée par Lionel Evrard, publiant pour l'essentiel des nouvelles ayant des thèmes et des aspirations proches de ce qu'on pouvait trouver dans les fascicules et les *pulps* d'avant-guerre. Le premier numéro a été l'objet d'une recension particulièrement violente par le critique littéraire de *Bifrost*, Thomas Day. A son sujet il conclut : « Pour une revue qui veut publier « ce qui continue de s'écrire de mieux », le bilan est plutôt minable. La vieillesse est un état d'esprit ; *Le Novelliste* est définitivement une revue pour vieux, au fort parfum d'illustrés poussiéreux oubliés dans le grenier et de naphthaline de placard. » Thomas Day, « Le Coin des revues », *Bifrost*, n°90, avril 2018, p. 109-110.

<sup>162</sup> Ou du moins a-t-il quelques difficultés à être accepté. Ce phénomène ne relève pas particulièrement des suites de ce fil de discussion mais d'un manque de légitimité accordé aux critiques n'accordant pas naturellement leurs faveurs aux littératures de l'Imaginaire.

consistent pour l'essentiel à la mise à disposition de documents iconographiques, d'extraits d'articles et de textes. Dans l'impossibilité d'organiser la totalité de ces documents<sup>163</sup> ni de tous les publier dans un ouvrage ou dans des revues, il faut considérer ce site non pas comme une ressource électronique mais comme un fonds d'archives ouvert en excluant les questions de propriété intellectuelle et de possession de ces documents : les articles se présentent le plus souvent comme des informations brutes, avec de rares commentaires ; de plus le site, comme les images numérisées, sont déposés sur les serveurs de la société OverBlog, marque du groupe Webedia ; enfin les frères Rosny étant décédés depuis plus de 70 ans, leur œuvre est dans le domaine public mais ce n'est pas forcément le cas de tous les documents recensés dans les différents articles. Néanmoins les innombrables informations et la qualité de leur organisation et présentation font que ce site apparaît régulièrement dans les bibliographies critiques concernant l'étude de la science-fiction ancienne<sup>164</sup>. Ce blog ne procède ainsi pas d'une logique commerciale ou éditoriale particulière, mais vise à la diffusion et au partage de ces informations, organisées le plus souvent en dossiers thématiques et bibliographiques.

En plus de ce blog, Fabrice Mundzik a publié plusieurs dossiers bibliographiques, accompagnés de récits jamais ou rarement réédités, dans différentes revues de littérature : *Le Visage Vert*, n°23, en 2013<sup>165</sup>, *Le Téléphonoscope*, n°22, en 2015<sup>166</sup> ou encore *Le Novelliste*, n°2 en 2018<sup>167</sup>. A ces dossiers en revue il faut ajouter plusieurs anthologies dont *Récits préhistoriques* en 2018<sup>168</sup> et surtout *La Légende des Millénaires* en trois volumes publiée en

---

<sup>163</sup> À ce jour, le blog compte plus d'un millier d'articles.

<sup>164</sup> Il en va de même pour deux autres sites similaires, avec les mêmes problématiques : *Sur l'autre face du monde* (<http://www.merveilleuxscientifique.fr/>) tenu par Jean-Luc Boutel et *ArchéoSF* (<https://archoesf.blogspot.com/>) par Philippe Ethuin.

<sup>165</sup> Lire notamment l'article « J.-H. Rosny : Archéobibliographie ».

<sup>166</sup> Dossier « Pluralité des Vies et des Mondes chez J.-H. Rosny ».

<sup>167</sup> Article « Les réseaux sociaux au dix-neuvième siècle. L'exemple de J.-H. Rosny aîné et Camille Lemonnier ».

<sup>168</sup> Format Poche édité chez Les Moutons Électriques, dans la collection Hélios, 126 p.

2014-2015 : *Les conquérants du feu et autres récits primitifs*, *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, *Les Compagnons de l'univers et autres récits d'anticipation*<sup>169</sup>. L'ambition de cette vaste anthologie qui dépasse de loin en taille celles qui ont vu le jour précédemment est de proposer des textes peu voire jamais réédités et qu'on ne trouve pas dans celles proposées par Baronian et Lehman notamment. On y trouve peu de romans, en revanche beaucoup de récits courts, oscillant entre le conte et la nouvelle, dont la découverte est pour l'essentiel le résultat de ces recherches bibliographiques et de l'échange avec d'autres passionnés.

Enfin c'est dans cette même logique de diffusion de petits textes rares que la société Bibliogs s'est transformée en micro-éditeur permettant un tirage réduit prolongeant la démarche de publication commencée chez Les Moutons Électriques et ouvrant vers d'autres auteurs, généralement contemporains de Rosny. Les titres qui lui sont consacrés sont nombreux et variés : *Fables antiques et autres récits érotiques* (2015, 328 p.), *Le Tigre* (2015, 24 p.), *Alglave et Jacques Mérande, deux explorateurs méconnus* (2016, 24 p.), *Une Fête anthropophagique* (2016, 48 p.), *Les Âges farouches de J.-H. Rosny aîné* (2016, 122 p.), *La Puissance invincible de l'Inertie* (2016, 122 p.), *Dans l'océan des probabilités* (2016, 124 p.), etc. Au total, plus d'une centaine de récits sont publiés dans les différentes anthologies publiées chez Les Moutons Électriques et Bibliogs.

Dans un entretien privé, Fabrice Mundzik confie ne pas s'être intéressé à l'analyse textuelle de l'œuvre des frères Rosny – malgré une connaissance pointue du sujet – mais préfère se pencher sur l'analyse des données bio-bibliographiques, considérant que « pour comprendre l'œuvre d'un auteur [il faut l'aborder] dans sa globalité, et non en se limitant à un « genre » ou un seul texte ». En effet, si les nombreux articles qui accompagnent ces rééditions sont chargés de données factuelles (histoire éditoriale, réception du texte, etc.), les

---

<sup>169</sup> Les Moutons Électriques, collection *Le Rayon vert*, 352 p. chacun.

analyses s'orientent davantage vers le signalement des idées reprises d'un récit ou d'un genre à l'autre afin de montrer leur porosité plutôt qu'en les considérant comme des textes fixes. Cette démarche relève enfin d'un travail de critique génétique comme a pu le faire Jean-Michel Pottier dans *Les Cahiers naturalistes* et ailleurs<sup>170</sup>.

L'aboutissement de ce travail éditorial et de ces nombreuses années de recherche personnelles est la publication en 2021 d'une très vaste bibliographie de l'œuvre des frères Rosny<sup>171</sup> dont la richesse et la précision donnent notamment à notre travail une vision périphérique plus claire du travail des Rosny et permettent d'envisager de nouvelles perspectives de recherche dont personne ne disposait jusqu'alors.

### **III. LA RECEPTION DE LA CRITIQUE ACADEMIQUE**

#### **1. Une certaine méfiance et un désintérêt vis-à-vis de la « paralittérature » (1960-1980)**

Comme nous l'avons vu avec l'exemple de Jean-Jacques Bridenne, la littérature populaire héritée des feuilletonistes du 19<sup>e</sup> siècle n'intéresse pas l'Université après-guerre. Rosny, lui, échappe à ce rejet, mais il n'est plus commenté pour autant. L'écrivain récompensé par le Prix du Roman populaire (1937) et celui de l'Académie Française (1939)

---

<sup>170</sup> Lire par exemple Jean-Michel Pottier, « J.-H. et Marie Rosny, un journal conjugal », *Genesis*, 32 | 2011, p. 63-74 ou encore Jean-Michel Pottier, « Une poétique du cycle », *Genesis*, 42 | 2016, p. 75-85.

<sup>171</sup> Fabrice Mundzik, *L'Épopée littéraire des frères Boex* (Bibliographie de J.-H. Rosny aîné et J.-H. Rosny jeune), Bibliogs, coll. Hypogées littéraires, n°3, 2021.

Albert Dubeux<sup>172</sup>, présente en 1961 aux éditions La Colombe un *Choix de textes de J.-H. Rosny aîné* précédé d'une longue préface « A travers l'œuvre de J.-H. Rosny aîné ». Cet ouvrage, publié avec l'aide du petit-fils de Rosny, Robert Borel-Rosny, présente de longs extraits des plus grands romans de l'auteur ainsi que des passages de ses mémoires parmi lesquels trône en haute place le récit de la rencontre entre Rosny et Proust qui, lui, est resté dans le canon académique.

Le passage à vide de la critique rosnyenne s'explique surtout à cause des difficultés à parler de la littérature d'imagination scientifique et populaire durant cette période. Si Rosny n'a jamais eu de problème de légitimation de son œuvre, ce n'est pas le cas de Jules Verne qui peine à être introduit dans les discours critiques de l'époque malgré l'intérêt grandissant qui accompagne sa redécouverte à la fin des années 1950<sup>173</sup>. Si quelques réflexions peuvent ponctuellement apparaître autour de Verne – pensons aux *Mythologies* de Barthes et à son petit essai sur l'enfermement bourgeois dans l'œuvre de Verne dans « Nautilus et bateau ivre », ou encore le dossier que lui consacre la revue *Europe* en 1955<sup>174</sup> – ce n'est vraisemblablement qu'à partir de 1974 et l'essai de Michel Serres *Jouvences sur Jules Verne* publié chez Minuit qui accentue le processus de légitimation au sein de l'Université, en particulier par l'écriture de plusieurs thèses qui lui sont consacrées<sup>175</sup>. Avant cela, c'est en

---

<sup>172</sup> Comme Bridenne, Dubeux a aussi écrit un article pour le centenaire de Rosny, en 1956. Mais celui-ci est publié dans *La Revue des Deux Mondes*.

<sup>173</sup> En particulier grâce aux films produits outre-Atlantique qui adaptent certains de ses romans, la plupart produits par Walt Disney Productions : *20.000 Leagues Under the Sea* (1955), *Journey to the Center of the Earth* (1959), *In Search of the Castaways* (1962, d'après *Les Enfants du Capitaine Grant*), etc.

<sup>174</sup> Dossier « Jules Verne », *Europe*, n° 112-113, avril-mai 1955, 254 p.

<sup>175</sup> Simone Vienne (*Jules Verne et le roman initiatique*, Paris, Éditions du Sirac, 1973), Jean Delabroy (*Jules Verne et l'imaginaire. Ses représentations et ses fonctions principales dans sa période de formation de l'œuvre romanesque (1851-1875)*, Publications du Centre Jacques-Seebacher, 1980), Danièle Compère (*Jules Verne : texte et intertexte*, 1987, publié sous le titre *Jules Verne, parcours d'une œuvre*, Encrage, Amiens, 1996), Christian Chelebourg (*Poétique de l'imaginaire. Construction du texte et construction de l'imaginaire dans les Voyages Extraordinaires de Jules Verne*, 1994, publié sous le titre *Jules Verne, l'œil et le ventre – Une poétique du sujet*, Paris, Lettres Modernes Minard, « Bibliothèque des Lettres Modernes », 1999).



1972 qu'est créé le « Centre de documentation Jules Verne<sup>176</sup> », par Daniel Compère, mais qui est une société savante et non un organisme de recherche institutionnalisé.

Les difficultés rencontrées pour parler de l'œuvre de Verne, et par extension de la littérature populaire et des romans scientifiques, se formalisent en général autour du concept de paralittérature qui « rassemble en un *tout* l'ensemble des modes d'expression langagière à caractère lyrique ou narratif que des raisons idéologiques et sociologiques maintiennent en *marge* de la culture lettrée<sup>177</sup> ». Selon Marc Angenot, il existe une « marginalité ambiguë » de la paralittérature qui cherche à sortir du canon littéraire par une multiplication de genres et sous-genres populaires comme le roman-feuilleton, le roman policier, la chanson populaire ou encore la science-fiction. Il y aurait donc une volonté des auteurs et éditeurs de littérature populaire, depuis le dix-neuvième siècle, de s'inscrire « en dehors de la *clôture* littéraire, comme une production taboue, interdite, scotomisée, dégradée peut-être, tenue en respect, mais aussi riche de thèmes et d'obsessions qui, dans la haute culture, sont refoulés<sup>178</sup> ». Toujours selon Angenot, ce qui distinguerait la paralittérature du reste serait la « *littérarité* », autrement dit un concept subjectif de qualité du style qui contribue à ostraciser ce qui ne relève pas, encore une fois, du canon littéraire<sup>179</sup>.

Marc Angenot évoque aussi deux autres néologismes satellites qui justifient la préférence pour le préfixe *para-* : infralittérature et ultralittérature. « Infralittérature » ne

---

<sup>176</sup> Devenu depuis 2000 le « Centre international Jules Verne ».

<sup>177</sup> Marc Angenot, « Qu'est-ce que la paralittérature ? », *Études littéraires*, vol. 7, avril 1974, p. 10.

<sup>178</sup> *Ibid.* Marc Angenot souligne.

<sup>179</sup> Prenons l'exemple assez éloquent de cette lettre de lecteur rapportée par Jacques Van Herp dans son *Panorama de la science-fiction* publiée à l'origine en mars 1973 dans la revue populaire consacrée à la science-fiction *Galaxies* : « Je suis en 3<sup>e</sup> et, récemment, mon professeur de français (je le retiens celui-là !) nous a proposé de faire une rédaction sur le genre de littérature qu'on préférerait. Dans mon texte je me suis bien défoulé sur la littérature classique avec quelques réserves. J'ai cité tous les grands de SF avec leurs textes que j'avais préférés ; j'avais cité un passage des *Chroniques martiennes*, le plus beau selon moi. Eh bien ! savez-vous ce qu'a fait ce bête enseignant ? (Pléonasme !) Il m'a ri au nez en prétendant que la SF est réservée aux lecteurs d'âge mental inférieur à 6 ans. Il se moque pas mal des farfelus que sont pour lui les auteurs de science-fiction ; ils manquent (toujours selon lui) d'imagination. »

désignerait pas tant une infériorité qu'une cécité : « Le préfixe « infra » – dans le sens qu'il prend dans l'adjectif « infrarouge » – aurait l'avantage d'attirer l'attention sur une situation de fait : cette énorme production semble entièrement occultée au regard scientifique ; elle ne semble pouvoir faire l'objet que d'un discours dégradé et trivial, plaisant, anecdotique<sup>180</sup> ». Le terme est rejeté par Marc Angenot qui craint que son utilisation serve à justifier un jugement critique de hiérarchisation trop subjectif. Quant à « ultralittérature », si le terme n'est pas non plus retenu pour des raisons similaires mais à l'autre extrême, il désignerait l'idée que ces formes narratives contribuent à former une culture littéraire qui abreuve les auteurs encensés par la critique et les organes institutionnels de la littérature française à l'image de Sade qui fait l'éloge d'Ann Radcliffe (*Mysteries of Udolpho*, 1794) et Matthew Gregory Lewis (*The Monk*, 1796) ou de Lautréamont qui emprunte son pseudonyme à un roman de Suë (*Lautréamont*, 1838). C'est ce phénomène de culture de masse que l'on désigne plus couramment aujourd'hui par l'expression « pop-culture ».

Si Marc Angenot ne conserve pas ces deux néologismes pour leur préférer le plus neutre « paralittérature », les concepts qu'ils ouvrent (hiérarchisation littéraire, ouverture d'une culture populaire) demeurent dans la définition de la paralittérature. En fin d'article, Angenot soulève le fait que la grande variété des œuvres paralittéraires permet la constitution d'une typologie des genres sous la forme « d'une sorte arbre généalogique » dont le tronc serait formé par la convergence du roman populaire et du romantisme social et les premières branches correspondraient successivement au roman policier (avec plusieurs sous-catégories : « roman de l'erreur judiciaire », « roman prométhéen à redresseur de torts ») ; au « roman du martyr féminin » ; au roman de cape et d'épée, au roman patriotique et revanchard ; au roman de guerre ; à la science-fiction, au roman d'espionnage international, etc. Cette typologie en diachronie permettrait de justifier la rapide constitution, autonomisation et

---

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 11.

disparition de cette succession de micro-genres : « Il y aurait à établir une sorte de grammaire transformationnelle qui permettrait de passer d'une syntaxe narrative à une autre<sup>181</sup> ». On pourrait voir dans cette esquisse de typologie de la paralittérature une rupture avec la tradition de classification des genres littéraires en synchronie, rupture peut-être aussi assumée avec le structuralisme au profit de l'histoire littéraire et de l'histoire culturelle dont il semble ici utiliser les outils disciplinaires.

Néanmoins, si le travail de Marc Angenot<sup>182</sup> se veut avant tout descriptif, l'expression a surtout été utilisée pour connoter péjorativement le grand ensemble des formes de littérature populaire et se réduit le plus souvent à hiérarchiser les genres romanesques du point de vue de leur production et de leur réception et non de l'analyse du style et des idées. L'usage de l'expression formalisée par Marc Angenot est aujourd'hui vivement critiqué, ainsi que le souligne Jacques-David Ebguay :

Au fond, Marc Angenot s'arrête à mi-gué : pas plus qu'il n'envisage de lire réellement les textes du passé pour les faire signifier autrement, le théoricien ne remet véritablement en question les hiérarchies et les oppositions dont il démontre pourtant l'absence de fondement et le caractère artificiel. Selon un procédé discursif qu'on pourrait appeler l'anti-prétérition, le théoricien du discours social rétablit sans cesse les frontières (entre « haute » littérature et littérature populaire par exemple) qu'il prétend déplacer. Du point de vue, neutre, du sociologue de l'institution littéraire, « le concept de paralittérature est pertinent et opératoire<sup>183</sup>. Au final, les hiérarchies de l'Histoire littéraire et de l'Institution sont reconduites : « Oui, je suis bien d'accord, rien ne serait plus démagogique, plus vain et stérile que

---

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>182</sup> Voir aussi sur le même sujet : *Le Roman populaire. Recherches en paralittérature*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1975 ; autour de la notion de « discours social » 1889. *Un état du discours social*, Montréal / Longueuil : Éditions du Préambule, 1989, ou plus récemment *Les Dehors de la littérature : du roman populaire à la science-fiction*, Paris, Honoré-Champion, 2013.

<sup>183</sup> Marc Angenot, *Les Dehors de la littérature*, *op. cit.*, p. 242.

d'opposer à cet arbitraire apparent, l'idée que tout se vaut, un sonnet de Mallarmé et une romance d'Armand Sylvestre<sup>184</sup> ».

De nos jours, « paralittérature » n'est guère plus utilisé autrement que par les sociologues de la littérature qui s'intéressent, comme Angenot, à l'élaboration d'un discours social, ou, dans une autre perspective, pour dénigrer la littérature populaire sans se préoccuper de la définition de l'expression : la *para*-littérature apparaît comme ce qui est à côté de la littérature et correspond donc à un sous-genre qui se modélise par des productions à caractère essentiellement narratif qui n'apportent ni littérarité ni discursivité<sup>185</sup>.

Si Rosny ne se voit pas affublé de la marque d'auteur de paralittérature pour les questions de légitimité que nous avons déjà évoquées, il n'en reste pas moins vrai que la méfiance pour la littérature populaire empêche la construction de toutes formes de discours pour des œuvres littéraires à caractère scientifique. Ainsi, s'il n'est pas dénigré, il reste considéré pour cette période comme un auteur mineur marquant le déclin du naturalisme et de la crise du roman, et on écarte la production scientifique qui fait sa spécificité.

## 2. Un oubli critique

Après-guerre, mis à part quelques travaux de fin d'études de premier et deuxième cycle universitaire en France et en Belgique<sup>186</sup>, Rosny semble parfaitement ignoré par la

---

<sup>184</sup> « Débat critique (coordonné par Alain Vaillant) Marc Angenot, la littérature et le discours social (Jacques-David Ebguay/Pierre Popovic) », *Romantisme*, n°164, 2014, p. 135-158.

<sup>185</sup> Marc Angenot avait pourtant tenté d'éviter cet écueil, en précisant que « les méthodes de l'analyse sémiotique – et les plus rigoureuses, celles d'A. J. Greimas par exemple, – doivent trouver ici un champ d'application » et poursuit « on sait pourtant que [...] les sociologues de la littérature privilégient pour des raisons prétendument méthodologiques les « grandes Œuvres » telles que la tradition nous en transmet la liste. » (Marc Angenot, « Qu'est-ce que la paralittérature ? », *op. cit.*, p. 16).

<sup>186</sup> Jacqueline Bruhy, *Les Romains préhistoriques de J.-H. Rosny aîné*. Mémoire de philologie romane (directeur : Roland Mortier), Université Libre de Bruxelles, 1957 ; Serge Sloutzky, *Les Romains de merveilleux scientifique de J.- H. Rosny aîné*. Mémoire de philologie romane (directeur : Maurice Lefebve), Université Libre de Bruxelles, 1965 ; Danièle Bolliger, *J.-H. Rosny, précurseur de la science-fiction française. Une vision de l'homme et du monde dans leur évolution et leur devenir, une éthique de l'humanité*. Mémoire de Licence,

critique académique qui va se concentrer sur le domaine du roman scientifique à la Jules Verne et sur la littérature populaire, plus généralement au roman feuilleton et au roman policier. Les premiers écrits critiques sur le genre émergent de la science-fiction cherchent davantage à la défendre et la légitimer auprès de l'Institution<sup>187</sup>. Le domaine français est le plus souvent ignoré ou du moins réduit à la seule expression de Jules Verne<sup>188</sup>. Si on ne parle pas de Rosny, c'est aussi à cause de l'écrasante popularité de la science-fiction<sup>189</sup>.

En concluant son article consacré aux « Mondes perdus de l'anticipation française », l'écrivain et essayiste de science-fiction Serge Lehman évoque la « vision terrifiante [d'une] France d'avant la Première Guerre mondiale, figée pour l'éternité dans son âge d'or [de la science-fiction] » qu'il qualifiait donc d'« authentique monde perdu<sup>190</sup> ». Il souligne plus tard, dans la préface qu'il écrit pour l'anthologie *Chasseurs de chimères*<sup>191</sup>, une absence de

---

(directeur : J.-L. Seylaz), Faculté des Lettres de Lausanne, 1976 ; Jean Dieu, *L'œuvre d'hypothèse scientifique de J.-H. Rosny aîné*. Mémoire de philologie romane, (directeur : Raymond Trousson), Université Libre de Bruxelles, 1976 ; Thomas Jaeck : *L'Homme en question chez J.-H. Rosny aîné, du fond des âges à la fin des temps*. Mémoire de maîtrise de Lettres modernes (directeur : P. Baron), Dijon, Université de Bourgogne, 1991 ; Emmanuel Barraud : *Le grand lien de l'espèce. L'atavisme à l'œuvre chez J.-H. Rosny aîné*. Mémoire de licence (directeur : Danielle Chaperon), Université de Lausanne, 2002. Nous ne conservons pas dans cette liste le Mémoire de Mélanie Bulliard soutenu en 2000 à l'Université de Lausanne, dans la mesure où il a été publié l'année suivante sous forme d'essai aux éditions Archipel et rejoint donc notre bibliographie.

<sup>187</sup> Jean Gattégno, *La Science-fiction*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je » n° 1426, 1971 (à noter qu'une stèle honorifique lui est dédiée dans les allées de la BNF, à quelques pas de la Galerie Jules Verne) ; Jacques Goimard, « Qu'est-ce que la science-fiction ? », *La Quinzaine Littéraire*, n° 123, 1<sup>er</sup> août 1971, p. 12-13 ; *Europe*, dossier « La science-fiction au menu », n° 580-581, août-septembre 1977 ; Darko Suvin, *Pour une poétique de la science-fiction. Études en théorie et en histoire d'un genre littéraire*, Presses de l'université du Québec, 1977 ; Marc Angenot, « Le paradigme absent. Éléments pour une sémiotique de la science-fiction » *Poétique*, n° 33, février 1978, p. 74-89.

<sup>188</sup> Ce qui semble aussi être le cas avant-guerre, comme le formule Maurice Renard en 1914 en évoquant le « trop célèbre Jules Verne » dont on parle trop, alors qu'on ignore Rosny (Maurice Renard, « Le Merveilleux scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné », *La Vie*, 3<sup>e</sup> année, n° 16, 15 juin 1914, p. 544-548). De même, Jacques Van Herp écrit à son propos : « Enfin Jules Verne vint... et, contrairement aux idées reçues, la science-fiction française failli en mourir. Non du fait de Jules Verne, mais en raison de son succès même, en raison de l'image qui se forma dans l'esprit des critiques. », (Jacques Van Herp, *Panorama de la science-fiction*, C. Lefranc, 1996 [1976], p. 468).

<sup>189</sup> Par exemple, si *Europe* publie un dossier « Wells et Rosny » en 1986, la revue consacre trois numéros à la science-fiction en 1957 (n°139-140), 1977 (n°580-581) et 2001 (n°870) et trois autres sur Jules Verne en 1955 (n°112-113), 1978 (n°595-596) et 2005 (n°909-910).

<sup>190</sup> Serge Lehman, « Les mondes perdus de l'anticipation française », *Le Monde diplomatique*, 1<sup>er</sup> juillet 1999.

<sup>191</sup> Serge Lehman, « Hypermondes perdus », in *Chasseurs de chimères*, Omnibus, 2006, p. 4-7. L'ambition de cette anthologie (et de cette préface) est précisément de réhabiliter le domaine de science-fiction française d'avant-guerre.

continuité historique et culturelle entre la production d'œuvres d'imagination scientifique et la science-fiction proprement dite importée des États-Unis, comme s'il existait une sorte d'amnésie nationale ayant rejeté dès les années 1950 tout un pan de cette littérature. Cette crise d'amnésie est provoquée par l'importante crise nationaliste des années 1930 et 1940 et les ravages qu'on lui connaît n'épargnent pas la littérature conjecturale européenne. Jean-Marc Gouanvic, qui parle plutôt de *cécité*, rappelle que les « agents de l'implantation de la science-fiction américaine en France<sup>192</sup> » contribuent à cette amnésie – à moins qu'ils n'en soient de parfaites illustrations – en se prononçant sur un *nouveau* genre littéraire.

Or, il existe un paradoxe de la reconnaissance du genre. La SF apparaît – à tort – comme un phénomène entièrement nouveau et c'est cette prétendue nouveauté qui rendra possible le mouvement d'intérêt dont le genre est l'objet. Établir certaines relations avec les romanciers dits « scientifiques » et les anticipateurs d'avant 1950 aurait été légitime, mais un tel raccrochage aurait sans doute réduit l'ampleur de la mutation socio-esthétique qu'opère la SF américaine. Dans les années cinquante, c'est au prix d'une assez forte cécité à l'encontre des conjectures rationnelles immédiatement postérieures (notamment des auteurs populaires du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle) que s'est réalisée la reconnaissance générique de la science-fiction<sup>193</sup>.

Pour accompagner l'édition intégrale de *La Brigade Chimérique*<sup>194</sup>, Serge Lehman rédige en guise de postface une notice « La Brigade : Origines », conçue comme un plaidoyer en faveur de la réhabilitation du fonds ancien – c'est-à-dire d'avant-guerre – de la science-fiction :

Aux sources de *La Brigade Chimérique*, il y a une frustration et un étonnement. La frustration est sans mystère : non seulement il n'y a pas de super-héros en France

---

<sup>192</sup> Jean-Marc Gouanvic, *La Science-fiction française au XX<sup>e</sup> siècle (1900-1968)*, Rodopi, « Faux titre », 1994, p. 172.

<sup>193</sup> *Ibid.*

<sup>194</sup> Ambitieux roman graphique reprenant les codes des *pulps* et des fascicules dans lequel l'auteur utilise le prétexte d'une aventure menée quelques mois avant le début de la Seconde Guerre mondiale pour mettre en scène des personnalités historiques issues de milieux scientifiques et des auteurs de romans populaires qui côtoient dans la fiction les personnages qu'ils ont imaginés. *La Brigade Chimérique* se donne pour but avant tout de moderniser et donner un second souffle aux récits populaires d'avant-guerre, oubliés au profit de la science-fiction américaine.

[...], mais il semble impossible d'en créer un qui ne soit pas un hommage, une parodie ou un décalque affaibli des grandes figures des comics US. Quelque chose manque dans notre imaginaire, sans qu'on puisse dire quoi exactement<sup>195</sup>.

Ce manque selon Serge Lehman, c'est la continuité historique et culturelle entre la production d'œuvres d'imagination scientifique et la science-fiction, le « genre nouveau » découvert par Queneau, Vian, Pilotin et d'autres au début des années 1950. L'histoire littéraire lacunaire était déjà évoquée en 2006 : « Privée de toute épaisseur historique, la première S.-F. française l'est du même coup de ses classiques, dont la liste n'est pas fixée. De l'autre côté de l'Atlantique, les fans de science-fiction, devenus éditeurs, ont commencé à évaluer le contenu des *pulps* - c'est-à-dire s'appropriier leur propre histoire - dès le début des années 1940 ; en moins d'une décennie [...], les textes historiques ont été recensés, les grands auteurs identifiés et le mythe de l'âge d'or établi<sup>196</sup> ». Ces deux textes rédigés – ou du moins préparés – à la même période s'accordent sur l'absence d'historique accessible au grand public empêchant le devoir de mémoire. D'ailleurs la redondance de l'image de la chimère dans les deux titres et convoquée à d'innombrables reprises dans la *Brigade* contribue à invoquer cette fois une image mythologique, renforcée par le sous-titre de *Chasseurs de chimères* : « L'âge d'or de la science-fiction française ». Si l'expression peut paraître galvaudée en littérature, elle répond à son équivalent outre-Atlantique désignant les classiques de la science-fiction anglo-saxonne que sont Asimov, van Vogt, Heinlein, Bradbury, Lovecraft ou Clarke parmi tant d'autres. Il est vrai qu'en l'absence d'une *Histoire de la science-fiction* ancienne et grand public, la période correspondant à la littérature d'imagination scientifique émergeant à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle paraît comme un âge sombre, chimérique, qu'il faudrait dévoiler.

---

<sup>195</sup> Serge Lehman, *La Brigade Chimérique – L'intégrale*, L'Atalante, 2012, p. III.

<sup>196</sup> Serge Lehman, « Hypermondes perdus », dans *Chasseurs de chimères*, *op. cit.*, p. VI.

Justement, c'est bien une *Histoire de la science-fiction moderne*<sup>197</sup> que publie Jacques Sadoul en 1972 et qu'il augmente en 1984. Il déclare dans un chapitre consacré à « L'anticipation scientifique (1905-1949) » du domaine français que « les précurseurs de la science-fiction évoqués au cours de l'Introduction de cet ouvrage ont donné dans notre pays une descendance bien différente de celle d'outre-Atlantique. D'une certaine manière, on pourrait même prétendre que la science-fiction moderne, telle que nous l'avons définie, n'a commencé en France que dans les années 50 à l'imitation des auteurs américains. Ce serait à la fois injuste et faux ; injuste car l'anticipation scientifique française d'avant-guerre fut un des plus riches du monde ; et faux car certains de ses membres, Maurice Renard en particulier, eurent une influence non négligeable sur les auteurs américains<sup>198</sup>. »

En effet, il est communément admis que l'introduction de la science-fiction américaine en France a été portée par Raymond Queneau, Michel Pilotin et Boris Vian. Noël Arnaud rappelle des propos de Vian, rapportés par Claude Léon, qui s'extasie sur cette « nouvelle » littérature : « Le problème, ce n'est plus d'aller dans la Lune, dans Mars, etc. Maintenant le problème est résolu : on va dans la Lune. Ce qui compte, c'est ce qui se passe après<sup>199</sup>. » Fait amusant mais non dénué de sens, Raymond Queneau publie en mars 1951 dans *Critique* un article intitulé « Un nouveau genre littéraire : les science-fictions<sup>200</sup> », tandis que Boris Vian et Stephen Spriel (alias de Michel Pilotin) font paraître en novembre de la même année « Un nouveau genre littéraire : la science-fiction » dans *Les Temps modernes*. Quant à Michel Pilotin / Stephen Spriel seul, il avait déjà rédigé l'article « Romans de l'âge atomique » pour *Les Nouvelles littéraires* au mois de janvier de cette année 1951. À ce propos, Roger Bozzetto

---

<sup>197</sup> Dans la perspective de Sadoul, la science-fiction « moderne » s'oppose à l'« ancienne » antérieure à 1905, année de la mort de Jules Verne.

<sup>198</sup> Jacques Sadoul, *Histoire de la science-fiction moderne (1911-1984)*, Robert Laffont, « Ailleurs et demain – Essais », 1984, p. 381.

<sup>199</sup> Noël Arnaud, « Les Vies parallèles de Boris Vian », *Bizarre*, n°39-40, février 1966.

<sup>200</sup> *Revue Critique* n°46, Paris, mars 1951, p. 195-198.



écrit en 1984 : « On notera les thèmes récurrents, qui contribuent à tracer une image type. Il s'agit d'une nouveauté (Nouveau genre littéraire) qui va s'imposer (La science-fiction vaincra) parce qu'il dit le monde moderne (âge atomique, monde hallucinant) et va se développer (importance et avenir)<sup>201</sup> ». Plus qu'un genre littéraire, la science-fiction devient une image de marque qui rassemble « avec une touche de modernité et d'américanité<sup>202</sup> », comme un label. En 1952, la création de la prestigieuse collection *Le Rayon fantastique* (1952-1962) chez le non moins prestigieux éditeur Gallimard termine d'instituer la science-fiction comme une littérature du futur et l'on peut encore lire sur le site Internet de l'éditeur « Le Rayon fantastique de votre bibliothèque va enfin pouvoir s'enrichir d'une sélection bien à jour des œuvres les plus récentes du genre. [...] *Lisez-les aujourd'hui, vous les vivrez demain*<sup>203</sup> ». Dans « La crise de croissance de la science-fiction<sup>204</sup> », Michel Butor réagit à ce modernisme et cette effervescence en reprochant à la science-fiction d'être une « mythologie en poussière, incapable d'orienter notre action de façon précise », s'inscrivant dans un courant naissant de « critique réductrice » (d'après Gouanvic) de la science-fiction qui durera de nombreuses décennies, amenant à diaboliser cette littérature en tentant de la rendre illégitime.

Bien que des entreprises de réédition de l'œuvre de Rosny se succèdent de sa mort à nos jours, leur succès n'est pas suffisant pour justifier d'un sursaut de la critique. C'est pourtant au début des années 1980 qu'il arrive, grâce à l'adaptation au cinéma de *La Guerre*

---

<sup>201</sup> Roger Bozzetto, « Littérature et paralittérature : le cas de la Science-Fiction », in *Orientations de recherches et méthodes en littérature générale et comparée*, tome 1, Université Paul-Valéry, deuxième trimestre 1984, p. 141-152. Consulté le 30/05/2016 sur Quarante-deux [en ligne] : <http://www.quarante-deux.org/archives/bozzetto/ecrits/bilan/paralitterature.html>.

<sup>202</sup> *Ibid.*

<sup>203</sup> Nous soulignons.

<sup>204</sup> Michel Butor, « La crise de croissance de la science-fiction », *Essais sur les modernes*, Gallimard, [1953] 1960, p. 223-237.

*du feu* par Jean-Jacques Annaud en 1981 et son immense succès public et critique<sup>205</sup>. En 1986, la revue *Europe* lui consacre sous la direction de Roger Bozzetto la réalisation d'un important dossier critique prenant pour la toute première fois l'angle d'étude de ses romans scientifiques et ne s'intéressant que modérément à ses romans sociaux : « Wells et Rosny, le sens d'un parallèle, les formes d'un duo<sup>206</sup> ». Dans son article inaugural, Bozzetto écrit :

Voici deux écrivains multiformes, mais surtout connus par leurs créations dans le genre du Merveilleux Scientifique, qui deviendra la science-fiction. Ils vivent à peu près à la même époque : Rosny naît en 1856. Wells en 1866. Ils ont eu en gros la même période de production, puisque Wells meurt en 1946 et Rosny en 1940. L'un est Anglais, l'autre, d'ascendance plus cosmopolite, est reconnu comme auteur Français, bien qu'il soit né en Belgique. Tous deux ont fait la quasi-unanimité à propos de leurs œuvres d'imagination : à la fois chez les critiques et dans le public. Et pourtant, leur destin diffère.

[...]

Rien ou presque de récent sur Rosny, sauf un travail fait par un universitaire américain, il y a dix ans<sup>207</sup>. Il est peu connu, malgré l'adaptation cinématographique de *la Guerre du feu*, qui a pour effet de le confiner dans un genre où, certes, il a excellé — au contraire de Wells — mais où il ne s'est jamais enfermé<sup>208</sup>. Le centenaire de sa naissance n'a donné lieu qu'à de rares hommages. Inutile de le chercher dans les manuels d'histoire littéraire : on se souvient de lui uniquement pour lui reprocher d'avoir signé le Manifeste des Cinq<sup>209</sup>, qui marquait une rupture avec le naturalisme de Zola. Rien ou presque dans les morceaux choisis infligés aux élèves : les institutions littéraires, où il a pourtant régné en son temps, ont occulté son nom. Et même la SF, qui lui doit tant, qu'il a contribué à inventer, est ingrate avec lui.

---

<sup>205</sup> La page *IMDB* du film indique qu'il a, entre autres, reçu deux César en 1982 (Meilleur film, Meilleur réalisateur) et un Golden Globes en 1983 (Meilleur film étranger).

<sup>206</sup> Roger Bozzetto (dir.), « Wells et Rosny, Le sens d'un parallèle, la forme d'un duo », *Europe*, n°681-682, 1986, p. 3-11.

<sup>207</sup> Nous ne sommes pas parvenus à identifier quel est exactement ce travail. Peut-être s'agit-il d'une légère confusion : en 1975, le Français Jean-Pierre Vernier publie dans la revue américaine *Science Fiction Studies* (n°6, volume 2, juillet 1975) un imposant article consacré à Rosny : « The S.F. of J. H. Rosny the Elder ».

<sup>208</sup> Bozzetto fait ici référence au roman préhistorique.

<sup>209</sup> Cette déclaration n'est plus aussi valide aujourd'hui. Précisément, les manuels d'histoire littéraire se souviennent de Rosny grâce aux romans préhistorique, son implication au sein de l'Académie Goncourt et ils citent généralement *Les Xipéhuz* et *La Mort de la Terre* comme de parfaits romans anticipant la science-fiction.

Quand les historiens du genre scrutent les temps passés pour y discerner les "pères fondateurs" c'est Jules Verne, c'est Wells que l'on cite<sup>210</sup>.

Dans son article, Bozzetto note d'impressionnantes similitudes entre les parcours des deux auteurs. Par exemple leur formation scientifique commune<sup>211</sup> : « Rosny écrira un ouvrage de philosophie portant sur la percée des sciences<sup>212</sup>, le premier ouvrage publié de Wells est un manuel de biologie. Wells a suivi les cours du disciple de Darwin, Th. [sic] Huxley, Rosny fréquente les cercles des physiciens et des mathématiciens de son temps<sup>213</sup> ». Ce sont dans les quinze dernières années du dix-neuvième siècle qu'ils publieront chacun le plus d'œuvres relatives au merveilleux-scientifique - ou au « *scientific romance* » dans le cas de Wells - traitant de thèmes relativement similaires, à l'exception peut-être du voyage dans le temps à l'aide d'une machine, absent de la production de Rosny. Malgré des périodes d'écriture similaires et une proximité londonienne au début des années 1880, il semblerait que les deux auteurs ne se soient jamais rencontrés. Bozzetto ajoute que « si Rosny lit Wells et l'admire, on n'a aucune trace de la réciproque. [...] Dès 1904, on s'intéresse à l'image de Wells chez les critiques français, alors que Rosny demeure inconnu dans le monde anglo-saxon<sup>214</sup> ». Il précise que Wells bénéficie d'une surface médiatique et critique internationale, contrairement à Rosny qui, en l'absence de traduction, reste cantonné à la francophonie<sup>215</sup>. Il faudra ajouter que ce qui éloigne les deux auteurs tient aussi à la portée de leur œuvre

---

<sup>210</sup> Roger Bozzetto, « Wells et Rosny aux racines de la Science-Fiction moderne », *op. cit.*, p. 3.

<sup>211</sup> Le parcours scientifique de Rosny aîné est lui aussi sujet à fantasmes. Il est amusant de constater l'existence d'une légende qui circule parfois sur Internet, apparaissant et disparaissant au gré des mouvements inintelligibles de la toile : après avoir quitté la Belgique et avant de se rendre à Londres, il aurait suivi un parcours de sciences naturelles à Bordeaux et aurait été un élève brillant, remarqué par ses professeurs. Il est vrai que les articles de philosophie scientifique de Rosny lui ont valu des félicitations de ses contemporains, dont celles de Jean Perrin qui disait de lui que s'il n'avait pas versé dans la littérature, il aurait fait un des physiciens les plus remarquables de son temps, mais Rosny n'a jamais fait d'escale bordelaise en partant de Bruxelles pour se rendre à Londres.

<sup>212</sup> Il s'agit des ouvrages intitulés *Le Pluralisme. Essai sur la discontinuité et l'hétérogénéité des phénomènes*, Félix Alcan, 1909 (sous pseudonyme J.-H. Boex-Borel) et *Les Sciences et le Pluralisme*, F. Alcan, Paris, 1922.

<sup>213</sup> *Ibid*, p. 5.

<sup>214</sup> *Ibid*.

<sup>215</sup> Précisons que si effectivement les traductions d'œuvres de Rosny se multiplient au début des années 1920 dans plusieurs langues et notamment l'anglais, *Nell Horn* et *Vamireh*, pour ne citer que ces deux romans, sont traduits en russe respectivement en 1889 et 1892.

romanesque : quand Wells tient dans certains de ses récits un réel propos politique –le socialisme dans *La Machine à explorer le temps*, la critique du colonialisme britannique dans *La Guerre des mondes* – Rosny se cantonne à une observation des sociétés humaines dans ses laboratoires fictionnels – la fondation d’une société par l’échange de savoirs dans *La Guerre du feu*, le survivalisme des espèces dans *La Mort de la Terre* et *Les Navigateurs de l’infini*, un témoignage des milieux anarchistes et révolutionnaires du Paris de la fin du siècle dans *Le Bilatéral* et *La Vague rouge*.

On retrouve au sommaire de ce dossier des articles écrits aussi bien par des universitaires que des érudits, des auteurs ou des chercheurs indépendants selon la même recette que l’on pouvait trouver dans la revue *Fiction*. Comme nous le verrons plus bas, si Rosny n’apparaît pas réellement dans le discours critique universitaire, le relai a été pris depuis la fin des années 1950 par ce que nous nommons des érudits de la science-fiction (auteurs, éditeurs, lecteurs, passionnés qui en ont une pratique active et se mettent à leur tour à écrire des essais sur le genre) et c’est cette diversité des discours critiques que nous retrouvons ici. Néanmoins, malgré les évidentes qualités des articles qui constituent ce dossier, ce qui apparaît aujourd’hui comme un sursaut de la critique rosnyenne ne permet pas de relancer l’intérêt des études sur l’auteur. Il semble acté, au milieu des années 1980, que Rosny et les auteurs de romans d’imagination scientifique d’avant-guerre ne resteront que de vénérables « précurseurs » de la science-fiction qui connaît justement un plein âge d’or en France. C’est précisément ce phénomène d’amnésie et de cécité qu’évoquaient Serge Lehman et Jean-Marc Gouanvic<sup>216</sup> et qui reste, encore aujourd’hui, un enjeu majeur de la réception de tout un pan de la littérature d’avant-guerre au sein de l’Université comme du *fandom* de science-fiction.

---

<sup>216</sup> Par ailleurs, Gouanvic est l’un des auteurs du dossier d’*Europe* avec un article au titre très programmatique : « Vers la science-fiction moderne ».

### 3. Une nouvelle vague critique (1990-2010)

La fin des années 1980 et le début des années 1990 montre une importance grandissante donnée à la science-fiction par la critique académique, qu'elle soit d'ailleurs française ou étrangère ; mais elle l'étudie avant tout comme un phénomène médiatique et culturel plutôt que comme une évolution des formes esthétiques de la fiction. Par ailleurs cette critique se formalise en France essentiellement autour du cinéma qui apparaît comme le mode d'expression science-fictionnel privilégié, alors que l'écrit, lui, est depuis bien longtemps considéré comme de la littérature pour adolescents, autrement dit de la paralittérature. C'est d'ailleurs une réaction à ce point de vue qu'exprime Gérard Klein en 1977 :

Les gardiens de la culture dominante jouent dès lors leur rôle habituel qui est de ne pas tolérer l'existence, en dehors des valeurs immédiates ou inversées de la classe dominante, d'une subculture durable et dynamique, ferment de schisme. Ils veillent notamment en l'espèce, peut-être sans s'en rendre compte, à interdire l'imprégnation de l'univers culturel par la science — ou par la spéculation intellectuelle — sous toute autre forme que celle d'un jeu (gratuit), et à empêcher en particulier l'exaltation sous forme poétique de cette idée redoutable que la science et la raison recèlent un pouvoir objectif susceptible de remettre en cause la légitimité et la pratique du pouvoir de la classe dominante. Pour celle-ci, la science doit être dissociée de la culture (humaniste, littéraire), et confinée dans un domaine extra-humain, celui des choses, technique, sur lequel son pouvoir peut s'exercer sans réserve et d'autant mieux qu'il ne susciterait la passion que de spécialistes. Pour la subculture SF, la science existe terriblement, est humaine, a des effets sociaux, est un moyen de réalisation du désir<sup>217</sup>.

Dans la perspective d'une littérature de science-fiction perçue comme illégitime, comment la critique académique peut-elle à cette période développer un discours critique sans

---

<sup>217</sup> Gérard Klein, « Le procès en dissolution de la science-fiction intenté par les agents de la culture dominante », *Europe*, dossier « La science-fiction au menu », n° 580-581, août-septembre 1977.

se rendre elle-même illégitime ? C'est justement ce « procès en dissolution » que pointe Gérard Klein :

Vient alors le recours à l'arme absolue, la troisième tactique, le procès en dissolution qui s'effectue en trois temps : la sélection ou l'extraction, la séduction, la réduction au précédent. Le discours tenu est à peu près le suivant : « La SF ? Oui, c'est intéressant. Il y a même de la bonne SF. Et la bonne SF, hein, c'est de la littérature. ». Aucune différence. Alors pourquoi un tel qui a tant de talent ne laisserait-il pas tomber tout ça et n'écrirait-il pas, comme tout le monde, un vrai (ou Nouveau) roman ? On est prêt à le reconnaître<sup>218</sup> !

Autrement dit, Klein fait le constat que pour qu'un discours critique sur la science-fiction puisse se développer il faut qu'il ne considère pas le texte en question comme de la science-fiction.

C'est ainsi que, dans un premier temps, la critique académique – et en particulier universitaire – va se réintéresser à Rosny dans une perspective d'histoire littéraire. C'est de cette démarche que procède Lucile Bourquelot-Kirsch en 1970 lorsqu'elle publie dans *Les Cahiers naturalistes* la correspondance entre Rosny et Zola<sup>219</sup>, montrant la façon dont Zola se comporte avec les jeunes écrivains dans les années 1880. Rosny est effectivement un personnage intéressant quand on s'intéresse aux études naturalistes : se posant comme un disciple puis un jeune adversaire de Zola, familier du cénacle Goncourt, membre fondateur puis président de l'Académie Goncourt, etc. La carrière littéraire de Rosny à l'entre-deux siècles permet d'interroger la société littéraire parisienne, que ce soit dans son fonctionnement ou dans ses mœurs. Pourtant les travaux sont rares ; Rosny est considéré comme celui qui s'est élevé contre Zola et c'est en cela qu'il est commenté.

---

<sup>218</sup> *Ibid.*

<sup>219</sup> Lucile Bourquelot-Kirsch, « Zola et les jeunes écrivains : présentation et publication de la correspondance échangée entre Zola et J.-H. Rosny aîné », *Les Cahiers Naturalistes*, n°40, 1970, p. 186-194.

C'est ce que commente Jean-Michel Pottier en 1996 : « Le purgatoire est long avant de permettre à l'œuvre et à son auteur la seconde vie, détachée des polémiques et des coteries, des soucis d'étiquette et des risques d'écrivain<sup>220</sup>. » Il publie à ce moment dans *Les Cahiers naturalistes* un dossier constitué pour l'essentiel de documents inédits extraits d'un fonds privé, celui de Robert Borel-Rosny qui sera à sa mort déposé à la Médiathèque de Bayeux. Signe de l'oubli dans lequel est tombé l'écrivain, Jean-Michel Pottier ouvre son dossier par une « Chronobibliographie » qui présente les dates essentielles du parcours biographique et littéraire de Rosny. Le dossier se poursuit sur un article construit autour de « l'ombre » du Manifeste des Cinq avec reproduction de plusieurs lettres, un autre montrant le travail en cours de l'édition critique du Journal de Rosny que Jean-Michel Pottier est en train de produire dans le cadre de sa thèse<sup>221</sup>, une convention littéraire signée entre les deux frères désignant quelles œuvres ont été produites par l'un, l'autre ou les deux sous le pseudonyme commun de J.-H. Rosny et il se termine enfin par la reproduction d'une lettre écrite par Huysmans qui réagit au *Termite* qu'il vient de lire. Épistémologiquement, Jean-Michel Pottier se situe en génétique des textes et en histoire littéraire, il ne propose pas d'exégèse de l'œuvre rosnyenne. Cependant les documents et les informations apportés sont tout à fait inédits et leur valeur inestimable fait autorité. Son travail informe sur les conditions de vie et le travail de l'auteur en créant véritablement un nouveau socle permettant d'appréhender de nouveau les textes. C'est d'ailleurs ce qu'il poursuit en 2006, toujours dans *Les Cahiers naturalistes*, avec un nouveau dossier consacré à Rosny dans lequel il apporte la transcription et le commentaire d'une conférence de Rosny : « Comment j'ai fait mes romans sociaux<sup>222</sup> ». Si Rosny s'exprime régulièrement sur son œuvre romanesque dans les préfaces qui introduisent

---

<sup>220</sup> Jean Michel Pottier, « Reparer de J.-H. Rosny », *Les Cahiers naturalistes*, n°70, 1996, p. 187.

<sup>221</sup> Jean-Michel Pottier, « Les siècles et les mondes, édition historique et critique des *Cahiers* (1886-1897) de J. - H. Rosny Aîné », thèse soutenue en 1999 à Reims sous la direction d'Alain Pagès.

<sup>222</sup> Jean-Michel Pottier, « La recherche d'un manifeste, ou « Comment j'ai fait mes romans sociaux », une conférence inédite de Rosny aîné », *Les Cahiers naturalistes*, n°80, 2006.

ses romans, il est assez rare de voir, à rebours, le regard qu'il porte dessus. Ce dossier constitué pour les 150 ans de la naissance de l'auteur est aussi l'occasion de deux articles qui se penchent en détail sur des récits : « J.-H. Rosny aîné et le naturalisme : le cas de *Nell Horn de l'Armée du Salut* », de Daniel Aranda et « Altérités alternatives : les extraterrestres électriques », d'Anna Gourdet. Ce dernier article interpelle par son titre : en rappelant celui d'un des plus célèbres romans de Philip K. Dick *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* (1968) et en évoquant la présence d'extra-terrestres, thème iconique de la science-fiction, on est presque surpris de voir cette orientation au sein des *Cahiers naturalistes* qui montrent cependant leur ouverture à une littérature dont la légitimation au sein de la critique académique se poursuit doucement en passant par le prisme d'un auteur qui n'est cette fois plus étudié dans un champ particulier de son œuvre.

De fait, entre 2003 et 2010, ce sont deux dossiers et une publication d'actes de colloque qui sont entièrement consacrés à Rosny en mêlant études d'histoire littéraire et sur le roman scientifique : *La Belgique : un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel* (Presses Universitaires de Valenciennes, 2003), *Rosny et les autres formes* (Otrante n°19-20, 2006), tous les deux dirigés par Arnaud Huftier, et *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné* (Presses Universitaires de Valenciennes, 2010) dirigé par Philippe Clermont, Arnaud Huftier et Jean-Michel Pottier. La succession de ces trois volumes regroupant vingt chercheurs différents pour presque quarante articles a revivifié en profondeur les études rosnyenne qui, à part ce qu'a pu proposer Jean-Michel Pottier dans sa thèse et *Les Cahiers naturalistes*, n'avaient guère évolué depuis le dossier publié dans *Europe* en 1986, sauf peut-être quelques chapitres d'ouvrages consacrés au roman préhistorique<sup>223</sup>. S'il serait exagéré de dire qu'en regroupant des chercheurs s'intéressant non seulement à la science-fiction, mais

---

<sup>223</sup> Voir par exemple Marc Guillaumie, *Le Roman préhistorique : essai de définition d'un genre, essai d'histoire d'un mythe*, Limoges, PULIM, 2006, et Roberta De Felici, *Le roman préhistorique de J.-H. Rosny aîné*, Rende, Università della Calabria, Centro Editoriale e Librario, 2005.



aussi à ses origines d'avant-guerre, ces publications ont créé un nouvel engouement de la recherche, au moins attestent-elles de cette évolution. Par effet de ricochet ces chercheurs ont mobilisé Rosny dans leurs propres travaux et d'autres ont commencé à s'y intéresser de façon ponctuelle (article au sein d'un dossier, communication en colloque...) ou suivie (chapitres d'ouvrage).

Il en résulte qu'aujourd'hui Rosny est reconnu par la critique académique comme un grand auteur dans le domaine de la science-fiction. Depuis de nombreuses années elle a balisé assez efficacement son impact dans la critique du naturalisme de Médan ainsi que, pour la première moitié du vingtième siècle, dans les questions de sociabilité littéraire. De même, il est acté que ses romans scientifiques ont marqué la poétique de ce qui deviendra plus tard la science-fiction. Cette reconnaissance va de pair avec l'intérêt de l'Université pour la littérature et la culture populaire de science-fiction comme en témoignent ces trois ouvrages publiés à la même période : *La science-fiction : Lecture et poétique d'un genre littéraire*, par Irène Langlet (2006)<sup>224</sup> ; *La science-fiction en France : Théorie et histoire d'une littérature*, par Simon Bréan (2012)<sup>225</sup> ; *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XX<sup>e</sup> siècle*, par Natacha Vas-Deyres (2012)<sup>226</sup>. Il faut cependant reconnaître que ces importants jalons de la critique universitaire de la science-fiction en France ne s'accordent pas sur un point qui nous intéresse tout particulièrement et sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus tard : le rejet du statut science-fictionnel du roman scientifique d'avant-guerre. Langlet et Bréan considèrent en effet la science-fiction comme un genre littéraire formé par différents processus éditoriaux et critiques développés après-guerre, tandis que Vas-Deyres se place dans une perspective d'histoire littéraire où le roman scientifique et

---

<sup>224</sup> Irène Langlet, *La science-fiction : lecture et poétique d'un genre littéraire*, Armand Colin, 2006.

<sup>225</sup> Simon Bréan, *La science-fiction en France : théorie et histoire d'une littérature*, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 2012. Thèse soutenue en 2010, sous la direction de Michel Murat.

<sup>226</sup> Natacha Vas-Deyres, *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XX<sup>e</sup> siècle*, Champion, 2012. Thèse soutenue en 2007, sous la direction de Philippe Baudorre.

la science-fiction sont des évolutions naturelles au vingtième siècle de l'utopie classique modernisée.

#### 4. Perspectives universitaires contemporaines (depuis 2010)

Signe de cette évolution des études sur la science-fiction au sein du monde universitaire, une revue scientifique qui lui est entièrement consacrée voit le jour en 2012 : *Res Futurae*, sous la direction d'Irène Langlet. En parution bi-annuelle depuis, la revue propose des dossiers thématiques et monographiques étudiant les spécificités du genre et ses auteurs. Dans la note liminaire du premier numéro, on peut lire « Notre conviction est que la science-fiction peut, et doit, être construite en objet d'étude scientifique ; qu'elle est une littérature, une imagerie, une culture, un mode de pensée et de représentation du monde, et doit de ce fait entrer dans l'effort de poétique, de sémiotique, d'historiographie et de théorisation de nos usages et de ce qui les sous-tend<sup>227</sup> ». Ce premier numéro, justement, montre les enjeux de cette nouvelle recherche et synthétise les travaux déjà effectués en France ainsi que leurs perspectives. Dans le domaine qui nous intéresse, la revue a laissé la place en juin 2018 à un numéro consacré exclusivement à Maurice Renard, s'intéressant pour la première fois de façon ambitieuse à l'auteur, et surtout interroge de front la théorisation du merveilleux-scientifique, montré dans son autonomie par rapport à la science-fiction. Un des intérêts de ce dossier est qu'il se situe dans une perspective d'histoire littéraire<sup>228</sup>, et montre la place que Maurice Renard – et par extension les auteurs reliés au merveilleux-scientifique avec Rosny comme premier exemple – a dans un champ littéraire qui n'est pas encore celui de

---

<sup>227</sup> Irène Langlet, note liminaire, *Res Futurae*, n°1, « Ce que signifie étudier la science-fiction aujourd'hui », 2012.

<sup>228</sup> *ReS Futurae* [En ligne], 11 | 2018, « Maurice Renard », url : <https://journals.openedition.org/resf/792>. Dans leur article de présentation liminaire, les responsables du dossier rappellent le paradoxe qui entoure cet auteur dans la perspective de l'histoire littéraire : « Ce nom parmi les plus célèbres de l'histoire de l'anticipation est pourtant encore l'un des moins connus de l'histoire littéraire. »

la science-fiction. Ce dossier est dirigé par Émilie Pézard et Hugues Chabot et constitue l'une des réalisations scientifiques les plus importantes de l'ANR *Anticipation*.

Lancé en 2014 et dirigé par Claire Barel-Moisan (CNRS-IHRIM), ce programme ANR qui court jusqu'en 2019 s'intéresse aux « romans d'anticipation scientifique au tournant du XIXe siècle (1860-1940)<sup>229</sup> ». Son existence montre la vitalité des études non seulement sur la science-fiction en général mais plus précisément sur une période et des auteurs considérés comme « oubliés » (par la critique et le lectorat) dont Rosny fait partie. C'est au milieu de cet élan qu'intervient notre thèse, « Modernités du roman scientifique chez J.-H. Rosny aîné », soutenue par la Région Basse-Normandie en 2014, dont un des axes pour obtenir un financement était de pouvoir travailler sur le fonds d'archives de l'auteur, déposé à la Médiathèque de Bayeux, afin de le faire vivre et de le valoriser<sup>230</sup>. En plus de l'écriture de cette thèse, d'articles et communications, nous avons eu l'opportunité d'organiser au sein de notre laboratoire, le LASLAR, un colloque consacré à Rosny, interrogeant ses temporalités d'écriture et regroupant les spécificités d'études de la science-fiction, de son fonds ancien et de l'histoire littéraire : « J.-H. Rosny aîné, des Origines à la fin des temps : pour une histoire globale de l'humanité ».

L'horizon de la recherche sur Rosny se situe dans deux directions complémentaires : Tout d'abord, les textes de fiction déjà connus (*La Guerre du feu*, *La Mort de la Terre*, *La Force mystérieuse...*) sont dorénavant bien commentés et il faut désormais s'intéresser aux

---

<sup>229</sup> URL = <http://anranticip.hypotheses.org/>.

<sup>230</sup> Ce que nous avons fait, en particulier dans plusieurs séminaires culturels et de recherche normands : « Présentation du fonds d'archives Borel-Rosny », communication dans le cadre du séminaire de Master 2 du LASLAR « Archives de la création », décembre 2014 ; et « Le fonds Rosny aîné de la médiathèque de Bayeux », séminaire « Le patrimoine écrit, conservé en Basse-Normandie à l'ère du numérique », (Centre Régional des Lettres de Basse Normandie, MRSH, DRAC Normandie, Bibliothèque de Caen), Bayeux, 29 septembre 2017. Ainsi que dans le cadre d'événements de médiation scientifique : pendant les différentes éditions de la Fête de la Science (2014-2018), pour l'édition 2017 de « Pint of Science » (« Les origines de la science-fiction en France : le merveilleux-scientifique », Caen, mai 2017) et dans des Festivals (« Le merveilleux-scientifique : une science-fiction à la française ? », conférence co-présentée avec Fleur Hopkins, Festival *Intergalactiques*, Lyon, 22 avril 2018 et « Les futurs utopiques et dystopiques de la science-fiction », *Turf Festival*, Caen, Le Dôme, octobre 2018).

nombreuses nouvelles publiées dans la presse dont la forme et souvent l'originalité méritent une attention particulière ; de même pour les éditoriaux et articles de presse qui permettraient de suivre la pensée non plus de la personnalité littéraire mais de l'intellectuel engagé dans les débats idéologiques et politiques de son époque ; enfin, dans une moindre mesure, c'est le discours du théoricien et philosophe des sciences qui mériterait un regard spécialiste. L'autre direction de la recherche, déjà amorcée<sup>231</sup>, qui mériterait un regard plus attentif serait de contextualiser Rosny parmi d'autres romanciers scientifiques, mais aussi dans la continuité des auteurs à partir desquels il construit sa poétique romanesque (Homère, Montaigne, Rabelais, Balzac, Hugo, Baudelaire, etc.).

---

<sup>231</sup> C'était du moins notre ambition dans l'orientation des articles qui constituent le volume collectif que nous avons dirigé avec Brigitte Diaz et publié dans *Elseneur*, aux Presses Universitaires de Caen, en 2019.



## CHAPITRE 2

### UNE LITTÉRATURE JEUNE ET MODERNE

« L'autre chose c'est une littérature plus complexe, plus haute... c'est une marche vers l'élargissement de l'esprit humain, par la compréhension plus profonde, plus analytique et plus juste de l'univers tout entier et des plus humbles individus, acquise par la science et par la philosophie des temps modernes. »

J.-H. Rosny à Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*.

## I. LE « MANIFESTE DES CINQ », UNE TENTATIVE DE PUTSCH DE LA JEUNESSE LITTÉRAIRE PARISIENNE ?

### 1. L'entrée en littérature<sup>232</sup> : entre querelle (Zola) et « avènement » (Goncourt)

En 1885, Rosny arrive à Paris après avoir quitté Londres où il vient de passer dix ans<sup>233</sup> et aura pu faire mûrir son esprit analytique et critique grâce à l'observation des quartiers populaires de la capitale, dont l'aboutissement sera son premier roman publié, *Nell Horn de l'Armée du Salut*, ainsi qu'il le décrit dans sa conférence « Comment j'écris mes romans sociaux » :

*Nell Horn* était le fruit de mes longues courses à travers Londres, de mes rêveries dans les parcs, de mes petites aventures sentimentales, de mes travaux et de mes peines. Il n'y a pas dans ce livre un seul personnage que je n'aie fréquenté, pas un paysage que je n'aie vu et revu, il y a peu d'événements auxquels je n'aie pas assisté, peu de paroles que je n'aie pas entendues... Assurément, le livre n'est pas une simple tranche de vie, comme on disait à l'époque naturaliste. Je me suis efforcé

<sup>232</sup> Voir Pierre-Jean Dufief, « Souvenirs de l'entrée en littérature chez les « petits naturalistes » », p. 29-45, in *Les Souvenirs littéraires*, Vincent Lainey (dir.), Presses Universitaires de Liège, 2016, 400 p.

<sup>233</sup> Plus précisément, il y est resté entre 1874 et 1883. « Dans mon adolescence, j'ai souvent voyagé en Amérique d'une manière délicieuse et innocente – je veux dire en imagination. Nous étions quatre jeunes hommes qui franchirent la Manche, vers leur vingtième année, dans le but d'apprendre l'anglais à Londres, et d'aller vivre ensuite la vie des squatters dans le Far-West. Si le rêve n'eut pas de suite, la faute en est à la littérature – mais je garde le sentiment fallacieux d'avoir été un peu américain : ce souvenir est parmi les plus frais et les plus jolis de mon existence. » (J.-H. Rosny aîné « Hommage des artistes et des écrivains français aux États-Unis d'Amérique » in *La Renaissance* du 29 mai 1915).

de choisir mes éléments, j'ai banni ce que je croyais oiseux, j'ai enfin arrangé la vie dans la mesure où c'est nécessaire pour en tirer une œuvre d'art. [...] Ce livre ne fut pas une œuvre concertée avant d'avoir été vécue ni une œuvre pour laquelle on cherche des documents après coup. Quand j'ai commencé à l'écrire je possédais mon sujet depuis longtemps : il m'a suffi de consulter ma mémoire, aidée de quelques notes prises au jour le jour<sup>234</sup>.

À cette époque, bien qu'ayant déjà écrit depuis son adolescence plusieurs romans qui ont été mis au feu par son père<sup>235</sup> ainsi qu'une douzaine de nouvelles qu'il n'a « pas tenté de publier parce qu'[il] ne les jugeai[t] pas au-dessus du médiocre<sup>236</sup> », mis à part une récente petite publication dans *La Revue moderniste*<sup>237</sup>, Rosny n'est pas à proprement parler un écrivain professionnel et ignore ce que c'est d'être un auteur publié qui fréquente les salons littéraires de la capitale. En arrivant à Paris, il ne connaît pas encore les us et coutumes des milieux lettrés et cherche alors à toucher du doigt les romanciers légendaires pour lesquels il ne cache ni son admiration ni un certain fétichisme<sup>238</sup>.

---

<sup>234</sup> J.-H. Rosny aîné, « Comment j'ai fait mes romans sociaux », in *Les Cahiers naturalistes*, n°80, 2006, p. 148. Jamais publié jusqu'alors, le texte a été écrit en 1912 pour une tournée de conférences donnée en Belgique.

<sup>235</sup> Rosny évoque à plusieurs reprises cette anecdote et le destin funeste de sa production de jeunesse. En répondant à une enquête publiée dans *Marianne* en janvier-février 1939 « Comment s'est révélée à vous votre vocation d'écrivain ? » il s'exprime à propos d'un roman écrit à l'âge de onze ans, « dont les héros, des enfants, avaient résolu de vivre retirés dans une espèce d'oasis à l'abri de la tyrannie des adultes. Je ne sais plus du tout quelles en étaient les péripéties... Toujours est-il qu'un jour mon père trouva le manuscrit. Ce fut de la stupeur. Puis il s'écria : « Cet enfant deviendra fou ! ». Il l'évoquait déjà dans un entretien paru dans le même périodique le 19 février 1936 : « Cela s'appelait *Les Enfants de l'Oasis*... Le sujet ? Une bande de gosses las de l'autorité paternelle, s'enfuient vers une oasis saharienne et y organisent une vie affranchie de toute tutelle. Que d'aventures ! C'était un roman ardent, qui allait le devenir davantage encore. Car mon père saisit le manuscrit et le jeta au feu. »

<sup>236</sup> Lettre à Émile Zola, du 6 novembre 1886. Cité d'après Lucile Bourquelot-Kirsch, « Zola et les jeunes écrivains : présentation et publication de la correspondance échangée entre Zola et J.-H. Rosny aîné », *Les Cahiers Naturalistes*, n°40, 1970, p. 194.

<sup>237</sup> Il s'agit de « Sur le calvaire » (*Revue moderniste*, 1<sup>er</sup> décembre 1885, p. 29-41) réédité et augmenté en 1887 chez Albert Savine sous le titre « L'Immolation » qui donne son titre à un recueil contenant plusieurs nouvelles dont « Les Xipéhuz » publié en volume chez le même éditeur l'année suivante.

<sup>238</sup> Ainsi qu'il l'écrit à Émile Zola le 6 novembre 1886 : « Mais que voulez-vous, on a son vieux reliquat de religiosité, voire de fétichisme. » Voir aussi sa lettre, non datée (probablement d'octobre 1886), adressée à Edmond de Goncourt : « comme récompense accordez-moi la réalisation d'un rêve fétichiste : vous voir. » Cité d'après Jean-Michel Pottier, « Le Persan et la « Terre natale ». Lettres d'Edmond de Goncourt à J.-H. Rosny », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n°8, 2001, p. 240.



En 1970, dans *Les Cahiers naturalistes* (n°40), Lucile Bourquelot-Kirsch a publié et commenté l'essentiel de la courte correspondance entre Rosny et Zola sur laquelle nous allons nous pencher. Cette correspondance est constituée de cinq lettres échangées à deux périodes différentes : la première date d'août 1885 et est constituée d'un premier envoi de Rosny cherchant à se faire connaître de Zola<sup>239</sup> avec la réponse du maître et la seconde période (octobre-novembre 1886) consiste en trois lettres où Rosny fait parvenir son premier roman, *Nell Horn de l'Armée du Salut*, écrit à Londres, retravaillé à Paris et fraîchement publié. Nous proposons de comparer cette correspondance au regard du premier échange de lettres entre Rosny et Goncourt, daté d'octobre 1886 et présenté en 2001 par Jean-Michel Pottier dans les *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*<sup>240</sup>.

Voici comment se compose cet ensemble de lettres :

- I - Rosny à Zola (août 1885) ;
- II - Zola à Rosny (28 août 1885) ;
- III - Rosny à Goncourt (octobre 1886) ;
- IV - Goncourt à Rosny (31 octobre 1886) ;
- V - Rosny à Zola (31 octobre 1886) ;
- VI - Zola à Rosny (4 novembre 1886)
- VII - Rosny à Zola (6 novembre 1886).

Dans son article, Lucile Bourquelot-Kirsch propose une étude détaillée des différents enjeux de la correspondance entre Rosny et Zola, et se penche en particulier sur les éléments de réponse du maître du naturalisme au jeune Rosny qui apparaît comme un de ces nombreux débutants en recherche de conseils et d'encouragements. Il faut nécessairement noter qu'une

---

<sup>239</sup> La lettre est aujourd'hui perdue – Rosny a sans doute utilisé un autre pseudonyme – mais son contenu se comprend facilement à la lecture de la réponse de Zola.

<sup>240</sup> Jean-Michel Pottier, « Le Persan et la « Terre natale ». Lettres d'Edmond de Goncourt à J.-H. Rosny », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n°8, 2001.

fois qu'il aura atteint le succès et la reconnaissance de ses pairs, Rosny sera à son tour un de ces « maîtres » vers qui se tournent les jeunes auteurs qui veulent se faire connaître<sup>241</sup>. Si du point de vue de Zola, les réponses sont assez aimables quoique classiques (« Travaillez et ne comptez que sur vous »), il est évident que Rosny n'accepte pas leur légèreté et entend bien de susciter l'intérêt d'auteurs pour qui il a autant d'adoration, ainsi que le manifeste l'usage répété du mot « fétichisme » qu'il adresse à Goncourt comme à Zola. Seulement, selon qu'il s'adresse à l'un ou à l'autre, le terme est soit mélioratif soit péjoratif :

- « Si vous lui découvriez une parcelle d'art pur, comme récompense accordez-moi la réalisation d'un rêve fétichiste : vous voir. » (*Rosny à Goncourt*, lettre III).
- « Je savais bien d'avance, d'ailleurs, qu'éloge ou blâme m'eussent peu servi ; mais que voulez-vous, on a son vieux reliquat de religiosité, voire de fétichisme. » (*Rosny à Zola*, lettre VII).

La chronologie est intéressante à suivre en ce qui concerne l'envoi de *Nell Horn*. La lettre de Goncourt du 29 octobre 1886 permet de supposer que Rosny s'est adressé à lui dans le courant de ce mois d'octobre. C'est seulement après avoir reçu l'invitation de Goncourt qu'il s'adresse à Zola, le 31 octobre 1886, dans une lettre aussi laconique que celle qu'il envoie au maître du Grenier qui se démarque par une demande bien particulière : « Mon doute – douloureux – porte sur l'exécution ». À moins que les lettres n'aient été écrites ensemble puis datées au moment de leur envoi, on peut facilement supposer que Rosny s'adresse à chacun de ses modèles pour des raisons précises : Goncourt pour le « style artiste » et Zola pour « l'exécution » du roman, c'est-à-dire son arrangement narratif<sup>242</sup>. Dans sa lettre

---

<sup>241</sup> Signalons à ce titre la présence de nombreuses lettres de jeunes auteurs écrivant à Rosny pour se faire connaître dans le fonds d'archives Borel-Rosny, déposé à la Médiathèque de Bayeux. Comme on peut se l'imaginer, rares sont celles qui abordent de vrais sujets littéraires et ne se réduisent pas à une stratégie d'autopromotion d'écrivain. Notons par exemple celle de l'écrivain belge Pierre Goëmaere (1921) qui lancera par la suite une vraie amitié entre les deux auteurs ou celle, foisonnante, de Renée Dunan (1920) que nous avons publiée avec Fabrice Mundzik dans Renée Dunan, *Le Monde des Rondypêtes (à la manière de J.-H. Rosny aîné)*, Bibliogs, « Les Cahiers archéobibliographiques », n°2, 2015.

<sup>242</sup> Dans son article « J.-H. Rosny aîné et le naturalisme : le cas de *Nell Horn de l'Armée du salut (Les Cahiers Naturalistes*, n°80, p. 167-175), Daniel Aranda évoque la construction chaotique de ce roman, qui vient d'une méthode de travail encore tâtonnante et obéissant à des contraintes qui relèvent davantage de l'écriture d'un

particulièrement encourageante, Goncourt convie Rosny à venir le rejoindre au Grenier le mercredi suivant, qui tombe alors le 3 novembre, la veille de la réponse de Zola datée du 4 novembre qu'il reçoit le 5 ou le 6. Dans son livre de mémoires, *Torches et Lumignons*, en 1921, Rosny commente la réception d'estime de *Nell Horn* auprès de la presse littéraire et cite l'invitation de Goncourt, mais ne commente pas la lettre de Zola :

D'autre part, je recevais une petite lettre très aimable : Edmond de Goncourt m'invitait à lui rendre visite. Ce petit événement jouit encore dans ma mémoire d'un privilège étonnant. Il marqua mon avènement effectif au rang d'homme de lettres. Car je ne connaissais que de vagues littérateurs, personnages fuligineux au fond de brasseries fuligineuses<sup>243</sup>.

En 1921, alors qu'il vient d'achever la rédaction de *Torches et Lumignons*, Rosny publie dans *Comoedia* une série de chroniques sur la vie littéraire dans lesquelles il se confie bien souvent. Dans celle du 7 novembre, il raconte à son tour comment il reçoit les demandes d'audience et les livres des jeunes auteurs, en en faisant une sorte de typologie. Le ton est amusé, un peu moqueur peut-être, mais il s'agit surtout pour lui de montrer à ses lecteurs – peut-être de jeunes auteurs parmi eux – comment réagissent les « Maîtres » aux sollicitations des plus jeunes. Ironie du sort, environ 35 ans après ses propres adresses à Goncourt et Zola, il décrit se positionne du point de vue du Maître, fatigué par la longue liste de ses « épouvantables visiteurs » :

Voici le visiteur, l'épouvantable visiteur. Il commence par apporter lui-même son livre et sollicite « deux minutes d'entretien ». S'il n'a pas été reçu, il écrit une formidable lettre, terminée par une nouvelle demande d'audience. Reçu enfin, il raconte sa vie, expose ses projets, gémit, maudit, implore... Dans la période la plus trouble, quand les livres arrivent par ballots, il voudrait voir, une fois encore, le

---

roman conjectural (répondant à la question « que se passerait-il si... ? ») que de l'organisation du récit proprement dit. Dans ses mémoires, Rosny confirme sa première hypothèse en ces mots : « Des notes d'abord... des scènes de la vie prises sur le vif... des descriptions de rues... de parc... [...] puis, un jour, le récit central... Nell Horn et sa famille... l'arrivée de Juste... l'abandon... la misère... J'ai commencé ce plan bien des fois. » (J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, La Force française, 1921, p. 56.).

<sup>243</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, La Force française, 1921, p. 22.

Maître. En correspondance et en paroles, comptez ce que les visiteurs coûtent en temps à des hommes dont toutes les minutes sont comptées.

La virulence de sa lettre du 6 novembre à Zola<sup>244</sup> se comprend à la lueur de cette chronologie restreinte : non seulement son roman a été lu et bien apprécié par une figure légendaire de la littérature française, mais il pénètre dans son cénacle où se côtoient encore d'autres figures légendaires. Passée la rencontre du 3 novembre, Rosny n'est, de son point de vue (« [cet événement] marqua mon avènement effectif au rang d'homme de lettres »), plus un débutant, mais un homme de lettres qui côtoie d'autres hommes de lettres. C'est d'ailleurs ce qu'atteste implicitement Zola dans sa lettre du 4 novembre 1886 comparativement à celle du 28 août 1885, en passant de « Monsieur » à « cher confrère ». La déception de Rosny se comprend aussi au regard de la première lettre de Zola : il regrettait alors que Rosny ne lui ait envoyé un exemple de son travail (« Si vous m'aviez envoyé un manuscrit, je l'aurais lu peut-être<sup>245</sup> ») alors qu'il refuse de lire le livre publié en 1886. De plus, il prophétise leur future rencontre qui interviendra nécessairement au moment où Rosny rencontrera la consécration littéraire : « si vous devez me connaître, vous me connaîtrez quand l'heure sera venue ». Si le maître de Médan a naturellement oublié l'échange de 1885, il n'en est pas de même pour Rosny qui attend de sa part la même reconnaissance que lui a offerte Goncourt. C'est ce profond espoir que déçoit Zola : plutôt que de juger la qualité de son roman, il refuse de le lire, ne lui offrant pas même la chance de s'intéresser à un roman qui a manifestement été écrit pour être lu par les maîtres du naturalisme.

Cet échec auprès de Zola va motiver une longue rancœur qui mènera, entre autres, à la rédaction du « Manifeste des Cinq » en août 1887 et plusieurs critiques du vieux Maître

---

<sup>244</sup> « J'espère cependant que vous ne vous désintéresserez pas complètement de la jeune littérature : ce serait un gros défaut de conscience. » Lettre VII : Rosny à Zola, 6 novembre 1886, cité d'après Lucile Bourquelot-Kirsch, *op. cit.*, p. 194.

<sup>245</sup> Ce « peut-être » est assez intéressant, bien que relevant sans doute d'un effet de style : en 1885, Zola annonce déjà qu'il ne lit pas tout ce que les jeunes débutants lui envoient et sa lettre de 1886 ne fait que confirmer ce qui a déjà été dit.

jusque dans l'un de ses romans, *Le Termite*<sup>246</sup>, où il le parodie à de nombreuses reprises. Dans la réponse qu'il envoie à Zola, il ne se comporte plus en débutant mais choisit l'émancipation en se soustrayant à son autorité :

J'ai trente ans, quatre romans et plusieurs douzaines de nouvelles derrière moi et que je n'ai pas tenté de publier – sauf en une seule et puérile circonstance – parce que je ne les jugeais pas au-dessus du médiocre. Je sais donc toute la valeur du travail et ne suis pas un impertinent gamin qui arrive bêtement réformer le monde. Je ne vous demande naturellement plus de me lire, et surtout de me donner un mot d'encouragement. [...] J'espère cependant que vous ne vous désintéresserez pas complètement de la jeune littérature : ce serait un gros défaut de conscience<sup>247</sup>.

Auparavant – c'est-à-dire avant la publication de *Nell Horn* et la reconnaissance de Goncourt – il était « puéril » et un « impertinent gamin », dorénavant il déclare incarner l'élan de la « jeune littérature », celle dont Zola se désintéresse et qu'il ne lit plus. On retrouve dans cette accusation et dans celle qui suit (« j'ai le regret de vous avoir dérangé peut-être à l'heure où vous êtes en plein dans votre travail de finissage de votre volume annuel<sup>248</sup> ») les attaques *ad hominem* qui seront développées dans le *Manifeste des Cinq*. À la fin des années 1880 et ce jusqu'à la consécration littéraire auprès du grand public qui viendra au moment de la constitution de l'Académie Goncourt, Rosny incarnera – avec plusieurs compagnons croisés pour la plupart au Grenier – la jeunesse littéraire parisienne écrasée par le poids oppressant de certaines figures légendaires incontournables.

Même si, comme nous le verrons dans ce chapitre, Rosny réagit par le biais de la critique littéraire et du manifeste esthétique de façon *ad hominem* au rejet de Zola et à ce qui peut être vécu comme une humiliation, ce sera finalement dans *Le Termite* qu'il se montrera le plus cruel envers Zola. Dans ce « roman de mœurs littéraires » publié en 1890 que nous

---

<sup>246</sup> « Roman de mœurs littéraires », publié directement en volume chez Albert Savine, en 1890.

<sup>247</sup> Rosny à Zola, lettre du 6 novembre 1886, cité d'après Lucile Bourquelot-Kirsch, *op. cit.*

<sup>248</sup> Il s'agit alors de *La Terre*, commencé en 1886 et publié dans le *Gil Blas* du 29 mai au 16 septembre 1887, précisément le roman que Rosny attaquera l'année suivante.

commentons plus en détail au chapitre suivant, Rosny se met en scène sous les traits d'un certain « Myron » échangeant verbalement contre un certain « Rolla<sup>249</sup> » qui n'est pas tout à fait à son avantage. La scène est l'occasion d'un règlement de comptes, montrant l'ancien disciple émancipé d'un maître décrépît et souffreteux. Mieux encore, c'est Myron qui domine largement l'échange, montrant sa vraie connaissance des milieux populaires qu'il décrit, alors que Rolla ne se contente que de remarques communes, « terrible de boursoufflure et de truquage » :

Par la porte lentement ouverte, il apparut un homme maussade et gros. Après les mots d'entrée, il s'assit au rebord d'une chaise, le ventre sur les cuisses, Myron l'observait, entraîné vers sa personne, tout en le jugeant [...]. Rolla, après quelques minutes, se tourna vers Myron :

— Ah !... pardon... J'ai lu votre bouquin !

Et l'entraînant au fond de la salle :

— Je suis de l'avis de Fombreuse et de Guadet<sup>250</sup>... un très beau livre ; mais vous abusez de la langue et, à mesure que j'avance en âge, j'ai de plus en plus la haine de ces choses-là, j'arrive à la simplicité absolue, la bonhomie du style. Oh ! je sais bien que j'ai moi-même subi le poison romantique ! Enfin il faut revenir à la clarté française !

— Où ça la clarté française ? Rabelais, si obscur et si diffus, si savantasse et qu'aujourd'hui tous les cuistres adorent ; Racine où chaque phrase est un modèle de contorsions et d'images extraordinaires ? Laissez donc, je suis aussi précis que quiconque, c'est une querelle pour une centaine de mots qui tous existent, car je ne fais pas de néologismes ou très peu, et ces mots je les emploie aussi bien dans la conversation que dans mes livres. Ne me confondez donc pas avec les bûcheurs de dictionnaires.

---

<sup>249</sup> Par l'onomastique, Rosny essaie-t-il ici d'opérer des rapprochements entre Zola et « Rolla », le poème de Musset ? Le jeu de mot peut même aller encore plus loin : en 1878, le peintre Henri Gervex peint un tableau du même nom illustrant une scène du poème dans laquelle on voit une femme nue, une prostituée, allongée dans une position pour le moins érotique. Le nom du peintre n'est pas non plus sans faire penser à celui de Gervaise. D'autre part, « Myron » et un quasi anagramme de « Rosny » et sonne presque comme « Byron ». Faut-il deviner ici une façon d'opposer Rosny-Byron à Zola-Musset ? À moins qu'il ne s'agisse que de facéties de l'auteur qui fait se succéder les paronomases ?

<sup>250</sup> Goncourt et Daudet.

— Je ne discute pas, je donne mon impression. Tenez, au commencement, pourquoi dites-vous pavage au lieu de pavé ? Le pavage, c'est le travail et non la chose...

— Mais c'est de la plus vieille rhétorique, cher maître, travail pour chose, chose pour travail, et vous et tout le monde, en abusez chaque jour.

— Enfin, je ne discute pas... puis, êtes-vous bien documenté pour vos milieux ; je connais mon Paris, j'ai vécu la vie de faubourg... certains de vos coins sont vagues...

— Ah ! cher maître, je suis un si grand rôdeur des rues ! Mais votre vision de semi-Méridional est nécessairement tout autre... c'est la querelle des nuances et des vues par lignes...

— Je ne suis pas Méridional tant que ça...

— Je sais que vous êtes mixte, mais...

Une amertume alla de l'un à l'autre, Myron indigné de la prétention de simplicité et d'exactitude chez un homme dont il admirait le génie, mais qu'il jugeait terrible de boursoufflure et de truquage, Rolla froissé de la résistance du jeune homme :

— Je vous dis ce que je pense, fit Rolla... mais ce sont là des détails. Vous avez des passages superbes. Ainsi, vous savez faire manœuvrer des foules, reconstituer la vie des masses... et ce n'est pas commun, Ça !

— Il n'y a que vous parmi les contemporains qui maniez bien les multitudes, fit Myron.

Rolla le regarda, en malaise, ne sachant s'il raillait.

— Vous avez beaucoup vécu dans ce monde-là ?

— Deux ans et demi... et intimement avec plusieurs de mes personnages.

— Ah !

Comme ils s'en revenaient vers les groupes, Fombreuse demanda :

— Eh bien ! Rolla, lui avez-vous lavé la tête ?

— Je lui ai fait ma critique sur son style, mais il aime trop à batailler ; il a fait un livre superbe, mais qu'on ne lira pas à cause de quelques centaines de termes, et c'est bien ce qui me chagrine !

Myron sombre, se rencoigna<sup>251</sup>.

## 2. Le « cri de probité » d'une jeunesse littéraire écrasée par le poids de la « Terreur du naturalisme »

Le 18 août 1887, le *Figaro* publie en première page une longue lettre adressée à Émile Zola et intitulée « La Terre<sup>252</sup> ». Ce document est signé par « Paul Bonnetain, J.-H. Rosny, Lucien Descaves, Paul Margueritte, Gustave Guiches » et causera, comme on le sait, de profonds remous dans les milieux littéraires parisiens et connu par la suite sous le nom du *Manifeste des Cinq*. Ce pamphlet particulièrement virulent s'annonce comme une critique contre roman que Zola fait paraître dans le *Gil Blas*, mais cela se transforme très vite en un procès *ad hominem*. Le propos est limpide :

Naguère encore, Émile Zola pouvait écrire, sans soulever de récriminations sérieuses, qu'il avait avec lui la jeunesse littéraire. [...] Il allait, sans lassitude, et la jeunesse le suivait, l'accompagnait de ses bravos, de sa sympathie.

[...]

*La Terre* a paru. La déception a été profonde et douloureuse. Non seulement l'observation est superficielle, les trucs démodés, la narration commune et dépourvue de caractéristiques, mais la note ordurière est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que, par instants, on se croirait devant un recueil de scatologie : le Maître est descendu au fond de l'immondice. Et bien ! cela termine *l'aventure*<sup>253</sup>. Nous répudions énergiquement cette imposture de la littérature véridique...

Ainsi que le note Alain Pagès, « l'argumentation se décompose en deux mouvements : « autrefois » s'oppose à « maintenant ». *Autrefois*, expliquent les auteurs du *Manifeste*, il était

---

<sup>251</sup> J.-H. Rosny, *Le Termite*, Albert Savine, 1890, p. 92-95.

<sup>252</sup> Voir une retranscription complète en Annexe 1.

<sup>253</sup> Nous soulignons : dans *Torches et Lumignons*, Rosny emploiera l'expression « pauvre aventure » (voir plus bas) à propos de l'expérience du *Manifeste des Cinq*.



permis d'espérer. *Maintenant*, avec la parution de *La Terre*, aucun espoir n'est laissé. La rupture doit être consommée<sup>254</sup> ». À travers les défauts pointés du roman, c'est le romancier qui est visé : « Nous sommes persuadés que *La Terre* n'est pas la défaillance éphémère du grand homme, mais le reliquat de compte d'une série de chutes, l'irréversible dépravation morbide d'un chaste ». Le Manifeste accuse Zola d'avoir « trahi son œuvre » en se laissant aller au « parjure » de son programme naturaliste et de ne plus que se « préoccuper de la question de la vente ». Autre passage remarquable du *Termite* qui fait écho à cette contestation de Zola du *Manifeste des Cinq*, dans l'incipit Rosny met en scène Noël Servaise, petit naturaliste rendu insomniaque par la nécessité d'écrire et publier ses romans :

Il s'allongea tristement, avec l'impression d'être une pauvre haridelle dans une écurie asphyxiante. Par là même, le sommeil parut revenir sur ses paupières, parmi un entrelacs de canaux et de vergues, des fanaux lapis, rubis et soufre, un dogue énorme au galop sur des toitures d'église et des mots : tulle, marinière, osmazômes, six francs cinquante, mon bouquin...

- Mon bouquin...

C'était un mot dangereux dans la série, qui vint, revint et s'exagéra.

- Oh ! mon bouquin... Nom de Dieu !

Servaise, se jetant sur le côté gauche, respira avec force, rythmiquement. Le rythme même fit s'acharner le mot.

- Bouquin ! bouquin<sup>255</sup> !

De ce fait, en reniant l'Art et la recherche du chef-d'œuvre et produisant une littérature le faisant « descend[re] au fond de l'immondice<sup>256</sup> », Zola renie aussi la jeunesse. La rupture des Cinq avec le naturalisme de Médan est ainsi formulée : « Notre protestation est

---

<sup>254</sup> Alain Pagès, « Le Manifeste des Cinq », in *Zola et le groupe de Médan*, Perrin, 2014, p. 347-348.

<sup>255</sup> J.-H. Rosny, *Le Termite*, Albert Savine, 1890, p. 4.

<sup>256</sup> J.-H. Rosny (*et als*), « La Terre », *Le Figaro*, 18 août 1887, p. 1 : « *La Terre* a paru. [...] on se croirait devant un recueil de scatologie : le Maître est descendu au fond de l'immondice. »,

le cri de probité, le dictamen de conscience de jeunes hommes soucieux de défendre leurs œuvres – bonnes ou mauvaises – contre une assimilation possible aux aberrations du Maître. »

Dorénavant donc, les jeunes qui se regroupent dans le Manifeste sont cinq à se désolidariser de l'école naturaliste, de la « Terreur naturaliste » pour reprendre l'expression d'Anatole France<sup>257</sup>. Ce nombre est bien symbolique puisqu'il rappelle les cinq auteurs qui accompagnaient Zola, sept années plus tôt, aux *Soirées de Médan*. Serait-ce donc un nouveau groupe – jeune – de cinq littérateurs qui se seraient formés sous la coupe d'un autre chef de file, rompant avec le naturalisme ? C'est l'hypothèse la plus communément admise et la plus largement commentée à l'époque, bien que Goncourt s'en défende dans son *Journal*. On trouve ainsi à la date du 18 août 1887 : « À mon grand étonnement, en ouvrant, ce matin, le *Figaro*, je trouve en tête une exécution littéraire de Zola, signée des cinq noms suivants : Paul Bonnetain, Rosny, Descaves, Margueritte, Guiches. Diable, sur les cinq, quatre font partie de mon Grenier ! » Et, au 21 août : « Geffroy, qui touché et peiné des éreintements de ma personne, à propos du « Manifeste des Cinq », me lit un article qu'il vient de faire, et qui nous dégage, moi et Daudet, de toute participation au Manifeste. Mais je lui demande de ne pas le faire paraître, lui disant que je ne veux pas répondre, que je trouve l'accusation au-dessous de moi, que j'ai ignoré absolument le manifeste, et que si je m'étais cru le besoin d'exprimer ma pensée sur la littérature de Zola, je l'aurais fait moi-même, avec ma signature en bas, et qu'il n'était pas dans ma nature de me cacher derrière les autres<sup>258</sup> ». Alain Pagès pointe d'ailleurs l'apparente contradiction de ces jeunes qui créent une rupture assez violente avec le naturalisme, tout en restant familiers de Goncourt : « Car c'est bien ce qui est remarquable, dans l'histoire de Rosny – comme dans celle de Descaves ou de Margueritte – ce geste double, apparemment contradictoire : la rupture avec le cercle zolien, au moment du

---

<sup>257</sup> Anatole France, « Octave Feuillet », in *La Vie littéraire, troisième série*, 1921.

<sup>258</sup> Edmond & Jules de Goncourt, *Journal. Mémoires de la vie littéraires. III – 1887-1896*, Robert Laffont, « Bouquins », 1989, p. 52-53.

Manifeste des Cinq, en août 1887 ; et les retrouvailles avec la famille naturaliste, grâce à la mise en place de l'Académie Goncourt, à partir de 1903<sup>259</sup> ».

C'est peut-être Anatole France qui saisit le mieux les conséquences du Manifeste des Cinq. On peut ainsi lire dans sa chronique de « La Vie littéraire » parue dans *Le Temps* du 20 avril 1890, au détour d'un article sur Octave Feuillet<sup>260</sup> :

Pendant la Terreur naturaliste, M. Octave Feuillet ne se contentait pas de vivre, comme Sieyès ; il continuait d'écrire. On croyait qu'on ne verrait pas la fin de la tourmente. On croyait que le régime de la démagogie littéraire ne finirait pas, que le Comité de salut public, dirigé par M. Émile Zola, que le tribunal révolutionnaire, présidé par M. Paul Alexis, fonctionneraient toujours. Nous lisions sur tous les monuments de l'art : « Le naturalisme ou la mort ! » Et nous pensions que cette devise serait éternelle. Tout à coup est venu le 9 Thermidor que nous n'attendions pas. Les grandes journées éclatent toujours par surprise. On ne les prépare pas par des excitations publiques. Le 9 Thermidor qui renversa la tyrannie de M. Zola fut l'œuvre des Cinq. Ils publièrent leur manifeste. Et M. Zola tomba à terre, abattu par ceux qui la veille lui obéissaient aveuglément.

Dans *Le Temps* du 28 août 1887, Anatole France reprenait certains des arguments du Manifeste pour donner sa propre critique du roman de Zola : « Mais le pire défaut de *La Terre*, c'est l'obscénité, l'obscénité gratuite. Les paysans de M. Zola sont atteints de satyriasis. [...] Zola a comblé cette fois la mesure de l'indécence et de la grossièreté », faisant écho sans doute à une des formules du Manifeste maintes fois reprises et décriées qu'il cite dans son article : « Non seulement l'observation est superficielle, les trucs démodés, la narration commune et dépourvue de caractéristiques, mais la note ordurière est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que, par instants, on se croirait devant un recueil de scatologie. Le Maître est descendu au fond de l'immondice ». Comme les auteurs du Manifeste, France marque sa rupture avec le naturalisme de Médan en alternant critiques

---

<sup>259</sup> Alain Pagès, « Le retour du Manifeste », in *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010, p. 14.

<sup>260</sup> Article repris dans la troisième série de *La Vie littéraire*, en 1921.

virulentes du roman et attaques *ad hominem* contre son auteur tout en reprenant le mouvement « autrefois » / « maintenant » : « Que M. Émile Zola ait eu jadis, je ne dis pas un grand talent, mais un gros talent, il se peut. Qu'il lui en reste encore quelques lambeaux, cela est croyable, mais j'avoue que j'ai toutes les peines du monde à en convenir. Son œuvre est mauvaise et il est un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés ». Dans les pas d'Anatole France, Ferdinand Brunetière annonce le 1<sup>er</sup> septembre 1887 dans *La Revue des Deux Mondes* « la banqueroute du naturalisme » : « Aujourd'hui, le naturalisme n'a tenu aucune des promesses qu'il nous avait faites ; mais M. Zola, lui, a réalisé toutes les craintes qu'il nous inspirait ; et comme il a eu l'art de lier la cause du naturalisme à celle de ses romans, c'est le naturalisme qui paiera pour M. Zola ! »

### 3. Une « pauvre aventure »

Par la suite, les différents signataires du « Manifeste des Cinq » désavoueront cette « pauvre aventure » pour reprendre les mots de Rosny (« J'ai gardé de cette pauvre aventure un profond dégoût<sup>261</sup> »). Leur prise de distance vis-à-vis du « Manifeste » s'accompagnant d'autre part d'une prise de distance vis-à-vis de Rosny lui-même, comme c'est le cas pour Paul Bonnetain et Lucien Descaves dans l'entretien qu'ils donnent à Jules Huret en 1891 :

Ce qui fut dit, fut fait. Un troisième ami, Paul Margueritte, me donna pleins pouvoirs par lettre et nous mandâmes Guiches et Rosny. Ce dernier rédigea le « manifeste » (car nous l'appelions ainsi n'étant pas jeunes qu'à moitié), et n'accepta point d'amendements. De là, le côté scientifico-pompier de la tartine, ce bon Rosny aimant à gâter son énorme talent par un abus de néologismes pharmaceutiques<sup>262</sup>.

[...]

---

<sup>261</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, *op. cit.*, p. 222.

<sup>262</sup> Paul Bonnetain à Jules Huret, in *Enquête sur l'évolution littéraire*, *op. cit.*, p. 243.

Il n'en manque pas, de beaucoup de talent et d'avenir ; vous les connaissez comme moi : c'est Hennique, Marguerite, Rosny. Ah ! Rosny ! ... Mais il a vraiment quelque chose qui me dépasse : c'est son orgueil, un orgueil incommensurable, fou, dont on n'a pas d'idée ! Et un théoricien ! Et un esthète ! A-t-il du temps à perdre ! Il me rappelle ce pasteur protestant des *Mémoires* de Goncourt qui, dans sa manie de prêcher, se promenait toujours avec une chaire sous le bras ; de temps en temps, il calait la chaire, y grimpait, et en avant les boniments ! Rosny me fait un peu l'effet de ce pasteur protestant. De même, je n'ai pas été surpris quand des amis m'ont dit que *Daniel Valgraive* était accompagné d'un double envoi d'auteurs. Ayant entendu célébrer l'exemple *unique* en littérature de la collaboration des Goncourt, frères par le sang et frères par l'esprit, Rosny, sans doute, n'a pas voulu qu'il fût dit que quelque chose de rare et de difficile lui était impossible à réaliser... Et il y a aujourd'hui les Rosny, comme il y a les Goncourt ! Acceptons-en l'augure. C'est beau, l'orgueil<sup>263</sup> !

Cependant, la rétractation la plus symbolique est sans doute celle de Rosny lui-même, lorsqu'il accepte de parler au pèlerinage de Médan en 1911, où il renie le contenu du Manifeste et salue en Zola le « chef du Naturalisme » : « Abstraction faite de ses débuts, Zola reste opiniâtrement fidèle à son programme ; on ne remarque un changement que vers la fin<sup>264</sup>. » Il revient, dans ce discours, sur la question de la gloire des figures légendaires de la littérature française du siècle passé et reconnaît sa dette et la filiation qui le mènent vers eux, passant par Zola :

Avec un Zola moins méthodique, moins obstiné, moins combatif, de grands succès étaient possibles, mais aurions-nous eu une forte et cohérente période naturaliste ? La gloire des réalistes risquait d'être successive et partielle : au lieu de la pléiade des Flaubert, des Goncourt, des Zola, des Daudet, des Maupassant, des Huysmans, sans doute n'eussions-nous admiré que des astres solitaires. Peu importe ! me dira tel écrivain soucieux des seuls efforts individuels. Je pense qu'il importe beaucoup. Une fièvre heureuse et féconde accompagne les rudes batailles d'art : elles secouent les inerties, elles renouvellent les sensations, elles donnent un goût savoureux à tout ce

---

<sup>263</sup> Lucien Descaves à Jules Huret, in *Enquête sur l'évolution littéraire*, *op. cit.*, p. 252-253.

<sup>264</sup> J.-H. Rosny aîné, « L'action littéraire de Zola, discours prononcé par J.-H. Rosny au 9<sup>e</sup> pèlerinage de Médan », *Bulletin de l'Association Émile Zola*, n° 5, 1911, p. 146.

qui était devenu fade, elles ajoutent des éléments de beauté aux littératures défaillantes. Tout en favorisant l'éclosion des tendances nouvelles, elles sont fort salutaires aux tendances traditionnelles. Et donc, pour avoir conduit la bataille d'une manière heureuse et brillante, Zola mérita bien d'être considéré, en son vivant, comme le chef du Naturalisme<sup>265</sup>.

Il s'agit cependant de relativiser l'honnêteté de ce discours, probablement motivé par une volonté d'apaisement avec les familiers de Zola<sup>266</sup>. Ce désaveu du Manifeste ne permet pas pour autant de considérer que la querelle commencée en 1886 est définitivement close. Ainsi évite-t-il sciemment de citer son nom parmi les grands du dix-neuvième siècle lors d'une enquête menée en 1922 dans le journal *Les Marges* :

Le siècle de Balzac, de Stendhal, de Hugo, de Baudelaire, de Vigny, de Flaubert, des Goncourt, des naturalistes, des symbolistes... Le siècle de l'électromagnétisme, des principes de Carnot, de la chimie organique, de la biologie supérieure, de la radioactivité... Le siècle où la peinture française devint la première du monde. Le siècle du transformisme, etc., etc., etc., est un grand siècle par l'intelligence, par l'art, par la science...<sup>267</sup>

C'est dans son livre de souvenirs, *Torches et Lumignons*, en 1921, que Rosny reviendra plus longuement sur cette affaire en donnant d'intéressants détails sur l'écriture du Manifeste. Premièrement, bien que cela soit déjà communément admis, il affirme en être l'unique auteur, mais l'impulsion aurait été donnée par Paul Bonnetain qui avait alors l'idée d'un « article retentissant contre Zola<sup>268</sup> ».

---

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 148-149.

<sup>266</sup> Voir la lettre d'Alexandrine Zola à Rosny datée du 10 septembre 1911 publiée par Jean-Michel Pottier dans « L'ombre du manifeste. Autour d'une lettre d'Alexandrine Émile-Zola », *Les Cahiers Naturalistes*, n°70, 1996, p. 211-221.

<sup>267</sup> « Le XIX<sup>e</sup> siècle est-il un grand siècle ? », *Les Marges*, 2<sup>e</sup> série, n° 95, 15 mai 1922, p. 6-53. De même dans *Comoedia*, du 23 septembre 1927, à la question « Que pensez-vous de l'œuvre d'Émile Zola, et de son influence dès à présent ou dans l'avenir ? », il répond ceci : « Moins original que Balzac, Flaubert, les Goncourt, psychologue un peu trivial, Émile Zola est un écrivain puissant (...). Son influence *actuelle* me paraît presque négligeable. Pour l'avenir... je ne suis pas prophète ».

<sup>268</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, La Force française, 1921, p. 219.

L'amertume de Rosny est perceptible à la lecture de plusieurs commentaires qu'il laisse dans ce récit rétrospectif : « On n'a jamais raconté exactement l'histoire de cette manifestation un peu ridicule » ; « mon idée, ma vaine idée » ; « je le rédigeai simplement et d'ailleurs stupidement » ; « Au reste, j'étais déjà dégoûté, le manifeste m'apparaissait comme une farce grotesque », etc. Dans son édition critique du *Journal* de Rosny aîné, Jean-Michel Pottier fait d'ailleurs remarquer que le « Manifeste des Cinq [est] particulièrement absent du Journal<sup>269</sup> ». En effet, bien que les dates soient souvent manquantes, Rosny n'y note rien de particulier entre le 17 juillet 1887 et le 24 octobre où il écrit « [Goncourt] a répété un tas d'aphorismes que nous connaissons jusqu'à la corde et exprimé sur Zola des opinions d'un *triste anachronisme*<sup>270</sup> », vraisemblablement une des seules allusions à l'affaire. Dans cette période, il griffonne, sans laisser de date, « Importance de ne jamais projeter son ombre<sup>271</sup> ». Cette phrase sonne comme une maxime écrite dans les jours qui suivent la publication du Manifeste. Nous émettons alors cette hypothèse : Rosny écrit cette maxime pour lui-même, quelques jours ou quelques semaines après la publication du *Manifeste des Cinq* qui fait grand bruit et dont l'un des buts premiers était de lui permettre, ainsi qu'à plusieurs de ses compagnons, de faire une entrée remarquée dans la vie littéraire parisienne. Malheureusement pour eux, ils se retrouvent empêtrés dans un tourbillon médiatique qui leur échappe et éclipse rapidement le projet intellectuel qui en était à l'origine. Dans ses mémoires, Rosny exprime le sentiment de gâchis et d'écœurement qui l'avait pris alors immédiatement, au moment même de donner le manuscrit au *Figaro* pour impression. Dans cette perspective, cette notation

---

<sup>269</sup> J.-H. Rosny aîné, *Journal Cahiers 1880-1897*, édition établie et annotée par Jean-Michel Pottier, Du Lérot, Tusson, 2008, p. 106.

<sup>270</sup> *Ibid.*

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 103.

signifie pour lui qu'il ne faut pas céder à la tentation de l'*hybris* : il s'agit bien d'une douloureuse expérience dont il aura du mal à se défaire et qu'il ne reproduira pas<sup>272</sup>.

Le Manifeste des Cinq n'est pas un manifeste théorique et critique à proprement parler. S'il propose une certaine conception esthétique de la littérature en se voulant critique envers le naturalisme qu'il considère malade, il est avant tout destiné à attaquer Zola au travers du roman *La Terre* qui est en cours de publication. Comme le précise le récit de Rosny, l'ambition première du Manifeste était d'écrire un article « retentissant » qui serait suivi, comme un seul homme, par la jeunesse littéraire tout entière. Le Manifeste avait donc une double fonction performative : mettre ses auteurs et signataires sur le devant de la scène littéraire et créer un mouvement révolutionnaire porté par la jeunesse contre la tyrannie naturaliste. Si la première fonction a été en effet remplie<sup>273</sup>, le succès de la seconde est plutôt mitigé : « C'était en été, dans un Paris désertique. Je découvris Paul Marguerite à Sèvres ; il ne fit pas de résistance ; Gustave Guiches, encore à Paris, signa les yeux fermés. Puis, plus personne, il eût fallu fouiller la province, et Magnard avait fixé une date... Au reste, j'étais déjà dégoûté, le manifeste m'apparaissait comme une farce grotesque<sup>274</sup>. » Si l'on en croit ce récit, le Manifeste échappe à ses auteurs, avant même sa publication, qui échouent pourtant à créer ce mouvement révolutionnaire. En revanche il crée une brèche où s'engouffrent les adversaires de Zola les plus farouches qui crient, comme nous avons pu le voir, à la mort du

---

<sup>272</sup> Peut-être cette expérience douloureuse, au sein de la communauté médiatique parisienne, est-elle la cause de son mutisme au moment de l'Affaire Dreyfus ? Il ne se sera jamais exprimé dessus autrement que de façon anecdotique dans ses mémoires sur l'Académie Goncourt, en 1927, en parlant du salon des Ménard Dorian qui étaient des Dreyfusards : « J'avouerai que l'affaire Dreyfus ne m'a point d'abord agité. La condamnation primitive de ce capitaine me semblait un incident quelconque. Comment éviter, dans un grand pays militaire comme la France, que des indigènes se vendent à l'ennemi ? » (J.-H. Rosny aîné, *L'Académie Goncourt, les salons, quelques éditeurs*, éditions G. Crès, 1927, p. 166-170).

<sup>273</sup> Dans sa plaidoirie en faveur d'Alphonse Daudet et Léon Hennique pour la succession d'Edmond de Goncourt qui permettra par la suite la création de l'Académie Goncourt, Raymond Poincaré indique que dans son testament « le 5 novembre 1887, Edmond de Goncourt déclare qu'il substitue Henri Rosny [sic] à Henri Créard », soit moins de trois mois après la publication du Manifeste. Voir *Plaidoirie de Maître Poincaré, avocat de MM. Alphonse Daudet et Léon Hennique*, A. Chevalier-Marescq et C<sup>ie</sup> Éditeurs, Paris, 1897, p. 25.

<sup>274</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, op. cit., p. 220.



naturalisme. C'est pourtant un sujet que le Manifeste n'aborde pas<sup>275</sup> puisqu'il pointe spécifiquement la trahison esthétique de Zola. Dépassés par l'événement médiatique, les signataires du Manifeste passent malgré eux pour des arrivistes uniquement intéressés par l'autopromotion et la satisfaction de leurs maîtres Goncourt et Daudet, occultant l'enjeu premier de la dissidence : une tentative intellectuelle et morale d'affirmer son existence et son autonomie d'une jeune génération qui essaye de s'imposer dans un champ littéraire dominé par des figures légendaires qui suscite chez eux un « vieux reliquat de religiosité, voire de fétichisme<sup>276</sup> ».

## **II. S'EMANCIPER DES FIGURES LEGENDAIRES ? L'ENQUETE SUR L'EVOLUTION LITTERAIRE DE JULES HURET.**

Nous l'avons vu, si le *Manifeste des Cinq* consiste avant tout en un coup d'éclat médiatique dirigé contre Zola, quelques idées esthétiques sont exprimées sous la plume de Rosny. Mais le plus important est cette tentative de création d'un mouvement de la jeunesse littéraire parisienne en rupture avec le naturalisme de Médan et s'émancipant des figures légendaires envers qui elles pouvaient avoir un fétichisme jusqu'à présent. Cette cassure des

---

<sup>275</sup> C'est une réflexion qui ne trouve peut-être que dans cette phrase : « [...] après tout Zola n'était pas le naturalisme et qu'on n'inventait pas l'étude de la vie réelle après Balzac, Stendhal, Flaubert et les Goncourt ; mais personne n'osait l'écrire, cette hérésie ». J.-H. Rosny (*et als*), « La Terre », *Le Figaro*, 18 août 1887, p. 1..

<sup>276</sup> Lettre à Zola, du 6 novembre 1886. Le 10 août 1935, *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques* rappellent dans une brève qu'à l'époque une chanson de Jules Jouy donnée au « Chat noir » fustigeait les signataires du Manifeste, dont voici l'un des couplets : « Afin de lui faire du mal / Ils rampèrent vers l'animal / Puis s'assirent sur leur séant / Autour de l'énorme géant. / Ils étaient cinq petits enfants / Qui chassaient les gros éléphants ! » (Cité d'après Alain Pagès, « Le Manifeste des Cinq », in *Zola et le groupe de Médan*, Perrin, 2014, p. 347-348.)

Cinq est rappelée, sans être évoquée explicitement, dans l'année 1891 : le 3 mars, le journaliste Jules Huret fait paraître dans l'*Écho de Paris* les premiers entretiens de son « Enquête sur l'évolution littéraire » où il interrogera jusqu'au 5 juillet 1891 soixante-quatre auteurs qui donneront leurs avis sur l'actualité de la vie littéraire. Le succès de cette chronique est à ce point conséquent que la compilation des entretiens est publiée la même année dans la collection « Bibliothèque Charpentier » chez l'éditeur Fasquelle, en conservant la chronologie et l'organisation thématique des entretiens publiés dans l'*Écho de Paris*.

Introduisant sa première chronique, Jules Huret annonce d'emblée son orientation de polémiste et se montre à la recherche de sensationnalisme en associant la littérature à l'art de la querelle publique : « Si nous causions littérature ? Et d'ailleurs, les querelles littéraires ne sont pas les moins vives et les moins passionnées ; elles arrivent plus rarement que toutes les autres aux oreilles du public qui se désintéresse pour être trop peu renseigné. En effet, il ignore et les tempéraments divers et les préoccupations d'esthétique de ceux qu'il lit, il ne sait pas quels drames se perpétrent à l'annonce d'un livre nouveau, dont le titre sur les murs est un coup de poignard en plein cœur pour les uns, et un clairon de victoire pour les autres. » S'il poursuit en évoquant les batailles des romantiques afin de mettre en perspective ce qu'il cherche à transmettre dans ses entretiens, il est bien difficile de ne pas penser, parmi tant d'autres, à l'affaire encore récente du *Manifeste des Cinq* : « Pour ces considérations, j'ai donc voulu étudier l'état actuel de la littérature, non seulement par les manifestations qui ont fait du bruit dans ces derniers temps, mais en tenant compte des productions de tout ordre et de toute inspiration de l'ensemble des artistes contemporains. » Et dans l'avant-propos de la publication dans la Bibliothèque Charpentier, il précise :

Si, au lieu d'informations recueillies au jour le jour, sous la pression et selon les hasards de l'actualité, j'avais voulu classer, en vue d'un livre de documentation rigoureuse, les forces littéraires de ce temps, j'aurais eu à choisir entre deux méthodes d'investigation : ou consulter les auteurs sans leur faire connaître l'opinion

de leurs confrères, ou les consulter en communiquant à chacun les résultats d'ensemble. Nul doute que la partie esthétique n'eût gagné au premier procédé, et que nous n'eussions de la sorte obtenu une confession libre et spontanée des préférences artistiques de nos écrivains. Nul doute encore que le second procédé ne nous eût valu une combativité raisonnée, montré toutes les ressources de la dialectique critique à travers la généralisation de la bataille<sup>277</sup>.

Bien qu'aujourd'hui son travail soit un outil extrêmement précieux pour connaître l'état de la littérature française fin-de-siècle<sup>278</sup>, il est à l'époque un instrument sensationnaliste et créateur de polémique. En attestent des questions particulièrement orientées en ce sens, comme celle posée à Anatole France qui ouvre le premier des entretiens : « Quand, avec une bonne grâce charmante, le maître critique se fut livré à mon indiscretion, je lui demandai : Le naturalisme est-il malade ? » Cette question n'attend, comme on peut s'en douter, qu'une seule réponse de la part de son interlocuteur : « Il me paraît de toute évidence qu'il est mort. » Dans son avant-propos, Jules Huret justifie ainsi sa démarche : « [L'Enquête] offre, plus simplement, sous l'inquiète lorgnette de l'actualité et dans le champ clos d'un journal, le spectacle, pour la première fois, Mesdames et Messieurs, d'artistes présentés en liberté et mal embou...lés, qu'on se le dise afin que n'en ignore la foule dont la férocité se complaît en toutes les arènes.<sup>279</sup> » Si Jules Huret n'évoque pas le *Manifeste des Cinq* dans ses introductions, il s'inspire manifestement de son brouhaha médiatique pour plaire à son public.

Parmi les différentes controverses créées par la parution de ses entretiens dans l'*Écho de Paris*, intéressons-nous spécifiquement à ceux, dans l'ordre chronologique de publication, de Goncourt, Zola et Rosny qui se répondent les uns en regard des autres dans la perspective qui est la nôtre : la révolte de la jeunesse littéraire parisienne.

---

<sup>277</sup> Jules Huret, « Avant-propos », *Enquête sur l'évolution littéraire*, Bibliothèque Charpentier, 1891, p. VIII.

<sup>278</sup> En 2015, l'Observatoire de la vie littéraire (OBVIL) a mis en ligne sur son site une édition numérique de *L'Enquête* : [http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/critique/huret\\_enquete-litteraire](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/critique/huret_enquete-litteraire)

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. X.

## 1. Edmond de Goncourt : « Tuer le romanesque » pour renouveler « l'imagination en prose »

Introduisant la section « Les naturalistes », Jules Huret écrit ceci dans l'*Écho de Paris* du 31 mars 1891 : « Et puisque « le naturalisme est mort », je ne pouvais vraiment pas l'enterrer, dans mon *Enquête*, sans l'assentiment de ceux qui lui ont donné le jour et de ceux qui l'ont fait vivre. » Ce à quoi Edmond de Goncourt, dont l'entretien inaugure la section – avant celui de Zola –, répond vraisemblablement sans hésiter « oui, je crois que le mouvement naturaliste – disons *naturiste*, comme s'expriment les Japonais, – je crois qu'il touche à sa fin, qu'il est en train de mourir et qu'en 1900, il sera défunt et remplacé par un autre. Oui, il sera décédé à la suite d'une mort naturelle, sans s'être empoisonné, comme on le prétend, par ses œuvres, – et cela logiquement, parce qu'il aura un demi-siècle d'existence qui est la moyenne de l'existence des mouvements littéraires de ce temps<sup>280</sup> ». Pour Goncourt, le naturalisme disparaît de sa belle mort selon les lois naturelles de l'évolution, c'est-à-dire qu'ayant succédé au règne du romantisme, dorénavant c'est à son tour de laisser la place à un autre mouvement intellectuel, artistique ou esthétique. L'emploi de la pronominalisation du verbe « empoisonner » est notable : Goncourt ne sanctionne pas les œuvres ou les auteurs qui auraient pu trahir le programme naturaliste, alors que c'était précisément l'accusation que les signataires du *Manifeste des Cinq* portaient contre Zola, mais fait le constat que le siècle qui s'ouvre n'est pas celui du mouvement que lui et son frère ont participé à créer. À ce titre il est bien plus bienveillant que Zola et se montre assez enthousiaste et curieux à propos de ce qui va suivre le naturalisme : « Or, comme tout mouvement littéraire est une réaction contre le mouvement qui l'a précédé, il est incontestable que, dans l'évolution qui doit s'accomplir,

---

<sup>280</sup> Jules Huret, « M. Edmond de Goncourt », *Enquête sur l'évolution littéraire*, op. cit. p. 166.

cette réaction aura lieu. » L'usage du futur n'est pas anodin dans la démarche de Goncourt qui fera le souhait que sa future Académie soit le lieu d'une création littéraire de la jeunesse. De plus, il écarte ainsi le coup d'éclat du *Manifeste des Cinq* qu'il ne soutenait déjà pas en 1887 : la réaction d'un mouvement qui va succéder au naturalisme n'est pas encore arrivée. C'est ainsi qu'il constate que « dans le mouvement romantique, vous avez l'œuvre colossale d'Hugo, et dans le naturalisme, vous avez l'œuvre, en beaucoup, beaucoup de gros volumes, de Zola et de Daudet. » Jules Huret lui demande alors quelle sera l'orientation de la réaction :

C'est clair comme le jour : dans le mouvement qui se prépare, il se fera une prédominance de la psychologie sur la physiologie. Mais je ne vois pas encore les chefs, les têtes de colonne de ce mouvement. Dans les gens qui viennent après nous, je discerne des gens d'un très grand talent, comme Huysmans, comme Maupassant, comme Mirbeau, comme Rosny, comme Margueritte, comme Hennique, comme d'autres encore ; mais en dehors de l'indépendance et de l'envolée libre de tout talent, ces nouvelles fournées de la gloire me semblent se rattacher encore à l'école naturaliste<sup>281</sup>.

Les noms que Goncourt cite sont déjà couchés sur l'un de ses testaments pour la création de l'Académie et, à part Maupassant qui décède en 1893, tous en seront des membres fondateurs. Il poursuit sur une intuition assez pertinente :

Ma pensée, en dépit de la vente plus grande que jamais du roman, est que le roman est un genre usé, éculé, qui a dit tout ce qu'il avait à dire, un genre dont j'ai tout fait pour tuer le romanesque, pour en faire des sortes d'autobiographies, de mémoires de gens qui n'ont pas d'histoire. Mais ce n'est point assez encore. Pour moi il y a une nouvelle forme à trouver que le roman pour les imaginations en prose, et l'inventeur et les propagateurs de cette forme, qu'ils soient matérialistes, spiritualistes, symbolistes, n'importe quoi en -iste, seront, selon mon idée, les meneurs du mouvement intellectuel du vingtième siècle.<sup>282</sup>

---

<sup>281</sup> Jules Huret, « M. Edmond de Goncourt », *Enquête sur l'évolution littéraire*, op. cit., p. 168.

<sup>282</sup> *Ibid.*

Nous l'avons vu, Goncourt ouvre, dans son discours, une véritable fenêtre pour la jeunesse : non seulement il fait le constat que le naturalisme est naturellement amené à disparaître, mais il appelle les jeunes auteurs à poursuivre la recherche du chef d'œuvre qui ne soit pas exclusivement romanesque. Au regard de l'histoire des arts narratifs du XX<sup>e</sup> siècle, deux formes d'expressions qui sont déjà en gestation en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle et s'émancipent de la forme du roman, peuvent correspondre à la vision de Goncourt : le cinéma et la bande-dessinée. Et c'est en particulier le premier qui se caractérise par des auteurs qui mènent des mouvements intellectuels après la Seconde Guerre mondiale. Quant aux genres romanesques qui suivraient le naturalisme, dans la perspective qui est la nôtre, nous pouvons considérer que le roman scientifique et ses dérivés hérités du roman populaire sont une réaction à la mort du romanesque dont parle Goncourt.

## 2. Émile Zola : Une jeunesse incapable de dépasser son héritage naturaliste

Publié à la suite de l'entretien avec Goncourt, celui de Zola semble lui répondre tant les visions sur la jeunesse littéraire s'opposent. Là où Goncourt semblait accueillir Jules Huret à bras ouverts, Zola se montre plutôt cynique : « Ah ! ah ! me dit le maître, avec un sourire, en me serrant la main, vous venez voir si je suis mort ! Et bien ! vous voyez, au contraire ! Ma santé est excellente, je me sens dans un équilibre parfait, jamais je n'ai été plus tranquille<sup>283</sup>... ».

L'entretien s'ouvre sur la question de la jeunesse ; Zola réagissant à la façon dont « les jeunes parlaient du passé, du présent et de l'avenir de la littérature » :

---

<sup>283</sup> Jules Huret, « M. Émile Zola », *Enquête sur l'évolution littéraire*, op. cit., p. 169.

Ils sentent bien quelque chose, mais ils errent lamentablement autour de la formule qu'il faudrait trouver. Le naturalisme est fini ! Qu'est-ce à dire ? Que le mouvement commencé avec Balzac, Flaubert et Goncourt, continué ensuite par Daudet et moi, et d'autres que je ne cite pas, tire à sa fin ? C'est possible. Nous avons tenu un gros morceau du siècle, nous n'avons pas à nous plaindre ; et nous représentons un moment assez splendide dans l'évolution des idées au dix-neuvième siècle pour ne pas craindre d'envisager l'avenir<sup>284</sup>.

Le constat que fait Zola n'est pas que la jeunesse est incapable de dépasser l'héritage naturaliste, mais qu'elle n'est, pour l'instant, pas en mesure de proposer une réaction aussi importante que celle du naturalisme par rapport au romantisme. En ce sens, on retrouve la même réflexion que Goncourt : « en dehors de l'indépendance et de l'envolée libre de tout talent, ces nouvelles fournées de la gloire me semblent se rattacher encore à l'école naturaliste<sup>285</sup>. »

Bien qu'avec le *Manifeste des Cinq* des jeunes auteurs ont pu consommer une rupture virulente avec le naturalisme, ce mouvement critique ne s'est pas accompagné de l'écriture d'un chef d'œuvre qui mette en application les aspects théoriques du *Manifeste*. Ainsi, si Zola veut bien accepter la prétendue « mort du naturalisme », puisqu'il semble que c'est ce qu'attendent les jeunes auteurs de cette fin de siècle, il ne croit pas que soient venus des auteurs et des œuvres en mesure de le faire disparaître. Il répond en fait implicitement à deux accusations du *Manifeste* : oui, il s'intéresse encore à la jeunesse (« qu'ont-ils fait, ceux qui prétendent nous tuer si vite ? [...] Je ne les connais pas d'hier. Je les suis depuis dix ans, avec beaucoup de sympathie et d'intérêt ») et non, il n'a pas renié le programme esthétique du *Roman expérimental*, car si le mouvement naturaliste s'essouffle, « ce qui ne peut pas mourir

---

<sup>284</sup> Jules Huret, « M. Émile Zola », *Enquête sur l'évolution littéraire, op. cit.*, p. 170.

<sup>285</sup> Jules Huret, « M. Edmond de Goncourt », *Enquête sur l'évolution littéraire, op. cit.*, p. 168.

c'est la forme de l'esprit humain qui, fatalement, le pousse à l'enquête universelle, c'est ce besoin de rechercher la vérité où qu'elle soit, que le naturalisme a satisfait pour sa part<sup>286</sup> ».

La suite de l'entretien révèle un Zola très sceptique face à cette jeunesse qu'il n'apprécie pas particulièrement<sup>287</sup> : à peine cite-t-il Huysmans, qui fait alors paraître *Là-bas* dans *L'Écho de Paris*, tout en précisant qu'il incarne malgré tout le naturalisme contre lequel il ne pourra pas se poser en réaction. Il poursuit alors avec la pétulance qui le caractérise : « La matière du roman est un peu épuisée, et pour le ranimer il faudrait un bonhomme ! Mais, encore une fois, où est-il ? Voilà toute la question. [...] D'ailleurs, si j'ai le temps, je le ferai, moi, ce qu'ils veulent ! » Faudrait-il lire dans ce discours que Zola estime que la jeunesse, en 1891, n'est pas en mesure de proposer une alternative au roman naturaliste ? Zola serait-il le seul en mesure de dépasser Zola ? Ultime sarcasme adressé à cette jeunesse qui le lit dans les colonnes de *L'Écho de Paris*, Zola clôt l'entretien par ces mots : « Surtout, réunissez toute cette enquête en volume. Je tiens absolument à avoir cela dans ma bibliothèque ; quand ce ne serait que pour conserver le souvenir de cette bande de requins, qui, ne pouvant pas nous manger, se mangent entre eux ! »

Le discours de Zola sur la jeunesse est assez dur, mais il affirme la nécessité et l'universalité du naturalisme dans la création littéraire. Selon Zola, le naturalisme répond à la recherche de la vérité : on retrouve ici un élément que nous avons pointé plus tôt dans la correspondance de Rosny à Zola et Goncourt, alors que Rosny adressait aux deux maîtres du naturalisme son premier roman publié. Chez Goncourt, il était à la recherche de remarques sur son style (le style-artiste que revendique Goncourt) tandis qu'il demande à Zola son avis sur

---

<sup>286</sup> Jules Huret, « M. Émile Zola », *Enquête sur l'évolution littéraire*, op. cit., p. 171.

<sup>287</sup> Voir comment Zola s'insurge contre elle dans la « Lettre à la jeunesse » du 14 décembre 1897 (Fasquelle), et comment il en vient à l'exhorter à se placer du côté de la justice plutôt que de l'insurrection : « Où allez-vous, jeunes gens, où allez-vous, étudiants, qui battez les rues, manifestant, jetant au milieu de nos discordes la bravoure et l'espoir de vos vingt ans ? ». Lire à ce propos, l'article de Marie Aynié, « « Où allez-vous jeunes gens ? ». Zola et la jeunesse dreyfusarde », *Parlement[s]*, *Revue d'histoire politique*, 2007/2 (n° 8), p. 25-38. URL : <https://www.cairn.info/revue-parlements1-2007-2-page-25.htm>



« l'exécution » de *Nell Horn*. Il ne s'agit pas seulement de l'organisation du récit dans l'économie du roman, mais aussi du travail de documentation en amont qui doit se sentir dans la peinture sociale du récit. En effet, bien avant de revenir sur la « pauvre aventure » du *Manifeste des Cinq*, Rosny représente des personnages rationalisant le réel et en quête de la vérité. C'est ainsi qu'en 1887, le savant Bakhoûn des *Xipéhu* a tous les attributs du savant naturaliste. Quoi que puissent être les reproches que Rosny formule à l'encontre de Zola, ils ont en commun cette quête de la vérité, en vertu de la démarche expérimentale conçue par Claude Bernard, reprise par Zola dans *Le Roman expérimental* : « le romancier est fait d'un observateur et d'un expérimentateur<sup>288</sup> ».

### 3. J.-H. Rosny aîné : « Une littérature plus complexe, plus haute »

Dans *La Crise du roman*, Michel Raimond, ouvrait et fermait son premier chapitre par plusieurs commentaires sur Rosny, dont celui-ci, remarquant une formule que celui-ci prononce face à Jules Huret :

[En 1891] Rosny déclarait à Huret que le naturalisme avait fait son temps, qu'il espérait, quant à lui, *autre chose*, une « littérature plus complexe et plus haute ».

Il avait dès 1887 trouvé sa voie dans *Les Xipéhu* dont le fantastique terrifiant avait beaucoup impressionné Daudet. C'était le début d'une riche série de romans scientifiques ou préhistoriques qui étaient autant d'illustrations d'un univers pluralistique. Mais, à côté de cette prodigieuse rêverie qui n'a de consistance que celle que lui prête la minutieuse observation de ce réaliste de l'irréel, Rosny trouvait une autre issue à l'impasse naturaliste : religion humaine, morale progressiste que révélait *Daniel Valgraive* avant *L'Impérieuse bonté*<sup>289</sup>.

---

<sup>288</sup> Émile Zola, *Le Roman expérimental*, Fasquelle, 1902 [1880], p. 7.

<sup>289</sup> Michel Raimond, *La Crise du roman. Des lendemains du Naturalisme aux années vingt*, Paris, José Corti, « Les Essais », 1966, p. 43.

Toute l'ambition poétique de Rosny se résume en cette expression programmatique : produire « une littérature plus complexe et plus haute ». Pour le jeune auteur de 35 ans il s'agit de conserver les acquis du roman naturaliste, en particulier sa méthode expérimentale, et le dépasser en y intégrant une plus vaste compréhension scientifique du monde en accompagnant la révolution scientifique du siècle :

L'évolution sociale, le progrès matériel ont créé d'autres visions, ont suscité d'autres émotions chez les êtres ; les émotions des uns ne sont pas les émotions des autres, et, pour pouvoir les comprendre toutes et les traduire, l'écrivain d'à-présent doit avoir la *compréhension* (je ne le répète pas trop) historique, scientifique, industrielle, pérégrinatrice de l'époque à laquelle nous vivons<sup>290</sup>.

Notons trois différences entre la version d'origine de l'entretien publiée dans *L'Écho de Paris* du 10 avril et celle, en volume, à la Bibliothèque Charpentier. Toutes les trois sont probablement réalisées à la suite d'échanges entre le journaliste et Rosny comme cela est le cas dans la plupart des entretiens rapportés : dans ce seul numéro du 10 avril, à la suite de l'entretien avec Rosny, Jules Huret retranscrit une lettre de Huysmans datée du 6 avril dans laquelle il souhaite apporter quelques précisions. Deux corrections semblent mineures dans cette version définitive : « une littérature plus complexe, plus *large* » devient « plus complexe, plus *haute*<sup>291</sup> » et « De Bourget ne disons rien » devient « De Bourget j'ai déjà dit dans la *Revue Indépendante* ce que je voulais en dire ; il serait trop long d'y insister<sup>292</sup> ». Le changement d'adjectif dans le premier cas pourrait être significatif, mais il s'agit probablement d'éviter la redondance avec ce qui suit (« c'est une marche vers l'élargissement de l'esprit humain ») et il reste dans les deux cas qu'il est question d'ouverture de l'entendement. La correction qui nous paraît vraiment significative est faite sur le texte de Jules Huret qui présente dans *L'Écho de Paris* Rosny de cette façon : « M. Rosny, qui aurait

---

<sup>290</sup> Jules Huret, « M. J.-H. Rosny », *Enquête sur l'évolution littéraire, op. cit.*, p. 233.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 235.

pu être le critique et l'esthète du groupe [les auteurs du Manifeste des Cinq], par suite de cette dispersion se contenta de parler pour son propre compte ». L'hypothèse de ce que Rosny aurait pu être disparaît de la version définitive : « M. Rosny, par suite de cette dispersion...<sup>293</sup> », comme s'il s'agissait, en 1891, de renier l'idée de groupe, dans lequel il aurait eu une place prépondérante. Cela rejoint et confirme en effet ce qu'il dit dans *La Revue Indépendante* au même moment : la crise du roman est liée à l'idée d'école et de groupes qui tendent à transformer en partis politiques ce qui doit se contenter d'être de la création littéraire pure et simple, l'art pour l'art.

Il est aussi intéressant de lire dans *L'Enquête* les quelques discours produits sur Rosny par les autres auteurs de sa génération qui commentent notamment son style et son orgueil dans une expression très libre, sans doute encouragée par la démarche polémique de Jules Huret, et dont certaines expressions plutôt rudes sont assez remarquables.

À propos du Manifeste des Cinq, Paul Bonnetain explique :

Ce qui fut dit, fut fait. Un troisième ami, Paul Margueritte, me donna pleins pouvoirs par lettre et nous mandâmes Guiches et Rosny. Ce dernier rédigea le « manifeste » (car nous l'appelions ainsi n'étant pas jeunes qu'à moitié), et n'accepta point d'amendements. De là, le côté scientifico-pompier de la tartine, ce bon Rosny aimant à gâter son énorme talent par un abus de néologismes pharmaceutiques<sup>294</sup>.

Lucien Descaves, quant à lui, tout en vantant son talent, dénonce l'orgueil de Rosny qui ose écrire une œuvre à quatre mains avec son frère à l'image des Goncourt :

Il n'en manque pas, de beaucoup de talent et d'avenir ; vous les connaissez comme moi : c'est Hennique, Margueritte, Rosny. Ah ! Rosny ! ... Mais il a vraiment quelque chose qui me dépasse : c'est son orgueil, un orgueil incommensurable, fou, dont on n'a pas d'idée ! Et un théoricien ! Et un esthète ! A-t-il du temps à perdre ! Il me rappelle ce pasteur protestant des Mémoires de Goncourt qui, dans sa manie de

---

<sup>293</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>294</sup> Jules Huret, « M. Paul Bonnetain », *Enquête sur l'évolution littéraire, op. cit.*, p. 243.

prêcher, se promenait toujours avec une chaire sous le bras ; de temps en temps, il calait la chaire, y grimpaît, et en avant les boniments ! Rosny me fait un peu l'effet de ce pasteur protestant. De même, je n'ai pas été surpris quand des amis m'ont dit que Daniel Valgraive était accompagné d'un double envoi d'auteurs. Ayant entendu célébrer l'exemple unique en littérature de la collaboration des Goncourt, frères par le sang et frères par l'esprit, Rosny, sans doute, n'a pas voulu qu'il fût dit que quelque chose de rare et de difficile lui était impossible à réaliser... Et il y a aujourd'hui les Rosny, comme il y a les Goncourt ! Acceptons-en l'augure. C'est beau, l'orgueil<sup>295</sup> !

Gustave Kahn évoque la lourdeur et la complexité d'une œuvre naturaliste frelatée de vieux relent de romantisme et sans doute assez fleur bleue :

Le naturalisme franc et pur, celui d'Alexis, par exemple, si peu intéressant qu'il soit, c'est encore une espèce de... naturalisme ; mais ce qui est falot, oh ! bien falot, cela, ce sont les tartines-sandwich de naturalisme compliquées de violons chantant sous des fenêtres au clair de lune ! ...

— De qui parlez-vous donc ?

— De M. J.-H. Rosny, tout simplement. Oh ! ses *Corneilles*<sup>296</sup> !

Il est difficile, quoi qu'on puisse vouloir en dire, de se montrer en total désaccord avec certains de ces jugements : « côté scientifico-pompier de la tartine », « néologismes pharmaceutiques », « orgueil incommensurable », « pasteur protestant », « tartine-sandwich de naturalisme compliquées de violons sous des fenêtres au clair de lune », etc., sont autant d'attaques *ad hominem* que dirigées contre une œuvre romanesque encore en construction et qui peine encore à s'émanciper des figures légendaires de la littérature dont elle se réclame. L'exaspération sensible de ces remarques contre le style d'écriture de Rosny révèle bien que la posture intellectuelle du jeune critique de la *Revue Indépendante* passe difficilement auprès de ses pairs et amis (Bonnetain et Descaves sont tous deux co-signataires du Manifeste des Cinq et membres réguliers du Grenier, quant à Kahn, il était rédacteur en chef de la *Revue*

---

<sup>295</sup> Jules Huret, « M. Lucien Descaves », *Enquête sur l'évolution littéraire*, op. cit., p. 253.

<sup>296</sup> Jules Huret, « M. Gustave Kahn », *Enquête sur l'évolution littéraire*, op. cit., p. 403.

*Indépendante*) qui lui reconnaissent davantage une force de théoricien que de romancier à l'orée de sa carrière.

Dans l'introduction de son ouvrage, Jules Huret s'amuse à classer les auteurs interrogés selon plusieurs catégories et Rosny se voit ainsi faire partie des « Boxeurs et savatiers » aux côtés de Paul Adam, Lucien Descaves, Rémy de Gourmont ou encore, parmi d'autres, Joris-Karl Huysmans et Émile Zola. Notons, pour le plaisir de l'esprit, les autres catégories présentées par le journaliste : « Bénins et bonisseurs » (Paul Hervieu, Henri de Régnier...), « Acides et pointus » (Anatole France, Paul Verlaine...), « Vagues et morfondus » (Léon Hennique, Guy de Maupassant...), « Ironiques et blagueurs » (Gustave Guiches, Ernest Renan...) et « Théoriciens » (Edmond de Goncourt, Stéphane Mallarmé...).

Enfin, Jean Ajalbert semble être le seul à venir au secours de son ami Rosny, dont il ne dit mot dans l'entretien initial, et envoie à Huret une lettre publiée en appendice dans laquelle il revient sur certains oublis (Daudet, Goncourt, les Symbolistes) et plus en détail sur Rosny :

Cette omission réparée, il faut que je m'accuse d'une autre. Il n'est pas permis à ceux de notre génération de parler aussi longtemps que j'ai fait, sans nommer J. -H. Rosny, sans affirmer de hautes sympathies devant le labeur énorme, la grave intelligence, la ferme intégrité littéraire de J. H. Rosny. Lui a donné du nouveau, et robuste de foi dans l'avenir, par des œuvres maîtresses comme le *Bilatéral*, les *Xipéhuz*, le *Plateau de Tornadres*, la *Légende sceptique*, *Daniel Valgraive*, en aiguillant le roman vers la science et le socialisme, il pourrait bien avoir prévu la littérature de demain...

Si je parie de Rosny seul, c'est que des nôtres il est le premier par le talent — et le moins gâté de tous par une critique, assez aimable aux œuvres de transition, implacable aux œuvres hardiment en avant, comme celles de J.-H. Rosny, dont nous devons répéter le nom d'autant plus que l'injustice est plus grande. Je vous serais donc reconnaissant tout à fait de publier cette addition à mon interview<sup>297</sup>.

---

<sup>297</sup> Jules Huret, « M. Jean Ajalbert », *Enquête sur l'évolution littéraire*, op. cit., p. 438-439.

*L'Enquête sur l'évolution littéraire* paraît ainsi comme un nouveau point de départ pour Rosny, lui permettant de faire oublier la « pauvre aventure » du *Manifeste*. Il n'est plus alors ce révolutionnaire qui cherche à faire un coup d'éclat pour se faire connaître en voulant abattre une cible glorieuse contestée mais encore trop robuste pour lui. Tout en restant proche de Goncourt, il y gagne une indépendance qui lui permet ainsi une émancipation des figures légendaires. Comme on le verra par la suite, c'est à cette période qu'il fréquente les milieux symbolistes qui l'inspireront manifestement dans sa production romanesque au cours de cette décennie. Au début des années 1890, Rosny n'est plus un « petit naturaliste » (ou petit « néo-réaliste » comme le classe Huret), mais un jeune auteur qui cherche à faire connaître sa théorie littéraire tournée vers l'exposition d'une littérature rationnelle et scientifique, comme le conclut Jean-Michel Pottier :

La proposition de Rosny de partir d'une « base large » – le manuscrit hésite entre, sentiment et base – pour bâtir des œuvres complexes reprend l'idée communément acquise de quitter le simple pour parvenir au complexe. Notons d'ailleurs que ce mot de « complexité » apparaît comme le point de convergence esthétique de trois discours : celui de Rosny aîné, celui de Zola dans sa réponse à l'enquête de Jules Huret et celui d'Edmond de Goncourt dans la préface de *Chérie* en 1884. Le discours scientifique, chez Rosny, apparaît comme une voie nouvelle de son esthétique romanesque<sup>298</sup>.

### **III. LE RETOUR DANS L'ARENE CRITIQUE ET L'EXPOSITION PROGRESSIVE D'UNE THEORIE LITTERAIRE DANS LA PETITE PRESSE**

Passée la « pauvre aventure » du *Manifeste*, Rosny entre de nouveau et de façon plus apaisée dans l'arène critique et exprime de façon moins revendicative et belliqueuse ses idées et théories littéraires dans quelques revues, où il publie aussi parfois des textes poétiques et de

---

<sup>298</sup> Jean-Michel Pottier, « L'ombre du manifeste. Autour d'une lettre d'Alexandrine Émile-Zola », *Les Cahiers Naturalistes*, n°70, 1996, p. 211-221

fiction, en particulier dans *La Revue Indépendante* (1887-1891) et *Le Bambou* (12 fascicules à parution mensuelle, 1893). Ce sont dans ces publications que peut se lire l'essentiel de sa théorie littéraire à l'aube de sa carrière. Par la suite il s'exprimera davantage dans des préfaces (comme il le fait pour le recueil *L'Immolation* en 1887 et *Daniel Valgraive* en 1891 ou pour la réédition de *La Mort de la Terre* chez Plon en 1912), parfois au sein d'un récit, ou au détour d'un article. Si certaines de ses positions évoluent au fil des ans, à l'image du discours prononcé à Médan en 1911 qui revient sur plusieurs points exprimés dans le Manifeste, on retrouve ici en condensé les éléments les plus marquants de ses idées littéraires : un constat de crise à propos de l'état des arts et des lettres, des propositions concernant la façon dont les sciences doivent pénétrer la pensée moderne et la littérature et des réflexions sur l'état de la jeunesse littéraire qui se formalise de deux façons distinctes ; l'avenir de la littérature française après le naturalisme et la réfutation de l'idée d'école littéraire.

Avec cette dernière catégorie, la posture critique de Rosny semble ambivalente, parfois contradictoire. Écrivant ces chroniques littéraires, il n'a pas encore 35 ans et est encore loin d'être un écrivain confirmé puisqu'il n'a encore publié que peu de romans. De plus concédons que jauger la jeunesse, moins de deux ans après l'affaire du *Manifeste des Cinq*, semble un peu prématuré, bien qu'il s'agisse probablement ici d'une mise à distance afin d'asseoir la posture du critique au-dessus de celle de l'auteur<sup>299</sup>. Il en résulte néanmoins une amusante conception de la jeunesse de Paul Bourget, Paul Margueritte, Maupassant ou Charles Morice jugée par un critique du même âge, si ce n'est plus jeune, qu'eux.

---

<sup>299</sup> Dans le *Manifeste*, Rosny s'inclutait pourtant dans la jeunesse : « Notre protestation est le cri de probité, dictamen de conscience de jeunes hommes soucieux de défendre leurs œuvres – bonnes ou mauvaises – contre une assimilation possible aux aberrations du Maître. » Ou encore : « Il est nécessaire que, de toute la force de notre jeunesse laborieuse, de toute la loyauté de notre conscience artistique, nous adoptions une tenue et une dignité en face d'une littérature sans noblesse, que nous protestions au nom d'ambitions saines et viriles, au nom de notre culte, de notre amour profond, de notre suprême respect pour l'Art. » J.-H. Rosny, « La Terre », *Le Figaro*, 18 août 1887, p. 13-14.

## 1. Le passage à la *Revue Indépendante*

En 1900, Rémy de Gourmont publie à la Librairie du Mercure de France un essai bibliographique consacré aux *Petites revues*. Dans la préface, il dresse le constat que « de 1890 à 1898, il a été publié une centaine au moins de revues nouvelles, plus ou moins imitées du *Mercure de France*, de la *Revue Blanche*, de l'*Ermitage*, de la *Plume*, ces quatre témoins d'un effort littéraire qui n'a pas été sans importance ni sans résultat<sup>300</sup> ». Selon Gourmont, cette « importance » des petites revues se révèle non dans leur nombre mais plutôt dans la qualité des auteurs qu'elles publient : « jamais, à aucun moment de leur carrière, ni Villiers, ni Verlaine, ni Mallarmé, ni Laforgue ne publièrent leurs œuvres que dans des revues dont quelques-unes furent si « petites » que leur nom est devenu une énigme.<sup>301</sup> » Faisant grand cas de la *Revue Indépendante*, il note qu'entre 1886 et 1887, ont été publiés dans cette revue « Tolstoï, Bourget, Barbey d'Aurevilly, Huysmans, Wyzewa, Laforgue, Mallarmé, Anatole France, Villiers de l'Isle-Adam, Mirbeau, E. de Goncourt, G. Rodenbach (...) » tandis que sur la même période les « grandes revues » publient des auteurs que ne retient pas l'essayiste (« Rabusson, Broglie, Charmes, Lavis, » etc.). Pour Gourmont, ces revues, et en particulier *La Revue Indépendante*, sont des publications symbolistes, voire pré-symbolistes, qui portent la trace de préoccupations qui ne sont plus naturalistes, sans être non plus nécessairement vecteurs de critique du naturalisme<sup>302</sup>. Partant de ce même constat, Jean-Nicolas Illouz déclare en 2004 que « le véritable organe du Symbolisme porte paradoxalement le nom de *Revue Indépendante* : celle-ci, qui se veut « indépendante » des « traditions académiques » autant que des « vaines agitations décadentes » (...) accueille en particulier des textes de Wyzewa, qui professe un idéalisme absolu (« l'univers est l'œuvre de nos âmes »), et de

---

<sup>300</sup> Rémy de Gourmont, *Petites revues, essai de bibliographie*, Librairie du Mercure de France, Paris, 1900, p. 1.

<sup>301</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>302</sup> Il y note notamment les noms de Huysmans et Henry Céard qui ont participé aux *Soirées de Médan* ainsi que celui de d'Edmond de Goncourt.



Mallarmé qui y fait paraître quelques-uns de ses textes sur le théâtre<sup>303</sup> ». C'est enfin dans le numéro de décembre 1888 que Gustave Kahn, au gré d'un article sur Brunetière, donne un premier jalon de la définition du vers libre (« il se peut très bien qu'en une poésie libre on trouve des alexandrins et des strophes en alexandrins, mais alors ils sont en leur place sans exclusion de rythmes plus complexes<sup>304</sup> ») qu'il reprendra en 1897 dans sa « Préface sur le vers libre » qui introduit son recueil *Premiers poèmes*<sup>305</sup>.

Dans un article qu'il consacre au passage de Rosny au sein de cette revue, Jean-Michel Pottier fait son historique, depuis sa reprise jusqu'à l'arrivée de Rosny :

*La Revue indépendante* connut une évolution rapide entre 1884, date de sa reprise, et 1895, date de fin de publication. C'est Félix Fénéon qui reprit le titre de mai 1884 à avril 1895 pour deux premières séries. Il s'entoura d'Edmond de Goncourt, J.-K. Huysmans, Henry Céard, Louis Desprez, Paul Verlaine ainsi que d'un jeune critique, Émile Hennequin (...). Les deux premières séries regroupaient deux écrivains issus de Médan, le créateur du Grenier ; ils officièrent ensemble durant quelques mois, à un moment où, déjà, le naturalisme marquait le pas. Après une interruption d'un an, Édouard Dujardin, déjà directeur de la Revue Wagnérienne, reprenait le titre en le nourrissant d'une caractéristique particulière : *La Revue indépendante de littérature et d'art* était née<sup>306</sup>.

Rosny devient collaborateur régulier de *La Revue Indépendante* à la fin de l'année 1887 où il prépublie *Les Corneilles* de septembre à décembre. En 1888 paraissent successivement *Tornadres*, renommé par la suite *Le Cataclysme*, en février ; *Le Septième sens* en avril ; *Scènes préhistoriques*, qui deviendra ensuite le chapitre introductif de *Vamireh*, dans le numéro de juillet ; et enfin des *Psaumes* en octobre. C'est l'année suivante qu'il se met à avoir une chronique mensuelle de critique littéraire – et à l'occasion de théâtre ou de musique

---

<sup>303</sup> Jean-Nicolas Illouz, *Le Symbolisme*, Librairie Générale française, 2004, p. 49.

<sup>304</sup> Gustave Kahn, « Chronique de la littérature et de l'art. À M. Brunetière », *La Revue Indépendante*, décembre 1888.

<sup>305</sup> Notons néanmoins que ce recueil est publié en 1897 aux éditions du *Mercure du France*.

<sup>306</sup> Jean-Michel Pottier, « J.-H. Rosny aîné, rédacteur du présent : le passage à la *Revue Indépendante* », dossier « J.-H. Rosny aîné, *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 65.

–, tout en publiant en parallèle *La Légende sceptique* de juillet au numéro de novembre-décembre. Son activité de critique littéraire se poursuit jusqu'en juin 1890 où il cesse momentanément de collaborer à la revue avant d'y revenir une dernière fois en mars 1891 pour la publication de la préface de *Daniel Valgraive* qui paraît au même moment en volume, sans prépublication, chez Alphonse Lemerre. *La Revue indépendante* était gérée par l'éditeur Albert Savine, chez qui Rosny publie ses premiers ouvrages après *Nell Horn : Le Bilatéral* (1887), *L'Immolation* (1887), *Les Xipéhuz* (1888), *Le Termite* (1890), et alors que *Nell Horn* (1886) était publiée à la librairie Giraud. L'arrivée de Rosny à *La Revue indépendante* se fait à la suite d'une succession de circonstances, ainsi qu'il le confie dans *Torches et Lumignons* :

Dans l'automne de 1887, la librairie [Giraud] subit une soudaine métamorphose. Un jour que j'allais furtivement m'informer des contingences, je trouvai à la place du vieux Giraud un militaire de forte stature [...]. Cet homme m'accueillit avec une bienveillance évidente et se déclara le véritable propriétaire de la maison Giraud et C<sup>ie</sup>. Giraud, ancien marchand de vins en gros, ruiné, n'était qu'un prête-nom. Le nouvel éditeur se nommait Albert Savine. [...] Nous nous entendîmes cordialement et même Savine consentit à un petit relancement de *Nell Horn*. [...] J'avais lié avec Savine et un ami de Savine des relations qui me furent très utiles. Savine me concédait un avenir assuré, ce qui le conduisit peu à peu à me consentir une avance-pension de trois mille francs par an. Cette avance devait être retenue sur mes droits d'auteur, et je devais publier toute mon œuvre chez Savine<sup>307</sup>.

Bien qu'il soit encore un jeune auteur, Rosny use de sa position privilégiée de critique pour y faire voir ses vues en littérature et y exprimer notamment les fondamentaux de sa théorie littéraire, au gré des nombreuses chroniques qu'il donne. Pour Jean-Michel Pottier :

*La Revue Indépendante* constitue pour le début de la carrière de Rosny aîné un moment certes limité mais elle joua un rôle essentiel. La nécessité de tenir une chronique mensuelle l'obligea à formuler ses idées sur le champ littéraire et, par là même, à prendre clairement position dans certains domaines. Si Rosny aîné sut se

---

<sup>307</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, La Force française, 1921, p. 247-248.

conformer à la ligne éditoriale de la Revue, il profita néanmoins de l'opportunité qui lui était offerte pour poser quelques jalons intéressants<sup>308</sup>.

Dans *Torches et Lumignons*, Rosny revient sur son passage à *La Revue Indépendante* en ces termes :

Je devins donc le critique littéraire de *La Revue Indépendante* et j'y énonçais quelques idées, dont beaucoup me paraissent encore justes à l'heure présente. Au total, ce fut un travail assommant. Je n'avais pas et ne pouvais avoir une liberté complète. Ma situation était trop précaire. Si je n'écrivais rien qui ne fût conforme à mes tendances, je devais me restreindre, et c'est seulement aux polémiques entre jeunes que je prenais plaisir<sup>309</sup>.

Rétrospectivement, en 1921, Rosny soutient toujours son discours critique d'alors, nous permettant de l'utiliser comme un important jalon de sa théorie littéraire. En effet, dans cette courte période de collaboration à la *Revue Indépendante* (de septembre 1887 à mars 1891), il publie certains des textes représentant les grands axes de son œuvre : les romans de mœurs – ou « romans sociaux » comme il les nomme parfois – avec *Nell Horn* (1886) et *Le Bilatéral* (1887), le merveilleux-scientifique avec *Les Xipéhuz* (1887), et les récits préhistoriques avec « Scènes préhistoriques » (1888, devenant par la suite les chapitres I et III de *Vamireh*, en 1892). Bien que ce soit l'ethos du critique qui prédomine, se situant bien souvent au-dessus des textes et des auteurs qu'il commente afin d'asseoir sa légitimité de futur « prince de la jeune critique<sup>310</sup> », la subjectivité théorique du romancier s'exprime régulièrement afin de prendre le pas sur la critique littéraire proprement dite.

Les réflexions de Rosny se concentrent sur trois aspects de la littérature et de la vie littéraire : tout d'abord, il produit tout un discours sur la jeunesse littéraire, véritable

---

<sup>308</sup> Jean-Michel Pottier, « J.-H. Rosny aîné, rédacteur du présent : le passage à la *Revue Indépendante* », *op. cit.*, p. 64.

<sup>309</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, *op. cit.*, p. 266-267.

<sup>310</sup> Nous empruntons l'expression au volume de George Renard, *Les Princes de la jeune critique*, consacré à Jules Lemaitre, Ferdinand Brunetière, Anatole France, Louis Ganderax et Paul Bourget, publié en 1890, que Rosny chronique la même année.

« génération montante<sup>311</sup> » qu'il loue mais dont il ne se prive pas d'en souligner certaines contradictions ou paradoxes qui l'agacent ; de façon plus timide bien que régulièrement présentée, il y développe un rejet de l'idée d'école littéraire trop associée à des aspects politiques selon son goût ; enfin et majoritairement, c'est le rapport entre sciences et littérature qu'il commente et glorifie tant du point de vue de la construction romanesque que de la production artistique pure.

## 2. La génération montante

Dans le numéro de janvier-février 1889 de *La Revue Indépendante*, pour son premier article de critique littéraire, en concluant la recension de *Jours d'épreuves* de Paul Margueritte, autre signataire du Manifeste des Cinq, Rosny se laisse aller à quelques commentaires sur la « génération montante » :

Devant le livre clos, je songe à cette génération montante dont Margueritte est une des belles et sérieuses figures, je vois redéfiler ces hordes de jeunes gens dont depuis 1886 je touche les coudes et la tentation me prend d'en esquisser le portrait bien *grossomodo*, avec des notes abrégées, dans le seul but de dissiper quelques équivoques qui se pourraient produire sur mes critiques futures dans cette Revue<sup>312</sup>.

Ce n'est plus l'impétueux auteur du Manifeste qui s'exprime : au « nous » succède un « je » qui jauge de la jeunesse dont Margueritte est « une des belles et sérieuses figures », afin de prendre de la distance. Ce faisant, Rosny s'octroie la légitimité de faire le portrait des « hordes de jeunes gens », ceux-là même dont il était en envoyant son *Nell Horn* à Zola et Goncourt moins de trois ans auparavant, et qui étaient les compagnons à qui il « touch[ait] les

---

<sup>311</sup> Jean-Michel Pottier rappelle que « Rosny aîné complètera son tableau [de la jeunesse littéraire] dans des notes encore inédites justement liées à une nouvelle génération d'écrivains. Dans le paratexte éditorial de *Marc Fane* (Librairie Moderne, 1888), il annoncera deux ouvrages « en préparation » : *La Génération montante* (silhouettes littéraires) et *La Transformation littéraire* (critique). », in Jean-Michel Pottier, « J.-H. Rosny aîné, rédacteur du présent : le passage à la *Revue Indépendante* », *op. cit.*, p. 72 (note de bas de page).

<sup>312</sup> J.-H. Rosny, « Critique littéraire », *La Revue Indépendante*, janvier-février 1889, p. 314.

coudes ». Sous le couvert de l'analyse et du portrait, la position du critique crée la mise à distance nécessaire à la légitimité du romancier. Vécue comme une seconde consécration littéraire après l'invitation de Goncourt, cette fonction s'accompagne d'une probité qui exclut la confrontation et l'esprit belliqueux du Manifeste. La typologie de la jeunesse qu'il s'apprête à faire n'est pas tant un avis circonstancié sur ses contemporains et la génération d'auteur dont il émane qu'une définition de ce qu'il est et ce qu'il n'est pas en tant qu'homme de lettres. À ce titre, il ne se sera jamais exprimé au moment de l'Affaire Dreyfus ni dans d'autres querelles politiques ou littéraires ultérieures, sauf en ce qui concernera plus tard la mission qui échouera à l'Académie Goncourt. C'est une véritable stratégie d'auteur que Rosny développe dès le début de sa carrière : rentrer dans l'arène littéraire par un coup d'éclat ne l'a pas véritablement servi et c'est par la critique dépassionnée – ce qu'il continuera de produire en tant que juré de l'Académie – qu'il s'élève au-dessus des combats et de la masse (« ces *hordes* de jeunes gens ») et acquiert sa légitimité et une position de respectabilité.

Ainsi, il peut se permettre de jauger la jeunesse à l'aune du recul et de la sagesse présumée de la critique :

L'état intellectuel de cette jeunesse correspond à son état moral. Malgré une diversité de tendances indéfinies, on peut généralement constater plus de tension nerveuse que de tension intellectuelle, plus d'esprit assimilateur que de force productive. Le vocabulaire est incertain et mal digéré, les idées plates, les parties peu nobles et peu profondes du cerveau mises en jeu plutôt que les autres ; l'intelligence est pour ainsi dire une intelligence de cervelet et de moelle épinière, les notions de durée, inséparables de la création des grandes choses, sont fugitives et rares<sup>313</sup>.

Il produit ainsi une typologie de la jeunesse, qu'il classe « en quatre catégories confuses : les naturalistes documentaires, les je m'en fichistes, les intellectuels et les

---

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 315.

théoriciens », bien qu'il oppose surtout la deuxième et troisième catégorie qu'il détaille allègrement.

Parmi les jeunes gens de talent, les je m'en fichistes forment la majorité probable. Chez eux, l'indifférence pour les questions de doctrine ne provient pas de considérations philosophiques. Nourris de pessimisme évaporé, peu enclins à l'étude ardue, le « à quoi bon » leur mange l'effort et leur tue la sincérité littéraire. Les principes fécondes de critique que renferme le pessimisme sont transformés en de vagues et grossières formules de combat pour vivre, dont les plus intrigants excusent leurs actes brutaux, dont les plus délicats s'effraient et se laissent vaincre. Ces formules, rattachées à de rapides lectures évolutionnistes, ils ne les conçoivent qu'au premier degré, ils ne semblent pas se douter que le transformisme, convenablement interprété, n'est pas une justification simple de la force brute, des mêlées aveugles et sans pitié, des ruses de sauvages transportées dans la civilisation, mais qu'il conclut à la prépondérance accordée par les vieilles morales à la justice, la loyauté, la générosité, le courage, etc., et que, pour avoir ôté à ces qualités le caractère de vertus sans cause, il ne les considère pas moins comme l'apanage des plus hautes natures et des plus hautes sociétés humaines<sup>314</sup>.

Rosny pointe le manque de doctrine de la jeune génération et surtout son mauvais état d'esprit plutôt que sa capacité à produire de l'art romanesque. Ce discours reflète davantage les théories évolutionnistes de Lamarck et Darwin (dans « vagues et grossières formules de combat pour vivre », Rosny se réfère en français au « *struggle for life* » du titre complet de l'ouvrage de Darwin<sup>315</sup>) que de purs aspects littéraires, mais il annonce ce faisant certains de ses thèmes récurrents, en particulier la survie de l'individu au cœur de la civilisation ou à l'inverse, lorsqu'elle est absente, dans les profondeurs des terres sauvages et inexplorées. La mention du transformisme, appliquée aux sociétés humaines, renvoie ainsi à l'idée d'une

---

<sup>314</sup> *Ibid.*, p. 316.

<sup>315</sup> Voir à ce propos l'article de Fanny Roblès, « *Of Cavemen, « Struggleforlifeurs », and Deep Ecology : J.-H. Rosny aîné's Literary Response to Darwin and Human Evolution* », in *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*, Thomas F. Glick et Elinor Shaffer (dir.), Londres, Bloomsbury, vol. IV, 2014, p. 458-480.

complexification nécessaire de leur organisation afin d'accompagner la notion de progrès<sup>316</sup>. Il semble acté, pour Rosny, que cette part de la jeune génération d'auteurs avec laquelle il prend de la distance est davantage motivée par les actions d'éclat : les « jeunes » brandissent des slogans mais sont indifférents aux « questions de doctrine », c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de bagage scientifique et n'apportent aucune nouveauté théorique. Si cette jeune génération brandit les théories évolutionnistes en arts, c'est qu'elles sont à la mode, mais elle ne se les approprie pas : pour Rosny, ces jeunes gens sont déterminés à échouer, au sens évolutionniste de la mise en concurrence des individus, car ils se restreignent aux slogans sans les appliquer à l'art romanesque dont une des fonctions consiste précisément à l'observation et à l'étude de « la vérité, rien que la vérité et toute la vérité » pour reprendre les mots de Maupassant dans sa préface de *Pierre et Jean* paru quelques mois plus tôt<sup>317</sup>. Prenant du recul avec cette jeunesse littéraire qui renie les « vieilles morales », il décrit implicitement son propre travail romanesque : « la prépondérance accordée par les vieilles morales à la justice, la loyauté, la générosité, le courage, etc., et que, pour avoir ôté à ces qualités le caractère de vertus sans cause, [le transformisme] ne les considère pas moins comme l'apanage des plus hautes natures et des plus hautes sociétés humaines ». Tout ce que rejette la jeunesse littéraire, lui, le critique, l'homme de lettres, le romancier, en fait l'essence même de son art romanesque. Autrement dit, les autres brandissent les oripeaux du transformisme car il est à la mode, tandis que lui l'emploie au sein même de sa théorie littéraire.

---

<sup>316</sup> En 1895, Guillaume de Greef, sociologue et philosophe, publiait chez Alcan un essai consacré à cette question : *Le transformisme social : essai sur le progrès et le regrès des sociétés*. On peut notamment y lire : « Le progrès est un cas particulier du transformisme social qui lui-même est subordonné aux lois de la dynamique générale des sociétés. Qui dit progrès dit aussi développement, c'est-à-dire détermination et croissance d'un état présent relié à l'état passé et détermination et croissance d'un état futur relié au présent et au passé. Ce déterminisme, non seulement scientifique et logique mais organique, est ce qui constitue la filiation des phénomènes sociaux, de leurs organes et des sociétés particulières considérées dans leur ensemble. [...] On voit dès lors que le transformisme social est non seulement subordonné à la dynamique générale des sociétés, mais qu'il est avec cette dernière un cas spécial de la loi de variabilité de tous les êtres. » p. 336-337.

<sup>317</sup> Rosny propose par ailleurs une critique de Maupassant et du naturalisme à la *Revue Indépendante* dans le numéro d'avril 1889.

### 3. Réfutation de l'idée d'école littéraire

Dans le numéro d'avril 1889 de la *Revue indépendante*, Rosny publie une critique de *Pierre et Jean*, paru quelques mois plus tôt, et profite de l'occasion pour revenir, deux ans après l'épisode du *Manifeste des Cinq*, sur le naturalisme qu'il continue de défendre tout en constatant sa fin de vie :

Les acquêts du naturalisme font désormais partie intégrante du domaine littéraire. Ils n'impliquent plus des objets de conquêtes, ils se transforment en fond commun et par là perdent la prééminence des matériaux neufs en art : leur emploi devient un procédé légitime, défini, mais de moins en moins original. Ils sont pour nous ce que furent pour Flaubert, Goncourt, Daudet, Zola, les progrès rhétoriques du romantisme que ces écrivains ont utilisé, mais auxquels ils adjoignirent les matériaux personnels qui sont les caractéristiques valables de leur talent. Le robuste élan de 1878 à 1886, en faisant le triomphe du naturalisme, en a vulgarisé la « pratique »<sup>318</sup>.

Le constat est que l'heure du naturalisme est passée et qu'il est dorénavant une partie intégrante de la littérature. Le naturalisme n'a plus rien à apporter parce que la littérature est devenue naturalisme. Pour Rosny, « il faut moderniser » et ne pas se contenter de copier les « maîtres naturalistes » : « On y retrouve toutes les voix connues, toutes les rhétoriques banales, toutes les analyses surannées, sans aucun élément de création<sup>319</sup> ». Présentant les premiers arguments que l'on retrouvera chez Jules Huret, il conclut en ciblant ce qui permettra d'échapper à la crise du roman :

Une évolution aussi étendue exclut impérativement l'idée d'école. Fondée sur des réformes lentes et graduelles d'éducation, préparée par des précurseurs qui seront tout « individualistes », elle implique de si nombreuses lois de corrélation et de réciprocité, qu'elle ne saurait être dépendante de formules préconçues. Libre de ses

---

<sup>318</sup> J.-H. Rosny, « Critique littéraire », *La Revue indépendante*, avril 1889, p. 132.

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 133.



voies, subordonnée au travail et aux œuvres, c'est une direction, ce n'est pas une doctrine<sup>320</sup>.

L'école littéraire, pour Rosny, c'est la répétition, le bavardage, l'antithèse du progrès. En août de la même année, commentant la récente publication de la correspondance de Flaubert, il oppose les membres des écoles aux audacieux, ceux qui « dans la solitude du Croisset, et dans la solitude de Paris, les vrais forts, les sérieux novateurs bâtissaient l'œuvre, celle qui résume et glorifie leur époque. » L'école littéraire atténuée « l'audace et le génie » :

[Elles] sont les éternelles écoles de la demi-teinte, extraordinairement utiles dans l'ensemble pour sauver les pensées et les sentiments moyens de l'humanité (et telles qualités de finesse, d'élégance mondaine) mais qui n'ont pas reçu l'originalité en partage, qui n'ont pas à faire d'effort pour dégager l'x de leur temps : elles sont plus habiles, plus correctes, mais moins fraîches, moins grandes, moins pénétrantes, en un mot moins hautes d'audace et de génie<sup>321</sup>.

Ces propos reflètent l'aspiration d'un idéal flaubertien de l'écrivain dans sa tour d'ivoire. L'école, c'est se mêler à une masse qui créera une littérature consensuelle ; tandis que la tour d'ivoire permettra à l'auteur de se dégager du matérialisme bourgeois pour sublimer l'art :

Il faut, abstraction faite des choses et indépendamment de l'humanité qui nous renie, vivre pour sa vocation, monter dans sa tour d'ivoire et là [...], rester seuls dans nos rêves<sup>322</sup>.

Des années plus tard, en 1921, Rosny tiendra une rubrique dans *Comoedia*, « Le Tréteau des lettres » – sur laquelle nous reviendrons plus tard – où il reprend ces arguments, montrant son idée fixe 30 ans après. Revenant sur *Le Côté de Guermantes* de Marcel Proust à qui il dédie sa chronique, Rosny fait le lien entre la révolution scientifique et l'évolution

---

<sup>320</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>321</sup> J.-H. Rosny, « Critique littéraire », *La Revue indépendante*, août 1889, p. 324.

<sup>322</sup> Gustave Flaubert, lettre à Louise Colet, 24 avril 1852, *Correspondance de Gustave Flaubert*, Jean Bruneau éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1980, p. 77.

littéraire, regrettant que cette dernière ne suive pas de la même façon la modernité des progrès scientifiques, fonctionnant par jalons dont chacun doit s'inspirer tout en critiquant « le classicisme des écoles [qui] obscurcit les meilleurs cerveaux ».

Si on peut admettre une part de progrès dans la littérature, on ne peut guère admettre, avec le héros de M. Marcel Proust, que « chaque nouvel écrivain original » soit en progrès sur celui qui l'a précédé. On ne le peut pas, d'abord pour la raison que je viens de dire, ensuite parce qu'il faut tenir compte des fluctuations littéraires et artistiques. La science se développe généralement en tous sens. Chaque période, tout en se différenciant des autres périodes, ajoute directement ses découvertes aux découvertes antérieures. Il y a des périodes de crise, de relative stérilité, mais il n'y a pas de luttes violentes entre de pures tendances. Une théorie peut être remplacée par une autre, mais c'est l'expérience qui décide, ce n'est pas – ou alors c'est par erreur – l'ascendant d'un individu.

[...]

Impatients de parvenir, excités par le succès des révolutions antérieures, guidés par une ruse qui va se développant de période en période, les jeunes ne cessent de créer des écoles, qui d'ailleurs disparaissent de plus en plus vite<sup>323</sup>.

Il revient plus en détail dans une chronique publiée le mois suivant qu'il intitule « L'agitation littéraire » où il répond à une enquête des *Belles Lettres* demandant si les écoles littéraires ont une quelconque utilité. Outre des arguments déjà évoqués (« le plus souvent ce sont des écoles éphémères » ; « elles agitent l'animal de lettres »), il développe l'idée que les seules écoles qui passent à la postérité sont celles qui sont constituées rétrospectivement :

Rarement les écoles créent le genre littéraire qu'elles préconisent. C'est Rousseau, c'est Bernardin, c'est Chateaubriand qui préparent le romantisme : Hugo et ses séides développent les nouvelles tendances et s'efforcent de les codifier (...). De même, Stendhal, Balzac et Flaubert, précèdent le naturalisme, dont le chef officiel sera Émile Zola, moins original que ses précurseurs<sup>324</sup>.

---

<sup>323</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des lettres », *Comoedia*, 14 juin 1921, p. 2.

<sup>324</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des lettres », *Comoedia*, 26 juillet 1921, p. 2.

On comprend mieux alors la nécessité selon lui, déjà dans les années 1880-1890, de ne pas chercher à reproduire des codes déjà bien balisés par les romantiques ou les naturalistes pour préférer faire « autre chose », ni se démarquer en voulant expressément produire une nouvelle école, un nouveau groupe littéraire.

Tout compte fait, le nombre des hommes de premier plan qui ne furent pas inféodés à une école, ou qui s'en évadèrent, quand leur originalité fut mûre, apparaît bien plus considérable que le nombre des « écoliers ».

Et de conclure :

Jamais la littérature n'a été plus diverse, plus hétérogène que de nos jours. C'est le triomphe du pluralisme. Tous les genres participent à la rénovation.

Cette critique des écoles littéraires sonne aussi comme une leçon tirée de l'expérience du *Manifeste des Cinq*. Non seulement elles affadissent l'innovation, mais elles ont la prétention de bousculer le passage à la postérité d'œuvres, d'auteurs, d'idées avant même que le temps n'ait pu faire sa sélection naturelle. Cette posture explique d'autant plus la non-adhésion de Rosny au merveilleux-scientifique de Maurice Renard qui souhaite pourtant le porter au cœur du genre littéraire qu'il constitue au début du XX<sup>e</sup> siècle. Malgré ses amitiés avec l'auteur du *Péril bleu* et des ambitions littéraires et romanesques manifestement concordantes, Rosny n'aura jamais (ou très peu) promu le genre du merveilleux-scientifique qu'il considère sans doute à l'époque comme un autre regroupement qui mènera à fonder une nouvelle école littéraire, ce qu'il ne veut plus voir<sup>325</sup>. C'était pourtant une hypothèse de recherche que nous avons formulée avant de fouiller les fonds d'archives de l'Académie Goncourt, notamment dans la lecture des procès-verbaux des délibérations des jurys : « Rosny a-t-il usé de sa position influente au sein de l'Académie Goncourt pour propulser le merveilleux-scientifique sur le devant de la scène littéraire ? » Force a pourtant été de

---

<sup>325</sup> Dans ce même article, nous y reviendrons, Rosny cite néanmoins *Les Mains d'Orlac* de Renard qu'il est en train de lire, considérant ce « roman d'aventures romanesques ou merveilleuses » comme « caractéristique de l'évolution actuelle », J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des lettres », *Comoedia*, 26 juillet 1921, p. 2.

constater, comme nous le commentons dans un article publié en 2018<sup>326</sup>, que malgré la présence de prix récompensant des œuvres peu ou prou associées à l'imaginaire, l'influence de Rosny s'est toujours limitée à la promotion d'œuvres en accord avec les principes d'Edmond de Goncourt comme indiqué dans ses testaments :

Mon vœu suprême, vœu que je prie les académiciens futurs d'avoir présent à la mémoire, c'est que ce prix soit donné à la jeunesse, à l'originalité du talent, aux tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme. Le roman dans des conditions d'égalité aura toujours la préférence sur les autres genres<sup>327</sup>.

Et pourtant, il faudra que le merveilleux-scientifique redevienne à la mode aujourd'hui grâce à une redécouverte de ses textes et auteurs au cours des dernières années pour que Rosny passe lui-même à la postérité auprès du grand public, non pas en tant qu'auteur naturaliste ni comme membre influent de l'Académie Goncourt, mais comme auteur de merveilleux-scientifique.

#### **IV. LE REJET DU MYSTICISME : POUR UNE LITTÉRATURE RATIONNELLE ET SCIENTIFIQUE**

Pour l'histoire des idées, Rosny incarne aussi parfaitement la prééminence progressive des sciences naturelles, prises comme modèle des nouvelles « sciences de l'humanité ». Les théories naturalistes et évolutionnistes ne se cantonnent pas à l'étude des espèces vivantes, mais permettent l'exclusion du miracle, pensé par Ernest Renan comme dérogation aux lois

---

<sup>326</sup> Clément Hummel, « Rosny aîné et le fantasme de l'âge d'or de l'anticipation française », L'Université de l'Imaginaire, *ActuSF* [En ligne], 2018. URL = <http://www.actusf.com/spip/Universite-de-l-imaginaire-Rosny.html>.

<sup>327</sup> Edmond de Goncourt, « Testament D », XIII, Fonds Goncourt, Archives Municipales de Nancy, manuscrit recopié d'après cliché personnel.

de nature dans *Vie de Jésus* (1863)<sup>328</sup>. Tant du point de vue de l'exploration de territoires que des savoirs scientifiques, il reste pourtant beaucoup à découvrir et pour Rosny ce ne seront pas les croyances mais l'esprit humain armé de la méthode scientifique qui y parviendra. En effet, force est de constater que dans beaucoup de ses récits, Rosny confronte le mysticisme et le rationalisme, arguant que seule la doctrine scientiste sera à même d'éloigner les croyances superstitieuses. On y trouve souvent une veine fantastique semblable sur la forme à celle de Poe ou Maupassant, elle aussi caractérisée par « l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel<sup>329</sup> », pour reprendre les mots de Todorov. Seulement, si Rosny met en scène cette hésitation, il semble prendre un malin plaisir à l'écarter et à malmener les croyances en des événements surnaturels. C'est précisément dans l'ouverture de *Torches et Lumignons* que Rosny expose explicitement son rejet du mysticisme au profit d'une rationalisation de la science, bien qu'il concède avoir pour elle une « passion poétique » sur laquelle nous reviendrons au chapitre suivant :

La science est pour moi une passion poétique<sup>330</sup> : elle m'ouvre par myriades des défilés ou des pertuis dans l'univers ; elle ne m'apparaît jamais morte. Ne croyez point, comme on l'a écrit, que j'ai pour elle une vénération mystique<sup>331</sup> : je la dépasse, je la réforme<sup>332</sup>.

La « vénération mystique » est d'ailleurs perçue comme un affaiblissement de la science qui, à son contact, stagne, meurt. Pour Rosny, la science offre des perspectives infinies et c'est par le biais de la littérature qu'il les explore.

---

<sup>328</sup> Lire, par exemple, dans l'introduction : « Il est surtout une classe de récits à propos desquels ce principe trouve une application nécessaire, ce sont les récits surnaturels. Chercher à expliquer ces récits ou les réduire à des légendes, ce n'est pas mutiler les faits au nom de la théorie ; c'est partir de l'observation même des faits. (...) Ce n'est donc pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience, que nous bannissons le miracle de l'histoire. » Ernest Renan, *Vie de Jésus*, Calmann Lévy, 1895 (1863), p. XCV-XCVI.

<sup>329</sup> Tzvetan Todorov, Introduction à la littérature fantastique, Seuil, 1970, p. 29.

<sup>330</sup> Rosny souligne.

<sup>331</sup> Nous soulignons.

<sup>332</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, La Force française, 1921, p. 11-12.

En 1889, Charles Morice publie chez Perrin un essai qui attire l'œil du milieu littéraire, *La littérature de tout à l'heure*. Malgré un accueil assez enthousiaste, Rosny ne partage pas l'engouement et en publie une critique assez véhémence :

Ce livre représente dans ce qu'elle a d'excessif la réaction contre le réalisme, et M. Morice appartient beaucoup à la catégorie des jeunes dont je parlais en avril : qui n'ont rien de mieux à offrir qu'un simple renversement des pôles, le passage du concret à l'abstrait, de la réalité au rêve, c'est-à-dire la réforme la plus grossière, la plus débile. Comme critique, M. Morice est à l'opposé de ses prétentions : la synthèse lui fait cruellement défaut ; il n'arrive jamais à cerner convenablement une idée et il ne sort de son livre aucun renseignement sûr. S'il manie avec quelque habileté les abstractions, c'est toujours sous la forme analytique, à tâtons, sans que rien permette de voir l'impérieuse volonté d'un ensemble harmonique : il ne domine pas son sujet, il se laisse remorquer, bavardant à mesure et sans cesse se contredisant<sup>333</sup>.

Rosny réagit-il aux quelques remarques que Morice formule à son endroit dans *La Littérature de tout à l'heure* ? Si Morice loue son intérêt pour la science (« c'est de plus un savant et le savant se réunit en lui au socialiste par un mysticisme qui n'a rien de métaphysique. « Le mysticisme moderne est socialiste ou scientifique », écrit-il en exergue à des *Psaumes* qui célèbrent l'universelle « symphonie ontologique », — et le mysticisme de J.-H. Rosny est à la fois scientifique et socialiste<sup>334</sup> »), il émet quelques réserves sur son style complexe, sa langue lourde et scientifique et la tonalité pessimiste de ses romans :

L'écriture est pédantesque. Tant de mots grecs, latins ! Tant d'emprunts à la physiologie et à la chimie pour des comparaisons qui ne suscitent point d'images ! On s'étonne que le style reste, bien souvent, neuf, léger, là du moins où l'auteur oublie la terminologie des laboratoires, mais on n'en regrette que davantage tous ces inutiles frais d'érudition. — La vie des personnages est incomplète : ce sont des

---

<sup>333</sup> J.-H. Rosny, « Critique littéraire, *La Littérature de tout à l'heure* », *La Revue indépendante*, juin 1889, p. 487. À noter l'emploi de l'expression « l'impérieuse volonté » qui n'est pas sans annoncer *L'Impérieuse bonté*, roman prépublié dans *La Revue hebdomadaire* de décembre 1893 à février 1894 et en volume chez Plon la même année.

<sup>334</sup> Charles Morice, *La Littérature de tout à l'heure*, Perrin, 1889, p. 340.

sensitifs qui n'auraient point de cerveau, et l'écrivain, trop uniquement savant, semble expérimenter sur des « sujets » fabriqués selon les plus récentes recettes de la science. — Enfin, dans des compositions lourdes, longues, sans concentration, quel excès de sombres histoires et de rencontres funestes ! Quelle noire prédilection, et combien violemment contentée, pour le malheur<sup>335</sup> !

A moins que son ego ne fût piqué au vif par ce commentaire glissé en note de bas de page qui dévalorise son activité de critique et le replace comme un auteur faisant partie de la jeunesse ?

*La Revue indépendante* combine, dirait-on, le système monarchique avec le système démocratique. Elle accueille sans esprit de secte tout ce qui porte la marque du talent, mais confie à un critique annuel le soin d'indiquer le sens véritable du périodique. Cette combinaison, qui a tous les torts et tous les mérites de chacun des deux systèmes, débute à merveille par les sagaces et arbitraires analyses de M. J.-H. Rosny, critique pour la première année. — *La Revue indépendante* est assurément aujourd'hui la principale expression de la jeune littérature<sup>336</sup>.

Néanmoins, un des commentaires que Morice formule à son endroit souligne avec justesse la dualité de son œuvre romanesque naissante, qui oscille entre préoccupations scientifiques et sociales :

Ces réserves faites, J.-H. Rosny est un puissant évocateur. Ses abus mêmes de science sont le tort d'un grand mérite, d'un très intense sentiment, de l'une des principales directions de la pensée humaine, de la première des conditions fondamentales de l'art moderne : l'alliance du sens religieux et du sens scientifique. C'est pourquoi ce savant est mystique. Je crois que, n'était le socialisme, cette double impulsion — scientifique et mystique — conduirait ce poète à dégager ses fictions de l'heure immédiate et vérifiable<sup>337</sup>.

Pour autant, Morice semble mal juger le prétendu mysticisme de Rosny. Si l'on peut concéder que sa passion pour la science pourrait parfois relever du mysticisme, Rosny est, dès

---

<sup>335</sup> *Ibid.*, p. 340-341.

<sup>336</sup> *Ibid.*, note de bas de page 107, p. 299.

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 341.

ses premières contributions littéraires, empreint de rationalisme, pour ne pas dire scientifique. S'il présente à plusieurs reprises des éléments de récit liés à l'occulte, aux forces de l'esprit et, plus rarement, aux croyances religieuses, c'est bien souvent pour souligner un défaut de perception de la condition humaine : dans ses récits, les personnages qui dénouent les mystères ne sont pas des héros au sens antique du terme, mais des scientifiques qui découvrent la vérité dissimulée sous le voile du mysticisme. L'enjeu de ses romans, et de sa doctrine philosophique, est bien souvent de montrer combien le mysticisme est dangereux<sup>338</sup>. Un personnage illustre le plus cette règle : il s'agit de la jeune Nell Horn, victime du mysticisme et des croyances occultes, qui va apprendre, par l'expérience, à se méfier de ces croyances.

## 1. L'épisode de divination de *Nell Horn*

Nelly est une jeune fille pauvre au destin malheureux, qui rappelle à de nombreux égards ceux de Fantine et Gervaise chez Hugo ou Zola. Elle est malmenée par sa mère qui la bat régulièrement<sup>339</sup> et un père alcoolique tout aussi violent. Dans la première partie du roman, Nelly, sa mère et sa sœur se rendent chez une voyante pour connaître leur avenir. Après s'être occupée de la mère et de la sœur, elle prédit le sort de Nelly :

Attendez jusqu'à ce qu'un gentleman de l'étranger vienne vous trouver. Celui-là vous aimera beaucoup et vous dira la vérité. Il vous demandera en mariage et vous accepterez. Vous serez très heureuse avec lui, mais vous aurez beaucoup d'enfants,

---

<sup>338</sup> Dans sa critique littéraire du mois de juillet 1889, Rosny écrit à propos du *Disciple* de Paul Bourget « Issu d'une race malicieuse, impressionnable, prompt à se modeler, excessivement assimilatrice en superficie, dès qu'il a conçu qu'il fallait marcher vers le nihilisme (*demain ce sera le nihilisme*), il y va d'emblée, il y concentre son délicat appareil tactile. Généralement plein de hâte, n'attendez pas qu'il fasse l'enquête, n'attendez pas qu'il retourne longuement et péniblement les éléments du problème, qu'il les féconde de sueur intellectuelle. » p. 157.

<sup>339</sup> « Je vous aurai ! cria la mère. Elle frappa. Le vieux tisonnier rouilleux martela les épaules, les omoplates. Nelly se tut, déploya le stoïcisme amer du peuple. Mais la mère lâcha le tisonnier, se rua sur la jeune fille, apaisa son appétit de férocité en tirant les cheveux de la nuque. » J.-H. Rosny, *Nell Horn de l'Armée du Salut*, 1900 [1886], Ollendorf, p. 34.



surtout des garçons ; votre mari gagnera assez d'argent pour vous tenir très confortablement<sup>340</sup>.

Le scénario prédit par la voyante est celui de beaucoup de contes pour enfants ; celui d'une pauvre fille qui deviendra princesse grâce à l'amour que lui voue un riche prince étranger. Ils vivront heureux et auront beaucoup d'enfants. Sauf que dans sa grande misère éducative, Nelly, qui ne sait qu'à peine lire, n'a jamais rencontré ce genre de récits. La voyante lui dit en fait ce qu'elle veut entendre, tout comme à sa mère et à sa sœur : elle leur offre à chacune un bon récit en échange d'une rétribution financière. Alors que la mère et la sœur vont prendre ces révélations pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire de belles fables, la jeune Nelly qui est alors beaucoup plus crédule va s'approprier les paroles de la voyante et appliquer ses recommandations, ainsi que l'indique le texte peu après :

Au sortir de l'atelier, souvent des hommes accostaient Nelly qui fuyait bien vite, ne voulant plus d'Anglais. Son avenir n'était pas avec eux, n'est-ce pas ? C'est ainsi qu'elle renvoya Andrew Greyson. Elle l'avait presque aimé d'amour. [...] Nul doute qu'elle ne regrettât sa jolie figure. Mais, puisque le sort ne voulait pas ? Puisqu'un Étranger devait la rendre heureuse...<sup>341</sup>

Coup du destin, ou en l'occurrence de l'auteur, c'est peu ou prou ce qui lui arrivera dans la suite du récit, rencontrant, par la suite, un destin tragique. Avant la rencontre avec le bel étranger, le narrateur va proposer quelques épisodes pour exprimer le changement d'état d'esprit du personnage. Il identifie précisément le mysticisme et la superstition qui gouvernent les émotions de la jeune femme.

Avec les ardeurs sombres de sa complexion, ainsi qu'elle avait croulé dans le mysticisme, elle tomba dans la superstition. Elle prit garde aux présages, dans des choses jadis inaperçues découvrit des analogies mystérieuses. La salière, les échelles

---

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>341</sup> *Ibid.*, p. 107.

appliquées au mur, les couteaux croisés, les chaises qui tournent, mais surtout les rêves, lui causaient de puissantes préoccupations<sup>342</sup>.

La formation de l'esprit superstitieux se fera ensuite grâce à la découverte d'un objet qui répond à toutes ses attentes :

Au coin de White Street, chez un papetier de bas étage, elle découvrit un petit livre jaune, louche, confus, empâté, un frontispice avec la Sphère, la Lune, l'Alambic, le Manuscrit, les Livres, le Compas, l'Astre à cinq pointes, projetant des rais noirs sur la cabalistique panoplie, et ce titre fatidique : *Les Présages et les Songes expliquant l'avenir*, puis, une épigraphe de Napoléon : « Ils l'appelèrent Hasard, et c'était la Destinée ! ». Ce petit livre devint l'obsession de Nelly, surexcitée par la passion de nécromancie qui dort au fond de tous les hommes. Derrière la couverture grossière elle entrevit les horizons illimités du Futur. Elle hésitait pourtant, trop troublée, trop respectueuse, à faire l'achat de cette vaste science qui coûtait un shelling. Un soir, plus brave, elle entra, demanda le volume, et comme le vieux bouquiniste, un peu sourd, faisait répéter la demande, elle eut une peur affreuse, elle crut qu'il allait lui refuser ce trésor de la sorcellerie<sup>343</sup>.

Tous les éléments sont réunis pour transformer ce petit précis d'explication des rêves en un véritable objet de sorcellerie : les signes cabalistiques, l'emploi évocateur de l'adjectif « fatidique », la citation de Napoléon et une description de la scène dégageant une impression de confidentialité sulfureuse. Cet extrait pourrait parfaitement être l'introduction d'une nouvelle fantastique qui révélerait les pouvoirs magiques de ce petit livre jaune qui, pour ce qu'on en sait, aurait bien pu être écrit par le Malin. La confusion qui se fait dans l'esprit de Nelly s'illustre dans les deux dernières phases où s'opposent « vaste science qui coutait un shelling » et « trésor de sorcellerie ». À ce moment du récit, le quotidien de Nelly est triste et pauvre ; le petit livre jaune lui promet joies et richesses.

C'est tout à fait naturellement qu'elle s'approprie alors le livre et qu'elle étudie doctement. Mais très vite, elle déchanté :

---

<sup>342</sup> *Ibid.*

<sup>343</sup> *Ibid.*, p. 108.

Cependant, après la première quinzaine, un léger scepticisme vint à naître. A propos de plusieurs songes le livre donna des renseignements si contradictoires qu'elle ne savait auquel se fier, et loin de s'éclaircir, la fantasmagorique atmosphère se brouilla, si bien que Nelly, effarée, essayant en vain de résoudre ce chaos de sorcellerie, se montra plusieurs fois irrespectueuse pour le manuel sacré. L'idole injuriée, la foi décrut<sup>344</sup>.

On voit ici la préparation de la pensée scientifique rosnyenne. Le scepticisme de Nelly vient de ce qu'elle opère sur le livre de sorcellerie un travail de rationalisation. Appliquant sans le savoir une méthode scientifique consistant en une comparaison empirique des faits, elle ne peut que constater que ce livre plein de mystères n'est qu'une fable. D'où cette phrase fatale : « L'idole injuriée, la foi décrut ». Pourtant, Rosny n'en reste pas là avec le spiritisme dans l'épisode et poursuit avec une scène un peu longue où il fait de Nelly la pourfendeuse du mysticisme, tel un parangon de la pensée rationaliste. Si, pour elle, la magie du livre s'est envolée, il reste un objet de fantasme pour d'autres. Et Nelly qui l'a bien étudié va manipuler sa famille crédule pour obtenir un peu de paix et échapper à la maltraitance de ses parents. À l'aide d'un peu de *captatio benevolentiae* propre à la rhétorique de la divination, elle va se substituer à la voyante en se faisant prophète et transmettant par sa bouche la parole sacrée du petit livre jaune. Le symbole religieux est très fort, d'autant plus que dans la scène Nelly est présentée comme le seul exégète du livre et sa mère décrite comme sa première fidèle<sup>345</sup>. En réalité, Nelly se joue de sa mère comme le faisait auparavant la devineresse, en se mettant en scène et se travestissant en sorcière : le narrateur nous dit qu'elle « pren[d] d'instinct la pose magicienne, rigide et glaciale » ; « la mère contait ses rêves, ce qu'elle avait vu dans le jour, ses pressentiments, les nombreuses pensées, et la jeune fille donnait lentement les réponses

---

<sup>344</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>345</sup> Rosny manipule régulièrement – non sans humour – ce type de symbolique religieuse, à l'image de la rencontre avec le Grand Mammouth qui forge une Alliance avec Naoh et ses compagnons dans *La Guerre du feu*.

sans jamais sourire...<sup>346</sup> » Ainsi elle obtient une position respectable au sein de sa famille dysfonctionnelle en ayant écarté pour elle le voile de la superstition grâce à son esprit scientifique.

De façon tout à fait anachronique, ce petit livre jaune rappelle à bien des égards celui du *Portrait de Dorian Gray* (publié en 1890 et révisé en 1891, donc postérieur à *Nell Horn*) : c'est aussi un livre jaune donné par Lord Henry qui ensorçèle Dorian Gray ; livre jaune au parfum de Symbolisme. Pour Jean-Nicolas Illouz, « ainsi peut-on reconnaître une allusion à *A rebours* de Huysmans dans le roman d'Oscar Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray* (1891) ; c'est en français d'ailleurs qu'Oscar Wilde écrit *Salomé* (1893) ; et c'est sur le modèle de Verlaine, qu'il compose son propre mode de vie, auquel il doit de devenir, dans l'Angleterre victorienne, le type parfait de l'artiste décadent<sup>347</sup> ». Pour Pascale McGarry,

la couleur jaune de la couverture du livre de Dorian et du magazine de Beardsley évoque la littérature française dans ce qu'elle peut avoir de moralement condamnable. Mais pour le lecteur plus éclairé, elle est synonyme de certains auteurs, d'écoles et de styles littéraires, d'un éditeur. Gautier, Flaubert, Maupassant, Zola, les Goncourt, Huysmans ont publié chez Georges Charpentier. Dans une certaine mesure, lorsque Wilde écrit *Le Portrait de Dorian Gray* et dans son roman lorsqu'il imagine les chapitres du Livre Jaune, son ambition est une synthèse de l'art pour l'art, du réalisme et du naturalisme ainsi que de l'écriture décadente. Dans la lettre où il reconnaît sa dette envers Huysmans Wilde suggère une telle synthèse : « *It is a fantastic variation on Huysmans's over-realistic study of the artistic temperament in our inartistic age* ». On peut aussi penser que Wilde connaissait suffisamment le Paris littéraire des années 1880-1890 pour apprécier l'extraordinaire symbole que représentait l'éditeur Charpentier<sup>348</sup>.

---

<sup>346</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>347</sup> Jean-Nicolas Illouz, *Le Symbolisme*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>348</sup> Pascale McGarry, « Les couleurs du livre (Oscar Wilde bibliophile) », In : *Entrelacs franco-irlandais : Langue, mémoire, imaginaire* [en ligne]. Caen : Presses universitaires de Caen, 2004 (généré le 25 juillet 2018). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/puc/1218>>.

À défaut de pouvoir affirmer que Wilde a lu *Nell Horn* et se serait inspiré de cet épisode pour son roman, au moins pouvons-nous constater cette relation triangulaire entre *Nell Horn*, *A Rebours* et *Dorian Gray*, liés par une forme larvaire, du moins chez Rosny, de Symbolisme<sup>349</sup>.

En 1929 Rosny écrira un article dans *L'Écho de Tananarive* qui rappelle par certains égards cet épisode de divination, au long titre bien évocateur : « Séduits par les formules mystérieuses nous gardons tous en nous un fond obscur de superstition ». Il s'ouvre par cette réflexion : « À le bien prendre, il n'y a guère qu'une différence de degré entre la sorcellerie et maintes pratiques religieuses<sup>350</sup> ». Dans cet article, Rosny parle de ses réserves sur le mysticisme et de ses effets pervers, prenant pour exemple l'accusation de sorcellerie dans les campagnes, parlant de l'influence des diseurs de bonne aventure sur les chefs d'États qui les consultent pour prendre d'importantes décisions politiques ou évoquant tout simplement la superstition au quotidien comme le fait de toucher le bois ou de se méfier du nombre 13. Il termine son article sur une remarque intéressante :

Nous avons beau jeu de taxer les Noirs ou les Jaunes de superstition, quand nous en restons infectés jusqu'aux moelles. Lorsque je regarde autour de moi, je suis bien forcé de voir que l'immense majorité des humains garde un fond fétichique : l'instruction n'a pas encore réussi à le détruire ; il renaît sans cesse, et de grands hommes mêmes n'en sont pas exempts<sup>351</sup>.

C'est une réflexion qu'il avait déjà illustrée dans une courte nouvelle humoristique parue dans *Le Journal*, en 1925, intitulée « Le vendredi 13 mars 1913 » :

---

<sup>349</sup> Dans ses mémoires, Rosny dédie tout un chapitre sur son passage à la *Revue Indépendante* à propos de laquelle il déclare « Aux mains d'Édouard Dujardin et de Gustave Kahn, cette revue avait été le phare du Symbolisme » (*Torches et Lumignons*, op. cit., p. 256).

<sup>350</sup> J.-H. Rosny aîné, « Séduits par les formules mystérieuses nous gardons tous en nous un fond obscur de superstition », *L'Écho de Tananarive*, 1929.

<sup>351</sup> *Ibid.*

Si le vendredi et le nombre 13 portent malheur ? fit Jacques Malèze. Ce qui est sûr, c'est que les vendredis, les 13 du mois, les treize à table, les treize en somme sous toutes les formes m'ont porté malheur jusqu'à l'adolescence et ont fait le désespoir de mes pauvres chers parents. Je commence par vous dévoiler le secret de ma misère : je suis né un treize, et, comme début d'existence j'ai chu, par la maladresse d'une sage-femme, dans une grande cuvette pleine d'eau chaude, heureusement pas assez chaude pour m'ébouillanter. Comme, au moment de ma chute, j'avais le visage tourné en bas, il m'entra assez d'eau dans la gorge pour entraîner une crise d'étouffement. Parce qu'ils croyaient dur comme fer à la néfaste influence du treize, mes parents ne se fâchèrent pas beaucoup contre la sage-femme, mais tremblèrent pour mon avenir.

[...]

Douze années s'écoulèrent ainsi et vint la treizième, de beaucoup la plus épouvantable, car mes treize ans devaient tomber le vendredi treize février 1913<sup>352</sup>.

Fatalement, on craint un accident terrible pour le fils, mais c'est finalement le père qui se casse la jambe à la suite d'un simple « faux pas ». Joyeux, le père exulte : « Quelle chance ! *J'ai payé pour lui...* » Et le narrateur de conclure : « Aujourd'hui, comme alors, il reste persuadé qu'il a payé pour moi, et ma mère partage intégralement sa conviction. Voulez-vous que je vous dise... Et bien je me demande parfois s'ils n'ont pas raison ? Il y a tant de mystères dans la vie<sup>353</sup>. »

## 2. Lever le voile de la superstition

C'est justement l'explication de ces mystères de la vie qui motive Rosny à écrire ses récits. Là où ses nombreux prédécesseurs ont soulevé des mystères en peignant des tableaux de Paris, il prend ces tableaux à bras le corps pour expliquer, raisonner ces mystères. S'il n'a jamais vraiment versé dans l'esthétique du roman policier, beaucoup de ses héros sont des

---

<sup>352</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le vendredi 13 mars 1913 », *Le Journal*, 1925.

<sup>353</sup> *Ibid.*

enquêteurs. Plus précisément, ce sont des enquêteurs-scientifiques dont le but est de résoudre des énigmes liées à des problèmes relevant de la science. C'est d'ailleurs ce qu'indique le titre de *L'Énigme de Givreuse*<sup>354</sup>.

Le récit se situe dans les premiers mois de la Première Guerre mondiale. À la fin d'une bataille sur le front, les brancardiers font la découverte de deux soldats parmi les blessés qui sont absolument identiques, possédant les mêmes papiers militaires, déclarant chacun s'appeler Pierre de Givreuse et ignorant totalement l'existence de l'autre. Passée la surprise de leur ressemblance qui met en émoi le camp militaire, les médecins font une découverte non moins étonnante : les deux hommes possèdent tous deux une masse strictement de moitié inférieure à celle qui est inscrite sur leurs papiers militaires et sont pris d'une grande faiblesse s'ils sont éloignés l'un de l'autre. Alors qu'une partie du roman va s'attacher à décrire les stratégies développées par les deux personnages pour réintégrer la société dans un pays en guerre, un second récit va s'imbriquer dans le premier, dans lequel un de leurs médecins va tenter de résoudre et d'expliquer ce mystère<sup>355</sup>.

D'emblée, le postulat de ce roman montre le peu d'importance que Rosny attache au surnaturel : là où l'explication du mystère et les conséquences de ce qui apparaît comme un dédoublement physiologique auraient pu être à l'origine d'un unique récit, celui-ci est subordonné à une intrigue plus réaliste et sociale, décrivant le retour d'un soldat blessé auprès de sa famille. Ainsi les deux personnages expliqueront à leur entourage qu'ils sont deux parfaits sosies que la ressemblance et les aventures sur le front ont rapprochés comme deux frères d'armes. L'intrigue va reposer sur la résolution d'un triangle amoureux malmené par une succession de *quiproquos* causés par leurs difficultés identitaires. Mais ce récit qui

---

<sup>354</sup> Prépublié dans *La Revue de Paris* de décembre 1916 à janvier 1917 et en volume chez Flammarion en 1917.

<sup>355</sup> Voir notre étude du roman : « Dualités et discours du présent dans *L'Énigme de Givreuse* de Rosny aîné. », *ReS Futurae* [En ligne], 7 | 2016. URL : <http://resf.revues.org/845>.

occupe les trois quarts du roman ne répond pas à l'énonciation du titre : *L'Énigme de Givreuse*. Cette énigme sera pourtant bien résolue à la fin du roman grâce à l'enquête menée par Savarre, un neurologue qui ne croit pas au surnaturel.

En effet, au début du roman la croyance dans le surnaturel domine dans le campement militaire. C'est d'ailleurs dans ses premiers chapitres que le narrateur nous fait comprendre l'impérieuse nécessité qu'ont les personnages de cacher leur identité au travers de plusieurs micro-scènes où le mysticisme est tout puissant. Lorsque les deux personnages sont emmenés au camp au tout début du roman, leur ressemblance suscite un certain étonnement. Mais cet étonnement se transforme en fascination et en effarement :

Une femme s'était approchée, longue et fine, dans sa livrée blanche, comme une oréade. Elle considérait les deux blessés, avec un effarement qui, peu à peu, devenait farouche. Et, d'une voix de rêve : « On dirait qu'ils ont la même blessure à la tête. »

Le médecin écarta tant bien que mal les cheveux roidis par le sang noir, et devint pensif : « C'est fantastique ! On croirait que deux éclats d'obus identiques ont frappé aux mêmes places. »

[...]

- Non, ça n'est pas naturel ! soupira enfin le brancardier Alexandre.

- Tout est naturel ! fit le médecin avec impatience... Allons ! il faut les loger...<sup>356</sup>

Rosny joue ici avec les codes implicites du fantastique et ce court passage illustre tout à fait l'hésitation entre le surnaturel et les lois naturelles comme on le trouvait déjà dans d'autres récits fantastiques comme *Le Horla*. La présence de l'italique que Rosny utilise souvent afin de mettre un peu d'emphase ou souligner un élément en inadéquation avec le reste, ainsi que la mention de « fantastique », du verbe « croire » et l'évocation de quelque chose qui « n'est pas naturel » s'opposent à cette dernière intervention. Tous les personnages sont décontenancés par le surnaturel, mais seul le médecin applique un raisonnement

---

<sup>356</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Énigme de Givreuse*, 1982 [1917], NéO p. 17.



rationnel : comme Nell Horn il confronte l'étrangeté de la chose avec sa connaissance des lois naturelles qui lui indique que, bien que leur origine soit peu probable, il y a bien une explication à donner à ces deux blessures.

Une scène similaire intervient peu après et cette fois un des médecins s'exprime : « Nous sommes dans une réalité supérieure ! » Rosny révèle donc une certaine accoutumance au fantastique<sup>357</sup> qui a pour effet d'affaiblir un esprit rationnel et critique. Pour reprendre sa formule dans l'article de *L'Écho de Tananarive* : « l'instruction n'a pas encore réussi à détruire le fétichisme ; il renaît sans cesse, et de grands hommes mêmes n'en sont pas exempts ».

C'est pourtant le refus du mysticisme qui va caractériser l'enquêteur Savarre :

C'était un esprit aussi libre que le comporte l'infirmité humaine. Il n'avait remplacé ses croyances religieuses par aucune des superstitions des hommes de science. Rien ne lui semblait incroyable. Selon lui, l'absurde n'existait point ; et toute contradiction pouvait être une apparence : « Qu'est donc la raison sinon une cristallisation d'antiques expériences <sup>358</sup> ? »

Armé de la raison comme épée et du scepticisme comme bouclier, son enquête va le mener à la résolution de l'énigme scientifique proprement dite : le soldat Pierre de Givreuse est rentré par inadvertance dans le laboratoire d'un scientifique nommé Grantaigle situé sur la ligne de front alors qu'il menait une expérience sur l'atome. Au même moment, un bombardement a détruit le laboratoire, causant une réaction inexplicable menant à la bipartition cellulaire du soldat. Dans l'épilogue du roman, Savarre et l'ancien assistant de Grantaigle en viennent à disserter sur les implications scientifiques des découvertes du savant, suggérant un autre scénario à cette improbable bipartition cellulaire :

---

<sup>357</sup> C'est ce phénomène qui est théorisé par Darko Suvin en 1977 sous l'expression « *cognitive estrangement* » - ou « distanciation cognitive » - afin de désigner une des spécificités de la science-fiction. Voir Darko Suvin, *Pour une poétique de la science-fiction*, Presses Universitaires du Québec, 1977.

<sup>358</sup> *Ibid.*, p. 67.

Aussi bien, si les hypothèses de mon Maître expriment une réalité, cette part n'a pas pu se diviser. Elle s'est coordonnée avec un des corps nouveaux. Un autre être a rejoint le deuxième corps. [...] Si l'hypothèse de mon Maître, ou même l'antique hypothèse des esprits, est admise dans son ensemble, à toute genèse – et je n'ai pas besoin de faire remarquer de quels événements capricieux dépendent, en apparence, les genèses humaines – il faut bien qu'un être nébulaire soit présent<sup>359</sup>.

Il s'agit bien ici d'hypothèses qui n'attendent que d'être confrontées à une nouvelle démarche scientifique que Rosny annonce d'ailleurs dans une note de bas de page : « Il est possible que la théorie de Grantaigle soit développée par nous, dans un article ou une brochure, sous le titre : Théorie nouvelle de l'Immortalité<sup>360</sup> ». Bien que la narration soit sur le mode du subjonctif, donc de l'irréel, le fantastique et le surnaturel sont totalement absents des réflexions des deux hommes. Ces hypothèses sont circonscrites au cadre de la fiction, mais illustrent tout à fait la théorie de Rosny sur le surnaturel et le fantastique : Savarre a beau être un esprit libre, cet esprit n'en est pas moins « infirme » ; il lui manque des outils permettant de percevoir cet « être nébulaire », qu'ils relèvent de la science (technologiques) ou de l'entendement (physiologiques). Synthèse de la pensée scientifique, il n'existe donc pas d'éléments surnaturels, seulement des choses que la science n'a pas encore été en mesure de décrire.

C'est ce rationalisme à tout prix que l'on rencontre dans « La Jeune vampire », en 1911, où Rosny revisitait le thème de la possession vampirique. Dans cette nouvelle, il s'agit avant tout du symptôme à soigner d'une maladie liée au magnétisme. Déjà le médecin en charge de la résolution du mystère était un neurologue qui va soigner une jeune femme, non de sa possession, mais afin de l'aider à vivre sans être obligée d'absorber les forces vitales de son mari. Le paroxysme du détachement rationaliste est atteint quand le scientifique, qui s'aperçoit que le sang quitte le corps du mari non pas à cause d'une morsure mais par

---

<sup>359</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>360</sup> *Ibid.*, note de bas de page.

magnétisme quand ils sont à proximité l'un de l'autre, déclare dans son jargon scientifique aux antipodes d'une envolée lyrique : « Pas même une piqûre, et le sang a passé... ce qui contredit brutalement tout ce que nous savons sur l'osmose tégumentaire ». Et de poursuivre, guilleret : « Tout mon dévouement est acquis à madame [...]. S'il lui faut du sang humain, on le lui donnera sans compter ! Et avec un petit rire : Nous nous cotiserons s'il le faut ! Nous ne manquons pas de jeunes hommes ni même de jeunes femmes dévouées à la science<sup>361</sup> ».

### 3. Dans l'océan des probabilités

Avec ces deux exemples – mais beaucoup d'autres conviendraient – nous sommes ici dans ce que Pierre Versins nommera la « conjecture rationnelle » : une sorte d'hybridation narrative mêlant les possibles – la conjecture – avec le rejet de toutes formes de croyances au profit d'une réflexion romanesque rationnelle. Car pour Rosny la croyance ne relève pas de ce qui *pourrait être*, mais de ce qui *pourra être*. Dans la nouvelle « La Goule », publiée en 1900, il propose une définition non pas du fantastique, mais du surnaturel.

Le surnaturel n'étant en somme que le naturel que nous ne connaissons pas, la vie est bien plus composée de surnaturel que de naturel. Il faut avoir l'innocence d'un collectionneur de mots historiques pour ne pas s'apercevoir que rien ne tourne jamais comme nous l'avions prévu et que l'océan des probabilités nous balance surtout quand nous nous mêlons de conduire les événements<sup>362</sup>.

Ce que Rosny dit ici en substance, c'est que la vérité ne se révèle que par une méthode rationnelle et un effort fait pour la trouver. Le surnaturel n'existe que dans la mesure où la connaissance du monde n'est pas encore exhaustive. C'est ainsi que la quête de la connaissance consiste à voguer sur un « océan des probabilités » et que Rosny s'attache dans

---

<sup>361</sup> J.-H. Rosny aîné, « La jeune vampire », in *Récits de Science-Fiction*, Marabout, 1975 [1911], p. 401.

<sup>362</sup> J.-H. Rosny, « La Goule », *La Lanterne*, 1er février 1900.

ses récits à montrer « des créatures faites d'une autre matière que notre matière, ou encore existant dans un monde régi par d'autres énergies que les nôtres<sup>363</sup> », pour reprendre ses mots en ouverture de *La Mort de la Terre* dans l'édition de 1912 chez Plon.

Formellement, ses romans merveilleux-scientifiques illustrent une volonté de description empirique du monde, qui pallierait notre perception entravée par les limitations de nos sens. C'est ce qu'il confie en 1938 au journaliste de *Marianne* venu faire son portrait qu'il titre « J.-H. Rosny aîné et l'univers » :

La science ratifie ce que je pensais il y a trente ans. Pour moi, il n'y a pas de vide dans l'univers. Tout est rempli d'existence. Je ne me contente pas de « notre » univers. Je ne crois à aucune espèce de limitation. Une nature nous apparaît. Mais ce sont des trillions de natures différentes qui doivent en réalité exister.

- Que devient, dans ce vertige pluraliste, notre pauvre réalité humaine ?

- L'homme ? Un moucheron. Mais un étonnant moucheron. Nous ne sommes que des riens, mais des riens prodigieux, dans lesquels il y a de tout<sup>364</sup> !

Dans ses mémoires, Rosny dira qu'il s'intéressait « à tout l'univers, à tous les temps, à tous les rêves<sup>365</sup> » et à cet égard, la phrase « ce sont des trillions de natures différentes qui doivent en réalité exister » illustre bien la dimension pluraliste de son œuvre, au même titre qu'elle rappelle que même les esprits les plus libres ont une perception entravée, infirme, du monde. C'est ainsi qu'un de ses plus intrigants récits, et pourtant publié en 1895 au début de sa carrière, s'intitule *Un Autre monde* et s'attache à décrire non pas un monde mais des êtres vivants parmi nous que nous ne percevons pas. Ainsi présenté, le texte peut faire penser au

---

<sup>363</sup> « Il y a une différence fondamentale entre Wells et moi dans la manière de construire des êtres inédits. Wells préfère des vivants qui offrent encore une grande analogie avec ceux que nous connaissons, tandis que j'imagine volontiers des créatures ou minérales comme dans *Les Xipéhuz*, ou faites d'une autre matière que notre matière, ou encore existant dans un monde régi par d'autres énergies que les nôtres ; les Ferromagnétaux, qui apparaissent épisodiquement dans *La Mort de la Terre*, appartiennent à l'une de ces trois catégories. » J.-H. Rosny aîné, « Avertissement », *La Mort de la Terre, suivi de Contes*, Plon, 1912.

<sup>364</sup> Fernand Lot, « J.-H. Rosny aîné et l'univers », *Marianne*, 13 avril 1938.

<sup>365</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, La Force française, 1921, p. 223.

fameux « démon de perversité<sup>366</sup> » de Poe et il n'est bien sûr pas étonnant que Rosny ait été souvent présenté comme l'un de ses disciples spirituels. Mais là où Rosny montre son originalité, c'est que ces créatures nommées Mœdigen ignorent tout à fait notre existence. Le récit est narré par le personnage principal qui est le seul capable de les voir. Il explique au début du récit que ses yeux perçoivent le spectre chromatique différemment des nôtres. En fait cette perception particulière s'explique par une nature différente du personnage que l'on apprend au cours du récit. Sa particularité vient du fait qu'il vit dans une fréquence temporelle différente de la nôtre : c'est ainsi qu'il s'exprime beaucoup trop rapidement pour que son entourage puisse le comprendre, qu'il lit des livres en quelques secondes et parcourt 100 km en deux heures en se promenant à pied<sup>367</sup>. Si cette différence de fréquence le handicape pour vivre parmi les hommes, elle lui permet d'étudier ces créatures et d'en faire le rapport auprès d'un scientifique qu'il rencontrera et qui s'occupera de son cas.

Ainsi décrit-il certaines de ces créatures au début du roman, dans un style proche de celui des savants naturalistes, à l'image de Bakhoûn dans *Les Xipéhuz* ou Jacques Laverande dans *Les Navigateurs de l'Infini* : « Un charme adorable me pénètre à contempler les *Moedigen*. L'un d'eux, colosse long de dix mètres et presque aussi large, passe lentement à travers la cour, et disparaît. Celui-ci, avec quelques bandes larges comme des câbles, des centres grands comme des ailes d'aigles, m'intéresse à l'extrême et m'effraye presque. J'hésite un instant à le suivre, mais d'autres attirent mon attention. Ils sont de toutes tailles : quelques-uns ne dépassent pas la longueur de nos plus menus insectes, tandis que j'en ai vu atteindre plus de trente mètres de longueur<sup>368</sup> ».

---

<sup>366</sup> Pour la traduction baudelairienne de « *The Imp of the Perverse* ».

<sup>367</sup> On retrouve d'ailleurs ces caractéristiques dans une célèbre nouvelle de Wells publiée en 1901 dans le *Strand Magazine*, « *The New Accelerator* », qui sera par la suite utilisée par Hugo Gernsback pour définir et donner une légitimité à la science-fiction naissante aux États-Unis, en 1926.

<sup>368</sup> J.-H. Rosny, *Un Autre monde*, in *Récits de Science-Fiction*, Marabout, 1975 [1895], p. 23.

Outre l'invention des Mœdigen, dans *Un Autre monde* Rosny présente un autre traitement littéraire de son rationalisme scientifique. Si la nature étrange du personnage n'est pas vraiment expliquée, elle est utilisée de manière cohérente dans le récit. Élevé dans une famille hollandaise assez modeste, sa nourrice tente de soigner l'enfant bizarre qu'il est en lui faisant boire du schiedam, une eau-de-vie fabriquée à base de genièvre à qui l'on donne des propriétés médicinales et qui, d'après le texte serait « souverain contre tous les maux ». Étrangement cela lui est bénéfique mais lorsque ses parents s'aperçoivent que leur très jeune enfant boit de l'alcool, ils interdisent à la nourrice de lui en servir :

Je recommençai à maigrir, à dépérir, jusqu'à ce que, n'écoulant sa tendresse, ma mère m'eût remis au régime de la bière et du schiedam. Incontinent, je repris vigueur et vivacité. L'expérience était concluante : l'alcool se dévoilait indispensable à ma santé. Mon père en éprouva de l'humiliation ; le docteur se tira d'affaire en ordonnant des vins médicinaux, et depuis ma santé fut excellente : on ne se fit pas faute de me prédire une carrière d'ivrognerie et de débauche<sup>369</sup>.

Ce détail, introduit dans les premiers paragraphes du récit, paraît anodin mais révèle son importance par la suite. Au chapitre 6, le narrateur se trouve dans la salle d'attente d'un savant qui serait en mesure de s'occuper de son cas. Trépignant d'impatience, il se dit :

Je me trouvais assis parmi des monstres conservés dans l'alcool : fœtus, enfants à forme bestiale, batraciens colosses, sauriens vaguement anthropomorphes. C'est bien là, pensai-je, ma salle d'attente... Ne suis-je pas candidat à l'un de ces sépulcres à l'eau de vie<sup>370</sup> ?

En se considérant comme un sujet d'expérience en devenir, destiné à être conservé dans du formol, le narrateur invite le lecteur à relire le passage que nous avons évoqué : l'alcool agit sur lui comme un conservateur et permet de ralentir sa fréquence. À un problème extraordinaire, Rosny suggère une solution tout à fait rationnelle. Cet art du détail qui se

---

<sup>369</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>370</sup> *Ibid.*, p. 30.

retrouve dans plusieurs de ses récits, dont ceux que nous avons présentés, pourrait être commenté de la même façon que Barthes commente la description du vieux piano dans *Un Cœur simple* de Flaubert : « [Ces notations] semblent accordées à une sorte de *luxé* de la narration, prodigue au point d'en dispenser des détails « inutiles » et d'élever ainsi par endroits le coût de l'information narrative<sup>371</sup> ». Car si ce détail interpelle le lecteur, il n'est absolument pas commenté par le moindre des personnages et ce seront uniquement les conclusions du savant qui feront explicitement le lien entre la fréquence inhabituelle du personnage et sa perception des Moedigen. L'écriture de Rosny participe bien ici d'un style réaliste, sans contradiction avec le développement de récits et d'idées surnaturels et d'apparence irrationnels. Sa définition du surnaturel (« le naturel que nous ne connaissons pas ») pallie de cette façon le paradoxe puisque l'enjeu de ses récits consiste bien souvent à montrer ce dont nous n'avons pas connaissance ou n'avons pas les moyens de percevoir. C'est un effet similaire que l'on retrouve dans l'histoire de la science-fiction avec les romans de *hard science*, les plus hérités du roman scientifique, qui cherchent à donner un cadre réaliste à des fictions scientifiques.

---

<sup>371</sup> Roland Barthes, « L'effet de réel », in *Communications*, 11, 1968, p. 84.





## CHAPITRE 3

### LA TENTATION SYMBOLISTE

« Sur un pan de ciel bleu, un palmier, un palmier bien vert, grandissait à mesure qu'avancait la caravane. Et cette apparition dilatait l'âme des voyageurs. C'était la vie, après tant de sécheresse morose, après tant d'étendues mortuaires ; c'était la fraîcheur, la force, l'espérance.

- C'est beau, un arbre ! fit naïvement Mérande... Rien que la vue de celui-ci évoque toute la poésie de la terre ! »

Jacques Soldanelle, *Le Trésor de Mérande*

« Aux mains d'Édouard Dujardin et de Gustave Kahn, [*La Revue indépendante*] avait été le phare du symbolisme », déclare Rosny dans ses mémoires<sup>372</sup>. Nous ne reviendrons pas sur son passage au sein de cette revue, déjà évoqué dans le chapitre précédent, mais il est important de souligner cette déclaration qui révèle les liens de Rosny avec le symbolisme. En effet, si la critique, qu'elle soit universitaire ou érudite, lui a donné de nombreuses étiquettes en l'associant à des genres, des courants et des groupes, il semble que le sujet du symbolisme n'ait jamais été traité autrement que de façon indirecte par le biais de ses fréquentations durant ses premières années parisiennes. L'objectif de ce chapitre est de proposer une réflexion sur ce que nous nommons la « tentation symboliste » de Rosny ; autrement dit, quels sont les liens qu'il entretient avec le courant symboliste qui émerge notamment dans la première décennie parisienne, entre 1885 et 1895 ? Nous avons déjà évoqué son mouvement d'obédience puis de rejet envers le naturalisme, il s'agit ici de voir si ce même double mouvement se répète et quelles sont les marques qu'il laisse sur la production romanesque, mais aussi poétique, de Rosny tout au long de sa carrière littéraire. Alors que la rencontre avec le naturalisme semble davantage relever d'une stratégie auctoriale, en est-il de même avec le symbolisme, ou s'agit-il cette fois d'une rencontre déterminante pour son art littéraire ?

---

<sup>372</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, La Force française, 1921, p. 256.

## I. UNE MODERNITE LITTERAIRE COMMUNE AVEC LE SYMBOLISME

Le 21 octobre 1912, l'*Intransigeant* annonce : « J.-H. Rosny aîné, poète. *La Vie* va publier des vers de lui ! Il les écrivit à treize ans. » Plusieurs titres de presses portent le même nom, notamment *La Vie moderne et illustrée* (1879-1928) dirigé par George Charpentier, mais il s'agit ici du titre *La Vie* (1911-1942) dirigé par Marius-Ary Leblond<sup>373</sup> et avec comme rédacteur notable John Charpentier qui officiait aussi au *Mercure de France*. De même, lors de la publication des *Xipéhu* en volume chez Albert Savine en 1888, l'éditeur annonce « pour paraître prochainement » : « *Grisailles*, poésies ». Nous n'avons pas retrouvé trace de cette publication et elle n'est pas recensée dans les bibliographies récentes. Rosny aurait-il été poète ? Fondamentalement, non : ces vers sont des essais poétiques adolescents au même titre que les essais romanesques qu'il produit à la même époque :

À onze ans, j'écrivis un roman dont les héros, des enfants, avaient résolu de vivre retirés dans une espèce d'oasis à l'abri de la tyrannie des adultes. Je ne sais plus du tout quelles en étaient les péripéties... Toujours est-il qu'un jour mon père trouva le manuscrit. Ce fut de la stupeur. Puis il s'écria : « Cet enfant deviendra fou ! » À treize ans, j'avais déjà fait un grand nombre de vers. Et depuis lors, il ne s'est jamais passé une année sans que j'aie produit quelque chose<sup>374</sup>.

Nous n'avons pas trouvé d'autres traces de poésie versifiée chez Rosny, bien que ses récits préhistoriques soient régulièrement considérés par ses contemporains jusqu'à la critique

---

<sup>373</sup> Pseudonyme commun de Marius Leblond (George Athénas, 1880-1953) et Ary Leblond (Aimé Merlot, 1877-1958), deux cousins récipiendaires du prix Goncourt en 1909 pour *En France*.

<sup>374</sup> « J.-H. Rosny aîné et l'univers », *Marianne*, 13 avril 1938. Voir aussi Jehan d'Ivray, « J.-H. Rosny aîné », in *La Revue mondiale*, 15 octobre 1922 : « À onze ans, J.-H. Rosny a écrit un premier livre dans lequel il s'est plu à dépeindre un enfant qui, ne voulant pas vivre avec les adultes, s'était retranché avec ses camarades dans un fort dont il défendait l'entrée. Le père du futur romancier ne goûta que médiocrement cet essai littéraire. Ses tendances de révolte dont il était plein l'inquiétaient pour l'avenir du jeune garçon. Le manuscrit fut jeté au feu. »

actuelle de « poétiques », confortant l'hypothèse d'un travail de prose poétique qui traverserait l'œuvre romanesque. Pour Lauric Guillaud :

La poésie rosnyenne irradie l'œuvre entière de merveilleuses « rêveries scientifico-fantaisistes », selon la formule de Jules Verne. Le lyrisme rosnyen trouve dans le temps un moteur narratif essentiel. Le temps, vécu sous un mode plus affectif que scientifique, demeure, comme nous l'avons vu, l'une des hantises fondamentales de Rosny, comme le montrent non seulement ses mondes perdus mais le reste de son œuvre<sup>375</sup>.

De même, selon Roberta De Felici :

En général, l'auteur ne parle pas de la Préhistoire uniquement comme d'une science ; elle est, au contraire, une « grande et belle légende symbolique – et peut-être la plus belle et la plus grande de toutes<sup>376</sup> ». Ainsi, c'est la poésie des âges préhistoriques qui l'émeut et qu'il veut transmettre à son lecteur, plutôt que son savoir<sup>377</sup>.

Annonçant presque les *Psaumes* de 1888 que nous présentons et commentons plus bas, Goncourt notait dans son *Journal* à la date du 27 mars 1887 :

Comme je reprochais à Rosny l'alchimie de ses ciels, lui disant que l'effet produit par un ciel sur un humain, est une impression vague, diffuse, poétiquement immatérielle, si l'on peut dire, et ne pouvant être traduite qu'avec des vocables, sans détermination, bien arrêtée, bien précise, et qu'avec ses qualifications rigoureuses, ses mots techniques, ses épithètes minéralogiques, il solidifiait, matérialisait ses ciels, les dépoétisait de leur poésie éthérée... Rosny m'a répondu, avec l'assurance vaticinatrice d'un prophète, que dans cinquante ans, il n'y aurait plus d'humanités latines, et que toute l'éducation serait scientifique, et que la langue descriptive qu'il employait, serait la langue en usage.

---

<sup>375</sup> Lauric Guillaud, « Les Mondes perdus de Rosny aîné. La régression du sacré », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006, p. 237.

<sup>376</sup> J. H. Rosny aîné, *Les Origines*, Paris, Ed. Crès, p. 176-177.

<sup>377</sup> Roberta de Felici, « J.-H. Rosny aîné et sa “poétique du devenir” », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 91.

Et Rosny lui-même de se représenter dans la fiction par le biais d'un des explorateurs Terriens arrivant à la surface de Mars dans *Les Navigateurs de l'Infini* :

Au fond de l'Occident, la fournaise solaire croulait ; elle demeura un moment suspendue entre deux montagnes et à peine eut-elle disparu que les étoiles scintillèrent dans un ciel incomparablement pur. Ce spectacle était semblable, en somme, à celui que nous avons vu pendant tous les jours de notre voyage, mais, sur cette terre lointaine, il détermina une petite crise de poésie chez Jean, un flux d'épithètes et, je crois, la récitation de quelques vers<sup>378</sup>.

S'il échappe à la versification proprement dite, Rosny est bel et bien adepte d'une pratique de la poésie dans son art romanesque – une poésie symboliste aux accents baudelairiens : « La Nature est un temple où de vivants piliers / Laissent parfois sortir de confuses paroles ; / L'homme y passe à travers des forêts de symboles / Qui l'observent avec des regards familiers<sup>379</sup> ». Pour Rosny, si la poésie consiste bien en un travail sur le langage, il s'agit d'abord du choix du lexique qui crée la puissance de l'évocation poétique. En 1956, dans un article consacré au centenaire de la naissance de Rosny, Albert Dubeux décrivait ainsi son style :

Une œuvre littéraire ne dure que par le style. Celui de Rosny est d'une richesse incomparable, à la fois robuste et délicat, opulent et sobre. L'abondance de son vocabulaire déconcerte : « On trouve ma langue pléthorique, – confiait-il un jour à Jules Renard, – mais on ne sait pas que je me retiens. Quand j'ai à décrire un nuage, je fais un effort pour n'employer que cinquante mots, car j'en ai deux cents à ma disposition. » Avec une palette aussi chargée, il pourrait s'abandonner aux virtuosités mécaniques [...]. Chez Rosny, le mot demeure toujours au service de la pensée ; il l'exprime avec une étonnante précision jusqu'en ses nuances les plus subtiles, sans que jamais transparaisse la recherche de l'effet. Un effort invariablement heureux qui dégrasse l'image, qui renouvelle le lieu commun par un

---

<sup>378</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Navigateurs de l'Infini*, La Nouvelle Revue Critique, Paris, 1927, p. 38-39.

<sup>379</sup> Charles Baudelaire, « Correspondances », *Les Fleurs du Mal*, Michel Lévy frères, 1868.

choix d'épithètes accolées, concrètes et abstraites, et qui aboutit à des trouvailles toujours justes et imprévues<sup>380</sup>.

## 1. Un autre modèle romanesque : Huysmans

S'il n'est pas poète et donc ne s'associe pas aux essais de Mallarmé, Verlaine ou Gustave Kahn à cette période, Rosny les talonne au début de sa carrière, en suivant un autre maître littéraire, en la personne de Huysmans. Étant son aîné de huit années seulement, ce dernier semble le précéder dans les grands moments de sa carrière : il rentre en littérature avec la publication, à ses frais, d'un recueil de poèmes en prose, *Le Drageoir aux épices* (de la même manière, Rosny publie en 1888 ses *Psaumes* en prose poétique sur lesquels nous reviendrons) ; il participe aux Soirées de Médan (Rosny est alors à Londres et espère encore attirer l'attention de Zola) après s'être lié d'amitié avec Zola en défendant *L'Assommoir*<sup>381</sup> ; il publie son œuvre-manifeste *À rebours*, qui le propulse sur le devant de la scène littéraire et le fait entrer dans le cénacle Goncourt ; il devient le premier Président de l'Académie Goncourt, plus de vingt ans avant Rosny. Si leurs productions romanesques s'éloignent l'une de l'autre à la fin du siècle, Huysmans constitue indéniablement un modèle de réussite pour le jeune Rosny entrant dans le monde des lettres parisiennes, et un roman comme *À rebours* apparaît comme un modèle romanesque – ou du moins une expérimentation à reproduire – qui fera « accoucher » Rosny du roman le plus commenté par ses pairs : *Le Termite*, en 1888, que nous commenterons plus en détail dans la seconde partie de ce chapitre.

---

<sup>380</sup> Albert Dubeux, « Le centenaire de Rosny aîné », *Revue Des Deux Mondes*, 1956, p. 490-499.

<sup>381</sup> Joris-Karl Huysmans, « Émile Zola et *L'Assommoir* », *L'Actualité*, Bruxelles, 1877.

## 2. Une méthode symboliste : la petite revue

Dans son essai sur le symbolisme, Jean-Nicolas Illouz décrit ce mouvement comme relevant d'une « modernité [...] qui a la faculté d'excéder son propre présent, en opérant une révolution du langage poétique dont les créations du XX<sup>e</sup> siècle sont largement redevables<sup>382</sup> ». Si Rosny n'est pas à proprement parler un architecte du langage poétique, constatons cependant qu'une des particularités de son œuvre littéraire, peut-être d'ailleurs la seule constante au sein de celle-ci, est le maniement d'une langue riche, complexe, poétique, à la syntaxe et au lexique difficiles, qui lui confèrent une identité propre, indépendamment des jugements de style qu'on pourrait leur porter. Mais ce qui nous intéresse davantage ici, c'est la mention de « modernité » que l'essayiste reprend à plusieurs reprises dans son ouvrage pour souligner la dimension annonciatrice, presque conjecturale, de l'art littéraire symboliste ; c'est ainsi, selon lui, que « les déplacements conceptuels que Mallarmé fait subir aux catégories esthétiques de son temps ouvrent à des pratiques d'écriture qui s'épanouiront davantage dans le XX<sup>e</sup> siècle<sup>383</sup> ». Citons encore :

Entre un idéalisme philosophique et un matérialisme du langage qui consacre l'autonomie des signes, le symbolisme est, comme l'écrit Mallarmé, le moment d'une « exquise crise fondamentale<sup>384</sup> ». Dans son ambiguïté, il participe des équivoques de la modernité : c'est d'elles qu'il tire sa tension propre, sa singularité et sa complexité, – et finalement sa foisonnante richesse<sup>385</sup>.

Dans la perspective qui est la nôtre – observer la modernité littéraire du roman scientifique de Rosny – ces commentaires sur la modernité du symbolisme résonnent de la même manière que la théorie littéraire de Rosny, qui se construit en parallèle des différents

---

<sup>382</sup> Jean-Nicolas Illouz, *Le symbolisme*, Librairie Générale française, 2004, p.10.

<sup>383</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>384</sup> Plus précisément, voici ce qu'il écrit, en une phrase détachée des paragraphes : « La littérature ici subit une exquise crise, fondamentale. » Stéphane Mallarmé, « Crise de vers », *Divagations*, Fasquelle, 1897, p. 236.

<sup>385</sup> *Ibid.*, p. 13.

« moments » du symbolisme, pour reprendre l'expression de Jean-Nicolas Illouz. Rappelons que c'est en septembre 1886 que Jean Moréas publie dans *Le Figaro* « Un manifeste littéraire » qui marque la naissance du symbolisme – un an avant le « Manifeste des Cinq » – en se mettant en rupture avec le Parnasse et, dans ce qui nous intéresse, le naturalisme. Au-delà même de cette volonté propre à la jeunesse de vouloir renverser ses aînés, Rosny s'approprie également les méthodes des symbolistes dans la pratique des petites revues, comme il le fait avec son ami éditeur Édouard Guillaume et notamment pour le fascicule *Le Bambou*. En outre, Rosny sera aussi un contributeur régulier du *Mercure de France*, et surtout c'est dans cette importante revue symboliste que seront chroniquées la plupart de ses œuvres, qu'elles soient romanesques, philosophiques ou plus généralistes comme son *Enquête sur l'amitié des tranchées*<sup>386</sup>. Notre dépouillement quasi-exhaustif de la revue entre 1890 et 1935 (de sa création jusqu'à la fin de la section consultable sur *Gallica*<sup>387</sup>, cinq ans avant la mort de Rosny) ne compte pas moins de 60 articles consacrés à son œuvre, allant de la recension bimensuelle dans la « Revue des romans » à l'étude détaillée. Les amitiés de Rosny avec Rachilde et Alfred Valette, directeur du *Mercure de France*, qu'il fréquente tous les deux assidûment, ne sont d'ailleurs pas un secret<sup>388</sup>, de même qu'avec John Charpentier, un des critiques réguliers du *Mercure* et auteur de la plupart de celles destinées aux œuvres de Rosny, qui ira jusqu'à parler de lui aux États-Unis dans un long et synthétique article

---

<sup>386</sup> Nous renvoyons ici à notre étude de cette anthologie de lettres de soldats de la Première Guerre mondiale : « "Est-il possible que ce prodigieux mélange d'âmes ne fasse pas naître des affections robustes ? " J.-H. Rosny aîné, compilateur de lettres de soldats », in *Trajets épistolaires*, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2021.

<sup>387</sup> Alfred Valette étant décédé en 1935, les numéros ultérieurs ne sont pas accessibles sur Gallica. Nous ne pouvons que regretter la politique économique de Gallica et son service payant RetroNews – fort onéreux –, qui ne permet l'accès à certaines de ses ressources aux étudiants et chercheurs qu'à la seule condition que leur institution y soit abonnée et empêchant malgré tout la recherche par reconnaissance de caractères (OCR) et le téléchargement des documents à moins de s'acquitter d'un droit de péage supplémentaire. Pour les cinq années suivantes que nous avons pu brièvement consulter malgré tout, notons la présence du dossier d'hommages qui lui est consacré et quelques recensions, notamment de son dernier roman publié anthume, *Les Instincts*.

<sup>388</sup> Rachilde tenait un salon dans les locaux du *Mercure de France*, dans lequel étaient conviés les auteurs réguliers de la revue. La scène décrite en ouverture du dossier « Hommage à J.-H. Rosny aîné » dans le *Mercure de France* du 15 février 1936 se passe là-bas.



entièrement rédigé en français<sup>389</sup>. C'est ainsi qu'on peut lire dans le numéro du 15 février 1936, soit exactement deux jours avant ses 80 ans, un dossier lui rendant hommage, s'ouvrant sur une mise en scène où les principaux contributeurs de la revue remarquent qu'après le cinquantième de la disparition de Hugo il serait temps de fêter le cinquantième de *Nell Horn* et les 80 ans de son auteur<sup>390</sup>.

### 3. Jeu d'intertextualités : le « petit livre jaune » du symbolisme

Du point de vue de l'esthétique poétique, Rosny se présente parfois comme un romantique tardif, multipliant les allusions à Hugo, mais aussi à Baudelaire, par le biais d'intertextualités, de références ou de citations<sup>391</sup>. Mais, une autre piste qui mènerait vers l'esthétique symboliste, que nous avons déjà évoquée précédemment, serait cet étrange triangle d'intertextualité regroupant *À rebours*, *Le Portrait de Dorian Gray* et *Nell Horn* ainsi que l'usage que la jeune Nelly fait d'un « petit livre jaune, louche, confus, empâté » qui lui confèrera des « trésors de sorcellerie<sup>392</sup> ». Dans *Le Portrait de Dorian Gray*, lorsque le personnage reçoit des mains de Lord Henry un petit livre jaune, *À rebours* bien qu'il ne soit pas nommé, le narrateur le décrit comme « le livre le plus étrange que [Dorian] eut jamais lu. Il lui sembla que [...] les péchés du monde passaient devant lui en un muet cortège. Ce qu'il avait obscurément rêvé prenait corps à ses yeux ; des choses qu'il n'avait jamais imaginées se révélaient à lui graduellement<sup>393</sup> ». Wilde comme Rosny sont marqués par la lecture de

---

<sup>389</sup> J.-L. Charpentier, « J.-H. Rosny, romancier scientifique », *The Theosophical Path*, Katherine Tingley (éd.), vol. V, n°2, août 1913, p. 111-120. Nous avons reproduit et publié cet article dans le dossier « J.-H. Rosny aîné », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.

<sup>390</sup> Dossier « Hommage à J.-H. Rosny aîné », *Mercur de France*, 15 février 1936, p. 25-60.

<sup>391</sup> Nous renvoyons à ce propos à l'étude de Lauric Guillaud « Rosny Aîné : régression lyrique et sensuelle vers le *wonderland* », in *Sur les pas de Flaubert. Approches sensibles du paysage*, Rodopi, collection "C.R.I.N. (Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature française), 2014.

<sup>392</sup> J.-H. Rosny, *Nell Horn de l'Armée du Salut*, 1900 [1886], Ollendorf, p. 108.

<sup>393</sup> Oscar Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray*, Albert Savine, 1895, p. 180.

Huysmans et si l'un s'en inspire pour mettre en avant une figure depuis devenue célèbre de dandy perversi par l'esprit décadent de la modernité, l'autre s'inspire de ce même esprit pour en souligner ses aspects bizarres, envoûtants, relevant au fond d'une forme de romantisme noir versant dans le fantastique et le récit gothique. Cependant, ce n'est pas dans ce seul passage que Rosny assume sa filiation littéraire avec Huysmans : outre le passage de divination de *Nell Horn*, c'est avec *Le Termite* que cette filiation sera la plus marquée dans son art romanesque.

#### 4. Rosny et le futurisme ?

Enfin la filiation de Rosny avec le symbolisme se retrouve dans une surprenante mention chez Marinetti, qui le signale, dans un de ses manifestes, parmi plusieurs auteurs précurseurs du futurisme :

Nous acceptons seulement l'œuvre illuminante des cinq ou six grands précurseurs du futurisme. Je fais allusion à Émile Zola, Walt Whitman ; Rosny aîné, auteur du *Bilatéral* et de la *Vague rouge* ; Paul Adam, auteur du *Trust* ; Octave Mirbeau, auteur de *Les affaires sont les affaires* ; Gustave Kahn, créateur du vers libre, et Verhaeren, glorificateur des villes tentaculaires<sup>394</sup>.

Marinetti mêle dans cette liste des noms d'auteurs qui sont liés au symbolisme en France avec celui de Zola, brouillant les pistes d'une filiation du futurisme avec le symbolisme, alors même qu'il ouvre son manifeste par un rejet des anciens maîtres :

Nous avons tout sacrifié au triomphe de la conception futuriste de la vie. Vous comprendrez aisément pourquoi nous haïssons, après les avoir intensément aimés,

---

<sup>394</sup> Marinetti, « Nous renions nos maîtres les symbolistes, derniers amants de la lune », *Revue d'Europe et d'Amérique*, « Symbolisme et Futurisme », Paris, XIV<sup>e</sup> année, 1<sup>er</sup> octobre 1911.

nos glorieux pères intellectuels, les grands génies symbolistes : Edgar Poe, Baudelaire, Mallarmé et Verlaine<sup>395</sup>.

Cette mise à distance fait dire à Giovanni Lista que :

au surplus, le concept futuriste n'est pas sans coïncider en certaines de ses déclarations avec une tendance littéraire qui, même en dehors des préoccupations purement scientifiques, s'efforce de peindre le monde moderne en rejetant les procédés anciens et jusqu'aux sentiments surannés. Cette tendance est d'ailleurs affirmation péremptoire [...]. Ce sont là les quelques écrivains notoires que Marinetti reconnaît volontiers pour précurseurs directs du futurisme. Toutefois, les antécédents poétiques du fondateur de cette doctrine en certifient l'élaboration personnelle, tâtonnante et progressive dès ses propres débuts, vers 1896<sup>396</sup>.

Malheureusement, il semble que cette mention de Rosny chez Marinetti soit la seule que l'on retrouve dans ses manifestes et nous ne sommes pas parvenus dans nos recherches à préciser la nature des relations entre les deux auteurs. Notons que lorsque Marinetti pense à Rosny comme un précurseur du futurisme en 1911, ce n'est pas en tant qu'auteur de romans scientifiques ou apparentés (*La Guerre du feu* est par exemple publié en volume la même année chez Fasquelle après une prépublication à partir de 1909 dans *Je Sais Tout*), mais comme celui à l'origine du *Bilatéral* et *La Vague rouge*, deux romans d'obédience naturaliste, quoique tardive pour le second, dans lesquels Rosny décrit les milieux révolutionnaires et anarchistes de la capitale après les avoir fréquentés. Serait-ce donc l'aspect social, contestataire et révolutionnaire de l'œuvre de Rosny qui lui vaut la sympathie de Marinetti ? De la même manière que Rosny ne sera pas particulièrement remarqué par les surréalistes<sup>397</sup>, le rendez-vous semble aussi manqué avec le futurisme malgré toute la dimension conjecturale de son œuvre.

---

<sup>395</sup> *Ibid.*

<sup>396</sup> Giovanni Lista, *Marinetti et le futurisme : études, documents, iconographie*, L'âge d'homme, Lausanne, 1977, p. 196.

<sup>397</sup> Nous remercions à ce propos Marie-Paule Berranger, spécialiste du surréalisme pour avoir confirmé cette hypothèse.

Quoiqu'il en soit, arrivant au bout de cette réflexion, les accointances de Rosny avec le symbolisme semblent nombreuses et on serait même tenté de se poser cette question : en quoi Rosny n'est-il *pas* un auteur symboliste ?

## II. LE REPOUSSOIR DE L'ÉCHEC DE LA REVOLUTION LITTÉRAIRE SYMBOLISTE

Le premier et principal élément de réponse vient de ce que nous soulevions en ouverture de ce chapitre : la réception critique ne l'a jamais rattaché au symbolisme autrement que par des réseaux de relations professionnelles et personnelles. Notre propos n'est pas de dire que Rosny est ou aurait pu être un symboliste, mais d'apporter une nuance à peu près inédite avant de montrer que cette « tentation symboliste » au début de sa carrière littéraire impacte une partie de sa production romanesque dans le domaine du récit scientifique.

### 1. Une autre « impasse théorique »

C'est encore dans *L'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret que nous avons déjà commentée qu'il faut se pencher pour pouvoir saisir en quoi le symbolisme apparaît comme un échec aux yeux de Rosny, en 1891. Interrogé à ce sujet par Huret, il répond clairement que celui-ci connaît déjà la même impasse théorique que le naturalisme : « [Les symbolistes] n'ont, jusqu'à présent, rien sorti de nouveau que je sache sur la théorie même du symbolisme. La plupart d'entre eux ne me paraissent pas y voir autre chose qu'un nouveau stock de métaphores à mettre en circulation... Y a-t-il seulement, dans toute cette école, deux personnalités réellement convaincues de quelque chose ? Verlaine, et Mallarmé, peut-

être<sup>398</sup> ? » C'est donc davantage dans les vers que dans la prose qu'il pourra se développer, enterrant ainsi l'esprit décadent fin-de-siècle du roman. Formulée autrement, c'est la même réponse que faisait Edmond de Goncourt quelques semaines avant lui :

Les symbolistes, les décadentistes, enfin les gens qui se posent, d'avance, pour nos successeurs, me semblent être presque tous des poètes. Je déclare être un mauvais juge à leur égard, car je suis un bien plus grand lecteur de prose que de vers. Mais, toutefois, je me demande si, au dix-neuvième siècle, en cette toute-puissance de la prose poétique, en cette domination de la langue de Chateaubriand et de Flaubert, je me demande si un grand mouvement intellectuel peut être mené par des versificateurs. Les vers me semblent, à moi, la langue des jeunes peuples, des peuples à l'aurore, et non pas la langue des vieux peuples, des peuples à leur coucher de soleil. Hugo a été une exception monstrueuse de génie. Il peut exister encore derrière lui des charmeurs dans le genre, mais l'action de la littérature sur les masses, je crois qu'elle n'appartient plus aux vers<sup>399</sup>.

Quoique le roman soit en crise et que l'on cherche un successeur au naturalisme, le symbolisme, avec son esprit décadent, pourtant en rupture avec le naturalisme ne parvient à s'exprimer que par le langage poétique. La révolution du vers libre n'atteint pas l'art romanesque. Pour Goncourt, comme pour Rosny, cette révolution poétique du roman ne sera atteinte que par les futurs héritiers de la « prose poétique<sup>400</sup> », évacuant par ce biais Baudelaire au profit de Flaubert et annonçant notamment Proust<sup>401</sup>. C'est d'ailleurs cela la mission initiale de l'Académie Goncourt : rechercher ces héritiers. Pourtant, de façon presque paradoxale, Rosny clôt son entretien avec Huret par une double allusion aux symbolistes :

On tombe d'accord, un beau jour, pour instaurer cet aphorisme : « Moréas est encore le régime qui nous divise le moins. » Ce jour-là, on s'applaudit d'avoir trouvé son

---

<sup>398</sup> Jules Huret, « M. J.-H. Rosny », *Enquête sur l'évolution littéraire*, op. cit., p. 234.

<sup>399</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>400</sup> Notons d'ailleurs que cette expression n'est employée nulle part ailleurs dans *L'Enquête*.

<sup>401</sup> Nous pourrions être tenté d'ailleurs de chercher, au XX<sup>e</sup> siècle et de façon panoramique, les héritiers spirituels de Chateaubriand et Flaubert, selon Goncourt. Outre Proust, nous pouvons penser à Fournier, Céline, Romain Gary, Aragon, Soupault...

Carnot<sup>402</sup>. Aussi, qu'arrive-t-il ? Que les petites revues, les revues de Jeunes, au lieu d'être des revues de combat, deviennent le refuge des clans, et que ce sont les grands périodiques qui signalent Mæterlinck, en Premier-Paris, alors que les petites revues lui consacraient obscurément trois lignes jusque-là<sup>403</sup>.

Moréas, le symboliste, apparaît pour Rosny comme l'incarnation d'un consensus, mais un consensus mou, qui n'a pas l'air de lui plaire ou de susciter un effet révolutionnaire comparable à Carnot en sciences. D'autre part, pour lui les « petites revues, les revues de Jeunes », autrement dit les revues symbolistes, sont des revues de clan, ce dont, en 1891, Rosny cherche à se détacher : c'est à cette période qu'il commence à prendre ses distances avec la *Revue indépendante* (sa seule contribution dans l'année sera la publication de la préface de *Daniel Valgraine*) et ce ne sera que dans l'année 1893 qu'il se lance dans l'aventure éditoriale du *Bambou*.

## 2. Querelles d'écoles

Faisant grand cas de *L'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, Jean-Nicolas Illouz la situe au moment de l'apogée du symbolisme, alors que « son heure de gloire a eu lieu à l'occasion du Banquet du *Pèlerin passionné*, en l'honneur de la nouvelle œuvre de Jean Moréas<sup>404</sup> ». Il note en particulier qu'« à l'intérieur même du groupe des « symbolistes et décadents », l'*Enquête* fait apparaître les querelles intestines qui divisent déjà la nouvelle école<sup>405</sup> » et conclut que

---

<sup>402</sup> Rosny fait ici référence au principe de Carnot, autrement dit la deuxième loi de la thermodynamique qui établit l'irréversibilité des phénomènes physiques, en particulier dans les échanges thermiques. La compréhension de ce principe fondamental en sciences, énoncé en 1824, est au moins équivalent à la révolution apportée par la théorie darwinienne en 1859. Il s'agit donc de trouver un équivalent en littérature pour achever le cycle des révolutions du dix-neuvième siècle.

<sup>403</sup> Jules Huret, « M. J.-H. Rosny », *Enquête sur l'évolution littéraire, op. cit.*, 1891, p. 235.

<sup>404</sup> Jean-Nicolas Illouz, *Le Symbolisme, op. cit.*, p. 55.

<sup>405</sup> *Ibid.*, p. 56.

*l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret correspond bien, comme le pense Guy Michaud, à *l'acmé* d'une longue évolution du champ littéraire, qui a commencé dans les années 1870, a tenté différentes formulations d'elle-même à travers les batailles et manifestes des années 1880, pour finalement s'imposer, semble-t-il, au début des années 1890. [...] Pour bien des « symbolistes » répondant à Jules Huret, l'école symboliste en réalité n'existe pas : « L'école symboliste ? Il faudrait d'abord qu'il y en eût une. Pour ma part je n'en connais pas », note par exemple Charles Morice, pourtant qualifié par Jules Huret de « Cerveau du symbolisme »<sup>406</sup>.

Difficile de ne pas penser à de nouveau à Rosny, qui s'exprime assez durement au sujet des écoles littéraires dans *la Revue indépendante* en janvier 1889 :

Les groupes à théorie semblent manifestement en contradiction avec le scepticisme contemporain, mais cette contradiction n'est qu'apparente. Tout d'abord, ces groupes sont fort nombreux et se composent, dans la majorité des cas, d'un petit prophète et de trois ou quatre très jeunes gens. Les scissions sont quotidiennes et donnent, quasi toujours, lieu à des écoles rivales de l'école mère<sup>407</sup>.

Ou encore en avril de la même année :

À regarder l'histoire, notre siècle a constamment produit autant d'abstrait que de concret, avec quelques oscillations, quelques flux et reflux, – toujours bref – dans l'un ou l'autre ordre. Sans nier qu'une légère prédominance de l'abstrait soit la réaction naturelle contre le naturalisme dont nous sortons, nous nions que ce soit là le vrai mouvement qui se prépare. Nous le voyons plus vaste, plus hospitalier à toutes les formes d'intelligences, moins resserré dans les petites barbaries d'écoles<sup>408</sup>.

Dans les deux cas, ces réflexions sont faites dans des articles à propos d'auteurs éloignés du symbolisme (Paul Margueritte, Maupassant) que ne visent donc pas directement Rosny, mais ces commentaires s'y accordent assez bien : Jean-Nicolas Illouz rappelle qu'en 1885, avant le manifeste de Moréas, on parle de « décadents » et « décadence » et que c'est à

---

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 58-59.

<sup>407</sup> J.-H. Rosny, « Critique littéraire – Paul Margueritte », *La Revue indépendante*, janvier 1889, p. 317.

<sup>408</sup> J.-H. Rosny, « Critique littéraire – Maupassant », *La Revue indépendante*, avril 1889, p. 140.

partir de 1886 qu'on rencontre l'adjectif substantivé « symbolistes<sup>409</sup> », créant ainsi deux « écoles rivales » – les symbolistes et les décadents – pour reprendre l'expression de Rosny. Plus particulièrement, relevons ceci :

Entre « décadents » et « symbolistes », un certain nombre de divergences existent, qui ne vont cesser de s'approfondir. Au-delà des simples querelles de personnes [...], les différences sont d'abord d'ordre sociologique, et témoignent des diverses valeurs symboliques qui sont attachées à la géographie parisienne : les décadents, plus « bohèmes » et fidèles à Verlaine, appartiennent aux cafés de la Rive Gauche, alors que c'est sur la Rive Droite, rue de Rome, que se réunissent les « mallaramistes ». Les « doctrines », au départ confondues, se séparent bientôt plus nettement [...]. C'est donc contre la Décadence que le symbolisme se constitue comme une « avant-garde » littéraire et artistique – même si, comme l'écrit Guy Michaud, « Décadence et symbolisme sont, non pas deux écoles, [...] mais deux phases successives d'un même mouvement », – l'une négative, et l'autre positive, – quoique toutes deux également issues de la recomposition du champ littéraire amorcée dans les années 1870 contre le Parnasse et le naturalisme<sup>410</sup>.

### 3. Éloignement sociologique du symbolisme

Rosny n'est, de fait, pas un symboliste, car il n'est pas concerné par ces querelles, mais il ne s'empêche pas pour autant de les commenter, en regrettant cette scission du groupe qui, de son point de vue, échoue à mener sa révolution poétique, trop occupé à se concentrer sur ses querelles intestines. D'autre part, il est aussi sociologiquement très éloigné de ces groupes, se situant, comme nous l'avons vu précédemment, du côté d'une *intelligentsia*

---

<sup>409</sup> Jean Moréas : « Les prétendus Décadents cherchent avant tout dans leur art le pur Concept et l'éternel Symbole [...] la critique, puisque sa manie d'étiquetage est incurable, pourrait les appeler plus justement les *symbolistes* » (*Revue du XIX<sup>e</sup> siècle*, 11 août 1885), cité par Illouz, *Le Symbolisme*, *op. cit.*, p. 38.

<sup>410</sup> Jean-Nicolas Illouz, *Le Symbolisme*, *op. cit.*, p. 38-39.



littéraire qu'il aura recherchée au début de sa carrière et qu'il finira même par incarner en devenant Président de l'Académie Goncourt<sup>411</sup>.

Une part importante, dans la genèse du symbolisme, doit être faite aux cafés et cabarets littéraires. Paul Valéry le fait remarquer lorsqu'il réfléchit sur *l'Existence du symbolisme* (1939) :

Une histoire de la Littérature qui ne mentionne pas l'existence et la fonction de ces établissements à cette époque est une histoire morte et sans valeur. Comme les salons, les cafés ont été des véritables laboratoires d'idées, des lieux d'échanges et de chocs, des moyens de groupement et de différenciation où la plus grande activité intellectuelle, le désordre le plus fécond, la liberté extrême des opinions, le heurt des personnalités, l'esprit, la jalousie, l'enthousiasme, la critique la plus acide, le rire, l'injure, composaient une atmosphère parfois insupportable, toujours excitante, et curieusement mêlée<sup>412</sup>.

Si Rosny a bien fréquenté des salons et des cafés, il n'a pas intégré ceux de Montmartre. Ses « laboratoires d'idées » sont plutôt ceux de l'entourage de Goncourt puis des revues symbolistes. Ayant toujours cherché une position surplombante à travers un *ethos* de critique particulièrement développé (voir la façon dont il commente « la jeunesse » dans *la Revue indépendante* alors qu'il est lui-même plus « jeune » qu'eux) ou dans les cénacles réservés à une élite intellectuelle à laquelle il cherchait à appartenir, il développe une stratégie d'auto-promotion qui l'éloigne de ces lieux d'ébullition et d'émulation intellectuelle. S'oppose donc d'un côté la littérature de Montmartre (Mallarmé habitant au 84 rue de Rome), des quartiers nord de la capitale, populaires et effervescents, et de l'autre les quartiers sud, bourgeois, littéralement de l'autre côté de la Seine : parmi les adresses connues de Rosny dans

---

<sup>411</sup> Notons l'anecdote de la rencontre entre Rosny et Verlaine, qu'il raconte le 8 mars 1921 dans *Comoedia* : « Je me souviens de ma première rencontre avec Paul Verlaine, au temps où ce poète tenait ses assises au fond du café François 1<sup>er</sup>. Il proféra des paroles si stupides que je ne tardai pas à me dire : « Mais c'est un idiot ! » Soudain, la conversation divergea, et Verlaine manifesta une finesse, une ironie une pénétration, qui marquaient une très vive intelligence. » Il déclare dans le même périodique, le 21 août 1920, avoir fréquenté Montmartre de 1882 à 1890 en se rendant régulièrement au Chat Noir, d'abord boulevard Rochechouart puis rue Victor Massé.

<sup>412</sup> Jean-Nicolas Illouz, *Le Symbolisme*, *op. cit.*, p. 28-29.

Paris, retenons la rue d'Alésia (proche du boulevard du Montparnasse) et surtout le 47 rue de Rennes à deux pas du boulevard Saint-Germain, dans un quartier latin moins populaire à l'époque que Montmartre<sup>413</sup>.

### III. LE PINACLE DE LA TENTATION SYMBOLISTE

#### 1. Une cosmogonie poétique : les *Psaumes* (1888)

En octobre 1888, Rosny publie dans la *Revue indépendante* un texte assez original et tout à fait unique dans l'ensemble de son œuvre, faisant suite, du moins spirituellement, aux « Scènes préhistoriques » qu'il a faites paraître dans le numéro de juillet et qui deviendront les premiers chapitres de *Vamireh*. Ce qu'il nomme des « Psaumes », pourtant écrits en prose, consistent en huit textes numérotés dans lesquels l'auteur de romans se fait poète et exprime avec beaucoup de lyrisme sa fascination poétique pour la Préhistoire, partant de la création du monde et se terminant sur des rêveries philosophiques, louant la force des bêtes colossales ou la beauté mystique du cheminement du Vivant jusqu'à nos jours et dans un lointain futur<sup>414</sup> :

Limon des Grands Fleuves, que les siècles affinent ; oh ! remonter au Départ, alors que le Gel et les Chimies, et les chocs de l'Ouragan et l'effort du Lichen ont mortifié la vieille montagne contemporaine d'un Océan secondaire, émergée avec les Bêtes de la Fable, Ptérodactyles aux ailes écailleuses, Iguanodons debout sur les boues palustres, haussant leurs mâchoires jusqu'aux cîmes [*sic*] des grands arbres. Limon,

---

<sup>413</sup> Pour l'anecdote amusante, le 47 rue de Rennes (6<sup>e</sup> arrondissement) est un immeuble aujourd'hui coté à plus de 14000€ le mètre carré, ce qui le situe dans un des quartiers les plus chers de Paris. En comparaison, Montmartre culmine à 12500 € le mètre carré.

<sup>414</sup> Ces textes ont été republiés par Fabrice Mundzik dans l'anthologie *La Légende des Millénaires*, tome 1 : *Les Conquérants du Feu et autres récits primitifs*, Les Moutons électriques, Montélimar, 2014, 351 p.

une ère vint où le mont nu, glacial et aride, parut un fils de l'Éternité, immobile pour l'Éternité. Mais du jour où les premières neiges fondirent, où les eaux et les névés commencèrent les veinules du roc, Limon tu commenças de descendre à blocs lourds<sup>415</sup>.

Si l'on peut ne pas adhérer au style précieux de cette prose, constatons que ces évocations poétiques, fortes et lyriques, empruntent avec grandiloquence à Baudelaire sa « prose poétique, musicale sans rythme et sans rime, assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience<sup>416</sup> » et peuvent s'inspirer des autres productions de prose poétique dont la *Revue indépendante*, dirigée par Gustave Kahn, se fait l'un des vecteurs : *Les Chants de Maldoror* (1874), *Les Illuminations* (1886<sup>417</sup>), *Les Palais nomades* (1887). Rosny, lui, ne réfléchit pas aux effets de rythmes et de sons propres aux recherches de Gustave Kahn sur le vers libre, ainsi qu'il les formulera en décembre 1888, deux mois après la publication des *Psaumes* :

L'importance de cette technique nouvelle, en dehors de la mise en valeur d'harmonies forcément négligées, sera de permettre à tout poète de concevoir en lui son vers ou plutôt sa strophe originale, et d'écrire son rythme propre et individuel au lieu d'endosser un uniforme taillé d'avance et qui le réduit à n'être que l'élève de tel glorieux prédécesseur<sup>418</sup>.

Rosny ne conçoit pas du vers, mais de la prose poétique, comme si la seule évocation d'un mot lui conférait une puissance, une force poétique. C'est ce qu'atteste notamment la

---

<sup>415</sup> J.-H. Rosny, « Psaumes », *La Revue indépendante*, octobre 1888, p. 32 ; aussi dans *La Légende des Millénaires*, tome 1 : *Les Conquistadors du Feu et autres récits primitifs*, Les Moutons électriques, Montélimar, 2014, p.113.

<sup>416</sup> Charles Baudelaire, « Lettre à Arsène Houssaye », *Œuvres poétiques*, Cl. Pichois éd., Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, t. II, p. 208.

<sup>417</sup> Cette première édition des *Illuminations*, de deux ans antérieure aux *Psaumes* de Rosny, est préfacée par Verlaine : « De la joie évidente d'être un grand poète, tels paysages féeriques, d'adorables vagues amours esquissées et la plus haute ambition (arrivée) de style : tel est le résumé que nous croyons pouvoir oser donner de l'ouvrage ci-après. » Ces commentaires pourraient convenir en effet à ces textes de Rosny, bien que nous nous gardions de les comparer aux évocations poétiques rimbaldiennes.

<sup>418</sup> Gustave Kahn, « Chronique de la littérature et de l'art. À M. Brunetière », *La Revue Indépendante*, décembre 1888.

multiplication des majuscules dans les substantifs, comme on le voit dès le premier texte : *Limon, Grands Fleuves, Départ, Gel, Chimies, Ouragan, Lichen, Océan, Bête, Fable, Ptérodactyle, Iguanodons, Éternité, Gothique, Aiguille, Pyramides, Chair, Encéphale*. La majuscule sert à universaliser les figures antédiluviennes mais aussi à les personnifier, comme autant de créatures et d'éléments mythiques, titans d'une cosmogonie dont il serait l'aède. Évoquant finalement une création du monde (« symboles du fluide rouge qui emporte le Limon en nos artères et qui va féconder les vallées de la Chair et les ravins de l'Encéphale »), l'évocateur devient aussi le poète qui s'adresse au travers du temps à de lointaines formes de vie primitives qui nous ont précédés.

Il passe ainsi de « l'Océan créacé » à la « matrice Jurassique » et offre dans le deuxième psaume une ode à la simplicité des Marsupiaux : « vous apparûtes timides et très humbles parmi les bêtes dominatrices. [...] Blottis entre les plantules, il eût suffi que la pression de l'oxygène demeurât constante, Marsupiaux, et vous eussiez vécu timides et très humbles des débris de la table animale. Le Roi de la Création, vécu d'écailles, au cœur trilobe, eût été sans doute quelque Homme-Reptile, immense de taille et ovipare<sup>419</sup>. » La multiplication des subjonctifs permet de placer ce texte sous le mode de l'hypothèse, reléguant la dominante poétique du texte précédent à l'imagination scientifique ; le poète laisse alors sa place au romancier conjectural : « si les rocs n'avaient bu l'atmosphère, si, dans le fluide plus léger, le sang des Sauriens n'eût froidi, leurs ailes évanouies et les colosses de leurs classes trépassés dans les croupissements palustres, qu'eût donc été le monde ? Qu'eût donc été le monde et quelles subtilités, quelles déviations du théorème, quels lemmes et quels corollaires organiques, quels langages et quels labeurs, quels tissages de formes fussent nés de l'Homme-Reptile, au cœur trilobe, quelles attitudes eût-il imposé à la matière, quelles

---

<sup>419</sup> J.-H. Rosny, « Psaumes », in *Les Conquérants du Feu et autres récits primitifs*, op. cit., p.113-114.

métamorphoses aux surfaces terrestres<sup>420</sup> ? » On retrouve dans la forme de ces questions comme dans leur sens les interrogations propres au genre romanesque émergent de l'uchronie<sup>421</sup> qui se formalise, dans le récit, par une hypothèse historique différente de ce qui a été réellement, selon la formule célèbre de Pascal : « Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court toute la face de la terre aurait changé<sup>422</sup> ». Rosny ne reproduit pas ici l'anacoluthie mais s'intéresse à *ce qui aurait pu être*, suggérant, comme nous le verrons plus bas, l'existence d'un *autre monde*, d'une autre temporalité, qui se superposent aux nôtres.

L'ode aux petites choses se poursuit dans le troisième texte : « Ne croyez pas, Charançons, Attelabes et vous, Calandres, que le poème de votre bataille contre l'Homme n'émeuve pas mon âme<sup>423</sup> ». Rosny élève au rang de sublime les insectes qui appartiennent comme l'Homme au Vivant et avec qui nous partageons un atavisme et un héritage génétique commun :

à ces abîmes de Genèse, bientôt mes nerfs se souviennent, ma chair chuchote les mystérieux débuts, et tous, en mon « moi » supérieur, en mes fibres compliquées par les millions de siècles, tous reviennent et content leur effort à me construire [...]. Alors, [...] bourdonnant aux soirs tièdes, Calosomes guerriers et resplendissants, je vous perçois ébauchés en mes os et en mes veines, fils des mêmes origines, formés

---

<sup>420</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>421</sup> Voir Charles Renouvier, *Uchronie (l'utopie dans l'histoire) : Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*, Paris, La Critique philosophique, 1876, XVI, 413 p.

<sup>422</sup> Blaise Pascal, *Pensées*, édition Brunschvicg, fragment 162. Notre référence à Pascal ici est plutôt idoine : en 1924, Rosny publie chez Eugène Fasquelle un volume qu'il nomme *Pensées errantes* et qui emprunte à la forme comme au titre à Pascal. Nous n'avons pas pu consulter ce petit ouvrage rare, cependant Rosny y semble assez dur envers l'auteur des *Pensées*. Pour Fabrice Mundzik : « Certains passages ont mal vieillis, d'autres, comme ceux sur Pascal, Chateaubriand et Montaigne sont, je l'avoue, très rébarbatifs. » De même, Lionel Evrard commente : « Sa détestation de Pascal me laisse également assez froid (visiblement, il en veut beaucoup à l'auteur des *Pensées*), d'autant que se laissant emporter par la passion, ses arguments ne sont pas toujours des plus... affûtés ». (Source : blog « J.-H. Rosny »).

<sup>423</sup> J.-H. Rosny, « Psaumes », in *Les Conquérants du Feu et autres récits primitifs*, *op. cit.*, p.114.

des mêmes anastomoses harmonieuses, et plus intense et plus suave le poème de votre bataille émeut mon âme<sup>424</sup>.

Nous proposons, en 2015, une petite étude dans le carnet de recherche de la revue *Res Futurae* sur l'optimisme conjectural de Rosny dans *Les Navigateurs de l'Infini* et sa suite *Les Astronautes*, dont le propos rejoint ce qui est dit ici et duquel nous reproduisons un court extrait :

« Un temps viendra où des escadres de Stellarium [le vaisseau des explorateurs] iront de planète en planète ! ... Les hommes ne sont que des bestioles... mais quelles bestioles ! »<sup>425</sup>

[Le regard du narrateur] est l'occasion d'exprimer un vitalisme puissant que Rosny n'a jamais renié. En effet, si l'auteur de *La Guerre du feu* et des *Xipéhuz* a souvent puisé son inspiration dans les thèses évolutionnistes du siècle précédent<sup>426</sup> en inventant des races nouvelles ou présentant des états d'évolution de l'Homme différents de l'homo sapiens, il ne prône nulle part la supériorité de l'Homme sur les autres. Ainsi par exemple les Hommes-Des-Eaux dans *Nymphée* (1893) et leur système de respiration sous-marin proche des branchies ou la conclusion de Bakhoûn à la fin des *Xipéhuz* suite à la victoire des Hommes sur leurs ennemis mortels que nous évoquions plus haut<sup>427</sup>.

C'est en quelque sorte un émerveillement face à la beauté de la Vie et de la Création, que Rosny exprime ici. Tout comme dans la fin des *Xipéhuz* ou dans la préface de *Daniel Valgraive*, rédigés à la même période, c'est la simplicité des choses qui est au cœur de sa réflexion poétique et philosophique, considérant que comme nous sommes issus du même

---

<sup>424</sup> J.-H. Rosny, « Psaumes », in *La Légende des Millénaires*, tome 1 : *Les Conquérants du Feu et autres récits primitifs*, Les Moutons électriques, Montélimar, 2014, p. 114-115.

<sup>425</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Astronautes*, in *La Guerre des règnes*, Bragelonne, 2012, p. 69.

<sup>426</sup> Voir l'article de Fanny Roblès, cité *infra*.

<sup>427</sup> Clément Hummel, « Rosny et ses visions du futur de l'Homme » dans *Les Navigateurs de l'Infini*, carnet de *Res Futurae*, [en ligne], 2015. URL = <https://resf.hypotheses.org/2809>.

« Lichen originel » et que toutes les formes du Vivant connaissent le *struggle for life*<sup>428</sup>, il n'est pas envisageable qu'elles s'entre-déchirent les unes les autres :

Et j'ai enterré mon front dans mes mains, et une plainte est montée de mon cœur. Car, maintenant que les Xipéhuz ont succombé, mon âme les regrette, et je demande à l'Unique quelle Fatalité a voulu que la splendeur de la Vie soit souillée par les ténèbres du Meurtre<sup>429</sup> !

À cette heure même, nous nous préoccupons d'un monde où les Daniel Valgraive ne sont pas rares : un monde de bonté humaine qui nous attire très impérieusement. Nous voulons prochainement dire, dans une œuvre plus vaste, les annales de la miséricorde et du dévouement, telles que la vie en donne (avec, bien entendu, l'interprétation esthétique). Nous voulons mettre en scène cent êtres simples et quelques êtres compliqués, dans un roman dédié à la *Bonne Humanité*<sup>430</sup>.

Les *Psaumes* se poursuivent ensuite par l'évocation d'une roue du temps (« Grande Dynamo roulante aux chocs de l'onde, captiveuse des Forces, dont la puissance subtile s'écoule au long des nerfs de métal ») qui fait venir la Vie, puis l'arrivée de l'Homme qui s'approprie son environnement au point de construire des Villes et des Métropoles et parvient à échapper au déterminisme du *struggle for life* : « l'homme élevé à sa hiérarchie vitale, être de cerveau et de sang exonéré des lassitudes musculaires<sup>431</sup> ».

Plus curieux, le cinquième Psaume, sorte de petit récit d'anticipation poétique, développe l'idée qu'après la mort du Soleil, une poudre de cendres se déposera sur Terre et formera un fil similaire à celui d'une toile d'araignée qui réunira notre monde à l'ensemble de

---

<sup>428</sup> Le «*struggle for life*», «lutte pour la vie» est une notion-clef de la théorie Darwinienne, présente dans le titre d'origine de *De l'Origine des espèces*. Voir l'article de Fanny Roblès dédié à cette notion : «*Of cavemen, "struggleforlifeurs" and deep ecology : J.-H. Rosny aîné's literary response to Darwin and human evolution* », in Thomas F. Glick, Elionor Shaffer, *The Literary and cultural reception of Charles Darwin in Europe*. III, IV. Londres, Bloomsbury, 2014, VIII-723 p.

<sup>429</sup> J.-H. Rosny, *Les Xipéhuz*, Albert Savine, Paris, 1888, p. 84.

<sup>430</sup> J.-H. Rosny, *Daniel Valgraive*, « Préface », Alphonse Lemaire, Paris, 1891, p. V-VI.

<sup>431</sup> J.-H. Rosny, « Psaumes », in *Les Conquérants du Feu et autres récits primitifs*, op. cit., p.115.

ce que Rosny désigne comme « l'Infini » – l'espace, tout comme dans *Les Navigateurs de l'Infini*. Ce texte est particulier pour deux raisons : selon Rosny, la toile ainsi formée est la

métamorphose en feuilles de papier vivantes [...] posant à travers l'Infini une bibliothèque de légers livres. Et c'étaient les œuvres de l'Homme trépassé depuis des milliardaires, c'était la vibration sur le Câble d'Araignée diaphane, des pensées inscrites dans les entrailles de l'Astre par les métamorphoses des Cerveaux, et qui s'évanouissaient vers quelque nébuleuse en genèse, et qui partaient nourrir de jeunes Créations<sup>432</sup>.

Pour Rosny, le Vivant ne se restreint pas à la planète Terre. La beauté de l'humanité, qui dépasse le déterminisme du *struggle for life* est donc d'atteindre une forme d'immortalité par la culture qu'elle développe au fil des millénaires de son existence. Cette immortalité est surtout spirituelle, mais elle construit par atavisme la biologie du vivant<sup>433</sup> : le savoir et la culture de l'Homme sont ainsi destinés à s'étendre à travers l'Infini pour permettre aux autres espèces de bénéficier de l'héritage de l'Homme et perpétuer ainsi le cycle du vivant. En filant la métaphore du câble d'une « Araignée stellaire », Rosny reprend une autre idée similaire que l'on retrouvait chez Maupassant dans la seconde version du *Horla*, publiée en 1887 dans le recueil éponyme chez Ollendorf, lorsque le narrateur perçoit la possible existence d'autres formes de vie comparables au *Horla*. Ses interrogations sont tout à fait comparables à celles de Rosny dans ses premiers récits que l'on renvoie anachroniquement au merveilleux-scientifique comme *Les Xipéhuz* ou *Un autre monde* avec les Moedigen, ou même, de façon

---

<sup>432</sup> J.-H. Rosny, « Psaumes », in *La Légende des Millénaires*, tome 1 : *Les Conquérants du Feu et autres récits primitifs*, Les Moutons électriques, Montélimar, 2014, p. 116.

<sup>433</sup> L'atavisme dont il est ici question n'est pas sans rappeler celui des dernières lignes de *Germinal* (1885) : « Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre. » Émile Zola, *Germinal*, Charpentier, 1885, p. 591.



plus tardive à toutes les créatures qu'il imagine, faites d'une « autre matière que notre matière<sup>434</sup> » :

Nous sommes quelques-uns, si peu sur ce monde, depuis l'huître jusqu'à l'homme. Pourquoi pas un de plus, une fois accomplie la période qui sépare les apparitions successives de toutes les espèces diverses ?

Pourquoi pas un de plus ? Pourquoi pas aussi d'autres arbres aux fleurs immenses, éclatantes et parfumant des régions entières ? Pourquoi pas d'autres éléments que le feu, l'air, la terre et l'eau ? — Ils sont quatre, rien que quatre, ces pères nourriciers des êtres ! Quelle pitié ! Pourquoi ne sont-ils pas quarante, quatre cents, quatre mille ! Comme tout est pauvre, mesquin, misérable ! avarement donné, sèchement inventé, lourdement fait ! Ah ! l'éléphant, l'hippopotame, que de grâce ! Le chameau que d'élégance !

Mais direz-vous, le papillon ! une fleur qui vole ! J'en rêve un qui serait grand comme cent univers, avec des ailes dont je ne puis même exprimer la forme, la beauté, la couleur et le mouvement. Mais je le vois... il va d'étoile en étoile, les rafraîchissant et les embaumant au souffle harmonieux et léger de sa course ! ... Et les peuples de là-haut le regardent passer, extasiés et ravis<sup>435</sup> !

Nous passons les Psaumes VI et VII, qui relèvent davantage de réflexions épistémologiques et ontologiques, interrogeant la place de l'Homme face à l'Animal et aux Dieux pour conclure cette étude avec le dernier des Psaumes. Rosny y postule ni plus ni moins l'existence d'une « autre Matière, dans le pôle de Création opposé à notre Infini ». Ce qu'il désigne comme « *l'Incognoscible* »,

ne s'est pas divisé en Astres, les Mystères de la Genèse ne gisent pas aux sanctuaires des Soleils. La Chaleur et la Lumière, l'Électricité et le Son, la Mécanique des Solides et des Gaz et des Liquides n'y sont point les modes de l'Être<sup>436</sup>.

---

<sup>434</sup> « J'imagine volontiers des créatures ou minérales, comme dans les Xipéhuz, ou faites d'une autre matière que notre matière, ou encore existant dans un monde régi par d'autres énergies que les nôtres. » J.-H. Rosny aîné, *La Mort de la Terre*, « Avertissement », Plon, 1912, p. 11.

<sup>435</sup> Guy de Maupassant, « Le Horla » (deuxième version), in *Le Horla*, Paris, Ollendorf, 1887, p. 58-59.

<sup>436</sup> J.-H. Rosny, « Psaumes », in *La Légende des Millénaires*, tome 1 : *Les Conquérants du Feu et autres récits primitifs*, Les Moutons électriques, Montélimar, 2014, p. 118.

Pour Rosny, il existe ainsi une autre réalité totalement en dehors de notre entendement où les règles de la physique et de la Nature sont totalement différentes. Si l'on parle aujourd'hui dans la science-fiction de « mondes parallèles », ou d'uchronie comme dans le deuxième *Psaume*, il s'agit ici davantage de réflexions comparables à l'existence contre-intuitive des nombres complexes en mathématiques ou de la physique quantique, qui se développent au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, avant de se voir axiomatiser au cours du siècle suivant par des démonstrations formalistes (Richard Feynman, Albert Einstein, Erwin Schrödinger...) qui remettent en cause l'existence d'un déterminisme de la nature. Autrement formulé, Rosny abandonne ici sa posture de poète lyrique usant d'une prose poétique pour en revenir à ses penchants scientifiques et romanesques. En s'inspirant des théories scientifiques d'avant-garde, il rêve à l'existence de ce qu'il nomme à la toute fin de ces *Psaumes* : le « développement de notre Être et surtout [de] notre Concept élargi des *Possibles* », annonciateur de ce qu'il écrit en 1895 dans la petite nouvelle « Le jardin de Mary » ; « *il n'y a pas d'autres mondes : tout cela se touche*<sup>437</sup>. »

Il se répond à lui-même en 1933, dans un entretien accordé à *Marianne* : « la science ratifie ce que je pensais il y a trente ans. Pour moi, il n'y a *pas de vide dans l'univers*. Tout est rempli d'existence. Je ne me contente pas de « notre » univers. Je ne crois à aucune espèce de limitation. Une nature nous apparaît. Mais ce sont des trillions de natures différentes qui doivent en réalité exister<sup>438</sup>. »

---

<sup>437</sup> J.-H. Rosny, « Le jardin de Mary », in *Résurrection*, Paris, Plon, 1895.

<sup>438</sup> « J.-H. Rosny aîné et l'univers », *Marianne*, 13 avril 1933.

## 2. Le roman de la décadence : *Le Termite* (1890)

Avant de présenter et commenter ce roman, incarné par un personnage symbolisant à lui seul tout le naturalisme et pourtant caractérisé avec beaucoup d'amusement par Anatole France d'« insecte symbolique<sup>439</sup> », il convient de remonter à Huysmans que nous n'avons présenté jusque-là qu'en l'effleurant au début de ce chapitre.

### a. Un émule d'*À rebours* ?

Sans trop revenir sur les aspects biographiques déjà bien connus de Huysmans, rappelons furtivement que, aîné de Rosny de huit années seulement, il le précède dans les grands moments de sa carrière, de l'entrée en littérature à l'accession à la présidence de l'Académie Goncourt en passant par la reconnaissance d'un maître naturaliste. Mais c'est surtout dans sa rupture avec le naturaliste qu'il précède Rosny : malgré sa défense de *L'Assommoir*, malgré sa participation aux Soirées de Médan, Huysmans est l'auteur en 1884 d'*À rebours*, le « bréviaire de la décadence », pour reprendre l'expression d'Arthur Symons<sup>440</sup>. Son personnage, Des Esseintes, va incarner la figure type du décadent, névrosé et maniaque, détraquant méthodiquement son système nerveux par des expériences excentriques et morbides. Mais il s'agit surtout d'un « personnage-luciole<sup>441</sup> », devenu l'incarnation même du dandy décadent au XIX<sup>e</sup> siècle, qui marquera ses contemporains (Oscar Wilde, Mallarmé, Barbey d'Aurevilly...) jusqu'à nos jours des personnalités littéraires et artistiques à l'identité publique aussi sulfureuse (Serge Gainsbourg, Michel Houellebecq...). Pour Barbey

---

<sup>439</sup> Anatole France, « J.-H. Rosny », *La vie littéraire : troisième série*, Paris, Calmann-Lévy, 1891, p. 276-288.

<sup>440</sup> « *The fantastic unreality, the exquisite artificiality of A Rebours, the breviary of the decadence* [nous soulignons], *is the first sign of that positive escape which Huysmans has always foreseen in the direction of art, but which he is still unable to make into more than an artificial paradise, in which beauty turns to a cruel hallucination and imprisons the soul still more fatally.* » Arthur Symons, *The Symbolist Movement in Literature*, Londres, Archibald Constable, 1908, p. 139.

<sup>441</sup> Nous empruntons l'expression à Daniel Aranda qui l'utilise dans un article de notre bibliographie critique : « Le personnage-luciole dans les fictions de J.-H. Rosny aîné », in *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.

d'Aurevilly, qui en fait une critique élogieuse et particulièrement enthousiaste dans les colonnes du *Constitutionnel*, ce roman, qui « donne plus que ne peuvent donner les photographes de la littérature », est « un livre de désespéré », « l'histoire d'une âme en peine qui raconte ses impuissances de vivre », l'incarnation de l'esprit fin-de-siècle<sup>442</sup> :

Et voilà la punition d'un tel livre, l'un des plus décadents que nous puissions compter parmi les livres décadents de ce siècle de décadence. Ce n'est point, du reste, par le talent qu'il est décadent, c'est par l'emploi de ce talent. Le talent, en effet, est ici à toute page. L'abondance des notions sur toutes choses y va jusqu'à la profusion. Le style, savant et technique, y déploie une magnifique richesse de vocables qui ressemble aux pierres précieuses incrustées dans l'écaille de la tortue et qui la firent mourir. [...] Exceptionnellement dépravé, le héros autobiographique de M. Huysmans aime toutes les décadences en littérature. [...] [Procope et Pétrone] n'ont pas la spleenatique audace d'un simple romancier du XIX<sup>e</sup> siècle qui croit pouvoir créer une vie à rebours de la vie. Le livre de M. Huysmans n'est pas l'histoire de la décadence d'une société, mais de la décadence de l'humanité intégrale<sup>443</sup>.

Au-delà du discours apologétique, *À rebours* est pour Barbey un roman qui dépoussière le naturalisme, qui n'est plus à même de saisir l'esprit fin-de-siècle car trop embourbé dans ses propres vicissitudes et complètement dépassé : « pour que M. Huysmans mette Rusbrock<sup>444</sup> sur la couverture de son roman, il faut que le naturalisme moderne craque furieusement en lui et qu'il commence d'en avoir assez de cette littérature, en vogue dans laquelle il a morfondu des facultés qui seraient plus hautes qu'elle. » C'est ce que confirme

---

<sup>442</sup> Voir, par exemple, la synthèse qu'en fait l'historien Christophe Charle : « Abandon des traditions, fin d'un monde, obsolescence rapide des idées, souci de la surenchère, goût pour la déviance sous toutes ses formes, snobisme suiviste, tous ces traits de la fin de siècle selon Nordau sont concentrés dans la mince élite d'avant-garde parisienne qui lance les modes, profitant de la caisse de résonance d'une presse assoiffée de polémiques (voir *l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, Paris, Charpentier, 1891), du cosmopolitisme d'une capitale qui donne encore le ton à des avant-gardes similaires dans d'autres pays. » Christophe Charle, « Fin de siècle », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 52 | 2016, p. 103-117.

<sup>443</sup> Jules Barbey d'Aurevilly, « À rebours », *Le Constitutionnel*, 29 juillet 1884.

<sup>444</sup> L'épigraphe d'*À Rebours* est une citation du clerc Jan van Ruusbroec (1293-1381) : « Il faut que je me réjouisse au-dessus du temps..., quoique le monde ait horreur de ma joie, et que sa grossièreté ne sache pas ce que je veux dire. » Notons, à nouveau, l'aspect surplombant de la déclaration : se situer « au-dessus » du temps, tout comme Des Esseintes est « au-dessus » de ses contemporains ou Rosny « au-dessus » de ceux qu'il nomme « les jeunes ».

Huysmans dans sa préface, rédigée en 1903, vingt ans après la publication du roman : « On était alors en plein naturalisme ; mais cette école, qui devait rendre l'inoubliable service de situer des personnages réels dans des milieux exacts, était condamnée à se rabâcher, en piétinant sur place<sup>445</sup>. » Ou encore :

Au moment où parut *À Rebours*, c'est-à-dire en 1884, la situation était donc celle-ci : le naturalisme s'essouffait à tourner la meule dans le même cercle. La somme d'observations que chacun avait emmagasinée, en les prenant sur soi-même et sur les autres, commençait à s'épuiser. [...] Nous autres, moins râblés et préoccupés d'un art plus subtil et plus vrai, nous devions nous demander si le naturalisme n'aboutissait pas à une impasse et si nous n'allions pas bientôt nous heurter contre le mur du fond. À vrai dire, ces réflexions ne surgirent en moi que bien plus tard. Je cherchais vaguement à m'évader d'un cul-de-sac où je suffoquais, mais je n'avais aucun plan déterminé et *À Rebours*, qui me libéra d'une littérature sans issue, en m'aérant, est un ouvrage parfaitement inconscient, imaginé sans idées préconçues, sans intentions réservées d'avenir, sans rien du tout<sup>446</sup>.

Bien que cette préface soit surtout l'occasion pour Huysmans de présenter son évolution depuis *À rebours* et sa conversion au catholicisme (« C'est fait », répond-il à Barbey), en ne commentant finalement qu'assez peu le parcours de son personnage ou l'atmosphère décadente du roman, c'est tout de même l'occasion pour lui de reparler de sa rupture avec le naturalisme et avec Zola lui-même :

Je me rappelle que j'allai passer, après l'apparition d'*À Rebours*, quelques jours à Médan. Une après-midi que nous nous promenions, tous les deux, dans la campagne, il s'arrêta brusquement et, l'œil devenu noir, il me reprocha le livre, disant que je portais un coup terrible au naturalisme, que je faisais dévier l'école, que je brûlais d'ailleurs mes vaisseaux avec un pareil roman, car aucun genre de littérature n'était possible dans ce genre épuisé en un seul tome, et, amicalement, — car il était

---

<sup>445</sup> J.-K. Huysmans, « Préface », *À rebours*, George Crès, 1922, p. V.

<sup>446</sup> *Ibid.*, p. VIII-IX.

un très brave homme, — il m'incita à rentrer dans la route frayée, à m'atteler à une étude de mœurs<sup>447</sup>.

Pour Huysmans, *À rebours* est ainsi un roman qui permet d'incarner l'esprit fin-de-siècle, d'en être même le texte-manifeste, mais c'est aussi ce qui lui permet de s'émanciper du naturalisme. Ce « bréviaire de la décadence » saisi déjà « l'étroitesse » du naturalisme, alors même qu'à la même époque Rosny compose son *Nell Horn* qui, du fait de sa jeunesse et de son éloignement des lettres parisiennes, ne saisit pas encore qu'il faut proposer « autre chose », une alternative qu'il décrira à Jules Huret afin de dépasser ce naturalisme qui pèche « par excès de matérialisme triomphant, par excès d'inclairvoyance et d'incompréhension de notre époque<sup>448</sup> ».

### **b. Du roman à clef au méta-récit**

C'est en 1890 que Rosny emboîte le pas à Huysmans, en proposant son propre *À rebours* : *Le Termite*, un roman décadent, empruntant sa forme à *Artamène ou le Grand Cyrus* de Madeleine de Scudéry comme « roman à clef » et désigné par son auteur de « roman de mœurs littéraires ». Le héros – ou plutôt l'anti-héros – du *Termite*, Noël Servaise, est un romancier naturaliste, « petit naturaliste » même, qui fréquente les salons littéraires et artistiques parisiens des années 1880 et peine dans l'écriture d'un roman, tout en étant malmené par les vicissitudes de la vie : difficultés financières qui le poussent à rédiger des articles pour des journaux, un triangle amoureux pénible et une terrible colique néphrétique... Si l'on peut retrouver dans ce personnage des éléments autobiographiques, notamment en ce qui concerne les problématiques financières, Servaise ne représente pas une personne en particulier mais incarne le type du jeune auteur cherchant à s'imposer dans un milieu littéraire

---

<sup>447</sup> *Ibid.*, p. XVIII-XIX. Ceci fait écho à la lettre que Zola lui envoie le 20 mai 1884 dans laquelle il essaye de récupérer le disciple égaré, en atteste le déterminant possessif à la première personne du pluriel final : « Ce livre comptera au moins comme curiosité dans votre œuvre ; et soyez très fier de l'avoir fait. Que va-t-on en dire ? S'ils ne se taisent pas, ils pourraient très bien en mener un sabbat du diable, ou le jeter à la tête à vous, à nous, comme la pourriture dernière de notre littérature. »

<sup>448</sup> Jules Huret, « M. J.-H. Rosny », *Enquête sur l'évolution littéraire*, *op. cit.*, p. 231.

concurrentiel. Cette originalité littéraire, qui s'éloigne en cela d'autres romans à clef, semble décevoir Goncourt qui regrette justement, dans un commentaire précoce du roman, que Rosny s'occupe de présenter « des êtres fabriqués au moyen d'une macédoine de traits de caractère pris à l'un et à l'autre » plutôt que de « montrer des individus qui ne sont pas le portrait de celui-ci ou celui-là », précisant aussi que ce roman aurait dû selon lui s'appeler *La Jeunesse montante*<sup>449</sup>. Au-delà des personnages qui représentent certaines personnalités connues, le roman multiplie les allusions à la littérature de son époque – à commencer par le nom du héros, ou son triangle amoureux avec la femme du peintre Chavailles qui ne sont pas sans évoquer Christine et Claude Lantier de *L'Œuvre* – qu'il commente allègrement, permettant ainsi à Rosny d'utiliser le support de la fiction pour poursuivre l'œuvre de critique littéraire qu'il donne au même moment dans *La Revue indépendante*.

Pour Catherine Dousteyssier-Khoze, qui commente ce roman dans un récent article tout à fait stimulant consacré à ce qu'elle nomme, avec Deleuze, « le personnage-cristal », *Le Termite* est un roman de la modernité littéraire (voire de la post-modernité) qui fonctionne comme un méta-récit dont les enjeux dépassent sa structure narrative :

Si *Le Termite*, encore ancré dans la mouvance naturaliste, retient notre attention ici, c'est pour montrer que les enjeux de la modernité littéraire sont en train de se nouer dans ce texte hyper réflexif ou méta-roman. Rosny le « petit naturaliste<sup>450</sup> » va inventer un type nouveau de narration et de personnage qui lui permettra d'acter la fin du naturalisme. Le personnage-écrivain passe son temps à se regarder vivre et écrire, à s'analyser, à décomposer toutes les phases de l'écriture dans les confins mêmes du roman<sup>451</sup>.

---

<sup>449</sup> Edmond de Goncourt, *Journal*, Paris, Robert Laffont, t. III, 1989, en date du mercredi 2 octobre 1889, p. 329. La veille, la toute première partie du *Termite* paraissait dans *La Nouvelle revue*.

<sup>450</sup> Nous ne pouvons malheureusement que regretter l'emploi, ici, de cette expression : en 1890, et justement avec ce roman, Rosny marque ses distances avec le naturalisme. Plus précisément, nous nous apprêtons à démontrer que c'est avec ce roman que Rosny s'éloigne définitivement du naturalisme.

<sup>451</sup> Catherine Dousteyssier-Khoze, « Les petits naturalistes et le personnage-cristal : *Le Termite* (1890) de J.-H. Rosny. », *Les cahiers naturalistes*, n°94, 2020, p. 49-63.

Son propos rejoint en cela celui de Rémy de Gourmont, pour qui *Le Termite* « c'est l'analyse de l'amour dans l'âme ratatinée d'un naturaliste ployé par les vents, pulvérisé par les foudres du symbolisme triomphant »<sup>452</sup>, c'est-à-dire une mise en abyme utilisant la fiction comme support pour démontrer les faiblesses et limites du naturalisme. La fiction n'est alors plus réduite à un support narratif, son support d'analyse ne se contente pas d'être un jeu littéraire qui consiste à deviner qui se cache sous les traits des personnages ; elle est méta-poétique car consiste en une représentation quasi-allégorique des mœurs littéraires que Rosny entend étudier. Autrement dit, contrairement au programme du *Roman Expérimental*, qui entend faire du romancier « un observateur et un expérimentateur<sup>453</sup> », le monde représenté dans *Le Termite* est un matériau brut, le document à partir duquel les romanciers naturalistes peuvent construire un récit. Il n'est donc pas question de « partir à la recherche de la vérité », de « prendre les faits dans la nature, puis à étudier le mécanisme des faits, en agissant sur eux par les modifications des circonstances et des milieux, sans jamais s'écarter des lois de la nature<sup>454</sup> » : *Le Termite*, c'est un document brut, une vérité nue et sans ambages ni commentaires.

### **c. Une verve décadente et scatologique**

En cela, Rosny montre sa grande mise à distance du naturalisme, car s'il conserve dans son art littéraire la nécessité d'une démarche scientifique, il ne propose pas pour autant une analyse de ces mœurs littéraires. C'est d'ailleurs ce qu'atteste le chapitre ouvrant le récit, présentant une scène d'écriture nocturne, où le jeune romancier naturaliste rendu insomniaque par les douleurs de sa colique néphrétique peine à écrire et à trouver le sommeil :

Une peur, une sourde angoisse, née déjà tandis qu'il écrivait, lui rétracta la gorge :

---

<sup>452</sup> Rémy de Gourmont, « Les Livres », *Mercur de France*, mars 1890, p. 94.

<sup>453</sup> Émile Zola, *Le Roman expérimental*, Paris, Charpentier, 1902 [1880], p. 7.

<sup>454</sup> *Ibid.*, p. 8.



— Est-ce que...

De petites sueurs filtrèrent à ses paumes, sa prunelle devint fixe et folle. À mesure, il reconnaissait les symptômes de son mal, de l'affreuse colique néphrétique qui s'éveillait en lui par périodes. Il se retira de la vitre, il alla par les murailles, et, par intervalles :

— *Elle* vient !

Ce fut l'attente, l'attente des géhennes qu'une pauvre chair peut enclorre, l'ennemi interne qui rôde tel un voleur sur les fibres, la peur du soldat devant l'ennemi transportée dans le « moi » impuissant à se défendre, la lutte de forces occultes dans ces muscles qui sont nôtres, dans le *home*<sup>455</sup> de notre chair !

C'est comme un huissier venu pour de vieilles dettes, un papier timbré à acquitter pour le père, pour le bisaïeul, pour on ne sait quel être lointain qui a hypothéqué le patrimoine. Puis la saisie, la venue de rudes recors, la demeure et les meubles maniés de mains féroces<sup>456</sup>.

S'opposent ici l'insupportable douleur du personnage dont on n'épargne rien au lecteur et le ton comique du narrateur, presque scatologique, qui emploie l'italique sur le pronom personnel lâché dans un souffle de douleur sans préciser à qui ou à quoi exactement il renvoie. Notre pudeur de jeune chercheur nous permettra seulement de pointer quelques expressions : « ennemi interne », « la lutte de forces occultes », « le *home* de notre chair », laissant finalement assez peu de doute quant à la nature de ce qui cause les douleurs internes. Mais c'est surtout dans le dernier paragraphe de la citation que le registre comique s'exprime, par le biais d'une métaphore filée assez peu poétique mais pouvant prêter à sourire<sup>457</sup>. Après la prise d'un médicament et de nouvelles convulsions,

---

<sup>455</sup> Il n'est pas rare de retrouver chez Rosny, anglophile, des bribes de mots et d'expressions en anglais. « *Home* » revient régulièrement pour généralement désigner un foyer chaleureux et réconfortant, ce qui paraît être employé à contre-emploi ici.

<sup>456</sup> J.-H. Rosny, *Le Termite*, Albert Savine, Paris, 1890, p. 13-14.

<sup>457</sup> Cela est d'autant plus vrai quand on sait que Rosny aura passé toute sa vie à devoir rembourser des dettes à cause d'un divorce qui lui aura coûté bien cher et d'un train de vie pour le moins dispendieux.

voilà que le supplice s'évanouit ; un bien-être miraculeux, une joie merveilleuse montèrent de ses entrailles vers son cerveau telle une brise d'été sur des falaises. Ses colères, son pessimisme, tout se consuma dans une gloire de la chair : le « calcul » avait dû passer<sup>458</sup> !

Le calcul n'est pas la seule chose qui passe, il s'agit en quelque sorte d'une manifestation physiologique de la difficulté du jeune romancier à écrire. La scène peut ainsi être lue deux fois : une première où l'on suit les affres de sa terrible maladie et une seconde où le personnage lutte pour écrire quelques bonnes lignes et accoucher de son « bouquin ». Le terme, relativement rare dans le roman (11 occurrences), apparaît à six reprises dans le chapitre, dont cinq sur la même demi-page :

Navré, cessant de se débattre, il s'allongea tristement, avec l'impression d'être une pauvre haridelle dans une écurie asphyxiante. Par là même, le sommeil parut revenir sur ses paupières, parmi un entrelacs de canaux et de vergues, des fanaux lapis, rubis et soufre, un dogue énorme au galop sur des toitures d'église et des mots : tulle, marinière, osmazômes, six francs cinquante, mon bouquin...

— Mon bouquin...

C'était un mot dangereux dans la série, qui vint, revint et s'exagéra.

— Oh ! mon bouquin... Nom de Dieu !

Servaise, se jetant sur le côté gauche, respira avec force, rythmiquement. Le rythme même fit s'acharner le mot.

— Bouquin ! bouquin<sup>459</sup> !

Cette répétition, presque scandée, d'un terme plutôt péjoratif, rabaisse l'art littéraire à la simple production d'un « volume annuel », comme Rosny l'évoquait dans sa lettre à Zola du 6 novembre 1886 : « j'ai le regret de vous avoir dérangé peut-être à l'heure où vous êtes en plein dans votre travail de finissage de votre volume annuel ». L'irruption de « bouquin » se fait dans une phrase où se confondent les énonciateurs : le narrateur emploie le pronom

---

<sup>458</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>459</sup> *Ibid.*, p. 4.

possessif « son » en début de phrase tandis qu'elle se termine par un autre pronom possessif, « mon », montrant que c'est le personnage qui prend dorénavant en charge l'énonciation. Cette confusion se passe dans une scène d'endormissement, une métempsychose interrompant le sommeil par l'obsession du personnage pour son travail. C'est cette obsession que le narrateur note durant le même épisode, l'associant même à une fureur : « Peu à peu, le souffle dardait aux vertèbres de Noël le désir furieux de « produire », de laisser sa trace sur des cerveaux comme la fougère préhistorique dans les houilles<sup>460</sup> ». L'adjectif, « furieux » précédant l'idée de production semble presque antithétique, mais il faut voir dans l'ensemble de cette scène une manifestation de la *furor* poétique, tant celle-ci, malgré sa teneur scatologique, paraît montrer la force incroyable d'un héros en train de combattre un terrible ennemi dans les géhennes. On ne pourra finalement que s'étonner du chevauchement des registres, entre épique, comique et scatologique, surtout quand dans « Le Manifeste des Cinq », Rosny et ses compagnons adressaient ceci à Zola :

*La Terre* a paru. La déception a été profonde et douloureuse. Non seulement l'observation est superficielle, les trucs démodés, la narration commune et dépourvue de caractéristiques, mais la note ordurière est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que, par instants, on se croirait devant un recueil de scatologie : le Maître est descendu au fond de l'immondice.

Jules Lemaître analyse aussi ce passage comme l'expression d'un mal-être littéraire, proposant aussi une explication du titre du roman que nous rejoignons :

Or, tandis que l'infortuné se tordait dans les affres de l'écriture, je songeais (étendant ainsi la signification du livre de M. Rosny). Ce qui le travaille, lui et ses pareils, ce n'est pas seulement le termite du document naturaliste : c'est proprement le mal littéraire. Ce mal est peut-être éternel dans son essence. [...] Les causes ? On en voit tout de suite deux principales. C'est d'abord la vieillesse de la littérature, qui rend l'invention plus difficile en effet, plus inquiète, plus tourmentée, et qui fait ainsi,

---

<sup>460</sup> *Ibid.*, p. 8.

d'une certaine excitation malade des nerfs, une des conditions de « l'écriture artiste<sup>461</sup> ».

#### **d. L'impasse du naturalisme zolien**

Au fond, la critique du naturalisme serait-elle contenue dans cet épisode ? Une scène odieuse présentant exactement ce que le naturalisme zolien produit après *La Terre* ? Noël Servaise est un pur produit de ce naturalisme fin-de-siècle et Rosny utilise son personnage pour en montrer ses limites et ses faiblesses. Dans cette scène d'ouverture, quasiment séminale, la souffrance de son héros passe ainsi pour l'allégorie d'une littérature en pleine agonie. C'est l'analyse que propose aussi Anatole France dans son article sur Rosny entièrement consacré au *Termite* :

L'auteur s'est plu à personnifier en ce Noël Servaise l'école formée il y a quinze ans dans les soirées de Médan et qui maintenant se disperse sur toutes les routes de l'esprit. Son héros est un émule imaginaire de M. Huysmans, avec qui il n'est pas sans quelque ressemblance par la probité morose de l'esprit, ainsi que par un sens artiste étroit mais sincère<sup>462</sup>.

Servaise est l'incarnation de la crise du roman, mais il en est aussi la victime, jurant que l'héritage laissé par les romantiques et les naturalistes est trop lourd à porter. Difficile ici de ne pas voir Rosny qui se met en scène lui-même, étant aussi porté par Hugo, Balzac, Flaubert, Goncourt, Zola, et idéalisant ces figures au début de sa carrière. Ce que Servaise produit est ainsi caractérisé de « mesquinerie », des « ébauches » incapables de toucher du doigt le splendide héritage romanesque laissé par le XIX<sup>e</sup> siècle :

Il eut la vision féroce de ses précurseurs. Leur nombre et leur immensité l'asphyxièrent : le Ciel et la Terre, les hommes et les choses furent ensevelis sous l'imprimerie, Pas une idée, un geste, une attitude, une sensation ne parurent échappés à la métaphore, à l'épithète, à l'analyse, au mysticisme, au sarcasme, au

---

<sup>461</sup> Jules Lemaitre, *Les Contemporains. Études et portraits littéraires*, Cinquième série, Paris, p. 142-143.

<sup>462</sup> Anatole France, « J.-H. Rosny », *La Vie littéraire*, Calmann-Lévy, 1891, p. 277.

mépris, à la colère, à l'admiration et à l'enthousiasme. [...] Dans cette heure propice à l'idée fixe, il lui arriva de la voir graviter sur le plancher et les tentures en fourmillement de petites lettres : tout le Verbiage perpétué, toute la sinistre et comique phonographie du bavardage des siècles !

— Tout a été f..., tout !

Privé de la largeur de pensée qui se résigne, qui conçoit la beauté en organisation et non en réforme, il se figurait la tâche des ancêtres facile, chaque siècle oblitérant des voies. Bientôt toute originalité deviendrait impraticable. Le souhait enfantin et lâche d'une autre époque, resplendissante et barbare, où les personnalités sont denses, fortes, conquérantes, lui cliqueta dans le crâne, sans qu'il s'avouât la gloire des contemporains forant leur alvéole à travers l'accumulation des granits. Atone, il étendit le bras vers ses livres et ramena Flaubert.

Il enfourcha les phrases solides. Tout son être s'enflammait à l'électricité secrète, à la concentration d'âme des phrases de cristal et d'airain, les phrases statiques, pesantes, mélodieuses, l'hymne d'un solitaire à la rude oreille et au rude larynx, préférant les coups de marteau du flot contre une falaise ou le silence d'un ciel lourd aux petits murmures de la vie, aux balbutiements des bestioles et des feuilles dans une clairière, l'hymne d'une âme solennelle, opulente et mortellement mélancolique. Peu à peu, le souffle dardait aux vertèbres de Noël le désir furieux de « produire », de laisser sa trace sur des cerveaux comme la fougère préhistorique dans les houilles<sup>463</sup>.

Pour Noël, et ici pour Rosny, les « précurseurs » asphyxient la production romanesque, puisqu'avec eux « tout a été f...<sup>464</sup> » et « l'originalité [devient] impraticable ». Le personnage et l'auteur font ensemble le vœu de pouvoir revenir à « une autre époque, resplendissante et barbare » : c'est la direction de la préhistoire qui est annoncée, afin d'échapper à ce que Jean-Michel Pottier nomme des « situations sociales complexes<sup>465</sup> » qui sclérosent le roman contemporain et qui créent l'aporie dans laquelle se trouve le romancier.

---

<sup>463</sup> *Ibid.*, p. 6-8.

<sup>464</sup> Comment interpréter ces points de suspension ? Rosny les emploie souvent, mais plutôt pour cacher une injure, ce qui n'est pas le cas ici. Peut-être s'agit-il ici de montrer que le verbe « faire » est impossible à utiliser dans le contexte d'une écriture romanesque ?

<sup>465</sup> Jean-Michel Pottier, « La recherche d'un manifeste », *Les Cahiers naturalistes*, n°80, 2006, p. 136.

La recette à suivre pour dépasser cette crise serait donc d'emprunter le style flaubertien pour magnifier une épopée romanesque préhistorique encore inédite et donc parvenir à son tour à « laisser sa trace sur des cerveaux ». Alors que les *Psaumes* passaient déjà pour un manifeste romanesque en faveur du récit préhistorique, la mention de Flaubert renvoie à ce que Rosny en disait en 1889 dans *La Revue indépendante* à propos de la publication de sa correspondance :

La phrase de Flaubert, où la recherche de la perfection semble un problème de maximum, cette phrase stable, voulue définitive, d'une majesté calme, presque froide, émanée pourtant d'une âme lyrique de puissant barbare, d'une âme essentiellement littéraire, aux périodes larges, tenaces, abondantes, à l'observation pleine, reprise par masse aux greniers de la mémoire où un instinct sagace avait groupé des séries infiniment adéquates à la dynamique vitale[...] <sup>466</sup>.

C'est le cri d'un novateur, car se moderniser, absorber son époque pour la recréer, restera toujours la voie originale des forts. L'expérience et la logique le veulent ainsi. Flaubert [...] sait que la science est une caractéristique essentielle des temps modernes et qu'on ne pourra l'écarter longtemps de l'esthétique <sup>467</sup>.

Pour Jean-Michel Pottier, la fascination de Rosny pour Flaubert n'est pas uniquement contenue dans la lecture de son œuvre littéraire, mais viendrait aussi de la lecture de sa correspondance qu'il commente dans *La Revue indépendante* : « Rosny aîné commente d'emblée l'écriture de Flaubert pour aborder ensuite, dans une étude d'une quinzaine de pages, la configuration, la réflexion esthétique dont on voit bien qu'elle pouvait séduire Rosny aîné : ‘Plus il ira, plus l'art sera scientifique, de même que la science deviendra artistique ; tous deux se joindront au sommet après s'être séparés à la base <sup>468</sup>’ ». Ce n'est pourtant que le

---

<sup>466</sup> J.-H. Rosny, *La Revue indépendante*, août 1889, p. 325.

<sup>467</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>468</sup> Il s'agit d'un extrait d'un extrait de la lettre adressée à Louise Collet du 24 avril 1852. Jean-Michel Pottier, « J.-H. Rosny aîné, rédacteur du présent : le passage à la *Revue Indépendante* », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.

style flaubertien que conserve Servaise dans sa propre écriture romanesque : une fois son roman publié, les critiques apparaissent et le réduisent à un « naturalisme banalisé » :

Le style est net, passé au laminoir, rehaussé par des épithètes précises, un peu pénible à la longue, car on y sent trop *l'huile de bras*. Ce style n'a malheureusement rien de personnel : à part quelques exaspérations particulières, il procède tout entier de Flaubert légèrement teinté des Goncourt et de Zola. Quant au sujet, il n'est ni plus ni moins choisi que la masse des sujets naturalistes. Les personnages sont tristes, monotones, grisâtres, décrits sans originalité. Je ne nie pas qu'ils ne soient vrais. Ils sont très vrais, au contraire, observés au microscope, mais l'auteur n'a su dégager aucune particularité neuve, aucune manière de vivre qui n'eût été signalée auparavant<sup>469</sup>.

#### **e. L'obsolescence de la méthode du Roman Expérimental face à la recherche du « style artiste »**

Rosny n'épargne pas à son personnage la dureté du retour des critiques et en profite pour glisser le long du roman ses propres commentaires sur la critique littéraire et les remarques en générale faites sur son propre style. Dans le roman écrit par Servaise, le style est loué, mais le sujet reste monotone et sans innovation. Lorsque Fombreuse-Goncourt commente sa lecture des *Émeutiers (Le Bilatéral)* de Myron-Rosny, Rosny en profite pour esquisser une synthèse des retours que le maître d'Auteuil pouvait lui faire : « J'ai lu vos *Émeutiers*, Myron, je suis de l'avis de Guadet [Alphonse Daudet]. C'est très fort. Mais vous exagérez la description, et puis, ces termes... J'en arrive à me demander si je n'ai pas abusé de *l'écriture*, si le talent suprême ne serait pas d'écrire très simplement des choses très compliquées<sup>470</sup>. » Et la réaction de Myron-Rosny paraît s'illustrer dans ces commentaires que Goncourt laisse dans son *Journal* :

---

<sup>469</sup> J.-H. Rosny, *Le Termite*, Albert Savine, Paris, 1890, p. 300-301.

<sup>470</sup> J.-H. Rosny, *Le Termite*, Albert Savine, Paris, 1890, p. 80.

Curieux, ce Rosny, avec son profil de Persan et sa maladie de la contradiction. Et ça le prend comme une crise physique, la contradiction ! On le voit tout à coup abaisser la tête, regarder le plancher, tenir ses bras étendus entre ses cuisses ouvertes, et lâcher, lâcher de la parole, mêlée à des choses agressives. Puis l'expectoration faite, se lever et se tenir debout, en quelque coin, en quelque angle de meuble, et y demeurer tout gêné, et comme peiné de ce qu'il a fait<sup>471</sup>.

Rosny se dépeint lui-même en contradicteur qui n'aime guère être attaqué sur son style, dont l'orgueil fait même réagir Servaise :

— N'admettez-vous plus (comme dans vos préfaces) qu'à de nouveaux ordres de sensations correspondent des torsions nouvelles de la forme, des attitudes de phrase, et que la langue qui exprime, en somme, des vies d'époque, qui est une sécrétion d'être organisés, se complique avec la complication même de ceux qui s'en servent pour transporter leur être au dehors ?

— Est-ce assez prétentieux ! pensa Servaise, agacé de la nuque aux chevilles par le ton de l'autre.

Le maître se leva, n'aimant pas le dogmatisme du jeune. Il marcha par la chambre à grands pas lourds, sa veste épaisse pleine de plis de pachyderme, de grand air en cela, de beauté tactile et réfléchie.

— Vous n'êtes tout de même pas un bon Dieu ; Myron ! Vous pouvez bien admettre qu'on vous fasse quelques critiques !

— Cher maître ; je ne récrimine pas contre les critiques, mais contre vos réflexions sur le style. Je vous défends contre vous-même lorsque je dis que, dans une vingtaine d'années ; votre langue sera classique, et qu'il y a toute une série de sensations propres à notre temps dont vous avez trouvé la forme rigoureuse, presque la seule forme possible<sup>472</sup> !

L'impétueux Rosny a bien conscience qu'il y a une révolution romanesque à faire et qu'elle passera par la langue et le style. C'est d'ailleurs ce qui éloigne en particulier Servaise de Myron-Rosny : alors que ceux-ci portent aux nues le style et la langue qu'ils veulent

---

<sup>471</sup> Edmond de Goncourt, *Journal*, Paris, Robert Laffont, t. III, 1989, p. 36, en date du 8 mai 1887.

<sup>472</sup> *Ibid.*, p. 81-82.



« artistes » en accord avec Goncourt<sup>473</sup>, ainsi que le rappelle Henri Mitterand : « Le souci de la phrase travaillée pour elle-même, « ciselée », disait-on, de la phrase objet d'art, digne d'être contemplée et goûtée pour l'élégance, la finesse, la hardiesse de ses formes plus que pour ce qu'elle signifie, a caractérisé dès avant 1850 l'école dite de l'Art pour l'Art<sup>474</sup>. » Servaise, lui, ne s'intéresse pas au style, puisqu'il incarne le parfait naturaliste qui suit la méthode du *Roman Expérimental* au point même que son portrait moral en reprenne à mi-mots certains passages : « Délié dans l'analyse, observateur, expérimentateur de détails sur telle question d'art, sur tel milieu d'êtres, il lui arrivait d'atteindre, par intuition indéfinie, un concept équivalent aux concepts raisonnés d'un généralisateur<sup>475</sup> ». Il est ainsi caractérisé comme « anti-métaphysique », ce qui semble s'accorder à une capacité innée pour le « catalogage ». Pourtant, en considérant que le présent indéfini du *Termite* se déroule bien à la fin des années 1880, ce parfait « petit naturaliste » et ses qualités sont obsolètes :

Sa minute d'arrivée coïncida avec le surmenage de la méthode : le but, pour lui et cent autres, fut de descendre dans les boyaux de la basse vie, de disséquer les microbes sociaux, d'assécher la phrase et de fuir avec horreur la finalité du but. Ce travail, qui pouvait prêter à des développements infinis, ils le bornèrent à la hâte, refusant toute enquête qui dépassât la surface, tout fait absconse, toute induction<sup>476</sup>.

L'obsolescence de la méthode naturaliste apparaît comme une forme d'assèchement de la capacité à produire de l'art littéraire. Réduit à l'application de la méthode, Servaise n'est plus qu'en recherche d'un sujet, d'un « absolu documentaire » menant à l'éviction du style et de l'art, au profit du vrai dans tout ce qu'il n'a *plus* de romanesque : « Ce fut [...] surtout l'abolition du noble, du généreux, du désintéressé, du beau dans l'évolution des êtres

---

<sup>473</sup> Dans sa lettre à Rosny du 29 octobre 1886, Goncourt louait dans son *Nell Horn* « l'effort du style, l'aspiration artiste ».

<sup>474</sup> Henri Mitterand, « De l'écriture artiste au style décadent », in *Histoire de la langue française 1880-1914*, Gérald Antoine et Robert Martin (dir.), CNRS Éditions, 1999, p. 467-477.

<sup>475</sup> J.-H. Rosny, *Le Termite*, op. cit., p. 33-34.

<sup>476</sup> *Ibid.*

évoqués<sup>477</sup> ». Difficile de ne pas y voir aussi une allusion à la préface de *Germinie Lacerteux*, où les Goncourt déclaraient : « Le public aime les romans faux : ce roman est un roman vrai. Il aime les livres qui font semblant d'aller dans le monde : ce livre vient de la rue<sup>478</sup>. » Maintenant que les livres « vrais » ont été écrits, que les études sociologiques ont été menées « au bout<sup>479</sup> » du programme du *Roman Expérimental*, il s'agit d'employer une nouvelle méthode qui consiste à emprunter à la « science et la philosophie moderne » pour dépasser la simple observation. C'est donc en creux que s'achève le portrait de Noël Servaise, défini par tout ce qu'il n'est pas – ou plutôt par tout ce qu'il aurait pu être :

Il ne conçut plus même la nécessité de chercher en dehors de l'observation des éléments adventices pour *l'observation même*, il ne conçut pas qu'un cerveau armé de quelques bribes de la science et de la philosophie moderne pût être plus apte à « décomposer » une observation brute et à en montrer les côtés ou le mécanisme interne. Cette haine, élargie à la longue au-delà de l'art, il l'étendit à l'univers. Les frontières du mouvement cérébral rétrécies, l'impuissance lui vint à concevoir toute invention, toute création, tout assemblage logique, toute définition, l'impuissance même à l'expérimentation, tout son idéal se coërçant à regarder les faces des choses et surtout des êtres, les faces extérieures anéantissant l'intuition, et à les réunir en tas, en matériaux pour un but indéfini, ou plutôt sans autre but que de les emmagasiner, la raison suffisante, la cause finale se transmuant pour lui en observation pure et simple<sup>480</sup>.

Pour éviter, donc, de ne plus que faire de « l'observation pure et simple », il faut trouver une alternative et c'est ici, dans ce portrait du petit-naturaliste type, que Rosny marque son éloignement avec le naturalisme, qui annonce, presque mot pour mot, ce qu'il déclarera à Jules Huret : « L'autre chose c'est une littérature plus complexe, plus haute... c'est une marche vers l'élargissement de l'esprit humain, par la compréhension plus profonde,

---

<sup>477</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>478</sup> Edmond et Jules de Goncourt, « Préface », *Germinie Lacerteux*, Charpentier, 1889 [1865], p. V.

<sup>479</sup> « Ce n'est là qu'une question de degrés dans la même voie, de la chimie à la physiologie, puis de la physiologie à l'anthropologie et à la sociologie. Le roman expérimental est au bout. » Émile Zola, *Le Roman Expérimental*, Charpentier, Paris, 1902 [1880], p. 2.

<sup>480</sup> J.-H. Rosny, *Le Termite*, *op. cit.*, p.36-37.

plus analytique et plus juste de l'univers tout entier et des plus humbles individus, acquise par la science et par la philosophie des temps modernes<sup>481</sup> ».

### 3. L'aventure éditoriale d'un fascicule à teneur symboliste : *Le Bambou*

#### a. « Infuser un esprit hardi et novateur »

Dans les derniers mois de sa présence à la *Revue Indépendante*, Rosny aîné fait paraître de janvier à décembre 1893, de façon mensuelle, *Le Bambou, périodique illustré* chez son ami éditeur Édouard Guillaume :

Le succès avait exalté Guillaume. Il prétendit se libérer de la servitude de l'imprimerie, et, ayant acheté un terrain, boulevard Brune, il y fit bâtir un grand atelier... Plein d'enthousiasme, il annonçait l'ère des millions ! Les projets dansaient la sarabande dans sa cervelle ; il annonçait l'éclosion de dix collections nouvelles : *la petite collection Guillaume, le Bambou, le Chardon Bleu, le Lotus alba, le Nelumbo, le Scarabée d'Or, etc., etc.*

[...]

[Édouard Guillaume] me donna un rôle dans ce renouveau. Je devais me mettre à la recherche de contes hindous, japonais, chinois, malais, italiens, espagnols, égyptiens... Il comptait aussi me demander des récits préhistoriques...

Outre les in-18, on vit éclore la gracieuse petite collection Guillaume pour laquelle j'adaptai le *Porteur de Sachet, Tabubu, Juliette et Roméo* de Da Porto, *Ivan Ilitch, la Gitanilla* et aux autres, tantôt avec mon frère et tantôt seul<sup>482</sup>.

---

<sup>481</sup> Jules Huret, « J.-H. Rosny », *Enquête sur l'évolution littéraire, op. cit.*, p. 232.

<sup>482</sup> J.-H. Rosny aîné, « XI – Édouard Guillaume », *Mémoires de la vie littéraire. L'Académie Goncourt - Les salons - Quelques éditeurs*, G. Crès et Cie, 1927. Ce que Rosny omet ici de préciser, c'est qu'il collabora en tant que « J. de Boriana, secrétaire de la rédaction du journal *Le Bambou* » comme directeur du *Carillon du boulevard Brune*, Bulletin bibliographique de la « Collection Guillaume » recensant mensuellement les publications récentes des différents magazines affiliés à Édouard Guillaume, de juin 1893 à novembre 1894. La

Les douze numéros qui composent ce fascicule illustrent assez efficacement la passion de Rosny pour l'usage de différents pseudonymes. Si le périodique est dirigé par Édouard Guillaume, le secrétaire de rédaction est un certain « O'Nigra » pour les trois premiers numéros puis J. de Borianana pour les suivants, deux pseudonymes de Rosny aîné. On peut lire dans chaque sommaire l'annonce de textes publiés par Souryâ, J.-H. Rosny et Jacques Soldanelle. Sous les pseudonymes de Souryâ et Jacques Soldanelle, Rosny publie chaque mois des textes de « Notes et croquis » sur la vie parisienne et des « Chroniques ». En tant que J.-H. Rosny, il publie deux romans rédigés avec son frère : *Eyrimah* (n°1 à 5) et *Nymphée* (n°7 et 8) ainsi que des nouvelles (n°6 et 11). D'autres auteurs viennent ajouter leur contribution à chaque numéro, faisant paraître des textes ponctuellement en plusieurs livraisons ou de façon sporadique : Henri de Villebois (n°3), J. Acheroni (n°4), Prince Bojidar Karageor-Gevitch (n°5), William Ritter (n°5 et 10), Paul Margueritte (n°6 et 9), Gustave Geffroy (n°7 à 9<sup>483</sup>), J. Doucet (n°7), Paul Radiot (n°9), André Theuriet (n°10 et 11), Armand Charpentier (n°11), Alexandre Piedagnel (n°11), Jean Rameau (n°12), V. Korolenko (n°12). À l'image de la *Revue Indépendante*, bien qu'il n'y fut qu'un modeste contributeur, la variété de ces auteurs de la même génération que Rosny, hommes d'arts et de lettres, journalistes et intellectuels d'origines diverses (France, Russie, Serbie, Angleterre...), rappelle cet élan de la jeunesse littéraire parisienne dont il voulait être le fer de lance et le représentant dans le Manifeste des Cinq, une jeunesse littéraire qui pourrait se constituer autour de lui dont les textes ouvrent et ferment chaque numéro.

C'est précisément ce que l'on retrouve dans l'avertissement du premier numéro – non signé mais dont le style et les thèmes renvoient bien aux discours de Rosny à l'époque – qui

---

multiplication des collections et des ouvrages de luxe, sans réels retours sur investissement, mènera Édouard Guillaume à la faillite en 1895.

<sup>483</sup> Il s'agit de la prépublication de son roman *Le Cœur et l'esprit*, qui sera édité en volume l'année suivante chez Fasquelle.

apparaît comme un nouveau manifeste de cette jeunesse littéraire et de Rosny lui-même ; texte dont la construction n'est plus *contre* quelque chose dont il faut se détacher (le naturalisme, Zola) mais dans la perspective d'une ouverture vers, notamment, « des œuvres d'imagination neuves » :

Tout notre siècle a été grandement transformateur<sup>484</sup> – mais surtout ces derniers vingt ans ont modifié profondément notre vision des êtres et des choses. L'univers n'est plus le même. Les moindres choses sont regardées d'un autre œil. La photographie nous a appris à voir ce que nous voyions d'après des conventions. La science nous a refait l'idée de l'univers, de la vie, de la mort, de la maladie, de la santé, du passé et du présent. L'art seul retarde un peu et s'obstine encore à ne pas voir ces merveilleux changements, et cependant une génération est là qui grandit, les hommes nouveaux qui vont apporter les choses nouvelles, les hommes qui vont écrire et peindre pour la génération qui monte.

Frappés de l'insuffisance des périodiques, ces choses intéressantes pour tous qui ne sont pas présentées au public sous la forme strictement vraie – nous tentons de combler une inexcusable lacune par une publication d'un ordre absolument nouveau.

Nous voulons publier des œuvres d'imagination neuves, sur des sujets passionnants et inconnus, des sujets qui nous conduiront à travers le temps et à travers l'espace, depuis l'Homme qui vivait il y a huit mille ans dans les cavernes et sur les lacs, jusqu'à l'Homme contemporain, depuis le Parisien jusqu'à l'habitant du centre de l'Afrique. En un mot, dans une publication nouvelle par sa composition matérielle, nous tenterons d'infuser un esprit hardi et novateur, qui s'adresse à tout le monde et qui émeuve tout le monde. Aucun sacrifice ne nous coûtera, pour que l'œuvre soit tout ensemble luxueuse, commode, parfaitement artistique<sup>485</sup>, originale et documentée<sup>486</sup>.

Et, concluant cette année de publication dans le numéro 12 :

---

<sup>484</sup> Le choix de ce terme n'est pas anodin, il renvoie au transformisme et plus généralement aux théories évolutionnistes dont se revendique Rosny.

<sup>485</sup> L'idée d'une œuvre « parfaitement artistique » apparaissait déjà dans la lettre qu'Edmond de Goncourt envoya à Rosny pour le féliciter pour son *Nell Horn*, le 29 octobre 1886 : « Indépendamment de l'intérêt des détails londoniens, une chose me charme chez vous : c'est l'effort du style, c'est l'aspiration *artiste*. » Voir annexe 2.a.

<sup>486</sup> [J.-H. Rosny], « Avertissement », *Le Bambou*, n°1, janvier 1893, p. 7-9.

Nous avons le droit de penser que nul ne nous contestera d'avoir donné en cette publication le jour à des choses neuves, tant du point de vue de la littérature qu'au point de vue de la perfection et de l'inattendu artistique et matériel.

On le voit – par la répétition insistante des mots « nouveau », « nouveauté » – pour Rosny, une fois la révolution scientifique advenue, un nouveau regard est porté sur le monde, à l'image de la photographie, comme objet technologique qui apprend à voir à l'homme, et de la science, qui est une méthode d'observation. Difficile de ne pas voir dans cet extrait l'annonce du texte-manifeste de Maurice Renard de 1909 sur lequel nous reviendrons plus en détail, notamment ceci :

L'influence du roman merveilleux-scientifique sur une telle conception du progrès est considérable. Avec une telle force convaincante puisée à même la raison, il nous dévoile brutalement tout ce que l'inconnu et le douteux nous réservent peut-être, — tout ce qui peut nous venir de désagréable ou d'horrible du fond de l'inexpliqué, — tout ce que les sciences sont capables de découvrir en se prolongeant au-delà de ces inventions accomplies qui nous en paraissent le terme, — toutes les conséquences à côté, toutes les suites imprévues et possibles de ces mêmes inventions, — et aussi toutes les sciences nouvelles qui peuvent surgir pour étudier des phénomènes jusqu'alors insoupçonnés, et qui peuvent nous créer de nouveaux besoins en créant par avance la manière de les flatter ou de les repaître<sup>487</sup>.

Chez Rosny en 1893, comme chez Renard en 1909, l'idée dominante est que toutes les productions humaines de l'esprit – sciences, arts, littérature – ont un impact sensible sur les sociétés qui les font émerger : « La photographie apprend à voir » ; « les sciences nouvelles [...] peuvent surgir pour étudier des phénomènes jusqu'alors insoupçonnés<sup>488</sup> ». C'est une mission que se donnent alors les types de récit émergents qui s'émancipent des productions du siècle écoulé, en particulier du naturalisme. Dans le cas de la littérature que décrit Renard, et

---

<sup>487</sup> Maurice Renard, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, n°6, octobre 1909, p. 245-261. Difficile non plus de ne pas voir le premier éditorial d'Hugo Gernsback, « *A new sort of magazine* », *Amazing Stories*, n°1, avril 1926, p. 1 : « *By "scientific" I mean the Jules Verne, H. G. Wells, and Edgar Allan Poe type of story – a charming romance intermingled with scientific act and prophetic vision* ».

<sup>488</sup> [J.-H. Rosny], « Avertissement », *Le Bambou*, n°1, janvier 1893, p. 7.

qu'annonce Rosny 16 ans plus tôt, une littérature qui se veut notamment scientifique, il s'agit de reprendre les valeurs du romantisme et du naturalisme, qui ont aidé à faire *progresser* (selon la formule de Renard) le XIX<sup>e</sup> siècle pour accoucher d'un *nouveau* XX<sup>e</sup> siècle qui, lui, sera « [infusé d']un esprit hardi et novateur » pour produire des récits qui « transformeront » nos sociétés et « qui nous conduiront à travers le temps et à travers l'espace<sup>489</sup> ».

Mobilisant la métaphore militaire afin d'insister sur l'aspect combattif – au sens quasi-romantique du terme – Rosny termine par une réflexion traduisant l'élan inarrêtable de la jeunesse en quête d'un renouveau de la littérature afin de produire un futur chef d'œuvre, ce qui sera, par ailleurs, la mission de l'Académie Goncourt :

Nous préparons actuellement le successeur de notre glorieux périodique : dire ce que sera ce successeur n'est pas encore opportun, car nous voulons pouvoir y apporter les modifications que nous suggérerons les essais auxquels se livrent en ce moment les artistes et les artisans de notre état-major. Ce dont on peut être convaincu, c'est que nous sommes décidés à tous les sacrifices pour atteindre au chef-d'œuvre<sup>490</sup>.

Cet intérêt porté à la nouveauté d'une œuvre littéraire produite par la jeunesse s'accorde de fait avec les vœux laissés par Edmond de Goncourt dans son testament, promouvant tant la jeunesse que l'originalité d'une nouvelle écriture romanesque :

Mon vœu suprême, vœu que je prie les académiciens futurs d'avoir présent à la mémoire, c'est que ce prix soit donné à la jeunesse, à l'originalité du talent, aux tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme. Le roman dans des conditions d'égalité aura toujours la préférence sur les autres genres<sup>491</sup>.

Il ne s'agit pas seulement de présenter une publication nouvelle et de jeunes auteurs pour que l'ancien monde soit renversé par le nouveau ; ce qui relève davantage d'une posture publicitaire et politique plutôt que profondément esthétique. Pour Rosny, il est bien question

---

<sup>489</sup> *Ibid.*

<sup>490</sup> [J.-H. Rosny], « À nos lecteurs », *Le Bambou*, n°12, décembre 1893, p. 125-128.

<sup>491</sup> Edmond de Goncourt, « Testament D », XIII, Fonds Goncourt, Archives Municipales de Nancy, manuscrit recopié d'après cliché personnel.

d'insuffler « un ordre absolument nouveau ». On retrouve en substance l'application de ce que Rosny déclare à Jules Huret en 1891, en proposant une alternative à la vision contemporaine de la littérature : « L'autre chose c'est une littérature plus complexe, plus haute... c'est une marche vers l'élargissement de l'esprit humain, par la compréhension plus profonde, plus analytique et plus juste de l'univers tout entier et des plus humbles individus, acquise par la science et par la philosophie des temps modernes<sup>492</sup> ».

### **b. « Le Mystère de l'Eau », chronique symboliste, amorce de roman merveilleux-scientifique**

Dans le numéro de mars 1893, Jacques Soldanelle-Rosny publie une « Chronique » intitulée « Le Mystère de l'Eau<sup>493</sup> », rédigée à la première personne et proposant un passage enchâssé, qui va nous intéresser plus particulièrement. La chronique se présente comme un récit autobiographique, où des souvenirs d'enfance se mêlent aux souvenirs d'une fascination pour la mer, dans lesquels le narrateur vit une première épiphanie :

Une jeune femme me promena près des grandes eaux. J'entrevois ces troupeaux phosphorescents dans l'ombre, j'écoutais leurs clameurs infinies. La jeune femme parlait à peine – elle me répétait seulement par intervalles : « Il y a trois fois plus d'eaux que de terres<sup>494</sup> ! »

L'enfant, alors fasciné par cette découverte et touché par ce qu'il nomme un « spectacle nocturne fantastique » prend alors conscience de « la petitesse des continents et de l'immensité des ondes<sup>495</sup> ». On retrouve alors l'évocation poétique des *Psaumes* dans laquelle le narrateur-poète est enchanté par l'immensité de la Nature et des Éléments qu'il loue et qui l'entraînent « dans les plus délicieuses rêveries », selon sa formule, bien en dehors des réalités

---

<sup>492</sup> Jules Huret, « M. J.-H. Rosny », *Enquête sur l'évolution littéraire*, op. cit., p. 232.

<sup>493</sup> Jacques Soldanelle, « Le Mystère de l'Eau », in *Le Bambou*, n°3, mars 1893, p. 103-111. Voir en annexe 5, une copie intégrale de cette chronique.

<sup>494</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>495</sup> *Ibid.*



de l'existence. Tout comme dans les *Psaumes*, le poète est aussi un mystique qui renvoie l'expérience individuelle à une réflexion ontologique originelle où se mêlent l'histoire des Hommes et celle de créatures de légende : « je vois les origines, les choses antiques et augustes, nos pauvres ancêtres végétant aux bords des lacs, l'Hindou adorant son beau Gange, l'Égypte heureuse de l'inondation féconde, les populations aquatiques de la Chine, les effrayantes forêts d'Afrique où des peuples nains habitent les marécages, et les confuses, naïves et adorables légendes sur les Hommes-Poissons, les Sirènes, les Ondines<sup>496</sup>. » Cette vision mystique de l'histoire de l'humanité liée aux espaces aquatiques se voit même confirmée par la mobilisation de textes religieux, invoquant « la *Genèse*, les *Théogonies* de Chaldée<sup>497</sup>, de l'Inde<sup>498</sup>, des Sauvages » et prenant pour source de sa réflexion le *Ramayana* : « Voyez ce charmant chapitre du *Ramayana* où, dans des vases d'or, sont toutes les Eaux des Fleuves et des Sources, et les eaux des Quatre-Mers, pour consacrer la royauté du héros<sup>499</sup>. » L'épiphanie mystique du narrateur n'est pas individuelle, elle est collective et traverse, par atavisme (« [ces textes] confirment ces impressions profondes, nées d'un incommensurable atavisme<sup>500</sup> ») les millénaires.

La fascination poétique, symboliste, n'est pas uniquement liée à cette expérience métaphysique, elle vient aussi des choix lexicaux pour les toponymes. Certains, pris « au hasard [dans] une géographie », causent ainsi « un ravissement de conte de fées » – expression qui n'est pas sans annoncer la « crise de poésie » d'un des explorateurs des *Navigateurs de l'Infini* – et évoquent « de vastes et beaux inconnus ». Nous ne sommes pas loin de Baudelaire : « Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau ». Pour le poète, l'eau

---

<sup>496</sup> *Ibid.*, p. 104-105.

<sup>497</sup> Région antique correspondant à une partie ou la totalité de la Babylonie.

<sup>498</sup> À cet endroit une note de bas de page indiquant : « Pendant des temps incalculables, Brahm contempla les eaux ouvertes de *Ténèbres*, et y découvrit enfin les mondes en germe. »

<sup>499</sup> *Ibid.*

<sup>500</sup> *Ibid.*

est une métonymie de la vie sur Terre, étant à la fois source de vie tout en étant elle-même vivante : « Même sans une seule cellule, sans un seul animacule ni une seule plantule, l'eau ne réalisait-elle pas déjà une espèce de Grand Être ? La Mer, n'est-elle pas Vivante, [...] une Vivante dont les Fleuves, les Lacs, les Glaciers et les Nuages sont des organes<sup>501</sup> ? » Et, allant jusqu'au bout de son raisonnement :

Quoi d'étonnant dès lors que l'Océan nous apparaisse comme un Grand Animal-Plante ? Et quoi de plus rationnel que d'admettre que l'*Eau de Mer* est l'effort d'organisation qui a précédé notre organisation actuelle, qu'il y eut un temps où l'Eau de mer fut un véritable *règne* à côté du règne minéral ? Volontiers donc dirais-je qu'avant les règnes actuels il y eut simplement le Règne minéral et le Règne Eau-de-Mer, et que ce dernier forma ultérieurement les règnes Animal et Végétal<sup>502</sup>.

Le raisonnement que propose ici Rosny est pour le moins surprenant, d'autant plus lorsqu'on se fie aux portraits qui sont faits de lui à la même époque, présentant un scientifique caché derrière des traits de romancier. Dans ces extraits, et en particulier dans ces dernières phrases, le scientifique est totalement éteint, remplacé par une figure de mystique et une autre de poète. La comparaison qu'il propose, bien qu'elle puisse être séduisante (il la décrit bien comme une « illusion ») n'a aucune valeur scientifique. En 1893 le consensus scientifique, qui date de 1866 et des travaux de l'Allemand Ernst Haeckel, divise le Vivant en trois Règnes distincts : Animal, Végétal et Protiste<sup>503</sup>. Précédemment, à partir des autres travaux du Suédois Carl von Linné (1707-1778), les savants naturalistes considéraient les Règnes Animal, Végétal et Minéral, tout en décrivant ce dernier comme un Règne inorganique et incapable de se reproduire par lui-même. Rosny adopte ici une argumentation qui n'a rien de scientifique – davantage poétique, mystique, fictionnelle voire religieuse – allant totalement à contre-courant de son propre discours rationaliste, rationalisme qu'il convoque ici lui-même

---

<sup>501</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>502</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>503</sup> Désigne la plupart des eucaryotes unicellulaires, utilisé par Haeckel pour les distinguer des deux premiers Règnes.

pour légitimer sa réflexion. Ce mysticisme qui peut paraître paradoxal relève en réalité de l'émerveillement face à l'Inconnu, à l'indescriptible, à « l'Incognoscible » : lorsque les personnages de ses fictions font face à quelque chose qu'on ne peut expliquer mais dont la nature merveilleuse se limite à l'émerveillement (« la chose » existe bel et bien), c'est pourtant bien le mysticisme qui est convoqué pour illustrer la foi en l'existence de choses supérieures qui nous dépassent. Ces quelques exemples tirés de *La Mort de la Terre*, *Les Navigateurs de l'Infini* et de « La Grande énigme » nous confirment ainsi l'emploi du terme « mysticisme » qui est fait dans ces fictions pour illustrer l'introspection causée par l'émerveillement.

Rentrant dans une caverne, le héros de *La Mort de la Terre* ressent la présence de ses ancêtres de la Préhistoire qui le gonfle de courage pour faire face au danger :

Un vague mysticisme fut en lui, non point le mysticisme sans espérance des Oasites déchus, mais le mysticisme qui conduisit, jadis, les cœurs hasardeux. S'il se défiait toujours des pièges de la terre, il avait du moins cette foi qui succède aux efforts heureux et qui transporte dans l'avenir les victoires du passé<sup>504</sup>.

Faisant face pour la toute première fois aux colosses de l'éther que sont les Éthéraux, l'explorateur des *Navigateurs de l'Infini* est fasciné par la beauté presque divine de ces créatures colossales, qui développe d'autant plus la beauté étrange de sa compagne martienne, Grâce :

Nous étions sortis du camp, et dans les ténèbres froides, les Éthéraux multipliaient leurs évolutions mystérieuses. Avec une exaltation mystique, rendue plus mystique encore par la présence de Grâce, mon imagination s'élançait vers eux...<sup>505</sup>.

Arrivant au bout d'une longue expédition et après avoir traversé pendant trois jours un désert, le narrateur de la nouvelle « La Grande énigme » craint d'être la victime d'une « mystification » de la part de son guide, qui l'accuse d'être un « homme de peu de foi » avant de découvrir dans « la Terre Promise », des créatures préhistoriques aux « allures fantasques »

---

<sup>504</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Mort de la Terre*, Plon, 1912, p. 48.

<sup>505</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Navigateurs de l'Infini*, La Nouvelle Revue Critique, 1927, p. 182.

ainsi qu'une tribu humaine. Le spectacle lui fait déclarer avant de décrire « la poésie religieuse de [la] scène » :

C'est grandiose ! m'écriai-je, saisi d'un enthousiasme mystique<sup>506</sup>.

Si l'ensemble du texte n'accorde pas de place particulière au discours religieux de l'émerveillement, « l'enthousiasme », dans son sens originel, apparaît plus nettement dans le récit enchâssé qui vient conclure la chronique. Perdu dans sa rêverie mystique, le narrateur se décrit assis sur une falaise, observant un paysage typiquement romantique (« alors que viennent les premières étoiles, qu'une Lune rouge tremble sur les écumes farouches<sup>507</sup> ») et c'est alors qu'il est interrompu par l'Océan lui-même, s'adressant à lui.

La Vie qui est sortie de moi, continue dans mes profondeurs. Seul, je suis assez vaste, profond et fécond pour renouveler le monde animé. Avant que le froid ne m'ait glacé, avant que je ne sois une immense et triste carrière de cristal, je repeuplerai plusieurs fois encore les Continents où des faunes successives seront mortes, je referai de nouveaux êtres inférieurs destinés à devenir des êtres supérieurs<sup>508</sup>.

Ainsi personnalisé, l'Océan est moins une divinité qu'une entité primordiale, rejetant de ce fait un discours chrétien, bien qu'on puisse presque parler de Théophanie. Le narrateur est ainsi le dépositaire d'un savoir transmis par l'entité primordiale qui lui annonce la disparition future de l'humanité, qui partage le même destin que tous les règnes du Vivant :

L'homme n'a quelques millions d'années à vivre, la bête qui doit le remplacer vit actuellement, très humble, dans mon sein. Mais cette bête elle-même, et tous les types de bêtes qui peuplent les continents actuels déclineront et seront remplacés par des types encore tellement à l'état d'ébauche que *jamais* l'homme ne pourra seulement arriver à *constater* leur existence<sup>509</sup>.

---

<sup>506</sup> J.-H. Rosny aîné, « La Grande énigme », *Lecture pour tous*, août 1920.

<sup>507</sup> Jacques Soldanelle, « Le Mystère de l'Eau », *op. cit.*, p. 109

<sup>508</sup> *Ibid.*

<sup>509</sup> *Ibid.* p. 109-110.

Cette vision de l'homme placé au cœur du Vivant, non pas comme un Règne spécifique mais comme une des nombreuses étapes de la progression de l'évolution, n'est pas sans rappeler celle du câble d'araignée dans les *Psaumes*<sup>510</sup> et annonce le grand roman d'anticipation merveilleux-scientifique, *La Mort de la Terre* dans lequel, après des millions d'années d'évolution les hommes s'apprêtent à disparaître d'une Terre qui leur est devenue inhospitalière pour laisser la place à nouveau règne, celui des Ferromagnétaux. La grande différence entre les deux textes est que dans le roman l'espèce nouvelle vient des minéraux, de la roche, tandis qu'ici ce qui est annoncé ce sont : « des êtres *aquatiques*, maîtres cependant de voler dans les cieux et de parcourir les continents<sup>511</sup> ». Cependant, une fois la rêverie terminée, le narrateur reprend ses esprits et « frisson[ne] de la Fin des Temps » avant de songer à la « Mort de la Mer » et d'annoncer dans une ultime note de bas de page en guise de conclusion : « J'en doute [que la Terre mourra], et nous pourrons reparler quelque jour, de même aussi que d'une faune *aquatique*, maîtresse des Continents<sup>512</sup> ». Même si entre « Le Mystère de l'Eau » et *La Mort de la Terre* le paradigme est totalement inversé, nous estimons avec Fabrice Mundzik que

J.-H. Rosny aîné semble déjà anticiper l'écriture de *La Mort de la Terre* [...]. Depuis les lointaines Origines, le monde animal – hommes et bêtes – apparaît, évolue, disparaît, se transforme, renaît, transmettant de générations en générations de nouvelles mutations : « au point de vue de l'espèce, tout individu n'est qu'une tentative, ou, si l'on préfère, une expérience<sup>513</sup> »<sup>514</sup>.

---

<sup>510</sup> « Et c'étaient les œuvres de l'Homme trépassé depuis des milliardaires, c'était la vibration sur le Câble d'Araignée diaphane, des pensées inscrites dans les entrailles de l'Astre par les métamorphoses des Cerveaux, et qui s'évanouissaient vers quelque nébuleuse en genèse, et qui partaient nourrir de jeunes Créations. », J.-H. Rosny, « Psaumes », in *La Légende des Millénaires*, tome 1 : *Les Conquérants du Feu et autres récits primitifs*, Les Moutons électriques, Montélimar, 2014, p. 116.

<sup>511</sup> Jacques Soldanelle, « Le Mystère de l'Eau », *op. cit.*, p. 110.

<sup>512</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>513</sup> J.-H. Rosny aîné, *Pensées errantes*, Eugène Figuière, 1924.

<sup>514</sup> Fabrice Mundzik, « Récit des Origines, origine des récits », *Les Conquérants du feu et autres récits primitifs*, Les Moutons électriques, 2014, p. 6-7.

L'annonce est ainsi double, dans son thème et dans la note de bas de page, mais il faudra de nombreuses années à Rosny pour fait mûrir son projet romanesque. Les rêveries de ce roman proviennent directement de ce texte et de sa lointaine filiation qui puise dans les sources mêmes de la « tentation symboliste » de Rosny. Quoiqu'il rejette le mysticisme au profit d'une vision positiviste du monde, sa conception spirituelle et poétique dépasse l'expression réaliste. En ce sens, il est tout à fait en accord avec le manifeste de Moréas : « la poésie symbolique cherche à vêtir l'idée d'une forme sensible [...]. Les actions des humains [...] sont là des apparences sensibles destinées à représenter leurs affinités ésotériques avec des idées primordiales<sup>515</sup> ». Par définition, ses récits d'anticipation, tous ceux qui relèveront du merveilleux-scientifique, échappent au réalisme ; et même *Les Xipéhuz*, ou les récits préhistoriques alors publiés, ne sont, au mieux, que des « histoires secrètes », des uchronies ou une « vulgarisation<sup>516</sup> » de la Préhistoire qui ne peuvent, suivant le souhait de Maupassant « nous montrer la vérité, rien que la vérité et toute la vérité<sup>517</sup> ». C'est pour dépasser « l'application médiocre d'une théorie étroite et mesquine » et s'éloigner d'une vision trop terre-à-terre, limitée, de la façon de décrire le réel, qu'il était nécessaire pour Rosny de s'approcher du symbolisme, d'en utiliser les codes poétiques pour proposer sa propre définition de ce qui est réel ou de ce qui ne l'est pas.

Ces définitions, nous en avons déjà présentées plusieurs, mais il est opportun d'en rappeler ici quelques-unes afin de se diriger vers l'étude des récits les plus étranges, bizarres, fantastiques de sa production littéraire. Dans la nouvelle « La Goule », un de ses personnages déclare que « le surnaturel n'étant en somme que le naturel que nous ne connaissons pas, la

---

<sup>515</sup> Jean Moréas, « Un manifeste littéraire », *Le Figaro*, 18 septembre 1886.

<sup>516</sup> Voir Marc Guillaumie, « Créer la Préhistoire : le roman préhistorique de J.-H. Rosny aîné », *Elseneur*, n°34, 2019, p. 17-29.

<sup>517</sup> Guy de Maupassant, « Le Roman », préface de *Pierre et Jean*, Paris, Ollendorf, 1888, p. VIII.

vie est bien plus composée de surnaturel que de naturel<sup>518</sup> » ou encore dans « Le jardin de Mary » il est annoncé que « il n'y a pas d'autres mondes : tout cela se touche<sup>519</sup> ». Autrement dit, le surnaturel, le fantastique, l'irrationnel, n'existent que dans la mesure où nous ne sommes pas encore en mesure de les percevoir, de la même manière qu'il faut une perception bien particulière pour voir les *Moedigen*<sup>520</sup> et les *Variants*<sup>521</sup>. La « tentation symboliste » de Rosny, en fin de compte, n'est pas tant l'attraction d'une séduction poétique ou d'une stratégie d'auto-promotion publicitaire sur un jeune auteur après ses déboires dans la contestation du naturalisme de Médan, que l'apprentissage d'une méthode de pensée et d'expression. C'est le passage par les revues symbolistes, par la fréquentation des promoteurs du mouvement, par les appropriations du style et de la sensibilité du symbolisme qui confèrent à Rosny en grande partie son originalité romanesque. Ce qui se ressent déjà dans les dix premières années de sa carrière littéraire, entre 1885 et 1895, alors que Rosny se présente comme un combattant réprouvé par la doxa littéraire contre laquelle il se présente en alternative<sup>522</sup>, c'est l'envie d'imposer une littérature scientifique mais teintée d'une sensibilité poétique. Alors que ses *Xipéhu* relèvent pour lui d'un « fantastique nouveau<sup>523</sup> » et à propos desquels Alphonse Daudet le félicitait d'avoir produit « un fantastique neuf et terrifiant<sup>524</sup> », la « nouveauté » n'est alors qu'amorcée dans ce début de carrière littéraire. Elle se verra

---

<sup>518</sup> J.-H. Rosny, « La Goule », in *La Lanterne*, 1<sup>er</sup> février 1900.

<sup>519</sup> J.-H. Rosny, « Le jardin de Mary », in *Résurrection*, Paris, Plon, 1895.

<sup>520</sup> J.-H. Rosny, « Un autre monde », *La Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> septembre 1895, p. 5-36.

<sup>521</sup> J.-H. Rosny aîné, « Dans le monde des Variants », *L'Âge Nouveau*, n° 11, janvier 1939.

<sup>522</sup> « Dans notre bataille de fin de siècle, les nouveaux venus doivent donc s'attendre à des haines effectives, à des antagonismes très rudes. Ils doivent se convaincre que l'ennemi n'est pas autre chose que les Sectaires, et, au lieu de se déchirer entre eux, ils doivent s'unir pour combattre cet ennemi-là. » J.-H. Rosny, « Préface », *L'Immolation*, Paris, Albert Savine, 1887, 329 p.

<sup>523</sup> Jules Renard, *Journal*, 1887-1910, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, 1<sup>er</sup> mars 1908.

<sup>524</sup> Robert Borel-Rosny, écrit dans la « Notice biographique » de *J.-H. Rosny aîné, Portraits et Souvenirs*, Paris, Compagnie Française des Arts Graphiques, 1945, p. 17 : « Alphonse Daudet n'écrit-il pas en 1887 : « Vous seriez fier, mon cher Rosny, d'entendre le débat de la maison. Ma femme est pour « L'Immolation », moi, je tiens pour les « Xipéhu », dont le fantastique me paraît neuf et terrifiant, même après le « Horla », le mystérieux défilé de la fin de Gordon Pym. »

confirmée dans les années suivantes, notamment dans l'écriture de récits merveilleux-scientifiques et apparentés.





## CHAPITRE 4

### LE SOUFFLE DE L'AVENTURE

« Ce qu'il y a d'admirable et de vraiment fécond dans le roman que j'appelle, au sens le plus large et le plus poétique, roman d'aventures, c'est que tout peut y arriver. »

Jacques Copeau.

## I. VOYAGER EN IMAGINATION

### 1. Dépasser la classification impossible d'un corpus romanesque vaste et complexe

#### a. Un aperçu global et unificateur de l'œuvre ?

En 1972, dans son immense *Encyclopédie de l'utopie, de la science-fiction et des voyages extraordinaires*, Pierre Versins commet une importante erreur d'appréciation dans l'article consacré à Rosny aîné :

[Rosny] a l'avantage de n'avoir composé qu'un seul livre, et, qui mieux est, un roman dont la préface serait *La Légende Sceptique* et la conclusion *Les Compagnons de l'Univers*<sup>525</sup>.

Bien entendu, l'idée d'envisager l'œuvre romanesque de Rosny comme une *Comédie humaine* ou des *Rougon-Macquart* cosmiques est séduisante, d'autant plus qu'il est vrai que l'on observe des effets de répétition ou de cohérence au sein de son œuvre qui participent à l'idée d'une écriture en cycle<sup>526</sup>. Cependant, Versins, qui estime à 17 le nombre de romans écrits par Rosny, n'envisage pas plusieurs cycles romanesques, mais « un seul livre » et c'est

---

<sup>525</sup> Pierre Versin, « J.-H. Rosny aîné », *L'Encyclopédie de l'utopie, de la science-fiction et des voyages extraordinaires*, L'Âge d'homme, Lausanne, 1972, p. 775.

<sup>526</sup> Voir Jean-Michel Pottier, « Une poétique du cycle », *Genesis*, 42, 2016, p. 75-85.

une conception erronée qui portera longtemps préjudice à la compréhension globale de l'œuvre rosnyenne, trop longtemps réduite à quelques textes ou catégories littéraires<sup>527</sup>.

Méthodologiquement, ce chapitre et le suivant s'inscrivent dans la même perspective qui était celle qu'Arnaud Huftier dessinait en 2006 :

Face à une production aussi importante quantitativement, qui s'étend sur près de soixante-dix ans, au gré d'optiques et d'indications génériques apparemment antagonistes, la tentation est grande de trouver un système unificateur. Pour ce faire, il importe en un premier mouvement de se défier de la réception contemporaine de Rosny aîné, qui va à l'encontre de toute approche globalisante de sa production. [...] Notre but en ces pages n'est évidemment pas de viser à l'exhaustivité en proposant un aperçu global et unificateur de la production de Rosny aîné<sup>528</sup>.

Tenter d'unifier l'œuvre romanesque de Rosny est une entreprise aussi vaine que d'en proposer une classification parfaitement organisée tant les frontières entre les genres y sont floues et tant se multiplient les registres au sein de chaque œuvre. Rosny lui-même, nous l'avons vu, rejette en bloc toute notion d'école littéraire et aller à l'encontre de ce qu'il énonce tout au long de sa carrière serait totalement contre-productif, d'autant plus que la taxinomie éditoriale de son œuvre est particulièrement instable, mouvante<sup>529</sup>. Il serait ainsi tentant de considérer l'ensemble de sa production romanesque selon deux grandes catégories littéraires, les romans de mœurs et les romans scientifiques, qu'on pourrait ensuite décomposer en plusieurs branches, ce qui donnerait, pour la seconde catégorie qui nous intéresse plus particulièrement, trois types – ou trois genres – qui seraient : le roman préhistorique, le roman d'exploration et le roman merveilleux-scientifique.

---

<sup>527</sup> Voir Fabrice Mundzik, « J.-H. Rosny : Archéobibliographie », *Le Visage vert*, n° 23, novembre 2013, p. 53 : « Une de ces « forêts des vieux âges » souvent louées par J.-H. Rosny aîné, qui serait cachée derrière cet arbre gigantesque qu'est *La Guerre du feu*. Cet amas végétal est si dense, les chemins qui le traversent si tortueux, que l'on n'ose s'y engager qu'avec prudence tant la somme de travail semble colossale et le montant des sommes, nécessaires à la vérification des contenants et contenus, considérable. »

<sup>528</sup> Arnaud Huftier, « Rosny aîné et les formes de l'autre », in *Otrante*, n°19-20, Kimé, 2006, p. 7-9.

<sup>529</sup> Voir notamment Gérard Klein, « Aperçu sur la taxinomie de variétés du roman dans l'œuvre de Rosny aîné », in Arnaud Huftier (dir.) *La Belgique : un jeu de cartes ?* Presses Universitaires de Valenciennes, 2003, p. 133-144.

## b. Une problématique générique type : La Mort de la Terre

Cependant cette démarche serait problématique à plus d'un titre. Prenons l'exemple de *La Mort de la Terre* : dans l'*incipit* on découvre un néologisme (le « Grand Planétaire ») qui désigne, on le suppose, un lieu spécifique où se retrouvent les Hommes. Le néologisme est employé à quinze reprises dans la totalité du roman, sans qu'on ne sache explicitement quelle est sa fonction et, surtout, sans que son existence soit remise en question dans le monde de la fiction. Il est donc un élément interne à la diégèse, une création purement fictionnelle et pourtant tellement naturelle qu'il ne paraît pas nécessaire au narrateur d'en préciser la nature ni la fonction. On retrouve dans le roman une autre invention lexicale importante, le nom « Ferromagnétaux » (cinquante-huit occurrences du terme avec son dérivé « ferromagnétique »), qui désigne une race d'êtres vivants minéraux en pleine émergence, dont la nature est à même de surprendre le lecteur. Enfin, ce même paragraphe liminaire se termine par une terrible question : « [L'Homme] imagina-t-il jamais que l'agonie durerait plus de cent millénaires<sup>530</sup> ? » Entre une projection dans un futur très lointain et des inventions lexicales propres à la diégèse, nous sommes à la fois dans un effet de distanciation cognitive – ou « *cognitive estrangement*<sup>531</sup> » – et dans ce que Marc Angenot désigne comme le « paradigme absent » :

Ce qui caractérise sémiotiquement la SF est d'être un genre de récit fondé sur une syntagmatique intelligible, mais qui renvoie à des mirages paradigmatiques, à des paradigmes absents. En ceci, la SF est à double égard conjecturale : son projet esthétique consiste à imaginer un univers à la fois distancié du nôtre et intelligible (ce que Darko Suvin a dénommé *cognitive estrangement*)<sup>532</sup>.

---

<sup>530</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Mort de la Terre*, Plon, 1912, p. 2.

<sup>531</sup> Darko Suvin, *Pour une poétique de la science-fiction*, Presses de l'Université du Québec, coll. « Genres et discours », n°3, 1977, 228 p. Par cette expression, Darko Suvin désigne toute invention diégétique qu'un pacte de lecture implicite interdit le lecteur de remettre en question l'existence : typiquement il peut s'agir d'un voyage dans le temps ou, ici, de l'existence d'une espèce minérale vivante.

<sup>532</sup> Marc Angenot, « Le paradigme absent : un peu de sémiotique », in *La Quinzaine littéraire*, dossier « Futur et fiction : Quel langage ? », août 2012.

*La Mort de la Terre* est donc, narrativement – de par son chronotope – comme sémiotiquement – de par ses inventions lexicales –, un récit d’anticipation qu’aujourd’hui nous classerions dans les récits de fin du monde, voire post-apocalyptiques, puisqu’il est question d’une lente « agonie » de plusieurs milliers de millénaires. Nous serions encouragés à poursuivre en ce sens : comme nous aurons l’occasion de le voir, ce roman présente des thèmes qui seront renouvelés dans *Les Navigateurs de l’Infini*, en particulier celui de la disparition des espèces intelligentes une fois leur cycle de vie accompli, et qui, par définition, ne convient qu’aux récits d’anticipation. Cependant, ce thème tourné vers l’avenir mène aussi vers l’utopie régressive<sup>533</sup>, c’est-à-dire un type de récit dans lequel l’utopie présentée ne paraît pas comme un idéal à atteindre en dehors de la diégèse. Si le principe même de *La Mort de la Terre* est de décrire les derniers instants de l’humanité en pleine dérélliction, la régression se fait aussi dans l’onomastique des personnages. Nous suivons ainsi les aventures de Targ, accompagné de sa sœur Arva et de son époux Manô : des noms aux consonances rauques, davantage en accord avec ceux de personnages de la Préhistoire comme Vamireh, Naoh, Tholrog, Helgvor ou Gammla<sup>534</sup>. D’autre part, *La Mort de la Terre* est un récit d’errance dans lequel le héros est continuellement à la recherche de l’eau qui a disparu, au même titre que Naoh dans *La Guerre du feu* doit partir à la recherche du feu qui s’est éteint et que la tribu ne sait pas relancer. De plus, les romans préhistoriques sont résolument tournés vers l’avenir à l’inverse de *La Mort de la Terre* qui présente la fin inéluctable de l’humanité contre les Ferromagnétaux, au même titre que les Xipéhuz ont été vaincus par les Hommes il y a aujourd’hui 10.000 ans. En ce sens, *La Mort de la Terre* relève davantage du récit

---

<sup>533</sup> Voir par exemple Lauric Guillaud, « Les mondes perdus de Rosny aîné : la régression et le sacré », in *Otrante*, 2006. Sur cette notion, voir aussi Edgar Morin, « Réalisme et utopie », *Diogène*, n°209, 2005, p. 154-164.

<sup>534</sup> Lire à ce propos Roberta De Felici, « La création onomastique chez J.-H. Rosny aîné », in *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, 2010, p. 265-278.

préhistorique que d'anticipation, dont le chronotope « au-delà de l'Histoire » correspond à la définition qu'en donne Rosny en 1927 :

Un domaine reste encore, vaste en somme, jeune, riche de poésie créatrice, l'au-delà de l'Histoire, la Préhistoire... Elle s'étend sur une durée indéfinie. Les temps où vécurent les allumeurs du feu, ceux qui taillèrent les premières armes et les premiers outils, ont bien plus d'importance dans l'évolution humaine que la période si courte écoulée depuis les vieilles civilisations égyptienne, chaldéenne ou chinoise<sup>535</sup>.

La seule différence, au fond, est que ce roman se situe dans l'avenir, mais il pourrait tout aussi bien se dérouler dans un lointain passé et raconter la fin d'une humanité balbutiante qui n'aurait pas survécu au manque d'eau ou à la confrontation face à une altérité plus forte qu'elle, ce que ne manque pas de souligner Natacha Vas-Deyres :

En opérant dans son œuvre globale cette synthèse entre préhistoire, aventure et science-fiction, Rosny a fondé une dialectique temporelle et fictionnelle instaurant un dialogue entre des âges humains très éloignés<sup>536</sup>.

### **c. Une autre perspective : la mise à distance nécessaire du réalisme**

Dans le volume d'*Otrante* que nous citons plus haut, la perspective est d'observer la production rosnyenne sous l'angle du fantastique, non pas du point de vue de la genericité mais du registre littéraire. Cette perspective à laquelle nous souscrivons parfaitement permet ainsi d'analyser l'œuvre de façon transversale et d'échapper ainsi à la tentation d'une globalisation impossible à atteindre. Notre propos dans ce chapitre consistera à suivre une méthode similaire, mais en suivant le souffle épique de l'aventure et de l'exploration. Il ne s'agit pas de répondre à la question de la dimension autobiographique fantasmée de ces récits

---

<sup>535</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Roman préhistorique », in *Les Nouvelles littéraires artistiques et scientifiques*, 10 septembre 1927.

<sup>536</sup> Natacha Vas-Deyres, « De l'aube des temps au crépuscule du futur, la dialectique science-fiction-préhistoire chez Rosny aîné, Francis Carsac et Pierre Pelot », in *Elseneur*, n°34, 2019, p. 129.

mais de voir en quoi cette perspective est en phase avec les fantasmes scientifiques de son auteur. Nous avons vu que pour Rosny le naturalisme constitue une impasse théorique et conceptuelle et le symbolisme une façon de s'en éloigner tout en injectant une poéticité à des récits scientifiques qui, instinctivement, devraient en être éloignés. La perspective du récit d'aventure constitue-t-elle cette libération romanesque recherchée dans les quinze premières années de sa carrière littéraire ? Un début de réponse se retrouve dans les extraits suivants, évoquant la mise à distance nécessaire du réalisme :

Au reste, même au sens le plus élevé, j'ai toujours considéré le réalisme comme un aspect fragmentaire de la littérature ; dès mes premières œuvres, on trouvera plus d'essais fantastiques, idéalistes ou mixtes : les *Xipéhuz*, *Tornadres*, *la Légende sceptique* sont aussi loin que possible du réalisme.

[...]

Par suite, la qualification de naturaliste, appliquée à ma personne, me semblait une injure et presque une calomnie. Je n'avais qu'à m'en prendre qu'à moi-même. Sans ce baroque manifeste, même l'ignorante critique parisienne n'aurait pas classé dans une catégorie aussi étroite un écrivain qui s'intéressait à tout l'univers, à tous les temps, à tous les rêves<sup>537</sup>.

Quand Versins évoquait chez Rosny la composition d'« un seul livre », cette considération se rapportait davantage au projet romanesque de la *Comédie humaine*, où Balzac se présentait comme le « secrétaire » de l'histoire du dix-neuvième siècle :

Avec beaucoup de patience et de courage, je réaliserais, sur la France au dix-neuvième siècle, ce livre que nous regrettons tous, que Rome, Athènes, Tyr, Memphis, la Perse, l'Inde ne nous ont malheureusement pas laissé sur leurs civilisations<sup>538</sup>.

Bien que, comme Balzac, Rosny se décrive comme un romancier flâneur et que ses romans sociaux se concentrent sur la description de « types » issus de son observation, il n'a

---

<sup>537</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, *op. cit.*, p. 222-223.

<sup>538</sup> Balzac, « Avant-propos de la *Comédie humaine* », *Œuvres complètes de Honoré de Balzac*, A. Houssiaux, t. 1, 1855, p. 22.



pas la prétention d'écrire une vaste œuvre romanesque organisée comme la *Comédie humaine* (ou les *Rougon-Macquart*) qui ferait de lui le secrétaire ou l'historien de son siècle ; tout au plus serait-il le poète des foules (*Le Bilatéral*, *La Vague rouge*).

## 2. Le romancier flâneur

En 1896, Rosny, qui a déjà publié quelques récits d'aventures, notamment *Vamireh* en 1892 et les nouvelles du recueil *Les Profondeurs de Kyamo* la même année, formule ainsi ses aspirations d'écrivain :

Il se pourrait que nous en venions à écrire de simples récits d'aventures. Nous avons tellement raconté notre âme que nous pourrions en devenir las et qu'il n'y a plus pour nous beaucoup de joie nouvelle à la décrire encore. Tandis que les soubresauts des événements pareils à des torrents, des rocs, des plaines, nous réservent un singulier frisson. Remarquez que si le roman d'aventures est tombé sous la raillerie, c'est qu'il n'en est guère de bien fait et ce genre s'est éteint par l'anémie du style<sup>539</sup>.

Tout en regrettant ce qui semble être une baisse de style structurelle du roman d'aventure, le romancier se projette dans l'avenir pour l'écriture de récits d'aventures, considérant alors que *Vamireh*, par exemple, n'en est pas. Rosny n'aurait-il pas écrit de romans d'aventures avant cette date ? Peut-être que du point de vue du genre ou de la catégorie littéraire cela se tient, réduisant ce dernier roman à la simple peinture de la préhistoire<sup>540</sup>, mais est-ce toujours le cas si l'on considère un registre ou une méthode de création romanesque propre au récit d'aventure ?

---

<sup>539</sup> J.-H. Rosny, cité par Jules Blois, « La Vie littéraire », in *Gil Blas*, 4 février 1896. Le pronom personnel « nous » désigne les deux frères J.-H. Rosny.

<sup>540</sup> Concernant le récit préhistorique, et *a fortiori* chez Rosny, il est bien plus souvent question de peindre que de décrire. L'analogie et la filiation avec Baudelaire et *Le Peintre de la vie moderne* s'imposent (voir *infra*) ; pour le discours critique, voir Marc Guillaumie, « Créer la Préhistoire : le roman préhistorique de J.-H. Rosny aîné », in *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 23 : « Il s'agit pour Rosny d'évoquer la science, surtout par la puissante poésie des mots qu'elle emploie ; de transporter le lecteur dans une époque étrange où les palétuviers côtoyaient les chênes ; d'être en accord avec le goût de son temps et de peindre de mystérieux étangs

De façon rétrospective, il déclare en mars 1912 dans sa conférence « Comment j'ai fait mes romans sociaux<sup>541</sup> » que l'idée première de ses « livres d'imagination pure [...] arrive au hasard » et qu'ensuite il « la développe au cours de [s]es promenades ». Concernant les éléments scientifiques de ces récits, il précise que ceux-ci « n'ont jamais précédé la fable », autrement dit que la création du récit intervient avant son enrobage scientifique. L'exception semble pourtant être faite pour les récits préhistoriques : « Ici, bien entendu, la base scientifique sert de ferment – d'autant plus que la préhistoire a été une de mes grandes passions cérébrales ». Mais comment se construisent les intrigues et les personnages ?

Les héros se développent directement, je les vois, je les entends, de même que je me sens au milieu des forêts, des savanes, des brousses primitives, je voyage en pirogue sur les fleuves géants, j'aperçois distinctement les mammoths, les aurochs, les grands félins des cavernes, les machairodes, toute la faune et aussi la flore des terres ancestrales...<sup>542</sup>

Ce qui domine chez le romancier de la préhistoire, c'est l'envie de rendre tangible pour le lecteur la métempychose qui le transporte au gré de ses rêveries. La conférence que nous citons ici présente la façon dont le romancier compose ses « romans sociaux », c'est-à-dire par le biais de promenades flâneuses et d'observations indiscretes (« Jusqu'à un certain point, j'ose dire que mes romans sociaux se sont composés eux-mêmes. Je ne crois pas que je ne me sois jamais proposé d'écrire un roman de cette sorte avant que les éléments ne s'en

---

couverts de plantes d'eau, au moment où Monet multipliait les images de nymphéas ; d'évoquer les obscures origines de la vie dans les flaques saumâtres où elle s'est d'abord propagée, en même temps que de mettre en scène l'élan de tous les organismes vers la lumière. »

<sup>541</sup> Voir Jean-Michel Pottier, « La recherche d'un manifeste, ou « Comment j'ai fait mes romans sociaux », une conférence inédite de Rosny aîné », *Les Cahiers Naturalistes*, n° 80, 2006. Nous avons retrouvé, dans le dépouillement de *Comoedia*, le compte-rendu d'une conférence similaire, « Comment je vis et conçois mes livres », donné à la Sorbonne et organisée par l'École de préparation des Professeurs de français à l'étranger, le 20 décembre 1921. La lecture de ce compte-rendu nous informe que cette conférence reprend sensiblement le même propos que celles de 1912 – certains passages sont en tous cas intégralement repris, de même que son organisation – mais nous ne sommes pas en mesure de déterminer si des modifications lui ont été apportées.

<sup>542</sup> J.-H. Rosny aîné, « Comment j'ai fait mes romans sociaux », cité par Jean-Michel Pottier, « La recherche d'un manifeste, ou « Comment j'ai fait mes romans sociaux », une conférence inédite de Rosny aîné », *Les Cahiers Naturalistes*, n° 80, 2006, p.147.

fussent disposés automatiquement dans ma mémoire<sup>543</sup> »), et c'est bien par la rêverie que ses récits lui viennent :

*Nell Horn*, en somme, était le fruit de mes longues courses à travers Londres, de mes rêveries dans les parcs, de mes petites aventures sentimentales, de mes travaux et de mes peines. [...] Quand j'ai commencé à l'écrire, je possédais mon sujet depuis longtemps : il m'a suffi de consulter ma mémoire, aidée de quelques notes prises au jour le jour.<sup>544</sup>

Et de préciser un peu plus loin dans la conférence :

Je suis un observateur lent. Je ne possède pas cette vivacité du coup d'œil que possèdent bon nombre de mes confrères. Je suis distrait, je suis même indolent, je déteste la hâte<sup>545</sup>.

À la lecture de la conférence et de ces lignes, on constate bien que la méthode d'observation de Rosny n'est pas celle des naturalistes<sup>546</sup> mais davantage celle du narrateur flâneur balzacien expert de la physiologie des rues parisiennes que l'on rencontre dans l'ouverture de *Ferragus* (« Je suis curieux comme une pie et très badaud. Lorsque je circule dans les rues, je ne marche pas je flâne, je m'arrête constamment, ce qui fait de moi le plus détestable des compagnons de route<sup>547</sup> ») ou encore de l'artiste décrit par Baudelaire dans *Le Peintre de la vie moderne* :

Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini<sup>548</sup>. [...]

---

<sup>543</sup> *Ibid.*

<sup>544</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>545</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>546</sup> Pour Jean-Michel Pottier qui présente le texte, Rosny ne manque pas l'occasion « d'une chiquenaude à l'adresse de Zola (« Je n'ai jamais pu tirer un livre de quelques de séjour dans une ville ») », *ibid.*, p. 143.

<sup>547</sup> J.-H. Rosny aîné, « Comment j'ai fait mes romans sociaux », *op. cit.*, p. 153.

<sup>548</sup> Charles Baudelaire, « Le Peintre de la vie moderne », *Œuvres complètes de Charles Baudelaire*, tome III, Calmann-Lévy, 1885, p. 64.

Ainsi il va, il court, il cherche. Que cherche-t-il ? A coup sûr, cet homme, tel que je l'ai dépeint, ce solitaire doué d'une imagination active, toujours voyageant à travers le grand désert d'hommes, a un but plus élevé que celui d'un pur flâneur, un but plus général, autre que le plaisir fugitif de la circonstance. Il cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité ; car il ne se présente pas de meilleur mot pour exprimer l'idée en question. Il s'agit, pour lui, de dégager de la mode ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire.<sup>549</sup>

Rosny se décrit comme une synthèse de ces deux modèles de flâneurs, à la fois expert d'un cheminement de promenade et à la fois « solitaire doué d'une imagination active » : « N'allez pas croire que cette flânerie corresponde à une observation continue. Il s'en faut ! Je perds beaucoup de temps en rêvasseries <sup>550</sup>. » Si du point de vue du style Rosny se revendique de Flaubert et Goncourt, du point de vue de la méthode il marque encore une fois son éloignement du naturalisme : il ne s'agit pas de partir, comme dans le *Roman Expérimental*, à la recherche de « documents humains » ; ces documents, ils sont tirés de sa mémoire. Inutile non plus de « faire vrai » ou de donner l'illusion du vrai : par définition, les souvenirs, s'ils peuvent être altérés, n'ont pas besoin d'éprouver des critères d'authenticité dans la mesure où le romancier les présente comme tels. Ainsi lorsque Rosny produit des récits d'aventure, aventures qu'il n'a pas connues, il n'est pas nécessaire qu'elles présentent une véracité dans le déroulement de leurs événements ou dans l'exactitude des faits scientifiques qui y sont forcément présentés. Dans les récits que nous étudions, il n'est nulle part question d'assurer en dehors de la diégèse l'authenticité de l'expérience vécue, quand bien même la plupart des récits sont présentés avec une focalisation interne. En racontant des aventures vécues par des personnages authentiques, c'est-à-dire avec une caractérisation spécifique et suffisamment d'épaisseur pour les rendre véridiques, Rosny s'épargne l'élaboration d'un pacte de lecture spécifique. Peu importe au fond que la diégèse de ses récits contienne des éléments factuellement faux – par exemple la découverte de nos jours de tribus

---

<sup>549</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>550</sup> J.-H. Rosny aîné, « Comment j'ai fait mes romans sociaux », *op. cit.*, p. 153.

préhistoriques, d'humains possédant des branchies ou d'un « Empire des Plantes » intelligentes – puisque, rêvés par le romancier au gré de ses promenades, ils sont autant de souvenirs que ceux qui ont permis la composition de *Nell Horn*, *Le Bilatéral*, *La Vague rouge*...

### 3. L'aventure par procuration

#### a. Le « voyageur en chambre »

Dans l'avant-propos de l'édition originale de *Quinzinzinzi* de Régis Messac (1935), ceux qui se désignent comme « les éditeurs<sup>551</sup> » proposent, à la manière d'Hugo Gernsback pour *Amazing Stories* aux États-Unis quelques années plus tôt, un texte présentant une nouvelle collection – « Les Hypermondes » – « introduite par ce roman contre-utopique de fin du monde. Cette collection, qui sera hélas interrompue par la guerre, est la première à se positionner sur le segment de la science-fiction en France, alors même que celle-ci émerge à peine aux États-Unis<sup>552</sup>. Dans ce texte inaugural, les auteurs évoquent l'existence d'autres mondes :

Ces mondes, ils existent. Mais, cette fois, ils n'existent que pour les voyageurs en chambre. Ce sont les mondes hors du monde, à côté du monde, au-delà du monde, inventés, devinés ou entrevus par des hommes à la riche imagination, des poètes. Il faut, pour les visiter, entreprendre les voyages imaginaires, les voyages impossibles<sup>553</sup>.

---

<sup>551</sup> Il s'agit du trio formé par Régis Messac, René Bonissel et Roger Denux aux éditions de La Fenêtre ouverte.

<sup>552</sup> Pour l'histoire de cette collection et de Régis Messac en particulier, nous renvoyons à la préface d'Éric Dusserl « Les contrepoisons de l'intelligence » introduisant le roman dans l'édition citée dans la note suivante ainsi qu'à notre préface « Alors, on se prend, comme Alexandre, à souhaiter d'autres mondes », introduisant le volume Régis Messac, *Hypermondes, Bibliothèque de l'Imaginaire du roman scientifique et de l'Utopie*, édition établie et annotée par Olivier Messac, Éditions Ex Nihilo, Paris, 2017.

<sup>553</sup> [s.n], « Avant-propos à l'édition originale », in Régis Messac, *Quinzinzinzi*, Bordeaux, L'Arbre Vengeur, 2007 [1935], p. 181.

Tout comme chez Rosny, nous y reviendrons, l'accent est mis sur la présence d'autres mondes, éloignés de notre entendement, qui seraient en réalité cachés dans des livres à lire. Voici ce que nous écrivions à ce propos en 2017<sup>554</sup> :

Le lecteur est un « voyageur en chambre » qui vogue d'un monde à l'autre à la découverte de ces livres, comme un enfant, faisant face à une gigantesque bibliothèque, dominé par d'interminables rayonnages, ainsi que le décrit Baudelaire dans « Le Voyage », plusieurs fois cité dans l'avant-propos : « Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes, l'univers est égal à son vaste appétit. Ah ! Que le monde est grand à la clarté des lampes !<sup>555</sup> ». On pourrait aussi penser à Barthes, dont le fragment « Nautilus et bateau ivre » est un parfait descendant spirituel de ce texte inaugural :

L'imagination du voyage correspond chez Verne à une exploration de la clôture, et l'accord de Verne et de l'enfance ne vient pas d'une mystique banale de l'aventure, mais au contraire d'un bonheur commun du fini, que l'on retrouve dans la passion enfantine des cabanes et des tentes : s'enclorre et s'installer, tel est le rêve existentiel de l'enfance et de Verne<sup>556</sup>.

Le « voyageur en chambre », c'est le lecteur à qui l'on permet de traverser d'un claquement de doigt des continents, des océans et même des espaces et des temps infinis. À l'aide du romancier, il vit de multiples vies d'aventure par procuration, sans s'éloigner du confort de la chambre qu'évoque Barthes. Le temps de la lecture, il est Ulysse, Sindbad, Marco Polo, et on lui offre le luxe de ne pas avoir à subir les périls mortels de ces personnages. Mais tous les romanciers ne sont pas Arthur Rimbaud, Jack London, Blaise Cendrars ou Jack Kerouac ; des auteurs qui sont aussi des aventuriers et qui retranscrivent dans leurs textes des impressions et des souvenirs de voyage. Comme Messac, Rosny se présente comme un « voyageur en chambre », une sorte de lecteur idéal, et idéalisé, qui se construit une expérience d'aventurier grâce à la lecture des récits de Dumas, Sue, Scott et bien

---

<sup>554</sup> Clément Hummel, « Alors on se prend, comme Alexandre, à souhaiter d'autres mondes », préface à *Hypermondes. Bibliothèque de l'imaginaire du roman scientifique et de l'utopie*, Ex Nihilo, Paris, 2017, p. 7-8.

<sup>555</sup> Charles Baudelaire, « Le Voyage », in *Les Fleurs du mal*, op. cit., 1857.

<sup>556</sup> Roland Barthes, « Nautilus et bateau ivre », in *Mythologies*, Le Seuil, 1956, p. 75.

d'autres : « Une bibliothèque est un univers, écrivait-il en 1922 dans *Comoedia*, et le plus grand voyage que puisse faire l'homme, c'est de parcourir ces terres merveilleuses que fécondèrent les poètes, les conteurs et les romanciers<sup>557</sup> ».

### **b. Un fantasme autobiographique ?**

À l'image de Jules Verne, Rosny n'est pas un de ces auteurs-aventuriers, bien qu'il ait ressenti l'appel de l'aventure sans jamais pouvoir s'y adonner. Comme Verne, qui rencontrait des explorateurs, lisait des récits de voyage et compulsait des atlas à la Bibliothèque Nationale de France, Rosny a développé sa « passion poétique » pour les sciences<sup>558</sup> que l'on retrouve dans ses romans scientifiques par le biais d'échanges avec des scientifiques ou de lectures de récits de voyage<sup>559</sup>. Tous les deux sont des « voyageurs en chambre », qui utilisent le biais de la fiction pour réaliser à travers leurs personnages leurs fantasmes d'aventures : ils sont des aventuriers par procuration. C'est précisément ce que déclarait Rosny lui-même en 1915 :

Dans mon adolescence, j'ai souvent voyagé en Amérique d'une manière délicieuse et innocente – je veux dire en imagination<sup>560</sup>.

La jeunesse de Rosny est très mal documentée et nous ne disposons que de trop rares indices sur la vie qu'il menait avant son séjour à Londres, de 1874 à 1883. Dans plusieurs entretiens, il se confie sur les raisons de son départ pour Londres, qui devait lui servir de tremplin pour l'Amérique, mais c'est Jehan d'Ivray qui en fait la synthèse la plus claire, en 1922 :

Un jour, pris du désir de connaître ce Far-West américain dont quelque lecture lui a révélé la beauté mystérieuse, J.-H. Rosny [aîné] part pour l'Angleterre, à seule fin

---

<sup>557</sup> J.-H. Rosny aîné, « L'art et la vie », *Comoedia*, 19 avril 1922, p. 1.

<sup>558</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et lumignons, souvenirs de la vie littéraire*, op. cit., p. 12.

<sup>559</sup> Voir *infra*, le développement consacré au *Trésor de Mérande* et sa probable source scientifique : Félix Dubois, *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, Librairie Flammarion, 1897.

<sup>560</sup> J.-H. Rosny aîné, « Hommage des artistes et des écrivains français aux États-Unis d'Amérique », in *La Renaissance*, 29 mai 1915.

d'apprendre la langue qu'il ignore encore, et de s'embarquer ensuite directement pour ce nouveau monde qu'il brûle de parcourir. Il veut y vivre la vie d'aventure de ces chercheurs d'or dont la pensée l'obsède. Comme eux, il laissera ses poumons se griser, ses membres se détendre et son buste s'élargir à l'air libre des lacs glacés et des montagnes inaccessibles. Comme eux, après les mornes hivers, il verra se lever les aubes roses des printemps nouveaux que, seuls, les arbres des bois et la fonte des neiges lui auront indiqués. Il oubliera l'existence terne et les livres mensongers de la vieille Europe, il apprendra l'amour dans les yeux de quelque belle fille aux yeux frais, à la toison magnifique, à la bouche fleurie, dont la seule image suffit à faire battre à ses tempes tout le flux de son sang d'adolescent<sup>561</sup>.

En 1915, Rosny précisait les raisons pour lesquelles le voyage vers l'Amérique ne s'est pas réalisé :

Nous étions quatre jeunes hommes qui franchirent la Manche, vers leur vingtième année, dans le but d'apprendre l'anglais à Londres, et d'aller vivre ensuite la vie des squatters dans le Far-West. Si le rêve n'eut pas de suite, la faute en est à la littérature – mais je garde le sentiment fallacieux d'avoir été un peu américain : ce souvenir est parmi les plus frais et les plus jolis de mon existence<sup>562</sup>.

Et Jehan d'Ivray de compléter le récit de ce voyage avorté :

Et le voilà à Londres, plus riche d'espoir que de guinées, et ne sachant pas davantage de la Cité de la Reine, que ce qu'en pourrait deviner le passereau qui va de branche en branche chanter l'hymne de la vie au soleil levant. Le sort propice place sur son chemin d'exil deux peintres, un littérateur, un musicien et un homme politique, conspirateur italien qui est venu se cacher dans la capitale du royaume. Ces âmes neuves se comprennent ; leurs cerveaux s'adaptent. Bientôt les cinq ne font plus qu'une association charmante et têtue, prête pour la conquête du monde.

Aussi peu fortunés les uns que les autres, ils ont vite fait d'accepter les idées de J.-H. Rosny, et tous se décident à accomplir avec lui le lointain voyage.

Mais, en attendant de pouvoir se mettre en route, il faut vivre ! Pour que la vie leur soit moins coûteuse, ils unissent leurs faibles ressources, vont eux-mêmes acheter

---

<sup>561</sup> Jehan d'Ivray [pseudonyme littéraire de Jeanne Puech], « J.-H. Rosny aîné », in *La Revue mondiale*, 15 octobre 1922.

<sup>562</sup> J.-H. Rosny aîné, « Hommage des artistes et des écrivains français aux Etats-Unis d'Amérique » in *La Renaissance*, 29 mai 1915.



des provisions dans les quartiers populaires. À tour de rôle, ils accomplissent les fonctions nécessaires à l'ordre de leur petit ménage, ils sont à la fois leur valet de chambre et leur cuisinière<sup>563</sup>.

C'est cette vie de bohème, faite de peu de choses, qu'il décrit dans les colonnes de *Comoedia* en 1920 et lui servant alors d'entraînement le préparant à la vie au Far West :

Jadis, je me suis beaucoup amusé à faire le ressemelage de mes bottines. Surtout, j'ai gardé un souvenir ravi d'un jardin que je cultivais à Londres, au temps où je m'entraînais « à la vie du Far-West ». Dans ce jardin, inculte et poussiéreux, j'ai réussi à faire pousser des fleurs et des légumes. J'observais passionnément les mœurs des insectes... Mes livres sont pleins d'impressions que j'ai éprouvées à cette époque ! Vraiment, chaque poète, chaque romancier devrait avoir cultivé quelques jardins et quelques champs : il goûterait des sensations neuves et fraîches<sup>564</sup> !

La vie en Angleterre est difficile car Rosny et ses compagnons sont peu fortunés et c'est de cette expérience et de la fréquentation des quartiers populaires londoniens que naîtront *Nell Horn* et différents récits courts et articles pour la plupart publiés dans les recueils *Résurrection* (1895) et *Un Autre monde* (1898). Est-ce uniquement une raison financière qui l'empêche de réaliser le voyage ? Rosny explique en 1915 que « la faute en est à la littérature<sup>565</sup> ». De plus il se marie en 1880 avec Gertrude Holmes avec qui il aura quatre enfants. La vie de famille n'est pas propice à l'aventure. Quoi qu'il en soit, Edmond de Goncourt relate dans son *Journal* en 1892 une anecdote montrant que ce rêve ne le quitte pas :

Un moment, l'aîné parlait d'un départ pour le Brésil de quelque chose. Daudet, qui avait commencé à croire à l'expédition d'un stock de livres de Rosny, comprenait qu'il s'agissait du départ de sa mystérieuse passion, et l'on se demandait si par hasard cette passion ne lui avait pas fait quitter un moment sa femme et ses petits, sur le retard que les lettres venaient à lui parvenir et sur une parole qu'il avait laissé

---

<sup>563</sup> Jehan d'Ivray, « J.-H. Rosny aîné », *op. cit.*

<sup>564</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – Les Hommes de lettres et les impôts », *Comoedia*, 11 mai 1920, p. 2.

<sup>565</sup> J.-H. Rosny aîné, « Hommage des artistes et des écrivains français aux Etats-Unis d'Amérique », *op. cit.*

échapper un jour, disant qu'il se trouvait dans un tel état de misère qu'il ne pouvait plus les nourrir<sup>566</sup>.

La traversée avortée de l'Atlantique est-elle ce qui cause chez Rosny l'envie de proposer des récits d'aventure, d'exploration ? Faut-il voir dans ces récits un besoin personnel du romancier de vivre les exploits des explorateurs d'autrefois ? Lecteur – et traducteur – de *L'Illiade* et de *L'Odyssee* avec son frère, a-t-il le désir de reporter dans ses propres fictions les récits viatiques d'Ulysse ? Contrairement aux romans d'exploration verniens, il n'y a pas chez Rosny la volonté affichée d'éduquer son lectorat par la littérature, mais de vivre pleinement des expériences extraordinaires dans l'*Ailleurs* : pour Rosny, les récits d'exploration servent à partir à la découverte d'*autres mondes* ; ceux que Régis Messac désigne comme des « Hypermondes » :

Ces mondes inouïs, ces hypermondes, et leur flore et leur faune : les hyperêtres, la collection que nous présentons aujourd'hui se propose de vous les faire connaître.

Voulez-vous savoir ce que seront les hommes qui vivront d'ici quatre mille ans ? Et ceux qui vécurent il y a deux cent mille ans ? Et les hommes qui dépassent l'homme, et les êtres qui ne sont ni hommes ni bêtes, et qui, pourtant, vivent... Et bien d'autres choses<sup>567</sup> ?

De façon certes anachronique, c'est sous le patronage de Régis Messac et de cette autre aventure – éditoriale, celle-là – avortée que nous plaçons ce chapitre sur le roman d'aventure.

---

<sup>566</sup> Edmond de Goncourt, *Journal*, Paris, Robert Laffont, t. III, 1989, en date du jeudi 14 juillet 1892, p. 732.

<sup>567</sup> [s.n], « Avant-propos à l'édition originale », in Régis Messac, *Quinzinzinili*, *op. cit.*, p. 183.

## II. L'AVENTURE COMME REGISTRE, LE MERVEILLEUX-SCIENTIFIQUE COMME GENRE ROMANESQUE

### 1. Une poétique de l'aventure ?

#### a. Un romancier-savant-aventurier ?

Rosny n'est pas un Jack London, mais sa personne suscite de nombreux fantasmes<sup>568</sup> qui renvoient à la figure du savant-aventurier<sup>569</sup> sur lequel nous reviendrons dans le chapitre suivant. C'est le cas pour cette amusante anecdote : dans l'édition qu'il consacre à la nouvelle « Le Tigre<sup>570</sup> », Fabrice Mundzik/Xavier Phuziant retrace l'improbable réception de ce petit récit qui raconte l'aventure non moins surprenante, bien que fictive, de l'explorateur Charles Maurage en expédition à Sumatra, poursuivi par un tigre à qui il parvient à échapper après plusieurs péripéties en chevauchant une bicyclette. Ce qui n'est qu'un petit récit sans grande envergure romanesque, quoiqu'il montre la fascination réelle de son auteur pour ce moyen de locomotion<sup>571</sup>, obtient une réception retentissante outre-Atlantique que Fabrice Mundzik qualifie de « Buzz à la Belle Époque ».

---

<sup>568</sup> Nous renvoyons à l'étude que nous avons consacrée à cette question : Clément Hummel, « Rosny aîné et le fantasme de l'âge d'or de l'anticipation française », dossier « L'Université de l'Imaginaire », *ActuSF* [en ligne], 2017. URL = <http://www.actusf.com/spip/Universite-de-l-imaginaire-Rosny.html>.

<sup>569</sup> En guise d'exemple, le « Club des Savanturiers » fondé par Raymond Queneau, Boris Vian et Michel Pilotin le 26 décembre 1951 tient ses racines de ce type de personnage : outre le mot valise constitué à partir de « savant » et « aventurier » qui renvoie à des caractères récurrents du roman scientifique, il s'agit d'un club très réservé dans lequel les membres possèdent tous la même passion pour la science-fiction nord-américaine sans ignorer ses sources françaises.

<sup>570</sup> Prépubliée en mars 1897 dans *Cosmopolis* puis en volume l'année suivante dans le recueil *Un autre monde* (Plon).

<sup>571</sup> « La venue de la bicyclette est infiniment plus qu'une nouveauté sociale : c'est un des plus grands événements humains qui se soient produits depuis les origines de notre race. Je ne sais si l'art du feu, l'écriture, l'imprimerie ont plus d'importance. » Rosny a par ailleurs écrit *Le Roman d'un cycliste* (Plon, 1899) qui reprend et développe les grands éléments de cette nouvelle.

La plus ancienne trace – trouvée à ce jour – de ce qui ressemble plus à un canular qu'à une mauvaise interprétation du texte, date du 6 août 1898. À la une du journal *The Appeal*, sous le titre « *Cyclist's race with a Tiger : most perilous pleasure trip in Java* », le lecteur découvre une incroyable aventure<sup>572</sup>.

L'article du périodique américain reprend ainsi la nouvelle de Rosny comme un fait divers incroyable : « *French scientist rides four miles at top speed with death at his heels in the shape of an enormous Man-Eating-Tiger. [...] Amateur bicyclist though he was, a Frenchman traveling in Java, and who was completely out of practice, has won the greatest contest on record by outdistancing a giant tiger in a four-mile race.* » L'article se poursuit en évoquant les grandes étapes du récit, remplaçant le nom de l'explorateur par celui de « Joseph Rosne » [sic] décrit comme un « *French inventor* ». L'anecdote de cette confusion prête à rire, mais l'enquête de Fabrice Mundzik révèle que dans les années qui suivent, celle-ci est reprise de nombreuses fois dans d'autres périodiques en particulier à l'été 1901 dont voici quelques exemples :

- 6-19 juillet 1901 – *The Marion Daily Star, The Fort Wayne News, The Putnam county courier* : « *H. Rosny younger of the Rosny brothers, famous French explorers and men of letters...* »
- 26 juillet 1901 – *The Minneapolis Journal* : « *A French traveler's adventure [...], M. H. Rosny, the noted French author, traveler and sportsman...* »
- 17-25 août 1901 – *The Courier, Red Bank, Register*.
- 17-23 août 1901 – *Oamaru Mail, New Zealand Herald* (Nouvelle-Zélande) : « *This thrilling story [...] is told by the man who passed through the terrible experience. [...] He is H. Rosny.* »

L'enquête va encore au-delà de ces quelques références, évoquant des publications jusqu'en Argentine (*Carras y Caretas*, septembre 1902) et, surtout, l'hypothèse d'une confusion avec d'autres auteurs américains qui auraient écrit des récits similaires à la même

---

<sup>572</sup> Fabrice Mundzik, « Un « buzz » à la Belle Époque », in *Le Tigre*, Bibliogs, coll. « Les Cahiers archéobibliographiques », 2015, p. 7.

période : « Rosny aurait-il plagié C. Munford Robinson ; qui aurait lui-même plagié Laura B. Starr ; qui se serait inspirée d'un texte resté anonyme<sup>573</sup> ? »

Scientifique, inventeur, explorateur, aventurier, auteur, voyageur, sportif<sup>574</sup>... les qualificatifs ne manquent pas. Pourtant peu d'entre eux sont véridiques ; en revanche ils désignent dans leur grande majorité les héros des récits d'aventure de Rosny. L'auteur n'est pas un Savanturier, à l'inverse de ses personnages, il n'incarne pas une pratique de l'aventure mais, comme romancier, il est en mesure de la restituer.

### **b. Une absence de manifeste, mais une définition éparpillée**

Contrairement au roman de mœurs, au roman préhistorique ou au récit fantastique pour lesquels nous retrouvons beaucoup de documentation, Rosny n'est pas très disert en ce qui concerne le récit d'aventure. De façon plutôt surprenante il ne s'exprime que rarement sur le sujet, le plus souvent lors d'entretiens au détour d'une question de journaliste mais sans aborder de front la notion, comme il le fait par exemple à propos de ses romans merveilleux-scientifique. Il semble en effet à le lire qu'il regrette dans ce type de romans la faiblesse du style, comme il l'expliquait dans le *Gil Blas* en 1896, ce qu'il répète en 1928 dans le petit article qu'il consacre au roman d'aventures dans *Le Petit Journal* :

Il est très vrai que [le roman d'aventures] a souvent été pratiqué par des écrivains d'une extrême médiocrité et d'une mentalité basse. N'en va-t-il pas de même pour le roman psychologique<sup>575</sup> !

---

<sup>573</sup> Xavier Phuziant [Fabrice Mundzik], « Hasard ou coïncidence ? », in *Le Tigre*, *op. cit.*, p. 20.

<sup>574</sup> Dans les archives du fonds Borel-Rosny, nous avons retrouvé une coupure de presse sans précision bibliographique émise par *L'Association des Écrivains Sportifs* intitulée « Rendez-vous... et record des écrivains » indiquant que « J.-H. Rosny » est capable d'aller jusqu'à 6m37 en saut en longueur. Saluons la performance ! D'autre part, Rosny écrit dans *L'Intransigeant* (propos rapportés dans *Comoedia* du 15 avril 1926) : « J'ai pratiqué l'escrime, la boxe, le bâton, la nage, le canotage, les haltères et à peu près tous les engins des salles de gymnastique ».

<sup>575</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le roman d'aventures », *Le Petit Journal*, 12 juillet 1928.

S'il donne dans cet article quelques indications sur des préférences de lecture, il n'apporte pas de réelle réflexion sur le roman d'aventures ; l'article lui sert en réalité à promouvoir le dernier roman de son ami Gabriel Bernard, *Les Compagnons de la Haine*<sup>576</sup>.

Ses considérations se limitent ainsi à la qualité intrinsèque des romans :

Il n'y a pas de genre inférieur : il n'y a que des livres bien ou mal faits. Le roman d'aventures traité par un homme de talent sera une œuvre de talent ; traité par un écrivain inférieur, ce sera une œuvre inférieure<sup>577</sup> !

C'est pourtant dans cet article que Rosny énonce clairement quelles sont ses lectures de récits d'aventures, celles qu'il érige en modèle romanesque :

Les quartiers de noblesse du roman d'aventures se perdent dans la nuit des temps. L'*Odyssée* est un roman d'aventures et, plus loin encore dans le passé, le *Ramayana*. De même les cycles de Roland et, naturellement, les romans de chevalerie, y compris le *Don Quichotte*, qui les raille, et le fameux roman *L'Astrée*, qui passionna tant de nobles dames sous le Grand Roi [...] :

En France, Victor Hugo avec *Han d'Islande* (...); Vigny, avec *Cinq-Mars*; Alexandre Dumas et Maquet, avec *Les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après*, *Le Vicomte de Bragelonne* (...), Eugène Sue, avec *Les Mystères de Paris*, *Le Juif Errant*; puis Paul Féval avec le fameux *Bossu*...<sup>578</sup>

Il n'est pas surprenant d'y retrouver la mention de l'*Odyssée* que Rosny avait traduit avec son frère<sup>579</sup> ainsi que du *Ramayana* qu'il citait déjà comme référence dans *Le Bambou*<sup>580</sup>. Quant aux autres références aux ténors du roman d'aventures du XIX<sup>e</sup> siècle, elles datent au moins de soixante-dix ans au moment de l'écriture de l'article. Il est vrai que la seconde moitié du siècle étant dominé en France par le réalisme et le naturalisme, cela laisse

---

<sup>576</sup> Gabriel Bernard, *Les Compagnons de la haine*, Paris, Éditions Tallandier, 1928, 319 p.

<sup>577</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le roman d'aventures », *op. cit.*

<sup>578</sup> *Ibid.*

<sup>579</sup> Homère, *L'Odyssée*, traduction de J.-H. Rosny, illustrations de A. Calbet. Paris, Librairie Borel, Collections « Édouard Guillaume Papyrus », 1897, 485 p.

<sup>580</sup> Jacques Soldanelle, « Le Mystère de l'Eau », in *Le Bambou*, n°3, mars 1893, p. 103-111.

peu de place pour ce type de récits (rappelons que Goncourt avait confié à Jules Huret avoir voulu « tuer le romanesque<sup>581</sup> »), mais il est tout de même surprenant que Rosny n'évoque pas l'impressionnante variété de récits d'aventures comme *Les Drames de Paris* (ou *Rocamboles*, Ponson du Terrail, 1859-1884), les *Voyages extraordinaires* (Jules Verne, 1863-1905) ou du côté des anglo-saxons *L'Île au Trésor* (Robert-Louis Stevenson, 1883), *Les Mines du Roi Salomon* (Henry Rider Haggard, 1885), les romans de Rudyard Kipling, de H. G. Wells, de Jack London, etc. Cet article, pourtant intitulé « Le roman d'aventures », déçoit car il donne l'impression d'une méconnaissance du genre, réduit aux rééditions de Dumas, Sue et Féval, que Rosny semble bien connaître tout en ignorant la production récente<sup>582</sup> alors même qu'il fréquente plusieurs de ces auteurs dont Maurice Renard sur lequel nous reviendrons.

Malgré plusieurs articles aux titres séduisants, Rosny ne propose pas de textes revenant explicitement sur le roman d'aventures ou défendant une théorie littéraire associée à cette catégorie romanesque. Ainsi, il n'y a pas de manifeste esthétique, théorique ou poétique. Il faut cependant aller voir du côté de *Comoedia*, le périodique culturel dirigé par son ami George Casella, anciennement par Gaston de Pawlowski, pour trouver plusieurs commentaires pertinents sur le roman d'aventures du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment dans sa rubrique « Le Tréteau des Lettres ».

---

<sup>581</sup> Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, « M. Edmond de Goncourt », *op. cit.*, p. 168.

<sup>582</sup> Il est aussi possible qu'il évite à dessein d'évoquer la littérature contemporaine, ainsi qu'il l'exprime dans *Comoedia* le 23 août 1921, p. 2 : « Je ne cite pas ceux de ma génération ni les jeunes : quand le temps aura passé, on verra que notre époque a produit de magnifiques talents et deux ou trois hommes ou femmes de génie. »

## 2. Le passage à *Comoedia* et le renouvellement du récit d'aventures rosnyen

### a. « Le Tréteau des Lettres », espace de théorie du roman d'aventures<sup>583</sup>.

Annoncée dans le numéro de reprise de *Comoedia* après la Première Guerre mondiale du 1<sup>er</sup> octobre 1919, il est confirmé dans celui du 5 octobre que cette chronique sera publiée les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> mardi du mois. Rosny tiendra avec régularité cette chronique jusqu'en octobre 1922, peu après la mort de George Casella et le changement de direction de *Comoedia*, pour passer ensuite à une autre sur la vie scientifique qui ne durera que quelques semaines. Disposée au rez-de-chaussée de la deuxième page et systématiquement annoncée dans le numéro de la veille, cette chronique permet à *Comoedia* de bénéficier de l'aura de l'illustre homme de lettres, membre de l'Académie Goncourt, qui participe activement à la vie du journal en proposant aussi d'autres articles qui sont publiés dans la sous-tribune gauche, parlant de façon plus libre de théorie littéraire, ou rebondissant sur une actualité idoine. Les chroniques du « Tréteau des Lettres » ne sont pas des lieux de critique littéraire à proprement parler, puisque, s'il arrive ponctuellement que Rosny fasse le compte rendu d'une lecture ou commente une parution récente, il s'agit plus généralement d'un lieu d'expression mais aussi d'échanges : ainsi on retrouve régulièrement des réponses adressées à ses lecteurs réagissant à ses propos d'une chronique précédente ou tout simplement des réponses à des questions qui lui sont directement posées, comme le ferait une rubrique de type « courrier des lecteurs ».

Bien que *Comoedia* soit un journal culturel généraliste, il faut mentionner son importance dans le domaine de la littérature populaire, notamment en la personne de son

---

<sup>583</sup> Les chroniques du « Tréteau des Lettres » citées dans cette section sont reproduites en annexe 4.



rédacteur en chef, Gaston de Pawlowski<sup>584</sup> (de 1907 à 1914), auteur de plusieurs romans associés au merveilleux-scientifique comme *Voyage au pays de la quatrième dimension* (1911) et que nous retenons d'ailleurs pour avoir rédigé un conséquent article sur *La Force mystérieuse* de Rosny, en 1914<sup>585</sup>. Après la guerre, le journal est repris par George Casella, déjà auteur d'une importante monographie consacrée aux frères Rosny en 1907 et qui consiste surtout en la première étude ambitieuse de leur œuvre, jusqu'à sa disparition en 1922 et un changement de rédaction qui verra aussi s'éloigner de plus en plus Rosny du journal. « Le Tréteau des Lettres » dure ainsi trois ans, accompagné de plusieurs éditoriaux qui se feront eux aussi de plus en plus rares après 1922. Bien que Rosny y commente l'actualité littéraire, nous constatons de nombreuses et régulières chroniques qui renvoient à des plaisirs de lecture personnels dans lesquels l'auteur se confie sur ses préférences sans systématiquement chercher à évaluer la qualité intrinsèque de textes comme il le faisait par exemple dans *La Revue indépendante* ou dans ses nombreuses activités de juré de prix littéraire.

Ce « Tréteau des Lettres », qui se présente comme une simple chronique littéraire, constitue pour Rosny un espace d'expression libre qui est pour nous, rétrospectivement, d'une grande richesse, puisqu'il y explique sans contraintes ni ambages ses vues sur la littérature romanesque, notamment. Il ne s'agit pas pour nous d'observer la construction d'une théorie littéraire comme il le faisait dans *La Revue indépendante*, mais de suivre sa réflexion par le biais d'autant de monologues dignes d'entretiens qui auraient pu être menés directement auprès de lui. Plusieurs chroniques parlent ainsi de ses goûts en matière de récits d'aventures, ce qui permet d'identifier ses sources d'inspiration romanesques mais aussi ses lectures de

---

<sup>584</sup> Des travaux encore inédits au moment où nous écrivons ces lignes se penchent sur la possibilité d'un regroupement d'auteurs de merveilleux-scientifique et de littérature populaire en général orbitant autour de Pawlowski, réalisant à l'aide d'un processus éditorial solide (*Comoedia*, notamment) ce que Maurice Renard aura échoué à faire de son côté en théorisant le merveilleux-scientifique. Dans tous les cas, le passage de la guerre aura anéanti ces espoirs, de la même manière que la collection des Hypermondes autour de la figure de Régis Messac à la fin des années 1930.

<sup>585</sup> Nous avons reproduit cet article dans *Elseneur*, n°34, p. 153-158.

jeunesse, ce qu'il n'exprime pas ailleurs – du moins jamais aussi clairement – y-compris dans ses mémoires. En effet, c'est en 1921 que Rosny fait paraître ses « souvenirs littéraires » *Torches et Lumignons* ; en 1927 paraît *Mémoires de la vie littéraire* dont quelques extraits avaient déjà été publiés dans la presse auparavant. Cette décennie semble être plutôt propice à l'écriture autobiographique et « Le Tréteau des Lettres » en est un espace d'expression particulièrement adapté<sup>586</sup>.

Réagissant à des commentaires de Georges de la Fouchardière à propos de Walter Scott, il publie le 23 août 1921 « L'Imagination Française et l'Imagination Britannique », où on comprend mieux son rapport à quelques romanciers britanniques :

Le roman d'aventures historiques *moderne* semble bien créé par Walter Scott (il faudrait connaître, pour être sûr, certains auteurs aujourd'hui complètement oubliés). Mais Eugène Sue a donné un roman d'aventures modernes tout à fait original, pour lequel il fallait une imagination égale à celle de Walter Scott. [...] Au total, si nous considérons les œuvres de nos pères, nous pouvons opposer aux romans de Dickens et de Walter Scott, des romans d'observation et des romans d'aventures [français] dont la valeur est égale en ce qui regarde l'imagination et la perspicacité, et supérieure en ce qui regarde l'intelligence. Passons au *formidable* trio Kipling, Wells, Conan Doyle. À mon avis, Conan Doyle, c'est de l'*ersatz*. Je n'ai jamais songé à le mettre au-dessus de Gaboriau et je le mets au-dessous de Méry... J'ai toujours marqué mon estime pour Wells, encore que je l'aie précédé, mais je crois qu'on peut lui opposer Villiers de l'Isle-Adam. Quant à Kipling, il est inclassable – comme Loti. Je ne trouve pas son imagination transcendante. J'estime ses *types* inférieurs à ceux de Balzac et de Dickens ; c'est le ton, c'est la manière, c'est une vie débordante et originale que j'admire en lui, c'est un merveilleux exotisme... Toutefois, l'exotisme de Loti ne me semble pas moins original ni moins poétique. Mais je le répète, Kipling me paraît inclassable : il n'exemplifie ni l'imagination, ni l'observation britanniques ; pas plus qu'un Loti n'exemplifie notre psychologie<sup>587</sup>.

---

<sup>586</sup> Il y aurait d'ailleurs tout un travail de réédition à mener sur ces chroniques, particulièrement intéressantes, dans lesquelles Rosny s'exprime sur de nombreux aspects de la vie littéraire de son temps, à l'instar d'Anatole France.

<sup>587</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – L'Imagination française et l'Imagination britannique », *Comœdia*, 23 août 1921, p. 2.

Les considérations de Rosny sur l'état des littératures françaises et britanniques relèvent d'une critique plutôt impressionniste et qui manque parfois de rigueur, mais on retrouve ses réflexions habituelles autour de ses auteurs favoris : Balzac, Flaubert, et avant le XIX<sup>e</sup> siècle Diderot, Laclos, Marivaux, etc. En ce qui concerne la littérature britannique, notons ce « formidable trio » : Conan Doyle ne retient pas son attention, lui qu'il considère depuis *La Force mystérieuse* comme un plagiaire, et il tient à montrer sa préséance vis-à-vis de Wells. Concernant le premier, dans l'avertissement qui précède *La Force mystérieuse* lors de sa publication en volume chez Plon, Rosny écrit ceci :

Je parcourus le numéro du *Strand Magazine*, où mon confrère britannique, M. Conan Doyle, commençait la publication d'un roman intitulé : *The Poison Belt*. Effectivement, il y avait entre le thème de son récit et le thème du mien des coïncidences fâcheuses, entre autres le trouble de la lumière, les phases d'exaltation et de dépression des hommes, etc. – coïncidences qui apparaîtront clairement à tout lecteur des deux œuvres. [...] Je tiens pour possible une rencontre d'idées entre M. Conan Doyle et moi ; mais comme je sais, par une expérience déjà longue, qu'on est souvent accusé de suivre ceux qui vous suivent, j'estime utile de prendre date et de faire remarquer que *Je sais tout* avait fait paraître les deux premières parties de *La Force mystérieuse* quand *The Poison Belt* commença à paraître dans le *Strand Magazine*<sup>588</sup>.

À propos de Wells, si Rosny est toujours dithyrambique à son propos, il n'apprécie guère la comparaison (tout comme Maurice Renard qui se flattera dans un premier temps d'être le « Wells français » mais qui s'agacera de cette expression qui, dit-il, « est un mortier d'or dont on m'a frappé au visage une pleine truelle<sup>589</sup> ») et rappelle souvent ce qui le différencie de l'auteur britannique. Ainsi, dans l'avertissement de *La Mort de la Terre* chez Plon, après avoir expliqué qu'il doute avoir influencé Wells qui ne l'a probablement pas lu (mais il s'agit bien de rappeler que cela aurait été *possible*), il clôt le débat sur leurs

---

<sup>588</sup> J.-H. Rosny aîné, « Avertissement », in *La Force mystérieuse*, Plon, 1914, p. 2-3.

<sup>589</sup> Maurice Renard, Archives, dossier 3, « Le roman parascientifique », note 5. Cité par Fleur Hopkins dans « Écrire un « conte à structure savante » : apparition, métamorphoses et déclin du récit merveilleux-scientifique dans l'œuvre de Maurice Renard (1909-1931) », *ReS Futurae*, 11 | 2018.

ressemblances : « sauf en quelques points où se rencontrent tous les écrivains qui s'occupent de merveilleux, Wells et moi ne nous ressemblons qu'en apparence. Il n'était peut-être pas inutile de le dire<sup>590</sup> ».

Mais ce qui doit particulièrement retenir notre attention ici, c'est la mention de Rudyard Kipling et celle, implicite, du *Livre de la jungle*, publié à Londres en 1894 et traduit en français aux éditions du *Mercur de France* en 1899, quelques années avant les traductions de Wells dans cette même revue. Les nouvelles qui composent *Le Livre de la jungle* forcent la comparaison avec les récits préhistoriques de Rosny, en particulier *Vamireh* qui, rappelons-le, est d'abord publié en chapitres dans *L'Écho de Paris*, *La Revue hebdomadaire* et surtout *La Revue indépendante* en 1888 sous le titre de « Scènes préhistoriques ». Les deux récits ont en commun le fait de présenter des personnages humains au milieu d'une nature sauvage et hostile et s'il n'est pas explicitement question chez Kipling de récit préhistorique, il s'agit bien, comme chez Rosny, de chanter la poésie de cette nature sauvage, ou, pour reprendre la réflexion de Marc Guillaumie : « d'évoquer la science [la Préhistoire], surtout par la puissante poésie des mots qu'elle emploie ; de transporter le lecteur dans une époque étrange où les palétuviers côtoyaient les chênes ; d'être en accord avec le goût de son temps et de peindre de mystérieux étangs couverts de plantes d'eau, au moment où Monet multipliait les images de nymphéas ; d'évoquer les obscures origines de la vie dans les flaques saumâtres où elle s'est d'abord propagée, en même temps que de mettre en scène l'élan de tous les organismes vers la lumière<sup>591</sup> ». Pour Rosny, ce qui va le distinguer de Kipling, au-delà de la représentation ou non d'animaux anthropomorphes, est le fait que contrairement à l'auteur britannique, ce qu'il apporte dans ses récits consiste en « des histoires où prédomine l'esprit d'analyse, la

---

<sup>590</sup> J.-H. Rosny aîné, « Avertissement », in *La Mort de la Terre, suivi de Contes*, Plon, 1912, p. II. Voir à propos des relations littéraires entre Rosny et Wells le dossier qui leur est consacré : « H. G. Wells et Rosny aîné », *Europe*, n°681-682, janvier-février 1986 ; et plus particulièrement l'article introductif de Roger Bozzetto : « Wells et Rosny, le sens d'un parallèle, la forme d'un duo. »

<sup>591</sup> Marc Guillaumie, « Créer la Préhistoire : le roman préhistorique de J.-H. Rosny aîné », in *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 23.

cohérence », spécificité selon lui des auteurs français par rapport aux auteurs britanniques. C'est d'ailleurs ce qu'il reprochait plus spécifiquement à Kipling dans la chronique du 26 juillet 1921, où, répondant à Rachilde qui trouve que *Broumitche et le Kabyle* de Louis Lecoq (publié au Mercure de France en 1920) est une imitation de Kipling, il déclare que celui-ci « fait des hommes avec les bêtes, tout comme La Fontaine. Son tigre ridicule, sa panthère chevaleresque, ses loups héroïques, son ours éducateur, son python rusé, toutes ces bêtes parlent et agissent en hommes<sup>592</sup> » et qu'il n'est ainsi pas question de décrire des « types », à l'image des personnages de *La Comédie humaine*.

Dans la chronique du 11 août 1921, « À propos de quelques romantiques », il fait cette fois grand cas des « jolis souvenirs de jeunesse » que sont la lecture de plusieurs récits d'aventures, en particulier ceux d'Eugène Sue, Dumas-Maquet (Rosny ne fait pas de distinction pour ce duo d'auteurs) ou Paul Féval. Introduisant par l'évocation de ses lectures d'adolescent – lectures rarement citées ailleurs – il nomme « les livres dangereux » qui ont façonné son imaginaire dans une scène qui n'est pas sans renvoyer avec un peu d'humour au péché originel :

C'est la jeunesse, c'est le jardin des Deux Fleuves... Je me revois pillant l'armoire, où mon père avait dissimulé les livres dangereux (j'avais, ma foi, fabriqué un véritable rossignol<sup>593</sup>, qui ouvrait et fermait les serrures), je me revois avec ce même Sue, avec Voltaire, avec Le Sage, avec Féval, avec Théophile Gautier, avec Cazotte, avec Corneille et Racine, voire avec Piron, auquel je n'entendais goutte, avec Pigault-Lebrun... un monde incommensurable, un monde plus mystérieux, plus frais, plus varié que ne le sera jamais le monde réel<sup>594</sup>.

---

<sup>592</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – Rachilde, Rudyard Kipling et... Lecoq Hagel », *Comoedia*, 26 juillet 1921, p. 2.

<sup>593</sup> « Arg., pop. Instrument pour crocheter les serrures. » (CNRTL).

<sup>594</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – À propos de quelques romantiques », *Comoedia*, 11 août 1921, p. 2.

Après avoir évoqué les dangers du « tirage à la ligne » du roman-feuilleton (« c'est en somme une des causes principales de la décadence des romans Sue-Dumas-Maquet-Féval. [...] [Ils] délayent tant et tant qu'il n'y a plus que de la sauce et seulement quelques vagues filaments de poisson »), il revient à ses souvenirs d'enfance liés à la lecture de ces auteurs :

C'est aussi le malheur de Féval, qui eut parfois une manière de génie et à qui je dois des émotions merveilleuses. J'avais, je crois, neuf ans, lorsque je dénichai, avec *Le Diable Boiteux* de Le Sage et *Le Diable Amoureux* de Cazotte (j'ai été très amoureux de ce diable), *Le Roi des Gueux* de Paul Féval. Ce fut un sortilège. Aucune impression de grandeur héroïque ne sera jamais comparable à celle qui me souleva lorsque *je vis* le duc de Médina Celi, tout nu, dans la cour de l'abattoir, devant une troupe de spadassins, soudoyés pour l'occire. [...] Il y a aussi le prodigieux combat de Nevers et de Lagardère, la nuit, dans les ténèbres, contre une douzaine de bandits. Ce Féval avait du trait, le sens du mystère, une ironie très personnelle et ses héros de second plan sont parfois des types très curieux, très savoureux. Comme Sue, comme Dumas-Maquet, avec des dons supérieurs il se perdit dans « le tirage à la ligne »<sup>595</sup>.

S'il ne le dit pas explicitement, on retrouve en effet dans plusieurs de ses récits d'aventures des affrontements similaires à ceux évoqués chez Féval (Vamireh observant le combat entre le Lion et le Felis Spelaea ou encore le duel entre Naoh et Aghoo à la fin de *La Guerre du feu*) et lui-même se distingue des feuilletonistes par la brièveté de ses romans (voir plus bas).

Revenons à la chronique du 26 juillet 1921 où, avant de parler de Kipling, Rosny répond à une enquête menée par une revue (probablement les *Belles-Lettres* : « j'ai égaré le questionnaire », précise-t-il) à propos des écoles littéraires. Il y reprend et développe d'anciens arguments : « Rarement les écoles créent le genre littéraire qu'elles préconisent », ou encore : « Le nombre des hommes de premier plan qui ne furent pas inféodés à une école, ou qui s'en évadèrent, quand leur originalité fut mûre, apparaît bien plus considérable que le

---

<sup>595</sup> *Ibid.*

nombre des *écoliers*<sup>596</sup> »). Il fait cependant le constat que le roman n'est plus autant en crise qu'il ne l'était à la fin du dix-neuvième siècle, car « jamais la littérature n'a été plus diverse, plus hétérogène que de nos jours. C'est le triomphe du pluralisme. Tous les genres participent à la rénovation<sup>597</sup> ». Ne plus lier les auteurs et leurs œuvres à des écoles ou les cloisonner à des genres littéraires permet enfin à la littérature de s'exprimer et de se soustraire à un besoin d'imitation comme au temps du naturalisme. C'est ainsi qu'après avoir passé en revue les différents types de récits à la mode en 1921, il s'arrête quelques instants sur le roman d'aventures :

Même le roman d'aventures romanesques ou merveilleuses ressuscite : je vois sur ma table deux œuvres toutes récentes caractéristiques de l'orientation actuelle : *Raramémé*, d'André Lichtenberger, *Les Mains d'Orlac* de Maurice Renard. *Raramémé* nous introduit dans un monde inconnu et charmant où vivent des créatures fraîches comme le pays des Sept Fleuves. Maurice Renard nous mène au gré de sa riche fantaisie et sait nous émouvoir avec des fictions inouïes. Et l'étrange *Nègre Léonard*, de Mac Orlan<sup>598</sup> ?

En mentionnant le « roman d'aventures merveilleuses » et en faisant dans le même paragraphe un renvoi à Maurice Renard qu'il est en train de lire, Rosny évoque sans le dire tout le fondement du merveilleux-scientifique. Pourquoi ne le mentionne-t-il pas ? Sans doute cela vient-il de sa détestation des écoles littéraires<sup>599</sup>... Au moment où Rosny rédige cette chronique, il est lui-même dans une période de renouvellement de ses récits d'aventures : en 1920 il publie *Le Félin Géant*, roman préhistorique faisant suite à *La Guerre du feu*, « La Grande énigme » (nouvelle qui rappelle en quelques pages l'argument du *Trésor dans la*

---

<sup>596</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – Rachilde, Rudyard Kipling et... Lecoq Hagel », *Comoedia*, 26 juillet 1921, p. 2.

<sup>597</sup> *Ibid.*

<sup>598</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – L'agitation littéraire », *Comoedia*, 26 juillet 1921, p. 2.

<sup>599</sup> Voir aussi notre réflexion autour du « fantasme » qui se crée autour de Rosny de façon posthume, faisant de lui le chef de file d'un mouvement littéraire qu'il rejette pourtant lui-même, de nouveau dans l'article publié sur le site d'ActuSF en 2017 : « Rosny aîné et le fantasme de l'âge d'or de l'anticipation française » :

<http://www.actusf.com/spip/Universite-de-l-imaginaire-Rosny.html>.

*neige* paru en 16 livraisons dans *Le Journal* en 1913 et repris en volume en 1921 chez Flammarion) ainsi que *La Jeune vampire*, récit très inspiré du *Dracula* de Bram Stoker dans lequel pourtant la possession vampirique devient un mystère scientifique qu'il faut étudier pour aider le vampire à mieux vivre après avoir pris possession du corps d'une jeune femme<sup>600</sup>. Enfin, en 1922 c'est surtout la publication de *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*, roman d'exploration et de découverte de monde perdu sur lequel nous revenons plus bas et qui emprunte sur la forme à *Raramémé* que Rosny est en train de lire au moment de cette chronique.

Ce renouvellement du roman d'aventures dans sa production romanesque était déjà visible dans l'important et riche article publié dans la chronique du 24 août 1920, « L'Évolution du Roman d'Aventures ». S'il parle encore de Walter Scott (« [il] mêle un esprit réaliste à un esprit très imaginatif »), des *Mystères de Paris* (« livre d'une originalité profonde »), de Paul Féval, de Dumas et Maquet qui « se veulent historiens en même temps que conteurs<sup>601</sup> » mais aussi de Balzac, Stendhal et Zola (« Chez Balzac, l'aventure se mêle continuellement à l'étude des mœurs ; *Le Rouge et le Noir* comporte des aventures dramatiques, ainsi que tels romans de Zola »), des *Misérables* (« Victor Hugo mêle tous les genres ») et de Jules Verne (« [il] est didactique ; il prétend enseigner en même temps que distraire et il y réussit »), il y propose une courte définition du roman d'aventures (« nous appellerons roman d'aventures le roman où l'aventurier domine, où elle est l'essentiel de l'œuvre ») et renvoie ses origines à Homère (qu'il traduit avec son frère en 1895 et 1897 chez Borel dans la collection dirigée par son ami Edouard Guillaume « Papyrus ») : « Inutile de redire que le roman d'aventures est le plus antique des romans. Qu'est *L'Odyssée* et qu'est

---

<sup>600</sup> Notons que Maurice Renard et Rosny revisitent tous les deux au même moment un mythe fantastique anglo-saxon célèbre : *L'Étrange cas du Docteur Jekyll et de M. Hyde* avec *Les Mains d'Orlac* pour l'un et *Dracula* avec *La Jeune vampire* pour l'autre.

<sup>601</sup> On lirait presque l'avant-propos de *la Comédie humaine* ici : « La Société française allait être l'historien, je ne devais être que le conteur. »



*L'Iliade* ; que sont même bien des romans dits réalistes, voire psychologiques, sinon des romans d'aventures<sup>602</sup> ? »

Ce n'est pas la première fois que Rosny propose cette vision des poèmes homériques comme des récits d'aventures, puisque dans la courte préface introduisant la traduction de *L'Iliade* faite par les deux frères, il écrivait :

*L'Iliade* est un poème préhistorique [...]. La période à laquelle il se rapporte est déjà une période de civilisation avancée. Nous ne tenterions pas l'histoire de cette époque – ce qui serait d'ailleurs impossible, sinon sous la forme où nous l'avons déjà fait dans les *Origines*. [...] *L'Iliade* se complète pour nous par *L'Odyssée*, c'est-à-dire les aventures d'Ulysse au retour du siège de Troie. [...] Les chants anciens plus spécialement héroïques se corrompirent, perdirent leur belle ordonnance, ou périrent tout entiers, sauf l'encyclopédique *Iliade*, et il ne demeura vraiment que *L'Odyssée*, parmi les vieux poèmes biographiques, comme plus concordante avec les sentiments subtils d'une race décadente<sup>603</sup>.

Les épopées homériques sont donc pour Rosny des prototypes de romans d'aventures qui annoncent en quelque sorte le cas particulier des romans préhistoriques. Rappelons que *Vamireh* et *Les Xipéhuz* s'ouvrent par ces deux mentions de datation : « C'était il y a vingt mille ans » et « C'était mille ans avant le massement civilisateur d'où surgirent plus tard Ninive, Babylone, Ecbatane », autrement dit il y a plus de dix mille ans. Les chronotopes de ces deux récits sont bien antérieurs à la guerre de Troie, mais ils correspondent à des événements déterminants dans l'histoire de l'humanité. Dans le cas de *Vamireh* il s'agit de montrer la rencontre entre les peuples d'Orient et d'Occident (« Au nom des tribus sacrées le vieillard a répudié toute guerre et Vamireh a parlé de la paix au nom des grands nomades

---

<sup>602</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – L'évolution du Roman d'Aventures », *Comoedia*, 24 août 1920. Notons qu'en 1923, Maurice Renard reprendra cette même filiation du roman d'aventures : « ce genre, fatalement donnera de loin en loin ses chefs-d'œuvre, comme il a donné *L'Odyssée*, *La Chanson de Roland*, *Don Quichotte*, *Le Voyage de Gulliver*, *Salammbô*, *La Guerre du Feu*. » (« Du roman d'aventures et de J.-H. Rosny aîné », *L'Ami du Livre*, n°13, 1<sup>er</sup> novembre 1923, p. 2).

<sup>603</sup> J.-H. Rosny [aîné], « Préface » à Homère, *L'Iliade*, Paris, Librairie L. Borel, 1895, p. I-III.

occidentaux<sup>604</sup> ») et dans *Les Xipéhuz* l'alliance formée par l'humanité toute entière contre ces formes de vie menaçantes qui risquent de l'anéantir ; alliance qui mènera au « massement civilisateur » des premières civilisations au Moyen-Orient. Les événements de la guerre de Troie quant à eux montrent une autre étape de l'histoire humaine : le passage de l'âge des héros à l'âge de fer et où le monde est abandonné des dieux qui se réfugient dans l'Olympe.

Rosny revient ensuite sur l'évolution du roman d'aventures moderne : celui qui succède à ceux de Dumas, Sue, Féval, « entrainé en décadence » (les feuilletonistes donc) tandis qu'un autre roman d'aventures se développe « plus merveilleux » :

Dans ce genre, c'est Wells qui obtint le plus de suffrages, particulièrement avec sa *Guerre des mondes*. Il eut de nombreux imitateurs qui ne réussirent guère à attirer le public. On a dit que Wells procédait de Jules Verne. C'est confondre les genres. Verne est un auteur intéressant, mais un créateur assez médiocre.

Difficile de ne pas voir ici de nombreuses allusions au merveilleux-scientifique, genre romanesque « merveilleux » par excellence que Maurice Renard a théorisé en 1909 à partir de Wells et dans lequel il rejette précisément Jules Verne : « si j'insiste là-dessus, c'est que là, justement, réside la grande différence entre Wells et Jules Verne, si souvent confondus. Jules Verne n'a pas écrit une seule phrase de merveilleux-scientifique. De son temps, la science était grosse de certaines trouvailles ; il s'est borné à l'en croire accouchée, devant qu'elle ne le fût<sup>605</sup> ». Le commentaire de Rosny sur Verne n'est pas un critère de qualité ou de style mais d'inventivité : tout comme Renard, il regrette que son rapport à la science ne se résume qu'à représenter dans la fiction des choses préexistantes<sup>606</sup> et se limite à un rôle de vulgarisateur

---

<sup>604</sup> J.-H Rosny, *Vamireh. Roman des temps primitifs*, Ernest Kolb, 1892, p. 257.

<sup>605</sup> Maurice Renard, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, t. I, n° 6, octobre 1909, p. 245-261.

<sup>606</sup> Ce commentaire n'est pas totalement juste : *Voyage au centre de la Terre*, par exemple, est un roman qui reprend toutes les caractéristiques du merveilleux-scientifique tel que le conçoit Renard, de même que les descriptions sous-marines de *Vingt Mille lieues sous les mers* ou encore *L'Île mystérieuse* qui mélange utopie et robinsonnade tout en consistant en une réécriture non avouée de *La Tempête*, de Shakespeare.

des sciences. En se comparant ensuite à Wells, Rosny s'inclut dans cette description implicite du merveilleux-scientifique :

Dans les milieux littéraires, on a dit que Wells procédait de moi (*Les Xipéhuz*, *Le Cataclysme*, *La Légende sceptique* ont dix ans d'avance sur Wells) mais j'ai idée que Wells ne m'avait pas lu... Enchaînons ! *La Guerre des Mondes*, *L'Île du Docteur Moreau*, *Les Xipéhuz*, *La Force mystérieuse*, etc., marquent une évolution particulière du roman d'aventures, évolution qui n'a pas obtenu les faveurs du grand public. Me permettra-t-on de signaler une autre évolution : le roman préhistorique. Il est fort bien accueilli par un public fidèle ; il n'a pas encore ému les masses ; je crois qu'il n'est pas sans avenir. N'oublions pas une œuvre exquise, *Le Grand Meaulne*, que l'Académie Goncourt a eu grand tort de ne pas couronner<sup>607</sup>.

En 1920, Rosny constate tout comme Renard à la même période l'échec du merveilleux-scientifique à s'instituer comme genre littéraire à part entière<sup>608</sup>, échec auquel il participe malgré lui en refusant l'emploi de l'expression qu'il n'utilise que dans l'avertissement de *La Mort de la Terre* et dans un entretien accordé à Georges Jamati en 1925<sup>609</sup>. Ce n'est pas par manque de modestie qu'il « enchaîne » ici ses romans à ceux de Wells, puisqu'au-delà des rapprochements entre leurs œuvres déjà évoqués, c'est tout un jeu d'intertextualité qu'il développe et renvoie à Maurice Renard qui avait développé un important jalon de sa théorie du merveilleux-scientifique autour de Rosny en 1914 avec « Le merveilleux-scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné »<sup>610</sup>. Notons enfin le renvoi au roman d'Alain Fournier, *Le Grand Meaulnes*, qui était en compétition pour le Goncourt en 1913 avec *Du côté de chez Swann* et *Le Peuple de la mer* de Marc Elder qui obtint le prix.

---

<sup>607</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – L'évolution du Roman d'Aventures », *Comoedia*, 24 août 1920.

<sup>608</sup> Voir Fleur Hopkins, « Écrire un « conte à structure savante » : apparition, métamorphoses et déclin du récit merveilleux-scientifique dans l'œuvre de Maurice Renard (1909-1931) », *ReS Futurae*, 11 | 2018.

<sup>609</sup> Georges Jamati, « Maurice Renard vu par J.-H. Rosny aîné », in *Vient de paraître*, Spécial Maurice Renard, janvier 1925, p. 179.

<sup>610</sup> *La Vie*, 3<sup>e</sup> année, n° 16, 15 juin 1914, p. 544-548.

Pour finir avec cet article, Rosny conclut sur le plaisir de la lecture des romans d'aventures, les seuls à même permettre de l'aider à « [s]'évader » :

Ces soirs-là, je souhaite lire un roman d'aventures. Et je n'en trouve point... Il faut relire ceux que j'ai aimés jadis. Mais on n'a pas toujours envie de relire... Qui me donnera le récit, *pas trop fabuleux*, propre à dissiper les mélancolies ? Je suppose que beaucoup de lecteurs sont comme moi. Si leur imagination est grossière, si leurs sentiments sont triviaux, ils pourront se rabattre sur les romanciers populaires. Mais s'ils ont quelque raffinement, il leur faut autre chose. C'est ce sentiment qui m'a fait écrire, avec plaisir, quelques récits d'aventures comme *Perdus ?* comme *Le Trésor de Mérande*, qui ont plu à tels groupes de lecteurs.

« S'ils ont quelque raffinement, il leur faut autre chose » : voici qui nous rappelle l'entretien avec Jules Huret où il fallait apporter une alternative au naturalisme ; de la même manière ici, il en faut une autre à celle du roman-feuilleton qui échoue, selon Rosny, à proposer une « littérature plus complexe et plus haute ». Cette nouvelle alternative consiste ici en un autre renvoi à Maurice Renard qui dédiait son *Docteur Lerne* à Wells et qui dans cette dédicace, quelques mois avant la rédaction de son manifeste de 1909, déclarait adresser son œuvre « au philosophe épris de vérité sous la fiction merveilleuse ». Pour Rosny comme pour Renard, le roman d'aventures ne peut pas consister en une succession de péripéties, la fable ne doit pas prendre le pas sur l'imagination (scientifique). Il faut du raffinement, dit Rosny ; ce que Renard conçoit comme un sophisme :

Un roman-merveilleux-scientifique s'appuie toujours sur un sophisme ; et, la plupart du temps, il suffit d'un seul sophisme placé au début de l'ouvrage, il suffit d'une déviation initiale de l'idée mère, pour conserver au sujet son double caractère de merveilleux et de scientifique, sans que l'auteur se voie obligé, pour obtenir ce résultat, de commettre, au cours de son travail, d'autres raisonnements frauduleux<sup>611</sup>.

La mention finale du *Trésor de Mérande* n'est pas anodine : en 1920, Rosny est en train de rédiger *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle* et les deux romans se répondent

---

<sup>611</sup> Maurice Renard, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, t. I, n° 6, octobre 1909, p. 245-261.

dans le sens où dans les deux cas il est question d'une expédition menée au cœur de l'Afrique, afin d'y découvrir un trésor perdu et de se confronter à l'aventure pour l'un et d'y constater une découverte scientifique majeure pour l'autre avec une structure du récit commune.

Terminons avec une dernière chronique, publiée quelques semaines plus tôt dans laquelle un encart sur les « précurseurs littéraires » permet de clore les réflexions de Rosny sur le roman d'aventures et, en l'occurrence, sur les siens :

Un lecteur me demande « ce qu'est au juste un précurseur littéraire » et s'il existe des écrivains assez originaux pour qu'on puisse dire qu'ils n'ont pas eu de précurseurs. En particulier, il voudrait savoir s'il y a eu des précurseurs pour les *Xipéhuz*, *Vamireh*, *La Guerre du feu*, *La Force mystérieuse*, *Le Félin géant*<sup>612</sup>.

Si la première partie du texte répond assez habilement à la question initiale (il renvoie à Fenimore Cooper et, implicitement, au *Dernier des Mohicans*, décrit l'imposante *Comédie humaine* comme « un ensemble tellement original que nous devons voir en [Balzac] le créateur d'une littérature », loue l'inventivité de Poe « si vive qu'il a créé deux ou trois genres – sans compter l'originalité, l'intensité, la suggestivité extraordinaire de son style »), la seconde « l'embarrasse » car « redoutablement personnelle ». Peut-être est-ce parce qu'il travaille au même moment sur ses mémoires, qui deviendront *Torches et Lumignons* (publié en 1921), que Rosny se confie sur ses romans les plus inventifs, qui n'auraient pas de précurseurs. Ce fait est assez rare pour être noté : s'il commente parfois ses propres romans, il s'agit généralement de ses romans sociaux, ceux écrits dans la dernière décennie du dix-neuvième siècle, rarement ses romans d'aventures et jamais dans un même ensemble qui leur confère une unité. Cette réponse est donc particulièrement riche :

Pour ce qui regarde les *Xipéhuz*, *Vamireh*, *La Guerre du Feu*, *La Force mystérieuse*, *Le Félin géant*, ne confondons pas autour avec alentour. *La Force mystérieuse* et *Les Xipéhuz* sont complètement différents des trois autres romans, quoique les *Xipéhuz*

---

<sup>612</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – Des précurseurs littéraires », *Comoedia*, 22 juin 1920, p. 2.

se passent aux temps préhistoriques. Je crois, mais il serait trop long d'en dire ici les raisons, que dans *Les Xipéhuz*, *La Force mystérieuse*, *Un Autre Monde*, l'invention est toute personnelle. Ils ne reposent sur aucun fait scientifique (la science ne sert qu'à leur donner la vraisemblance) ; ils ne s'inspirent d'aucun récit antérieur<sup>613</sup>.

Rosny ne se contente plus de dire comme en 1912 qu'il décrit des êtres faits « d'une autre matière que notre matière », mais bien que la science peut se limiter à donner de la vraisemblance au récit (en l'occurrence respectivement des êtres nés de la Lumière, la rencontre avec une autre dimension et l'existence d'un monde superposé au nôtre) tout en restant dans le domaine de la fable. En tant que romancier Rosny se donne la licence de proposer un univers diégétique devenu merveilleux grâce à une invention *ex nihilo*, ce qui justifie d'autant plus l'absence de précurseurs de ses récits<sup>614</sup>, ce qui n'est d'ailleurs pas le cas des romans préhistoriques qui existaient déjà avant Rosny<sup>615</sup>.

Il en va différemment pour les romans préhistoriques. Ici la science a exercé une influence puissante. Des manuels les plus secs, des études les plus arides sur la préhistoire émane une poésie profonde, le mystère passionnant des genèses. Donc, la science nous a certainement inspirés – mon frère et moi. D'autre part, la Préhistoire, scientifique ou non, préoccupera toujours les hommes d'imagination. Toutes les cosmogonies sont des récits préhistoriques, et<sup>616</sup> *L'Iliade*, la légende d'Hercule, une grande partie de la Bible. La préoccupation des origines se retrouve dans Lucrèce, qui écrit :

*Arma antiqua manus, ungues dentesque fuerunt*

*Et lapides et item sylvarum fragmina rami.*

---

<sup>613</sup> *Ibid.*

<sup>614</sup> On pourrait cependant considérer qu'un roman comme *Voyage au pays de la quatrième dimension* (Gaston de Pawlowski, fragments publiés en 1895 et 1912 puis remaniés en roman en 1912) et son propre précurseur *Flatland* (Edwin Abbott, 1884) comme des précurseurs de *La Force mystérieuse* qui repose sur l'existence d'une quatrième dimension qui rencontre la nôtre et cause les troubles racontés dans le roman. On peut voir aussi dans la seconde version du *Horla* une annonce des Moedigen d'*Un Autre Monde*, bien que la veine fantastique de Maupassant soit absente chez Rosny.

<sup>615</sup> Par exemple le roman posthume du naturaliste Pierre Boitard, *Paris avant les hommes* (1861), ou *Rulaman* de l'allemand David Friedrich Weinland (1878).

<sup>616</sup> Ici, la syntaxe de la phrase n'est pas très claire car elle semble indiquer que pour Rosny *L'Iliade* et la légende d'Hercule font partie de la Bible ; voulait-il plutôt comparer les récits mythologiques aux récits préhistoriques ?

*Posterius ferri vis est aerisque repert*

*Sed prior aeris erat quam ferri cognitus usus*<sup>617</sup>.

Aussi, ce grand poète affirmait la succession des âges de la pierre, du bronze et du fer, son génie devinait ce que nos savants ont découvert deux mille ans plus tard. Maints poètes se sont efforcés de remonter le courant des âges. [...] George Sand publia un roman antédiluvien qui est plus loin de la préhistoire effective que *l'Iliade*. [...] Dans Jules Verne, il y a une sorte de tableau hallucinatoire qui se rapporte à la préhistoire. Deux passages dans mes livres de début évoquent les Origines, l'âge de Pierre, etc. Il y a aussi des paragraphes préhistoriques dans ma *Légende sceptique*. *Les Xipéhuz* se passent à l'époque pré-chaldéenne. [...] Pourtant je ne vois chez les précurseurs aucun récit préhistorique qu'on puisse, même lointainement, comparer à *Vamireh*, *Eyrimah*, *Nomai*, *La Guerre du Feu*, *Le Félin géant*, *Le Voyage*, *Le Trésor sous la neige*. Il semble bien que ces livres aient inauguré un genre nouveau<sup>618</sup>.

#### **b. Un genre à « renouveler » : l'aventure en faveur de l'art de la fiction**

Terminons notre balayage du passage de Rosny dans le *Comoedia* d'après-guerre par ces deux derniers articles, publiés dans la revue en dehors du « Tréteau des Lettres », qui concluent à la fois sur la question de l'aventure, du fantasme de la vie sauvage et sur le plaisir de la lecture associé à ce type de récit. En octobre 1921, quelques mois avant la publication de *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*<sup>619</sup>, interrogé par le journaliste Georges Martin pour *Le Petit Journal*, Rosny donne une nouvelle opinion sur ce type de récits qu'il associe irrémédiablement à un plaisir de lecture comme dans sa chronique du 11 août 1921 :

La faveur du public pour ce genre est une réaction contre les romanciers « psychologues », qui l'ont ennuyé à la longue. Pourtant cette faveur n'atteint encore qu'un seul écrivain. Cela prouve que la supériorité d'une œuvre dépend, non de son genre, mais de l'homme qui l'a écrite. Pour mon compte, je regrette souvent, le soir, de n'avoir pas à ma disposition un joli roman d'aventures... qui finisse bien et qu'on

---

<sup>617</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – Des précurseurs littéraires », *op. cit.* p. 2. La citation finale est de Lucrèce, *De natura rerum*, V, v. 1283-1286.

<sup>618</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – Des précurseurs littéraires », *op. cit.*, p. 2.

<sup>619</sup> Chez Plon, dans la collection « Les Romans d'aventures ».

n'ait pas davantage renouvelé le genre où excellent Alexandre Dumas et Paul Féval<sup>620</sup>.

Le roman d'aventures apparaissait déjà comme une lecture plaisante, une distraction, indépendamment de sa qualité. Remarquons de nouveau ce regret : pour Rosny, le roman d'aventures n'a pas été renouvelé depuis au moins cinquante ans et lui-même ne se présente pas en réformateur du genre. Des commentaires plus pertinents sur le récit d'aventures peuvent être retrouvés en 1911 dans une enquête de *Comoedia* interrogeant plusieurs personnalités littéraires sur ce qu'elles feraient si elles possédaient la Toute-Puissance. Nous reproduisons, pour le plaisir, en grande partie la réponse de Rosny qui s'oriente vers ce que nous évoquions plus haut : réaliser le fantasme d'une aventure outre-Atlantique avortée grâce à la littérature, en atteignant par cela une liberté de démiurge, une liberté de romancier.

Toute ma vie j'ai éprouvé le plus grand désir de savoir, de savoir beaucoup. Dès l'adolescence, j'étais épris des beautés de la vie primitive et sauvage. Depuis, ce goût ne m'a pas quitté. Mes moyens et les circonstances ne m'ont pas permis de réaliser, à ce point de vue, tous mes rêves... Je ne les réaliserai jamais. Étudier les existences libres, sans règles, sans frein eût été si bon ! ... Courir à travers l'Amérique avec les chercheurs d'aventures et de fortune eût été si beau ! ... Partager la manière d'être de tous ceux qui vivent étrangers à nos foyers de civilisation, quel rêve ! N'ayant pu le réaliser, j'ai conservé quand même toutes mes attentions et toutes mes sympathies aux natures frustes, un peu sauvages, et, dans la mesure de mon pouvoir, j'ai tenté de les rendre en mes romans. Ainsi, dans la *Guerre du Feu*, l'action se déroule en des âges tellement éloignés que j'ai écrit en quelque sorte, la préhistoire de la préhistoire. [...]

Je vais, en mes promenades solitaires, là où nul ne penserait me rencontrer : dans les chantiers en construction, aux environs des taudis, vers les coins de barrière. [...]

Ne croyez pas que cette attirance particulière pour les choses qui, au premier abord, sembleraient manquer de distinction, paralyse en moi l'homme de progrès. Non ! Je m'intéresse aussi, passionnément, aux plus hautes manifestations de l'esprit humain.

---

<sup>620</sup> Georges Martin, « Avis & devis de quelques romanciers : De Rosny aîné à Maurice Level ou deux façons d'être "pluraliste" », *Le Petit Journal*, 30 octobre 1921.



Les grandes inventions modernes, notre demain, me prend tout autant que notre passé. En moi, s'allient merveilleusement toutes les formes de la curiosité. Et cela me rend un lecteur effréné.

C'est ce qui fait que si j'avais la Toute-Puissance, je l'emploierais à tout voir, à tout savoir, à tout comprendre. Et alors peut-être ajouterais-je, à l'humanité d'en bas, une parcelle d'intelligence pour l'élever au niveau des milieux éclairés... ou peut-être en retirerais-je une parcelle aux plus favorisés pour les ramener aux époques lointaines de la liberté entière<sup>621</sup> !

Rosny clôt sa collaboration avec *Comoedia* dans un éditorial d'une grande richesse publié le 19 avril 1922, intitulé « L'art et la vie ». Tout comme dans l'enquête de 1911, il est question d'évoquer le fantasme de l'aventure associé au plaisir d'une lecture frissonnante, mais ce texte paraît plus généralement comme un manifeste en faveur de l'art de la fiction toute entière.

La fiction naît d'un instinct irrésistible et d'un besoin tellement impérieux que, si elle disparaissait, je crois bien que l'homme mourrait de désespoir et d'impuissance. Quoi de plus étrange, lorsqu'on y songe, que la vie des enfants. Ces petits êtres, en proie aux besoins immédiats, menacés par un univers contre lequel ils n'ont aucun moyen de défense, vivent dans un mirage perpétuel et charmant. Hors la nourriture, tous leurs plaisirs sont fictifs. Leurs jeux sont des contes, et dès l'âge le plus tendre, ils sollicitent des « histoires » ; la réalité les ennuie, à moins qu'elle ne soit assaisonnée par l'imagination. Comment serait-il possible que nous ne gardions pas en nous des instincts aussi profonds et aussi tenaces ? [...]

La lecture des contes, des romans et des poèmes est une des plus hautes occupations auxquelles puisse se livrer un animal qui marche sur ses pattes de derrière. Je songe avec effroi à la chose misérable qu'aurait été ma vie si je n'avais pas eu pendant mon enfance et ma jeunesse la passion de la lecture ! Toute chose eût été moins brillante et moins désirable<sup>622</sup> !

La fiction semble cathartique, salvatrice, pour le romancier, sans qui d'ailleurs, adulte, il n'aurait pu « supporter l'horreur de la vieillesse et la crainte de l'anéantissement », tandis

---

<sup>621</sup> J.-H. Rosny aîné, réponse à l'enquête « Si j'avais la Toute-Puissance », *Comoedia*, 23 février 1911.

<sup>622</sup> J.-H. Rosny aîné, « L'art et la vie », *Comoedia*, 19 avril 1922, p. 1.

qu'enfant elle était essentielle, impérieuse. Pour Rosny, la lecture des livres transforme et magnifie l'expérience intime, les « pitoyables aventures », et aide à révéler « l'imagination et [la] sentimentalité humaine » qu'il décrit à son tour dans son projet d'une littérature « plus complexe, plus haute ». La lecture d'œuvres de fiction est à ce point essentielle qu'elle dépasse pour lui l'intérêt qu'il a de la science, malgré qu'il en ait une « passion poétique » :

Ce n'est pas moi qui dirai du mal de la science. Je l'ai pieusement aimée. Il n'est pour ainsi dire aucun district de la physique, de la chimie, de la biologie, de la psychologie, voire des miteuses sciences sociales (qui ne sont pas des sciences) que je n'aie fréquenté. La science m'a puissamment aidé à construire mes rêves. Mais si je n'avais eu qu'elle, je sens bien que j'eusse été un pauvre être dépouillé, au cœur stérile, à l'âme refroidie<sup>623</sup>.

Si Rosny n'avait eu que la science et n'avait pas rencontré la lecture, il aurait été une âme malade, en proie au *spleen* baudelairien tel qu'il apparaît par exemple dans le poème en prose « Anywhere out of the world » : « Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit » ; « En es-tu donc venue à ce point d'engourdissement que tu ne te plaises que dans ton mal ? S'il en est ainsi, fuyons vers les pays qui sont les analogies de la Mort ».

L'homme qui n'a pas aimé les belles fictions, l'homme qui n'a pas tressailli à la voix des poètes, l'homme qui a dédaigné les œuvres magiques de l'imagination, non, cet homme-là n'est pas un homme complet – ce n'est pas tout à fait un homme ; et quelque génie qu'il ait pu avoir par ailleurs, je le tiens pour une sorte d'infirmes, pour un mutilé cérébral<sup>624</sup>.

---

<sup>623</sup> *Ibid.*

<sup>624</sup> *Ibid.*

Ne pas connaître la fiction ce n'est pas seulement se priver d'un loisir ou d'un plaisir spirituel, c'est, comme chez Ray Bradbury dans *Fahrenheit 451*, s'infliger un mal si fort qu'on devient une âme en peine, ici un homme incomplet, un « mutilé cérébral<sup>625</sup> ».

Nous ne sommes pas uniquement soumis à l'observation et à l'expérience, nous sommes entraînés par un prodigieux besoin de nous refaire selon des normes inconnues, de nous développer selon des lois secrètes. Dans cette évolution impérieuse et invincible, l'art sous toutes ses formes a une importance incalculable. En rien, il ne le cède à la science. Plus libre qu'elle, il nous donne une seconde vie, il empreinte de splendeur l'immense tragédie, il rend supportable tout ce que la prévoyance nous rendrait bientôt odieux, si la science régnait seule<sup>626</sup>.

En fin de compte, même chez Rosny l'art est supérieur à la science, car celle-ci, bien que passionnante et pouvant sans doute être à l'origine d'une « crise de poésie » comme celle qui prend l'explorateur Jean dans *Les Navigateurs de l'Infini*<sup>627</sup>, n'est pas en mesure de décrire un « grand voyage » :

Une bibliothèque est un univers et le plus grand voyage que puisse faire l'homme, c'est de parcourir ces terres merveilleuses que fécondèrent les poètes, les conteurs et les romanciers<sup>628</sup>.

---

<sup>625</sup> Dans le roman de Bradbury, toute forme de lecture est proscrite, les livres sont brûlés. Les personnages sont pris d'une langueur comparable au *spleen* baudelairien : leur existence est vide, leur mal de vivre est renforcé par un sentiment d'inutilité (notamment pour Montag, le personnage principal) qui développe un instinct de mort. La mélancolie de cette contre-utopie est similaire à ce que Rosny décrit ici.

<sup>626</sup> *Ibid.*

<sup>627</sup> « Dans l'air raréfié, le crépuscule devait être plus bref encore que dans les régions tropicales de notre terre. Au fond de l'Occident, la fournaise solaire croulait ; elle demeura un moment suspendue entre deux montagnes et à peine eut-elle disparu que les étoiles scintillèrent dans un ciel incomparablement pur. Ce spectacle était semblable, en somme, à celui que nous avons vu pendant tous les jours de notre voyage, mais, sur cette terre lointaine, il détermina une petite crise de poésie chez Jean, un flux d'épithètes et, je crois, la récitation de quelques vers. » *Les Navigateurs de l'Infini*, *La Nouvelle Revue Critique*, 1927, p. 38-39.

<sup>628</sup> J.-H. Rosny aîné, « L'art et la vie », *op. cit.*, p. 1.

### c. Un registre propre au récit d'aventures

Malgré une définition éparpillée et l'absence d'une théorie explicite et ambitieuse sur le roman d'aventures, Rosny se prononce en faveur d'un registre lié à cette notion : la liberté, la découverte, la réalisation des fantasmes d'aventure ; tout cela se trouve par essence au cœur du récit d'aventure. Ainsi, si aucun manifeste explicite ne semble émerger de la presse ou des préfaces, il faut aller chercher dans les récits mêmes les invariants d'une poétique de l'aventure selon Rosny. Avant de rentrer dans l'analyse des textes, nous pouvons pour commencer observer un certain nombre de constantes de l'aventure dans les récits qui composent les récits d'aventure rosnyens déjà affichées dans leur titre<sup>629</sup> :

- Des destinations exotiques et inconnues : *Elem d'Asie*, *Les Profondeurs de Kyamo*, *Les Navigateurs de l'Infini*, *Les Astronautes* ;
- Une altérité onomastique assumée : *Vamireh*, *Nomai*, *Nymphée* ;
- Des récits épiques : *La Guerre du Feu*, *La Mort de la Terre* ;
- Des découvertes et des révélations mystérieuses : *Le Trésor de Mérande*, *Le Trésor dans la neige*, *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*.

Les contes et nouvelles aussi reprennent ces promesses en annonçant des scènes plus courtes, souvent centrées sur une action particulière, mettant aussi l'accent sur la rencontre avec les animaux, ce qui n'apparaît pas dans les titres de romans. Pêle-mêle : « Le lion », « L'éléphant et le tigre », « Le naufragé », « Le voyage », « La fille bleue », « La vie chez les Mammouths », « Amour des temps farouches », « Les Orangs-au-poil-bleu », « La vie chez les gorilles », « La chair humaine », « Le repas dans la steppe », etc.

Mais si nous ne nous arrêtons pas particulièrement sur ce dernier aspect, notons la particularité du titre de ces deux romans : *Vamireh* et *Le Trésor de Mérande*. On le sait déjà, les frères Rosny, en particulier l'aîné, en adeptes de la pratique du pseudonyme, ont montré à

---

<sup>629</sup> L'échantillon qui suit n'est pas exhaustif mais il illustre ces tendances parmi une sélection de romans. Un relevé complet serait à faire en incluant surtout les innombrables nouvelles du corpus rosnyen.

de nombreuses reprises leur savoir-faire en matière de jeux de mots et notamment en anagrammes. On ne peut alors passer à côté de l'anagramme de « Mérande », patronyme renvoyant à deux personnages, Philippe et Jacques, dont le premier lègue au second un trésor de diamants qu'il faut aller chercher au milieu de l'Afrique. « Mérande » vient ainsi de « méandre » dont le double sens renvoie à la sinuosité décrite par un fleuve et aux cheminements, aux détournements complexes et capricieux d'activités ou de réflexions d'individus. De fait, ce roman décrit à la fois l'expédition menée par Jacques partant de Tombouctou pour s'enfoncer dans le désert en suivant les sinuosités du fleuve Niger et à la fois l'aventure intérieure du personnage qui doit faire « l'expérience réelle de la vie<sup>630</sup> ». Quant à *Vamireh*, difficile de ne pas entendre l'injonction à l'impératif donnée par le nom du personnage « va mirer » (va *observer*)<sup>631</sup>, qui est précisément le point de départ de sa quête de découverte et d'errance au seuil du roman :

Des vœux sans forme errèrent dans son crâne, désirs de chasse, de travaux périlleux, de génération. Les pays de là-bas, à l'aval du fleuve, au-delà des forêts, le tentèrent. Inconnus de sa race, il en eut la curiosité âpre, hasardeuse et puérile. Pourquoi n'irait-il pas *voir* ? Dans sa jeunesse hardie, encline aux rudes entreprises, accoutumée aux errances solitaires, dans son cerveau d'artiste fruste, aux imaginations brûlantes, l'envie germa, grandit, se précisa<sup>632</sup>.

Malgré l'absence d'une définition tout à fait satisfaisante du récit d'aventure, la lecture de ce passage nous incite à y voir les promesses de l'aventure et ses effets sur ceux qui la tentent : désirs, périls, génération<sup>633</sup>, là-bas, inconnu, curiosité, puériorité, voir, jeunesse, errance, imagination, envie... La question centrale n'attend pas d'autre réponse que par

---

<sup>630</sup> Henri de Noville [J.-H. Rosny aîné], *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, Les Moutons électriques, 2014, p. 14.

<sup>631</sup> De même, l'explorateur Algave porte-t-il son nom de l'agave, plante originaire du Mexique et du sud des États-Unis ?

<sup>632</sup> J.-H. Rosny, *Vamireh*, Paris, Kolb, 1892, p. 54. Nous soulignons le verbe « voir ».

<sup>633</sup> Ce terme est à lire comme un synonyme de procréation, descendance. Dans le roman, Vamireh fera la rencontre d'Elem, une jeune orientale qu'il enlèvera à sa tribu par amour.

l'affirmatif : oui, Vamireh doit « aller mirer ». Chronologiquement le plus ancien des explorateurs rosnyens, Vamireh est la source d'un atavisme que l'on retrouvera par la suite chez tous ses héros mus par ce que Jean-Guillaume Lanuque nomme un « vitalisme empathique<sup>634</sup> ». C'est à partir de ce premier élan de curiosité que Rosny construit les bases d'une histoire de l'humanité qui traversera les époques jusqu'à son extinction dans *La Mort de la Terre*. Dans l'entremise, celle-ci aura pu découvrir de formidables zones cachées sur Terre grâce à Alglave, Jacques Mérande ou Hareton Ironcastle et même explorer les étoiles dans *Les Navigateurs de l'Infini*. Grâce à Vamireh, tous ses personnages ont l'envie de répondre à l'appel de l'aventure et seront capables de sortir des forêts de la Préhistoire pour explorer Mars et y rencontrer d'autres formes de vie intelligentes.

### 3. Récits d'aventures, récits merveilleux-scientifiques

#### a. La promesse initiale du récit d'aventures : « ce qu'on n'attendait pas »

En 1913, Jacques Rivière donne cette définition du roman d'aventure qu'il nomme aussi le « roman nouveau » :

L'aventure, c'est ce qui advient, c'est-à-dire ce qui s'ajoute, ce qui arrive par-dessus le marché, ce qu'on n'attendait pas, ce dont on aurait pu se passer. Un roman d'aventure, c'est le récit d'événements qui ne sont pas contenus les uns dans les autres. À aucun moment on n'y voit le présent sortir tout fait du passé ; à aucun moment le progrès de l'œuvre n'est une déduction. [...] Le sens de l'œuvre n'est pas tout de suite bien déterminé ; il change à mesure qu'elle croît ; il n'y a pas de flèche pour indiquer où elle va ; elle se forme peu à peu ; elle s'améliore ; elle se corrige<sup>635</sup>.

Cette définition s'accompagne de précisions sur l'aventure comme *registre* :

---

<sup>634</sup> Jean-Guillaume, « J.-H. Rosny aîné. Le fatalisme darwinien d'un vitalisme empathique », *Quinzinzili, l'univers messacquien*, n°18, 2012.

<sup>635</sup> Jacques Rivière, « Le roman d'aventure (fin) », *La Nouvelle Revue Française*, 1<sup>er</sup> juillet 1913, p. 65-66.

L'aventure, c'est la forme de l'œuvre plutôt que sa matière : les sentiments, aussi bien que les accidents matériels, y peuvent être soumis. Et puisqu'elle est le reflet de notre état de nouveauté au monde, elle doit comprendre, en même temps que notre attente et notre accueil de l'imprévu dans les choses, l'émerveillement que nous donnent les âmes<sup>636</sup>.

Ces propos de Jacques Rivière, qui ne ciblent pas de romans en particulier, décrivent l'élan de l'aventure : reposant sur une idée initiale, ses nombreuses péripéties amènent fatalement les personnages à dévier d'un chemin tout tracé pour parvenir à des destinations imprévues, susceptibles de créer l'émerveillement chez les personnages, comme chez les lecteurs. C'est sur ce principe que repose l'ouverture de *Jacques le Fataliste et son maître*, réduisant son *incipit* à une succession de questions, autant de promesses non tenues, et tenant son point d'orgue dans l'adresse du narrateur au lecteur :

Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'il me plairait. Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu ? d'embarquer Jacques pour les îles ? d'y conduire son maître ? de les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau ? Qu'il est facile de faire des contes ! Mais ils en seront quittes l'un et l'autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai<sup>637</sup>.

Dans sa thèse consacrée au roman d'aventures de l'entre-deux guerres, et dans la continuité des travaux de Matthieu Letourneux<sup>638</sup>, Paul Kawczak montre en 2016 qu'après les réflexions de Rivière à la NRF, dans les années 1920-1930, le roman d'aventures « investit le réseau critique et éditorial littéraire, et [est] considéré par une partie de l'intelligentsia littéraire, à la suite de la crise du roman, comme une possibilité poétique sérieuse pour

---

<sup>636</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>637</sup> Denis Diderot, *Jacques le Fataliste et son maître*, Garnier, 1875 [1785], p. 11.

<sup>638</sup> Matthieu Letourneux, *Le Roman d'aventures, 1870-1930*, Limoges, PULIM, « Médiatextes », 2010.

l'avenir du genre romanesque<sup>639</sup> ». Bien qu'il soit regrettable que Rosny soit absent de cette passionnante étude, nous ne pouvons qu'abonder dans le sens de cette réflexion : durant ces décennies, Rosny est au cœur de l'intelligentsia littéraire ; en tant que membre fondateur puis Président de l'Académie Goncourt il en est même un des principaux artisans. Son retour au roman d'aventures au début des années 1920 est ainsi symptomatique de cette reconsidération du genre, devenant une alternative – « autre chose » – permettant de dépasser la crise du roman<sup>640</sup>.

### **b. Une concision assumée et nécessaire**

Chez Rosny, l'aventure n'est pas diluée en une multiplication d'épisodes. Auteur prolifique, il n'est pas pour autant un auteur de littérature industrielle : ses récits, bien qu'ils soient en grande partie publiés dans la presse, ne relèvent pas du roman-feuilleton. Bien au contraire, les intrigues sont courtes et limitent le nombre d'épisode au strict nécessaire, ce qui n'empêche pas les personnages de faire face à l'imprévu. En ce sens, Rosny suit davantage le modèle romanesque du *novel* anglo-saxon avec des récits relativement courts, dépassant rarement les 200 pages, plutôt que celui des œuvres infiniment plus longues comme celles de Dumas, Féval ou Sue. C'est ainsi qu'il justifie la brièveté de *La Mort de la Terre* dans l'édition augmentée de contes en 1912 :

*La Mort de la Terre* est un petit roman que j'aurais pu sans peine délayer en trois cents pages. Je ne l'ai pas fait, parce que, à mon avis, le merveilleux scientifique est un genre de littérature qui exige la concision : ceux qui le pratiquent sont trop souvent enclins au bavardage. J'ai augmenté le volume à l'aide de contes. Les contes

---

<sup>639</sup> Paul Kawczak, *Le Roman d'aventures littéraire de l'entre-deux-guerres français : le jeu du rêve et de l'action*, Littératures, Université de Franche-Comté, 2016, p. 11.

<sup>640</sup> Voir Michel Raimond, *La Crise du roman. Des lendemains du Naturalisme aux années vingt*, José Corti, « Les Essais », 1966, 539 p.



de la première série offrent tous quelque particularité. Ceux de la seconde série ont surtout pour but de divertir le lecteur — ce qui est, au reste, un but fort ambitieux<sup>641</sup>.

Nous ne pouvons bien sûr pas considérer systématiquement les récits d'aventures comme du merveilleux-scientifique, mais la part d'aventure de romans comme *La Mort de la Terre* ou *Les Navigateurs de l'Infini* pourrait tout à fait susciter une multiplication d'épisodes pour « divertir le lecteur ». Or pour Rosny, un récit d'aventures a besoin de concision, car s'il est nécessaire que les personnages soient la proie de l'errance, il n'est pas fondamental d'en décrire toutes les sinuosités.

Au-delà de questions esthétiques se déploient des problématiques plus prosaïques selon lui, qui justifient l'effort de la concision :

Les romanciers-feuilletonistes n'ont guère de succès parmi les acheteurs des volumes in-18, les fameux volumes à 3 Fr. 50 d'avant-guerre, qui coûtent actuellement 6 à 7 francs. Les amateurs de l'in-18 jugent que le roman-feuilleton est un genre inférieur, ce qui est aussi l'avis de la plupart des hommes de lettres. On n'en jugeait pas ainsi du temps de Dumas-Maquet, d'Eugène Sue, de Paul Féval ; ces feuilletonistes avaient l'estime des hommes de lettres et du public. C'est une adaptation excessive aux goûts du très grand nombre qui a déterminé la décadence du roman-feuilleton ; c'est aussi la répétition incessante du même cycle d'aventures. [...] Le roman d'aventures, proche parent du roman-feuilleton et qui eut tant de lecteurs jadis, est généralement dédaigné par les acheteurs de l'in-18. Il exige un solide talent narratif et l'art de présenter les épisodes<sup>642</sup>.

Cette nécessité d'une concision romanesque assumée renvoie aux définitions du merveilleux-scientifique selon Maurice Renard et permet de lier l'aventure comme registre au genre romanesque du merveilleux-scientifique :

Un roman-merveilleux-scientifique s'appuie toujours sur un sophisme ; et, la plupart du temps, il suffit d'un seul sophisme placé au début de l'ouvrage, il suffit d'une déviation initiale de l'idée mère, pour conserver au sujet son double caractère de

---

<sup>641</sup> J.-H. Rosny aîné, « Avertissement », *La Mort de la Terre, suivi de Contes*, Plon, 1912, p. III.

<sup>642</sup> J.-H. Rosny aîné, « Les mystères du succès », *Comoedia*, 4 juillet 1923, p. 1.

merveilleux et de scientifique, sans que l'auteur se voie obligé, pour obtenir ce résultat, de commettre, au cours de son travail, d'autres raisonnements frauduleux<sup>643</sup>.

### c. Une généricité originale et imaginative : le merveilleux-scientifique

Au cœur de sa réflexion sur le roman d'aventures, Rosny se pose régulièrement la question de l'originalité en littérature, des effets d'imitation, de réseaux d'intertextualité, de la réception des précurseurs et de l'inventivité et l'innovation des auteurs. Dans une de ses premières chroniques du « Tréteau des Lettres », en février 1920, il se penche sur le cas du romancier britannique Henry Rider Haggard avec qui il partage le goût du récit d'exploration et de la découverte de mondes perdus<sup>644</sup>. S'il ne le considère pas comme un « écrivain original », il souligne son inventivité et cette appréciation est un point de départ pour une discussion sur « l'originalité en littérature<sup>645</sup> ». Articulant sa réflexion autour de la question de l'imitation de sources anciennes (« Un Shakespeare, un Racine, un Corneille, un Molière prenaient leur bien où ils le pouvaient et ne s'en cachaient point – au contraire ! C'était jadis une méthode, une discipline »), il identifie un point de bascule avec la modernité littéraire du dix-neuvième siècle : « Avec le temps, l'imitation est devenue une tare ». Pour Rosny, la modernité littéraire c'est l'originalité :

Robinson Crusoé n'a pas de précurseur valable. Walter Scott crée un roman historique qui inspirera des centaines d'imitateurs. *Les Liaisons dangereuses* décèlent une psychologie nouvelle, *Le Rouge et le Noir* en décèlent une autre, plus vaste et plus féconde. Nous n'avons pas connu de sauvages en littérature avant les ouvrages de Fenimore Cooper : les sauvages de Chateaubriand pourraient être des gentilhommes bretons ou des sénateurs romains. Balzac est le père d'une société :

---

<sup>643</sup> Maurice Renard, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, n°6, octobre 1909.

<sup>644</sup> Notons chez cet auteur *Les Mines du roi Salomon* (1885) à l'origine du personnage d'Allan Quatermain – prototype d'Indiana Jones et tout à fait comparable aux nombreux explorateurs rosnyens – et *Elle* (1887), des récits d'explorations dans la même veine que ceux de Rosny. Voir Lauric Guillaud, *Des mines du roi Salomon à la quête du Graal. H. R. Haggard (1856-1925)*, Michel Houdiard Éditeur, 2014, 200 p.

<sup>645</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le Tréteau des Lettres – De l'originalité en littérature », *Comoedia*, 10 février 1920, p. 2.

ses livres, où portant éclatent tant de réminiscences et qui sont le plus souvent mal rédigés, comportent une originalité grandiose. Les types de Dickens sont extraordinaires et ses visions uniques. Par l'accent, par l'invention, par les traits psychiques, Edgar Poe se différencie de tous ses précurseurs<sup>646</sup>.

Comparant ensuite l'évolution littéraire à la révolution scientifique qui s'achève, il fait le souhait qu'une telle transformation s'opère aussi en littérature :

L'originalité est à la base de l'évolution humaine ; comment ne pourrait-elle ne pas être éclatante dans l'art le plus humain qui existe, celui où domine notre faculté suprême : l'imagination ?

En commentant les autres, Rosny serait-il en train de proposer un commentaire de sa propre œuvre romanesque ? S'il utilise les précautions d'usage (« Je ne citerai aucun de mes compagnons de chaîne, dans la crainte de contrister quelques amis ») et marque, sur le principe, une certaine gêne à parler de ce qui le concerne, il faut constater que cette décennie marque une vraie tentation autobiographique, ou du moins l'envie d'un retour sur son œuvre, en particulier dans l'espace d'expression que lui offre *Comoedia*. Ces commentaires sur l'originalité rejoignent des propos qui sont faits à son attention, notamment sous la plume de Maurice Renard qui voit en Rosny le chantre du merveilleux-scientifique qu'il essaie depuis une décennie d'imposer comme un genre romanesque novateur.

Dans son article-manifeste de 1909, si Renard n'évoque pas Rosny – lui préférant à l'époque Wells – il force la distinction entre le merveilleux-scientifique et le roman scientifique à la Jules Verne. Plutôt que de décrire une science qui existe déjà, il propose une formule romanesque qui mise sur l'invention d'une science nouvelle :

Il s'agit de lancer la science en plein inconnu et non pas d'imaginer qu'elle a enfin accompli telle ou telle prouesse en voie réelle d'exécution. Il s'agit, par exemple, d'avoir l'idée d'une machine à explorer le temps, et non pas d'admettre qu'un personnage fictif a construit un sous-marin, dans le moment même où les ingénieurs

---

<sup>646</sup> *Ibid.*

authentiques sont sur la piste de cette découverte. Et si j'insiste là-dessus, c'est que là, justement, réside la grande différence entre Wells et Jules Verne, si souvent confondus. Jules Verne n'a pas écrit une seule phrase de merveilleux-scientifique. De son temps, la science était grosse de certaines trouvailles ; il s'est borné à l'en croire accouchée, devant qu'elle ne le fût. Il a à peine anticipé sur des découvertes en germination. Tout au plus pourrait-on dire qu'il restait dans ses problèmes une seule inconnue à dégager<sup>647</sup>.

Verne, comme Albert Robida qu'il cite aussi, ne font, en somme, que de décrire un réel préexistant, à l'inverse de Wells puis de Rosny qui vont inventer, imaginer des univers nouveaux et des réalités inédites. C'est d'ailleurs ce même critère que mobilise Rosny pour se distinguer lui-même de Wells quand il dit dans l'avertissement de *La Mort de la Terre* imaginer des créatures « faites d'une autre matière que notre matière ». Cet argument de 1912 semble toujours valide en 1926 dans l'article que Jean Morel consacre au merveilleux-scientifique chez Rosny :

D'autres auteurs, un Jules Verne, un Wells, supposent qu'un problème technique est résolu, qu'une invention est réalisée, qu'une hypothèse est vérifiée [...]. L'œuvre est alors un effort logique pour construire l'avenir en prolongeant les courbes du présent. Le romancier devance son époque, mais demeure sur le même plan. Sans effort, J.-H. Rosny aîné imagine, hors de toute expérience humaine, des Êtres et des Formes. Les Sélénites de Wells sont de gros insectes et ses Martiens sont voisins de nous<sup>648</sup> ; mais les Xipéhuz, les Ferro-Magnétaux, les Zoomorphes et les Éthéraux ne s'apparentent à rien de connu<sup>649</sup>.

Nous retrouvons avec cette dernière phrase l'idée d'une exploration de l'inconnu par le romancier ; ce que Rosny annonçait lui-même aussi en 1909 :

---

<sup>647</sup> Maurice Renard, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, octobre 1909, p. 245-261.

<sup>648</sup> Apportons un peu de nuance : difficile de ne pas voir dans les Tripèdes martiens des *Navigateurs de l'Infini* une allusion aux terribles Tripodes de la *Guerre des mondes*.

<sup>649</sup> Jean Morel, « J.-H. Rosny aîné et le merveilleux-scientifique », in *Mercur de France*, n°667, 1<sup>er</sup> avril 1926, p. 82-94.

La nature ainsi nous révèle des districts toujours nouveaux, elle nous fait entrevoir une pluralité illimitée de phénomènes, et chaque fois que nous croyons avoir abouti à des concepts unitaires, elle nous laisse discerner des discontinuités et des hétérogénéités qui nous forcent à reprendre le concept ou la doctrine, à les subtiliser et à les diversifier, à replonger dans l'inconnu pour y retrouver du connu qui, à son tour va faire surgir de l'inconnu<sup>650</sup>.

Quand, en 1914, Renard reprend son article-manifeste initial et fait de Rosny la figure de proue du merveilleux-scientifique, c'est cette inventivité et la propension du romancier à explorer des espaces inédits et inconnus du roman qu'il loue. Faisant la critique de *La Force mystérieuse* qui va lui servir ensuite d'*exemplum* en faveur du merveilleux-scientifique, il évoque d'emblée les conclusions apportées par le roman à propos d'une mystérieuse « maladie de la lumière » :

L'auteur suppose que l'espace infini n'est pas seulement meublé des systèmes solaires que nous connaissons, mais encore d'univers invisibles, d'espèces variées, « tantôt susceptibles d'agir partiellement les uns sur les autres, tantôt d'une indifférence et même d'une perméabilité mutuelle à peu près complètes. Dans ce dernier cas, la coexistence des univers, quelle que soit leur proximité, ne donne lieu à aucun trouble perceptible, tandis que, dans le premier cas, des cataclysmes proportionnels aux analogies sont possibles<sup>651</sup>. »

En développant les autres éléments originaux du récit, il conclut : « Telles sont, merveilleuses et scientifiques, les idées de soutènement de *La Force mystérieuse* ». Si Renard se montre enthousiaste à ces idées, ce n'est pas tant pour le plaisir de la lecture qu'elles procurent, mais plutôt parce qu'il voit en ce roman l'application de ses propres thèses romanesques. Ainsi Rosny est pour lui un modèle à suivre :

---

<sup>650</sup> J.-H. Boex-Borel, *Le Pluralisme. Essai sur la discontinuité et l'hétérogénéité des phénomènes*, Paris, Félix Alcan, 1909, p. 257

<sup>651</sup> Maurice Renard, « Le Merveilleux scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné », *La Vie*, 15 juin 1914.

Il convient d'admirer sans réserve, une fois de plus, le génie inventif de M. J.-H. Rosny, l'altière originalité de ses thèmes et le souci qu'il fait voir de ne jamais développer que des concepts généraux<sup>652</sup>.

Ce « génie inventif » n'est pas qu'une flatterie adressée à un romancier en vogue, mais illustre la joie, en 1914, d'avoir trouvé en France un auteur-lige à même d'incarner l'esprit merveilleux-scientifique. C'est ainsi qu'il cite ensuite un discours de Raymond Poincaré qui annonce la remarque de Rosny de 1920, appelant de ses vœux une révolution romanesque similaire à la révolution scientifique :

La vraie science, a dit récemment M. Raymond Poincaré, lorsqu'elle s'attaque à l'inconnu, ne procède pas autrement que la poésie ; elle a besoin de cette illumination intérieure dont parlait déjà Faraday ; et si l'hypothèse n'est pas tout à fait peut-être ce que Guyau appelait un roman sublime, il arrive du moins qu'elle soit, chez le savant, une création presque instinctive, une sorte de vision subite de l'idée générale<sup>653</sup>.

Renard poursuit son étude du roman en expliquant pourquoi celui-ci est un parfait récit merveilleux-scientifique et en quoi son originalité, ainsi que celle de son auteur, révolutionnent le genre. Mais le fond de sa pensée se révèle dans sa conclusion, reprenant un ancien argument de Rosny :

Quant au reproche adressé aux inventions romanesques de heurter fatalement les lois scientifiques (sous peine d'être de véritables inventions), faut-il en tenir compte après ce qui précède, où il est rappelé implicitement que la science, avec tous ses principes et toutes ses lois, n'est qu'un abri provisoire modifié sans trêve dans toutes

---

<sup>652</sup> *Ibid.*

<sup>653</sup> Dans leur édition critique de cet article, Émilie Pézard et Hugues Chabot précisent ici : « Raymond Poincaré — à ne pas confondre avec le mathématicien et philosophe Henri Poincaré — est alors Président de la République. Le propos, extrait d'un discours prononcé au banquet annuel de la Société des poètes français, se poursuit par les phrases suivantes : « Quelle qu'elle soit, d'ailleurs, cette hypothèse scientifique n'est qu'un abri provisoire où notre raison range avec symétrie les vérités qu'elle a découvertes et contrôlées, et par-delà ces vérités, éparses ou ordonnées, par-delà les limites actuelles de la connaissance humaine, il reste, suivant le mot de Victor Hugo : "l'obscurité formidable du ciel serein". Il reste le mystère universel ; il reste l'infini. La part du poète est-elle donc si négligeable ? ». » Cité dans Maurice Renard, « Le Merveilleux scientifique et La Force mystérieuse de J.-H. Rosny aîné », *ReS Futurae* [Online], 11 | 2018. DOI : <https://doi.org/10.4000/resf.1215>

ses parties, un édifice prestigieux que le temps s’amuse à changer pierre à pierre, de fond en comble<sup>654</sup> ?

Alors que Rosny et Poincaré souhaitent que la littérature romanesque connaisse elle aussi une révolution similaire à ce qu’ont connu les sciences, Renard rappelle que celle-ci, « édifice prestigieux », n’est qu’un « abri provisoire » destiné à être transformé « de fond en comble » par les « inventions romanesques ». C’était précisément un des vœux formulés par Rosny face à Jules Huret en 1891 :

L’autre chose c’est une littérature plus complexe, plus haute... c’est une marche vers l’élargissement de l’esprit humain, par la compréhension plus profonde, plus analytique et plus juste de l’univers *tout entier* et des plus humbles individus, acquise par la science et par la philosophie des temps modernes<sup>655</sup>.

Autrement dit, ce que montre un roman comme *La Force mystérieuse*, et de façon plus générale les récits merveilleux-scientifiques de Rosny, est précisément le fait que la littérature moderne, au sens d’inventive, originale, est en mesure de transformer la science, et par extension notre perception du réel.

### **III. LE TRÉSOR DE MERANDE, MATRICE DU ROMAN D’AVENTURES ROSNYEN**

Dans cette partie, nous nous intéressons plus en détail à « un roman rare, réputé introuvable<sup>656</sup>, qui n’est connu que par le biais de versions tronquées et épuisées de longue date [qui] couvre, de surcroît, l’ensemble des différentes thématiques abordées par le Maître

---

<sup>654</sup> Maurice Renard, « Le Merveilleux scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné », *op. cit.*

<sup>655</sup> Jules Huret, *Enquête sur l’évolution littéraire*, *op. cit.*, p. 232.

<sup>656</sup> L’auteur (voir *infra*) renvoie ici à des commentaires de Laurence Sudret dans « Afriques imaginaires chez Jules Verne et J.-H. Rosny aîné », in *Otrante*, n°19-20, Kimé, 2006 et Jean-Pierre Picot dans « Amour lotus nymphée et nymphéas chez Rosny aîné », *idem.* : *Le Trésor de Mérande* y est considéré comme « extrêmement difficile à trouver », voire « rigoureusement introuvable ».

tout au long de sa carrière littéraire<sup>657</sup> », *Le Trésor de Mérande. Roman d'aventures contemporaines*. Le roman est publié en 1902 sous la signature d'Henri de Noville, un nom de plume retrouvé par Fabrice Mundzik pour la première fois dans les pages du journal *Le Gaulois* du 2 mars 1898 annonçant la publication d'un roman-feuilleton, encore inédit en volume, conjointement écrit par « MM. Rosny et Henri de Noville ». Publié d'abord dans *La Revue hebdomadaire* (sans le sous-titre) du 21 juin au 6 septembre 1902, il est édité en volume chez Plon en novembre de la même année. Selon Fabrice Mundzik, « il fut réédité en 1919 sous le nom J.-H. Rosny, ce qui semble indiquer qu'il s'agit d'une œuvre écrite par les deux frères et expliquerait les rééditions partielles<sup>658</sup> ». Ces différentes rééditions le sont avec des titres remaniés (*La Fortune lointaine*, 1908, *Le Trésor lointain*, 1926 et 1957, *Le Trésor dans la brousse*, 1931) et dans différentes versions : abrégée en 1926, tronquée (3 chapitres) et illustrée à destination d'élèves du Cours Moyen en 1938 et même adaptée en bande-dessinée en 1957. Toutes ces versions pourraient laisser penser qu'à l'instar de *Nell Horn* le récit pourrait être victime d'une construction romanesque confuse et chaotique, mais l'édition de référence<sup>659</sup> de Fabrice Mundzik, la seule accessible, conçue d'après l'édition Plon de 1902 signée « H. de Noville », ne présente aucune de ces difficultés.

## 1. L'appel de l'aventure : de la récompense à l'initiation

« Jacques Mérande n'a pas choisi son destin » explique Fabrice Mundzik / Xavier Phuziant dans une courte étude qu'il consacre à ce personnage<sup>660</sup>. Le héros et protagoniste du

---

<sup>657</sup> Fabrice Mundzik, « La Traversée des terres sauvages », in J.-H. Rosny aîné, *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, Les Moutons électriques, 2014, p. 8.

<sup>658</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>659</sup> J.-H. Rosny aîné, *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, La Légende des Millénaires, t. 2, Les Moutons électriques, 2014, 351 p.

<sup>660</sup> Xavier Phuziant, « Jacques Mérande, aventurier malgré lui », *Alglave et Jacques Mérandes, deux explorateurs méconnus*, Bibliogs, 2016, p. 3.



*Trésor de Mérande* ne devient aventurier que pour réaliser plusieurs quêtes qui lui sont conférées par deux personnages successifs : le père de Claire Desfontaine, la femme qu'il souhaite épouser, ne l'autorisera à se marier avec sa fille qu'à la seule condition qu'il parvienne à « quadrupler son capital en dix-huit mois » et son oncle décédé Philippe Mérande, qui lui révèle dans une lettre l'existence d'un trésor de diamants qu'il a caché dans la région de Tombouctou, dont il va falloir venger la mort. Tout comme pour *La Guerre du feu* dans laquelle Naoh doit trouver le feu pour sauver sa tribu et épouser Gammla, la résolution de deux objectifs passe par la réalisation d'un seul et même exploit. Cependant, là où dans *La Guerre du feu* ces objectifs vont de pair (« Faouhm n'a qu'une langue. Si tu ramènes le Feu, tu auras Gammla, sans donner aucune rançon en échange. Tu seras le fils de Faouhm<sup>661</sup> ») et correspondent tous les deux à une intention du héros (vouloir sauver sa tribu et obtenir en récompense la fille du chef dont il est amoureux), Jacques Mérande n'a pas l'obligation de vivre une aventure pour obtenir le droit d'épouser Claire Desfontaine et ce n'est que dans un second temps qu'il apprend la disparition de son oncle. Si nous rejoignons les propos de Fabrice Mundzik qui rapproche ces deux romans (« [ils] décrivent des voyages initiatiques : le héros doit prouver sa valeur, démontrer son ingéniosité et sa persévérance, grandir, évoluer, survivre aux épreuves<sup>662</sup> »), Jacques Mérande se distingue de Naoh car l'aventure chez lui n'est pas innée, ce qui le fait douter de sa capacité à accomplir la quête qui lui est confiée : « Se connaît-on jamais soi-même ? Peut-être, en vérité, suis-je un homme sans grande volonté », déclare-t-il au moment de faire ses adieux à la femme qu'il aime. En réalité, l'aventure n'est qu'accessoire, secondaire : ce qui importe au père de Claire Desfontaine est de le voir transformer un capital, pas de réaliser un exploit héroïque. S'il parviendra finalement à réaliser en même temps la transformation d'un capital et un exploit héroïque, ce sera grâce à l'impulsion donnée par la découverte de la lettre testamentaire de son oncle. Cette

---

<sup>661</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Guerre du feu*, Plon, 1920, p. 10.

<sup>662</sup> Xavier Phuziant, « Jacques Mérande, aventurier malgré lui », *op. cit.*, p. 4.

question que se pose le héros en devenir révèle ainsi que l'esprit aventurier relève de l'acquis et non de l'inné. Le récit consistera donc à montrer que la quête qui lui est confiée est avant tout métaphorique : l'aventure vécue est surtout intérieure ; les méandres du récit viatique permettront l'introspection qui le fera se réaliser en tant qu'aventurier. Là où Naoh reviendra auréolé de gloire après avoir vaincu son féroce alter-ego Aghoo en combat singulier et fort de la connaissance de la maîtrise du feu, Jacques Mérande, lui, sera passé du stade de l'adolescence à l'âge adulte :

Il n'y a pas un homme sur cent mille qui trouve la femme qu'il élirait entre toutes – et j'avais trouvé cette femme. Ah ma vie aurait été trop belle... Il faut rentrer dans le rang, pauvre homme !

L'idée du suicide le hanta : il lui fut presque doux de se voir rendre à la terre pour dormir le grand sommeil. Mais se révoltant de toute la force de sa jeunesse et de sa volonté :

- Je lutterai ! Vouloir c'est pouvoir. *Je veux*<sup>663</sup> !

Jeune homme de bonne famille habitant rue des Belles Feuilles, non loin de l'avenue Henri-Martin à Paris, il commence par se révolter, indigné par cette décision inique. Mais, plutôt que de se laisser vaincre par l'indolence de son éducation, il trouve en lui les ressources d'une pulsion vitale, l'atavisme d'un *struggle for life* qui a amené tous ses ancêtres à se dépasser dans la lutte pour la survie<sup>664</sup>. Cette résolution présentée comme une maxime pourrait ainsi s'appliquer à tous les aventuriers rosnyens ; avec cette spécificité chez Jacques Mérande que sa lutte ne sera pas entièrement contre son environnement, à l'image de Naoh ou de Targ, mais essentiellement contre lui-même. L'appel de l'aventure n'est donc pas externe,

---

<sup>663</sup> Henri de Noville [J.-H. Rosny aîné], *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, Les Moutons électriques, 2014, p. 17.

<sup>664</sup> Voir à ce propos Jean Guillaume Lanuque, « Le fatalisme darwinien d'un vitaliste empathique », *Quinzinzilli*, n°18, 2021 ainsi que Fanny Roblès, « Of Cavemen, « Struggleforlifeurs », and Deep Ecology : J.-H. Rosny aîné's Literary Response to Darwin and Human Evolution », in Thomas Glick & Elinor Shaffer (ed.) *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*, vol. 4., New York & London: Bloomsbury, 2014, p. 458-480.

mais interne et correspond à un besoin vital. Signe que le cheminement de l'aventure ne va pas se faire uniquement à l'extérieur, les premiers chapitres consistent en un long prologue et c'est relativement tard que l'aventure dans l'ailleurs commence : dans *La Mort de la Terre*, celle-ci a commencé au cours des millénaires qui séparent la diégèse du présent de l'écriture du récit ; dans *Les Navigateurs de l'Infini* c'est l'arrivée sur Mars qui ouvre le roman et l'aventure ; dans *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*, seule la lecture d'une lettre qui va justifier le lancement d'une expédition repousse le début de l'aventure ; ici, l'aventure commence dans Paris avec la résolution d'une énigme métatextuelle puis de la constitution d'une équipe de co-aventuriers.

## 2. Une aventure avant l'aventure : l'énigme cryptographique

La réception de la lettre de Philippe Mérande qui annonce sa mort imminente de la main de bandits s'accompagne d'un feuillet codé indéchiffrable pour le jeune homme qui aura besoin de l'aide d'un oncle maternel pour le décrypter : « Jean-Alfred Salvayre, membre de l'Académie des Sciences, officier de la Légion d'honneur<sup>665</sup> », authentique Savanturier et précieux allié pour la suite de l'aventure. Les capacités particulières de Salvayre seront très vite utiles pour la résolution de l'énigme laissée par Philippe Mérande qui fait penser, non sans une certaine ironie relevée par un des personnages, au *Scarabée d'or* d'Edgar Allan Poe :

Ce qu'il y a d'in vraisemblable dans le conte de Poe, c'est la découverte du vieux parchemin. Pour le reste, la cryptographie est tout ce qu'il y a de plus commun en finance, en politique, en amour. Chaque jour des milliers d'êtres communiquent au moyen d'une écriture secrète quelconque... témoin la quatrième page des journaux<sup>666</sup> !

---

<sup>665</sup> Henri de Noville [J.-H. Rosny aîné], *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, Les Moutons électriques, p. 20.

<sup>666</sup> *Ibid.*

L'ironie vient du fait que ce texte a été traduit par les frères Rosny et publié chez Dentu dans la Petite collection Guillaume en 1892<sup>667</sup>, soit dix ans avant *Le Trésor de Mérande*. Dans les deux romans, il est question d'énigme cryptographique dont la résolution nécessite un support visuel pour le lecteur. Ainsi l'on peut lire dans le Poe traduit par les frères Rosny<sup>668</sup> :

et représentant les inconnus par des points, nous pouvons lire :

th . rtee.

arrangement qui suggère immédiatement le mot *thirteen* et qui nous donne deux nouveaux caractères *i* et *n*, représentés par 6 et \*.

« Nous reportant maintenant au début du cryptogramme, nous trouvons la combinaison :

53 ++ +

« Traduisant comme précédemment, nous obtenons :

good

ce qui nous prouve que la première lettre est A, et que les deux premiers mots sont : *A good*.

« Il est temps maintenant que nous arrangeons notre clef, dans la mesure de nos découvertes, sous forme de table, afin d'éviter toute confusion :

5 représente a

+ — d

8 — e

3 — g

4 — h

6 — i

\* — n

+ — o

+ — r

( — t

; —

« Nous n'avons pas, ainsi, moins de dix des lettres les plus importantes, et il serait inutile de développer les détails de la solution. J'en ai dit assez pour vous convaincre que les chiffres de ce genre sont facilement solubles, et pour vous donner un aperçu de l'analyse détaillée de leur déchiffrement. Mais soyez certain que le spécimen que nous avons sous les yeux appartient à l'espèce la plus simple

Et dans *Le Trésor de Mérande* une explication similaire<sup>669</sup> en trois temps (énigme, table de décryptage, traduction) :

<sup>667</sup> Le texte a récemment été réédité : Edgar Allan Poe, *Le Scarabée d'or* (Traduit par J.-H. Rosny et illustré par Mittis), Flatland, coll. « Les Cahiers archéobibliographiques », 2021.

<sup>668</sup> Edgar Allan Poe (traduction J.-H. Rosny), E. Dentu, « Petite Collection Guillaume », 1892, p. 110-111.

<sup>669</sup> Henri de Noville [J.-H. Rosny aîné], *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, op. cit., p. 30-31.

.....  
 .....  
 .....  
 .....

Si l'on consulte alors l'alphabet Morse, on traduit : *Poursuivi depuis plusieurs jours et...*

Il n'y a plus qu'à appliquer la même méthode au reste du document. C'est l'affaire d'une demi-heure pour le *vulgum pecus*. Un télégraphiste, averti, ferait la traduction en cinq minutes.

— C'est égal, fit Jacques avec admiration, vous avez été joliment ingénieux !  
 — Pour un profane, répondit l'oncle, ce n'est vraiment pas trop mal. Mais un bon cryptographe n'en serait pas autrement fier.

LETTRES	SIGNES	LETTRES	SIGNES
a	· —	ü	· · — —
b	— ···	v	·· · —
c	— · — ·	w	· — — —
d	— · ·	x	— · · —
e	·	y	— — — —
é, è ou ê	· · — · ·	z	— — — · ·
f	· · — ·	ch	— — — —
g	— · — ·		
h	····		
i	· ·		
j	· — — —	CHIFFRES	
k	— · — ·		
l	— · · ·	1	· — — — —
m	— — —	2	· · — — —
n	— ·	3	····
o	— — —	4	· · — — —
ö	— — — ·	5	····
p	· — — ·	6	— · — · —
q	— — — —	7	— · — · ·
r	· — ·	8	— — — · ·
s	···	9	— — — —
t	—	0	— — — —
u	· · —		

L'avantage général de ce système cryptographique est de *doubler* la clef et, en même temps, de fournir un rythme propre à dérouter, puisque fréquemment une même lettre peut être figurée par deux, trois et même quatre nombres. Par exemple, le *b*, une barre et trois points, sera représenté en chiffres par 53, par 512, par 521 ou par 5111 ; — le *j* un point et trois barres, peut s'écrire 17, ou 156, ou 165, ou enfin 1555. Si nous prenons le document, les premiers nombres sont :

161,7 25,151 12,2592 35920 52,191551 115,293 1551,152 1159392,190 25,15193017 79115,9 151,30195

En ôtant les signes morts, les 0, les 9, les points et les virgules, et en les remplaçant par des blancs, nous obtenons :

161 7 25 151 12 25 2 35 2 52 1 1551 115 2 3 1551 152 115 3 2 1 25 151 3 17 7 115 151 3 1 5

Transformons ensuite ces chiffres en groupes de barres et de points, nous écrivons :

Le lecteur est ainsi convié à participer à la résolution de l'énigme cryptographique, aussi bien en se substituant aux personnages et en jouant le rôle du cryptographe qu'en vérifiant l'exactitude du déchiffrement une fois la clef donnée. Ce procédé n'est bien sûr pas unique dans l'histoire de la littérature, mais, comme le montre la sélection du cryptographe et mathématicien Didier Müller<sup>670</sup>, il s'agit d'un dispositif que l'on retrouve notamment dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, majoritairement dans des récits d'aventures. Citons par exemple ce qui s'apparente à une farce de la part de Balzac dans *Physiologie du mariage* tout en rappelant que si Balzac avait été imprimeur, Rosny fut télégraphiste à Londres pendant plusieurs années<sup>671</sup> :

La Bruyère a dit très-spirituellement : — « C'est trop contre un mari que la dévotion et la galanterie : une femme devrait opter. »

L'auteur pense que la Bruyère s'est trompé. En effet, ennaissu s, aemole Géac daienétunt edvnrasime ch'eeul, ditaolml pedcquaets-éice eYéheu Uradime rnuon : stpacru Vetrdvat, nqdeepecma Suoop Luampoam gecpuline Pruouet Yadqq'taereastusan ooutC enreaeilouts !teAlèèllBa eeel, coeneoc hmurpd'nér mntriala sssreq'lurten eprtéehj Sten Daues oielluupl grioraetYness. verèattndsolelàsoi<sup>672</sup>.

Ou encore pêle-mêle, *Horace* de Corneille (un acrostiche aux vers 444 à 450 qui révèle « SALECUL ») ; *Les Compagnons du silence* de Paul Féval— « RI<sup>2</sup>M<sup>2</sup> - OI<sup>2</sup>A<sup>3</sup>I<sup>2</sup>MA<sup>4</sup>I<sup>2</sup>M<sup>2</sup> - I<sup>2</sup>INA<sup>5</sup>OI<sup>2</sup>A<sup>3</sup>O » qui devient une fois décodé « Les ténèbres écoutent » ;

<sup>670</sup> Didier Müller, *Ars Cryptographica* [en ligne], « La cryptographie dans l'art et la littérature », 2021. URL = <https://www.apprendre-en-ligne.net/crypto/litterature/index.html>. (Consulté le 22/02/2022 – un palindrome en guise de date). Voir aussi Didier Müller, *Les codes secrets décryptés* (3<sup>e</sup> éd.), Nymphomath Editions, 2018, 402 p. ou encore André Lange & Émile-Arthur Soudart, *Traité de Cryptographie*, Paris, Librairie Felix Alcan, 1925, 372 p.

<sup>671</sup> Outre l'utilisation du code Morse dans *Le Trésor de Mérande*, dans *Les Navigateurs de l'Infini* une note de bas de page de l'auteur nous informe que : « Le système Morse, qui peut s'adresser à la vue, à l'ouïe, au tact, même à l'odorat et au goût, qui peut utiliser tous nos mouvements, employer presque toutes les énergies perceptibles. » Dans sa suite, *Les Astronautes*, les aventuriers parviennent à communiquer avec une race extra-terrestre cyclopéenne, les Éthéraux, grâce à ce même code. Dans ses documents personnels, manuscrits et notamment dans son *Journal*, Rosny garde même l'habitude de prendre des notes écrites en code Morse, obligeant le jeune chercheur à fouiller des archives, accompagné de sa table de correspondances.

<sup>672</sup> Honoré de Balzac, *Physiologie du mariage*, Médiation XXV, *Œuvres complètes de H. de Balzac*, A. Houssiaux, 1855, p. 563-564.

des runes décryptées par le professeur Lidenbrock dans *Voyage au centre de la Terre*<sup>673</sup> ; ou encore, toujours chez Verne, trois manuscrits qui, une fois superposés et traduits de plusieurs langues différentes donnent l'indication du lieu du naufrage d'un bateau dans *Les Enfants du Capitaine Grant* ; une idée que reprendra Hergé dans *Le Secret de la Licorne*. Ce dernier exemple nous ramène au *Trésor de Mérande* puisque la résolution de l'énigme intervient au tout début du récit et lance l'aventure avant même que les personnages ne quittent leur domicile. Nous retrouvons là une caractéristique du roman d'aventure exclue par les deux définitions suivantes, l'une proposée par Maurice Renard dans un article qui vise, sans le nommer, *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle* tout en évoquant le lieu de l'action du *Trésor de Mérande*, et l'autre par Lauric Guillaud :

Qui dit roman d'aventures sous-entend voyage, expédition, fuite, ou, à tout le moins, changement de pays. On peut avoir des aventures à Tombouctou sans quitter Tombouctou pour y être la proie de l'aventure. Et plus le héros aura fait de chemin pour s'aventurer à Tombouctou, plus ses tribulations mériteront d'être nommées aventures<sup>674</sup>.

L'essence même de la fiction, c'est l'aventure. Même s'il est toujours lié au voyage, le roman d'aventure privilégie les virtualités de l'imaginaire au détriment de la précision scientifique, topographique ou historique. C'est le triomphe du hasard dans un « ailleurs » géographique et temporel illimité, destiné à éprouver exhaustivement l'homme, victime ou héros potentiel<sup>675</sup>.

Toutes deux s'accordent sur la nécessité un récit d'aventure qui se déroule « ailleurs », en opposition donc à « chez soi ». C'est effectivement dans cet *ailleurs* que se déroulent

---

<sup>673</sup> Le roman de Rosny peut d'ailleurs être vu comme une antithèse de ce roman vernien : alors que chez Rosny l'énigme cryptographique permet au héros de se préparer à l'aventure, Alex, le narrateur et neveu du professeur Lindenbrock refuse cet attrait au point même de cacher la résolution de l'énigme à son oncle afin de l'empêcher de partir et avoir ainsi à l'accompagner. Chacune des péripéties périlleuses de *Voyage au centre de la Terre* sera d'ailleurs l'occasion de rappeler l'envie de retourner chez lui, tandis que chez Rosny ces situations renforcent l'envie des protagonistes rosnyens de vivre une vie d'aventures.

<sup>674</sup> Maurice Renard, « Du roman d'aventures et de J.-H. Rosny aîné », *L'ami du livre*, n°13, 1<sup>er</sup> novembre 1923, p. 2.

<sup>675</sup> Lauric Guillaud, *Des Mines du roi Salomon à la quête du Graal*, Michel Houdiard Éditeur, 2014.

l'ensemble des récits d'aventures rosnyens, tant géographique (essentiellement en Afrique et dans les forêts d'Asie ainsi qu'en Amérique du sud) que temporel pour les romans préhistoriques et d'anticipation. La particularité du *Trésor de Mérande* est qu'avant d'explorer les environs de Tombouctou, les personnages vivent une aventure tout aussi palpitante, quoique moins périlleuse, au cœur même de Paris. Dans *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle* le récit s'ouvre sur la réception d'une lettre (non cryptée) qui annonce une incroyable découverte et pousse les personnages à organiser une expédition pour l'Afrique, et si nous retrouvons le même procédé d'une missive à l'origine de l'aventure, l'ellipse temporelle et géographique est telle que l'aventure donne l'impression de démarrer presque *in medias res* par la rencontre de ces aventuriers avec une famille de gorilles au cœur de l'Afrique. Fort de cette première aventure, Jacques Mérande se sent déjà métamorphosé et revigoré quant aux doutes qui avaient pu l'envahir au début du récit. Signe de cette transformation, sa résolution n'est plus au futur (« Je lutterai ») mais appartient, immédiatement après la résolution de l'énigme, au temps du récit :

Quand il s'éveilla au matin, il lui sembla que la soirée de la veille était un rêve. Mais bien vite la réalité s'imposa à lui, extraordinaire, prodigieuse : son imagination s'hypnotisait sur ce trésor immense dont il était le maître, et qui pouvait, qui devait lui donner le bonheur. L'espérance et l'enthousiasme gonflaient sa poitrine. Jeune et plein de force, il se riait des difficultés, il niait qu'aucune pût résister à son énergie et à son courage<sup>676</sup> !

De plus, l'évocation d'une réalité « extraordinaire, prodigieuse » rend l'expérience de la résolution de l'énigme cryptographique aussi riche que l'aventure qui l'attend au cœur de l'Afrique dont il ne connaît pour l'heure presque rien. C'est en quelque sorte une aventure avant l'aventure, qui lui permet d'appréhender toutes les embûches à venir, tout en lui conférant la certitude de posséder déjà le trésor. Néanmoins, ce que souligne Lauric Guillaud

---

<sup>676</sup> Henri de Noville [J.-H. Rosny aîné], *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, op. cit., p. 31.



c'est que l'aventurier peut tout à la fois être le conquérant et la proie de l'aventure et il ne suffit pas d'être soi-même un aventurier accompli pour réaliser la quête qui l'attend : il est donc nécessaire de s'entourer d'une équipe aux compétences suffisamment diversifiées pour parer à toutes les éventualités.

### 3. La constitution d'une équipe : un modèle romanesque ?

Fort de cette transfiguration, Jacques Mérande sera donc le meneur, celui dont l'énergie et le courage rendront possible la traversée « de grands fleuves, de déserts, de forêts vierges, de marécages<sup>677</sup> » et dont il a la vision lui permet d'incarner la progression de la civilisation qui s'oppose à la sauvagerie de la nature, notamment dans le procès qui sera fait aux assassins de son oncle à la fin du roman. Il est en cela accompagné de son oncle Jean-Alfred Salvayre qui a résolu l'énigme cryptographique, et qui est présenté comme « un cerveau de génie [...] qui ne se passionnait que pour les recherches profondes<sup>678</sup> ». Désintéressé par les titres et les honneurs, ses connaissances et son esprit scientifique seront essentiels lorsqu'il faudra faire face à l'inconnu. Jacques Mérande retrouve en outre un camarade d'école, Gabriel Montrose, qui possède « une acuité de regard presque insupportable, et d'une telle portée [qu'il] apercevait à l'œil nu, comme on dit de certains Peaux-Rouges, les satellites de Jupiter<sup>679</sup> ». Tireur d'élite, doté de capacités physiques impressionnantes, il est l'archétype de l'aventurier occidental, capable de faire face aux terribles dangers d'une nature sauvage, tel un Tarzan, un Allan Quatermain, un Indiana Jones ou encore un Gil Blas, comme il se décrit lui-même :

---

<sup>677</sup> *Ibid.*

<sup>678</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>679</sup> *Ibid.*, p. 31.

[J'ai] vécu une vie d'aventures et d'expédients qui me gênait un peu pour me faire reconnaître de mes anciens condisciples. À l'école déjà, tu te rappelles, j'étais un irrégulier. Je suis plus irrégulier que jamais, mon ami, – un Gil Blas perdu dans le dix-neuvième siècle. Aussi bien en ai-je soupé, comme on dit à Montmartre. Ce vieux monde me repousse. Je vais aller voir ailleurs s'il n'y a pas une place pour les gens aventureux et de bonne volonté<sup>680</sup>.

Et de poursuivre un peu plus loin :

J'ai rassemblé miette à miette un petit capital qui pourra me transporter dans le Far-West, le Bocage australien, la brousse ou la forêt, peu m'importe. Je veux vivre... ou mourir. L'existence végétale que je mène me met au désespoir<sup>681</sup>.

Jean-Marie Steillan note à propos de ce personnage qu'il est « comme un *picaro* égaré dans un monde moderne et désenchanté. [...] [II] se sait héros intertextuel et rend hommage à ses pères littéraires : "Je vis pour la première fois ! Jamais je n'aurai plus le courage de m'enfermer dans un pays civilisé... Ah ! ils ne m'ont pas déçu, ceux qui nous ont grisés de récits de voyage... ceux qui firent palpiter si violemment nos cœurs quand nous avions seize ans : les Chateaubriand, les Cooper, les Daniel de Foë<sup>682</sup>" ».

Nous nous rappelons qu'en 1921, dans une de ses chroniques pour *Comoedia* Rosny déclarera être tombé dans le roman d'aventures à l'âge de neuf ans avec *Le Diable boiteux*, d'Alain-René Lesage ; son Gabriel Montrose est ainsi un décalque d'un autre personnage de Lesage. Contrairement à Jacques Mérande qui deviendra aventurier pour résoudre une quête, Gabriel Montrose est né pour être aventurier, tout en ayant conscience de l'être ni à la bonne époque ni dans le bon lieu. Peut-être pouvons-nous aussi voir en ce personnage une illustration du fantasme autobiographique de Rosny qui lui aussi aurait aimé s'éloigner de Montmartre pour vivre une vie d'aventures aux quatre coins du monde ? Le destin de ce

---

<sup>680</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>681</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>682</sup> Jean-Marie Steillan, *Aux sources du roman colonial (1863-1914) : l'Afrique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Éditions Kharthala, 2006, p. 148.

personnage dans la suite de l'intrigue sera la réalisation de ce fantasme car il fera la rencontre d'une femme africaine, Dioula, dont le narrateur dit qu'il « l'avait conquise corps et âme ; chaque battement de cœur de la gentille noire était une palpitation de tendresse<sup>683</sup> », qu'il épousera et qui l'accompagnera dans la suite de ses aventures après la fin du roman.

La constitution de cette équipe s'apparente à un stéréotype récent des fictions populaires, notamment au cinéma et à la télévision depuis *L'Agence tous risques* jusqu'au *Marvel Cinematic Universe*, dans lequel les membres d'un groupe de héros possèdent tous un atout particulier qui leur confère un rôle dans le groupe et dont la complémentarité rendra le groupe invincible. Avec ces trois personnages aux qualités affirmées, Rosny reprend le modèle dumasien des *Trois Mousquetaires* : le chef charismatique et sage, Athos ; le séducteur raffiné, Aramis ; l'homme d'action, Porthos ; le futé et impétueux, d'Artagnan. Toutes ces qualités se retrouvent distribuées parmi les membres de l'équipe du *Trésor de Mérande* et complétées plus tard avec les apports de nouveaux personnages, anciens ennemis et nouveaux alliés.

#### 4. Une autre inspiration romanesque : le Western.

Dans son article sur Jacques Mérande cité plus haut, Fabrice Mundzik relève que « *Le Trésor de Mérande* s'apparente, par de nombreux aspects, au Western<sup>684</sup> ». Nous avons déjà évoqué la passion que Rosny entretenait pour le Far West et sa lecture des romans de James Fenimore Cooper quand il était jeune, dans le *Comoedia* du 22 juin 1920 ; l'hypothèse que nous formulons ici est que *Le Trésor de Mérande*, en proposant une exploration au cœur de l'Afrique sub-saharienne, consiste en réalité en un Western qui reprendrait en majorité les

---

<sup>683</sup> Henri de Noville [J.-H. Rosny aîné], *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, op. cit., p. 136.

<sup>684</sup> Xavier Phuziant, « Jacques Mérande, aventurier malgré lui », *Alglave et Jacques Mérandes, deux explorateurs méconnus*, Bibliogs, 2016, p. 6.

codes de ce genre romanesque très en vogue au dix-neuvième siècle mais transposé dans une ère géographique où la Frontière à repousser est celle des colons européens.

Dans ce roman d'exploration nous trouvons une différence majeure avec ce que l'on peut lire dans un récit similaire chez Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, où la réalisation de la quête scientifique (remonter le Nil jusqu'à sa source) est bien un défi d'exploration, tandis que chez Rosny, il s'agit aussi de montrer l'exotisme d'une destination inaccessible et, précisément, en dehors des frontières de la civilisation, ce qui est aussi un grand thème du Western. Cette différence notable avec ce premier roman vernien est en quelque sorte confirmée par Matthieu Letourneux qui voit une différence entre l'aventure géographique (le déplacement aussi évoqué par Renard et Guillaud) et l'aventure en tant que telle qui est au cœur de l'intrigue romanesque :

À l'origine, on ne parle de roman d'aventures que pour ce qu'on pourrait définir aujourd'hui comme les romans d'aventures géographiques. Mais en préférant l'expression « roman d'aventures » à celle d'« aventures et voyages », on glisse de la simple description d'un contenu vers une définition plus formelle : il ne s'agit plus tant de mettre l'accent sur l'exotisme que sur l'événement aventureux comme principale unité formelle et thématique de l'intrigue<sup>685</sup>.

Ainsi, l'exploration des alentours de Tombouctou est-elle vue dans *Le Trésor de Mérande* comme une façon de propager la civilisation par trois moyens différents : à partir d'un avant-poste récemment conquis<sup>686</sup> (Tombouctou), découvrir un territoire encore inexploré par l'homme occidental ; vaincre la menace indigène (les Touaregs) ; débarrasser la région de bandits occidentaux peu scrupuleux (les assassins de Philippe Mérande). Nous pouvons voir là une reprise des codes du Western, où il s'agit toujours de repousser plus loin la Frontière vers l'Ouest en précédant l'arrivée du chemin de fer, et de résoudre le « problème

---

<sup>685</sup> Matthieu Letourneux, « Les mésaventures d'un genre. Évolution du roman d'aventures de 1920 à 1950. », *Le Rocambole*, n°17, hiver 2001, p.24-25.

<sup>686</sup> Voir *infra* la section sur la source génétique du roman.

indien<sup>687</sup> » tout en empêchant les bandits de coloniser des territoires encore sauvages. Ces codes ont un fond historique qui sont tous les trois rappelés par James Wilson en 1998 :

Au cours de la décennie qui a suivi l'indépendance, les problèmes économiques, la spéculation effrénée et les disputes relatives aux titres de propriété ont poussé de plus en plus de colons vers l'ouest, en quête de nouvelles terres, maintenant les États-Unis dans un état de guerre permanent contre les Indiens<sup>688</sup>.

Le cœur de l'aventure porte bien sur le dépassement de la *Frontière* et nous renvoyons sur cette question à la passionnante étude d'Emmanuel Dubosc consacrée au Western chez Gustave Aimard :

Déjà, l'époque de Fenimore Cooper n'est plus celle des grandes découvertes : les célèbres explorateurs Lewis et Clark ont traversé le continent nord-américain jusqu'à la côte Pacifique dans les premières années du siècle, amenant dans leur sillage de nombreux voyageurs européens. [...]

Ce discours de l'extrême limite est réinvesti par le roman d'aventures, et notamment par le roman de l'Ouest, sous la forme du confins. Face à l'avancée inexorable de la Frontière et à la destruction d'un peuple et de ses coutumes, les lieux retirés de la civilisation, c'est-à-dire exempts de toute trace de corruption, prennent une valeur symbolique : ils sont la dernière preuve qu'une autre humanité, sauvage, a vécu puis disparu ; ils témoignent d'une époque et d'un monde qui ne sera bientôt plus<sup>689</sup>.

« L'avancée de la Frontière » ici évoquée et que nous reprenons à notre compte dans notre analyse du roman de Rosny renvoie à la célèbre conférence de l'historien américain Frederick Jackson Turner qui, en 1893, « met en lumière le rôle de l'Ouest dans la construction de la nation américaine [et] voit un lien entre la formation de la nation et du peuple américains, d'une part, et l'expérience de la Frontière, d'autre part. Cette dernière

---

<sup>687</sup> Nous empruntons l'expression (et ses guillemets) à Emmanuel Dubosc (voir *infra*).

<sup>688</sup> James Wilson, *La terre pleurera, une histoire de l'Amérique indienne*, Albin Michel, coll. Terre Indienne, 2002 [éd. américaine 1998], p. 202.

<sup>689</sup> Emmanuel Dubosc, *Aventure, idéologie et représentation du monde indien chez Gustave Aimard*, Mémoire pour l'obtention de la maîtrise de Lettres Modernes, sous la direction de M. Gérard Gengembre, professeur de littérature française à l'université de Caen. En ligne : <https://www.bmlisieux.com/inedits/aimard01.htm> (consulté le 23/02/2022).

renvoie au peuplement de l'Ouest<sup>690</sup> ». En effet, selon Turner « l'existence d'une zone de terres libres, son recul constant, et l'avancée du peuple américain vers l'Ouest expliquent le développement américain<sup>691</sup> », ce qui nous renvoie directement au *Trésor de Mérande* et au récit de cette expédition qui va permettre l'expansion de l'Empire colonial français : à l'arrivée des personnages à Tombouctou, le narrateur raconte l'histoire récente de la ville, précisant qu'en 1895 « Tombouctou la fabuleuse, Tombouctou l'opulente, râlait son agonie sous l'étreinte meurtrière de ses conquérants [les Touaregs] », puis, dans un paragraphe monophrastique, « La France vint la délivrer<sup>692</sup> ». La lettre annonçant la mort de Philippe Mérande étant datée de 1897, le récit se déroule en 1898 (« En cette année 1898<sup>693</sup> ») ce qui inscrit les aventures de Jacques Mérande et ses compagnons dans des problématiques tout à fait contemporaines<sup>694</sup> de l'Empire colonial français, puisque c'est entre 1903 et 1904 que fut tracée la frontière entre le Niger et le Nigeria, suite à une expédition menée par le commandant Moll<sup>695</sup>.

Partageant avec le genre du Western la thématique de la Frontière, *Le Trésor de Mérande* reprend ainsi plusieurs de ses passages obligatoires. Ainsi, immédiatement après le prologue, l'action démarre le long du fleuve Niger dont le narrateur peint « la vie magnifique et monstrueuse » à l'image de scènes évocatoires des récits préhistoriques, où les Touaregs sont décrits de façon similaire aux Indiens d'Amérique (« Quelques-uns fumaient une pipe recourbée ; d'autres, les yeux momentanément découverts, épiaient la vaste étendue du

---

<sup>690</sup> Frédéric Leriche, « Chapitre 2. L'Ouest et l'identité américaine », *Les Etats-Unis. Géographie d'une grande puissance*, sous la direction de Leriche Frédéric. Armand Colin, 2016, p. 31-42.

<sup>691</sup> “The existence of an area of free land, its continuous recession, and the advance of American settlement westward, explain American development.” F. J. Turner, « *The Significance of the Frontier in American History* », 1893, cité par Frédéric Leriche, *op. cit.*; traduction : Nathalie Massip.

<sup>692</sup> Henri de Noville [J.-H. Rosny aîné], *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>693</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>694</sup> Rappelons que le roman est sous-titré « Aventures contemporaines ».

<sup>695</sup> Philippe Bonnichon et Pierre Gény, *Présences françaises outre-mer XVI<sup>e</sup> : XXI<sup>e</sup> siècles*, Karthala, 2012, p. 616. Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Empire\\_colonial\\_français](https://fr.wikipedia.org/wiki/Empire_colonial_français).

fleuve ») et un hippopotame nommé un « cheval aquatique » est comparé au « buffle dans la prairie ». La scène se termine par l'annonce d'un péril : « Le crépuscule allait descendre sur le fleuve. [...] Les chevaux accoururent, et les bandits, s'étant mis en selle, galopèrent vers le nord, où les attendait la troupe sinistre des hommes voilés<sup>696</sup> ». Quelques pages plus loin, les bandits attaqueront la caravane de l'expédition (telle une horde sauvage, pour reprendre le titre du film de Sam Peckinpah) et ceux-ci s'en sortiront victorieux grâce à l'habileté héroïque des aventuriers :

Jacques, arrachant une sagaie à un Boso défaillant, se précipitait comme la foudre, tandis que, plus lesté que le plus lesté des Touaregs, Montrose, deux revolvers aux poings, bondissait dans la mêlée en fracassant les poitrines et les visages. Salvayre, caché derrière une caisse, tirait à loisir. Ce fut la fin. Six Touaregs lâchèrent pied<sup>697</sup>.

La description d'une nature sauvage, hostile et stérile apparaît comme une autre façon de placer le récit dans un imaginaire visuel outre-Atlantique : « La plaine est nue » prévient un guide de l'expédition, prévenant les explorateurs occidentaux du danger de passer par une zone aride. La traversée de la région, pénible, est récompensée par l'arrivée dans des collines dont les hauteurs de granit produisent une ombre salvatrice avant de découvrir un paysage presque idyllique en comparaison :

Peu à peu, cette route naturelle s'élargit, on commençait d'apercevoir de confuses verdure.

- Un arbre ! s'écria Montrose.

C'était vrai. Sur un pan de ciel bleu, un palmier, un palmier bien vert, grandissait à mesure qu'avancait la caravane. Et cette apparition dilatait l'âme des voyageurs. C'était la vie, après tant de sécheresse morose, après tant d'étendues mortuaires ; c'était la fraîcheur, la force, l'espérance.

---

<sup>696</sup> Henri de Noville [J.-H. Rosny aîné], *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, op. cit., p. 38-41.

<sup>697</sup> *Ibid.*, p. 57.

- C'est beau, un arbre ! fit naïvement Mérande... Rien que la vue de celui-ci évoque toute la poésie de la terre<sup>698</sup> !

Rosny reprend ici une des autres thématiques phares du Western, le péril de la chaleur et de la soif, en adaptant son propre style et ses propres idées littéraires. Plutôt que de décrire les souffrances endurées par les personnages, la découverte de l'arbre, élément primitif vital, est à l'origine d'une hybridation générique avec le récit préhistorique par l'évocation d'une poésie naturelle et d'une résurgence de souvenirs ataviques : « L'arbre, c'est le premier bienfaiteur de l'homme ! s'écria Montrose avec enthousiasme. Sans l'arbre, sans la forêt, les grands singes dont nous descendons n'auraient jamais pu vivre ! Il leur donnait le couvert et le coucher, le fruit et la demeure, il les mettait à l'abri des fauves... Et nous en avons bien gardé le sentiment<sup>699</sup>. » L'émerveillement face à la beauté naturelle et sauvage annonce la crise de poésie de la découverte du paysage martien au début des *Navigateurs de l'Infini* :

Dans l'air raréfié, le crépuscule devait être plus bref encore que dans les régions tropicales de notre terre. Au fond de l'Occident, la fournaise solaire croulait ; elle demeura un moment suspendue entre deux montagnes et à peine eut-elle disparu que les étoiles scintillèrent dans un ciel incomparablement pur. Ce spectacle était semblable, en somme, à celui que nous avons vu pendant tous les jours de notre voyage, mais, sur cette terre lointaine, il détermina une petite crise de poésie chez Jean, un flux d'épithètes et, je crois, la récitation de quelques vers<sup>700</sup>.

Nous nous retrouvons en quelque sorte face à une triple hybridation générique : le roman de préhistoire, le Western, le roman d'anticipation.

De façon anachronique, on peut aussi discerner dans ce roman une autre hybridation à l'intérieur du genre du Western à travers la catégorie plus spécifique du « Western crépusculaire ». Selon Jean-Louis Leutrat et Suzanne Liandrat-Guigues, ce roman, en

---

<sup>698</sup> *Ibid.*, p. 85-86.

<sup>699</sup> *Ibid.*

<sup>700</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Navigateurs de l'Infini*, La Nouvelle Revue Critique, 1927, p. 38-39.



décrivant des héros « fatigués », « dit la fin de l'Ouest et celle du genre<sup>701</sup> ». Pour Jean-Philippe Desrochers, il est éminemment « psychologisant et (auto)réflexif, [et] porte en son sein une conscience (très critique) de l'histoire du Western<sup>702</sup> ». Chez Rosny il n'est pas question de cette dimension auto-réflexive du Western romanesque, ni d'interroger le mythe de la construction de l'Ouest américain (ou ici de la conquête de l'Afrique sub-saharienne), ni encore de présenter des héros vieillissants, mais il partage avec ce genre cinématographique, au moins dans sa forme, le goût de scènes nocturnes, calmes, annonciatrices d'un destin immédiat probablement funeste (l'attaque de la caravane, d'un camp retranché, etc.) et, surtout, propices à l'introspection. *Le Trésor de Mérande*, accumule les scènes de péril et, conséquemment, les scènes d'introspection, reprenant et annonçant les discours de Rosny sur le trajet effectué par l'Homme depuis la préhistoire, la disparition des espèces, le danger de la colonisation, la formidable toute-puissance de la Vie... Au début du chapitre VI (« Où les éléphants envahissent la scène »), une telle scène est ainsi décrite :

La flamme du gigantesque foyer jetait sur la prairie une grande lueur orange qui, s'élargissant en éventail, scintillait sur le lac en écailles cuivreuses et en facettes ambrées. Salvayre, Jacques et Gabriel s'étaient assis sur le redan, d'où ils dominaient le paysage : deux noirs leur apportèrent d'abord, sur un plat de bois, un beau gigot d'antilope flanqué de manioc cuit sous la cendre. Ce mets était excellent. Montrose en dévora à lui seul plus de la moitié avec enthousiasme<sup>703</sup>.

Cette description d'un bivouac au milieu d'une nature sauvage et belle est l'occasion d'une contemplation quelques lignes plus bas d'un troupeau d'éléphants qui amène une réflexion poétique sur le passé lointain de l'humanité, non sans une certaine touche d'humour finale :

---

<sup>701</sup> Jean-Louis Leutrat et Suzanne Liandrat-Guigues, « Le « crépusculaire » », dossier « Western crépusculaire », *Hors Champ*, en ligne, 2010 : <https://horschamp.qc.ca/article/le-crpusculaire/>.

<sup>702</sup> Jean-Philippe Desrochers, « Le western crépusculaire : réfléchir le genre », *Séquences*, n°269, novembre-décembre 2010, p. 12-15.

<sup>703</sup> Henri de Noville [J.-H. Rosny aîné], *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, op. cit., p. 94.

- Imaginez nos premiers ancêtres devant de pareils compagnons, avec leurs massues, leurs mauvaises lances à pointe de silex ou leurs haches de pierre ! riposta Gabriel... Cela me donne faim.

Et il engloutit une livre de poisson.

La lune parut, énorme, et rouge comme une fournaise. Elle s'éleva très vite sur le lac. Elle éclairait mystérieusement les forêts lointaines, les flots palpitants comme des moires cuivrées et le troupeau des éléphants s'abreuvant avant la couchée. C'était un singulier spectacle que ces corps lourds en silhouette et ces trompes puisant l'eau et la versant lentement dans les grandes bouches béantes.

- Avouons que ces trompes ressemblent joliment à des bras ! remarqua Montrose... On dirait des géants manchots... Je me demande si, au cas où l'éléphant aurait eu deux trompes, ce n'est pas lui qui aurait dominé sur la terre au lieu de l'homme<sup>704</sup>.

Gabriel Montrose apparaît ici comme un avatar de Portos, ponctuant ses agapes d'un comique farcesque et parodiant la célèbre anacoluthie uchronique de Pascal : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » Cette double dimension comique permet au récit d'introduire les réflexions crépusculaires de « *l'old timer* » – figure essentielle du Western crépusculaire qui distille sa sagesse dans ce genre de scènes – Salvayre, qui renvoie l'Homme à une modestie morale :

Quand je pense que la vie n'est qu'une toute petite chose à la surface de notre globe, je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a une sorte de sacrilège à détruire aussi étourdiment que nous le faisons ces vastes organismes ! Quelles peines et quel temps il a fallu à la nature pour produire l'éléphant... On pourrait cependant chasser sans détruire les espèces. Nous tuons la poule aux œufs d'or ! [...] Je sais bien que des lois naturelles plus fortes que notre volonté nous contraignent à la tuerie ! L'être vit de l'être ! Il n'y a qu'à se résigner. Mais ce n'est pas une raison pour gaspiller les espèces ! En sacrifiant des individus, nous nous servons de leur dépouille dans un but utile ; mais en anéantissant l'espèce, nous nous privons d'une richesse ! L'ivoire a de tout temps été une matière de luxe, anciens et modernes l'ont également apprécié : l'éléphant disparu, il n'y aura plus d'ivoire. La chair du bison était

---

<sup>704</sup> *Ibid.*, p. 95.

excellente à manger, et sa bosse donnait un plat délicieux : il n'y a presque plus de bisons<sup>705</sup>.

Et la conversation se poursuit de cette manière sur plusieurs pages, créant un véritable vide narratif uniquement ponctué par des interventions comiques de Gabriel Montrose qui permettent au savant, et à travers lui à Rosny, de développer un discours sur la disparition des espèces et la nécessaire pondération de l'Homme. Il s'agit aussi pour Rosny d'exprimer en creux et parfois de façon plus explicite ses jugements sévères à l'égard des massacres de populations indigènes par l'Angleterre en Afrique du Sud (Guerre des Boers), et en Australie (tribus Aborigènes), ainsi qu'il le faisait dire à Montrose : « Je maudis franchement la civilisation, et à la race colonisatrice par excellence, aux Anglo-Saxons, je souhaite tous les maux, tous les désastres, toutes les destructions. L'Anglais est en train de tuer la beauté du monde. Si je n'avais qu'un bouton à pousser pour anéantir sa descendance, je n'hésiterais pas une seconde<sup>706</sup> ». On retrouvera de telles scènes dans d'autres des romans d'exploration rosnyens, mais là où elles sont plus surprenantes (car elles relèvent encore de l'hybridité générique mêlant alors western crépusculaire et récit d'anticipation) c'est dans *Les Navigateurs de l'Infini* où des explorateurs terriens accompagnent vers l'extinction une espèce intelligente avec qui ils parviennent à communiquer. À la veille d'un affrontement périlleux contre leurs prédateurs naturels, les Tripèdes martiens transmettent aux Hommes leur sagesse acquise par atavisme au gré des millénaires. Lors d'un échange, les représentants des deux espèces témoignent chacun de la beauté poétique de leur ciel :

Son imagination, plus que celle des autres Tripèdes, était comparable à l'imagination des Ancêtres. Notre venue (il me l'a dit plus tard) avait éveillé en lui des rêves ataviques et rendu à l'Avenir, aux Possibles, une séduction naguère éteinte.

Ce soir-là, il me demanda :

---

<sup>705</sup> *Ibid.*, p. 95-96.

<sup>706</sup> *Ibid.*, p. 86.

— Notre ciel est-il aussi beau que le vôtre ?

— Il est incomparablement plus beau la nuit, répondis-je ; nous n'avons rien de pareil à ces vies lumineuses qui s'agitent sous des étoiles plus brillantes que les nôtres... Vos nuits l'emporteraient en tout si elles étaient plus tièdes, comme le sont les nôtres, en été, jusque dans les pays où les hivers sont rudes.

— Ces nuits tièdes doivent être bien douces !

— Elles ont beaucoup de charme.

— Et vos jours ?

— Je les trouve préférables aux vôtres, mais peut-être ne les aimeriez-vous point. Nos plantes sont plus colorées et plus nombreuses... elles produisent des fleurs, d'où naissent d'autres plantes, et qui sont presque aussi éclatantes que vos compagnes... Les trois quarts de la terre sont couverts d'eaux qui coulent ou qui palpitent ; l'heure qui précède le jour et celle qui le suit ont bien plus d'éclat que sur Mars.

— Nous ne sommes rien, fit-il — et une mélancolie passait sur ses yeux magiques. Combien la vie de notre planète sera plus courte que celle de la vôtre ! Déjà l'âge rayonnant est passé... et il ne fut jamais permis à nos Ancêtres de franchir les abîmes de l'Étendue... Trop petit et trop éloigné du soleil, notre astre ne pouvait avoir une évolution comparable à celle du vôtre<sup>707</sup> !

Pour finir sur les références au Western dans ce roman, si Rosny l'emploie essentiellement comme référence littéraire, lui aussi semble annoncer son potentiel cinématographique en multipliant l'emploi de celui-ci dans de nombreuses scènes où il apparaît à la fois comme un objet scientifique d'avant-garde et une arme magique pour impressionner les tribus indigènes. Comme objet scientifique, il est manipulé par Montrose afin d'effrayer un Touareg prisonnier et d'asseoir la supériorité technologique des Français : « Montrose, amusé de la malice du nègre, montra aux Touaregs le cinématographe, en leur faisant dire que cet instrument pouvait les rôtir à mort, puis les ressusciter, puis les rôtir

---

<sup>707</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Navigateurs de l'Infini*, *La Nouvelle Revue Critique*, 1927 [1925], p. 186-187.

encore, aussi souvent que les blancs le voudraient<sup>708</sup>. » Pour défendre leur fort contre l'attaque d'une tribu indigène au milieu d'une « nuit magique », les Français rappellent que « la guerre n'a jamais été que l'art de s'illusionner et d'illusionner l'ennemi<sup>709</sup> », ce qui inspire à Jacques Mérande l'emploi du cinématographe (de concert avec la mitrailleuse) afin de créer l'illusion d'une autre troupe de soldats en projetant des images filmées :

Les rais du cinématographe s'élançèrent, et une scène mystérieuse se déroula sur les panneaux. Quelques secondes, les Mongos demeurèrent plongés dans la stupeur. Puis, une terreur violente emplit ces cœurs vaillants : ils se crurent cernés, ou sur le point de l'être, et la panique fit son œuvre<sup>710</sup>.

Le même procédé est employé plus loin dans le roman, lorsque cette fois les Français sont confrontés à des bandits Européens, qui se laissent temporairement abuser par le procédé :

Les panneaux cinématographiques représentèrent des scènes grouillantes de vie : l'ennemi dépensa plus de cinquante balles à fusiller ces personnages imaginaires, et comme les fines balles perçaient les toiles sans effet appréciable, une véritable stupeur régna parmi les aventuriers jusqu'à ce que Comoundouros eut deviné le mot de l'énigme. Alors le tir cessa. [Les bandits] craignirent d'avoir été joués, sans toutefois deviner la tactique de leurs adversaires<sup>711</sup>.

Appareil d'une modernité absolue en 1898, le cinématographe est en fin de compte ce qui distingue les bandits Européens des explorateurs Français : la technologie écrasant la barbarie, la science repoussant la violence, de la même manière que, dans le Western romanesque comme cinématographique, ce jeu d'oppositions sera au centre de nombreuses intrigues, en particulier dans les productions de l'Âge d'or du Western entre les années 1930

---

<sup>708</sup> Henri de Noville [J.-H. Rosny aîné], *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, *op. cit.*, p. 61-62.

<sup>709</sup> *Ibid.*, p. 114 et 115.

<sup>710</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>711</sup> *Ibid.*, p. 173.

et début des années 1960<sup>712</sup>. Les bandits auxquels sont confrontés les héros se trouvent à Tombouctou depuis de nombreuses années, et s'ils connaissent les progrès techniques de la photographie, ils n'ont que peu de chance d'avoir connu l'invention récente des frères Lumière. Cette méconnaissance révèle alors à quel point la confrontation avec la nature sauvage les a fait entrer dans un processus d'ensauvagement, auquel échappent justement Jacques Mérande et ses compagnons, qui refusent les pertes humaines inutiles et vont même rejeter la mise à mort de leurs adversaires et assassins de Philippe Mérande pour les juger équitablement à la toute fin du roman, malgré les nombreuses perfidies dont ceux-ci font preuve après avoir reçu leur clémence.

## 5. À l'origine du Trésor de Mérande : Tombouctou la mystérieuse

Si le récit se situe en 1898, c'est précisément parce que l'année précédente le journaliste et explorateur Félix Dubois revient d'un long séjour en Afrique et y publie *Tombouctou la mystérieuse*<sup>713</sup>, faisant le récit de son voyage depuis Paris et s'attardant ensuite à décrire le Niger et la cité de Tombouctou, le tout enrichi de nombreuses gravures tirées de photographies prises par lui-même. Le récit du journaliste procède cependant d'une entreprise de déconstruction du mythe de la ville « fabuleuse » (adjectif que Rosny emploie à son propos) afin d'en dévoiler sa vérité cachée : « D'après Dubois, la ruine, plus qu'une simple apparence, est un maquillage que la ville s'est imposé. Elle se cache aux regards non initiés, elle est un secret bien gardé, le secret que Dubois a compris et entreprend de nous révéler, et qui

---

<sup>712</sup> Quelques films sur ce thème : *La Chevauchée fantastique* (1939) et *L'Homme qui tua Liberty Valence* (1962) de John Ford, *Règlements de comptes à OK Corral* (1957) de John Sturges ou encore *L'Homme de la plaine* d'Anthony Mann (1955).

<sup>713</sup> Félix Dubois, *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, Librairie Flammarion, 1897.

l'autorise à appeler Tombouctou "la Mystérieuse".<sup>714</sup> » Dubois termine son récit au moment de la conquête de la ville par la France, en décrivant son entrée dans une « ère nouvelle<sup>715</sup> », la voyant devenir un « foyer de civilisation » et conclut par cette phrase : « Dans le lointain des temps futurs, je vois Tombouctou apparaître superbe, lettrée, riche, Reine du Soudan, telle qu'elle se dessine dans le lointain des temps passés, telle que son panorama en donne l'illusion au voyageur des temps présents<sup>716</sup> ». On retrouve souvent chez Rosny ce genre de vision prophétique mêlant passé, présent et futur – généralement concernant le rôle matriciel qu'il donne à ses personnages féminins – et il n'est pas impossible qu'il situe son récit comme une continuité narrative du voyage de Dubois en se proposant lui-même, par le biais de son roman, de poursuivre l'exploration du Soudan (aujourd'hui le Mali) par ses terres sauvages grâce à ses personnages. C'est cette singularité atavique héritée des naturalistes que note aussi Jean-Marie Seillan :

Cette vision héroïque du monde autorise l'éloge, fort rare dans le roman d'aventures, de la beauté noire. Beauté de la jeune esclave, [...] beauté d'une troupe de combattants en marche dans laquelle Rosny aperçoit, phénomène plus rare encore, l'avenir de l'Afrique entière :

« C'étaient de superbes types humains, hauts de stature, la poitrine profonde, les membres créés pour le combat et la fatigue. Si l'Afrique produit quelques populations naines, elle est surtout la terre des géants. C'est par millions que ses hommes noirs ont reçu la force du corps et l'harmonie des proportions. [...] Il y a dans cette terre un principe héroïque qui fait en général défaut à l'Asie et qui annonce peut-être de grandes destinées<sup>717</sup>. »

---

<sup>714</sup> Isabelle Surun, « La découverte de Tombouctou : déconstruction et reconstruction d'un mythe géographique », *L'Espace géographique*, vol. 31, no. 2, 2002, p. 131-144. DOI : <https://doi-org.ezproxy.normandie-univ.fr/10.3917/eg.312.0131>

<sup>715</sup> Felix Dubois, *Tombouctou la mystérieuse*, op. cit., p. 417.

<sup>716</sup> *Ibid.*, p. 418.

<sup>717</sup> Jean-Marie Seillan, *Aux sources du roman colonial (1863-1914) : l'Afrique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Éditions Kharthala, 2006, p. 149.

Le récit de Dubois consiste en une succession de dix-sept chapitres commencés par un récit de voyage « de Paris au Niger » (chapitre 1), excluant les péripéties entre la France et l'Afrique (« s'étant endormi dans un wagon, au départ de Paris, on ne se réveille que six semaines plus tard dans un chaland-pirogue sur le Niger<sup>718</sup> »), et ne démarrant réellement qu'au départ du Sénégal (« ce pays qui est nôtre depuis des siècles »). Dubois mêle évocation de souvenirs *a posteriori* et copies de son carnet de voyage proposant une longue réflexion sur la préparation du colon européen à parcourir ces vastes étendues sauvages :

Et maintenant qu'est-ce que cette vie de brousse si capiteuse et sa captivante pour tous ceux qui l'ont vécue ? pour l'officier sorti de l'École polytechnique ou de Saint-Cyr comme pour le simple fantassin ou artilleur de marine, produit de l'école du village ; pour le descendant de famille royale comme pour le professeur de rhétorique ou le gratte-papier de ministère devenu fonctionnaire colonial ; pour l'ingénieur ou l'artiste comme pour l'employé de commerce qui gère une factorerie ? De quoi est faite sa fascination, encore subie quand ils en sont éloignés depuis longtemps ? [...]

En vérité il est difficile d'initier le sédentaire à ce charme. Autant que pénétrant il est subtil, tellement qu'il échappe à la parole comme à la fine pointe de la plume<sup>719</sup>.

Difficile de ne pas voir dans ce portrait du héros colonial ceux, annoncés en creux, du jeune Mérande et de Gabriel Montrose, tous les deux sortis des quartiers environnants l'avenue Henri-Martin. Lorsque ces personnages parviennent à Tombouctou au début du chapitre IV, le narrateur précise que « de leur mémoire s'élevait l'histoire fabuleuse de la conquête de Tombouctou<sup>720</sup> », depuis 1895, présentée au lecteur dans les pages qui suivent. Cette précision indique que les personnages ont connaissance de ces événements à ce moment du récit et qu'ils leur ont donc été racontés antérieurement : Rosny conclut son exposé en citant un extrait de *Tombouctou la mystérieuse*, auquel il renvoie dans une brève note de bas

---

<sup>718</sup> Felix Dubois, *Tombouctou la mystérieuse*, *op. cit.*, p. 1.

<sup>719</sup> *Ibid.*, p. 7-8.

<sup>720</sup> Henri de Noville [J.-H. Rosny aîné], *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventures*, *op. cit.*, p. 66.



de page : « D'après F. Dubois<sup>721</sup> ». Le roman s'inscrit donc dans une continuité où ses personnages auraient connaissance du récit de Félix Dubois, que ce soit par la lecture de son ouvrage ou par sa longue recension qui en est faite dans *La Revue des Deux Mondes*, dont l'introduction aurait pu être écrite exprès pour désigner Rosny : « Si beaucoup de gens sont condamnés à mourir sans avoir vu Carcassonne, il en est bien plus encore qui ne verront jamais Tombouctou. M. Félix Dubois rêvait déjà sur les bancs du collège de visiter la métropole de l'Ouest Africain. Il s'y est rendu par le Sénégal, le Soudan français et le Niger, et il a fait un récit de son voyage si animé, si attachant, qu'il inspire aux plus casaniers de ses lecteurs l'envie de partir, eux aussi, pour Tombouctou<sup>722</sup>. »

Cette inscription du récit fictionnel dans un cadre véridique très actuel participe d'un procédé de verisimilitude qui permet à Rosny de décrire un « fantasme d'Afrique<sup>723</sup> », de la même manière qu'il « évoque » pour Marc Guillaumie la Préhistoire. L'Afrique géographique de Rosny constitue, au-delà du cadre exotique, un Ailleurs topologique ultime, comme la préhistoire constitue un Ailleurs chronologique ultime. Alors que le récit de Dubois s'arrête à l'année 1897 et est circonscrit aux portes de Tombouctou, ce chronotope permet à Rosny d'aller au-delà du mythe de Tombouctou :

À l'intérieur de l'inconnu, on ne se lance pas tout à fait au hasard : certains lieux acquièrent un tel pouvoir attractif qu'ils mobilisent les énergies ; ils deviennent des « hauts lieux<sup>724</sup> ». Dans le mythe d'origine européenne qui lui est attaché, Tombouctou ne structure pas un territoire propre, mais l'espace d'un « ailleurs » ; comme espace dissocié de son environnement, Tombouctou devient dans l'imaginaire européen un pôle d'attraction, un lieu de « condensation » qui concentre

---

<sup>721</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>722</sup> G. Valbert, « Le voyage de M. Félix Dubois à Tombouctou », *Revue des Deux Mondes*, vol. 139, janvier 1897, p. 205-216.

<sup>723</sup> Jean-Marie Seillan, *Aux sources du roman colonial (1863-1914) : l'Afrique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>724</sup> B. Debarbieux, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace géographique*, n° 2, 1995, p. 97-112.

les qualités d'un continent tout entier. On peut ainsi considérer que la manière dont on évoque alors Tombouctou en fait la synecdoque d'une Afrique à explorer, l'usage de cette figure de rhétorique étant identifié comme la marque de fabrique du haut lieu par B. Debarbieux, qui considère la rupture de continuité opérée par le lieu symbolique comme « la condition de sa capacité à supporter un récit, la condition de son efficacité<sup>725</sup> ».

Dépassant le mythe colonial, les personnages rosnyens comme leur auteur pénètrent ainsi dans un Inconnu vierge du passage de la civilisation comme de l'art romanesque. Environ quarante ans après *Cinq Semaines en ballon*, Rosny propose une vision de l'Afrique qui repose sur une vérité nue qu'il n'a jamais côtoyée et fantasme à travers les récits d'autrui, comme ceux de Jules Verne. Mais contrairement à Rosny qui prolonge l'exploration, ce dernier cherche à la vulgariser et à en dépeindre une image romantique :

J'ai écrit *Cinq semaines en ballon* non pas comme une histoire de ballons, mais de l'Afrique. J'ai toujours été fasciné par la géographie et le voyage, et je voulais donner une description romantique de l'Afrique. Or, il n'y avait aucun moyen de faire visiter l'Afrique par mes voyageurs sauf dans un ballon, et voilà pourquoi ce moyen a été utilisé.<sup>726</sup>

---

<sup>725</sup> Isabelle Surun, « La découverte de Tombouctou : déconstruction et reconstruction d'un mythe géographique », *L'Espace géographique*, vol. 31, no. 2, 2002, p. 131-144.

<sup>726</sup> Robert H. Sherard, « Jules Verne chez lui : sa propre version de sa vie et de son œuvre », (« Jules Verne at Home : His Own Account of his Life and Work », *McClure's Magazine*, janvier 1894, vol. II, n° 2, p. 115-24), trad. William Butcher, *Bulletin de la Société de Jules Verne (BSJV)*, n° 95, 3<sup>e</sup> trim. 1990, p. 27.



# CHAPITRE 5

## L'ABOUTISSEMENT DU ROMAN

### SCIENTIFIQUE

« L'expérience fournit des données si étroites que toutes les conjectures sont possibles. À plus forte raison n'avons-nous aucune notion positive ou négative sur ce qui peut bien se passer dans cet ensemble de choses totalement inconnues qu'on nomme l'au-delà. »

J.-H. Rosny aîné, « Le Fantôme argenté »

## I. AJOUTER AU ROMAN SCIENTIFIQUE « UN FANTASTIQUE NOUVEAU » ?

### 1. Une modernité déjà amorcée

Nous avons plusieurs fois évoqué la façon dont Rosny s'éloignait du modèle du roman scientifique à la Jules Verne<sup>727</sup>, en allant par exemple jusqu'à proposer dans le prologue du *Trésor de Mérande* une sorte d'antithèse au *Voyage au centre de la Terre*. Une des grandes spécificités de ce modèle vernien concerne le soin apporté à la véracité scientifique de la représentation, doublée d'une dimension pédagogique – rappelons à toutes fins utiles que *Les Voyages extraordinaires* étaient publiés chez Hetzel dans *Le Magasin d'éducation et de récréation*, destiné aux enfants<sup>728</sup> – et c'est la raison pour laquelle Maurice Renard l'exclut du champ du merveilleux-scientifique, dans la mesure où, selon son expression, il n'invente pas une science nouvelle : le Nautilus, bien que source d'émerveillement pour les personnages et

---

<sup>727</sup> Voir sur ces questions les récentes études suivantes de Daniel Compère, *La Science romanesque de Jules Verne : étude d'un genre littéraire*, Encrage Édition, 2017, 178 p. ; celle d'Émilie Pézard, « Le genre de Jules Verne ou de Wells ? », *CONTEXTES* [Online], 21 | 2018 ; ainsi que, plus spécifiquement, la section consacrée au « courant vernien » dans l'essai de Serge Lehman « La pulpe et la moëlle » introduisant le recueil *Maîtres du vertige*, L'Arbre Vengeur, 2021, p. 23-27.

<sup>728</sup> Sur cette double perspective, voir Ségolène Le Men, « Hetzel ou la science récréative », *Romantisme*, n°65, « Sciences pour tous », 1989, p. 69-80 : « Si la partie « éducation » met en valeur les sciences expérimentales, la partie « récréation » fait de même et présente les phénomènes naturels comme un merveilleux de remplacement. En effet, face aux tenants du réalisme en matière de littérature enfantine, Hetzel s'est, dès la préface des *Contes de Perrault*, fait l'avocat du merveilleux et le défenseur des contes, et Jules Verne, comme madame de Genlis un siècle plus tôt, parvient à concilier ces deux exigences par la féerie de la nature, que rien ne fait mieux ressortir que l'illustration. Dans l'expédition polaire du premier roman de Verne publié au cours du second semestre du *Magasin d'éducation et de récréation*, *Un Anglais au Pôle Nord*, le voyage suscite un exposé sur les phénomènes météorologiques mis en valeur par une série d'illustrations de Riou : ces images pointent les passages didactiques du roman, tout en présentant la science météorologique comme une féerie de la lumière. »

le lecteur, n'en reste pas moins le développement d'un objet scientifique préexistant, ce que ne manque pas de rappeler Daniel Compère :

S'il reprend le nom [du Nautilus], Verne s'inspire davantage d'inventions plus récentes : d'une part, plusieurs de ces « appareils de plongeurs » dont parlait George Sand ont aussi le nom *Nautilus* et ont été expérimentés jusque dans la Seine dans les années 1850 ; d'autre part, le bateau semi-submersible inventé par Jacques-François Conseil en 1857 que Verne rencontre sur la côte picarde vers 1867 et dont il donne le nom à l'un des personnages du roman, l'assistant du professeur Aronnax<sup>729</sup>.

Certains romans de Verne, cependant, pourraient échapper à l'exclusion de Renard, à commencer par *Voyage au centre de la Terre*, dans la mesure où l'exploration d'une gigantesque Terre creuse cachée au fond des galeries sous-terraines du Snæfellsjökull en Islande est l'occasion pour les explorateurs de découvrir une faune et une flore préhistoriques supposément éteintes, allant même jusqu'à suggérer la présence de tribus humaines préhistoriques préservées du reste du monde, ce que Rosny représente aussi dans « La Grande énigme » et *Le Trésor dans la neige*. Alors que Rosny ne s'encombre pas d'une prétention à la véracité scientifique dans ces deux textes, Verne s'inscrit dans un débat scientifique contemporain et fait le choix d'éluder la confirmation ou l'infirmité de ces théories préférant la cohérence romanesque plutôt que scientifique, ainsi que le remarquent Guy Costes et Joseph Altairac dans leur ouvrage encyclopédique consacré aux « Terres creuses » :

Au moment où Verne rédige son roman, l'hypothèse de la Terre creuse n'est plus du tout d'actualité. Par contre, l'exacte nature de la structure interne de notre globe est toujours inconnue, et l'on se demande, notamment, si le cœur de la planète est chaud ou froid. Axel [le narrateur] soutient l'hypothèse du noyau incandescent, et Lidenbrock celle du cœur refroidi, s'appuyant sur les idées du grand savant Humphry Davy [...]. Prise de position inévitable, dit-on, si l'on veut que l'aventure ait lieu... Il n'empêche que Verne se montre extrêmement habile, car, si l'on y prête bien attention, la question ne sera nullement tranchée à la fin du roman. Certes, les

---

<sup>729</sup> Daniel Compère, « Jules Verne, un chercheur méthodique », *CAES Magazine*, n°78, printemps 2006, p. 19-20.

héros se sont profondément enfoncés sous terre, mais très insuffisamment pour ne serait-ce qu'approcher le centre de la Terre. Ils regagneront la surface, expulsés par une éruption du Stromboli, sans avoir entièrement percé le secret de la Terre<sup>730</sup>.

## 2. Intertextualités maritimes (Poe, Verne, Lovecraft) : des fictions présentées comme vraies

Il est cependant important de s'éloigner quelques instants de Rosny pour voir qu'il n'invente pas non plus un nouveau roman scientifique au début de sa carrière, mais illustre au contraire des changements amorcés depuis plusieurs décennies, relevant d'une hybridité générique qui fera plus tard la marque de son art romanesque. Prenons pour détour le cas de quelques fictions d'exploration maritime reliées entre elles par un puissant réseau d'intertextualité, afin d'évaluer l'ambivalence entre récit véridique et récit fictif, entre réalité et fiction, entre rationnel et fantastique, comme Rosny le faisait par exemple dans certains passages de *Nell Horn*.

Chez Jules Verne, dans *Vingt mille lieues sous les mers*, les nombreux échanges entre le professeur Aronnax et le capitaine Nemo sont souvent l'occasion de transmettre au lecteur un savoir scientifique sur les fonds marins, le développement de la faune et la flore aquatiques ou encore d'explicitier des scènes observées durant la circumnavigation. Au sein de ces savoirs biologiques se mêlent aussi des savoirs historiques, rapportant des histoires d'explorateurs et autres anecdotes maritimes, notamment les voyages de l'expédition de Dumont d'Urville entre 1837 et 1840 et le naufrage dans la baie de Vigo des galions remplis d'or que l'Espagne rapatriait depuis l'Amérique en 1702, que Nemo a retrouvés et utilisés pour son compte. Si ces récits aident à la pédagogie du roman, ils en assoient également

---

<sup>730</sup> Guy Costes & Joseph Altairac, *Les Terres Creuses : bibliographie commentée des mondes souterrains imaginaires*, Encrage, 2006, p. 127.

l'aspect véridique et lui confèrent une certaine autorité scientifique. Cependant, le narrateur-personnage (le professeur Aronnax) mobilise aussi plusieurs références littéraires : *Moby Dick* – au début du récit, le Nautilus est pris pour un animal marin gigantesque et s'organise alors une chasse à la baleine – et surtout *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, de Poe :

Je me sentais entraîné dans ce domaine de l'étrange où se mouvait à l'aise l'imagination surmenée d'Edgard Poe. À chaque instant, je m'attendais à voir, comme le fabuleux Gordon Pym, « cette figure humaine voilée, de proportion beaucoup plus vaste que celle d'aucun habitant de la terre, jetée en travers de cette cataracte qui défend les abords du pôle<sup>731</sup> ! »

Les emplois de l'expression « domaine de l'étrange » et de l'adjectif « fabuleux » nous portent à croire que chez Verne il y a une distinction nette entre le récit véridique (les voyages de Dumont d'Urville) qui procède de l'effet de réel et la référence littéraire (*Moby Dick*, *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*) qui relève cette fois d'une intertextualité de fiction. Cette convocation de références littéraires connues du lecteur consiste dans ce cas en un *exemplum*. Dans le roman de Poe, Arthur Gordon Pym vit une succession d'aventures maritimes assez banales pour ce genre de récit (traversée d'une mer déchaînée, survie dans la cale d'un navire, attaque de pirates, chasse à la baleine, etc.), mais qui se terminent brutalement par la rencontre d'une silhouette gigantesque sortant hors de l'eau, cette « figure humaine voilée, de proportion beaucoup plus vaste que celle d'aucun habitant de la terre » que cite Verne<sup>732</sup>. Alors que rien ne laisse présager la fin du récit, celui-ci se trouve interrompu par un locuteur anonyme qui précise au lecteur dans un chapitre conclusif sobrement nommé « Note » (en

---

<sup>731</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, J. Hetzel, 1870, p. 427. La citation se situe à la fin du roman de Poe, il s'agit des toutes dernières paroles du narrateur avant que celui-ci ne sombre dans la folie et que le manuscrit soit terminé par l'éditeur qui annonce la mort du personnage-narrateur-auteur du roman (voir *infra*).

<sup>732</sup> Il semble que la citation de Verne (ou la traduction française qu'il utilise) comporte de légères inexactitudes avec le texte original : « *But there arose in our pathway a shrouded human figure, very far larger in its proportions than any dweller among men. And the hue of the skin of the figure was of the perfect whiteness of the snow.* » Après vérification faite sur la réédition de 1875 chez Michel Lévy disponible sur Gallica, Verne cite une autre traduction que celle de Baudelaire que nous ne sommes pas en mesure d'identifier, contrairement à ce qu'affirme Arthur B. Evans dans « *Literary Intertexts in Jules Verne's Voyages Extraordinaires* », *Science Fiction Studies*, vol. 23, n°2, jul. 1996, p. 171-187 : « *After reading Baudelaire's translation of Poe's works, Verne developed his first notions of what would eventually become the Voyages Extraordinaires [...].* ».



1858 dans sa traduction publiée chez Michel Lévy, Baudelaire emploie le terme « Conjectures<sup>733</sup> ») qu'à la suite de cette rencontre, Arthur Gordon Pym sera finalement rentré chez lui, aura écrit puis publié les chapitres précédemment lus par le lecteur. Cependant un mystérieux incident causera sa mort prématurée et la disparition des derniers chapitres non publiés<sup>734</sup>. On pourrait supposer que ce locuteur pourrait être Poe lui-même, mais, à en croire le texte, cet auteur mystérieux évacue cette possibilité, laissant l'unique hypothèse d'être l'éditeur du texte :

The gentleman whose name is mentioned in the preface, and who, from the statement there made, might be supposed able to fill the vacuum, has declined the task- this for satisfactory reasons connected with the general inaccuracy of the details afforded him, and his disbelief in the entire truth of the latter portions of the narration<sup>735</sup>.

En effet, dans la préface, Arthur Gordon Pym se présentait comme l'unique auteur du roman et se défendait âprement d'être Edgar Allan Poe avec qui il ne veut pas être confondu : « *I claim to be my own writing ; and it will also be understood that no fact is misrepresented in the first few pages which were written by Mr. Poe*<sup>736</sup>. » Tout ce jeu de faux-semblants autour de l'identification de l'auteur et de l'existence véridique ou non du narrateur-personnage se trouve d'ailleurs reproduit par Lovecraft dans *Les Montagnes hallucinées* (*At the Mountains of Madness*, 1936), qui prend pour point de départ de son récit la rencontre

---

<sup>733</sup> Voir Michel Brix, « Baudelaire, 'disciple' d'Edgar Poe ? », *Romantisme*, n°122, « Maîtres et disciples », 2003, p. 55-69.

<sup>734</sup> «*It is feared that the few remaining chapters which were to have completed his narrative, and which were retained by him, while the above were in type, for the purpose of revision, have been irrecoverably lost through the accident by which he perished himself.*» La dimension fantastique de la fin du roman, au regard de notre connaissance de Poe, nous laisse un faisceau d'interprétations : à l'image du *Horla* on pourra hésiter entre la possibilité d'une fin rationnelle (Pym est mort prématurément des suites d'une maladie et de ses privations) et irrationnelle (la rencontre avec le géant l'aura rendu fou) ou encore, comme ce sera le cas chez Lovecraft dans *L'Appel de Cthulhu* (*The Call of Cthulhu*, 1928), il aura été tué par les adeptes d'une secte secrète pour protéger un secret qu'il s'apprêtait à dévoiler en lien avec cette étrange manifestation.

<sup>735</sup> Edgar Allan Poe, « Preface », *The Narrative of Arthur Gordon Pym*, New York, Harper & Brothers, 1838, p. 2.

<sup>736</sup> *Ibid.*

avec ce géant dans l'océan près de l'Antarctique. Lovecraft cite plusieurs fois Poe et propose même une explication quant à la nature de cette créature qu'il renvoie à sa propre mythologie et à l'histoire des Grands Anciens. Mais l'intertextualité la plus visible est sans doute la reprise du cri « Tekeli-li ! », employé à la fois par les indigènes et les oiseaux environnant la tanière du géant chez Poe, et utilisé à l'identique chez Lovecraft qui s'y réfère explicitement :

Bien sûr, une lecture commune nous avait préparés à cette interprétation, encore que Danforth eût évoqué des idées étranges à propos de sources insoupçonnées et interdites auxquelles Poe put avoir accès quand il écrivait son *Arthur Gordon Pym* un siècle plus tôt. On se souvient que dans ce récit fantastique, il est un mot d'une signification inconnue mais terrible et prodigieuse lié à l'Antarctique et que crient éternellement les gigantesques oiseaux d'un blanc de neige fantomatique, au cœur de cette région maléfique : « Tekeli-li ! Tekeli-li !<sup>737</sup> »

Pour Lovecraft, le roman de Poe est basé sur des éléments véridiques car pour l'écrire l'auteur a eu besoin d'utiliser des sources cryptiques afin de pouvoir retranscrire ce cri terrifiant. Lui-même, dans *Les Montagnes hallucinées*, multiplie les passages où le narrateur-personnage indique tenir un journal de voyage et retranscrit ses souvenirs afin de prévenir le reste de l'humanité du péril que représente l'intérieur des montagnes de l'Antarctique. On aurait ainsi deux types de romans d'aventures maritimes présentant une intertextualité nette : les romans scientifiques selon Verne, qui citent des récits d'explorateurs afin de renforcer l'effet de réel, et les romans d'imagination selon Lovecraft, qui ne sollicitent dans leur diégèse que des textes de pure fiction, comme celui de Poe.

Cependant, Verne n'est pas toujours un auteur qui se basent sur des faits avérés : en 1897 il publie un roman qui se déroule en 1839, un an après la publication des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, et se présente (comme ce sera le cas par la suite pour *Les Montagnes*

---

<sup>737</sup> H. P. Lovecraft, *Les Montagnes hallucinées*, chapitre 11, in *Howard Phillips Lovecraft*, Robert Laffont, t. 1, 1991, p. 398.

hallucinées) comme une suite du roman de Poe. Il s'agit du *Sphinx des glaces* à propos duquel il écrit à Hetzel en 1896 :

J'ai pris pour point de départ un des plus étranges romans d'Edgar Poe, *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, qu'il ne sera pas nécessaire d'avoir lu. J'ai profité de tout ce que Poe a laissé inachevé et du mystère qui enveloppe certains de ses personnages. Une idée très curieuse m'est venue, c'est qu'un de mes héros qui croyait comme tout le monde que ce roman était une fiction, se trouve face à face avec une réalité. Inutile de vous dire que je suis allé infiniment plus loin que Poe<sup>738</sup>.

Le passage que Verne évoque se situe au début du chapitre IV, alors que le narrateur apprend du capitaine Len Guy que la famille de Gordon Pym habite l'île de Nantucket et qu'il aurait pu croiser sa route :

Je crus rêver à entendre le capitaine Len Guy parler de la sorte ! Comment... il croyait à l'existence d'un manuscrit d'Arthur Pym ? Mais le roman d'Edgar Poe était-il autre chose qu'une fiction, une œuvre d'imagination du plus prodigieux de nos écrivains d'Amérique ? Et voici qu'un homme de bon sens admettait cette fiction comme une réalité<sup>739</sup>.

L'échange qui s'ensuit illustre le brouillage entre fiction et réalité entretenu par Verne. Sous l'effet de cette confusion le narrateur passe pour le fou qui refuse d'accepter l'évidence et à qui répond avec agacement le capitaine qui affirme quant à lui avoir croisé la famille Pym :

Gardez-vous d'affirmer que cette famille n'a pas existé, qu'Arthur Gordon Pym n'est qu'un personnage fictif, que son voyage n'est qu'un voyage imaginaire ! Oui ! gardez-vous de cela comme de nier les dogmes de notre sainte religion ! Est-ce qu'un homme — fût-ce votre Edgar Poe — eût été capable d'inventer, de créer<sup>740</sup> ?

Et il précise même, en jouant de la porosité entre fiction et réalité :

---

<sup>738</sup> Jules Verne, Lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1896 à Louis-Jules Hetzel, citée dans Olivier Dumas, « Vingt-deux lettres de Jules Verne à son frère Paul », *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 69, 1<sup>er</sup> trimestre 1984, n°1 p. 19.

<sup>739</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, Éditions Hetzel, 1897, p. 49.

<sup>740</sup> *Ibid.*, p. 51.

Lorsque le récit d'Edgar Poe parut en 1838, je me trouvais à New York, reprit le capitaine Len Guy. Immédiatement, je partis pour Baltimore où demeurait la famille de l'écrivain, dont le grand-père avait servi comme quartier-maître général pendant la guerre de l'Indépendance. Vous admettez, je suppose, l'existence de la famille Poe, si vous niez celle de la famille Pym ?

Verne semble s'amuser de cette démonstration par l'absurde ; mais au-delà de l'aspect franchement comique de cette scène, cela révèle une tendance du romancier, ignorée par Maurice Renard, à écrire aussi des récits qui s'éloignent de l'impérieuse nécessité de construire un récit véridique. Dans *L'Île mystérieuse*, il fait ainsi revenir deux de ses anciens personnages : Tom Ayrton, l'antagoniste des *Enfants du Capitaine Grant*, et le Capitaine Nemo. Le roman leur offre à tous les deux de vivre une nouvelle aventure en guise d'épilogue, d'obtenir une rédemption pour leurs actes mauvais et leur permet de continuer d'exister dans la diégèse des *Voyages extraordinaires*, à la manière des personnages reparaisants de Balzac. Cependant, dans *L'Île mystérieuse*, qui se situe en 1865, le Capitaine Nemo et son Nautilus sont connus des autres personnages naufragés sur l'île quand ils font sa rencontre :

— Vous savez le nom que j'ai porté, monsieur ? demanda [le capitaine].

— Je le sais, répondit Cyrus Smith, comme je sais le nom de cet admirable appareil sous-marin...

— Le *Nautilus* ? dit en souriant à demi le capitaine.

— Le Nautilus.

— Mais savez-vous... savez-vous qui je suis ?

— Je le sais.

— Il y a pourtant trente années que je n'ai plus aucune communication avec le monde habité, trente ans que je vis dans les profondeurs de la mer, le seul milieu où j'aie trouvé l'indépendance ! Qui donc a pu trahir mon secret ?

— Un homme qui n'avait jamais pris d'engagement envers vous, capitaine Nemo, et qui, par conséquent, ne peut être accusé de trahison.

— Ce Français que le hasard jeta à mon bord il y a seize ans ?

— Lui-même.

— Cet homme et ses deux compagnons n'ont donc pas péri dans le Maëlstrom, où le *Nautilus* s'était engagé ?

— Ils n'ont pas péri, et il a paru, sous le titre de *Vingt mille Lieues sous les mers*, un ouvrage qui contient votre histoire.

— Mon histoire de quelques mois seulement, monsieur ! répondit vivement le capitaine.

— Il est vrai, reprit Cyrus Smith, mais quelques mois de cette vie étrange ont suffi à vous faire connaître...<sup>741</sup>

Ainsi, *Vingt mille lieues sous les mers* est à la fois un récit de pure fiction publié par Jules Verne en 1870, mais aussi un récit véridique au sein de la diégèse des *Voyages extraordinaires* publié par Pierre Aronnax<sup>742</sup>. On peut alors conclure que les deux versions de *Vingt mille lieues sous les mers* sont, comme on l'a vu, des récits scientifiques à la Verne, tandis que *L'Île mystérieuse* tout comme *Le Sphinx des glaces* sont des romans d'imagination à la Lovecraft. Ce qui peut passer, notamment dans *Le Sphinx des glaces*, comme un jeu de métalepse annonce une des spécificités discursives de la science-fiction que Richard Saint-Gelais nomme « xéno-encyclopédie<sup>743</sup> », à partir du concept d'encyclopédie d'Umberto

---

<sup>741</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, Éditions Hetzel, 1875, p. 565.

<sup>742</sup> Soulevons cette incohérence chronologique : dans *L'Île mystérieuse*, Nemo précise que Aronnax et ses compagnons se sont échappés du *Nautilus* le 22 juin 1867, puis qu'il continue de vivre avec son équipage « longtemps encore » et qu'à ce moment du récit, à la fin de l'année 1868 voici seize ans qu'il a rencontré Aronnax et ses compagnons, six ans qu'il occupe l'île et trois ans qu'il a assisté au naufrage des colons. Deux notes de l'éditeur publiées dans le roman demandent au lecteur son indulgence pour ces incohérences.

<sup>743</sup> Richard Saint-Gelais, *L'Empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*. Nota Bene éd., Québec, 1999, p. 135–141.

Eco<sup>744</sup>. Dans *Lector in fabula*, celui-ci désigne le texte comme « un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir [...] un mécanisme paresseux qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire<sup>745</sup> ». Dans le cas qui nous occupe, chacune de ces œuvres est remplie « d'espaces blancs », mobilisant la connaissance « encyclopédique » du lecteur afin de les remplir du réseau d'intertextualités reproduit. Mais pour le cas plus spécifique de la science-fiction, Richard Saint-Gelais précise :

Le texte [de science-fiction], plutôt que d'exposer et d'expliquer les particularités du monde fictif, les suppose déjà connues, aussi bien du narrateur que de ses narrataires. Le résultat n'est pas une insertion (plus ou moins motivée, plus ou moins tapageuse) de fragments d'encyclopédie dans le texte, mais plutôt leur *dissolution* dans un récit qui, en apparence, ne se préoccupe plus du lecteur, désormais laissé devant une histoire dont il doit reconstruire les présupposés. Le long conflit larvé entre les deux types de discours, encyclopédique et narratif, se termine, *là*, par la victoire du second sur le premier<sup>746</sup>.

### 3. Truquer le récit par des effets de réel

Dans plusieurs de ses romans et nouvelles, Rosny joue de cette dissolution d'un savoir encyclopédique et méta-discursif dans son texte. À l'inverse de ce que décrit Eco, il remplit les interstices par du savoir et de l'intertextualité « truqués », mais il ne le fait pas systématiquement. C'est ainsi qu'il s'amuse par exemple à présenter dans le corps du texte des précisions bibliographiques sur ce qu'il écrit<sup>747</sup>. Si dans *L'Énigme de Givreuse* il se

---

<sup>744</sup> Voir aussi la synthèse qu'en fait Éric Picholle : « Le vrai puits et abîme de la (xéno-)encyclopédie », in Yves Bardière, Estelle Blanquet et Éric Picholle. *Science-fiction et didactique des langues : un outil communicationnel, culturel et conceptuel*, 2, Éditions du Somnium, 2013, p.259-271.

<sup>745</sup> Umberto Eco, *Lector in fabula Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Livre de Poche, coll. Biblio essais, 1989, p. 63-64.

<sup>746</sup> Richard Saint-Gelais, *L'Empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*. Nota Bene éd., Québec, 1999, p. 166.

<sup>747</sup> À l'heure où nous écrivons ces lignes, Fabrice Mundzik, à qui nous laissons la primeur de la publication, est engagé dans une étude sur ce sujet spécifique.

substituée au narrateur pour informer d'une continuité extra-diégétique de la conclusion du récit en note de bas de page (« il est possible que la théorie de Grantaille soit développée par nous dans un article ou une brochure, sous ce titre : ‘Théorie nouvelle de l'Immortalité<sup>748</sup>’ »), à l'inverse, dans *Les Xipéhuz* c'est une succession de fausses informations bio-bibliographiques présentées comme vraies qui vont donner à croire que le récit de fiction l'est tout autant. Allant plus loin que le réseau d'intertextualités qui lie Poe, Verne et Lovecraft que nous venons de mentionner, Rosny fabrique ses propres références, internes et externes, pour élaborer un effet de réel. Il considère ainsi que le lecteur ne brisera pas le pacte de lecture en allant vérifier les sources qu'il donne et se satisfera de l'illusion romanesque<sup>749</sup>.

Présentant le personnage de Bakhoûn à la fin du chapitre IV, le narrateur nous informe qu'en adoptant une posture de savant naturaliste, celui-ci commence une « étude hardie et minutieuse des ennemis de l'Homme », qu'il nomme les Xipéhuz, et qui consiste surtout en un « grand livre anti-cunéiforme de soixante grandes belles tables, le plus beau livre lapidaire que les âges nomades aient légué aux races modernes<sup>750</sup> ». Pour asseoir cette dimension véridique et la grande valeur historique de l'ouvrage composé par Bakhoûn, les chapitres qui suivent sont « puisés au livre de Bakhoûn », autrement dit ils en constituent une synthèse. Afin d'éviter de rentrer trop visiblement dans le stéréotype du récit écrit à partir d'un manuscrit retrouvé, le narrateur du récit-cadre multiplie les effets de réel :

---

<sup>748</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Énigme de Givreuse*, in *La Revue de Paris*, tome 1, janvier-février 1917, p. 422.

<sup>749</sup> En ce sens, la démarche de Rosny diffère-t-elle de celle de Balzac, qui, dans *Sarrasine*, donne à son récit romanesque une vraisemblance par le biais d'une histoire de l'art faussée ? À propos du devenir de la statue de la Zambinella après la mort du sculpteur, le narrateur informe : « Le cardinal Cicognara se rendit maître de la statue de Zambinella et la fit exécuter en marbre, elle est aujourd'hui dans le musée Albani. C'est là qu'en 1791 la famille Lanty la retrouva et pria Vien de la copier. Le portrait qui vous a montré Zambinella à vingt ans, un instant après l'avoir vu centenaire, a servi plus tard pour l'*Endymion* de Girodet, vous avez pu en reconnaître le type dans l'Adonis. » (Honoré de Balzac, *Sarrasine*, Le Livre de Poche, 2001 [1830], p. 74.)

<sup>750</sup> J.-H. Rosny, *Les Xipéhuz*, Albert Savine, 1888, p. 28.

Il faut lire la merveilleuse traduction de M. Dessault, ses découvertes inattendues sur la linguistique pré-assyrienne, découvertes plus admirées malheureusement à l'étranger, — en Angleterre, en Allemagne, — que dans sa propre patrie. L'illustre savant a daigné mettre à notre disposition les passages saillants du précieux ouvrage, et ces passages, que nous offrons ci-après au public, peut-être inspireront l'envie de parcourir les superbes traductions du Maître<sup>751</sup>.

La modalité présente au début de l'extrait consiste en réalité en une antiphrase : non, il ne faut pas chercher à lire l'ouvrage de M. Dessault, car celui-ci n'existe pas. Au-delà du jeu méta-romanesque, Rosny présente ici une spécificité de la vulgarisation scientifique : transformer en langage *vulgaire*, c'est-à-dire compréhensible par tous, un savoir scientifique complexe. Le locuteur devient lui-même un argument d'autorité et n'a pas besoin de citer ses sources dans son discours ou dans des notes de bas de page. Alors que pour Verne et le roman scientifique en général, le roman, comme l'indique son étymologie, est une manière de vulgariser les sciences. Rosny fait de son texte romanesque un espace d'expression scientifique, appuyant l'hybridité générique entre le roman et l'essai<sup>752</sup>.

L'hybridité est immédiatement renforcée par la note de bas de page qui suit cette intervention du narrateur : « *Les Précurseurs de Ninive*, par B. Dessault, édition in-8°, chez Calmann-Lévy. Dans l'intérêt du lecteur, j'ai converti l'extrait du livre de Bakhoûn, ci-après, en langage scientifique moderne. » Le changement de marque d'énonciation procède d'emblée d'une prise à parti du narrateur qui, d'omniscient, se confond alors explicitement avec l'auteur, se présentant au lecteur comme le traducteur du livre de B. Dessault dont il vulgarise le langage scientifique, lui-même importé de la langue de Bakhoûn. Cet effort d'adaptation est confirmé à la fin du chapitre V qui se conclut en note par une convention de traduction littérale qui échapperait aux effets poétiques et stylistiques de la langue très

---

<sup>751</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>752</sup> Nous renvoyons ici à notre étude portant sur la réciproque (des articles aux allures de scénarios romanesques) de cet effet : « Rosny aîné, un romancier anticipateur ? Une façon d'envisager l'avenir sans le fil interminable d'une intrigue superflue », dossier *J.-H. Rosny aîné, Elsenneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2020, p. 75-88.



ancienne du savant : « Aux chapitres suivants, où le mode est généralement narratif, je serre de près la traduction littérale de M. Dessault, sans pourtant m'astreindre à la fatigante division en versets ni aux répétitions inutiles. » On remarquera cependant que la conclusion du roman, dans laquelle Bakhoûn déplore la disparition des Xipéhuz et regrette que « la splendeur de la Vie soit souillée par les ténèbres du Meurtre », reproduit stylistiquement la forme du verset par une anaphore de « et » vétérotestamentaires :

Et me voici seul, au bord de Kzour, dans la nuit pâle. Une demi-lune de cuivre se tient sur le Couchant. Les lions rugissent aux étoiles. Le fleuve erre lentement parmi les saules, et sa voix éternelle raconte le temps qui passe, la mélancolie des choses périssables. Et j'ai enterré mon front dans mes mains, et une plainte est montée de mon cœur. Car, maintenant que les Xipéhuz ont succombé, mon âme les regrette, et je demande à l'Unique quelle Fatalité a voulu que la splendeur de la Vie soit souillée par les ténèbres du Meurtre<sup>753</sup> !

D'autre part, dans ce même chapitre V, alors que Bakhoûn annonce avoir conservé des cadavres de Xipéhuz, une nouvelle note informe le lecteur de la véracité du récit :

Le Kensington Muséum, à Londres, et M. Dessault lui-même possèdent quelques débris minéraux, en tout semblables à ceux décrits par Bakhoûn, que l'analyse chimique a été *impuissante à décomposer* ou à *combiner* avec d'autres substances, et qui ne peuvent, en conséquence, entrer dans aucune nomenclature des corps connus<sup>754</sup>.

Si la référence bibliographique pouvait se perdre dans la masse des volumes parus chez Calmann-Lévy<sup>755</sup> – d'autant plus que la date de publication n'y figure pas – le lecteur apprend alors qu'il est désormais en mesure d'accéder aux fossiles conservés et étudiés à Londres. Cela peut paraître comme un pari lancé par un écrivain encore anonyme au début de sa carrière : qui irait mener de telles recherches ? Cependant le doute subsiste, le pacte de

---

<sup>753</sup> *Ibid.*, p. 83-84.

<sup>754</sup> *Ibid.*, note p. 35.

<sup>755</sup> « *Les Précurseurs de Ninive*, par B. Dessault, édition in-8°, chez Calmann-Lévy. »

lecture impose qu'on ne remette pas en question ce texte présenté comme vrai dès son incipit : « C'était mille ans avant le massement civilisateur d'où surgirent plus tard Ninive, Babylone, Ecbatane<sup>756</sup>. »

*Les Xipéhuz*, récit aux accents poésques célébré par Alphonse Daudet qui disait que dans ce court roman « le fantastique paraît neuf et terrifiant, même après *Le Horla* et le mystérieux défilé de la fin de *Gordon Pym*<sup>757</sup> », crée son propre réseau fictif d'intertextualités afin d'entretenir lui aussi une confusion entre récit véridique et roman de pure imagination. En constituant un récit truqué aux accents de vérité, il participe de cette modernité du fantastique qui éclot à la fin du dix-neuvième siècle et contribue à faire passer le roman d'imagination dans le vingtième siècle. C'est en quelque sorte ce que note Jules Renard dans son *Journal* à propos de Rosny, à la date du 1<sup>er</sup> mars 1908 : « Il dit de Schwob : « Ce n'était qu'un imitateur. » - Je suis le seul en France, dit-il, qui ait donné, avec *Les Xipéhuz*, un fantastique nouveau, c'est-à-dire en dehors de l'humanité<sup>758</sup> ».

## II. LE MERVEILLEUX-SCIENTIFIQUE ET *LA FORCE MYSTERIEUSE* : LE TRIOMPHE DU LITTERATEUR SUR LA SCIENCE

Comme pour répondre à la « nouveauté » annoncée par Rosny, *Les Xipéhuz* apparaît aujourd'hui régulièrement comme le récit francophone donnant naissance à la science-fiction

---

<sup>756</sup> J.-H. Rosny, *Les Xipéhuz*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>757</sup> Lettre d'Alphonse Daudet à Rosny aîné, non datée, reproduite exclusivement dans la version grand format de J.-H. Rosny aîné, *Récits de science-fiction*, Gérard et C<sup>ie</sup>, 1973, p. 10 : « Vous ririez et seriez fier, mon cher Rosny, d'entendre le débat de la maison. Ma femme est pour *L'Immolation*, Léon pour *L'Aîné*, moi je tiens pour les *Xipéhuz*, dont le fantastique me paraît neuf et terrifiant même après le *Horla* et le mystérieux défilé de la fin de *Gordon Pym*. Vous êtes un grand magicien, un large et puissant évocateur d'êtres. »

<sup>758</sup> Jules Renard, *Journal*, Paris, Union générale d'éditions (10/18), t. IV, 1984, p. 1136.

malgré l'anachronisme téléologique. Par exemple, dans divers essais Serge Lehman, se reposant sur les commentaires de Michel Raimond, considère que l'année 1887 marque dans un même élan la rupture de Rosny avec le naturalisme et l'invention de la science-fiction grâce aux *Xipéhuz* : il l'affirme comme une évidence dans « Une littérature plus complexe et plus haute<sup>759</sup> » et renouvelle son propos dans « La pulpe et la moelle » :

De tous les textes cités depuis le début de cette rétrospective<sup>760</sup>, *Les Xipéhuz* est sans doute le premier qu'on peut confier à un lecteur contemporain en ayant la certitude qu'il y reconnaîtra de la science-fiction. Plus question, ici, « d'habitants des astres », de sous-marins extrapolés, ou de métempsychose : on est dans l'univers physique, biologique et anthropologique connu à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>761</sup>.

Cependant, s'il n'est pas question de remettre en cause la modernité des *Xipéhuz* et leur legs à l'histoire littéraire de la science-fiction, il semblerait qu'avec le recul ce récit innove de façon bien moindre que les romans qui nous occuperont dans ce chapitre. Ainsi, alors qu'on pourra aisément comparer *Les Xipéhuz* à certains des récits horribles de Lovecraft écrits presque cinquante ans plus tard, *La Mort de la Terre* annonce les écofictions<sup>762</sup> et des romans comme *Demain les chiens* de Clifford D. Simak (1952) ou *Je suis une légende* de Richard Matheson (1954) dans leur traitement des formes de vie dominantes qui peupleront la Terre après la disparition de l'humanité. De même, le diptyque formant *Les Navigateurs de l'Infini* et *Les Astronautes* aborde de front la tendance de la science-fiction à montrer l'expansion de l'humanité dans le système solaire et au-delà ainsi que sa rencontre avec d'autres formes de vie intelligentes.

---

<sup>759</sup> Serge Lehman, « Une littérature plus complexe et plus haute », in *La Guerre des règnes*, Bragelonne, 2012.

<sup>760</sup> Lehman fait le choix de commencer son histoire littéraire et éditoriale de la science-fiction à partir de 1787, lorsque Charles Garnier lance à Amsterdam sa collection *Les voyages imaginaires* où il republie, « après les avoir expurgés de leurs passages les plus subversifs, les grands récits d'exploration fantasmagoriques et satiriques de l'Europe classique : *Gulliver* (Swift), *Les États et empires de la Lune et du Soleil* (Cyrano de Bergerac) [...] » (Serge Lehman, « La pulpe et la moelle », in *Maîtres du vertige*, L'Arbre Vengeur, 2021, p. 16).

<sup>761</sup> Serge Lehman, « La pulpe et la moelle », in *Maîtres du vertige*, L'Arbre Vengeur, 2021, p. 38.

<sup>762</sup> Lire notamment l'ouvrage de Christian Chelebourg qui leur est consacré : *Les Écofictions. Mythologies de la fin du monde*, Les Impressions Nouvelles, collection "Réflexions faites", 2012, 256 p.

Ces romans, qui situent leur diégèse dans un avenir encore éloigné de notre présent<sup>763</sup>, et peuvent se rattacher par anachronisme à la science-fiction, présentent un aboutissement de la modernité romanesque et littéraire de Rosny qui reste cependant inachevée puisque son décès brutal aura mis un terme à sa carrière d'auteur. Entre la modernité des *Xipéhuz*, qui se rattache à un « fantastique nouveau », et celle de *La Mort de la Terre* et du diptyque martien qui se rapproche de l'esthétique de la science-fiction, il reste une étape essentielle : le merveilleux-scientifique. Et le roman qui s'en rapproche le plus, tant dans son esthétique que dans sa réception, c'est *La Force mystérieuse*, publié chez Plon en 1913 après être paru dans *Je Sais Tout* entre janvier et avril de la même année.

## 1. Un roman qui affine la définition du merveilleux-scientifique

Nous l'avons déjà exposé et cela a été abondamment commenté : Rosny n'est pas mentionné dans le manifeste de Maurice Renard de 1909 qui fait de H. G. Wells le chantre du merveilleux-scientifique et c'est en 1914 dans un nouvel article publié dans *La Vie* qu'il remplace ce dernier par Rosny à la suite de la lecture de *La Force mystérieuse*<sup>764</sup>. Dans ce nouvel article aux accents de manifeste qui complète le précédent, Maurice Renard cherche moins à faire une critique du roman qu'à l'utiliser comme support pour affiner sa définition du merveilleux-scientifique. Dès son incipit, il rattache des récits antérieurs de Rosny au genre et utilise l'adverbe de temps « déjà » et l'adjectif « inoubliable » comme pour réparer un oubli : « *La Force mystérieuse* appartient au genre merveilleux-scientifique, enrichi déjà

---

<sup>763</sup> Précisons que si la diégèse des *Navigateurs de l'Infini* se déroule à la toute fin du XX<sup>e</sup> siècle, l'exploration de Mars par des astronautes ne relève pas encore du présent à l'heure où nous écrivons ces lignes. *Les Chroniques martiennes* (Ray Bradbury, 1950) propose la même problématique : les premières éditions situent le début du récit en 1999 et en 1997 le texte a été remanié pour commencer en 2030.

<sup>764</sup> Maurice Renard, « Le Merveilleux scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné », *La Vie*, 15 juin 1914. Voir aussi l'édition critique de l'article par Émilie Pézard que nous citons dans cette section : <https://doi.org/10.4000/resf.1215>.

par J.-H. Rosny aîné de contes inoubliables comme *Les Xipéhuz*, *Le Cataclysme*, *La Légende sceptique*, *Un autre monde*, *La Mort de la Terre*, etc. » Rappelons qu'en 1908, Renard avait dédié son *Docteur Lerne* à Wells en rédigeant un avant-propos qui servira de base à l'article-manifeste de 1909. Sa rencontre littéraire avec Wells s'était faite en 1904 quand ce dernier est publié et traduit au *Mercure de France* par Marcel Réja qui l'avait déjà désigné comme un auteur de merveilleux scientifique : « Oui : un des points caractéristiques de Wells demeure l'emploi du merveilleux d'ordre scientifique<sup>765</sup> ». Allant jusqu'à prendre certaines distances avec Wells au profit de Rosny<sup>766</sup>, Renard analyse avec précision les caractéristiques du merveilleux-scientifique tel que le montre *La Force mystérieuse*, en particulier ses inventions romanesques les plus originales :

L'auteur suppose que l'espace infini n'est pas seulement meublé des systèmes solaires que nous connaissons, mais encore d'univers invisibles, d'espères variées, « tantôt susceptibles d'agir partiellement les uns sur les autres, tantôt d'une indifférence et même d'une perméabilité mutuelle à peu près complètes. Dans ce dernier cas, la coexistence des univers, quelle que soit leur proximité, ne donne lieu à aucun trouble perceptible, tandis que, dans le premier cas, des cataclysmes proportionnels aux analogies sont possibles ». Or, l'un de ces mondes vient à « passer au travers de notre système. Il n'a pas assez d'analogie avec le nôtre pour détruire notre terre... mais il en a suffisamment pour attaquer nos énergies superficielles et pour menacer la vie<sup>767</sup>. »

Les citations que Renard dissémine dans l'article sont toutes extraites de la conclusion du roman de Rosny. Si le critique (Renard) expose ces théories scientifiques en introduction

---

<sup>765</sup> Marcel Réja, « H.-G. Wells et le merveilleux scientifique », in *Mercure de France*, n°178, octobre 1904, p. 40-62. Notons que Renard, contrairement à Réja, emploie l'expression « merveilleux-scientifique » avec un trait d'union. Par rapport à l'histoire de l'expression, nous renvoyons à l'article de Fleur Hopkins-Loféron « Généalogie et postérité du merveilleux-scientifique (1875-2017) : apparition, déformations et complexité d'une expression », in Jean-Guillaume Lanuque, *Dimension merveilleux scientifique*, 4, Black Coat Press, 2018, p. 241-260.

<sup>766</sup> « Quand Wells, par exemple, nous montre des hommes dotés pour un temps d'un régime vital accéléré [il s'agit de la nouvelle intitulée « Le nouvel accélérateur »], le prodige nous paraît beaucoup moins possible que l'existence des *Xipéhuz*, des *Moedigen* et des *ferromagnétaux* de M. Rosny, c'est-à-dire d'êtres vivants radicalement neufs, n'offrant rien de commun avec rien de connu. »

<sup>767</sup> Maurice Renard, « Le Merveilleux scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné », *La Vie*, 15 juin 1914.

de son article afin d'en souligner l'aspect visionnaire au-delà de la pure invention fictionnelle, le romancier (Rosny) les rédigeait en conclusion de son roman pour souligner le fait qu'il s'agit davantage d'une fable dont l'exposition des théories scientifiques à sa fin s'apparenterait à l'évocation d'une morale. De manière plus générale, le récit merveilleux-scientifique dans sa globalité consiste en une sorte de fable scientifique, un *exemplum* rhétorique qui conférerait au roman les caractéristiques formelles du laboratoire : le récit est un protocole expérimental qui permet au romancier d'apporter un savoir et des connaissances scientifiques afin de formuler des hypothèses qui seront vérifiées par les péripéties. Ainsi le romancier est à la fois un expérimentateur et un créateur d'idées et de phénomènes : rien ne permet de prouver que les événements décrits dans *La Force mystérieuse* puissent réellement avoir lieu en reproduisant hors du laboratoire les caractéristiques de l'expérience. Si l'on retrouve bien sûr ici les théories de Zola sur le *Roman expérimental* citant Claude Bernard (« L'écrivain, loin d'être diminué, grandit ici singulièrement. Une expérience, même la plus simple, est toujours basée sur une idée, née elle-même d'une observation. Comme le dit Claude Bernard : "L'idée expérimentale n'est point arbitraire ni purement imaginaire ; elle doit toujours avoir un point d'appui dans la réalité observée, c'est-à-dire dans la nature<sup>768</sup>" »), c'est bien ici que le merveilleux-scientifique s'éloigne du roman scientifique à la Verne. Comme nous l'évoquions précédemment, le roman scientifique, avec sa mission didactique, se doit de s'astreindre à la véracité des faits, à l'observation de la nature ; or, le merveilleux-scientifique ne cherche pas à enseigner mais à sonder l'inconnu. En 1909, Maurice Renard écrivait à ce propos qu'avec le merveilleux-scientifique, « il s'agit de lancer la science *en plein inconnu* et non pas d'imaginer qu'elle a enfin accompli telle ou telle prouesse en voie réelle d'exécution<sup>769</sup> ». Ainsi, Rosny imagine qu'une « maladie de la lumière », causée par la

---

<sup>768</sup> Émile Zola, *Le Roman expérimental*, Bibliothèque Charpentier, Fasquelle, 1902, [1880], p. 11.

<sup>769</sup> Maurice Renard, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, t. I, n° 6, octobre 1909.

superposition de la Terre avec un monde invisible, crée successivement tout autour du globe des scènes de violence et d'insurrection<sup>770</sup>, puis, après l'accalmie, la création de groupes dont les membres sont physiquement incapables de s'éloigner les uns des autres de plus de quelques mètres (le « groupisme » comme l'appellent les personnages), et enfin des crises aiguës de carnivorisme, calmées par l'ingestion de champignons. Ce faisant, il ne fait que mettre en récit une théorie scientifique qu'il aura élaborée au préalable. Mais il ne s'agit pas d'inventer de toutes pièces un récit de pure spéculation car il faut soutenir par un support scientifique rationnel la présence de toutes ces allégations.

Rosny suit de près les recommandations de Zola disant que le romancier est fait d'un observateur et d'un expérimentateur : « l'expérimentateur paraît et institue l'expérience, je veux dire fait mouvoir les personnages dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude<sup>771</sup> ». Ce qui va cependant l'éloigner des prescriptions de Zola est que les phénomènes qu'il étudie, notamment dans *La Force mystérieuse*, sont nuancés par un « océan des probabilités » et relèvent, en dehors de la fiction, du surnaturel, autrement dit d'un « naturel que nous ne connaissons pas<sup>772</sup> ». Comment alors proposer une observation objective et rationnelle sur un phénomène décrit dans le cadre d'une fiction ? Si le romancier doit truquer le fait scientifique pour construire son récit, alors l'univers de fiction ne dispose plus des mêmes lois naturelles que l'univers extra-diégétique.

---

<sup>770</sup> Voir sur cette question l'étude de Jean-Guillaume Lanuque, « La révolution chez Rosny aîné : poétique de l'écriture, politique du changement », dossier J.-H. Rosny aîné, *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.

<sup>771</sup> Émile Zola, *Le Roman expérimental*, Bibliothèque Charpentier, Fasquelle, 1902, [1880], p. 7.

<sup>772</sup> J.-H. Rosny, « La Goule », *La Lanterne*, 1er février 1900.

## 2. Le roman d'un scientifique

Tandis que Balzac se décrit dans l'*Avant-propos de la Comédie humaine* comme le secrétaire d'une histoire racontée par la société française, ou que Hugo explique que l'auteur des *Contemplations* a laissé le livre se faire en lui, l'auteur de merveilleux-scientifique ne peut se contenter de n'être que l'artisan-scripteur d'une œuvre qui le dépasse. Il doit prendre le dessus sur la science, en être en quelque sorte le réformateur, comme l'indique Rosny dans *Torches et Lumignons* : « Ne croyez point, comme on l'a écrit, que j'ai pour [la science] une vénération mystique : je la dépasse, je la réforme<sup>773</sup>. » Ce type de romancier, en inscrivant dans le récit des phénomènes scientifiques inédits, agit sur le monde. Les conclusions fabuleuses du savant Langre à la fin du roman renvoient moins aux fantasmes d'un auteur de textes merveilleux qu'à la mise en récit de travaux tellement originaux qu'ils n'existent, pour le moment, qu'en imagination. Pour Costes et Altairac « ce n'est donc pas un hasard si ce chef d'œuvre du merveilleux-scientifique est dédié au physicien Jean Perrin et au mathématicien Émile Borel par leur admirateur et ami J.-H. Rosny aîné<sup>774</sup> ». Ainsi, l'exposition de ces conclusions est-elle précédée de quelques péripéties dans lesquelles le savant et son assistant Meyral miment le processus de validation scientifique :

En un sens, cette situation plaisait aux physiciens : elle permettait de pousser jusqu'au bout les expériences, de les vérifier dans leurs moindres détails et de multiplier les preuves. Les mémoires de Roche-sur-Yonne révolutionnaient le monde scientifique. Quoiqu'ils se rencontrassent sur quelques points avec des savants anglais, allemands, américains, italiens et russes, Meyral et Langre laissaient loin en arrière les plus subtiles investigations de leurs rivaux. Et quand ils

---

<sup>773</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, La Force française, 1921, p. 11-12.

<sup>774</sup> Guy Costes et Joseph Altairac, *Rétrofiction : encyclopédie de la conjecture romanesque rationnelle francophone, de Rabelais à Barjavel*, Amiens-Paris, Encrage-Les Belles Lettres, coll. « Interface » (no 5), 2018, t.2, p. 1818.



annoncèrent une vérification officielle de leurs découvertes, toutes les académies du monde envoyèrent des délégués<sup>775</sup>.

Ce processus sera décrit quelques années plus tard dans *L'Énigme de Givreuse* à propos du savant Grantaigle (« le plus puissant génie scientifique, et de beaucoup, qui ait paru sur la terre ») qui, à l'inverse de Langre, fait le choix de garder pour lui ses découvertes :

Mon maître précisait d'une part les théories de la polarisation rotatoire, et, d'autre part, il créait en quelque sorte la polarisation mécanique, mais pour des systèmes circulaires, ou pseudo-circulaires, seulement. Dans sa dernière note, *restée incomprise jusqu'à ce jour*, il donnait une théorie sur la transformation des ondes transversales en ondes longitudinales et réciproquement... À partir de ce moment, il cessa de communiquer avec les sociétés aussi bien qu'avec les personnalités savantes. Il commençait à devancer de trop loin nos contemporains. Ses découvertes se multipliaient, de plus en plus profondes et de plus en plus diverses<sup>776</sup>.

Rosny connaît très bien ce processus de validation scientifique car, au-delà de sa fréquentation de scientifiques de renom, il a lui-même écrit plusieurs ouvrages de philosophie scientifique (*Le Pluralisme, essai sur la discontinuité et l'hétérogénéité des phénomènes*). On dit qu'il aurait aidé Jean Perrin dans la compréhension du principe de Carnot<sup>777</sup> qui lui dédie en 1913 son ouvrage *Les Atomes*, « classique absolu » selon Hugues Chabot<sup>778</sup>, qui lui vaudra le Nobel de physique en 1926. Selon Chabot « la proximité intellectuelle avec Perrin est telle que le physicien pointe des similitudes entre ses propres idées scientifiques et l'intrigue de *La*

---

<sup>775</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Force mystérieuse*, Plon, 1914, p. 298.

<sup>776</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Énigme de Givreuse*, in *La Revue de Paris*, 24<sup>e</sup> année, tome 1, janvier-février 1917, p. 410.

<sup>777</sup> Deuxième principe de la thermodynamique qui établit l'irréversibilité des phénomènes physiques, en particulier lors des échanges thermiques. Sadi Carnot l'exprime en 1824 ainsi : « Toute transformation d'un système thermodynamique s'effectue avec augmentation de l'entropie globale incluant l'entropie du système et du milieu extérieur. On dit alors qu'il y a création d'entropie. » Sadi Carnot, *Réflexions sur la puissance motrice du feu et sur les machines propres à développer cette puissance*, Paris, Bachelier, 1824.

<sup>778</sup> Nous renvoyons ici et dans les lignes suivantes à l'article de Hugues Chabot « Une œuvre sous l'emprise de la philosophie des sciences : le pluralisme de Rosny aîné », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 31-45.

*Force mystérieuse*<sup>779</sup> ». Dans des propos liminaires d'un article consacré aux atomes, en 1920, Perrin adresse ces compliments au romancier :

Il y aurait curieusement peu de retouches à faire au roman de J.-H. Rosny aîné dans [sic] *La Force mystérieuse* pour mettre en harmonie, avec la théorie développée dans cet article, les phénomènes imaginés par le grand romancier<sup>780</sup>.

De plus, nous trouvons dans la correspondance de Rosny, conservée dans son fonds d'archives à la Bibliothèque Municipale de Bayeux, cette lettre dédicatoire (sans date) de Perrin à Rosny :

Je vous envoie un Mémoire qui s'adapte curieusement à l'intuition presciente qui vous inspira *La Force mystérieuse*. Quelques retouches à peine et l'harmonie serait complète.

Sous le pseudonyme de Louis Fredey, Rosny signe aussi entre 1903 et 1907 plusieurs articles publiés dans *La Revue scientifique* et dans les *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*<sup>781</sup>, cautionné par Pierre Curie, ce dont témoigne Jean Perrin : « Ses vues sur le principe de Carnot avaient frappé Pierre Curie, qui les a présentées à l'Académie des Sciences<sup>782</sup> ». Dans son article, Chabot commente une autre lettre, datée du 29 novembre 1912 envoyée par Perrin à Rosny, trouvée dans les fonds de la Bibliothèque Municipale de Bayeux :

---

<sup>779</sup> Hugues Chabot « Une œuvre sous l'emprise de la philosophie des sciences : le pluralisme de Rosny aîné », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 33.

<sup>780</sup> Jean Perrin, « Atomes et lumière », *La Revue du mois*, 15<sup>e</sup> année, n°21, février 1920, p. 120. Chabot précise, p. 34-45 : « Cet accord profond entre les deux hommes a été identifié par Hubert Delporte, qui prépare une thèse sur l'œuvre scientifique de Jean Perrin (*La Lumière, principe du monde chez Jean Perrin*, sous la direction de Rémi Franckowiak) ».

<sup>781</sup> Hugues Chabot fait la recension des cinq articles suivants : Fredey Louis [Rosny J.-H.], « L'évolution "spencérienne" et la science », *Revue scientifique*, 1903, p. 162-169 ; Fredey Louis [Rosny J.-H.], « Les théories générales du changement », *Revue scientifique*, 1905, p. 673-676 et p. 710-715 ; Fredey Louis [Rosny J.-H.], « La conception humaine de l'univers », *Revue scientifique*, 1906, p. 385-390 et p. 423-429 ; Fredey Louis [Rosny J.-H.], « Sur la signification exacte du principe de Carnot », *Comptes rendus des séances hebdomadaires de l'Académie des sciences*, 1<sup>er</sup> semestre 1906, p. 513-515 ; Fredey Louis [Rosny J.-H.], « Le Pluralisme », *Revue des idées*, 1907, p. 258-275.

<sup>782</sup> Jean Perrin, « Le merveilleux scientifique dans le roman contemporain », *La Vie*, n°8, 13 avril 1912, p. 248-250.

Indice supplémentaire d'une communauté d'esprit, Perrin avait promis à Rosny un exemplaire de son texte : « J'ai terminé, avec soin et conscience, pendant les vacances, un livre sur *Les Atomes* dont j'espère bientôt vous envoyer un exemplaire. Certains passages pourront vous intéresser, bien que la plupart des choses vous soient connues sans doute. »

[...]

Preuve que le compliment n'est pas que de circonstance<sup>783</sup>, Perrin a proposé à Rosny de mener des expériences dans son laboratoire : « s'il vous est commode, vous pourriez faire à ce sujet dans mon laboratoire les essais qui vous intéresseraient.<sup>784</sup> »

En ce qui concerne Pierre Curie, dans *L'Énigme de Givreuse*, Rosny en dresse en creux un court portrait en le comparant à l'un de ses personnages : « Il était développé en hauteur, avec de longs bras dont il semblait ne pas savoir se servir et qui étaient singulièrement adroits. Il ressemblait à Pierre Curie<sup>785</sup> ». Faisant écho au processus de validation scientifique présenté dans *La Force mystérieuse*, la conclusion de *L'Énigme de Givreuse* se fait aussi par l'exposé d'une figure de savant qui confronte les faits observés avec différentes théories scientifiques, celles de Grantaigle. Cette fois-ci, la caution scientifique n'est pas Jean Perrin ou Pierre Curie mais l'auteur lui-même, qui annonce dans une note de bas de page<sup>786</sup> que nous avons déjà commentée le développement des théories de Grantaigle dans un article à paraître. Dans *La Force mystérieuse*, l'exposé des conclusions de Langre ne supporte aucune autre caution scientifique qu'un rapport de connivence avec le lecteur qui doit disposer d'un même niveau de culture scientifique que le narrateur. Celui-ci intervient à deux reprises dans deux courtes notes de bas de page qui entendent préciser le propos : tout

---

<sup>783</sup> « Et je regrette infiniment qu'il n'ait pu trouver le temps nécessaire à l'expérimentation : observation pénétrante, rigueur logique, imagination prodigieuse, et sens profond de la Beauté propre aux sciences, c'était plus qu'il n'en fallait pour en faire un des premiers physiciens de tous les temps. » Jean Perrin, « Le merveilleux scientifique dans le roman contemporain », *La Vie*, n°8, 13 avril 1912, p. 248.

<sup>784</sup> Hugues Chabot, « Une œuvre sous l'emprise de la philosophie des sciences : le pluralisme de Rosny aîné », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 36-37.

<sup>785</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Énigme de Givreuse*, *op. cit.*, p. 468.

<sup>786</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Énigme de Givreuse*, in *La Revue de Paris*, tome 1, janvier-février 1917, p. 422.

d'abord il est dit : « Le lecteur n'ignore pas que notre matière est elle-même considérée par d'illustres savants modernes comme *un simple complexe d'énergies* ». La présence de l'italique nous invite à percevoir l'ironie introduite par la formule « n'ignore pas ». De la même façon, une précision laconique, donnée un peu plus loin, concerne le « double sens » que le lecteur doit percevoir quant au terme « nébuleuse<sup>787</sup> », qui renvoie à une définition donnée dans *Les Sciences et le pluralisme* :

J'appellerai Nébula les constituants généraux de notre univers, j'entends par là notre système solaire et tous les mondes stellaires, nébulaires dont nous constatons ou pourrons constater l'existence. Si le lecteur est un énergétiste pur, la Nebula sera tout énergie ; s'il admet la matière-énergie, la Nébula sera matière énergie<sup>788</sup>.

### 3. Le roman comme terreau d'hypothèses scientifiques

L'exposé de Langre se termine par l'émission d'une hypothèse qui transforme l'énonciation du récit par l'emploi subtil d'une métalepse narrative :

Permettez-moi, Messieurs, de terminer par une hypothèse, mais une hypothèse que, pour notre part, nous considérons comme l'impérieuse suggestion de l'observation et de l'expérience. Considérant que l'ouragan interplanétaire a comporté un cycle de phénomènes qui, d'une part, est analogue, quoique lointainement, à nos phénomènes physico-chimiques, et qui, d'autre part, est analogue, plus lointainement encore, mais sûrement, à nos phénomènes organiques, on peut conjecturer que c'est *un monde* ou un fragment de monde qui a rencontré notre terre. De toute évidence, *ce monde* appartient à un système très différent de nos systèmes solaires. [...] Le monde qui vient de passer au travers de notre système n'avait pas assez d'analogie avec le nôtre pour détruire notre Terre (la masse planétaire semble n'avoir subi aucune modification sérieuse), mais il en avait suffisamment pour attaquer nos

---

<sup>787</sup> Le *CNRTL* propose en effet les deux définitions suivantes : soit l'objet céleste ; soit, au figuré, quelque chose de nébuleux. Dans le contexte de la phrase, le terme reste, en effet, lui-même nébuleux : « De toute évidence, *ce monde* appartient à un système très différent de nos systèmes solaires. Il ne s'ensuit pas qu'il fasse partie de systèmes situés en dehors des étendues occupées par la voie lactée et par les autres nébuleuses. » J.-H. Rosny aîné, *La Force mystérieuse*, Plon, 1914, p. 307-308.

<sup>788</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Sciences et le pluralisme*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1930, p. 77-78.

énergies superficielles et pour menacer la vie. [...] Quoiqu'il en soit, nous posons l'hypothèse que nous avons subi le heurt d'un monde, incapable de compromettre l'existence de notre globe et même de troubler sa marche, et que ce monde comporte, comme le nôtre, un règne organique<sup>789</sup>.

Dans cette fin de discours, le savant et l'auteur se superposent pour ne former plus qu'un. Les observations qui découlent des phénomènes décrits pendant le roman mériteraient –c'est ce que confirmera plus tard Jean Perrin – d'être présentées à l'Académie des sciences. Pour reprendre l'expression de Maurice Renard, Rosny projette ici la science en plein inconnu. Il ne s'agit pas d'imaginer de futures découvertes mais d'adopter un regard neuf et d'utiliser de nouvelles méthodes dans l'exploration scientifique, de « pousser des incursions latérales », autrement dit, de faire un pas de côté. Dans son article de 1914, Renard explique précisément que les romans de Rosny ne relèvent pas de l'anticipation car il n'est nulle question de prédire l'avenir :

L'imagination inventive n'a qu'exceptionnellement la prétention de vaticiner. Lorsque ses inférences viennent à se confirmer, c'est une victoire qu'elle n'a pas cherchée. Elle peut se mouvoir hors du temps, et ce n'est pas le long de l'avenir qu'elle a coutume d'aller. Le propre du merveilleux-scientifique n'est pas de devancer, en pointe d'avant-garde, la marche de l'heure, mais de pousser des incursions latérales sur les flancs de la réalité, de patrouiller en marge de la certitude, non pour acquérir la connaissance du futur, mais pour obtenir une plus grande compréhension du présent. La seule ambition d'un romancier de merveilleux-scientifique est d'arriver à faire déborder un peu le connu sur l'incertain, à faire légèrement rayonner la clarté sur la pénombre, comme, dans un vitrail, les verres plus lumineux semblent « manger » le bord de leurs voisins plus sombres et empiéter sur leur enclos<sup>790</sup>.

Pour Gaston de Pawloski qui commente ce même roman dans les colonnes de *Comoedia* la même année, quelques semaines avant Renard, *La Force mystérieuse* va encore

---

<sup>789</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Force mystérieuse*, Plon, 1914, p. 307-309.

<sup>790</sup> Maurice Renard, « Le Merveilleux scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné », *La Vie*, 15 juin 1914.

au-delà des vues de Renard sur l'exploration scientifique. Si, comme Renard, Pawloski rattache le roman à l'esthétique du conte philosophique<sup>791</sup>, il illustre selon lui le fait que les connaissances scientifiques solides de l'auteur restent subordonnées à sa maîtrise de l'art romanesque. Dans cette perspective, Rosny n'est pas un auteur qui fait une incursion dans le domaine scientifique, mais un littérateur qui domine la philosophie naturelle<sup>792</sup> :

Le littérateur digne de ce nom doit rester à toutes les époques *le chef*. Il doit dominer le sujet qu'il traite et sa tâche devient singulièrement ardue mais tout en même temps particulièrement noble à une époque où il lui faut, de toute nécessité, dominer la science maîtresse de l'univers. Notre littérature paraît en décadence aujourd'hui, c'est certain, tout simplement parce que peu d'hommes sont capables de refaire la grande synthèse platonicienne ou aristotélique. Il ne suffit plus que le poète domine aujourd'hui le monde naturel, il lui faut aussi dominer un monde artificiel, singulièrement complexe<sup>793</sup>.

L'écriture de *La Force mystérieuse* permet ainsi à Rosny de se présenter à la fois comme un romancier et un scientifique, avec la légitimité nécessaire pour paraître crédible dans les deux cas. Le roman apporte aussi de nouvelles directions au merveilleux-scientifique, aussi bien dans sa théorisation incrémentale par Maurice Renard que dans sa réception afin de résoudre la crise du roman : comme l'expose Pawlowski, ce roman ouvre au romancier la perspective de dominer plus que le monde naturel, c'est-à-dire le monde qu'on ne connaît pas encore. L'aboutissement du roman scientifique n'est pas la maîtrise des savoirs scientifiques d'avant-garde, mais désigne ce moment de l'histoire littéraire où le romancier, le littérateur,

---

<sup>791</sup> Voir Fleur Hopkins, « Écrire un « conte à structure savante » : apparition, métamorphoses et déclin du récit merveilleux-scientifique dans l'œuvre de Maurice Renard (1909-1931) », *ReS Futurae* [Online], 11 | 2018. DOI : <https://doi.org/10.4000/resf.1296>.

<sup>792</sup> À l'opposé c'est ce qu'échoue à faire la *hard science fiction*, qui se situe dans le sillage du roman scientifique vernien en montrant des intrigues scientifiques avant-gardistes basées sur des faits déjà connus et observés et les reproduisant minutieusement. Des auteurs, comme Michael Crichton, J. C. Gaudy ou Laurent Genefort vont travailler en étroite collaboration avec des scientifiques afin que ceux-ci valident scientifiquement leurs idées romanesques ; à l'inverse des scientifiques comme Isaac Asimov, Francis Carsac, Arthur C. Clarke ou Liu Cixin, deviennent auteurs et usent de leur bagage et leur légitimité scientifique pour écrire des romans de science-fiction.

<sup>793</sup> Gaston de Pawlowski, « J.-H. Rosny aîné – *La Force mystérieuse* », in « La Semaine Littéraire », *Comoedia*, 10 mai 1914, p. 2.

triomphe sur la science. C'est justement ce qu'exprime Rosny dans son rapport à la science dans *Torches et Lumignons* : « je la dépasse, je la réforme<sup>794</sup> ».

### **III. MODERNISER LE ROMAN SCIENTIFIQUE PAR UN *NOVUM* LITTÉRAIRE AFIN DE CREER UN UNIVERS DIEGETIQUE ORIGINAL**

Dans son fameux « Avertissement » introduisant *La Mort de la Terre*, publiée chez Plon, Rosny attaque de front la comparaison qui lui est souvent faite avec Wells. Aurait-il pu inspirer l'écrivain britannique ? Non, car d'après lui, au moment où Wells écrivait *La Guerre des mondes* et *L'Île du Docteur Moreau*, la notoriété de ses romans était négligeable. Plutôt que de savoir qui a été le premier ou qui a influencé l'autre, quand bien même ce serait le cas, l'important pour Rosny est que les œuvres des deux romanciers soient toutes originales. Cependant il n'oublie pas de faire son auto-promotion et de rappeler sa prévalence :

D'ailleurs, il y a une différence fondamentale entre Wells et moi dans la manière de construire des êtres inédits. Wells préfère des vivants qui offrent encore une grande analogie avec ceux que nous connaissons, tandis que j'imagine volontiers des créatures ou minérales, comme dans les *Xipéhuz*, ou faites d'une autre matière que notre matière, ou encore existant dans un monde régi par d'autres énergies que les nôtres<sup>795</sup>.

Pour Rosny, Wells construit ses inventions romanesques par analogie avec l'univers extra-diégétique<sup>796</sup>, tandis que lui propose ce pas de côté que nous évoquions précédemment :

---

<sup>794</sup> J.-H. Rosny aîné, *Torches et Lumignons*, La Force française, 1921, p. 12.

<sup>795</sup> J.-H. Rosny aîné, « Avertissement », in *La Mort de la Terre, suivi de Contes*, Plon, 1912, p. II.

<sup>796</sup> Notons en effet que le propos de *La Guerre des mondes*, par exemple, est de montrer du point de vue des agresseurs la colonisation de l'Amérique du Nord par les Européens. Les habitants de la Terre sont les Amérindiens et les Tripodes marsiens sont l'équivalent des colons. Le roman reflète aussi l'angoisse de l'époque

il dépasse et réforme l'univers connu. Ses entités intelligentes non-humaines n'ont pas vocation à être des humanoïdes venus d'une autre planète. Plus encore, le seul point commun qu'elles pourraient avoir avec les Hommes est l'accès à une intelligence capable d'organiser une vie sociale, partant du principe évolutif que chaque espèce intelligente est en mesure d'évoluer pour construire une culture, une civilisation. Si on peut voir dans des romans préhistoriques et certains récits d'exploration des exemples d'individu ayant évolué avec des caractéristiques physiologiques différentes de l'Homme occidental du début du XX<sup>e</sup> siècle – par exemple les hommes-amphibies de *Nymphée* – il n'est aucunement impossible que d'autres formes de vie existent : vie minérale (*La Mort de la Terre*), végétale (*L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*), êtres nébulaires venus d'une autre réalité (*La Force mystérieuse*, *L'Énigme de Givreuse*, *Un Autre monde*, *Dans le monde des Variants*), ou avec des caractéristiques physiques qui nous échappent (*Les Navigateurs de l'Infini*, *Les Astronautes*). Pour corroborer notre propos, citons ces observations d'Albert Dubeux dans sa préface – « À travers l'œuvre de Rosny aîné » – d'un *Choix de textes de J.-H. Rosny aîné* :

C'est d'après les données mêmes de la science, en effet, que Rosny crée ses entres et ses mondes imaginaires, en procédant par analogie et en s'affranchissant de cette tendance tyrannique qui nous porte communément à construire un monde fictif d'après notre propre monde, alors que l'univers renferme assurément une infinité de possibles dépourvus de toute mesure commune avec les choses qui nous entourent. » [...] Les Houyhnhnms de Swift ne sont jamais que des chevaux, les Marsiens de Wells que des poulpes. A l'inverse, les créations de Rosny, les Xipéhuz, les Ferromagnétaux, ne ressemblent à rien de connu ; et pourtant, elles ne sont pas le produit d'une fantaisie débridée, elles sont logiques et conformes à l'esprit de la science ; elles s'appuient sur des vérités physico-chimiques qu'elles transposent seulement, gardant toujours le contact avec la raison<sup>797</sup>.

---

victorienne et se présente comme une critique virulente de l'impérialisme : il s'agit ni plus ni moins d'un roman qui adopte les caractéristiques traditionnelles de l'utopie romanesque.

<sup>797</sup> Albert Dubeux, « À travers l'œuvre de Rosny aîné », in *Choix de textes de J.-H. Rosny aîné*, La Colombe, 1961, p. 50-51.



Même si la description de formes de vie nouvelles et originales n'est pas l'apanage du merveilleux-scientifique, notons chez Rosny une tendance à créer des êtres en apparence merveilleux auxquels il donne une justification sinon scientifique au moins plausible dans l'économie du récit. En résulte à la lecture de ses romans associés plus ou moins directement au merveilleux-scientifique l'impression de traverser au fil des œuvres un gigantesque zoo dont l'Homme ne serait qu'une espèce parmi tant d'autres, continuité de la métaphore du « Câble d'Araignée diaphane » reliant tout le Vivant à travers l'Infini qu'il développait dans ses *Psaumes* en 1888<sup>798</sup>.

Cette tendance, observée chez Rosny dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'apparente à l'une des spécificités de la littérature de science-fiction, le *novum* littéraire :

Je tenterai de définir la science-fiction comme la littérature de la connaissance distancée. [...] Je voudrais aborder ce champ d'investigation en postulant l'existence d'un spectre ou d'un éventail de sujets littéraires, allant d'un extrême qui serait la reproduction exacte de l'environnement de l'auteur à l'autre extrême possible, à savoir un intérêt exclusif pour une nouveauté étrange, un *novum*. De ces deux tendances, c'est la première qui a prédominé du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, comme la littérature canonique de notre civilisation<sup>799</sup>.

Pour Aurélie Huz, depuis cette première définition de Darko Suvin, le *novum* est un outil essentiel de définition de la science-fiction, constamment utilisé dans la critique jusqu'à aujourd'hui :

La notion de *novum* a servi à désigner des logiques jugées définitives de la science-fiction en les rapportant à l'idée d'étrangeté, à la fois source d'émerveillement et déclencheur conjectural. Le *novum* a ainsi été utilisé pour penser la construction

---

<sup>798</sup> « Il vint une métamorphose en feuilles de papier vivantes [...] posant à travers l'Infini une bibliothèque de légers livres. Et c'étaient les œuvres de l'Homme trépassé depuis des milliardaires, c'était la vibration sur le Câble d'Araignée diaphane, des pensées inscrites dans les entrailles de l'Astre par les métamorphoses des Cerveaux, et qui s'évanouissaient vers quelque nébuleuse en genèse, et qui partaient nourrir de jeunes Créations. » J.-H. Rosny, « Psaumes », in *La Légende des Millénaires*, tome 1 : *Les Conquérants du Feu et autres récits primitifs*, Les Moutons électriques, Montélimar, 2014, p. 116.

<sup>799</sup> Darko Suvin, *Pour une poétique de la science-fiction*, « Connaissance et distanciation : Introduction à la poétique de la science-fiction », Presses Universitaires du Québec, 1977, p. 12.

d'êtres, d'objets, de sociétés, de paradigmes en rupture avec les règles de notre monde, mais aussi la distanciation induite vis-à-vis du réel et son potentiel critique, ou encore les manipulations affectant le matériau médiatique même de la représentation<sup>800</sup>.

Nous verrons dans cette dernière section comment le *novum* rosnyen, qu'il désigne par « des créatures faites d'une autre matière que notre matière », se présente comme l'évolution finale du roman scientifique, son aboutissement, et guide cette catégorie du genre romanesque vers ce que l'on nomme communément la littérature de science-fiction.

## 1. Des créatures indicibles de *weird tales* ?

### a. Les Xipéhuz

Alors que le récit se déroule dans une région indéterminée autour du bassin méditerranéen, rien ne laisse deviner l'origine des Xipéhuz. Sont-ils des extra-terrestres venus sur Terre pour la conquérir, comme le supposent certains lecteurs naïfs de l'œuvre de Rosny, abreuvés de science-fiction nord-américaine ? À l'inverse, s'agit-il d'une forme de vie terrienne en concurrence – selon la théorie darwinienne – avec l'humanité ? Les indices donnés par Rosny sont trop maigres et il faudrait demander à B. Dessault ou se rendre au Kensington Museum pour en apprendre davantage à partir des traces conservées de leur

---

<sup>800</sup> Aurélie Huz, « Démêlés avec le *novum* : démontages et remontages de la notion dans une perspective culturelle intermédiatique », *ReS Futurae* [Online], 20 | 2022. Sur cette question, lire aussi les articles de Simon Bréan, « Pour un usage externe des théories de la science-fiction », *ReS Futurae* [Online], 20 | 2022 ; Éric Picholle, « Les défis du *novum*, de la science-fiction à l'histoire des idées scientifiques », *Espace et temps*, 4, Editions du Somnium, 2018, p.204-232 ; Richard Saint-Gelais, « Temporalités de la science-fiction », *ReS Futurae* [Online], 2 | 2013 ; Andrew John Milner, « *Science Fiction and the Literary Field* » *SFS*, n° 115, novembre 2011, p. 393-411.

passage<sup>801</sup>. On sait cependant que les expérimentations faites sur ces fragments ne permettent pas de les rattacher à quelque chose pouvant exister sur Terre :

L'analyse chimique a été impuissante à décomposer ou à combiner avec d'autres substances, et qui ne peuvent, en conséquence, entrer dans aucune nomenclature des corps connus<sup>802</sup>.

Dès l'élaboration de ce texte, Rosny faisait le choix de décrire des êtres faits d'une autre matière que notre matière. Pour Silvio Ferrari, « Rosny pourvoit d'une existence autonome des « êtres » aux formes et aux structures incompréhensibles, doués d'une vie qu'ils exercent parallèlement à celle des hommes, découvrant un ailleurs et une altérité résolument inscrits dans l'inexprimable<sup>803</sup> ». En effet, dès leur introduction dans le récit, ceux-ci sont décrits par une métonymie pour le moins floue : « Les Formes », qui désigne aussi le titre du premier chapitre. L'arrivée des Xipéhuz, au milieu d'une clairière, est accompagnée d'une description âpre, remplie de termes complexes peu adaptés à une scène d'exposition (on se situe seulement à la septième page du roman) et trop myope pour permettre au lecteur de se figurer leur apparence générale, échappant ainsi à l'hypotypose :

C'était d'abord un grand cercle de cônes bleuâtres, translucides, la pointe en haut, chacun du volume à peu près de la moitié d'un homme. Quelques raies claires, quelques circonvolutions sombres, parsemaient leur surface, et tous avaient vers la base une étoile éblouissante comme le soleil à la moitié du jour. Plus loin, aussi excentriques, des strates se posaient verticalement, assez semblables à de l'écorce de bouleau et madrés d'ellipses multicolores. Et il y avait encore, de ci, de là, des Formes quasi-cylindriques, variées d'ailleurs, les unes minces et hautes, les autres

---

<sup>801</sup> Dans *La Brigade Chimérique*, Serge Lehman s'amuse à prendre pour vrai la présence des Xipéhuz : Irène et Frédéric Joliot-Curie retrouvent à l'Institut du Radium un fossile de Xipéhuz, croyant que « le British Museum [possède] le seul exemplaire connu » (*La Brigade Chimérique – L'intégrale*, L'Atalante, 2012, p. 75).

<sup>802</sup> J.-H. Rosny, *Les Xipéhuz*, Albert Savine, 1888, note p. 35.

<sup>803</sup> Silvio Ferrari, « Xipéhuz, Ferromagnétaux, Mutants et Variants : les reflets de l'inexprimable dans l'œuvre de Rosny Aîné [sic] », *Francofonia*, Cadix, Université de Cadix, n° 7, 1998, p. 123–134.

basses et trapues, toutes de couleur bronzée, pointillées de vert, toutes possédant, comme les strates, le caractéristique point de lumière<sup>804</sup>.

Dans sa critique du roman en 1896, Rachilde, ciblant le style de l'auteur, note que « l'imagination excessive de cette œuvre est contenue, refoulée, par les nettes sections d'un style froid ; à la froideur brillante de l'instrument de précision<sup>805</sup> ». Cette précision du style sert à rendre problématique la compréhension de cette description, car, précisément, les Xipéhuiz tiennent davantage d'êtres nébuleux à l'image de ceux rencontrés dans *La Force mystérieuse* et *L'Énigme de Givreuse*, bien que le terme n'apparaisse jamais explicitement dans le récit à l'inverse d'autres que nous commentons plus bas. La seule différence avec ces deux romans ultérieurs est que le conflit éclate entre les Xipéhuiz et les Hommes. Contrairement aux autres espèces qui coopèrent ou du moins peuvent – modérément – se partager l'espace, il ne peut exister sur Terre que l'une ou l'autre espèce<sup>806</sup>.

### **b. Les Moedigen et les Vurens**

À certains égards, *Un autre Monde* (1895) peut passer pour une réécriture ou du moins une continuation des *Xipéhuiz*. Bien que la teneur du récit et ses enjeux romanesques ne soient pas les mêmes, il est aussi question d'un narrateur, Karl Ondereet, qui va observer une autre forme de vie, les Moedigen, parmi lesquels il va vivre et les observer. Son récit sera l'occasion de consigner ses observations, comme un savant naturaliste, comme Bakhoûn, pour transmettre au lecteur et après lui à la communauté scientifique son étude de cette espèce originale. Comme déjà évoqué dans notre Chapitre II, ce personnage a un rythme de vie plus

---

<sup>804</sup> J.-H. Rosny, *Les Xipéhuiz*, Albert Savine, 1888, p. 7.

<sup>805</sup> Rachilde, « Les romans », *Mercur de France* n°80, août 1896, p. 346.

<sup>806</sup> Nous renvoyons ici à l'étude de François Laforge, « Poétiques de l'altérité : lecture croisée de J.-H. Rosny aîné et Stanley G. Weinbaum », *ReS Futurae* [Online], 11 | 2018. Même si Laforge ne concentre pas son analyse sur *Les Xipéhuiz* pour se focaliser sur *Les Navigateurs de l'Infini*, il rappelle dans une note que *Les Xipéhuiz* n'échappe pas à cette problématique. Voir aussi François Laforge, « Le Même et l'Autre : la question du métissage dans l'œuvre « conjecturale » de J. H Rosny aîné », *Belphégor*, 15-1, | 2017.

rapide que le nôtre et a besoin de boire du schiedam, une eau de vie, pour ralentir sa fréquence de vie et l'accorder à la nôtre. Cette caractéristique particulière lui permet de voir l'invisible, en l'occurrence les Moedigen et Vurens qui sont autour de lui. Originaire des Pays-Bas, le narrateur s'exprime en néerlandais et dans une note de bas de page, il indique que les noms « Moedigen » et « Vurens » qu'il leur a spontanément donnés pendant son enfance, « ne [correspondent] à aucune qualité ni forme de ces êtres<sup>807</sup> ». Cependant, il indique aussi être né dans la province de la Gueldre. Une rapide recherche cartographique de la région révèle qu'il existe une petite ville nommée Vuren. D'autre part, en néerlandais « *moed* » signifie « courage » et le verbe « *aanmoedigen* » veut dire « encourager ». Cette hypothèse étymologique se confirme par l'emploi de « Moedig » au singulier et « Moedigen » au pluriel, marquant le refus de la marque du pluriel en français car « les Moedigens » n'apparaît jamais dans le texte.

Dans un chapitre de sa thèse, consacré aux « phénomènes entoptiques et présences invisibles », Fleur Hopkins-Loféron commente un passage particulier du roman en apparence banale mais dont la référence scientifique se révèle bien plus singulière. S'intéressant aux travaux d'Hermann von Helmholtz qui décrit dans son *Optique physiologique*<sup>808</sup> les « myodésopsies », que l'on nomme aussi « mouches volantes », et qui désigne des points lumineux dans notre regard « en vérité des corps flottant dans l'humeur vitrée et dont l'ombre se projette sur la rétine », Fleur Hopkins-Loféron analyse une réprimande du professeur du narrateur d'*Un Autre monde* accusé de rêvasser en cours :

Karel Onderet est capable de voir des créatures zoomorphiques invisibles, tout autour de lui.

---

<sup>807</sup> J.-H. Rosny, *Un Autre monde*, in *La Revue de Paris*, 2<sup>e</sup> année, Tome 5, 1895, p. 14.

<sup>808</sup> Hermann von Helmholtz, *Optique physiologique*, Victor Masson et fils, Paris, 1867.

« Karel Ondereet, avez-vous bientôt fini de regarder voler les mouches ? ... Hélas ! mon cher maître, il est vrai que je regarde voler les mouches, mais combien plus encore mon âme accompagne-t-elle les Vurens mystérieux qui vont par la salle ! »<sup>809</sup>

S'entrecroisent ici à la fois l'expression de l'ennui (« regarder voler les mouches ») et les myodésopsies (« mouches volantes »). Karel regarde bien voler les mouches, mais des bestioles d'un tout autre genre, puisqu'il s'agit des Vurens qu'il est le seul à voir ! Rosny aîné a ici recours au double niveau de lecture pour souligner que Karel est le seul à distinguer les créatures, tout comme les personnes qui éprouvent des phénomènes entoptiques, fruits de la subjectivité de leur vision<sup>810</sup>.

Ces Vurens sont décrits plus tôt, fugacement, par opposition aux *Moedigen* dont ils sont le pendant aérien et leur description correspond assez efficacement aux myodésopsies que tout un chacun aura pu observer :

Il est une population aérienne, d'une merveilleuse splendeur, d'une subtilité d'une variété, d'un éclat incomparables, à côté de laquelle les plus beaux oiseaux sont ternes, lents et lourds. Ici encore, un contour et des lignes. Mais le fond n'est plus grisâtre ; il est étrangement lumineux ; il étincelle comme le soleil, et les lignes s'y détachent en nervures vibrantes, les centres palpitent violemment. Les *Vuren*, ainsi que je les nomme, sont d'une forme plus irrégulière que les *Moedigen* terrestres, et généralement ils se dirigent à l'aide de dispositions rythmiques, d'entrecroisements et décroisements que, dans mon ignorance, je ne puis déterminer et qui confondent mon imagination<sup>811</sup>.

Les *Moedigen*, quant à eux, sont tout d'abord présentés comme « l'autre Règne », appartenant au « domaine mystérieux que [le narrateur est] seul à connaître ». Tout comme les *Xipéhuz*, il est difficile de se figurer leur apparence tant leur description est impressionniste :

Sur la terre brune, voici quelques formes épanchées ; elles se meuvent, elles s'arrêtent, elles palpitent au ras du sol. Elles sont de plusieurs espèces, différentes par le contour, par le mouvement, surtout par la disposition, le dessin et les nuances

---

<sup>809</sup> J.-H. Rosny, *Un Autre monde*, op. cit., p. 16.

<sup>810</sup> Fleur Hopkins-Loféron, *Voir l'invisible. Histoire visuelle du mouvement merveilleux-scientifique (1909-1930)*, Champ Vallon, coll. « Détours », 2023, p. 307-308.

<sup>811</sup> J.-H. Rosny, *Un Autre monde*, op. cit., p. 15.

des traits qui les traversent. Ces traits constituent, en somme, le principal de leur être, et, tout enfant, je m'en aperçois très bien. Tandis que la masse de leur forme est terne, grisâtre, les lignes sont presque toujours étincelantes. Elles constituent des réseaux très compliqués, elles émanent de centres, elles en irradient, jusqu'à ce qu'elles se perdent, s'imprécisent. Leurs nuances sont innombrables, leurs courbes infinies. Ces nuances varient pour une même ligne, comme aussi, mais moins, la forme.

Dans l'ensemble, l'être est figuré par un contour assez irrégulier, mais très distinct, par des centres d'irradiation, par des lignes multicolores qui s'entrecroisent abondamment. Quand il se meut, les lignes trépident, oscillent, les centres se contractent et se dilatent, tandis que le contour varie peu. [...]

Tout cela, je le vois très bien, dès lors, quoique je sois incapable de le définir ; un charme adorable me pénètre à contempler les Moedigen. L'un d'eux, colosse long de dix mètres et presque aussi large, passe lentement à travers la cour, et disparaît. Celui-ci, avec quelques bandes larges comme des câbles, des centres grands comme des ailes d'aigles, m'intéresse à l'extrême et m'effraye un peu. J'hésite un instant à le suivre, mais d'autres attirent mon attention. Ils sont de toutes tailles : quelques-uns ne dépassent pas la longueur de nos plus menus insectes, tandis que j'en ai vu atteindre plus de trente mètres de longueur<sup>812</sup>.

De la même manière que Bakhoûn, le narrateur s'attache moins à développer une hypotypose qu'à présenter des caractéristiques physiques générales, un milieu de vie, des comportements sociaux, etc. Les Moedigen sont décrits comme des « masses », et, par leur contour courbé et des lignes multicolores, on se figure plutôt une vie protoplasmique qu'animale avec, cependant, des différences de taille allant de l'insecte au colosse de trente mètres de longueur qui s'accorde mal pourtant avec une vie monocellulaire. Pourtant leur comportement est bien comparable à celui d'un animal et on pourra voir à travers la description d'un combat de deux d'entre eux une réécriture de l'affrontement entre le Lion et le Felis Spelaea au début de *Vamireh* :

---

<sup>812</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

Le combat d'un *Moedig* avec un autre attire mon attention. Ces combats sont fréquents ; ils me passionnent violemment. Quelquefois, c'est un combat d'égaux ; le plus souvent l'attaque d'un fort contre un faible (le faible n'est pas nécessairement le plus petit). Dans le cas présent, le faible, après une courte défense, se met en fuite, vivement poursuivi par son agresseur. Malgré la rapidité de leur course, je les suis, je réussis à ne pas les perdre de vue, jusqu'au moment où la lutte reprend. Ils se précipitent l'un vers l'autre, durement, rigidement même, solides l'un pour l'autre. Au choc, leurs lignes phosphorent, se dirigent vers le point de contact, leurs centres pâlisent et se rapetissent. D'abord, la lutte se maintient assez égale, le plus faible déploie la plus intense énergie, et réussit même à obtenir une trêve de l'adversaire. Il en profite pour fuir de nouveau, mais il est rapidement atteint, attaqué avec force et enfin saisi, c'est-à-dire maintenu dans une échancrure du contour de l'autre. C'est précisément ce qu'il avait cherché à éviter, en répondant aux chocs du plus fort par des chocs moins puissants, mais plus précipités. Maintenant, je vois toutes ses lignes trépider, ses centres battre désespérément ; et, à mesure, les lignes pâlisent, s'affinent, les centres s'imprécisent. Après quelques minutes, la liberté lui est rendue : il s'éloigne avec lenteur, terne, débilité. L'antagoniste, au contraire, étincelle davantage, ses lignes sont plus colorées, ses centres plus nets et plus rapides<sup>813</sup>.

Dans la dernière partie du roman, le narrateur dévoile à un scientifique le résultat de ses observations. Selon lui, les *Moedigen* appartiennent à un règne qui n'est ni animal, ni végétal :

Un monde de vivants condamnés comme nous à une vie brève, à des besoins organiques, à la naissance, à la croissance, à la lutte... un monde faible et éphémère autant que le nôtre, un monde soumis à des lois aussi fixes, sinon identiques, un monde aussi prisonnier de la terre, aussi désarmé devant les contingences... mais d'ailleurs complètement différent du nôtre, sans influence sur nous, comme nous sommes sans influence sur lui – sauf par les modifications qu'il apporte à notre fonds commun, la terre, ou par les modifications parallèles que nous faisons subir à cette même terre<sup>814</sup>.

---

<sup>813</sup> *Ibid.*, p. 15-16.

<sup>814</sup> *Ibid.*, p. 31.



Et de préciser ensuite que ces créatures vivent parmi nous en grand nombre, sans qu'elles soient en mesure d'interagir avec nous, tout comme nous sommes incapables de le faire aussi. Le narrateur conclut avec une description cette fois-ci nettement plus précise d'un Moedig proche de lui :

Sa forme est fortement allongée, assez irrégulière. Elle est convexe vers la droite, concave vers la gauche, avec des renflements et des échancrures : on pourrait imaginer ainsi la projection d'une gigantesque larve trapue. Mais sa structure n'est pas caractéristique du Règne, car la structure varie extrêmement d'une espèce (si l'on peut employer ici ce mot) à une autre. Son infime épaisseur est, en revanche, une qualité générale à tous : elle ne doit guère dépasser un dixième de millimètre, alors que sa longueur atteint cinq pieds et sa plus grande largeur quarante centimètres<sup>815</sup>.

Ce qui marque dans ces descriptions c'est que, peu importe leur niveau de précision, elles ne permettent pas au lecteur de se représenter les différentes créatures autrement qu'en procédant par analogie, ou en multipliant comme ici l'emploi du conditionnel et de la négation. Ces descriptions s'attardent sur ce que ces créatures ne sont pas : le narrateur ne parvient pas à décrire les Vurens<sup>816</sup>, dont il dit seulement qu'ils ne sont pas des Moedigen ; ceux-ci ne possèdent pas une forme fixe reconnaissable et leurs couleurs ne font pas partie du spectre chromatique accessible à l'entendement humain ; tout comme les Xipéhuz qui ne sont que formes et échappent à toute description. Il s'agit de créatures « en creux », indicibles, que les personnages ne peuvent pas voir et que les lecteurs ne peuvent se représenter. Pourtant il s'agit bien de créatures vivantes avec des codes sociaux que le savant naturaliste est en mesure de décrire.

---

<sup>815</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>816</sup> « Ils se dirigent à l'aide de dispositions rythmiques, d'entrecroisements et décroisements que, dans mon ignorance, je ne puis déterminer et qui confondent mon imagination. » J.-H. Rosny, *Un Autre monde, La Revue de Paris*, 2<sup>e</sup> année, Tome 5, 1895, p. 15.

### c. Poe, Lovecraft, Rosny : un fantastique commun

Nous avons proposé, en début de chapitre, un détour par Poe et Lovecraft car ceux-ci, bien que dans des aires géographiques et culturelles différentes de Rosny, s'éloignent aussi du modèle didactique du roman scientifique pour mâtiner leurs récits d'une esthétique fantastique et gothique. Si nous ne sommes pas en mesure de prouver l'existence d'une connaissance, mutuelle ou non, entre Rosny et Lovecraft, ce n'est pas le cas de Poe que les deux frères Rosny ont notamment traduit en 1892 (*Le Scarabée d'or*) et qui les a durablement marqués. Fabrice Mundzik rappelle qu'en évoquant le souvenir de Marcel Proust, Rosny aîné écrit : « Les yeux seuls sont à l'image fidèle de Proust jeune, yeux de fantôme, yeux de personnage d'Edgar Poe, contemplateur de l'Invisible<sup>817</sup> ». D'autre part, en 1925, Rosny rapprochait Poe de Maurice Renard dans un entretien accordé à Georges Jamati dans *Vient de Paraître* :

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Charles Nodier eut de la sorte l'art d'associer à la fable des notations familières. Néanmoins c'est plutôt à Edgar Poe que s'apparente Maurice Renard, sans cesser d'être lui-même, à Edgar Poe, qui, comme lui, semblait par toutes ses pensées vivre dans le monde fabuleux, qui, comme lui, excellait à faire naître la fièvre dès le commencement du récit et à la prolonger jusqu'à la fin, pour obtenir la plus grande au dernier paragraphe, aux dernières lignes<sup>818</sup>.

En refusant de poursuivre le récit d'Arthur Gordon Pym après la rencontre du géant, Poe produit aussi un récit en creux, littéralement indicible. Enfin, chez Lovecraft, l'évocation de ses Dieux très anciens (Cthulhu, Shub-Niggurath, Yog-Sothoth, etc.) se fait systématiquement en creux, car le langage humain est insuffisant et échoue à décrire correctement ce qui apparaît sous les yeux des personnages. Par exemple, la cité fictive de

---

<sup>817</sup> J.-H. Rosny aîné, « Une Soirée chez Marcel Proust », in *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques* du 13 décembre 1930 ; in *Portraits et souvenirs*, Compagnie Française des Arts Graphiques, 1945. Voir aussi Fabrice Mundzik, « Edgar Allan Poe et J.-H. Rosny », in *Edgar Allan Poe. Le Scarabée d'or, Flatland*, Les Cahiers archéobibliographiques 2<sup>e</sup> série, 2021.

<sup>818</sup> Georges Jamati, « Maurice Renard vu par J.-H. Rosny aîné », in *Vient de paraître*, Spécial Maurice Renard, janvier 1925. Reproduit dans Maurice Renard, *Romans et contes fantastiques*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 1990, p. 1231-1232.

R'lyeh où repose Cthulhu marque ainsi le lecteur et les personnages par ses anomalies architecturales : « He had said that the *geometry* of the dream-place he saw was abnormal, non-Euclidean, and loathsomely redolent of spheres and dimensions apart from ours<sup>819</sup> » et perturbe la perception de l'observateur : « Johansen swears he was swallowed up by an angle of masonry which shouldn't have been there ; an angle which was acute, but behaved as if it were obtuse<sup>820</sup> ». Cet part d'indicible dans la description est une des caractéristiques formelles des récits diffusés dans le *pulp* américain *Weird Tales*<sup>821</sup>, qui contribue ensuite à créer un genre, du moins une catégorie de la science-fiction du même nom<sup>822</sup>. En 1927, Lovecraft développe dans un essai intitulé *Supernatural Horror in Literature* une réflexion sur le récit d'épouvante moderne à partir du roman gothique<sup>823</sup>. Pour Francis Lacassin, « *Épouvante et surnaturel en littérature* offre une vision, selon Lovecraft, des thèmes et mécanismes de l'horreur, et constitue surtout un bilan de ses propres admirations<sup>824</sup> ». Au seuil de l'essai, Lovecraft définit la part indicible de ces récits qui consiste en un contournement des lois naturelles connues des personnages et du lecteur et par extension propose une définition du *weird tale* :

*The true weird tale has something more than secret murder, bloody bones, or a sheeted form clanking chains according to rule. A certain atmosphere of breathless*

---

<sup>819</sup> « D'après lui, la *géométrie* du paysage onirique qui l'entourait était aberrante, non-euclidienne ; elle évoquait de manière odieuse d'autres dimensions et d'autres sphères d'existence. » H. P. Lovecraft, *L'Appel de Cthulhu*, Bragelonne, 2020, traduction de Maxime Le Dain.

<sup>820</sup> « Johansen affirme qu'il fut absorbé par un angle de maçonnerie qui n'aurait pas dû être là, un angle qui était aigu et qui se comporta comme s'il avait été obtus. » H. P. Lovecraft, *L'Appel de Cthulhu*, Bragelonne, 2020, traduction de Maxime Le Dain.

<sup>821</sup> Outre Lovecraft, ce magazine aura aussi publié des auteurs français : Jacques Bergier, Maurice Level, Maupassant, Alexandre Dumas.

<sup>822</sup> On oppose aujourd'hui « *old weird* », les récits publiés entre 1850 et 1940 dans les *pulps*, et « *new weird* » le courant qui se développe depuis la fin des années 1990. Voir la thèse en préparation de Marc Ang-Cho, « Le New Weird », sous la direction de Denis Mellier (Université de Poitiers).

<sup>823</sup> En réalité l'essai est retravaillé, augmenté et republié à plusieurs reprises par Lovecraft dans divers journaux. Malgré sa mort en 1937, cet essai reste un travail inachevé (lacunaire, selon Francis Lacassin) et la version définitive du texte, que nous citons ensuite, est celle de sa publication en volume en 1945.

<sup>824</sup> Francis Lacassin, « Le bilan des admirations de Lovecraft », *Howard Phillips Lovecraft*, vol. 2, édition présentée et établie par Francis Lacassin, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1999, p. 1064.

*and unexplainable dread of outer, unknown forces must be present; and there must be a hint, expressed with a seriousness and portentousness becoming its subject, of that most terrible conception of the human brain—a malign and particular suspension or defeat of those fixed laws of Nature which are our only safeguard against the assaults of chaos and the daemons of unplumbed space*<sup>825</sup>.

Analysant le récit *The Call of Cthulhu* du point de vue de cette transgression d'un univers matérialiste à l'aide de cette définition, Pascal Théroutx identifie les critères de déstabilisation que joue un tel type de récit :

Univers rationnel et ancré dans un réel connu ; repères spatio-temporels clairement définis pour la plupart des parties du récit ; l'introduction du fantastique se fait ici dans une incertitude totale où l'oscillation entre les pôles normatifs et *l'inquiétante étrangeté*, propre au genre fantastique, est réduite – pour ne pas dire *anéantie* – par l'orientation univoque de la narration<sup>826</sup>.

Bien qu'on ne puisse pas comparer l'étendue et l'ambition de l'univers de fiction développé par Lovecraft avec celle, bien moindre, des récits de Rosny, constatons plusieurs points communs avec ces critères identifiés par Pascal Théroutx. Tout d'abord les récits de Rosny se situent effectivement dans un réel connu avec des repères spatio-temporels bien définis (le bassin méditerranéen à la proto-histoire pour *Les Xipéhuz*, les Pays-Bas au temps de l'écriture du récit pour *Un Autre monde*) et l'introduction du fantastique ne permet pas de suivre sa traditionnelle « hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel<sup>827</sup> » puisqu'à aucun moment les événements ne

---

<sup>825</sup> Howard Phillips Lovecraft, "Supernatural Horror in Literature", *The Recluse*, n°1, août 1927. « Le véritable conte fantastique a quelque chose de plus qu'un meurtre mystérieux, des ossements sanglants, ou une forme drapée d'un linceul secouant ses chaînes selon les règles. Une certaine atmosphère haletante, une terreur inexplicable de forces inconnues venues d'ailleurs doivent s'imposer ; et il faut que soit suggérée, avec le sérieux et la menace impressionnante qui conviennent au sujet, la plus terrible idée de l'esprit humain – une interruption ou une dérouté pernicieuse et précise de ces lois immuables de la Nature qui sont notre seule sauvegarde contre les assauts du chaos et des démons de l'espace insondé. » La traduction est celle présente dans *Howard Phillips Lovecraft*, vol. 2, édition présentée et établie par Francis Lacassin, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », p. 1067).

<sup>826</sup> Pascal Théroutx, « L'horreur, l'indicible et la fin. *The Call of Cthulhu* d'Howard Phillips Lovecraft », *Postures*, dossier « Littérature américaine, imaginaire de la fin », n°4, 2001, p. 69-79.

<sup>827</sup> Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Seuil, 1970, p. 29.

sont remis en question et des preuves sont données dans le récit de leur existence extra-diégétique : la traduction du manuscrit de Bakhoûn, les recherches de Karel Onderet épaulé du docteur Van den Heuvel sur les Moedigen qui seront plus tard présentées à l'Académie des Sciences.

Des travaux seraient ainsi à mener afin de comparer le style et les inventions de l'univers diégétique entre Rosny et Lovecraft. En plus des éléments déjà cités plus haut, évoquons le cas de *The Colour Out of Space* (*La Couleur tombée du ciel*, 1927) qui repose, comme *La Force mystérieuse*, sur l'apparition de phénomènes étranges et surnaturels, causés par une rencontre extra-terrestre et la modification du spectre chromatique, amenant des transformations profondes de l'environnement. D'autre part, tout comme Rosny, Lovecraft considère que l'humanité n'est qu'un des nombreux règnes qui se succèdent sur Terre : quand Rosny considère que les Ferromagnétaux succèdent aux Hommes qui ont succédé aux grands sauriens, Lovecraft évoque dans *The Shadow Out of Time* (*Dans l'abîme du temps*, 1936) la Grande Race de Yith, qui a précédé l'Homme et qui prévoit l'apparition d'une puissante civilisation de coléoptères dans un très lointain futur<sup>828</sup>.

---

<sup>828</sup> Notre hypothèse, pour le moment, serait de considérer que la partie purement fantastique et merveilleuse de l'œuvre de Rosny – des *Psaumes* aux *Navigateurs de l'Infini* – consisterait en l'écriture de *weird tales*. Par le biais de références scientifiques et littéraires communes, tout en s'ignorant mutuellement, Rosny et Lovecraft feraient œuvre commune, tant stylistiquement que dans la création diégétique.

## 2. « Patrouiller en marge de la certitude »<sup>829</sup> pour aller vers le « Wonderland »

### a. Les Ferromagnétaux, un nouvel embranchement du Vivant

Lorsque Rosny évoque les spécificités de son inventivité littéraire qui le distinguent de Wells, il propose trois catégories de créatures non-humaines : « ou minérales, comme dans les *Xipéhuz*, ou faites d'une autre matière que notre matière, ou encore existant dans un monde régi par d'autres énergies que les nôtres » et conclut que les Ferromagnétaux de *La Mort de la Terre* appartiennent à l'une de ces trois catégories. Leur particularité, contrairement à toutes les autres, c'est qu'ils n'apparaissent pas dans l'univers diégétique *ex-nihilo* : se situant plusieurs centaines de milliers d'années dans l'avenir, la diégèse du récit se permet de montrer le processus d'évolution, tant du point de vue de la transformation de la planète que de celui du Vivant qui l'habite. Les Ferromagnétaux ne sont pas comme les *Xipéhuz* ou les *Moedigen* des créatures venues d'ailleurs – aussi indéterminé soit-il – mais relèvent d'un lent processus d'évolution. Autrement dit, leurs lointains ancêtres sont déjà parmi nous, attendant d'être façonnés par les soubresauts de la vie terrestre. Ainsi ne peuvent-ils être associés à une forme de fantastique ou de surnaturel, car dans le récit leur présence ne surprend aucunement les personnages, pas plus que la présence d'oiseaux parlours qui tendent à développer une « expression humaine » :

Trois oiseaux planèrent au-dessus des arbres et s'abattirent au bord de la plate-forme. Ils avaient la taille des anciens condors, des formes aussi pures que celles des beaux corps féminins, d'immenses ailes argentines, glacées d'améthyste, dont les

---

<sup>829</sup> Voir. Maurice Renard, « Le Merveilleux scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné », *La Vie*, 15 juin 1914 : « Le propre du merveilleux-scientifique n'est pas de devancer, en pointe d'avant-garde, la marche de l'heure, mais de pousser des incursions latérales sur les flancs de la réalité, de patrouiller en marge de la certitude, non pour acquérir la connaissance du futur, mais pour obtenir une plus grande compréhension du présent. »

pointes émettaient une lueur violette. Leurs têtes étaient grosses, leurs becs très courts, très souples, rouges comme des lèvres ; et l'expression de leurs yeux se rapprochait de l'expression humaine. L'un d'eux, levant la tête, fit entendre des sons articulés<sup>830</sup>.

Comme nous l'avons commenté précédemment, ce roman utilise des caractéristiques discursives de la science-fiction (*cognitive estrangement* ; paradigme absent ; xéno-encyclopédie...) et présente un chronotope totalement étranger au lecteur. Le pacte de lecture lui impose de tenir pour vrais tous les discours du narrateur, même s'il s'agit de décrire ce qui n'existe pas aujourd'hui.

La différence entre ces oiseaux et les Ferromagnétaux tient notamment au fait que, s'ils ont tous deux évolué depuis le présent de l'écriture du récit, ces derniers sont une race infiniment plus jeune et ne possèdent pas mêmes des caractéristiques comparables aux premiers Hommes décrits dans *Vamireh*. Plus anciens, les oiseaux sont donc plus évolués : « à mesure que se développait leur intelligence, les oiseaux s'étaient initiés au langage, – un langage qui n'admettait que des termes concrets et des phrases-images<sup>831</sup> ». Leur présence dans le roman contribue davantage à montrer le processus de l'évolution animale qu'à apporter un *novum* littéraire. On constatera que les Hommes ne connaissent, eux, que quelques maigres changements physiques : « Il montrait un visage bistre, des yeux et des cheveux aussi noirs que l'anthracite. Comme tous les Derniers Hommes, il avait la poitrine spacieuse, tandis que le ventre se rétrécissait. Ses mains étaient fines, ses mâchoires petites, ses membres décelaient plus d'agilité que de force<sup>832</sup> ». Ce qui marque le plus gros changement chez l'Homme est sa résignation à se laisser mourir, signe d'une décadence évolutive et de l'acceptation de sa fin en tant qu'espèce.

---

<sup>830</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Mort de la Terre* suivi de *Contes*, Plon, 1912, p. 4.

<sup>831</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>832</sup> *Ibid.*, p. 2.

Dans cette histoire du futur, à mesure que la planète se transforme en un désert aride, les espèces régnantes qui ne sont pas adaptées à ces nouvelles conditions de vie doivent évoluer pour survivre ou disparaissent. En ce sens, les oiseaux sont plus adaptés que les Hommes à ce nouveau régime et c'est pourquoi ils continuent d'évoluer. Pourtant, selon Rosny, le parcours de l'humanité a été glorieux avant de causer la régression de l'espèce :

On rapporte que, au début de ces révolutions sidérales, la population humaine avait atteint le chiffre de vingt-trois milliards d'individus. Cette masse disposait d'énergies démesurées. Elle les tirait des protoatomes (comme nous le faisons encore, quoique imparfaitement, nous-mêmes) et ne s'inquiétait guère de la fuite des eaux, tellement elle avait perfectionné les artifices de la culture et de la nutrition. Même, elle se flattait de vivre prochainement de produits organiques élaborés par les chimistes. Plusieurs fois, ce vieux rêve parut réalisé : chaque fois, d'étranges maladies ou des dégénérescences rapides décimèrent les groupes soumis aux expériences. Il fallut s'en tenir aux aliments qui nourrissaient l'homme depuis les premiers ancêtres. À la vérité, ces aliments subissaient de subtiles métamorphoses, tant du fait de l'élevage et de l'agriculture que du fait des manipulations savantes. Des rations réduites suffisaient à l'entretien d'un homme ; et les organes digestifs avaient accusé, en moins de cent siècles, une diminution notable, tandis que l'appareil respiratoire s'accroissait en raison directe de la raréfaction de l'atmosphère<sup>833</sup>.

Cependant, les péripéties du roman, qui raconte les dernières années de l'espèce humaine, mettent en avant l'extrême désertification de la planète qui ne peut laisser la place qu'à une seule espèce qui sera la seule à même de survivre dans ces conditions extrêmes, les Ferromagnétaux. Rosny associe alors la déliquescence de l'humanité à l'apparition favorable de conditions de développement de ce nouveau règne, sans pour autant dire si l'apparition des Ferromagnétaux est la principale cause de la régression de l'humanité :

L'homme vit dans un état de résignation douce, triste et très passive. L'esprit de création s'est éteint ; il ne se réveille, par atavisme, que dans quelques individus. De sélection en sélection, la race a acquis un esprit d'obéissance automatique, et par là

---

<sup>833</sup> *Ibid.*, p. 20-21.



parfaite, aux lois désormais immuables. La passion est rare, le crime nul. Une sorte de religion est née, sans culte, sans rites : la crainte et le respect du minéral. Les Derniers Hommes attribuent à la planète une volonté lente et irrésistible. D'abord favorable aux règnes qui naissent d'elle, la terre leur laisse prendre une grande puissance. L'heure mystérieuse où elle les condamne est aussi celle où elle favorise des règnes nouveaux.

Actuellement, ses énergies obscures favorisent le règne ferromagnétique. On ne peut pas dire que les ferromagnétaux aient participé à notre destruction<sup>834</sup>.

Pour Rosny, c'est la Terre qui déciderait de l'existence sur son sol des êtres vivants, comme le ferait un être conscient. Pourtant, l'apparition des Ferromagnétaux est irrémédiablement liée à l'activité humaine :

On commença à percevoir l'existence du règne ferromagnétique au déclin de l'âge radio-actif. C'étaient de bizarres taches violettes sur les *fers humains*, c'est-à-dire sur les fers et les composés des fers qui ont été modifiés par l'usage industriel. Le phénomène n'apparut que sur des produits qui avaient maintes fois resservi : jamais l'on ne découvrit de taches ferromagnétiques sur des *fers sauvages*. Le nouveau règne n'a donc pu naître que grâce au milieu humain<sup>835</sup>.

D'autre part, la présence des Ferromagnétaux est mortelle pour toute forme de vie animale car ceux-ci absorbent par magnétisme les globules rouges présents dans le sang et les assimilent, ce qui cause la mort par anémie de l'individu. Au début du récit, si ces créatures sont néfastes pour l'Homme, elles ne représentent pas un péril immédiat car il est encore capable de les contenir et de se défendre contre eux. Le véritable danger, qui va justement causer la perte des derniers Hommes à la fin du roman, consiste davantage dans les transformations géologiques de la Terre, qui font disparaître peu à peu l'eau, profondément engloutie, et dans les nombreux glissements de terrain qui détruisent les constructions humaines. Ainsi, le savoir des Ferromagnétaux transmis par le narrateur n'est pas le fait de l'observation scientifique d'un personnage – un Bakhoûn des temps futurs – mais de

---

<sup>834</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>835</sup> *Ibid.*, p. 26.

l'accumulation des observations humaines sur le temps long qui nous sépare de la diégèse. S'il n'y a pas de mystère scientifique à résoudre, Targ, le dernier homme, qui endosse le rôle vain de héros du récit, a en réalité la charge de résoudre une énigme philosophique :

Targ jeta un long regard sur la plaine : partout il apercevait la teinte violette et les formes sinusoïdales particulières aux agglomérats ferromagnétiques.

— Oui, murmurait-il..., si l'humanité reprenait quelque envergure, il faudrait recommencer le travail des ancêtres. Il faudrait détruire l'ennemi ou l'utiliser. Je crains que sa destruction ne soit impossible : un nouveau règne doit porter en soi des éléments de succès qui défient les prévisions et les énergies d'un règne vieilli. Au rebours, pourquoi ne trouverait-on pas une méthode qui permettrait aux deux règnes de coexister, de s'entraider même ? Oui, pourquoi pas ?... puisque le monde ferromagnétique tire son origine de notre industrie ? N'y a-t-il pas là l'indice d'une compatibilité profonde ?

Puis, portant ses yeux vers les grands pics de l'Occident :

— Hélas ! mes rêves sont ridicules. Et pourtant..., pourtant ! Ne m'aident-ils pas à vivre ?... Ne me donnent-ils pas un peu de ce jeune bonheur qui a fui pour toujours l'âme des hommes<sup>836</sup> ?

L'enjeu philosophique du récit consiste à se demander s'il existe un moyen de concilier l'existence des deux règnes. Ce n'est pas une problématique nouvelle chez Rosny : à la fin des *Xipéhuz*, Bakhoûn déplore la disparition des créatures<sup>837</sup> et, en dehors de la fiction, il a souvent déploré l'élimination des nations, peuples et cultures Amérindiennes et Aborigènes par les Européens. Il reposera, en l'affinant, cette même question dans *Les Navigateurs de l'Infini*, en permettant aux explorateurs terriens d'apporter le confort technologique aux Tripèdes nécessaire à leur préservation contre les Zoomorphes qui les menacent comme les Ferromagnétaux sont des antagonistes naturels des Hommes. Ce confort

---

<sup>836</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>837</sup> « Et j'ai enterré mon front dans mes mains, et une plainte est montée de mon cœur. Car, maintenant que les Xipéhuz ont succombé, mon âme les regrette, et je demande à l'Unique quelle Fatalité a voulu que la splendeur de la Vie soit souillée par les ténèbres du Meurtre ! » J.-H. Rosny, *Les Xipéhuz*, Albert Savine, 1888, p. 84.

n'aura pas pour but de vaincre l'ennemi, mais d'aider les Tripèdes à pouvoir s'éteindre naturellement en tant qu'espèce, comme le font les Hommes de *La Mort de la Terre*.

Le cheminement de Targ, s'il s'apparente en premier lieu à celui des explorateurs et aventuriers de la Préhistoire, n'a rien d'un récit d'exploration viatique ou d'une geste héroïque. Bien qu'ayant en commun avec Vamireh le goût de la découverte de l'inconnu et répondant comme Naô à une impérieuse quête de ressources – ici l'eau, symboliquement à l'opposé du feu, aux deux extrémités de la vie humaine – Targ se bat contre le destin à la mesure d'un héros tragique. Alors qu'il cherche à repousser l'inévitable, c'est grâce aux Ferromagnétaux qu'il progresse dans sa quête philosophique et découvre le destin qui l'attend. Il s'agit tout d'abord d'être le témoin de la fin des Hommes et de confirmer par là même le titre du roman :

— Cette frénésie même annonçait la mort de la terre..., la mort de la terre pour *notre* Règne ! murmura doucement Targ.

Un frisson secoua sa douleur. Il songea que ce qui subsistait encore de sa chair s'était transmis, *sans arrêt*, depuis les origines. Quelque chose qui avait vécu dans la mer primitive, sur les limons naissants, dans les marécages, dans les forêts, au sein des savanes, et parmi les cités innombrables de l'homme, ne s'était jamais interrompue jusqu'à lui... Et voilà ! Il était le seul homme qui palpitât sur la face, redevenue immense, de la terre<sup>838</sup> !

Le titre du roman – *La Mort de la Terre* – ne désigne pas tant la mort de la planète, mais la disparition totale du Règne de l'Homme qui y a prospéré et lui a donné ce nom. C'est la mort de l'espèce et de tout ce qu'elle a construit dans son histoire : civilisations, cultures, peuples, histoires, langues, philosophies, etc., jusqu'à ne devenir que traces, guère plus que des fossiles sur une planète qui s'est elle aussi radicalement transformée. Targ devenant alors voyant, mystique, cette vision se meut en introspection qui crée une épiphanie. Remonté des

---

<sup>838</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Mort de la Terre*, *op. cit.*, p. 111.

profondeurs de la vie animale par un profond atavisme, le souvenir lui vient de la « mer primitive », donnant l'impression de citer les *Psaumes* :

Limon des Grands Fleuves, que les siècles affinent ; oh ! remonter au Départ, alors que le Gel et les Chimies, et les chocs de l'Ouragan et l'effort du Lichen ont mortifié la vieille montagne contemporaine d'un Océan secondaire, émergée avec les Bêtes de la Fable, Ptérodactyles aux ailes écailleuses, Iguanodons debout sur les boues palustres, haussant leurs mâchoires jusqu'aux cîmes [*sic*] des grands arbres<sup>839</sup>.

Étant devenu le dernier des Hommes sur Terre et témoin de leur disparition, son épiphanie lui fait réaliser quel est le rôle qui lui était dévolu dès l'origine : permettre aux Ferromagnétaux de prospérer et d'être symboliquement plus qu'une vie naissante, les porteurs de l'atavisme humain.

Il eut un dernier sanglot ; la mort entra dans son cœur et, se refusant l'euthanasie, il sortit des ruines, il alla s'étendre dans l'oasis, parmi les ferromagnétaux.

Ensuite, humblement, quelques parcelles de la dernière vie humaine entrèrent dans la Vie Nouvelle<sup>840</sup>.

Cette scène de fin tranche avec ce que l'on a l'habitude de lire chez Rosny car elle est dominée par une puissante aura mystique. La toute dernière phrase repose sur une syllepse assez originale puisque l'emploi du verbe « entrer » suggère dans un premier temps l'introduction d'une vie par une autre (toutes deux désignées par métonymie, de plus la seconde, le réceptacle, désignée par des majuscules, passe pour une allégorie) et d'autre part il renvoie à la capacité des Ferromagnétaux d'absorber par magnétisme les globules rouges du sang, littéralement la vie. Il est ainsi suggéré qu'à l'issue du sacrifice symbolique de Targ, les Ferromagnétaux vont connaître une transcendance et devenir plus qu'une espèce minérale intelligente, renforcés par l'atavisme drainé par des millions de générations d'êtres humains, depuis l'aube des temps.

---

<sup>839</sup> J.-H. Rosny, « Psaumes », *La Revue indépendante*, octobre 1888, p. 32.

<sup>840</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Mort de la Terre*, *op. cit.*, p. 111.

## b. L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle : une féerie africaine ?

Dans *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*, publié en 1922 chez Flammarion, Rosny reproduit l'idée qu'une vie intelligente puisse ne pas être animale. Si les Ferromagnétaux appartenaient au règne du Minéral, les Mimosées décrites au cœur des forêts africaines sont présentées comme des êtres intelligents appartenant au règne Végétal. Comme nous l'avons déjà mentionné, ce roman reprend plusieurs caractéristiques romanesques du *Trésor de Mérande*, à commencer par la réception d'une lettre, au seuil du récit, annonçant une découverte incroyable en Afrique, près de Gondokoro<sup>841</sup>, qui motive le départ d'une expédition, cette fois-ci menée par un intrépide explorateur américain, Hareton Ironcastle. Dans cette lettre accompagnée d'un mémoire sur son expédition, l'ami scientifique d'Ironcastle, Samuel Darnley, y fait le compte rendu de découvertes faites dans « une terre inexplorée, non seulement par les Européens, mais par tous les hommes vivants »<sup>842</sup> et qui, de plus, « diffère fantastiquement, par ses plantes et ses bêtes, de toutes les terres du monde »<sup>843</sup>. Cette contrée a pour particularité, selon Darnley, d'être « aussi avancée [du point de vue évolutionniste] que l'Europe ou l'Asie », mais semble « [avoir] pris une autre voie », une autre façon de « pousser des incursions latérales sur les flancs de la réalité », pour reprendre la formule de Maurice Renard consacrée au merveilleux-scientifique<sup>844</sup> :

On doit supposer qu'il y a des siècles, peut-être des millénaires, une série de cataclysmes ont rétréci ses districts fertiles. [...] Ils sont peuplés par des mammifères et des reptiles d'une sorte fantastique. Les reptiles ont *le sang chaud* ! Il existe enfin

---

<sup>841</sup> Cette ville se situe au sud du Soudan, près de la frontière avec l'Ouganda. C'est une région infiniment plus boisée que le Mali, où est située Tombouctou, remplie de jungles, proche de l'équateur.

<sup>842</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*, Nouvelles Éditions Oswald, 1982, p. 9.

<sup>843</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>844</sup> Maurice Renard, « Le Merveilleux scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné », *La Vie*, 15 juin 1914.

un animal supérieur, comparable à l'homme par l'intelligence, mais aucunement par sa structure, ni par la forme de son langage. Les végétaux sont plus étranges encore, d'une complication invraisemblable, et qui font positivement échec aux hommes<sup>845</sup>.

Au seuil du roman, les personnages sont donc confrontés à une *inquiétante étrangeté*, tant du point de vue d'une conception traditionnelle du fantastique que de celle du double et de l'altérité : véritable Terre creuse, perdue au milieu de l'Afrique<sup>846</sup>, berceau de l'humanité, cette contrée annonce avoir les caractéristiques de la porte vers un monde jumeau, où, pour l'observateur extra-diégétique et les personnages du roman, le non-sens et l'absurde domineraient. Selon Jean-Baptiste Baronian qui présente le roman dans l'édition NÉO :

Pour Rosny dès lors, tout est formidable, redoutable, extraordinaire, terrifiant, terrifique – et ces adjectifs hyperboliques reviennent constamment sous sa plume, jusqu'à l'excès, la surabondance. D'ailleurs, l'écriture même du roman a quelque chose d'édulcoré, presque d'ornemental. C'est un de ses charmes, à l'instar d'un album d'images saint-sulpiciennes qui feraient sourire au premier regard et dont on aurait envie de se moquer mais qui, très vite, éblouissent, précisément parce qu'elles accumulent à l'en les traits les plus réalistes et les couleurs les plus extravagantes<sup>847</sup>.

Si les commentaires de Baronian contiennent parfois des inexactitudes et des imprécisions, par exemple ici en ce qui concerne l'emploi des adjectifs liés à l'étonnement<sup>848</sup>, il vise ici assez bien le caractère extravagant du roman par le biais de l'emploi des adjectifs de couleurs<sup>849</sup>. C'est l'intuition de Lauric Guillaud que nous reprenons ici comme point de départ à notre réflexion :

---

<sup>845</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>846</sup> Voir à ce propos l'étude de Lauric Guillaud, « Les Mondes perdus de Rosny aîné. La régression du sacré », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.

<sup>847</sup> Jean-Baptiste Baronian, « La Terre telle qu'elle serait », in J.-H. Rosny aîné, *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*, Nouvelles Éditions Oswald, 1982, p. III.

<sup>848</sup> Dans l'ensemble du roman, « formidable » est employé à 14 reprises, « redoutable » 22, « extraordinaire » 10 et « terrifiant » / « terrifique » 5. On est loin d'une « surabondance » pour un roman de 250 pages.

<sup>849</sup> Ceux-ci sont nettement plus nombreux que les précédents : 61 occurrences de « rouge », 54 de « bleu », 71 de « vert » et leurs dérivés.

L'espace nous manque ici pour développer une étude approfondie des rapports unissant couleurs et sons dans *L'Étonnant Voyage de Hareton Ironcastle* : « mouches écarlates, vert de gris ou turquoise », « lune de nacre et d'hydrargyre », « herbes bleues et violettes », « feuillage indigo », « essaims roussâtres », « singes verts » — le sémantisme du *novum* rosnyen (l'étrange nouveauté de l'autre monde) passe par la conjugaison, non seulement des couleurs et des formes<sup>850</sup>, mais des couleurs et des sons (la « musique végétale »), « sorcellerie évocatoire » qui renvoie évidemment à Baudelaire<sup>851</sup> et aux jeux rimbaldiens mais aussi à la conception du monde féerique telle qu'on la trouve chez les Romantiques allemands : Tieck ou Novalis. Ce dernier, tel Rosny, précisait le lien isomorphe entre la musique et le retour substantiel : « ...dans le feuillage des arbres, notre enfance et un passé encore plus reculé se mettent à danser une ronde joyeuse... Les couleurs mêlent leur scintillement »<sup>852</sup>. [...] Dans le *wonderland* ou le *wunderland* rosnyen, les sens se fondent en une unité mystique qui rapproche de l'enfance<sup>853</sup>.

L'expédition menée par Hareton Ironcastle et la découverte de la contrée mystérieuse sera l'occasion pour Rosny de combler les manques de l'exploration de la région de Tombouctou dans *Le Trésor de Mérande*. Comme on l'a vu, ce roman est déterminé par une sorte de réalisme géographique et historique dont s'empare le romancier pour situer son récit dans une actualité immédiate, alors même que les péripéties se déroulent au-delà de la frontière du monde connu. *L'Étonnant Voyage d'Hareton Ironcastle*, dont le titre passe presque pour un pastiche de Jules Verne, substituant l'étonnement à l'extraordinaire, signe d'une adaptation à l'exotisme, s'affranchit de cet effet de réel et cherche à montrer ce qu'il y a

---

<sup>850</sup> Voir Philippe Clermont, *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010, p. 236-237. [Note de Guillaud]

<sup>851</sup> Employés pour définir la peinture d'Eugène Delacroix et l'œuvre de Théophile Gautier, les termes de Baudelaire sont particulièrement caractéristiques de sa propre tentative : « Manier savamment une langue, c'est pratiquer une espèce de *sorcellerie évocatoire*. C'est alors que la couleur parle, comme une voix profonde et vibrante, que les monuments se dressent et font saillie sur l'espace profond ; que les animaux et les plantes, représentants du laid et du mal, articulent leur grimace non équivoque, que le parfum provoque la pensée et le souvenir correspondants ; que la passion murmure ou rugit son langage éternellement semblable. » *Curiosités esthétiques. L'Art romantique* (1845-1863). [Note de Guillaud]

<sup>852</sup> Cité par G. Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969, p. 255. [Note de Guillaud].

<sup>853</sup> Lauric Guillaud, « Rosny Aîné : régression lyrique et sensuelle vers le *wonderland* », in *Sur les pas de Flaubert. Approches sensibles du paysage*, Rodopi, collection "C.R.I.N. (Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature française), 2014, p. 199-210.

après l'au-delà de la frontière. Nous rejoignons l'hypothèse finale de Lauric Guillaud qui conclut en ouvrant avec le « Wonderland ». Dans une étude antérieure<sup>854</sup>, Guillaud avait rappelé que Rosny reproduisait les observations des explorateurs du *Monde perdu* de Conan Doyle dans le chapitre X justement nommé « The most wonderful things have happened<sup>855</sup> ».

Faut-il voir dans *L'Étonnant Voyage d'Hareton Ironcastle* l'écriture d'une féerie ? Bien que plusieurs passages du texte décrivent des scènes d'émerveillement, on ne retrouve pas d'éléments propres au merveilleux ni au surnaturel. En revanche, les découvertes qui seront faites dans « l'Empire des plantes<sup>856</sup> » sont si « étonnantes », pour reprendre le titre du roman, que ce lieu paraît être une utopie au sens strict du terme, avec des règles qui ne correspondent pas à ce qui est connu au dehors de ses frontières.

Si le monde n'est pas tout à fait merveilleux, il semble être fait à l'envers, parfois dominé par l'absurde : ainsi la présence de mouches qui « atteignaient la taille des mésanges » et « [saisissent] un oisillon » pour le manger<sup>857</sup> ou, plus loin, la vue d'une « antilope bleue », poursuivie par un fauve « aux poils beige, semés de petites taches en rose » et attaqués par un « crocodile velu »<sup>858</sup>. Pour les explorateurs, toutes ces observations renvoient à l'imaginaire de la féerie. Dès leur entrée, ils sont accueillis par une étonnante mélodie :

Une brise s'était mise à souffler, très douce et très lente ; de toute la plaine montaient des voix frêles, voix de violons minuscules, voix de harpes naïves, voix

---

<sup>854</sup> Lauric Guillaud, « Les Mondes perdus de Rosny aîné. La régression du sacré », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006, p. 231.

<sup>855</sup> Dans son article, Guillaud cite la traduction du titre du chapitre à l'aide de l'édition de 1979 au Livre de Poche : « Au pays des merveilles ». Cette traduction garde l'idée de merveille, mais la référence explicite au livre de Lewis Carroll (*Alice's Adventures in Wonderland*) n'est pas présente chez Doyle.

<sup>856</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*, op. cit., p. 176.

<sup>857</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>858</sup> *Ibid.*, p. 193.



évanescences de mandolines qui formaient on ne sait quelle symphonie charmante et confuse<sup>859</sup>.

Et les personnages de conclure en écoutant cette chanson :

– On dirait un concert de Trilbys ! remarqua Muriel.

– De Farfadets ! ajouta Maranges<sup>860</sup>.

Rosny convoque ici plusieurs références. Le trilby est un « petit chapeau rond, avec de petits bords relevés aux extrémités (et généralement baissés à l'avant), et dont la calotte basse est mascottée comme un chapeau classique, c'est-à-dire pincée à l'avant à l'endroit où on le saisit<sup>861</sup> », dont le nom vient du roman éponyme de George du Maurier publié dans le *Harper's Magazine* en 1894. Ce roman met en scène plusieurs personnages évoluant dans le monde de la musique à Paris dans les années 1850. Un musicien, Svengali, est aussi un hypnotiseur et parvient à manipuler Trilby O'Ferrall, une femme possédant une belle voix mais n'ayant aucune oreille musicale, pour la transformer en diva. Rosny fait donc ici une référence à ce roman, mais il fait dire à l'un de ses personnages qu'il pourrait s'agir de Farfadets, des créatures magiques. Pourrait-il s'agir ici d'une autre référence littéraire, cette fois à Lewis Carroll ? La combinaison du chapeau et de la féerie dansante pourrait peut-être renvoyer au chapitre VII d'*Alice au pays des merveilles*, « A mad tea-party », où Alice rencontre pour la première fois le Chapelier.

Pour en finir sur la féerie, à l'issue du roman et des dernières péripéties, les explorateurs repartent de la contrée perdue chargés de cassettes remplies de pierres précieuses : « En diamants, en saphirs, en émeraudes, en or vierge, les boîtes contenaient d'immenses fortunes. »<sup>862</sup> Et pourtant, en comparaison des découvertes et des péripéties

---

<sup>859</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>860</sup> *Ibid.*

<sup>861</sup> Article « Trilby (chapeau) » sur Wikipédia.

<sup>862</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*, Nouvelles Éditions Oswald, 1982, p. 254.

incroyables vécues durant le roman, cette fortune les laisse indifférents. Signe de la dichotomie entre les pierres précieuses et la découverte du monde féérique, l'un des personnages s'exclame : « À nous la baguette des fées ! »<sup>863</sup>. Cette lecture féérique du roman nous pousse à considérer *Le Trésor de Mérande* et *L'Étonnant Voyage d'Hareton Ironcastle* comme un diptyque qui se répond de la même manière que le diptyque de Lewis Carroll *Alice's Adventures in Wonderland* (1865) et *Through the Looking-Glass* (1871) : un récit composé de deux parties dont la première consiste à aller voir au-delà du monde connu et la seconde qui propose de refaire le voyage tout en allant encore plus loin dans l'univers merveilleux et absurde, en en réécrivant même certaines règles. C'est d'ailleurs ce que proposera peu de temps après Rosny avec le diptyque *Les Navigateurs de l'Infini* et *Les Astronautes* que nous commentons plus loin et dont le second trajet consiste bien en un « voyage au pays de la féerie<sup>864</sup> ».

### **c. Pénétrer le « Wonderland » et y rencontrer l'altérité**

L'entrée dans le « Wonderland » ne se fait pas en passant par un trou mais en traversant la jungle africaine sans que le dépassement de la frontière ne se fasse sentir, tout comme Alice passe de l'autre côté du miroir, en jouant à faire semblant de le traverser dans la suite de ses aventures. Les explorateurs prennent conscience qu'ils sont de l'autre côté en même temps que leurs sens deviennent confus, signe d'une nouvelle inquiétante étrangeté :

La lune s'orangeait à mesure qu'elle descendait dans l'occident ; elle devenait énorme, mais sa lumière décroissait, tandis que les constellations devenaient plus vivaces... Une légère phosphorescence montait de la terre. L'atmosphère était douce, le carillon des végétaux semblait annoncer quelque cérémonie mystique, au fond de la savane...

---

<sup>863</sup> *Ibid.*

<sup>864</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Astronautes*, Bragelonne, 2012, p. 606.

– C’est comme si nous étions dans une autre planète ! murmura sir Georges... Ici, je n’ai plus l’impression de *notre* passé ni de *notre* avenir<sup>865</sup>.

Dans cette utopie forestière, l’absurde et l’étrange peuvent être sources d’inquiétude mais ne consistent pas en soi en de véritables antagonistes. Rosny conserve les passages obligés des récits d’exploration où les protagonistes font face aux dangers de la soif et de la nature sauvage. Si ces obstacles peuvent être d’une nature étrangère, ils doivent y remédier de façon rationnelle à l’aide des ressources à leur disposition, comme le font par exemple les explorateurs du *Trésor de Mérande*. Ils prennent ainsi vite conscience que les maîtres de cette contrée ne sont pas des animaux mais une « flore de mimosées<sup>866</sup> » dont la présence et les variétés augmentent à mesure qu’ils s’enfoncent dans la forêt. S’aidant des notes envoyées par Samuel Darnley, Ironcastle guide sa troupe avec la conviction qu’il faut s’en méfier :

– En quoi sont-elles redoutables ? demandait Sydney avec impatience. À cause de leurs aiguillons ?

– Leurs aiguillons suffiraient déjà. La piqûre en est douloureuse ; elle donne une espèce de folie... Remarquez que nos bêtes évitent tout contact.<sup>867</sup>

D’emblée, ces plantes semblent douées de conscience ou, du moins, s’animent au passage de la troupe, créant une atmosphère étrange et angoissante. Le caractère étrange est vite renforcé par la disparition progressive de toute autre forme de vie et le cumul de phénomènes à la lisière du surnaturel.

Lorsque, par inadvertance, on touchait l’une de ces plantes, les feuilles s’agitaient singulièrement, un fluide glacé semblait se répandre dans la chair. Ce phénomène était plus saisissant lorsqu’il s’agissait d’un arbre : les ramures ondulaient comme une portée de serpents<sup>868</sup>.

---

<sup>865</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>866</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>867</sup> *Ibid.*, p. 208. Notons que cette idée sera sensiblement reprise par le duo Tome et Janry dans l’album de Spirou et Fantasio *La vallée des bannis* (1989).

<sup>868</sup> *Ibid.*, p. 211.

[...]

Ici, tout dépend d'elles. Je voudrais seulement comprendre *ce qu'elles veulent...* ou en quoi nous les gênons ?

– Il n'y a plus un seul animal visible, remarqua Philippe. C'était vrai. On n'apercevait aucun mammifère, aucun oiseau, aucun reptile ; les insectes mêmes avaient disparu. À chaque pas, la pesanteur augmentait<sup>869</sup>.

Plutôt qu'animer l'environnement végétal par la multiplication de personnifications, Rosny décrit les mimosées au travers de l'interprétation de leur volonté par les personnages, comme il l'aurait fait pour un prédateur menaçant la troupe : « qu'allons-nous devenir ? » ; « que veulent-elles ? » ; « est-ce qu'elles nous arrêtent ? » La contemplation de leur étendue est même l'occasion pour le narrateur d'émettre une hypothèse sur leur origine : « Elles devaient déjà vivre au temps d'Assyrie et des pâtres chaldéens. Dix civilisations s'étaient écoulées depuis le temps où leur tigelle avait jailli de la planète nourricière<sup>870</sup>. » Incapables de communiquer avec elles, les explorateurs se trouvent pris au piège et succombent à leur pouvoir somnifère. Plus tard, on apprendra de la part de Samuel Darnley que les explorateurs ont pénétré sur « une terre momentanément interdite » et qu'il faut « connaître et obéir [aux lois des Mimosées] », bien qu'il rassure à leur propos car « *Elles ne sont pas meurtrières*<sup>871</sup> ». Si le comportement des plantes reste primitif, celles-ci ont développé la notion de territoire, justifiant l'idée qu'elles règnent en effet sur un vaste empire.

Parallèlement aux plantes, les explorateurs font aussi la rencontre de tribus d'Écailleux humanoïdes. Contrairement à d'autres récits d'exploration où Rosny décrit des humains ayant évolué différemment en s'adaptant à son environnement, ceux-ci sont d'emblée présentés comme « ceux qui, dans cette terre, *remplaçaient les hommes* ». Il ne s'agit pas d'un

---

<sup>869</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>870</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>871</sup> *Ibid.*, p. 233. Dans la dernière citation, Rosny emploie l'italique et met la majuscule au pronom personnel.

embranchement différent de l'évolution humaine, mais d'une équivalence à l'Homme qui ne partage avec lui que le caractère humanoïde :

Comme des hommes, ils avaient la station verticale, encore que leurs pieds fussent comparables à des pieds de sangliers et leurs jambes à des pattes de lézards. Leurs corps se couvraient de lamelles translucides, mêlées à des poils verdissants, et leur tête ne rappelait exactement aucune tête humaine ou animale : cylindrique, avec une sorte de cône moussu au sommet, elle était couleur malachite. La bouche en triangle semblait avoir trois lèvres, le nez se réduisait à trois trous elliptiques et les yeux s'enfonçaient dans des creux dont les bords étaient dentelés comme des scies. Ces yeux dardaient une phosphorescence variable, aux reflets pourpres, orangés et jaunes. Les mains à quatre griffes, opposables aux trois autres, n'avaient pas de paumes...<sup>872</sup>

Ils jouent sur cette terre le rôle d'hommes... Exactement, leurs organismes sont plus différents des nôtres que ceux d'un babouin et peut-être d'un chien<sup>873</sup>.

Difficile d'interpréter ce que Rosny veut signifier en exprimant que ces Écailleux « jouent le rôle d'Hommes ». Est-ce une façon de dire, comme le comprend Jean-Baptiste Baronian, que le « monde clos que découvrent Hareton Ironcastle et ses compagnons est un véritable havre extraterrestre situé sur la Terre elle-même<sup>874</sup> » ? Bien que ce soit une hypothèse de lecture communément admise, au même titre que l'origine extraterrestre des Xipéhuz, nous ne voyons pas de preuves dans le texte que Rosny leur ait donné cette origine. Il est plus probable qu'il suppose l'apparition de formes de vies endémiques dans différentes zones de la planète et que le caractère enclavé de cette zone l'ait maintenue à l'abri du reste du monde. Rappelons cependant avec Jean-Michel Deveau qu'avant 1974 et la découverte de Lucy en Éthiopie, le consensus scientifique était que l'apparition de l'Homme sur Terre s'était faite par zones géographiques en synchronicité, alimentant les thèses racistes de la prétendue

---

<sup>872</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>873</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>874</sup> Jean-Baptiste Baronian, « La Terre telle qu'elle serait », in J.-H. Rosny aîné, *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*, Nouvelles Éditions Oswald, 1982, p. III.

supériorité d'une race sur l'autre<sup>875</sup>. Simple coïncidence ou intuition, Rosny situe son récit, et donc l'apparition des Écailleux, à environ 3000km du berceau de l'humanité.

Ce qui éloigne définitivement les Écailleux des Hommes est que, si Samuel Darnley parvient à communiquer à l'aide d'un langage gestuel qu'il a développé auprès d'eux, ceux-ci vivent en symbiose avec les Mimosées dont ils sont capables de comprendre les pensées. Ainsi, l'engourdissement dont sont victimes les explorateurs est la punition pour ne pas avoir obéi aux lois imposées par les plantes :

*En obéissant aux lois, il ne leur est pas interdit de circuler parmi les plantes supérieures, ni même d'emprunter à celles-ci quelque nourriture... Il y a des périodes où les herbivores peuvent paître les gramens aussi impunément que les mousses, les lichens, les fougères, les jeunes pins. Ils sont avertis, quand ils ne peuvent pas le faire, par le goût même des plantes qui leur cause une invincible répugnance, et, complémentaiement, par le poison qu'elles sécrètent *in tempore opportuno*. [...] Les grains et les fruits interdits causent immédiatement une impression de malaise et répandent une odeur très âcre. Aucune bête ne s'y trompe [...] <sup>876</sup> !*

Partout où pullulent les mimosées, les règles ne supportent aucune dérogation ; même ailleurs, la transgression entraîne un châtement assez dur et assez rapide pour que les animaux et les Écailleux obéissent... Toucher une mimosée quelconque cause un malaise ou une souffrance ; si la mimosée est de grande taille, elle sait vous tenir à distance, par une force répulsive dont je ne connais pas la nature<sup>877</sup>.

Pour finir, on peut évoquer deux autres différences notables avec l'Homme : tout d'abord les Écailleux communiquent entre eux à l'aide de « modulations sifflantes, qui comprennent à la fois la hauteur du son, les harmoniques, certaines alternances, certaines répétitions et aussi, des notes brèves et des notes longues<sup>878</sup> ». Cette communication

---

<sup>875</sup> Voir Jean-Michel Deveau, « Introduction. L'Afrique, berceau de l'humanité », dans *L'Afrique atlantique. Des origines au siècle d'or (XVII<sup>e</sup> siècle)*, sous la direction de Jean-Michel Deveau, Paris, Karthala, « Hommes et sociétés », 2021, p. 7-23.

<sup>876</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*, Nouvelles Éditions Oswald, 1982, p. 247.

<sup>877</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>878</sup> *Ibid.*, p. 250-251. Cette idée sera reprise dans *Les Astronautes*.

particulière pourrait être la raison pour laquelle les explorateurs pensaient entendre des Farfadets en entrant dans l'Empire des Mimosées. D'autre part, leur régime alimentaire passe par l'absorption de sang qu'ils boivent à même le corps de leurs semblables ou d'animaux, ce qui fait dire à l'un des membres de l'expédition « ces brutes sont donc des vampires » avant de se faire corriger par Samuel Darnley : « pas au sens légendaire ». On retrouve ici une allusion à *La Jeune vampire* (1911), dans lequel le vampirisme est considéré comme une pathologie à soigner et non le prolongement d'un mythe littéraire. Cela peut aussi être vu comme une façon de renvoyer aux Ferromagnétaux qui absorbent par magnétisme les globules rouges présents dans le sang, comme le feraient en quelque sorte des vampires.

Par la description d'une utopie inexpugnable dont les murailles impénétrables seraient l'épaisse jungle au cœur de l'Afrique, Rosny décrit avec *L'Étonnant Voyage d'Hareton Ironcastle* une féerie moderne où les êtres mythiques et merveilleux sont remplacés par une faune et une flore endémiques. Comme dans un récit d'exploration, les enjeux narratifs sont subordonnés au plaisir partagé par les explorateurs et le lecteur de la découverte des lieux, bien que ceux-ci demeurent inquiétants et dangereux : la zone est si enclavée qu'elle ne permet pas aux étrangers d'en comprendre ses lois, créant l'illusion d'un monde dominé par l'absurde. Le récit consiste en une synthèse des inventions romanesques de son auteur et fait le lien entre d'un côté sa production merveilleux-scientifique et de l'autre celui de la science-fiction qui s'annonce avec le diptyque martien *Les Navigateurs de l'Infini* et *Les Astronautes*, rédigé peu après *L'Étonnant Voyage d'Hareton Ironcastle*.

### 3. De l'invention d'une humanité chimérique à l'observation des « autres vies »

Bien que l'acmé du bestiaire rosnyen réside dans des inventions romanesques originales, éloignées de toute forme de mimétisme du réel, certaines de ses créations relèvent davantage d'une hybridation, qui fait écho à l'hybridité générique de la grande majorité de ses romans. En cela Rosny a pu être lu comme un précurseur de la science-fiction, ou du moins un anticipateur de ses codes littéraires. Dans sa thèse consacrée à la littérature utopique dans la science-fiction, Natacha Vas-Deyres pointe la complexité conceptuelle d'une littérature qui se définit par essence du point de vue de son hybridité générique :

Malgré les difficultés soulevées par ces tentatives de définitions d'un genre sans cesse renouvelé et échappant par nature à sa propre circonscription, il a semblé nécessaire de prendre le parti d'une « volonté de rassemblement et d'homogénéisation<sup>879</sup> » de rassembler sous le vocable de « littérature utopique », des romans de science-fiction, des romans d'hypothèse, du merveilleux scientifique, des contes philosophiques ou encore des romans utopiques ou dystopiques<sup>880</sup>.

Le mélange des genres et registres littéraires des romans de Rosny trouve un écho dans la science-fiction en ce sens où il participe, dans cette période d'entre-deux siècles, à l'épanouissement d'une nouvelle littérature qui se construit autour du brouillage des genres. Cette réaction des romanciers d'alors à la crise du roman est régulièrement perçue comme les prémices d'une autre littérature à naître, tant est si bien que l'hybridité paraît comme un appel téléologique de la science-fiction. Comme on l'a vu, chez Rosny cette lecture anachronique n'a pas de sens car ses *novum* littéraires ne reposent pas sur cette hybridité générique ; néanmoins on constate dans l'ensemble de son œuvre romanesque une autre forme

---

<sup>879</sup> Roger Bozzetto, « La littérature de Science-fiction : recherche critique désespérément », dossier « Les Univers de la Science-Fiction », supplément à *Galaxies*, 8, mars 1998, p. 203-222.

<sup>880</sup> Natacha Vas-Deyres, *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XX<sup>e</sup> siècle*, Champion, 2012, p. 22.



d'hybridité : le mélange entre l'humanité et d'autres espèces. Nous étudierons dans cette section trois caractéristiques de cette hybridité à partir d'un corpus majoritairement constitué de nouvelles ainsi que de courts romans, avec pour point d'orgue le diptyque martien *Les Navigateurs de l'Infini* et *Les Astronautes* : tout d'abord les différentes représentations des « états d'humanité », c'est-à-dire une hybridité interne à l'Homme, considéré comme un assemblage chimérique ; ensuite plusieurs récits mettant en scène ou suggérant la présence parmi l'Homme d'êtres nébulaires qui participent à la création d'un univers diégétique original ; et pour finir la rencontre avec une altérité extra-terrestre qui se conclut par un alliance tout à fait symbolique.

### a. L'Homme chimérique

Reprenons ce qui a été évoqué plus haut : avant 1974, le consensus scientifique considère qu'il existe plusieurs états d'humanité, ce qui assoit l'idée de la domination d'une « race humaine » sur les autres. Malgré ses prises de position anti-colonialistes et anti-impérialistes, Rosny, déjà dans ses romans préhistoriques, présente la possibilité d'une hybridation entre plusieurs tribus afin de faire naître la race humaine telle qu'on la conçoit aujourd'hui<sup>881</sup>. C'est notamment le cas dans *Vamireh* : au cours de son voyage, le héros venu d'Europe enlève l'asiatique Elem à sa tribu afin d'en faire sa femme. Dans *La Guerre du feu*, Naoh est en concurrence avec Aghoo afin d'obtenir la main de Gammla. Si les deux hommes sont issus de la même tribu, l'un représente l'avenir et l'espoir de la civilisation tandis que l'autre est tout juste comparable à un animal sauvage. En faisant un large bond dans le temps, la jeune et pauvre ouvrière anglaise Nelly Horn fait la rencontre du riche Français, Juste, avec qui elle a un enfant. S'il n'est pas question de parler ici d'une hybridité génétique, constatons

---

<sup>881</sup> On retrouve cette idée exprimée dans l'ultime phrase de *La Guerre du feu* : « Naoh, ayant abaissé sa main sur Gammla, la releva sans rudesse, et les temps sans nombre s'étendaient devant eux. » Ou encore, plus tôt dans le roman, la projection d'une espèce encore à naître : « une race qui naîtrait de Gammla » Voir sur cette question Roberta de Felici, « J.-H. Rosny aîné et sa "poétique du devenir" », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.

l'énorme différence d'origine sociale des deux personnages. Par ces mélanges génétiques, sociaux, moraux, l'humanité progresse selon Rosny vers une amélioration, comme un cheptel d'animaux soigneusement sélectionné pour la reproduction. Rosny ne fait pas d'eugénisme, il montre comment certains traits d'une « bonne humanité<sup>882</sup> » défilent par atavisme au cours de la longue histoire de l'humanité jusqu'à parvenir à sa conclusion avec le récit de Targ qui lutte pour la survie, comme les hommes préhistoriques bien avant lui.

Cependant, le cheminement qui sépare Vamireh de Targ ne se fait pas en ligne droite. Rosny aime montrer dans ses romans d'explorations notamment la variété des embranchements pris par l'évolution au fil des millénaires. Ainsi, il fait découvrir au lecteur des états d'humanité différents, à l'image des « mangeurs de vers » dans *Vamireh* qui n'ont semble-t-il pas survécu au « struggle for life<sup>883</sup> ». Nous verrons ici quatre nouvelles (ou petits romans) d'exploration dans lesquels se fait la rencontre avec une autre forme d'altérité, celle d'une humanité hybride<sup>884</sup>, différente, ou ayant connu une évolution différente : « La contrée prodigieuse des cavernes », « Les profondeurs de Kyamo », *Nymphée* et « Les Hommes Sangliers ».

### ***La contrée prodigieuse des cavernes***

---

<sup>882</sup> Rappelons que Rosny explique dans la préface de *Daniel Valgraive* vouloir dédier le cycle composé de ce roman, *L'Impérieuse Bonté* et *Les Âmes perdues* à « La Bonne Humanité ». Voir Jean-Michel Pottier, « Une poétique du cycle. Regards sur l'œuvre de J.-H. Rosny aîné », in *Genesis*, n° 42, PUPS, Université Paris-Sorbonne, dossier « L'Écriture du cycle », 2016.

<sup>883</sup> Voir Fanny Roblès, « Of Cavemen, « Struggleforlifeurs », and Deep Ecology : J.-H. Rosny aîné's Literary Response to Darwin and Human Evolution », in *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*, Thomas F. Glick et Elinor Shaffer (dir.), Londres, Bloomsbury, vol. IV, 2014, p. 458-480.

<sup>884</sup> Voir aussi le relevé que propose François Laforge dans son article consacré au métissage chez Rosny : François Laforge, « Le Même et l'Autre : la question du métissage dans l'œuvre « conjecturale » de J.-H Rosny aîné », *Belphégor* [En ligne], 15-1, | 2017.

Dans « La contrée prodigieuse des cavernes » (1893), les explorateurs pénètrent à l'intérieur d'une terre creuse, et y découvrent une féerie<sup>885</sup> dans laquelle ils font la rencontre de chauves-souris gigantesques qui leur font penser à des êtres humains :

Oh ! ces chauves-souris géantes, leurs grands envols sur la cataracte, leurs planements sur les plaines ! Toute la grâce de l'oiseau était en elles, avec quelque chose de plus, je ne sais quelle intelligence de mouvements, marquant une race de mammifères supérieurs.

« Ce sont les rois de cette création, pensa Alglave. Un essai de la Nature pour faire — qui sait ! — un homme volant. »

Et la ressemblance étrange de la chauve-souris et de la contexture humaine, qui l'avait si souvent frappé, le préoccupa<sup>886</sup>.

Rosny reprend et détourne les codes de la littérature vampirique en donnant à ces créatures une justification scientifique (« un essai de la Nature pour faire un homme volant ») de la même manière que dans *La Jeune vampire* (1911), le vampirisme est présenté comme le symptôme d'une maladie à traiter et permet de faire des découvertes scientifiques exceptionnelles<sup>887</sup>. Comme on le voit ici, les vampires ne sont pas des créatures légendaires, associés à un ensemble de croyances religieuses, illustrant la lutte entre le Bien et le Mal et l'opposition entre la tradition folklorique et la science moderne, comme chez Bram Stoker. Ces chauves-souris humanoïdes représentent une hypothèse évolutive qui aurait pu se réaliser, tout en possédant les caractéristiques des vampires : le danger que rencontrent les personnages dans la nouvelle est un mystérieux engourdissement causant une profonde anémie, peut-être

---

<sup>885</sup> « Et véritablement, âme de poète ou âme de savant au monde n'eussent pu résister à l'attraction féerique de ces pays de l'ombre, à ces promesses de sensations et de connaissances extraordinaires. » ; « [une lueur violette] vint rapide, elle teignit de féerie les plaines pâles, les plantes et les animaux, elle se posa sur la rive rocheuse dans un enchantement indéfini où se mariaient toutes les nuances du violet. » J.-H. Rosny, « La contrée prodigieuse des cavernes, in *Les Profondeurs de Kyamo*, Plon, 1896, p. 55-56.

<sup>886</sup> J.-H. Rosny, « La contrée prodigieuse des cavernes, in *Les Profondeurs de Kyamo*, Plon, 1896, p. 63.

<sup>887</sup> « On dit que ce neurologue doit au jeune vampire une découverte prodigieuse qu'il va prochainement faire connaître à la vieille Angleterre et qui bouleversera les sciences biologiques plus profondément encore que la radioactivité ne bouleversât les sciences physico-chimiques. » J.-H. Rosny aîné, *La Jeune vampire*, in *Récits de science-fiction*, Marabout, 1975, p. 424.

causé par un gaz ou un phénomène électrique inconnu. Fuyant la proximité des chauves-souris géantes, les explorateurs en observent quelques-unes en train de se nourrir du sang de quadrupèdes :

J'ai idée que ces bêtes sont *domestiquées*... je tombe de plus en plus dans la croyance que ces immenses chauves-souris sont d'intelligence supérieure, savent dompter le reste de la faune, et qu'elles ne prennent que la ration de sang que chaque bête peut donner, comme nous prenons le lait des vaches... comme telles fourmis prennent la sécrétion douce de cirons domestiques...<sup>888</sup>

N'ayant pu échapper au sommeil, les explorateurs s'endorment et se réveillent quelques heures après. Alglave observe les créatures :

Il se sent faible, mais non au point de ne pouvoir marcher. Son œil suit les vols des chéiroptères, avec une vague tendresse.

— Ils ont *usé* mais non *abusé* de nous !

[...]

Tous ont au col la petite plaie par où les chauves-souris géantes ont sucé leur sang ; mais il faut à tous avouer la modération des bêtes<sup>889</sup>.

L'hybridité homme-animal de ces chauves-souris leur donne certes des caractéristiques bestiales, mais aussi humaines. En considérant les explorateurs comme des proies, elles mettent cependant tout en œuvre pour les conserver en vie, comme s'il s'agissait d'un élevage.

### ***Les Profondeurs de Kyamo***

Dans un autre récit de 1896, « Les Profondeurs de Kyamo », le même explorateur Alglave traverse une vaste forêt dont on dit qu'elle a été préservée de tout contact avec l'extérieur depuis toujours.

---

<sup>888</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>889</sup> *Ibid.*, p. 74.

Il y fera la rencontre de gorilles que le narrateur décrit comme des « hommes des bois géants » et que l’explorateur reconnaît comme le « prototype de l’homme primitif »<sup>890</sup>. De nombreux passages de la nouvelle – ainsi que dans l’œuvre globale de Rosny aîné – sont ainsi marqués par la méconnaissance scientifique et le racisme de son époque :

Sans doute, les faces étaient presque canines, les mâchoires énormes et proéminentes, le front fuyant et peu ample, mais tout cela n’infirmait pas la relative intelligence de l’ensemble : Alglave se souvint d’avoir rencontré des Africains aussi éloignés en apparence du type homme que ces anthropomorphes...<sup>891</sup>

Néanmoins, on remarque à la lecture du récit que Rosny a l’intuition d’une étude comportementaliste des gorilles similaire, mais pas égale, à l’Homme :

Pour embryonnaire, ce langage de l’homme des bois devait exiger de longues périodes d’étude. Quant à douter que ce fût un langage, non ! Le naturaliste, expert aux nuances de la vie, démêla avec certitude des retours de combinaison, une mathématique des doigts et des bras bien simple si on la compare à la subtile mimique de nos sourds-muets, mais bien savante et complexe par rapport à tout ce qu’on observe parmi les mammifères supérieurs.

Ah ! oui, qu’il eût été intéressant de le savoir. Quel enseignement profond sur l’origine du langage ! quelle page à joindre au beau livre de la préhistoire inscrit dans les couches de la terre !

— Je serai des leurs, résolut Alglave... quel que soit le sacrifice de dignité que j’y doive faire... dussé-je être le plus humble de leurs serviteurs... leur chose... leur esclave... et je SAURAI <sup>892</sup> !

L’enjeu de la nouvelle est donc bien de montrer les similitudes entre les gorilles et le comportement humain, par le biais d’une observation naturaliste. Difficile de ne pas voir dans l’idée de ce scénario l’aventure, bien réelle elle, de Dian Fossey parmi les gorilles du Rwanda dans les années 1960 et 1970 dont elle relate les événements et les observations dans *Gorilles*

---

<sup>890</sup> J.-H. Rosny, « Les Profondeurs de Kyamo », in *Les Profondeurs de Kyamo*, Plon, 1896, p. 13.

<sup>891</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>892</sup> *Ibid.*, p. 16.

*dans la brume*, en 1983. Dans la nouvelle, Rosny utilise à nombre égal d'occurrences (16) le mot « gorille » et l'expression « homme des bois » (au singulier et au pluriel) afin de faire glisser subtilement ses « créatures anthropoïdes » dans un univers diégétique de pure fiction : vers la fin du récit, Alglave constate que l'organisation sociale des « hommes des bois » les rapproche de l'humanité :

... en même temps que se décelait une organisation humaine, une solidarité entre les divers groupes d'hommes des bois qui, de moins en moins, permettait de les confondre avec les gorilles vulgaires<sup>893</sup>.

Alglave observe aussi l'élaboration progressive, primitive, d'un pont permettant de relier deux rives éloignées. Il décide alors de les guider à l'aide de son savoir d'homme moderne :

D'un geste expressif il montra l'île, à trois reprises, puis il se montra lui-même, et il recommença ; il établit une coordination de gestes entre lui et l'île, IL FIT VAGUEMENT COMPRENDRE QU'IL VOULAIT FAIRE QUELQUE CHOSE pour ceux de là-bas. Curieux, avec aussi quelque défiance, tous le regardaient. Il insista, puis il marcha vers un arbre tombé, il chercha une pierre pointue sur le rivage, il se mit en devoir de détacher des branches.

Il y eut, entre tous les gorilles, une série de conversations gesticulées, et l'impression qu'avait voulu faire naître Alglave se propagea : une VAGUE espérance<sup>894</sup>.

Pour Alglave, il ne s'agit pas de venir en aide à des animaux en les domptant ou les domestiquant, mais de leur indiquer un cheminement à suivre pour leur permettre de continuer leur évolution et poursuivre l'accès à un stade de conscience similaire au nôtre. Il n'agit pas par volonté démiurgique mais afin de permettre au long cheminement de l'évolution de se faire en étant préservé des dangers du monde extérieur, dangers enfin représentés par l'homme occidental :

---

<sup>893</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>894</sup> *Ibid.*, p. 26.

Par lui, le poème merveilleux de l'homme tertiaire sera révélé, non pas le poème d'imagination, — si beau puisse-t-on le concevoir, — mais la haute, la religieuse, la divine vérité. Par lui, on pourra deviner ce que furent ces âges de l'enfance cérébrale où un être fut élu parmi les êtres, pour prendre place au-dessus de toutes les bêtes.

Et ce rêve est plein de bonheur, plein de tendresse : il aime ces frères de notre précurseur préhistorique, il aime leur forte sauvagerie, leur fière lutte contre la mort de l'espèce ; il voudrait fervemment trouver quelque moyen de leur conserver les profondeurs de Kyamo contre l'envahissement des explorateurs, contre la rage conquistadore des Européens<sup>895</sup>.

### ***Nymphée***

C'est un autre état d'humanité que montre Rosny le petit roman d'exploration *Nymphée* (1893). Se présentant comme un récit de voyageur, le narrateur-personnage Robert Farville situe dans la préface l'expédition dont il est membre aux confins de la Sibérie orientale et promet que le récit qu'il s'apprête à fournir est une « des plus saisissantes, des plus attachantes aventures que jamais l'homme relata<sup>896</sup> ». En effet, tôt dans son récit le narrateur et sa compagne Sabine se retrouvent isolés du reste de l'expédition et ne doivent leur survie que grâce à la rencontre avec un indigène à la physionomie étrange qui ne ressemble à rien de connu et ne connaît aucun dialecte parlé par les deux européens. Cet « Homme-Des-Eaux », comme ils le nomment, les guide vers son village, situé sur un lac. Commencent alors les premières découvertes : ces indigènes, s'ils ont des comportements sociaux parfaitement humains, possèdent « le teint vert, la peau lisse, les yeux d'escarboucle, aux grandes prunelles aplanies, les cheveux pareils à des lichens barbus, les lèvres violettes ». Le narrateur, médecin et savant naturaliste, émerveillé, prend conscience de cette découverte incroyable : « Encore notre découverte était-elle plus passionnante, les hommes que nous

---

<sup>895</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>896</sup> J.-H. Rosny, *Nymphée*, Société française d'imprimerie et de librairie, 1909, p. 5.

avons sous les yeux étant de vrais hommes, et non des anthropoïdes<sup>897</sup>. » La différence est essentielle car il s'agit de distinguer des animaux à forme humaine, mais d'une espèce étrangère, de proches cousins humains, qui se sont seulement adaptés à un milieu de vie particulier.

Contrairement à Alglave qui constate des similitudes de comportement entre les gorilles et l'homme, Farville décrit des coutumes et modes de vie proches des nôtres avec des codes qui appartiennent à une autre civilisation. La différence majeure se fait du point de vue de l'adaptation à un milieu naturel spécifique, en accord avec les théories évolutionnistes de Charles Darwin. Tout en précisant dans une note de bas de page qu'il n'a pas pu disséquer un individu mort pour observer les organes internes des Hommes-Des-Eaux, Farville observe les différences physiologiques fondamentales à partir de leur adaptation au milieu aquatique :

Relativement à un organe d'adaptation qui pût expliquer leur long séjour sous l'eau, je n'ai pu décidément en trouver aucune trace. Le temps qu'un Homme-des-Eaux peut plonger sans reparaître à la surface est parfois de plus d'une demi-heure. Si vous ajoutez à cela une vitesse de nage qui atteint de trente à quarante-cinq kilomètres par heure, vous verrez qu'ils peuvent rivaliser avec les cétacés. Ils ont une véritable supériorité sur ces derniers, dans leur œil, qui est admirablement adapté à la vision aquatique. C'est ce que la simple inspection de cet organe pouvait déjà faire prévoir : leurs immenses prunelles planes sont aussi favorables à la vue dans l'eau que les yeux du faucon à la vue aérienne<sup>898</sup>.

Plus loin dans le roman, les explorateurs font la rencontre d'une autre tribu d'Hommes-Des-Eaux, moins pacifistes, qui se distinguent des premiers par leur couleur de peau noire, ainsi que d'une troisième espèce qu'ils nomment Hommes-Échassiers, mais dont la présence dans le roman n'est qu'effleurée. Ces nouvelles découvertes posent d'autres questions quant à la reproduction entre tous ces peuples :

---

<sup>897</sup> *Ibid.*, p. 50-52.

<sup>898</sup> *Ibid.*, p. 71-72.



Les mélanges entre les diverses espèces de l'homme aquatique sont très restreints ; si l'on découvre des traces de fusion entre les Hommes-des-Eaux des deux couleurs, rien ne permet de supposer qu'il y eut jamais aucun mariage des amphibiens avec les échassiers, ceux-ci, regardés comme une race inférieure tombée à la mélancolie des déçus et diminuant de jour en jour<sup>899</sup>.

Rosny évoque ici une transposition des embranchements connus de l'évolution humaine : les Hommes-Des-Eaux possèdent, tout comme l'*homo sapiens*, des différences visibles au sein de l'espèce, comme la couleur de peau ; les Hommes-Échassiers seraient alors équivalents à l'*homo neanderthalensis*. Il n'est alors pas question d'hybridation inter-espèce, ce qui n'empêche pas Robert Farville et ses compagnons de vivre en bonne intelligence et en parfaite coopération avec les Hommes-Des-Eaux. À l'issue du roman et des différentes péripéties qui ponctuent le récit (Sabine se fait enlever, Rosny ne manque pas d'humour), le naturaliste reste vivre quelques temps auprès de ces cousins, afin de continuer de les étudier comme il l'aurait avec une tribu indigène qui n'aurait pas encore eu de contact avec la civilisation occidentale.

### ***Les Hommes Sangliers***

Si avec ce roman et « Les profondeurs de Kyamo » Rosny montre un exemple de coopération entre les différents états d'humanité, il arrive que ses explorateurs deviennent les victimes de cousins davantage dominés par un aspect bestial. Dans « Les Hommes Sangliers » (1929) l'affrontement vire au drame, notamment pour la jeune Suzanne, victime de ces êtres littéralement hybrides qui l'enlèvent durant la nuit. Elle se réveille faisant face à « des hommes hideux » dont l'aspect ne relève pas tant d'une vision horrifique que de l'assemblage chimérique d'animaux :

---

<sup>899</sup> *Ibid.*, p. 147.

Entre des paupières étroites, assombries par d'énormes sourcils fauves, filtraient des regards de sauriens ; des soies épaisses se hérissaient sur les crânes à cinq faces ; leurs dents étaient couleur de jade, leurs oreilles pointues.

L'un d'eux, le torse pareil au torse des ours, s'avança vers la jeune fille et proféra des sons plus semblables au mugissement d'un buffle qu'à la parole d'un homme. Le visage mobile, mais d'une mobilité uniforme, rappelait les plissements de certaines faces de chiens. Ses gestes ne décelaient aucune menace et Suzanne se crut captive d'une étrange race animale, intermédiaire entre les grands singes et les sangliers<sup>900</sup>.

La nouvelle montre la façon dont l'esprit humain glisse vers la folie lorsqu'il est témoin et victime de sauvagerie. Prisonnière terrorisée au milieu de la forêt, la jeune femme sent son esprit vaciller au milieu de la tribu bestiale. Victime de viols réguliers, son esprit est aussi meurtri que son corps.

De jour en jour, la scène fantasmagorique recommençait. Le monstrueux sauvage, grognant et proférant des paroles inconnues, surgissait soudain et terrassait Suzanne. Chaque fois, la pauvre fille subissait l'exaltation incompréhensible mêlée à l'acte brutal. Elle ne cherchait plus à comprendre ; elle vivait dans une sorte d'hébétude d'où, par la répétition des mêmes choses, origines de toutes les sécurités animales et humaines, la peur était maintenant bannie. Aux heures où la conscience se levait dans sa force, elle connaissait un dégoût profond, une nostalgie homicide<sup>901</sup>.

Dans l'ensemble de l'œuvre rosnyenne, l'amour est consenti et les relations physiques ne sont suggérées que par euphémisme ou de façon elliptique<sup>902</sup>. Cette scène, et de manière générale cette nouvelle, dénote du reste de sa production romanesque, notamment dans sa violence extrême et l'étrangeté qu'il en résulte. Parvenant finalement à s'échapper, Suzanne retourne auprès de ses compagnons, rejoint la civilisation et l'histoire pourrait s'arrêter ainsi, à l'issue de son « odieuse aventure »<sup>903</sup>. La suite de la nouvelle se concentre sur la culpabilité

---

<sup>900</sup> J.-H. Rosny aîné, « Les Hommes Sangliers », *Romans préhistoriques*, Robert Laffont, 1985, p. 672.

<sup>901</sup> *Ibid.*, p. 677.

<sup>902</sup> Voir Joëlle Bonnin-Ponnier, « L'amour dans les romans de J.-H. Rosny », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 101-116.

<sup>903</sup> J.-H. Rosny aîné, « Les Hommes Sangliers », *op. cit.*, p. 681.

ressentie par le personnage : « elle avait fini par découvrir où gisait sa responsabilité : c'était lorsque malgré l'horreur, malgré le dégoût, elle subissait un retour de l'exaltation mystérieuse<sup>904</sup> ». À la toute fin, alors qu'elle est chez elle, elle est visitée de nouveau par les Hommes Sangliers qui l'enlèvent. Persuadée que son tourment ne prendra jamais fin, elle parvient à leur échapper de nouveau dans la nuit pour aller se noyer dans une mare.

Cette nouvelle montre des êtres hybrides, mais joue aussi sur l'hybridité générique et sur une intertextualité forte, bien que seulement sous-entendue. À la manière d'un récit fantastique, la nouvelle se termine par un doute laissé au lecteur : les Hommes Sangliers ont-ils réellement pu quitter l'épaisse forêt pour se rendre au milieu d'une ville construite par les occidentaux ? Leur présence pourrait tout aussi bien s'expliquer par la folie qui tient le personnage à force de sévices reçus, et la culpabilité d'en avoir ressenti du plaisir, qui la poussent aussi au suicide. Une autre lecture de la nouvelle serait de la considérer comme une réécriture par allusion d'une partie du *Dracula* de Bram Stoker (1897). Suzanne pourrait représenter les trois protagonistes victimes de Dracula et de ses succubes, Jonathan Harker, Mina Murray et Lucy Westenra. Tous les trois subissent des sévices sexuels et, à des degrés différents, en ressentent un plaisir coupable. Dans le cas de Mina et Lucy, les jeunes femmes sont choisies par le Comte qui vient les chercher dans leur manoir afin de les agresser mais aussi de les pervertir, littéralement, en les transformant en vampires de façon plus ou moins définitive. Chez Bram Stoker, si Mina résiste à la malédiction de Dracula, Lucy cède à la tentation, notamment sexuelle, après avoir vécu des périodes de transe somnambulique. Quant au Comte Dracula, l'horreur démoniaque qu'il inspire se retrouve dans l'apparition des Hommes Sangliers :

---

<sup>904</sup> *Ibid.*

Deux chiens vinrent en grondant, qui se turent quand l'Homme Sanglier leur eut passé la main sur le crâne, comme ils eussent reconnu un maître fabuleux.<sup>905</sup>

Suzanne, elle, n'est pas vampirisée, mais elle sent qu'elle pourrait devenir l'un des membres de la tribu et perdre son humanité :

Elle devenait irréparablement étrangère à *son* humanité, étrangère à l'humanité affreuse qui l'avait ressaisie, plus étrangère encore à elle-même, à son enfance, à sa jeunesse, à chacun de ses souvenirs et à Lodewyk même : tous les tressaillements de la sylve, toutes les palpitations de son cœur la condamnaient ; la vie devint tellement impossible que Suzanne se sentait ensevelie dans les ténèbres comme un cadavre est ensevelie dans la terre<sup>906</sup>.

Si dans sa globalité cette nouvelle paraît comme un récit d'exploration horrifique, registre assez rare chez Rosny, la fin se présente davantage à la même manière d'un récit gothique. Dans cette lecture particulière de la nouvelle, Rosny propose une succession d'hybridations : tout d'abord dans les Hommes Sangliers constitués en eux-mêmes de plusieurs facettes bestiales ; dans leur rencontre avec Suzanne et leur volonté de l'hybrider en la faisant devenir comme eux ; dans le mélange des genres et des registres (exploration, horreur, gothique).

## **b. Des êtres nébulaires et des hommes**

### ***Le jardin de Mary***

La première rencontre marquante entre des êtres nébulaires et des hommes que nous notons dans la production romanesque de Rosny se situe dans la nouvelle « Le jardin de Mary », sous-titrée « conte d'adolescence » pour sa première publication dans le *Gil Blas* du 19 mars 1895. Ce texte fait partie de ceux que Rosny a rédigés pendant la période où il résidait en Angleterre, comme l'indique Jean-Michel Pottier : « Le travail de nuit de télégraphiste [lui] permet d'avancer dans la conception de l'œuvre tant attendue : de

---

<sup>905</sup> *Ibid.*, p. 683.

<sup>906</sup> *Ibid.*, p. 684.

nombreuses nouvelles, « Les Mâches-tes-aliments », « Le Funéraliste », « Le Jardin de Mary » qui paraîtront sous le titre *Résurrection*<sup>907</sup> ». Ce texte court, publié au tout début de sa carrière littéraire marque par une inventivité poétique qui ne sera pas reprise de façon aussi nette dans des textes ultérieurs. Il raconte les derniers instants de Mary en compagnie de son amant, alors que dans une sorte de « délire lucide » elle observe les étoiles et les constellations dans le ciel. Elle a conscience de l'imminence de sa mort et annonce que le « jardin » du titre sera le ciel étoilé qu'elle a longuement étudié : « Elle sourit à son beau jardin et joignit les mains, puis elle continua son voyage<sup>908</sup> ». Dans cette nouvelle, le voyage est double, à la fois fixe et mobile : l'observation du ciel étoilé consiste en une hypotypose permettant une description saisissante de l'agencement des étoiles et des constellations ; elle permet aussi un déplacement en imagination :

Elle était sortie de la Voie lactée ; elle errait aux surfaces bleues. Elle parcourut les étoiles des régions hyperboréennes. Les Ourses y traînent leurs queues, le Dragon s'enroule entre elles et dresse sa tête vers Hercule ; la ravissante Wéga, pupille bleue du nord, palpait sur la Lyre.

— Chère, chère Wéga ! soupira Mary.

Et elle demeura quelques instants magnétisée par l'astre, s'élevant dans les redoutables espaces, le long du fil délié des rayons.

Et, dans la nuit pleine de paix, sa rêverie douce, son mourant enthousiasme semblait dominer les toits blancs, le square, les arbres comme une bénédiction.

Elle flâna lentement en descendant vers l'ouest. Des étoiles semées du Dauphin, elle passa à la pâle constellation du Petit-Cheval. Du Verseau, elle remonta vers le zénith en passant par Pégase le Superbe, dont le carré immense dominait l'angle des Poissons<sup>909</sup>.

---

<sup>907</sup> Jean-Michel Pottier, *Journal de J.-H. Rosny Aîné - Cahiers 1880-1897*, Du Lérot Éditeur, 2008, p. 11.

<sup>908</sup> J.-H. Rosny aîné, « Le jardin de Mary », in *Récits de science-fiction*, Marabout, 1975, p. 92.

<sup>909</sup> *Ibid.*, p. 93.

Le voyage se confond donc avec l'observation des astres et consiste pour Rosny, au-delà de la méditation sur la mort, à transmettre son émerveillement des phénomènes stellaires. Au moment de l'agonie, cet émerveillement donne à Mary une épiphanie :

*Il n'y a pas d'autres mondes* : tout cela se touche. Si l'on a si peur de partir, c'est que tout départ est triste, et c'est que c'est le plus grand de tous les départs. Mais tu viendras ; rien n'est plus sûr<sup>910</sup>.

Ce passage du texte s'interprète bien sûr comme un euphémisme de la mort, mais la mise en italique du texte, au regard de la production ultérieure de Rosny, nous porte à lire cela comme une indication, presque une profession de foi romanesque. Au moment de la mort, Mary va rejoindre, littéralement, un autre monde ; non pas en faisant un voyage vers la mort, mais en faisant un voyage vers l'ailleurs, vers quelque chose qui reste à identifier, au-delà des limites du monde connu. Le narrateur reprend ainsi l'euphémisme de syntagmes adverbiaux pour formuler la mise à distance entre eux deux :

Elle était partie, et moi, je rêvais à travers mes sanglots qu'effectivement tout cela se touche et que j'étais bien plus près de Sirius, bien plus près de la plus lointaine nébuleuse, que de l'enfant que j'aimais<sup>911</sup> !

Ce qui sépare le narrateur de Mary n'est donc pas tant la mort (puisqu'il n'y a « pas d'autres mondes ») mais bien des « lointaine[s] nébuleuse[s] ». On verra que Rosny affinera par la suite cette réflexion, notamment par la superposition des mondes en gardant l'idée que « tout cela se touche », comme dans *La Force mystérieuse* qui suppose une rencontre entre notre univers en trois dimensions et un autre qui en possède quatre ; ou encore dans la rencontre cette fois des êtres nébulaires comme dans *Un Autre monde* ou « Le monde des Variants ».

---

<sup>910</sup> *Ibid.*

<sup>911</sup> *Ibid.*

Cette nouvelle, dont la valeur relève surtout de la beauté du style et de la méditation métaphysique sur la mort, sert aussi de banc d'essai pour la construction de l'univers diégétique.

### ***Un Autre monde***

La fin d'*Un Autre monde*, qui met en scène un être hybride, mi-humain mi-Moedig, raconte la rencontre entre le narrateur et une femme, « pauvre hystérique nerveuse [dans] un hospice d'Amsterdam<sup>912</sup> ». Les particularités physiques du narrateur semblent, par magnétisme, calmer la jeune femme :

À l'examen, il parut que je l'influçais magnétiquement : mon approche, et surtout l'imposition de mes mains, lui communiquaient une gaieté, une sérénité, une égalité d'esprit véritablement curatives. En retour, j'éprouvais de la douceur auprès d'elle. Son visage me paraissait joli ; sa pâleur et sa maigreur n'étaient que de la délicatesse ; ses yeux, capables de voir la lueur des aimants, comme ceux de beaucoup d'hyperesthésiques, n'avaient point pour moi ce caractère d'égarement qu'on leur reprochait<sup>913</sup>.

Il s'agit donc de deux êtres hybrides, aux capacités de perception et de vie particulières, qui, à leur tour, vont donner naissance à un enfant aux mêmes capacités. Tout comme Naoh voyait en Gammla, la matrice dont sortirait ensuite toute l'espèce humaine moderne, ce personnage voit dans sa relation la possibilité de la continuité de ses recherches scientifiques sur « l'étude de la Vie *Moedig* » par le biais de l'enfantement et d'autre part l'espoir d'une descendance :

Pourquoi ne donnerait-il pas naissance, lui aussi, à des voyants du monde invisible ?

---

<sup>912</sup> J.-H. Rosny, *Un autre monde*, *La Revue de Paris*, 1895, p. 35.

<sup>913</sup> *Ibid.*

Moi-même, ne puis-je attendre d'autres enfants, ne puis-je espérer que ma chère femme donnera le jour à d'autres fils de ma chair, semblables à leur père<sup>914</sup> ?

À l'auteur bout de sa carrière littéraire, Rosny raconte une histoire similaire avec *Dans le monde des Variants*. Le personnage bien-nommé, Abel, dès son enfance, ne se sent pas tout à fait humain. Il réalise de lui-même qu'il dispose d'une nature double, étant aussi un Variant. C'est un soir d'été, « que les nuées prolongeaient leurs métamorphoses », qu'il s'aperçoit de sa différence avec sa mère qui l'accompagne :

C'était une minute où le monde des Variants se superposait plus étroitement au monde des Hommes et Abel eut sa Révélation. Jusqu'alors sa vie humaine avait tellement prédominé que la Vie Variante semblait toute extérieure. Ce soir il sut qu'il participerait aux deux Vies<sup>915</sup>.

Contrairement au narrateur d'*Un Autre monde* qui observe et étudie les Moedigen, Abel sent qu'il appartient à « deux Règnes » et le récit se concentre sur son glissement du monde humain à celui des Variants. Ainsi il s'éloigne progressivement de ses parents, est méprisé par ses frères (une façon pour Rosny de tisser la métaphore biblique), mais aussi de sa femme Liliane dont il aura un enfant et qui parvient à lui faire garder un pied parmi les Hommes grâce à l'amour (réciproque) qu'elle lui porte. L'enfant qu'ils ont tous les deux semble posséder à la naissance des caractéristiques similaires : « L'enfant naquit, dont les cycles furent longtemps vagues et désordonnés. C'était un jeune chaos ; lentement il devint une harmonie qui ressemblait à Liliane<sup>916</sup>. » Le chaos représente ici la nature double du père et l'harmonie la stabilité de la mère. Pourtant, si « il ne vivait pas doublement comme Abel », son hybridité se situe aussi dans le fait d'avoir l'harmonie de la mère et l'étrangeté du père :

Les hommes, les animaux, les plantes étaient pour lui un monde fantastique et réel, intangible, impénétrable dont il percevait la vie et les mouvements sans en

---

<sup>914</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>915</sup> J.-H. Rosny aîné, « Dans le monde des Variants », in *Récits de science-fiction*, Marabout, 1975, p. 97.

<sup>916</sup> *Ibid.*, p. 102.



comprendre le sens. Comme il ne possédait aucun organe comparable à des yeux ni à des oreilles, sa perception était extrêmement différente de celle de son père – aussi aigüe, aussi subtile mais sans embrasser des formes relativement immobiles<sup>917</sup>.

En ce qui concerne Abel, son passage vers sa nature de Variant se déroule au moment de sa mort terrestre : « Sa Mort fut presque volontaire, un renoncement sans souffrance et il appartient uniquement à la Vie Variante ». Cette mort s'apparente davantage à une nouvelle naissance, qui clôt la nouvelle et annonce une Histoire à écrire : « Et les temps étaient devant lui, les siècles que vivent les Variants, tandis que sa descendance croissait et se multipliait indéfiniment<sup>918</sup> ». On le voit dans le nom du personnage et dans cette conclusion, Rosny mobilise des allusions à la *Genèse* pour faire de son personnage, lui aussi, la matrice d'une espèce à venir.

### ***La Jeune vampire***

Dans *La Jeune vampire*, comme on l'a vu, les codes de la littérature vampirique sont transformés, démystifiés. Cependant le roman conserve une part de mystère qui ne s'éclaircit mieux qu'à la lecture de plusieurs œuvres ultérieures, comme *La Force mystérieuse* ou *L'Énigme de Givreuse*. Dans ces romans, les mystères scientifiques trouvent leur explication dans la présence ou la rencontre d'êtres nébulaires. *La Jeune vampire* se présente comme un récit de possession vampirique : bien que son décès ait été constaté par deux médecins, Evelyn Grovedale est retrouvée ressuscitée après quatre jours et se sent comme dédoublée :

Lorsque son intelligence se coordonna, on eût dit qu'Evelyn était double. Pour le présent et pour des événements qui avaient suivi sa mort, elle parlait à la première personne ; pour les événements antérieurs, elle faisait intervenir une personnalité indécise<sup>919</sup>.

---

<sup>917</sup> *Ibid.*

<sup>918</sup> *Ibid.*

<sup>919</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Jeune vampire*, in *Récits de science-fiction*, Marabout, 1975, p. 394.

Le double, c'est un vampire qui a pris la place de la jeune femme au moment de sa mort. C'est ainsi que, découvrant elle-même sa nature vampirique, elle en vient à douter d'elle-même : « mon existence ! murmura-t-elle d'un ton farouche. Est-ce que c'est vraiment *mon* existence<sup>920</sup> ? » Il y a donc deux Evelyn : celle d'avant la mort et celle d'après la résurrection. C'est un dédoublement similaire que l'on retrouvera dans *L'Énigme de Givreuse*. Comme dans ce roman, le dédoublement ne peut s'expliquer que grâce à la présence d'un autre être, étranger à nos lois naturelles.

– Ce sont deux personnes différentes ! chuchota-t-elle...

Le ton impressionna le jeune homme jusqu'à l'épouvante. Il demeura un moment comme hébété, puis, d'une voix rauque :

– Alors quoi ? L'ancienne Evelyn Grovedale serait positivement morte... Et celle que j'ai devant moi, d'où viendrait-elle ?... C'est pourtant le même corps.

– Oui... le même corps... mais seulement le même corps...

– Tâchez de vous expliquer clairement ! s'écria-t-il avec une agitation convulsive...  
Le même corps... et une autre âme ?

– Un autre être !

– Peu importe le terme. Ce serait une étrangère qui vivrait dans le corps d'Evelyn Grovedale... une étrangère qui s'y serait incarnée<sup>921</sup>.

Par la suite, grâce aux interventions d'un neurologue – qui se désintéresse ensuite de l'affaire<sup>922</sup> – la vampire disparaît du corps et l'Evelyn originale reprend ses droits sans avoir conservé la mémoire des derniers mois. Preuve qu'il ne s'agit pas d'un dédoublement lié à une psychopathologie mais bien de la possession d'un corps par un autre esprit, son mari James, qui l'a rencontrée après sa mort, la trouve changée et physiologiquement revenue à un

---

<sup>920</sup> *Ibid.*, p. 397.

<sup>921</sup> *Ibid.*, p. 398.

<sup>922</sup> « Alors, il n'y a *plus rien* ?... Alors, elle n'est pas plus malade que David ni plus anormale qu'Annie ? Et c'est pour ça que j'ai fait faux bond à la duchesse de Mousehill et à lord Fathead ? ... C'est dégoûtant ! ... C'est sinistre ! *Good bye* ! Peu s'en fallut qu'il ne fit claquer les portes. » (*Ibid.*, p. 413.)

stade antérieur : « James ne retrouvait pas la crainte et l'inquiétude que lui inspirait l'*autre* ; celle-ci lui apparaissait plus fraîche, plus charmante, – *virginale*<sup>923</sup> ». Pourtant, le passage de la vampire reste irrémédiablement gravé en elle :

Ses grands yeux [étaient] pleins d'une flamme de fièvre et de terreur...

– J'ai peur... je vais avoir un enfant !

Comme il se penchait, saisi d'une joie obscure, elle cria, dans un délire d'épouvante :

– Un enfant d'une autre femme... un enfant d'un autre monde<sup>924</sup> !

En effet, l'enfant qui vient au monde, bien que né de parents humains, sera lui aussi un vampire. Plus précisément, il s'agit d'un être hybride, mi-humain mi-vampire. L'aventure d'Evelyn, si l'on peut le dire ainsi, aura ainsi consisté à servir de mère porteuse afin de permettre la naissance d'un enfant de deux espèces différentes. La totale compréhension de ce récit ne pourra ainsi se faire qu'avec la lecture de l'épilogue de *L'Énigme de Givreuse* :

À toute genèse — et je n'ai pas besoin de faire remarquer de quels événements capricieux dépendent, en apparence, les genèses humaines — il faut bien qu'un être nébulaire soit présent<sup>925</sup>.

Au-delà de la thématique vampirique qui, au moment de l'écriture de *La Jeune vampire* sert davantage de prétexte au lancement du récit, comme il le présente dans son prologue, Rosny introduit dans son univers diégétique une interaction explicite des êtres nébulaires avec notre réalité, dans le but notable de vouloir produire des hybrides. Le prologue de *La Jeune vampire* annonçait d'emblée cette volonté de créer un nouvel embranchement du Vivant à partir d'une hybridation inter-espèce, êtres nébulaires et Hommes : « J'ai connu une vampire... dans le quartier d'Islington, à Londres, de 1902 à

---

<sup>923</sup> *Ibid.*, p. 414.

<sup>924</sup> *Ibid.*, p. 419.

<sup>925</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Énigme de Givreuse*, in *La Revue de Paris*, tome 1, janvier-février 1917, p. 423.

1905. Et j'ai appris dernièrement qu'elle vit encore. Elle est mariée d'ailleurs... elle a même quatre enfants<sup>926</sup> ! »

### ***L'Assassin surnaturel***

On retrouve aussi dans *L'Assassin surnaturel*<sup>927</sup> le thème du double, remplaçant temporairement le « propriétaire » du corps. Bien qu'il n'y ait pas la présence d'un vampire, Frédéric Maldar est victime de plusieurs tentatives d'assassinat de la part d'un être nébulaire. L'intrigue se présente comme une enquête policière dont le but n'est pas de résoudre le crime, puisque la victime est aussi l'enquêteur, mais de le prévenir. La conclusion du récit est l'occasion d'une réflexion sur l'Au-Delà et avec un peu d'ironie de la part de l'auteur :

Évidemment, il y a dans ce monde, comme dit l'autre, plus de choses que nous ne pouvons en comprendre... et beaucoup encore que nous n'apercevons même pas... Mais dans ce cas-ci, qu'est-ce que l'Au-Delà !

— Mais tout simplement ce qu'on nomme l'Autre monde, reprit le maire ; puisque l'être... de là-haut... ne peut pas être un homme... c'est une autre sorte de vivant... ce que les bonnes gens appellent un spectre ou un fantôme<sup>928</sup>.

L'Au-Delà ne serait donc, selon Rosny, qu'un lieu parmi d'autres où vivraient les êtres nébulaires – y-compris « *celui d'en haut* » –, c'est-à-dire ce qu'il nomme un « autre monde », pour reprendre le titre de sa nouvelle de 1895. Mais « *L'Assassin surnaturel* » traite surtout du thème du double et de la façon dont symboliquement on peut en arriver à se détester soi-même. L'assassin ressemble étrangement à sa victime : « C'est son Double... le combat dans

---

<sup>926</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Jeune vampire*, op. cit., p. 394.

<sup>927</sup> La nouvelle a été publiée à l'origine sous le titre « La Haine surnaturelle » à *La Revue politique littéraire (Revue bleue)* en 1923.

<sup>928</sup> J.-H. Rosny aîné, *L'Assassin surnaturel*, in *Récits de science-fiction*, Marabout, 1975, p. 366.

la nuit a été un combat de l'homme contre soi-même... et l'homme a failli périr. » Prenant conscience de cette lutte, Maldar se demande s'il ne s'agit pas d'une projection d'un mécontentement de soi, de sa « haine » envers lui-même : « Je commence à comprendre [...] ce grand mécontentement que j'avais contre moi-même et qui devenait haineux par intervalles... C'était la lutte... avec *lui*<sup>929</sup> ». Le choix d'un changement de titre s'explique peut-être par l'interprétation psychanalytique que l'on peut faire de cet épisode : le titre d'origine met l'accent sur l'émotion ressentie par le personnage, qui sera dirigée contre lui-même ; et le second titre donne corps au Double afin de le distinguer de Maldar, ce qu'exprime le fait de souligner le pronom personnel dans cette dernière citation. Rosny fait-il référence à Jung qu'il aurait pu lire désignant cet autre par le concept de « l'ombre » en psychologie analytique ?

L'ombre est quelque chose d'inférieur, de primitif, d'inadapté et de malencontreux, mais non d'absolument mauvais. [...] Il n'y a pas de lumière sans ombre et pas de totalité psychique sans imperfection. La vie nécessite pour son épanouissement non pas de la perfection mais de la plénitude. Sans imperfection, il n'y a ni progression, ni ascension<sup>930</sup>.

« L'Assassin surnaturel » pourrait donc être une nouvelle fantastique présentant une variation autour du thème du double. Cependant sa conclusion semble insister sur le thème du double nébulaire que nous avons déjà commenté dans *L'Énigme de Givreuse* :

Frédéric se souvint des soirs où il se *détestait* si étrangement, où il semblait qu'une partie de son être se dressât sauvagement contre l'autre... Puis, un regret immense s'éleva dans son âme, comme s'il avait perdu un être très cher, et une sourde épouvante.

Pourrai-je vivre sans *lui*, gémit-il... ou tout au moins ma vie ne sera-t-elle pas diminuée ?

---

<sup>929</sup> *Ibid.*, p. 367.

<sup>930</sup> Carl Gustav Jung, *L'Âme et la Vie*, Livre de Poche, 1995.

— J'ai le pressentiment, répondit tout bas le médecin, qu'un autre Double ne tardera pas à naître en vous, pour remplacer celui qui est mort<sup>931</sup>.

Contrairement à d'autres récits fantastiques similaires dont pourrait s'inspirer Rosny, comme *L'Étrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* où l'autre est un antagoniste né des émotions conflictuelles du personnage, il s'agit ici d'une altérité à part entière. Pour le médecin qui participe à l'enquête, ce double est l'une des « formations de notre moi, d'ailleurs douées de vie et d'individualité ». Il s'agit encore une fois de ces êtres nébulaires qui interagissent avec notre monde physique auquel ils échappent naturellement. Considérons enfin, avec Daniel Compère<sup>932</sup>, que cette nouvelle présente un personnage à l'onomastique assez claire : il est en « mal d'art ». Le dédoublement est-il aussi né du spleen des *Fleurs du mal* ? Dans la nouvelle, Rosny cite trois vers du début du poème baudelairien « Paysage », qui sont prononcés par le personnage afin d'illustrer la nostalgie de ses vingt ans. Pour Daniel Compère, les nombreuses références littéraires qui parsèment la nouvelle servent pour le romancier à tisser « une superbe métaphore de la création littéraire » :

Que raconte en fait « L'Assassin surnaturel » ? Une créature a été créée par Frédéric Maldar, expulsée et supprimée. Sous forme figurée, ce récit raconte la création romanesque et le rapport ambigu qui existe entre l'auteur et son personnage, qui lui est à la fois proche, ressemblant, mais différent<sup>933</sup>.

Chaque apparition des êtres nébulaires est l'occasion pour Rosny de raconter un mystère fantastique. C'est l'illustration de ce « fantastique nouveau » dont il se réclamait, mais si ces contacts se reproduisent dans plusieurs récits, il n'est pas permis à ses personnages et à l'humanité tout entière de faire le premier pas. Il semble qu'il s'agisse systématiquement d'incursions dans notre réalité, sans que la réciproque ne soit possible, à l'exception de

---

<sup>931</sup> *Ibid.*

<sup>932</sup> Daniel Compère, « Moi contre moi : *L'Assassin surnaturel* », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006, p. 150.

<sup>933</sup> *Ibid.*, p. 149.

personnages hybrides comme on le voit dans *Un Autre monde* et « Le monde des Variants ». Un autre point commun à tous ces récits est la présence du mot « *nébulaire* » et de ses dérivés, qui correspond, comme on l'a vu, à la fois à un objet céleste et à tout ce qui relève du figuratif, de l'éthéré, de l'inconnu, comme cela est présenté dans *La Force mystérieuse* :

De toute évidence, *ce monde* appartient à un système très différent de nos systèmes solaires. Il ne s'ensuit pas qu'il fasse partie de systèmes situés en dehors des étendues occupées par la voie lactée et par les autres nébuleuses<sup>934</sup>.

### **c. Les « autres vies » : les Tripèdes, Zoomorphes et Éthéraux du diptyque martien**

Dans la construction de son univers diégétique, Rosny a très largement raconté ce qui se passait à l'origine de l'histoire humaine avec les récits préhistoriques et s'est aussi attaché à décrire la fin de cette histoire. Entre *Vamireh* et *La Mort de la Terre*, il reste à remplir les innombrables millénaires qui les séparent. Ayant présenté dans *La Mort de la Terre* le déclin de l'espèce humaine à la suite d'un âge d'or scientifique, il lui reste à raconter comment l'humanité a traversé tous les mondes, ceux qui se touchent, comme dit dans « Le jardin de Mary », afin de partir à la recherche des êtres nébulaires et de résoudre la quête de la découverte présentée dans la nouvelle « La Goule » : « Le surnaturel n'étant en somme que le naturel que nous ne connaissons pas<sup>935</sup> ». Transformer le surnaturel en naturel, expurger le mysticisme, proposer « autre chose [...] acquise par la science et la philosophie des temps modernes<sup>936</sup> », tout cela trouve son aboutissement dans un autre embranchement de sa littérature romanesque, le diptyque martien constitué des *Navigateurs de l'Infini* et des *Astronautes*.

---

<sup>934</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Force mystérieuse*, Plon, 1914, p. 308.

<sup>935</sup> J.-H. Rosny, « La Goule », *La Lanterne*, 1<sup>er</sup> février 1900.

<sup>936</sup> Jules Huret, « J.-H. Rosny », *Enquête sur l'évolution littéraire, op.cit.*, p. 232.

Nous avons déjà vu comment l'émerveillement scientifique du premier roman permettait de faire le lien avec l'avenir, présenté comme un passé glorieux dans *La Mort de la Terre*. Lors d'une conversation nocturne avec les Tripèdes martiens, Jacques Laverande a une vision de l'avenir : « Un temps viendra où des escadres de Stellariums iront de planète en planète<sup>937</sup> ! » Le diptyque, situé dans un vingt-et-unième siècle futuriste pour le temps d'écriture du récit<sup>938</sup>, présente un avenir parcellaire, suggérant en incise du récit qu'il y a des épisodes intermédiaires à raconter : « le camp Tripède nous rappelait les siècles où les combattants bivouaquaient la veille des batailles (avant l'époque des guerres radiantes), depuis les corps à corps de l'homme primitif armé de l'épieu, de la massue, de la sagaie jusqu'aux batailles des canons géants et des avions<sup>939</sup> ». Ce trou historique, simplement suggéré, consiste en l'un des éléments constitutifs essentiels de la littérature de science-fiction : le paradigme absent. En n'accordant pas au lecteur l'explication du détail narratif (ici, l'époque des guerres radiantes dont on ne sait rien d'autre que le nom), il donne de la consistance à son univers de fiction, le faisant exister en dehors du livre où il est exprimé.

La quête initiale des personnages consiste à aller à la découverte de l'inconnu. Dans l'incipit des *Navigateurs de l'Infini*, curieusement nommé « Préface » alors qu'il s'agit du lancement du récit, il est explicitement mentionné la volonté d'explorer la planète Mars, tout en n'ayant aucune connaissance de celle-ci. On est littéralement dans un plongeon au fond de l'Inconnu baudelairien tel qu'exprimé à la fin du poème « Le Voyage » :

---

<sup>937</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Navigateurs de l'Infini*, *La Nouvelle Revue Critique*, 1927, p. 129.

<sup>938</sup> « La férocité native de nos semblables persiste encore en ce XXI<sup>e</sup> siècle » (J.-H. Rosny aîné, *Les Astronautes*, Hachette, « Le Rayon fantastique », 1960, p. 156).

<sup>939</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Navigateurs de l'Infini*, *La Nouvelle Revue Critique*, 1927, p. 181. Nous renvoyons ici à notre étude des visions du futur de Rosny à partir d'éditoriaux géopolitiques, dans lesquels il voit, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'obligation pour l'homme occidental de passer par une période de conflits avant d'arriver à une période de paix et de prospérité tant politique que scientifique : Clément Hummel, « Rosny aîné, un romancier anticipateur ? Une façon d'envisager l'avenir sans le "fil interminable d'une intrigue superflue" », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 75-88.



En comptant trois mois pour atteindre Mars, trois mois pour en revenir, il nous restera trois mois pleins pour explorer la planète, dans le cas – le moins favorable – où nous ne trouverions là-bas aucune ressource d'alimentation et de respiration<sup>940</sup>.

*Les Navigateurs de l'Infini* est publié pour la première fois dans le recueil mensuel *Les Œuvres libres*, ne publiant que de l'inédit, en décembre 1925. Rosny insère à la fin une fausse « note des éditeurs », parfois reprise dans certaines éditions en volume ultérieures, annonçant la suite des aventures des explorateurs et un nouveau voyage vers Mars :

Au moment de mettre ce texte sous presse, nous apprenons que le second voyage du Stellarium est accompli et que les fabuleux explorateurs ont retrouvé leurs amis de l'Autre Monde. Le volume, relatant les observations et les expériences d'ordre scientifique, paraîtra bientôt. Il sera suivi de la relation du second voyage, transmise cette fois de Mars même<sup>941</sup>.

Outre la périphrase « Autre Monde » qui désigne Mars et qu'on lira au regard des textes précédemment étudiés comme une autre façon d'exprimer les différents « mondes qui se touchent », on remarque dans cette note l'intention d'une mise sous presse immédiate de la suite. Bien que publié en 1925, *Les Navigateurs de l'Infini* ne verra sa suite publiée en volume – *Les Astronautes* – que de façon posthume, en 1960, chez Hachette dans la nouvelle collection « Le Rayon Fantastique » qui ne publiait presque exclusivement que de la science-fiction anglo-saxonne. Les raisons de ce délai restent mystérieuses : après la mort de Rosny aîné en 1940, son petit-fils Robert Borel-Rosny mettra du temps avant de pouvoir publier le manuscrit<sup>942</sup>, avec l'aide de Georges H. Gallet qui dirige la collection et signe le texte de présentation. Pour quelles raisons cependant le roman n'a-t-il pas été publié entre 1925 et

---

<sup>940</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>941</sup> J.-H. Rosny aîné, « Note des éditeurs », *Les Œuvres Libres*, n°54, éditions Arthème Fayard et C<sup>ie</sup>, décembre 1925.

<sup>942</sup> Sur le blog consacré aux frères J.-H. Rosny et dans sa bibliographie, Fabrice Mundzik rappelle que deux tapuscrits et quelques pages manuscrites non datés des *Astronautes* sont conservés par la Médiathèque Municipale de Bayeux. La B.N.F. possède aussi deux cahiers à spirale (220 × 170 mm).

1940 ? Peut-être s'agissait-il d'un effet d'annonce et que le roman n'avait pas encore été achevé. En 1938, dans un entretien accordé au journal *Marianne*, Rosny déclarait :

Je viens de terminer un roman d'anticipation, suite aux *Navigateurs de l'Infini*. Cela se déroule à l'époque où les hommes auront les moyens de visiter les astres voisins où il existe des vies absolument différentes des nôtres<sup>943</sup>.

Le journaliste rapporte la suite de l'échange qu'il résume en ces termes :

Tandis qu'ils me sont décrits minutieusement, je conçois à mon tour ces *Éthéraux*, constitués de pur rayonnement et avec lesquels on arrive pourtant, à force d'ingéniosité, à entrer en communication ; je vois vivre ces mystérieux *Tripèdes* et ces *Zoomorphes* minéraux qui, bien que complètement solides, bénéficient de la souplesse du caoutchouc<sup>944</sup>.

Cette description correspond assez bien aux principales caractéristiques du roman. Bien que Rosny n'ait pas dévoilé au journaliste l'intrigue (il est seulement question d'« entrer en communication » avec les *Éthéraux* qui n'en est qu'une partie), on y reconnaît l'essentiel : « des vies absolument différentes des nôtres ». Le diptyque martien n'a pas tant vocation à raconter une histoire qu'à décrire des vies exotiques, qui sont « nébulaires » pour l'observateur terrien.

Le choix de situer l'action des romans sur Mars n'est pas anodin. La fascination que l'on a aujourd'hui pour la planète rouge n'est pas nouvelle, elle qui suscitait déjà au XIX<sup>e</sup> de nombreux fantasmes, tant scientifiques que littéraires ou philosophiques, en particulier après la découverte des fameux canaux martiens par l'astronome Giovanni Schiaparelli en 1877<sup>945</sup>.

---

<sup>943</sup> Fernand Lot, « J.-H. Rosny aîné et l'Univers », *Marianne*, 13 avril 1938.

<sup>944</sup> *Ibid.*

<sup>945</sup> Cette observation, déjà sujette à caution à l'époque, s'est révélée être une illusion d'optique. D'autre part, il a été prouvé dès le début du XX<sup>e</sup> siècle que la planète était inhabitable. Dans *Les Navigateurs de l'Infini*, Rosny donne sa propre explication à l'observation terrestre de ces canaux. Il s'agit en réalité des *Éthéraux*, créatures que nous analysons plus bas : « Ces réseaux formaient des colonnes lumineuses — horizontales, verticales, obliques — souvent entrecroisées et dont les teintes n'allaient pas en deçà du jaune et montaient jusqu'à l'extrême violet. Des formations lumineuses y circulaient, de nuances variables, faites de filaments singulièrement entrelacés. Ces formations, légèrement plus brillantes que les colonnes, n'empêchaient pas non

Si un consensus scientifique a été trouvé concernant les questions d’habitabilité de la planète, la fiction s’est vite emparée de l’imaginaire martien et a continué de le faire, en particulier autour de l’œuvre de Camille Flammarion<sup>946</sup>, puis dans la science-fiction anglo-saxonne avec Edgar Rice Burroughs (le cycle de Mars, à partir de 1912), Ray Bradbury (*Chroniques martiennes*, 1950), Kim Stanley Robinson (*La Trilogie de Mars*, 1992-1999), Andy Weir (*Seul sur Mars*, 2014) jusqu’à la réinterprétation récente du mythe martien par Alex Alice s’inspirant du merveilleux-scientifique (*Le Château des Étoiles*, 2017-2018). Pour Delphine Schiano, cette fascination s’explique aussi de par les ressemblances entre la Terre et Mars qui font d’elles comme des planètes sœurs<sup>947</sup> :

Assez proche pour être visible, assez lointaine pour rester floue, Mars, telle une sœur jumelle, est une fantastique machine à rêve, où l’on peut voir ce que l’on souhaite, des canaux par exemple<sup>948</sup>.

Au début des *Navigateurs de l’Infini*, Rosny exprime à plusieurs reprises cette relation homologue entre les deux planètes :

— Dire que nous sommes encore mortels, nous qui prenons notre café sur une autre planète !

— J’estime plus étonnant encore que nous l’ayons bu dans les espaces interplanétaires ! fis-je. Ici, du moins, nous nous trouvons dans un monde homologue au nôtre<sup>949</sup>.

---

plus d’apercevoir les étoiles, même de faible grandeur. » (J.-H. Rosny aîné, *Les Navigateurs de l’Infini*, La Nouvelle Revue Critique, 1927, p. 39).

<sup>946</sup> Voir par exemple les études de Samuel Minne et Aurélie Villers, « Les visions martiennes de Camille Flammarion », in Patrick Bergeron et Natacha Vas-Deyres, *C’était demain : anticiper la science-fiction en France et au Québec (1880-1950)*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2018 ; Claire Barel-Moisan, « L’émerveillement scientifique dans les romans astronomiques de Camille Flammarion », in Julie Anselmini et Marie-Hélène Boblet, *De l’Émerveillement dans les littératures poétiques et narratives des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Grenoble, UGA Éditions, 2017.

<sup>947</sup> Dans *La Planète des Singes* (1963), Pierre Boulle fait le récit d’une expédition d’exploration menée vers une lointaine planète, similaire, quoique différente, à la Terre baptisée « Soror ».

<sup>948</sup> Sandrine Schiano, « Rumeurs de Mars et rêveries astronomiques. Des canaux de Schiaparelli aux mondes habités de Flammarion », *Romantisme*, n°166, 2014, p. 43-52.

<sup>949</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Navigateurs de l’Infini*, La Nouvelle Revue Critique, 1927, p. 53.

[...]

Dès que nous fûmes près du lac, nous nous assurâmes que la couleur brune était la couleur normale du liquide. Une émotion profonde et délicieuse nous étreignait. Ce monde n'était plus (et combien mélancoliquement !) incompatible avec le nôtre. Les formes flexibles qui ondulaient sur le rivage et dans la plaine, semblaient d'incontestables homologues de nos végétaux<sup>950</sup>.

On l'a déjà vu, et cela a été abondamment commenté, parmi les trois espèces martiennes décrites par Rosny, les Tripèdes sont ceux qui se rapprochent le plus de l'être humain et dont le nom renvoie sans ambiguïté aux Tripodes martiens de Wells dans *La Guerre des mondes*. Leur première apparition dans le roman est l'occasion d'une description courte, mais assez étrange :

Deux créatures surgirent, qui différaient de toutes celles que nous avions aperçues... Dressées sur trois pattes, le torse vertical, elles avaient positivement quelque chose d'humain. Leurs visages mêmes, malgré leurs six yeux et l'absence de nez, leurs visages dont la peau était nue, suggéraient je ne sais quoi « d'homologue » à notre espèce...<sup>951</sup>

Malgré une physionomie totalement différente de l'Homme (trois pattes, six yeux), ils apparaissent au narrateur comme presque familiers. Ils ont « quelque chose d'humain » et semblent être nos « homologues ». La différence se situe aussi au niveau du langage de façon temporaire et surtout du point de vue du développement de l'espèce en tant que Règne. Comme on peut le constater dans ces extraits, le mot « homologue » revient à plusieurs reprises (8 dans *Les Navigateurs de l'Infini*, 3 dans *Les Astronautes*), afin d'appuyer le fait que non seulement les planètes ont des choses en commun, mais les espèces qui y règnent aussi. La différence fondamentale ne sera pas dans la culture ou la physionomie, mais dans

---

<sup>950</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>951</sup> *Ibid.*, p. 94.

l'écart d'âge important entre les planètes et les vies qu'elles abritent respectivement<sup>952</sup>. Ainsi les Tripèdes sont en train de connaître la même décadence que celle, bien plus tardive, des Hommes, racontée dans *La Mort de la Terre*. Eux aussi sont en pleine régression, tant dans l'énergie pour le *struggle for life* que dans le développement de leur mode de vie :

Il ne devait guère y avoir plus de sept ou huit millions de Tripèdes, sur toute la Planète. La plupart avaient des habitations souterraines. Les autres, en bien plus petit nombre, vivaient dans des demeures de pierre, dont le style rappelait confusément le style roman<sup>953</sup>.

Leur nombre se réduit et la tendance est au retour au mode de vie troglodyte. Ceux qui ne vivent pas encore dans des grottes résident dans des « ruines », « vestiges évidents du passé » et connaissent même une « décadence » de leur industrie :

Ils construisaient des outils, dont certains rappelaient les outils terrestres, des machines destinées à la culture et au transport : celles-ci, rares, ne circulaient pas sur des roues, elles semblaient ramper assez rapidement sur le sol ; jadis, sans doute, les Tripèdes avaient eu des appareils volants ; ils communiquaient à distance, à l'aide d'appareils dont le mécanisme nous échappait, mais qui, d'évidence, utilisait des ondes...<sup>954</sup>

La décadence des Tripèdes se situe donc au niveau industriel, scientifique et culturel, mais elle exclut les changements biologiques liés à l'évolution comme c'était le cas pour l'Homme dans *La Mort de la Terre*. En revanche, leur disparition progressive résulte d'une inadaptation aux enjeux environnementaux de la planète : ils sont en concurrence vitale – au sens darwinien – avec une autre espèce endémique en pleine expansion, les Zoomorphes. La comparaison avec *La Mort de la Terre* saute aux yeux et à de nombreux égards *Les Navigateurs de l'Infini* peut se présenter comme une réécriture proposant un miroir inversé de

---

<sup>952</sup> Dans un entretien privé, Franck Selsis (directeur de recherche CNRS au Laboratoire d'Astrophysique de Bordeaux) nous confie qu'en réalité la Terre aurait fini sa formation avant Mars, mais à l'échelle de l'âge du Système Solaire cette différence est infime : « ce serait comme savoir qui de deux vieillards de 99 et 100 ans serait le doyen ».

<sup>953</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>954</sup> *Ibid.*, p. 119-120.

ce roman. Les Tripèdes sont comme les Hommes de *La Mort de la Terre*, en pleine régression liée à une décadence de civilisation. Ils ne cherchent plus à repousser les limites de leur entendement ; les explorateurs terriens les découvrent en plein milieu de leur lente agonie.

Cette découverte constitue une rencontre à plus d'un titre : pour le narrateur, les Tripèdes vivent dans les vestiges de ce qu'ils ont été, image ô combien romantique, et leur régression les a pour l'instant menés à un équivalent du XIX<sup>e</sup> siècle occidental :

En somme, les Tripèdes décelaient les vestiges d'une civilisation jadis comparable à la civilisation terrestre du XIX<sup>e</sup> siècle ; nous conjecturâmes que, après l'abandon successif de maintes industries, leur science avait décliné de cycle en cycle.<sup>955</sup>

Pour le lecteur de 1925, les explorateurs terriens représentent un futur pour le moment parfaitement inatteignable<sup>956</sup>, tandis que les Tripèdes vivent dans un monde qui représente un passé encore très récent. Le roman décrit ainsi un mouvement ascendant – celui des lecteurs – qui croise un mouvement descendant – celui des Tripèdes. Le récit se situe au moment du croisement entre le développement et la régression, comme si l'ère industrielle était un point central du développement des espèces intelligentes. Quand *La Mort de la Terre* consistait en une leçon d'humilité en montrant l'aspect éphémère de la vie de l'espèce humaine, le diptyque martien se relève être une habile utopie littéraire présentant au lecteur un miroir inversé de son monde. Plus loin dans le roman, le narrateur apporte des précisions à ses observations :

L'industrie des Tripèdes garde des vestiges d'une industrie analogue à l'industrie humaine du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils utilisent ingénieusement les radiations solaires et leur font produire des températures élevées ; ils pratiquent une métallurgie un peu différente de la nôtre, mais ils ne tissent aucune étoffe : leurs vêtements, leurs couvertures, se font à l'aide d'une manière de mousse minérale, obtenue par

---

<sup>955</sup> *Ibid.*

<sup>956</sup> Lors de l'entretien avec Fernand Lot pour *Marianne* en 1938, Rosny dit bien qu'il « rêve des histoires » et ne se projette pas dans l'avenir.

sublimation, et à laquelle ils savent donner une résistance et une souplesse surprenantes. Leurs lits sont faits de larges lames élastiques qu'ils suspendent à des panneaux ou à des poutres, par quatre, six ou huit crochets ; leur mobilier comporte trop de variations pour que je m'arrête à le décrire ; il offre du reste des analogies avec des mobiliers humains de diverses époques et de diverses races.<sup>957</sup>

Bien qu'ayant régressé au stade de la Révolution Industrielle, les Tripèdes bénéficient de l'héritage technologique de leurs ancêtres. L'espèce biologique est en train de vivre une crise dont elle ne pourra pas se défaire, mais la civilisation possède de solides acquis :

Leur vie personnelle et sociale est très libre. On peut dire que l'ère du crime est close pour eux ; l'ère de la vertu aussi. Comme ils n'ont besoin d'aucun effort pour respecter la liberté d'autrui, ils ne connaissent plus la pauvreté ni la richesse ; chacun fait sa part de travail avec autant de naturel qu'une fourmi, mais en gardant son individualité.

Les Tripèdes capables de violence sont devenus extraordinairement rares ; on les considère comme des déments.

Est-ce à dire qu'ils n'ont pas de passions ? Oui, et fort vives, qui toutefois ne gênent pas le prochain. La pire aurait pu être l'amour. Ils le subissent aussi impérieusement que nous, mais, à travers les temps, la jalousie a disparu<sup>958</sup>.

Contrairement au lecteur de 1925, qui pourrait se sentir supérieur à cette espèce décadente, les Tripèdes sont allés au bout de leur développement civilisationnel en supprimant de leur société les vices et par extension les vertus qui sont devenues caduques. En développant un propos déjà amorcé dans *La Mort de la Terre*, Rosny propose là une vision de l'Histoire de l'espèce qui ne serait pas linéaire (cette décadence n'est pas comparable à celle des civilisations de l'Antiquité par exemple) ni cyclique (elle n'a pas vocation à se répéter puisque l'espèce va s'éteindre), mais circulaire : après avoir atteint son apogée, cette espèce va régresser à son stade de développement le plus primitif pour s'éteindre. Rosny ne spécifie pas, ni dans *Les Navigateurs de l'Infini* ni dans *Les Astronautes*, jusqu'où est allé le

---

<sup>957</sup> *Ibid.*, p. 154-155.

<sup>958</sup> *Ibid.*, p. 156-157.

développement des Tripèdes, mais il le situe pour l'Homme au moment de la conquête des étoiles, à partir de l'aventure des *Navigateurs de l'Infini* : « Un temps viendra où des escadres de Stellariums iront de planète en planète<sup>959</sup> ! » Dans *La Mort de la Terre*, s'il parle de l'incroyable développement industriel d'où naissent les Ferromagnétaux, il n'est pas fait mention de ces exploits, préférant commenter l'accroissement et la décroissance de la population humaine, qui aura atteint son apogée à 23 milliards d'individus.

Comme on l'a vu, un des enjeux du roman sera pour les explorateurs terriens de permettre aux Tripèdes de terminer paisiblement leur existence en tant qu'espèce. De la même manière que les Ferromagnétaux deviennent des prédateurs naturels de l'Homme, les Tripèdes connaissent la même concurrence vitale avec une autre espèce d'un ordre du vivant non animal, les Zoomorphes. Malgré leur technologie, les Tripèdes ne sont pas en mesure de se défendre contre leur expansion territoriale et ils ne bénéficient pas plus du courage ni de l'énergie pour les combattre. En ayant abandonné leurs passions, et avec les vices et les vertus, les Tripèdes ont aussi abandonné leur combativité. Ainsi, ce qui peut apparaître comme un progrès de société – l'abolition des conflits – marque un essoufflement de l'espèce et le début de sa décadence. Nous avons dit que pour Rosny l'Histoire n'était pas cyclique car elle ne se reproduisait pas, mais c'est une Histoire à l'échelle de l'espèce. De même que les Zoomorphes et les Ferromagnétaux sont des espèces en plein essor qui remplacent le règne Tripède ou Humain, ces derniers sont voués à disparaître. C'est donc une échelle encore plus globale que prend Rosny, à la hauteur de la Vie.

Si une quinzaine d'années sépare *La Mort de la Terre* des *Navigateurs de l'Infini*, on prend la mesure de la cohérence globale de l'œuvre en se rappelant les *Psaumes*, publiés dans *La Revue indépendante*, au tout début de sa carrière littéraire. Rosny y développait l'image de la roue (une « Grande Dynamo ») mettant en marche le cycle de la Vie :

---

<sup>959</sup> *Ibid.*, p. 130.



Grande Dynamo, à travers l'Espace, et sur ces frères conducteurs, voici qu'arrive la Vie, et loin des torrents, à la frontière des Villes, les Roues du futur tournent dans le silence et la clarté, les Labeurs du futur chuchotent sans terrasser l'Artisan et sans lui rouiller la face. L'horrible respiration des monstres industriels a disparu dans la Légende<sup>960</sup>.

Ou encore :

Longtemps après la mort du Soleil, sur la Terre rôdeuse aux ténèbres cosmiques, une cendre légère trépida, la nébulosité d'une infinitésimale lueur. [...] Alors, il s'allongea un fil de rayons, un câble d'Araignée stellaire, excessivement long [...]. Il vint une métamorphose en feuilles de papier vivantes, qui persistèrent à s'ouvrir, à vibrer, à se fermer, posant à travers l'Infini une bibliothèque de légers livres. Et c'étaient les œuvres de l'Homme trépassé depuis des milliardaires, c'était la vibration sur le Câble d'Araignée diaphane, des pensées inscrites dans les entrailles de l'Astre par les métamorphoses des Cerveaux, et qui s'évanouissent vers quelques nébuleuses en genèse, et qui partaient nourrir de jeunes Créations<sup>961</sup>.

Pour Rosny, les Hommes et les Tripèdes, ne sont que des espèces que vont régner quelques temps sur leurs planètes respectives, de même que d'autres règnes les ont précédés et qu'après eux les Zoomorphes et les Ferromagnétaux connaîtront ce mouvement de flux et de reflux évolutif. Sa vision ne se situe pas à l'échelle d'une civilisation ou même d'une espèce, mais bien de la Vie tout entière. C'est ce qui explique son intérêt particulier pour les récits préhistoriques, qui décrivent comment des individus s'élèvent au-dessus de leur nature pour la dépasser et transmettre aux générations successives par atavisme leur capacité à vaincre le *struggle for life*. L'intervention des Hommes sur Mars auprès des Tripèdes va d'ailleurs permettre un sursaut aux témoins de leur combativité, sursaut dont Targ est l'ultime représentant à la fin de *La Mort de la Terre* et qu'il transmettra à son tour aux Ferromagnétaux.

---

<sup>960</sup> J.-H. Rosny aîné, « Psaumes », IV, in *Les Conquérants du feu*, Les Moutons électriques, 2014, p. 115.

<sup>961</sup> J.-H. Rosny aîné, « Psaumes », V, in *Les Conquérants du feu*, Les Moutons électriques, 2014, p. 116.

Le diptyque martien est aussi l'occasion pour Rosny d'amener une nouvelle forme d'hybridité inter-espèce. Dans le premier roman, le narrateur et chef d'expédition, Jacques Laverande, fait la rencontre d'une Tripède dont la beauté, malgré l'absence d'anthropomorphisme, lui inspire une passion amoureuse qui se trouve vite être réciproque. Il existe bien une conception de l'amour chez les Tripèdes, et si Rosny n'explique pas clairement si celle-ci est propre à l'espèce ou si elle a évolué au fil du temps et de leur décadence, il semble qu'elle soit tout de même liée au fait d'avoir atteint l'apogée du développement civilisationnel selon les conclusions du narrateur.

Leur amour physique demeure une énigme plus mystérieuse que l'amour des fleurs. Leur étreinte, car leur acte nuptial est une étreinte, semble extraordinairement pure. C'est tout le corps qui aime, en quelque sorte immatériellement. Du moins, si la matière intervient, ce doit être sous la forme d'atomes dispersés, de fluides impondérables.

La naissance de l'enfant est un poème. La mère est d'abord enveloppée tout entière d'un halo, qui, en se condensant sur sa poitrine, devient une vapeur lumineuse. Elle suspend alors à ses épaules une conque ravissante, une sorte de grande fleur pâle, où l'enfant se condense, prend la forme de son espèce, puis se met à grandir. Sa nourriture est d'abord invisible, émanée de la mère.

Pour mon imagination, la naissance et la croissance primitives de ces êtres ont quelque chose de divin ; toute l'infirmité, toute la laideur terrestre en sont bannies, comme elles sont bannies de la caresse nuptiale<sup>962</sup>.

Ainsi, l'amour Tripède est-il infiniment plus complexe et sophistiqué que l'amour Humain, au point que le narrateur se sente comme un barbare aux côtés de Grâce : « Serait-ce un amour tout de même ? Alors, il est aussi étranger à notre pitoyable amour que Grâce est étrangère à la féminité humaine<sup>963</sup> ». Le premier roman se termine sur l'expérience de cet

---

<sup>962</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Navigateurs de l'Infini*, *La Nouvelle Revue Critique*, 1927, p. 159.

<sup>963</sup> *Ibid.*, p. 218.

amour qui précède le retour sur Terre, amour « chaste », mais à l'origine d'une profonde ivresse des sens :

Une étreinte, rien qu'une étreinte, aussi chaste que l'étreinte d'une mère qui saisit son enfant, et tous les bonheurs d'antan parurent de pauvres choses flétries — les joies subites venues avec le vent, les parfums sur la colline, la résurrection du matin, les mensonges divins des crépuscules, et toute la fable de la femme, si patiemment construite à travers les millénaires, et la femme même, à l'heure que je croyais la plus grande ivresse de l'univers... Rien n'était plus. Tout disparaissait dans ce miracle qui semblait le miracle même de la Création<sup>964</sup>.

Dans *L'Énigme de Givreuse*, le moteur du récit était le triangle amoureux qui se forme entre Pierre, Philippe (les deux êtres dissociés) et Valentine, la fiancée de Philippe. Rosny relance ce modèle d'intrigue dans *Les Astronautes* en en contournant les évidentes problématiques. Cette fois, l'expédition est renforcée de la présence de Violaine, la sœur d'un des compagnons de Jacques, qui noue avec le narrateur un début d'idylle. La question, au début du récit, est donc de savoir comment vont évoluer les relations amoureuses entre les personnages :

Une rivalité pouvait-elle naître entre cette belle humaine et la merveilleuse Martienne ? Violaine devinerait-elle seulement la nature d'une tendresse si étrangement différente de toute tendresse terrestre. C'était certes de l'amour, et d'une puissance incomparable, mais aussi pur que le pourrait être un amour pour une fleur<sup>965</sup>.

L'amour que Jacques éprouve pour Grâce échappe aux considérations humaines, et pour le suggérer Rosny recourt à l'expression de l'indicible, utilisant la comparaison poétique avec la fleur pour détourner les enjeux sentimentaux. Alors que dans *L'Énigme de Givreuse* la fuite de Valentine perturbée par la ressemblance entre les deux êtres dissociés les forçait à

---

<sup>964</sup> *Ibid.*, p. 219-220.

<sup>965</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Astronautes*, Hachette, « Le Rayon Fantastique », 1960, p. 141.

devoir créer une nouvelle identité, celle de Philippe Frémeuse, dans *Les Astronautes* il n'en est rien, bien au contraire :

Souvent nous sortions à trois, mes deux amours se mêlaient étrangement, si dissemblables et pourtant confondus dans une même origine universelle. Je cherchais à analyser mes sentiments : je me heurtais à un mur de ténèbres... Il semblait que l'atmosphère enchantée de Grâce accrût plutôt mon amour pour Violaine, et il est sûr que je n'aimais jamais mieux ma fiancée que lorsque nous étions tous trois ensemble<sup>966</sup>.

Bien que l'aboutissement de cet amour soit pour le moins original et pertinent au regard du propos général que nous portons sur l'œuvre romanesque de Rosny, concédons que le ton donné à l'intrigue amoureuse du récit est assez niais et relativement peu subtil. Si les personnages s'interrogent sur la réussite de cette relation triangulaire, aucun conflit n'éclate et les problématiques se résolvent d'elles-mêmes. L'amour que Jacques porte pour Violaine est aussi réel et vrai que celui qu'il porte pour Grâce, mais leurs natures sont différentes. Ainsi ni Violaine, ni Grâce n'éprouve de jalousie pour celle qui pourrait être sa rivale et elles éprouvent toutes les deux une attirance réciproque, bien que Jacques se trouve au centre de cette relation qui n'existerait pas sans lui. Si cette description accompagne le propos global de Rosny, d'un point de vue romanesque tout cela reste très creux.

À la toute fin du roman, Jacques et Violaine se marient sur Mars, et dans l'atmosphère de joie et d'ivresse générale, Grâce souhaite apporter sa contribution au bonheur :

— Aimeriez-vous un enfant de moi, un enfant qui aurait retenu une part de votre rayonnement... ?

Et comme je ne répondais pas, surpris :

---

<sup>966</sup> *Ibid.*, p. 240.

Rappelez-vous que les filles martiennes peuvent devenir mères *par elles-mêmes* lorsqu'elles le désirent pendant longtemps et avec une grande intensité... Je le désire depuis des mois et, hier, j'ai désiré un enfant avec une telle force qu'il *naîtra*<sup>967</sup>.

La naissance de cet enfant pourrait, à de très nombreux égards, paraître problématique, mais du fait de l'absence de conflits ou de jalousie chez les Tripèdes et du parfait amour partagé entre les trois personnages, il n'y a aucune ambiguïté sur cette maternité qui en est l'expression.

D'autre part, la naissance d'un enfant Tripède né de l'amour d'une Martienne pour un Terrien remplit l'avenir de promesses dans le devenir des deux espèces. Tout d'abord, au regard de l'ensemble des récits dans lesquels Rosny met en scène des êtres nébulaires, cet enfant représente l'hybridation ultime, où enfin les Hommes auront réussi à « toucher » les mondes nébulaires pour y rencontrer cette altérité qui n'avait de cesse de rentrer en contact avec eux et s'y mêler, tout comme Targ « dans la Vie Nouvelle ». Cette nouvelle est aussi l'occasion d'une réflexion des compagnons de Jacques sur la régénération des Tripèdes et le sursaut de l'espèce pour échapper à l'extinction ainsi que la possibilité d'étendre ce souffle à l'humanité :

« Merveilleux mode de reproduction ! murmura Jean. Ne serait-ce pas une preuve de la supériorité des Martiens au moins comme nature ?

— Gardons-nous de ce genre d'hypothèses ! fit Antoine. C'est plutôt une manifestation suprême, avant la fin de la vie martienne.

— La disparition s'exclama Violaine. Mais les Martiens ne sont pas près de disparaître, j'espère.

— À un million d'années près. Je dis million pour fixer les idées. J'aurais aussi bien pu dire moins ou plus.

— Je respire ! dit Violaine en riant. L'Humanité ne vivra peut-être pas davantage.

---

<sup>967</sup> *Ibid.*, p. 241.

— Tels que nous sommes, sûrement non... D'ici un million d'années, nous pouvons avoir subi une transformation considérable...

— Progrès ou décadence<sup>968</sup> ?

Il s'agit enfin de la conclusion d'une alliance symbolique entre les deux espèces. Ceci est d'autant plus symbolique que dans *La Guerre du feu*, Naoh et ses compagnons font alliance avec les Mammouths afin de s'assurer leur soutien et leur protection contre leurs ennemis les Kzamms, mais aussi de bénéficier de leur sagesse.

Il continuait à rendre hommage au chef des mammouths. Trois fois par jour, il rassemblait pour lui des nourritures tendres, et il passait de grands moments, assis auprès de lui, à tenter de comprendre son langage et de lui faire entendre le sien. Le mammouth écoutait volontiers la parole humaine, il secouait la tête et semblait pensif ; quelquefois une lueur singulière étincelait dans son œil brun ou bien il plissait la paupière comme s'il riait. Alors, Naoh songeait :

« Le grand mammouth comprend Naoh, mais Naoh ne le comprend pas encore<sup>969</sup> ».

Dans *La Guerre du feu*, Rosny décrit dans plusieurs chapitres cette relation entre les Hommes et les Mammouths, mais il met surtout l'accent sur le chef de ces derniers, plus intelligent, plus sage, qu'il nomme « grand mammouth ». L'adjectif appuie le statut particulier de cet animal, mais il est aussi possible d'y voir, sous la plume de Rosny qui n'est jamais dénué d'une forme d'humour, une manifestation d'une alliance biblique entre Dieu et un prophète : le grand mammouth serait donc Dieu et Naoh (Noé) son prophète. Dans *Les Astronautes*, l'alliance entre les Hommes et les Tripèdes est tout autant synonyme de protection contre les dangers et l'assurance d'une prospérité entre les deux espèces, que symbolise l'enfant de Grâce.

Mais dans ce roman, il reste une dernière espèce nébulaire dont la compréhension de la nature est le véritable enjeu du roman. Déjà présentés dans *Les Navigateurs de l'Infini*

---

<sup>968</sup> *Ibid.*, p. 247-248.

<sup>969</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Guerre du feu*, Plon, 1920, p. 117.

comme un pendant pacifique des belliqueux Zoomorphes, les Éthéraux. Ceux-là apparaissaient déjà comme des êtres éthérés (comme l'indiquent leur nom) dont l'entendement était inaccessible, tout autant pour les Hommes que pour les Tripèdes :

Rarement, des formations quittaient les colonnes et s'engageaient dans l'étendue noire, où leur marche se ralentissait, où leurs allures devenaient plus capricieuses.

— Oui, ça ressemble farouchement à de la vie, reprit Jean. Pourtant, je n'ose croire...

— Inutile de croire. Bornons-nous à faire la part du réel et du possible... Ça *peut* être de la vie. Alors, quelle énigme !...

— Vie éthérique, vie nébulaire ?

— Fonction de la planète en tout cas, puisque nous n'avons rien vu de comparable dans les espaces interplanétaires — et participant sans doute autant de l'Éther que de la Nébula<sup>970</sup>.

[...]

Ceux-là, cher ami, nous dépassent tellement que je renonce à me faire une idée de leur avenir.<sup>971</sup>

[...]

Dans l'air indiciblement pur, apparut la splendeur suprême des Éthéraux<sup>972</sup>.

[...]

Nous étions sortis du camp, et dans les ténèbres froides, les Éthéraux multipliaient leurs évolutions mystérieuses. Avec une exaltation mystique, rendue plus mystique encore par la présence de Grâce, mon imagination s'élançait vers eux<sup>973</sup>.

Les Éthéraux représentent une « énigme », un « mystère » à résoudre. Utilisés dans un premier temps pour justifier l'observation terrestre des canaux martiens, ils représentent, déjà

---

<sup>970</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Navigateurs de l'Infini*, La Nouvelle Revue Critique, 1927, p. 41.

<sup>971</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>972</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>973</sup> *Ibid.*, p. 182.

dans *Les Navigateurs de l'Infini*, la plus grande source de mystères du roman et, pour les personnages, un enjeu de communication : « Les habitants de Mars, avec lesquels nous espérons échanger des vérités premières, font partie de plans qui, vraisemblablement, ne permettent aucune communication intellectuelle<sup>974</sup>. »

L'énigme scientifique des *Astronautes* consiste à trouver un moyen de communiquer avec les Éthéraux. Persuadés qu'ils sont d'une intelligence supérieure, les explorateurs tentent d'entrer en contact avec eux, après avoir découvert dans des ruines des traces d'une tentative similaire des anciens Tripèdes, de nombreux millénaires auparavant. À l'aide de signaux lumineux (et de l'usage du code Morse, n'oublions pas que Rosny fut télégraphiste), ils essaient d'attirer l'attention des Éthéraux, sans succès, et c'est finalement en augmentant démesurément la fréquence des signaux qu'ils reçoivent une réponse à leur message, reproduisant le même mot en Morse : *homo*. Dans les premiers temps, la communication est tâtonnante, mais il apparaît que les Éthéraux possèdent une intelligence supérieure :

Le fait est que les Éthéraux avaient pris le commandement et nous ne pûmes bientôt plus douter que leur intelligence dépassait de loin la nôtre. Ils surent non seulement créer les méthodes, mais encore nous les faire concevoir avec une netteté extraordinaire.

Et d'abord, ils apprirent notre langue ; la moindre indication, au bout de quelques temps, leur suffisait ; la moindre analogie leur suggérait des généralisations fécondes. Grâce à eux, nos procédés reçurent des perfectionnements prodigieux : les dispositifs d'accélération et de ralentissement exigeaient de moins en moins d'intermédiaires matériels<sup>975</sup>.

Mais la particularité de ces êtres cosmiques, dont un des explorateurs dit que ce sont des dieux, est qu'ils ne vivent pas dans la même « vitesse vibratoire » que nous. Les progrès

---

<sup>974</sup> *Ibid.*, p. 43. À ce stade du récit, les explorateurs n'ont pas encore rencontré les Tripèdes.

<sup>975</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Astronautes*, Hachette, « Le Rayon Fantastique », 1960, p. 185.



dans la communication avec les Éthéraux permettent l'élaboration de conversations plus complexes malgré une inadéquation temporelle que le narrateur schématise ainsi :

Antoine s'adressa aux Éthéraux. Il parle pendant cinq minutes. La réponse est instantanée. Un Éthéral parle pendant un trillionième de seconde. La réponse, après les ralentissements successifs, se déroula en dix minutes. Il faut donc qu'il attende la réplique d'Antoine pendant ces dix minutes, temps démesuré pour lui... Évidemment, dans l'intervalle, il s'occupe de tout autre chose<sup>976</sup>.

Au-delà de cette curiosité temporelle, les Éthéraux disposent d'une sagesse et d'une connaissance accrue, ils sont tout autant les dépositaires d'un savoir céleste et universel que les représentants dans la fiction de l'auteur qui les utilise pour justifier ses propres conceptions de l'Univers, comme s'il s'agissait d'une suite des *Psaumes* ou de *La Légende sceptique*. Les échanges rapportés par le narrateur consistent, comme pour toutes les figures de savants chez Rosny, en des observations naturalistes sur les modes de vie et d'élaboration de société de ces êtres, bien que cette fois l'Homme n'étudie pas quelque chose de primitif, mais incroyablement plus évolué que lui. La rencontre avec les Éthéraux est aussi l'occasion de construire un savoir purement fictionnel, n'appartenant qu'à l'univers diégétique de Rosny, sur Mars. En les ayant inventés pour justifier dans le récit une énigme scientifique tout à fait crédible au début du XX<sup>e</sup> siècle, ils deviennent enfin de purs *novum* fictionnels. Dans la suite du récit, il apparaîtront comme des alliés pour vaincre de façon définitive les Éthéraux et, par extension, aideront les Tripèdes dans leur lutte pour la survie. Mais leur rôle ne se limite pas à être des compagnons merveilleux pour les explorateurs. Leur aide dans la lutte contre les Zoomorphes vient d'une alliance tacite, passée à force d'efforts de communication. S'ils apparaissent dans ce roman comme de pures créatures de science-fiction, celle qui est en train de s'inventer aux États-Unis à la même période, ils relèvent pour Rosny d'une symbolique bien plus importante. Les Éthéraux, créatures majestueuses du futur de l'humanité ne sont ni

---

<sup>976</sup> *Ibid.*, p. 188.

plus ni moins que les équivalents nébulaires des Mammouths avec qui Naoh fait alliance. S'ils appartiennent à la « vie éthérale<sup>977</sup> », ils partagent avec leurs cousins laineux le fait d'être des guides et des compagnons pour l'humanité encore balbutiante. Les Éthéraux comme les Mammouths, et en particulier le « grand mammouth » de *La Guerre du feu*, possèdent un entendement qui dépasse celui de l'être humain qu'ils dominent et protègent par le biais d'alliances.

Ainsi on retrouve dans *La Guerre du feu* et *Les Astronautes* des problématiques conversationnelles similaires entre les Hommes et leurs interlocuteurs :

Car si les hommes, depuis des milliers de siècles, accroissaient et affinaient leur entendement par tout ce qu'avaient palpé et transformé leurs mains, les mammouths développaient, à l'aide de leur trompe ingénieuse, maintes notions qui demeuraient étrangères aux hommes. Mais, réduit à quelques intonations et à quelques signes, le langage des colosses ne pouvait traduire tout ce qu'ils savaient ; les plus subtils restaient murés dans une solitude cérébrale ; aucune réflexion multiple ne pouvait se combiner avec une autre, ou se répandre par ce fleuve de la tradition orale qui, chez les hommes, emportait, rassemblait, variait intarissablement l'expérience, l'invention et les images<sup>978</sup>.

Chez les Éthéraux, le langage évoque chez celui à qui l'on parle ce qui se passerait réellement chez l'autre, non par une répétition intégrale, mais par un développement auquel je ne comprends goutte. Autrement dit, le langage, tout en ayant une signification assez large par lui-même, sert à établir des états d'âme, à faire concorder les organismes, à créer une sorte d'identité mentale entre deux ou plusieurs individus. Si nous supposons une conversation entre Aldébaran et Antarès, elle comportera une série de phrases déclenchées par le langage, qui aboutirait à reproduire chez l'un des interlocuteurs, à de faibles nuances près, ce qui se passe chez l'autre. Un même Éthéral peut s'adresser à plusieurs de ses semblables mais non percevoir distinctement plusieurs réponses simultanées<sup>979</sup>.

---

<sup>977</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>978</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Guerre du feu*, Plon, 1920, p. 125.

<sup>979</sup> J.-H. Rosny aîné, *Les Astronautes*, Hachette, « Le Rayon Fantastique », 1960, p. 192-193.

Cependant plus complexes que les Mammouths, les Éthéraux sont aussi des êtres nébulaires que l'on ne peut rencontrer qu'en traversant « l'Infini ». Ils en représentent à plusieurs égards un aboutissement : du point de vue de leur nature éthérée et de leur entendement infiniment supérieur, de par la distance qui nous séparent d'eux, mais aussi en fonction de leur présence dans la chronologie de l'Histoire de l'humanité que raconte Rosny et enfin du fait de leur présence à la toute fin de la carrière littéraire du romancier, même au-delà de sa propre mort.

Même si la cohérence de l'œuvre romanesque de Rosny ne va sans doute pas jusque-là, pourrait-on voir dans cette description du grand mammouth aux côtés de Naoh l'annonce de cette rencontre incroyable dans les étoiles, dans un « autre monde » ; une façon de faire converser ensemble le début et l'aboutissement d'un parcours diégétique et romanesque, avec d'un côté le roman préhistorique et à l'autre bout la science-fiction qui s'invente ?

Depuis ce soir, le grand mammouth se rapprocha encore des nomades. Il aidait à ramasser la provision de bois, il alimentait le feu avec sagacité et prudence, il rêvait dans la clarté cuivreuse, pourpre ou cramoisie, selon les phases de la flamme. Des notions neuves grossissaient dans son énorme crâne, qui établissaient un lien mental entre lui et les Oulhamr. Il comprenait plusieurs paroles et beaucoup de gestes ; il savait lui-même se faire comprendre : en ce temps, les propos qu'échangeaient les hommes ne dépassaient pas des actions immédiates et très prochaines ; la prévoyance des mammouths et leur connaissance des choses avaient atteint à leur apogée<sup>980</sup>.

---

<sup>980</sup> J.-H. Rosny aîné, *La Guerre du feu*, Plon, 1920, p. 124-125.



## CONCLUSION

« Quel autre romancier eut le don d'animer des Êtres qui ne fussent pas à l'image et ressemblance de l'homme ? »

Jean Perrin, « J.-H. Rosny aîné et le merveilleux-scientifique ».

Dans la « Chronique des Arts et des Lettres » du premier numéro du *Bambou*, Rosny, sous le pseudonyme de Jacques Soldanelle, formulait la profession de foi d'un chroniqueur refusant le sensationnalisme au profit d'une vision pluraliste, à la frontière de « l'art pour l'art » : « Il m'est interdit de voir *vieux*, même en parlant de vieilles choses<sup>981</sup> ». Plutôt que d'aborder des sujets de la polémique quotidienne – « scandales mondains ou financiers, crises politiques, révélations érotiques, etc., etc. » – il annonçait ainsi « le cadre intellectuel de l'œuvre<sup>982</sup> » de J.-H. Rosny aîné :

En revanche, le champ immense du Voyage, du Fantastique, du Préhistorique, de la Guerre, de l'Inconnu, du mystérieux *Demain*, est large ouvert à mes rôderies.

Cette chronique de quelques pages, que nous avons gardé à dessein pour ces lignes finales, constitue à de nombreux égards un texte d'anticipation. Rhétoriquement, il s'agit d'une prolepse dans laquelle le romancier prend le devant sur les critiques qui lui seront faites (« j'ai le droit de faire un peu le prophète quelques fois et de me moquer de moi-même ensuite – j'ai droit au grand style autant qu'au style le plus négligé – et j'abuserai de l'un et de l'autre, selon l'occurrence ») ; intellectuellement, Rosny se décrit comme l'un des innombrables artisans du monde à venir : « en attendant, lecteur, je me présente comme une

---

<sup>981</sup> Jacques Soldanelle, « Le Chroniqueur au Lecteur », *Le Bambou*, janvier 1893, p. 104. Voir en annexe 6 une copie de cette chronique.

<sup>982</sup> L'expression est de Serge Lehman, dans « La pulpe et la moëlle » in *Maîtres du vertige*, L'Arbre Vengeur, 2021, p. 42.

fourmi dans la fourmilière de ceux qui préparent *Demain*, ce terrible *Demain* dont l'élite des hommes – économistes, philosophes, savants, réformateurs – a bien cru, vers la moitié de ce siècle, tenir le secret<sup>983</sup> ». Conjecturalement, il envisage par une longue énumération les futurs possibles, aussi bien d'un point de vue géopolitique – « Ah ! pauvre prescience de l'ère qui va suivre ! Qui dira si la vieille Europe va devenir secondaire dans l'élan de l'humanité, qui dira si l'Angleterre, la France et l'Allemagne vont croupir dans une lente décadence ? » – que romanesque – « Qui dira si nous voyagerons en aérostats ou portés sur des dynamos aujourd'hui inimaginables, si les machines à vapeur vont s'évanouir devant une mécanique neuve, si les chemins de fer céderont à des appareils de transports sans roues et sans rails<sup>984</sup> ? » – . Il va même jusqu'à songer au futur des arts littéraires : « Qui dira si l'art du livre, si l'imprimerie sera bouleversée par des dispositifs enregistreurs rendant inutile la lourde tâche de la typographie<sup>985</sup> ? »

Ce texte inaugurant le fascicule s'achève cependant par le refus d'une posture prophétique : « Mais *Demain* ne livrera son secret que *Demain*. » Le chroniqueur-romancier s'impose la modestie de rester « un chroniqueur de son temps » qui, dit-il, doit « *presque* parler à des hommes de *Demain* ». Avec ces mots, Rosny suit le modèle des grands écrivains du siècle qui s'achève : ceux qu'il admire et dont il s'inspire manifestement pour construire, aux premières heures de sa carrière littéraire, un projet romanesque ambitieux.

Rétrospectivement, Rosny aîné a-t-il réussi à atteindre ces ambitions ? L'opinion de Serge Lehman à ce sujet est sans ambiguïté : « que ce personnage étonnant [...] ait été

---

<sup>983</sup> Jacques Soldanelle, « Le Chroniqueur au Lecteur », *Le Bambou*, janvier 1893, p. 104.

<sup>984</sup> *Ibid.*

<sup>985</sup> *Ibid.*, p. 104-107. Sur ces sujets, nous renvoyons à notre étude, « Rosny aîné, un romancier anticipateur ? Une façon d'envisager l'avenir sans le "fil interminable d'une intrigue superflue" », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.

presque totalement oublié au pays de la littérature est une énigme frustrante<sup>986</sup> ». On ne peut, hélas, que conjecturer sur cette question, en gardant cependant en tête la grande popularité de cet auteur et de son œuvre dans certains milieux littéraires, érudits et universitaires, contemporains. Cette interrogation en ouvre une autre : peut-on considérer Rosny comme un précurseur d'une littérature qui s'invente au cours du vingtième siècle et se formalise au début du vingt-et-unième ?

En considérant la réception critique et populaire de Rosny depuis ses premiers pas en littérature jusqu'à la période contemporaine, nous avons pu constater que son statut d'auteur pluraliste, qui lui a permis d'être un romancier *populaire* – dans tous les sens du terme –, est précisément ce qui l'a fait rentrer dans cette amnésie collective, qui se trouve au cœur des interrogations de Jean-Marc Gouanvic et Serge Lehman. Comme la très grande majorité des romanciers scientifiques post-vernien, Rosny est l'un des oubliés de l'histoire littéraire et c'est grâce aux travaux d'érudits, de passionnés, de bibliophiles, d'auteurs, d'éditeurs, de chercheurs que se fait l'anamnèse. Nous avons déjà évoqué le projet intellectuel derrière *La Brigade chimérique*. Plus récemment, la série de bande-dessinée, *Le Château des étoiles* d'Alex Alice<sup>987</sup>, fait la part belle à toute cette littérature que l'on pourra à loisir nommer anticipation, merveilleux-scientifique, science-fiction, Littératures de l'Imaginaire, *etc.*, en proposant un récit uchronique se déroulant autour des années 1870 alors que la guerre entre l'Empire Français et la Prusse n'a pas eu lieu, au profit d'une course à la colonisation du Système Solaire grâce à la découverte et la maîtrise de l'Éther. Les volumes 3 et 4 se focalisent sur l'exploration martienne et l'auteur y déclare en exergue du volume 4 :

Les pages qui suivent ne sont pas les premières à prétendre donner une image fidèle du monde de la planète rouge ; elles se font donc nécessairement l'écho de précédents ouvrages. L'auteur souhaite ici rendre hommage à ses précurseurs dans le

---

<sup>986</sup> Serge Lehman, « La pulpe et la moëlle », *op. cit.*, p. 43.

<sup>987</sup> Alex Alice, *Le Château des étoiles*, Rue de Sèvres, 6 volumes, depuis 2014.

domaine de l'exploration des mondes lointains, en particulier : Gustave Le Rouge (*Le Prisonnier de la planète Mars*, 1908), H.G. Wells (*Les premiers hommes dans la Lune* ; *The Things That Live on Mars*, 1908), Edgar Rice Burroughs (*Une Princesse de Mars*, 1917), J.-H. Rosny-Aîné [sic] (*Les Navigateurs de l'Infini*, 1925), Olaf Stapledon (*Les Derniers et les Premiers*, 1930 ; *Créateur d'étoiles*, 1937), Stanley Weinbaum (*Odyssée martienne*, 1934), C.S. Lewis (*Au-delà de la planète silencieuse*, 1938).<sup>988</sup>

La mention de Rosny – et dans une moindre mesure celle de Le Rouge – n'est pas anodine au milieu des ténors de récits de science-fiction anglo-saxons car elle participe, comme nous l'avons déjà mentionné, d'une redécouverte d'un imaginaire francophone capable de créer des images fictionnelles fortes, au moment même où, en 2018, sort la vaste encyclopédie *RétroFictionS* de Costes et Altairac, et, où, en 2019, ont lieu conjointement l'exposition dirigée par Fleur Hopkins-Loféron – alors chercheuse invitée à la B.N.F. et autrice d'une thèse consacrée au merveilleux-scientifique<sup>989</sup> – « Le merveilleux-scientifique : une science-fiction à la française », et le colloque qui lui est associé, « Le merveilleux-scientifique en question ». D'autre part, le programme ANR « ANTICIPATION » (2014-2019) dirigé par Claire Barel-Moisan participe également à la légitimation de cette littérature auprès du grand public et des instances culturelles et universitaires. Même au sein du microcosme du *fandom* de la science-fiction, qui a tendance à ne privilégier que l'ultra-contemporain, l'obtention du Grand Prix de l'Imaginaire par Serge Lehman en 2022 grâce à son essai « La pulpe et la moëlle » résolument tourné vers l'ancien, montre une ouverture et un intérêt renouvelé pour une période presque effacée de l'histoire littéraire. Que ce soit dans le domaine de la fiction ou de l'essai – universitaire ou non – Rosny a une place de choix dans l'imaginaire collectif.

---

<sup>988</sup> Alex Alice, *Le Château des étoiles*, t. 4, Rue de Sèvres, 2018.

<sup>989</sup> Fleur Hopkins-Loféron, *Voir l'invisible. Histoire visuelle du mouvement merveilleux-scientifique (1909-1930)*, Champ Vallon, coll. « Détours », 2023.



Le dépouillement dans la petite et grande presse était pour nous l'occasion de faire dialoguer une œuvre romanesque déjà un peu balisée avec des textes peu connus ou qui, du moins, n'ont presque jamais été associés directement à Rosny, aboutissant à une synthèse de son parcours critique et de ses vues sur la littérature et l'art du roman. Il est curieux que son entrée en littérature se soit faite par deux voies différentes qui, bien que quasi-simultanées, ne se soient pas réellement mutuellement influencées. La publication de *Nell Horn*, puis l'accueil favorable du Maître d'Auteuil, ont donné l'impulsion nécessaire à un jeune auteur pour pénétrer dans des cénacles littéraires tandis que la « pauvre aventure » du *Manifeste des Cinq* a causé un retentissement qui l'a vite dépassé et qui, au fond, ne lui a servi ni desservi, dans la mesure où il a rapidement su montrer qu'il n'était pas ce jeune impétueux qui voulait commencer sa vie par un duel. Nous avons pu montrer que les dernières années du dix-neuvième siècle ont été pour le jeune Rosny programmatiques : il a publié conjointement ses premiers textes littéraires, annonçant les grandes orientations de son œuvre à venir, tout en réussissant à s'imposer comme un écrivain-critique<sup>990</sup> et à s'élever au-dessus de la masse de la jeunesse littéraire. La leçon du *Manifeste* a surtout été de lui imposer la modestie de ne pas vouloir se présenter comme chef de file de cette jeunesse et d'apprendre à rejeter l'idée d'école littéraire afin de ne produire ni romans naturalistes, « néo-réalistes », symbolistes, ni merveilleux-scientifiques, mais d'être un auteur pluraliste. Cette théorie littéraire, qui s'exprime dans des articles, des entretiens, mais aussi par le biais de la fiction (romans, nouvelles, essais romancés) est difficile à saisir parfaitement car trop éparpillée. Si nous pensons être parvenu à en cerner les tenants et aboutissants, nous regrettons toutefois de n'avoir pas accordé dans notre travail une place suffisante aux essais romancés *La Légende sceptique* (1889), *Les Origines* (1895), *Les Compagnons de l'Univers* (1934), sur lesquels nous aimerions nous pencher plus en détail ultérieurement, ainsi qu'aux essais de philosophie

---

<sup>990</sup> Voir aussi Julie Anselmini, *L'Écrivain-critique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Liège, Presses Universitaires de Liège, coll. "Situations", 2022.

scientifique *Le Pluralisme* (1909), *Les Sciences et le pluralisme* (1922), qui échappent quelque peu à notre entendement. Rappelons aussi que l'ultime essai de Rosny, *Le Monde humain*, reste encore inédit et que le manuscrit est conservé à la Médiathèque de Bayeux, accompagné d'un dossier de recommandations afin de se voir publié par le CNRS en 1957 et de la lettre de refus.

Afin de poser un regard nouveau et original sur son œuvre, nous avons proposé dans le d'envisager que Rosny eût pu être un auteur symboliste, ou du moins que sa démarche créatrice et ses sociabilités littéraires dans les années 1890 relèvent du symbolisme plus que toute autre école. Si l'on s'éloigne de la critique du naturalisme ou de l'envie de proposer une alternative au modèle traditionnel du roman scientifique, on constate que Rosny fréquente les milieux littéraires symbolistes, que ce soit à Montmartre et notamment au *Chat noir* ou dans la pratique de la petite presse et certains de ses organes les plus dynamiques comme *La Revue indépendante*. Il suit de quelques années le parcours de Huysmans, tant dans son acceptation et refus du naturalisme que dans sa position à l'Académie Goncourt, jusqu'à l'écriture d'un roman décadent à l'image d'*À rebours*, *Le Termite* (1889), dans lequel il dresse un portrait corrosif des mœurs littéraires de son époque. Nous posons aussi la question, qui reste conjecturale, sur la manière dont la pratique de la littérature de Rosny est reçue par les mouvements poétiques d'avant-garde. Si Marinetti semble l'avoir remarqué, qu'en est-il du mouvement dada et surtout du surréalisme ? La question est légitime car si l'on considère par exemple l'influence de Poe sur les surréalistes, rappelons qu'il a aussi durablement marqué Rosny. Faute de réponse satisfaisante, elle reste en suspens, bien que l'on puisse dire avec Serge Lehman que la différence générationnelle oppose d'un côté l'establishment littéraire et

le conservatisme, incarné par Rosny et, de l'autre, « la bande d'iconoclastes que leur jeunesse et leurs prises de position contribuent à isoler<sup>991</sup> ».

Cette passade symboliste ne sera qu'une « tentation », car elle est antagoniste de la conception de la vie littéraire que se fait Rosny. Elle illustre au fond des impressions de lecture de l'œuvre qui traversent le vingtième siècle jusqu'à aujourd'hui, tant il semble évident pour ses lecteurs que Rosny ait pu écrire une poésie romanesque, en particulier celle de la Préhistoire. Cette poésie romanesque parcourt toute son œuvre par la préciosité stylistique de son langage et de ses descriptions, les synesthésies héritées de ses lectures de Baudelaire et les évocations poétiques d'une cosmogonie qu'il développe à partir du fascicule *Le Bambou* (1893), et qu'il réutilisera par la suite dans ses romans merveilleux-scientifiques. Au cours de nos recherches, nous n'avons pas réussi à trouver de trace de poésie écrite par Rosny, mais il y a tout un travail encore à mener sur cette idée de poésie romanesque, que l'on retrouve aussi chez de nombreux romanciers du vingtième siècle, notamment chez Proust qui avait été plébiscité par Rosny, et qui relève chez lui d'une particularité cosmique, notamment dans l'exaltation face à la nature sauvage et merveilleuse.

Une des ambitions initiales de la thèse était d'avoir une vision panoramique de l'œuvre romanesque de Rosny aîné sans se restreindre à l'analyse de quelques romans incontournables. À partir des premières décennies du vingtième siècle, son œuvre romanesque est plus mûre et il connaît ses premiers grands succès littéraires. Il acquiert en même temps une maturité intellectuelle et romanesque qui confirme que les premières réussites ne sont pas des coups d'essai et développe un méta-récit qui vient rejoindre ses ambitions de critique et de théoricien. S'éloignant du modèle du roman social, il s'oriente plus nettement vers des récits d'aventures ambitieux, aussi bien du point de vue de l'art du roman, c'est-à-dire créer une

---

<sup>991</sup> À propos du « plus grand scandale et le plus connu de l'histoire du surréalisme » selon Mark Polizzotti, *André Breton*, Gallimard, 1999. Cité par Serge Lehman, « Une littérature plus complexe et plus haute », in *La Guerre des règnes*, Bragelonne, 2012, p. 774.

histoire vraisemblable qui stimule l'imaginaire de son lecteur, que dans leur propension à l'édifier. C'est par le biais de l'aventure que nous faisons se croiser le roman préhistorique, le roman d'exploration et le roman merveilleux-scientifique. Après-guerre, au début des années 1920, Rosny débute une série de chroniques pour le compte de *Comoedia*, « Le Tréteau des Lettres », dans lesquelles il commente l'actualité littéraire et commence dans le même temps à produire ses premiers livres de souvenirs, en particulier *Torches et Lumignons*. C'est l'occasion pour lui de parler de ses lectures de jeunesse, majoritairement marquées par le roman d'aventures de romanciers populaires français populaires (Le Sage, Cazotte, Dumas, Sue, Féval) qu'il confronte avec des lectures plus récentes de romanciers anglo-saxons (Poe, Kipling, Wells, Doyle...) dont il peut s'inspirer, ou, au contraire, avec lesquels il prend de la distance. Ces confessions sont également l'occasion d'affiner les idées théoriques du romancier. Il revient ainsi plus en détail sur son idée du récit d'aventures qu'il conçoit comme la pierre angulaire de son œuvre romanesque, établissant un lien plus explicite entre les récits préhistoriques et le merveilleux-scientifique tel qu'il est théorisé par Maurice Renard depuis 1909 et dont il s'est fait l'émule dans plusieurs romans tout en refusant le titre. Dans notre étude, nous accordons une place privilégiée au roman *Le Trésor de Mérande* (1902), que nous considérons comme une véritable matrice du récit d'aventures rosnyen, faisant d'une part la synthèse de ses influences de lecture et annonçant de l'autre la forme des romans et nouvelles d'aventures à écrire. Ce travail d'analyse de l'œuvre est à développer à l'aide des travaux récents consacrés au roman populaire francophone, en particulier avec la thèse de Fleur Hopkins-Loféron, consacrée au merveilleux-scientifique, et les réalisations de l'ANR ANTICIPATION, qui proposent des visions d'ensemble sur les auteurs de cette période et permettent de mieux comprendre comment Rosny s'intègre dans les productions de son époque. Nous avons pu établir que malgré ses amitiés avec Maurice Renard et sa relative correspondance avec d'autres auteurs de récits scientifiques, Rosny était resté en marge du

mouvement, en vertu de sa vision pluraliste. Il a publié cependant dans les mêmes revues en prépublication (notamment *Je Sais Tout*) et chez les mêmes éditeurs (Plon, Flammarion, Ferenczi) et il a connu une réception similaire, de son vivant comme de façon posthume. Il y aurait de cette manière un travail à accomplir afin d'interroger sa posture particulière, celle de membre puis de Président de l'Académie Goncourt, dans un autre milieu de sociabilité littéraire que les hautes sphères de la littérature parisienne, en commentant par exemple la part de ses œuvres qui se voient illustrées. Les récits préhistoriques le sont presque systématiquement alors que ce n'est curieusement presque pas le cas des romans sociaux et des récits d'anticipation comme *Les Navigateurs de l'Infini* et *La Mort de la Terre*.

Enfin, nous avons démontré que Rosny utilise le roman scientifique comme un laboratoire d'expérimentations romanesques afin d'aboutir à un renouvellement du genre. L'intuition d'Alphonse Daudet parlant d'un « fantastique nouveau » chez Rosny se confirme au-delà des *Xipéhuz* et correspond à une volonté marquée de faire entrer dans le récit des idées et théories scientifiques afin que la fiction et la science s'aident et progressent mutuellement. L'influence de Poe sur Rosny est à ce titre déterminante car elle lui permet d'envisager ce qu'il considère comme sa spécificité face aux romanciers anglo-saxons, l'écriture de « créatures faites d'une autre matière que notre matière ». En ce sens, même si le discours dominant est de considérer Jules Verne comme un auteur de technoscience, c'est-à-dire utilisant son imaginaire afin de décrire des prodiges technologiques et scientifiques déjà existants ou près d'advenir, Verne et Rosny partagent tous deux avec l'auteur de Baltimore l'envie de présenter comme vraies des réalisations purement fictionnelles, afin de brouiller la frontière entre le récit et la vulgarisation scientifique. C'est l'intangibilité de cette frontière – marque du récit d'aventures et du merveilleux-scientifique – que Rosny exploite avec *La Force mystérieuse* (1913), qui tend à perfectionner la définition du merveilleux-scientifique de Maurice Renard. Nous analysons comment ce roman suit l'avant-garde littéraire et

scientifique en présentant dans la fiction l'existence d'une quatrième dimension dont la rencontre avec notre plan en trois dimensions provoque de véritables transformations et cataclysmes – symboliquement une apocalypse – et contribue à forger l'image romanesque du savant-aventurier. Mais au-delà du plaisir romanesque, ce récit consiste en un aboutissement du roman scientifique selon Rosny puisqu'il lui permet d'intégrer de façon bien plus ambitieuse qu'auparavant les idées scientifiques qu'il expose dans la presse scientifique et même à l'Académie des Sciences depuis près de 10 ans. Enfin, nous considérons une part non négligeable de nos réflexions à l'observation quasi-inédite selon nous de l'invention littéraire qui traverse l'œuvre fictionnelle de Rosny. De nombreuses études, y compris les plus récentes, ont commenté l'existence chez Rosny de mondes parallèles au nôtre, ou du moins qui s'y superposent (dès 1895 avec *Un autre monde* et jusqu'en 1939 avec *Dans le monde des Variants*). Cependant, comme nous le regrettons en introduction, ces études ne communiquent pas toujours entre elles et il fallait l'ampleur d'un travail de thèse<sup>992</sup> pour conjuguer ces travaux avec notre lecture de l'œuvre et pour réaliser qu'au-delà de « créatures faites d'une autre matière que notre matière », Rosny décrivait une multitude d'apparitions de ceux qu'il nomme des « êtres nébulaires » et qu'on ne peut percevoir qu'à condition de se souvenir que pour Rosny, « le surnaturel n'[est] en somme que le naturel que nous ne connaissons pas<sup>993</sup> ». Cette nouvelle vision du surnaturel nous permet ainsi de lire Rosny à la lumière d'autres romanciers avec qui il partage des intuitions romanesques similaires : de cette manière, puisque le parallèle entre Rosny et Wells a de nombreuses fois été fait, nous proposons d'en faire de même avec H. P. Lovecraft, qui produit avec un léger décalage chronologique – tout en restant contemporain de Rosny – une œuvre littéraire marquée par

---

<sup>992</sup> Ou bien sûr la maîtrise globale de l'œuvre rosnyenne comme l'attestent – encore une fois – Fabrice Mundzik qui écrivait en 2015 la préface « Le Concept élargi des possibles » nous donnant l'intuition de cette observation (J.-H. Rosny aîné, *Les Compagnons de l'univers et autres récits d'anticipation*, Les Moutons électriques) et la mine d'or de renseignements et d'analyses de Jean-Michel Pottier met à disposition dans son édition annotée du *Journal de Rosny, Cahiers 1880-1897*, Du Lérot, Tusson, 2008.

<sup>993</sup> J.-H. Rosny, « La Goule », *La Lanterne*, 1<sup>er</sup> février 1900.

l'étrange et l'indicible. Cette ouverture de l'œuvre est ce qui lui confère, encore un siècle après, une grande lisibilité, d'autant plus à l'heure où l'imaginaire est plus que jamais suscité par la littérature et le cinéma de science-fiction : Rosny imagine d'autres mondes, d'autres vies, il aboutit à la création d'un univers diégétique original en perpétuelle invention, qui connaît sa consécration dans *La Mort de la Terre*, *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle* et *Les Navigateurs de l'Infini/Les Astronautes*. Nous regrettons d'autant plus à ce titre de n'avoir pas pu intégrer dans notre travail une analyse des *Compagnons de l'univers* et des nombreuses nouvelles récemment redécouvertes et rééditées par Fabrice Mundzik dans le dernier volume de *La Légende des millénaires*, qui constitue un corpus vraiment neuf et pour le moment presque vierge de commentaires.

\*\*

Malgré cette vivacité de l'œuvre rosnyenne, plus de quatre-vingt ans après sa disparition, pouvons-nous alors aller sans réserve dans le sens de Jean-Baptiste Baronian qui conclut sa préface aux *Récits de science-fiction* par cette affirmation sans détour : « Rosny ? Un précurseur » ? Il nous paraît plus juste de nuancer en disant qu'il a eu la prescience d'une littérature à venir. Malgré la modernité de son œuvre littéraire, tant dans la variété de ses thèmes que dans la façon de les traiter, il n'a pas contribué à créer une littérature nouvelle, pas plus qu'il n'a résolu la crise du roman. Si l'on peut voir dans *La Mort de la Terre* ou *Les Navigateurs de l'Infini* les mêmes invariants que les classiques de la science-fiction moderne, c'est un auteur mis de côté par l'histoire politique et littéraire. Découvrir et lire Rosny aujourd'hui, c'est faire preuve d'une préciosité archaïque ; c'est se souvenir d'une œuvre littéraire qui a appelé de ses vœux des formes romanesques nouvelles, « autre chose »,

quelque chose de « plus complexe et plus haut ». Ce que l'histoire littéraire devrait retenir de Rosny, ce ne sont peut-être pas tant les romans et nouvelles qui ont marqué son époque par leur modernité que l'élaboration d'une théorie littéraire et d'une conception nouvelle de l'art romanesque. Rosny est lui-même un héritier des thèses d'Edmond de Goncourt qu'il aura appliquées et défendues autant que possible au sein de l'Académie Goncourt telles que formulées dans son testament :

Mon vœu suprême, vœu que je prie les académiciens futurs d'avoir présent à la mémoire, c'est que ce prix soit donné à la jeunesse, à l'originalité du talent, aux tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme. Le roman dans des conditions d'égalité aura toujours la préférence sur les autres genres<sup>994</sup>.

Plutôt que d'adopter une lecture téléologique (et anachronique) de l'œuvre littéraire de Rosny consistant à dire qu'il a écrit dans le but de faire aboutir la littérature de science-fiction contemporaine, il peut être intéressant de se pencher sur les œuvres qui reprennent accidentellement cette modernité romanesque, celle qui nous fait dire que les mots de Goncourt « jeunesse, originalité du talent, tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme » peuvent désigner Rosny.

Dans notre analyse de *La Mort de la Terre*, nous commentons l'écriture d'une histoire du futur de l'humanité, qui, avant son extinction, a connu une période glorieuse à travers les étoiles. Ce thème n'est bien sûr pas inédit, mais abordé si tôt dans l'histoire de la littérature, il paraît annoncer le traitement qui lui sera fait dans des œuvres de science-fiction ultérieures qui paraissent modernes au moment de leur publication. Évoquons tout d'abord le film *Blade Runner*, de Ridley Scott, sorti en 1982 et inspiré du roman de Philip. K. Dick *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* (1966) qui nous décrit dans une vision à moyen terme une humanité qui s'étirole sur Terre après s'être perdue dans les étoiles, et au sein de

---

<sup>994</sup> Edmond de Goncourt, « Testament D », XIII, Fonds Goncourt, Archives Municipales de Nancy, manuscrit recopié d'après cliché personnel.



laquelle seuls les Répliquants sont capables de s'émerveiller de la beauté de l'univers<sup>995</sup>. Comme chez Rosny, ou encore chez Clifford D. Simak (*Demain les chiens*, 1952) et Richard Matheson (*Je suis une légende*, 1964), l'humanité n'est pas le seul Règne à devoir prospérer sur la planète Terre et sa disparition sera de son propre fait. Contrairement à ces auteurs, Rosny n'a connu que la Première Guerre mondiale et n'a pas non plus été profondément affecté par le péril nucléaire pendant la Guerre froide. Pourtant la destruction de l'homme par l'homme est très souvent envisagée, que ce soit dans des récits d'anticipation comme *La Mort de la Terre*, dans des récits d'exploration faisant mention d'un péril écologique et des dangers du colonialisme ou dans des petits essais de géopolitique comme ceux qu'il publie dans *L'Aube du futur*. Ce sont des perspectives que l'on retrouve après-guerre, profondément ancrées en Asie et plus particulièrement dans le manga japonais, qui cristallise dans son imaginaire le péril nucléaire et la destruction totale. Chez Osamu Tezuka, le récit « Les Temps futurs » (prépublié en 1967-1968), qui fait partie du vaste ensemble *Phenix, l'oiseau de feu*, envisage une destruction totale de toute vie sur Terre suite à un conflit nucléaire organisé par de puissantes Intelligences Artificielles. Ne reste qu'un survivant, rendu immortel par les pouvoirs du Phénix, qui survit « à travers l'étendue », pour reprendre l'expression désignant le périple du protagoniste de *La Mort de la Terre*, et se retrouve littéralement seul au monde, comme Targ à l'issue du roman. Les deux personnages, deux survivants de la fin des temps, font face aux mêmes difficultés philosophiques et sont animés par un profond vitalisme qui exclut la possibilité d'une euthanasie. Dans les deux cas, suite au cataclysme les personnages découvrent une nouvelle vie embryonnaire dans laquelle ils se mêlent afin de transmettre leur ADN et insuffler par atavisme leurs pulsions vitales. Chez Hayao Miyazaki dans *Nausicaä de la vallée du vent* (publié dans *Animage monthly*, 1982-

---

<sup>995</sup> Souvenons-nous du monologue prononcé par Rutger Hauer (Roy Batty) peu de temps avant de disparaître : « *I've seen things you people wouldn't believe... Attack ships on fire off the shoulder of Orion... I watched C-beams glitter in the dark near the Tannhäuser Gate... All those moments will be lost in time, like... tears in rain. Time to die.* » Ridley Scott, *Blade Runner*, Warner Bros, 1982.

1994), il est envisagé un lointain futur, alors que la planète s'est transformée en un gigantesque désert. Contrairement aux Hommes qui n'ont connu qu'une légère mutation pour s'adapter à leur milieu, la faune et la flore se sont profondément transformées pour s'adapter aux nouvelles conditions de vie causées par la pollution de la société industrielle. Comme dans *La Mort de la Terre* et *Les Navigateurs de l'Infini*, le récit s'arrête un instant pour raconter le parcours glorieux de l'humanité qui a su s'étendre jusque dans les étoiles avant de dégénérer et revenir à une société quasi-féodale. Alors que les personnages découvrent la ruine d'un antique vaisseau spatial écrasé au milieu du désert, le narrateur explique :

Nul ne savait plus guère que ce gigantesque bâtiment de céramique, bien avant les Sept Jours de feu, avait été un vaisseau utilisé pour voyager vers les étoiles. C'était désormais devenu une mine du matériau de haute résistance qu'est la céramique, et comme tel l'objet d'un démantèlement progressif. Depuis plusieurs générations déjà, le vaisseau faisait vivre une petite ville minière<sup>996</sup>.

Malgré plusieurs recherches et des avis d'experts<sup>997</sup>, difficile de dire si Miyazaki ou Tezuka ont lu Rosny : on connaît leur attachement à la culture occidentale et en particulier européenne pour Miyazaki, notamment dans ses films d'animation, mais ces nombreux liens entre les œuvres ne relèvent probablement que du hasard. Cependant l'hypothèse de lecture reste séduisante et si la « science-fiction à la française » avait survécu à l'amnésie causée par la Seconde Guerre mondiale, sa fortune littéraire aurait probablement dépassé le stade de la référence érudite et de l'inspiration pour la bande-dessinée et l'image animée francophone contemporaine. Outre les réalisations de Serge Lehman et Alex Alice, rappelons l'omniprésence dans l'imaginaire contemporain du *steampunk* qui se revendique comme un héritage romanesque et visuel de Jules Verne, ou encore des bande-dessinées de Jacques Tardi (*Les Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec*, et la création de l'univers graphique du

---

<sup>996</sup> Hayao Miyazaki, *Nausicaä de la vallée du vent*, t. 2, Glénat, 2011 [1983], p. 92.

<sup>997</sup> Nous remercions en particulier Mr. Julien Bouvard, Maître de conférences en langue et civilisation du Japon contemporain à l'Université Lyon 3 Jean Moulin pour ses réponses riches à nos questions sur ce sujet épineux.

film d'animation *Avril et le Monde truqué*), celles d'Amélie Sarn et Laurent Audouin (*Les aventures fantastiques de Sacré Cœur*), de Stéphane « Gess » Girard, qui raconte dans *Les Contes de la Pieuvre* un Paris fin-de-siècle avec une mythologie inspirée des romanciers populaires comme Sue et Dumas d'une part et des récits merveilleux-scientifiques de l'autre. Nous pouvons aussi évoquer le mythe littéraire *Blake et Mortimer*, revisité par François Schuiten, qui reprend les codes scénaristiques et graphiques du merveilleux-scientifique (*Le Dernier Pharaon*, 2019), ou, si l'on veut prendre encore plus de recul, des romans et bandes-dessinées de Pierre Pevel (*Le Paris des Merveilles*, depuis 2015) et *Les Temps ultramodernes* (2022) de Laurent Genefort<sup>998</sup>. Tout cet imaginaire s'éloigne de l'œuvre romanesque de Rosny mais abonde dans le sens de sa théorie littéraire et de sa vision du roman.

\*  
\*\*

C'est au fond une œuvre inachevée que Rosny nous laisse à sa mort, malgré une impressionnante bibliographie, qui aurait pu continuer de se développer dans d'autres textes encore à paraître, ceux qui fourmillaient dans son imagination débordante.

Pour finir, laissons la parole à Robert Borel-Rosny, qui, dans l'introduction de *Portraits et Souvenirs*, évoquait le pouvoir de séduction de l'imagination de son grand-père et enjoignait les futures générations à se laisser séduire par son œuvre :

Rosny aîné nous a quittés discrètement comme il a vécu. Son souvenir reste puissant et rien ne pourra nous faire oublier l'homme étonnant qui sut enchanter de rêve nos meilleures heures. Il laisse suffisamment de livres pour séduire encore des

---

<sup>998</sup> Coïncidence amusante : au moment même où nous rédigeons ces lignes, Laurent Genefort vient de recevoir un prix littéraire consacrant ce roman comme le meilleur livre de science-fiction francophone publié en 2022. Il s'agit du prix Rosny aîné.

générations de lecteurs et la mission mystérieuse qu'il évoquait quelques heures avant de mourir n'était-elle pas de faire paraître ses dernières œuvres ? Ce vœu sera respecté.

Jamais époque ne sera plus favorable que celle-ci. À l'instant que la France renaît de ses ruines, lui apporter une littérature hardie et saine, qui fasse honneur aux fils de ce pays qui n'ont jamais su être des vaincus, n'est-ce pas le dernier miracle que voulait faire ce magicien des Lettres ?

R. Borel-Rosny<sup>999</sup>.

---

<sup>999</sup> Robert Borel-Rosny, « Notice biographique » dans *J.-H. Rosny aîné, Portraits et Souvenirs*, Paris, Compagnie Française des Arts Graphiques, 1945, p. 28.



## INDEX DES ŒUVRES CITEES

- Ambor le Loup*, 432
- Confidences sur l'amitié des tranchées*, 433
- Daniel Valgraive*, 15, 26, 114, 126, 129, 130, 132, 135, 179, 187, 188, 367, 431, 434, 480
- Dans le monde des Variants, 62, 66, 220, 381, 431
- Elem d'Asie*, 265, 432
- Enquête sur l'évolution littéraire*, 33, 37, 100, 113, 114, 118, 119, 120, 122, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 130, 131, 177, 178, 179, 180, 193, 195, 208, 213, 244, 276, 388, 436, 469, 470, 480
- Eyrimah*, 209, 260, 432
- Helgyor du Fleuve Bleu*, 45, 432
- Journal Cahiers 1880-1897*, 24, 116, 433
- L'Assassin surnaturel, 385, 386, 387, 430
- L'Aube du futur*, 422, 433
- L'Énigme de Givreuse*, 27, 57, 60, 63, 156, 157, 315, 316, 326, 328, 333, 337, 382, 384, 386, 400, 429, 446
- L'Étonnant Voyage de Hareton Ironcastle*, 19, 356, 430
- L'Impérieuse Bonté*, 431
- La Contrée prodigieuse des cavernes, 430
- La Force mystérieuse*, 17, 20, 30, 38, 39, 42, 49, 55, 57, 59, 60, 63, 82, 96, 246, 248, 256, 258, 259, 274, 275, 276, 319, 321, 322, 323, 324, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 333, 337, 346, 347, 354, 379, 382, 387, 388, 418, 429, 434, 444, 463, 468
- La Goule, 29, 160, 219, 220, 324, 388, 419, 430
- La Grande énigme, 216, 217, 252, 307, 430
- La Guerre du Feu*, 42, 254, 258, 260, 265, 429, 440, 444, 446, 448
- La Jeune Vampire*, 430, 447
- La Mort de la Terre*, 16, 19, 27, 30, 38, 39, 41, 42, 49, 55, 57, 59, 62, 64, 66, 67, 87, 89, 96, 132, 161, 190, 216, 218, 226, 227, 248, 249, 256, 265, 269, 270, 273, 280, 320, 321, 322, 332, 333, 347, 348, 352, 353, 388, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 418, 420, 421, 429, 434, 445
- La Vague rouge*, 26, 39, 89, 176, 230, 234, 431
- Le Bambou*, 3, 27, 132, 173, 208, 210, 211, 212, 213, 243, 410, 411, 416, 430, 434
- Le Bilatéral*, 26, 33, 89, 135, 136, 204, 230, 234, 431
- Le Cataclysme, 430
- Le Félin géant*, 258, 260, 432
- Le Jardin de Mary, 377, 430
- Le Manifeste des Cinq, 110, 118, 200, 434, 450

Le Mystère de l'Eau, 213, 217, 218, 243, 430  
*Le Pluralisme*, 22, 88, 274, 326, 327, 415, 433,  
 434, 466  
*Le Roman d'un cycliste*, 240, 431  
*Le Termite*, 15, 24, 26, 106, 109, 110, 135, 171,  
 175, 192, 195, 196, 197, 198, 204, 206, 207,  
 415, 431, 443, 447  
*Le Trésor dans la neige*, 265, 307, 432  
*Le Trésor de Mérande*, 29, 75, 167, 257, 265, 266,  
 276, 277, 279, 280, 281, 283, 285, 288, 289,  
 291, 292, 294, 298, 301, 356, 359, 417, 429, 449  
 Le Tréteau des Lettres, 19, 238, 244, 245, 246, 247,  
 250, 252, 254, 256, 258, 260, 271, 417, 435,  
 436, 483, 486, 488, 490, 492, 494, 496, 498  
 Le vendredi 13 mars 1913, 154, 155, 430  
*Les Astronautes*, 51, 55, 187, 265, 283, 320, 333,  
 359, 363, 364, 366, 389, 390, 393, 396, 400,  
 403, 405, 407, 420, 430  
*Les Compagnons de l'Univers*, 25, 45, 224, 414,  
 433  
*Les Conquérants du Feu*, 183, 184, 185, 186, 187,  
 188, 189, 190, 218, 334, 433  
*Les Corneilles*, 26, 134, 431  
 Les Hommes sangliers, 431  
*Les Navigateurs de l'infini*, 89, 430, 442  
*Les Origines*, 169, 414, 433, 468  
 Les Profondeurs de Kyamo, 369, 430  
*Les Rafales*, 432  
*Les Sciences et le pluralisme*, 329, 415, 433  
*Les Xipéhuz*, 15, 20, 27, 33, 39, 41, 42, 49, 57, 62,  
 66, 67, 87, 101, 126, 135, 136, 161, 162, 188,  
 189, 219, 254, 256, 258, 260, 316, 319, 320,  
 322, 335, 336, 337, 345, 351, 429, 430  
*Marc Fane*, 26, 137, 431, 480  
*Mémoires de la vie littéraire*, 208, 247, 433  
*Nell Horn*, 11, 12, 13, 15, 24, 26, 33, 36, 39, 42, 49,  
 88, 93, 100, 102, 103, 106, 126, 135, 136, 137,  
 149, 153, 154, 158, 174, 195, 206, 210, 232,  
 234, 238, 277, 308, 414, 431, 439, 443  
*Nomai*, 432  
*Nymphée*, 64, 187, 209, 265, 333, 367, 372, 429  
*Pensées errantes*, 10, 186, 218, 432, 468  
*Perdus ?*, 257, 432  
 Psaumes, 183, 184, 187, 189, 190, 191, 218, 334,  
 353, 398, 430  
*Torches et lumignons*, 236, 433  
*Un autre monde*, 58, 62, 189, 220, 240, 322, 380,  
 419, 429  
*Vamireh*, 4, 15, 20, 27, 33, 34, 39, 45, 88, 134, 136,  
 183, 227, 230, 249, 251, 254, 255, 258, 260,  
 265, 266, 267, 340, 348, 352, 366, 367, 388, 429

# BIBLIOGRAPHIE

## I. SOURCES PRIMAIRES

### 1. Principaux récits scientifiques de J.-H. Rosny aîné commentés

#### a. Romans

ROSNY, J.-H, *Les Xipéhuz*, Albert Savine, 1888 [in *L'Immolation*, Albert Savine, 1887].<sup>1000</sup>

ROSNY, J.-H, *Vamireh. Roman des temps primitifs*, Ernest Kolb, s.d. [1892].

ROSNY, J.-H, *Un autre monde*, Librairie Plon, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1898 [*La Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> septembre 1895].

NOVILLE (de), Henri, *Le Trésor de Mérande. Roman d'aventures contemporaines*, Librairie Plon, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1902.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Nymphée*, Société française d'imprimerie et de librairie, Ancienne Librairie Lecène, Oudin et C<sup>ie</sup>, 1909.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *La Guerre du Feu. Roman des âges farouches*. Paris, Eugène Fasquelle, 1911 [*Je Sais Tout*, juillet-octobre 1909].

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *La Mort de la Terre. Roman suivi de contes*, Librairie Plon, Plon- Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1912 [*Les Annales politiques et littéraires*, mai-juillet 1910].

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *La Force mystérieuse*, Librairie Plon, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1913.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *L'Énigme de Givreuse*, E. Flammarion, 1917. [*La Revue de Paris*, décembre 1916-janvier 1917].

---

<sup>1000</sup> Malgré sa brièveté, nous concevons *Les Xipéhuz* comme un roman plutôt qu'une nouvelle.



ROSNY AÎNÉ, J.-H, *L'Étonnant Voyage de Hareton Ironcastle*, Ernest Flammarion, 1922.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Les Navigateurs de l'infini*, La Nouvelle Revue critique, 1927 [*Les Œuvres libres*, décembre 1925].

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Les Astronautes*, Hachette, « Le Rayon fantastique », 1960.

### **b. Récits courts**

ROSNY, J.-H, « Tornades<sup>1001</sup> », *La Revue indépendante*, février 1888.

ROSNY, J.-H, « Psaumes », *La Revue indépendante*, octobre 1888.

SOLDANELLE, Jacques, « Le Mystère de l'Eau », in *Le Bambou*, n°3, mars 1893.

ROSNY, J.-H, « Les Profondeurs de Kyamo », in *Les Profondeurs de Kyamo*, Plon, 1896, [1891].

ROSNY, J.-H, « La Contrée prodigieuse des cavernes », in *Les Profondeurs de Kyamo*, Plon, 1896, [1891].

ROSNY, J.-H, « Le Jardin de Mary », in *Résurrection*, Plon, 1895.

ROSNY, J.-H, « La Goule », *La Lanterne*, 1er février 1900.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *La Jeune Vampire*, Ernest Flammarion, 1920 [*Le Journal*, du 9 décembre 1911 au 17 février 1912].

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « La Grande énigme », *Lecture pour tous*, août 1920.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *L'Assassin surnaturel*. Paris, Ernest Flammarion, (1924) [*Revue politique et littéraire*, novembre 1923].

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Le vendredi 13 mars 1913 », *Le Journal*, 1925.

---

<sup>1001</sup> Publié sous le titre « Le Cataclysme » dans *Les Xipéhuz*, Albert Savine, 1888.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Les Hommes sangliers », in *Les Hommes sangliers*, Les Éditions des Portiques, 1929.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Dans le monde des Variants », *Âge Nouveau*, janvier 1939.

## 2. Autres textes romanesques de J.-H. Rosny aîné

### a. Commentés dans la thèse

ROSNY, J.-H, *Nell Horn de l'Armée du Salut. Roman de mœurs londoniennes*, Nouvelle Librairie Parisienne, E. Giraud et C<sup>ie</sup>, 1886. Nouvelle édition revue : Paris, Ollendorff, 1900.

ROSNY, J.-H, *Le Termite. Roman de mœurs littéraires*, Albert Savine, 1890.

### b. Évoqués ou cités

ROSNY, J.-H, *Le Bilatéral. Mœurs révolutionnaires parisiennes*, Albert Savine, 1887.

ROSNY, J.-H, *Les Corneilles*, Librairie Moderne, 1888.

ROSNY, J.-H, *Marc Fane. Roman parisien*, Librairie Moderne, Maison Quantin, 1888.

ROSNY, J.-H, *Daniel Valgraive*, Alphonse Lemerre, 1891.

ROSNY, J.-H, *L'Impérieuse Bonté*, Librairie Plon, E. Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1894.

ROSNY, J.-H, *Le Roman d'un cycliste*, Librairie Plon, E. Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1899.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *La Vague rouge. Roman de mœurs révolutionnaires*, Librairie Plon, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1910.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Les Rafales. [I]. Roman de mœurs bourgeoises*, Librairie Plon, Plon- Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1912.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Les Rafales. [II]. Dans les rues. Roman de mœurs apaches et bourgeoises*, E. Fasquelle, 1913.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Perdus ? Aventures héroïques de la guerre*, Ernest Flammarion, 1916.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Les Rafales. [III]...et l'amour ensuite. Roman de mœurs*, Ernest Flammarion, 1918.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Pensées errantes*, Eugène Figuière, 1924.

### 3. Romans scientifiques cités ne faisant pas l'objet d'une étude spécifique

ROSNY, J.-H, *Elem d'Asie. Idylle des temps primitifs*, Librairie Borel, 1896.

ROSNY, J.-H, *Eyrimah*, Léon Chailley, 1896.

ROSNY, J.-H, *Nomai, Amours lacustres*, Librairie Borel, 1897.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Le Trésor dans la neige*, Paris, Ernest Flammarion, s.d. [1921] [Le Journal, mai-août 1913].

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Le Félin géant*, Librairie Plon, Plon-Nourrit et C<sup>ie</sup>, 1920.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Helgvor du Fleuve Bleu*, (Société des) Cent Centraux Bibliophiles, 1930.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Ambor le Loup, vainqueur de César*, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1932.

#### 4. Textes, articles théoriques, préfaces et manifestes écrits par J.-H.

Rosny aîné

##### a. Ouvrages

ROSNY, J.-H, *Les Origines*, Librairie L. Borel, 1895.

BOEX-BOREL, J.-H, *Le Pluralisme. Essai sur la discontinuité et l'hétérogénéité des phénomènes*,  
Félix Alcan, 1909.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *L'Aube du futur*, Éditions Georges Crès et C<sup>ie</sup>, 1917 [*L'Illustration*, janvier-  
avril 1916].

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Confidences sur l'amitié des tranchées*, Ernest Flammarion, 1919.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Torches et lumignons. Souvenirs de la vie littéraire*, La Force française,  
1921.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Les Sciences et le pluralisme*, Librairie Félix Alcan, 1922.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Mémoires de la vie littéraire. L'Académie Goncourt. Les Salons. Quelques  
éditeurs*, G. Crès et C<sup>ie</sup>, 1927.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Les Conquérants du Feu*, Les Éditions des Portiques, 1929.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Les Compagnons de l'Univers*, Mercure de France, 1934 [*Mercure de  
France*, avril-juin 1933].

ROSNY AÎNÉ, J.-H, *Journal Cahiers 1880-1897*, édition établie et annotée par Jean-Michel  
Pottier, Du Lérot, Tusson, 2008.

## **b. Articles, préfaces**

BONNETAIN, Paul, DESCAVES, Lucien, GUICHES, Gustave, MARGUERITTE, Paul, ROSNY,

J.-H, « La Terre » [« Le Manifeste des Cinq »], *Le Figaro*, 18 août 1887.

ROSNY, J.-H, « Préface », *L'Immolation*, Paris, Albert Savine, 1887.

ROSNY, J.-H, *Daniel Valgraive*, « Préface », Alphonse Lemaire, Paris, 1891.

[ROSNY, J.-H], « Avertissement », *Le Bambou*, n°1, janvier 1893.

SOLDANELLE, Jacques, « Le Chroniqueur au Lecteur », *Le Bambou*, n°1, janvier 1893.

[ROSNY, J.-H.], « À nos lecteurs », *Le Bambou*, n°12, décembre 1893.

ROSNY, J.-H, « Préface » à Homère, *L'Iliade*, Paris, Librairie L. Borel, 1895.

FREDEY, Louis, « L'évolution "spencérienne" et la science », *Revue scientifique*, 1903, p. 162-169.

FREDEY, Louis, « Les théories générales du changement », *Revue scientifique*, 1905, p. 673-676 et p. 710-715.

FREDEY, Louis, « La conception humaine de l'univers », *Revue scientifique*, 1906, p. 385-390 et p. 423-429.

FREDEY, Louis, « Sur la signification exacte du principe de Carnot », *Compte rendus des séances hebdomadaires de l'académie des sciences*, 1<sup>er</sup> semestre 1906, p. 513-515.

FREDEY, Louis, « Le Pluralisme », *Revue des idées*, 1907, p. 258-275.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Avertissement », *La Mort de la Terre, suivi de Contes*, Plon, 1912.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Avertissement », in *La Force mystérieuse*, Plon, 1914.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Le Roman préhistorique », in *Les Nouvelles littéraires artistiques et scientifiques*, 10 septembre 1927.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Le roman d'aventures », *Le Petit Journal*, 12 juillet 1928.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Séduits par les formules mystérieuses nous gardons tous en nous un fond obscur de superstition », *L'Écho de Tananarive*, 1929.

### **c. Presse littéraire**

ROSNY, J.-H, « Critique littéraire – Paul Margueritte », *La Revue indépendante*, janvier 1889.

ROSNY, J.-H, « Critique littéraire – Maupassant », *La Revue indépendante*, avril 1889.

ROSNY, J.-H, « Critique littéraire – *La Littérature de tout à l'heure* », *La Revue indépendante*, juin 1889.

ROSNY, J.-H, « Critique littéraire », *La Revue indépendante*, août 1889.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Le Tréteau des Lettres – De l'originalité en littérature », *Comoedia*, 10 février 1920.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Le Tréteau des Lettres – Les Hommes de lettres et les impôts », *Comoedia*, 11 mai 1920.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Le Tréteau des Lettres – Des précurseurs littéraires », *Comoedia*, 22 juin 1920.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Le Tréteau des Lettres – L'évolution du Roman d'Aventures », *Comoedia*, 24 août 1920.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Le Tréteau des Lettres », *Comoedia*, 14 juin 1921.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Le Tréteau des Lettres – L'agitation littéraire ; Rachilde, Rudyard Kipling et... Lecoq Hagel », *Comoedia*, 26 juillet 1921.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Le Tréteau des Lettres – À propos de quelques romantiques », *Comoedia*, 11 août 1921.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Le Tréteau des Lettres – L’Imagination française et l’Imagination britannique », *Comoedia*, 23 août 1921.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « L’art et la vie », *Comoedia*, 19 avril 1922.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Les mystères du succès », *Comoedia*, 4 juillet 1923.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Une Soirée chez Marcel Proust », in *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques* du 13 décembre 1930.

#### **d. Entretiens, discours**

HURET, Jules, « M. J.-H. Rosny », *Enquête sur l’évolution littéraire*, Bibliothèque Charpentier, 1891.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « L’action littéraire de Zola, discours prononcé par J.-H. Rosny au 9<sup>e</sup> pèlerinage de Médan », *Bulletin de l’Association Émile Zola*, n° 5, 1911.

ROSNY AÎNÉ, J.-H, « Hommage des artistes et des écrivains français aux États-Unis d’Amérique », in *La Renaissance*, 29 mai 1915.

JAMATI, Georges, « Maurice Renard vu par J.-H. Rosny aîné », in *Vient de paraître*, Spécial Maurice Renard, janvier 1925. Reproduit dans Maurice Renard, *Romans et contes fantastiques*, Robert Laffont, coll. « Bouquins », Paris, 1990, p. 1231-1232.

LOT, Fernand, « J.-H. Rosny aîné et l’univers », *Marianne*, 13 avril 1938.

## II. SOURCES SECONDAIRES

### 1. Essais généraux, recueils d'articles, consacrés à l'étude de J.-H.

#### Rosny aîné

BARRAUD, Emmanuel, *Le grand lien de l'espèce. L'atavisme à l'œuvre chez J.-H. Rosny aîné.*

Mémoire de licence (directeur : Danielle Chaperon), Université de Lausanne, 2002.

BOLLIGER, Danièle, *J.-H. Rosny, précurseur de la science-fiction française. Une vision de l'homme et du monde dans leur évolution et leur devenir, une éthique de l'humanité*, Mémoire de Licence, (directeur : J.-L. Seylaz), Faculté des Lettres de Lausanne, 1976.

BOZZETTO, Roger (dir.), « Wells et Rosny, Le sens d'un parallèle, la forme d'un duo », *Europe*, n°681-682, 1986.

BRUHY, Jacqueline, *Les romans préhistoriques de J.-H. Rosny aîné*, Mémoire de philologie romane (directeur : Roland Mortier), Université Libre de Bruxelles, 1957.

BULLIARD, Mélanie, *L'Enjeu des origines : les romans préhistoriques de J.-H. Rosny aîné*, (Postface de Danielle Chaperon), Lausanne, Archipel, coll. « Essais », 2001, 163 p.

CASELLA, Georges, *J.-H. Rosny. Biographie critique. Illustrée d'un portrait-frontispice et d'un autographe, suivie d'opinions et d'une bibliographie*, Paris, Bibliothèque internationale d'édition E. Sansot et Cie, 1907.

DE FELICI, Roberta, *Le Roman préhistorique de J.-H. Rosny aîné*, Rende, Università della Calabria, Centro Editoriale e Librario, 2005.

DIEU, Jean, *L'œuvre d'hypothèse scientifique de J.-H. Rosny aîné*. Mémoire de philologie romane, (directeur : Raymond Trousson), Université Libre de Bruxelles, 1976.



- DOMEYNE, Pierre, *Le Merveilleux scientifique, ses sources et ses prolongements dans les romans et les nouvelles de J.-H. Rosny aîné*, thèse de doctorat, Faculté de Lettres de Lyon, 1965, 114 p.
- HUFTIER, Arnaud, *Rosny aîné et les autres formes*, Otrante, n°19-20, Éditions Kimé, 2006.
- HUMMEL, Clément & DIAZ, Brigitte, « J.-H. Rosny aîné », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.
- JAECK, Thomas, *L'homme en question chez J.-H. Rosny aîné, du fond des âges à la fin des temps*. Mémoire de maîtrise de Lettres modernes (directeur : P. Baron), Dijon, Université de Bourgogne, 1991.
- JAEGER, Gérard. A., *Approche critique et bibliographique des frères Rosny : Joseph-Henri-Honoré (1856-1940) et Séraphin-Justin-François (1859-1948) Boëx*. Sherbrooke, Naaman ; Lausanne, Le Front littéraire, 1986.
- MUNDZIK, Fabrice, *L'Épopée littéraire des frères Boëx (Bibliographie de J.-H. Rosny aîné et J.-H. Rosny jeune)*, Bibliogs, coll. Hypogées littéraires, n°3, 2021.
- POTTIER, Jean-Michel & CLERMONT Philippe, *Relectures de Rosny aîné, Un seul monde*. *Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- POTTIER, Jean-Michel, *Les siècles et les mondes, édition historique et critique des Cahiers (1886-1897) de J.-H. Rosny Aîné*, thèse de doctorat sous la direction d'Alain Pagès, Université de Reims, 1999.
- SLOUTZKY, Serge, *Les romans de merveilleux scientifique de J.- H. Rosny aîné*. Mémoire de philologie romane (directeur : Maurice Lefebve), Université Libre de Bruxelles, 1965

STEVENS, Gilbert & DETEMMERMAN, Jacques, *J.-H. Rosny. Bibliographie* [en ligne], état au 1er novembre 2021, Bruxelles, ARLLFB, 2021. URL = <https://www.arllfb.be/ebibliotheque/livres/rosny/index.html>

## 2. Préfaces et articles consacrés à l'étude de J.-H. Rosny aîné

ALTAIRAC, Joseph, « Rosny aîné, précurseur de la science-fiction française », in *Les Navigateurs de l'impossible (Les vingt et un prix Rosny aîné, 1980-2000)*. Anthologie présentée par France-Anne Ruolz et Stéphane Nicot, Nancy, Imaginaires sans frontières, 2001.

ARANDA, Daniel, « J.-H. Rosny aîné et le naturalisme : le cas de Nell Horn de l'Armée du salut », *Les Cahiers Naturalistes*, n°80, 2006.

ARANDA, Daniel, « Le personnage-luciole dans les fictions de J.-H. Rosny aîné », in *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.

ARANDA, Danielle, « J.-H. Rosny aîné et le naturalisme : le cas de *Nell Horn de l'Armée du Salut* », *Les Cahiers naturalistes*, n° 80, 2006.

BARONIAN, Jean-Baptiste, « La Terre telle qu'elle serait », in J.-H. Rosny aîné, *L'Étonnant voyage d'Hareton Ironcastle*, Nouvelles Éditions Oswald, 1982.

BARONIAN, Jean-Baptiste, « Présentation, Avertissement, Chronologie et Bibliographie », in J.-H. Rosny aîné, *Romans préhistoriques*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1985, 720 p.

BERGIER, Jacques, « Préface », in Rosny aîné, *Les Navigateurs de l'Infini*, Éditions Rencontre, 1970.

BERGIER, Jacques, « Un anniversaire : J.-H. Rosny aîné et la science-fiction », *Franc-Tireur*, 1<sup>er</sup> février 1956.

- BONNIN-PONNIER, Joëlle, « L'amour dans les romans de J.-H. Rosny », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.
- BORDES, François, « Rosny aîné : *La Guerre du Feu*, un roman d'aventures à l'âge de la pierre », *Club*, octobre 1956, p. 14-15
- BOREL-ROSNY, Robert, « Notice biographique » dans *J.-H. Rosny aîné, Portraits et Souvenirs*, Paris, Compagnie Française des Arts Graphiques, 1945.
- BOREL, Émile, « J.-H. Rosny aîné et le merveilleux scientifique », *La Revue du mois*, 10 mai 1914.
- BOURQUELOT-KIRSCH, Lucile, « Zola et les jeunes écrivains : présentation et publication de la correspondance échangée entre Zola et J.-H. Rosny aîné », *Les Cahiers Naturalistes*, n°40, 1970.
- BOZZETTO, Roger, « La Préhistoire imaginaire de Rosny aîné », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- BOZZETTO, Roger, « Rosny et ses chimères », in *La Belgique, un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2003.
- BOZZETTO, Roger, « Wells et Rosny devant l'inconnu : la vision de l'Autre », H.G. Wells-Rosny aîné, *Europe*, numéro spécial, janvier-février 1986.
- BRÉAN, Simon, « Un monde sans humains : l'altérité vectrice d'une contagion ontologique chez J.-H. Rosny aîné ». *41ème colloque annuel de la NCFS (Nineteenth Century French Studies)*, « Contamination ». Novembre 2015, Princeton. En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01291604>
- BRIDENNE, Jean-Jacques, « A propos d'un centenaire : J.-H. Rosny aîné, romancier des "possibles" cosmiques », *Fiction*, n°27, février 1956.

- BRIDENNE, Jean-Jacques, « Autour du centenaire de Rosny aîné : du roman archéologique à l'anticipation scientifique », *L'Information littéraire*, octobre 1956, p. 143-148.
- CHABOT, Hugues, « Une œuvre sous l'emprise de la philosophie des sciences : le pluralisme de Rosny aîné », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.
- CHAPERON, Daniel, « La préhistoire expérimentale de J.-H. Rosny aîné », dans *Les Écrivains face au savoir*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2002, 164 p.
- CHAPERON, Daniel, « Préhistoire 1887. L'exotisme antérieur de J.-H. Rosny aîné », in *Crise fin-de-siècle et tentation de l'exotisme*, Lille, Édition du Conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle–Lille 3, 2002, 242 p.
- CHELEBOURG, Christian, « Le Monde dérégulé de Rosny aîné ou la griserie de l'inconnu », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- CLERMONT, Philippe, « Naturalisme et pseudo-réalisme du merveilleux scientifique de Rosny aîné », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- CLERMONT, Philippe, « Science darwiniste et fiction spéculative : l'exemple de J.-H. Rosny aîné », *Alliage*, 2006, p.160-168.
- CLERMONT, Philippe, « Visions d'altérité chez Rosny aîné », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- CLUTE, John & NICHOLLS, Peter, « J.-H. Rosny aîné », *The Encyclopedia of Science Fiction*, Londres, Gollancz, 2011 (première édition 1979). Aussi en ligne : <https://sf-encyclopedia.com/>
- COMPÈRE, Daniel, « La fin des hommes », H.G. Wells-Rosny aîné, *Europe*, numéro spécial, janvier-février 1986.

- COMPÈRE, Daniel, « Les Déclinaisons de l'aventure chez Rosny aîné », in *La Belgique, un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2003.
- COMPÈRE, Daniel, « Moi contre moi : L'Assassin surnaturel », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- COSTES, Guy, « Chrono-bibliographie de H-G. Wells et Rosny aîné », H.G. Wells-Rosny aîné, *Europe*, numéro spécial, janvier-février 1986.
- COSTES, Guy, « Une lost-race “nouvelle”... perdue », in *La Belgique, un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2003.
- COSTES, Guy Costes & ALTAIRAC, Joseph, « J.-H. Rosny », *Rétrofictions. Encyclopédie de la Conjecture Romanesque Rationnelle Francophone*, Amiens, Encrage, Interface n° 5, septembre 2018, p. 1806-1816.
- COSTES, Guy Costes & ALTAIRAC, Joseph, « J.-H. Rosny aîné », *Rétrofictions. Encyclopédie de la Conjecture Romanesque Rationnelle Francophone*, Amiens, Encrage, Interface n° 5, septembre 2018, p. 1816-1823.
- COUEGNAS, Daniel, « Préhistoire et récit préhistorique chez Rosny et Wells », H.G. Wells-Rosny aîné, *Europe*, numéro spécial, janvier-février 1986.
- COUEGNAS, Daniel, « Récits préhistoriques et dénouements chez J.-H. Rosny aîné », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- CURVAL, Philippe, « J.-H. Rosny aîné. L'ivresse de la métamorphose », in *Les Navigateurs de l'infini*, Bruxelles, GRAMA, 1996, p. 225-234.

- DE FELICI, Roberta, « Émotions et langages dans le roman préhistorique de J.-H. Rosny aîné », in *L'Homme préhistorique. Images et imaginaire*, Paris-Montréal, L'Harmattan, 2000, coll. « Histoire des sciences humaines », p. 243-271.
- DE FELICI, Roberta, « Introduction », J.-H. Rosny aîné, *Nell Horn de l'Armée du Salut*, Paris, Classiques Garnier, 2011.
- DE FELICI, Roberta, « J.-H. Rosny aîné et sa "poétique du devenir" », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.
- DE FELICI, Roberta, « La création onomastique chez J.-H. Rosny aîné », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- DE FELICI, Roberta, « La description des espaces dans un roman de Rosny aîné », *Micromégas*, Rome, XVII, 47-48, janvier-août 1990, p. 51-64.
- DE FELICI, Roberta, « Le roman préhistorique de J.-H. Rosny aîné : entre "histoire" et "idéologie" », *Micromégas*, n° 1, 1996, p. 81-109.
- DE FELICI, Roberta, « Le roman préhistorique de Rosny aîné : "roman scientifique" ou genre "didactique" et de "vulgarisation" ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, mars-avril 1997, p. 244-273.
- DESMARETS, Hubert, « D'un horizon à l'autre : *L'Étonnant Voyage de Hareton Ironcastle* », in *La Belgique, un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2003.
- DOUSTEYSSIER-KHOZE, Catherine, « Les petits naturalistes et le personnage-cristal : *Le Termite* (1890) de J.-H. Rosny. », *Les cahiers naturalistes*, n°94, 2020.
- ETHUIN, Philippe, « Aux deux extrémités du temps. L'abbé Bethléem critique du merveilleux-scientifique de J.-H. Rosny aîné », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.

- EVANS, Arthur. B., « Science fiction vs scientific fiction in France : from Jules Verne to J.-H. Rosny aîné », *Science Fiction Studies*, vol. 15, n°1, mars 1988, p. 1-11.
- FERRARRI, Silvio, « Xipéhuz, Ferromagnétaux, mutants et variants : les reflets de l'inexprimable dans l'œuvre de Rosny aîné », *Francofonía*, Cadix, n° 7, 1998, p. 123-134.
- FONDANÈCHE, Daniel, « La Force mystérieuse. Une histoire de communication », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- FRIGERIO, Vittorio, « J.-H. Rosny aîné et les flâneurs barbares », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- FRIGERIO, Vittorio, « La Force mystérieuse de Rosny aîné : une fiction anarchiste ? », *Histoires littéraires*, juillet-septembre 2006.
- GOUANVIC, Jean-Marc, « Vers la science-fiction moderne », H.G. Wells-Rosny aîné, *Europe*, numéro spécial, janvier-février 1986.
- GOURDET, Anne, « Les extraterrestres électriques », *Les Cahiers naturalistes*, n°80, 2006.
- GOURDET, Anne, « Mélange de genres », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- GRANDE, François, « *La Guerre du Feu* : livre et film, questions de langages », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- GUILLAUD, Lauric, « Les Mondes perdus de Rosny aîné. La régression du sacré », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- GUILLAUD, Lauric, « Rosny Aîné : régression lyrique et sensuelle vers le wonderland », in *Sur les pas de Flaubert. Approches sensibles du paysage*, Rodopi, collection "C.R.I.N. (Cahiers de recherche des instituts néerlandais de langue et de littérature française), 2014.

- GUILLAUMIE, Marc, « Créer la Préhistoire : le roman préhistorique de J.-H. Rosny aîné », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.
- HALÉVY, Daniel, « Postface » à J.-H. Rosny aîné, *La Mort de la Terre*, Précédé des *Xipéhuz*, Paris, Éditions Denoël, 1958, 220 p.
- HUFTIER, Arnaud, « Délivrescence et déplacement du merveilleux scientifique : Maurice Renard, André Couvreur et Rosny aîné », in *La Belgique, un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2003.
- HUFTIER, Arnaud, « Rosny aîné : les formes de l'autre », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- HUFTIER, Arnaud, « Rosny aîné et le 'vertige de l'être' : *Les Compagnons de l'univers* à la lumière de la philosophie pluraliste », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- HUFTIER, Arnaud, « Rosny aîné et les frontières : l'entre-deux-guerres et l'entre-deux-terres », in *La Belgique, un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2003.
- HUMMEL, Clément, « “Les Hommes ne sont que des bestioles... mais quelles bestioles !” », Rosny et ses visions du futur de l'Homme dans *Les Navigateurs de l'Infini* (1925) », *Carnets de Res Futurae*, 2015. En ligne : <https://resf.hypotheses.org/2809>
- HUMMEL, Clément, « « Est-il possible que ce prodigieux mélange d'âmes ne fasse pas naître des affections robustes ? » J.-H. Rosny aîné, compilateur de lettres de soldats », in *Trajets épistolaires*, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2021.
- HUMMEL, Clément, « Derrière les légendes et les superstitions, le rationalisme scientifique de Rosny aîné », communication faite à l'Université Paris Diderot le 25 janvier 2017, lors du



séminaire des Doctoriales de la SERD : « Croire au merveilleux scientifique ? » En ligne :

<https://doct19serd.hypotheses.org/590>

HUMMEL, Clément, « Dualités et discours du présent dans L'Énigme de Givreuse de Rosny aîné », *Res Futurae*, 2016. En ligne : <http://resf.revues.org/845>

HUMMEL, Clément, « La Guerre du Feu contre Rahan », in *Rahan : le premier grand héros français*, Les Cahiers de la BD, hors-série 4, 2019.

HUMMEL, Clément, « Le merveilleux scientifique de J.-H. Rosny aîné », in Jean-Guillaume Lanuque (dir.), *Dimension Merveilleux Scientifique 2*. Encino, Los Angeles, Rivière Blanche, 2016.

HUMMEL, Clément, « Les Gueules cassées du merveilleux scientifique : L'Énigme de Givreuse de J.-H. Rosny aîné et L'Homme truqué de Maurice Renard », *Galaxies nouvelle série*, Bellaing, n° 56, décembre 2018.

HUMMEL, Clément, « Replonger dans l'inconnu pour y retrouver du connu », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.

HUMMEL, Clément, « Rosny aîné et le fantasme de l'âge d'or de l'anticipation française », *Université de l'imaginaire*, ActusSF, 2017. En ligne : <https://www.actusf.com/detail-d-un-article/universite-de-l-imaginaire-rosny>

HUMMEL, Clément, « Rosny aîné, un romancier anticipateur ? Une façon d'envisager l'avenir sans le "fil interminable d'une intrigue superflue" », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.

HUMMEL, Clément, « Un délicat fumet de transgression », in *Une fête anthropophagique*, Saint-Xandre, Bibliogs, 2016.

- JAMATI, Paul, « Le Premier Couple », in *La Belgique, un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2003.
- KLEIN, Gérard, « Aperçu sur la taxinomie de variétés du roman dans l'œuvre de J.-H. Rosny aîné », *Le Rocamboles (Bulletin des amis du roman populaire)*, n° 19, 2002, Zola et le roman populaire. Reproduit dans *La Belgique : un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, Presses Universitaires de Valenciennes, 2003.
- LAFORGE, François, « Le Même et l'Autre : la question du métissage dans l'œuvre « conjecturale » de J.-H. Rosny aîné », *Belphégor*, 2017. En ligne : <http://journals.openedition.org/belphegor/899>
- LAFORGE, François, « Les « Mondes perdus » de J.-H. Rosny aîné, ou l'origine introuvable », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- LAFORGE, François, « Poétiques de l'altérité : lecture croisée de J.-H. Rosny aîné et Stanley G. Weinbaum », *ReS Futurae*, 11 | 2018.
- LAFORGE, François, « Race, histoire et décadence dans les récits préhistoriques de J.- H. Rosny aîné », *Belphégor*, août 2011.
- LAISNEY, Vincent, « Enquête préliminaire sur l'évolution littéraire : *Le Termite* de J.-H. Rosny (1889) », in *Imaginaires de la vie littéraire : Fiction, figuration, configuration*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.
- LALY, H., « *La Jeune Vampire*, de J.-H. Rosny aîné », *Bulletin des amateurs d'anticipation ancienne*, Nantes, juin-août 1992.
- LANUQUE, Jean-Guillaume, « J.-H. Rosny aîné. Le fatalisme darwinien d'un vitalisme empathique », *Quinzinzinzi, l'univers messacquien*, n°18, 2012.

- LANUQUE, Jean-Guillaume, « La révolution chez Rosny aîné : poétique de l'écriture, politique du changement », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.
- LECIGNE, Bruno, « Le voyage littéraire d'Hareton Ironcastle », H.G. Wells-Rosny aîné, *Europe*, numéro spécial, janvier-février 1986.
- LEHMAN, Serge, « Une littérature plus complexe et plus haute », in *La Guerre des règnes*, Bragelonne, 2012.
- LEMAGNEN, Sylvette, « Introduction au Fonds Rosny aîné », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- LYSØE, Éric, « Aux carrefours de la nouvelle : Rosny, poète de l'impur », in *La Belgique, un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2003.
- LYSØE, Éric, « Aux carrefours du romanesque : Rosny aîné, poète de l'Impur », in *Nouvelles et nouvellistes belges. Essai d'encyclopédie critique*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2003.
- LYSØE, Éric, « Entre félins et pachydermes. Rosny aîné et l'utopie de la synthèse », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- LYSØE, Éric, « *La Guerre du Feu* : une vision épique de l'évolution », in *Écrivains de la préhistoire*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2004.
- LYSØE, Éric, « Rosny aîné et le fantastique à pied d'œuvre », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- MARAUD, André, « Le texte à l'origine de l'histoire », H.G. Wells-Rosny aîné, *Europe*, numéro spécial, janvier-février 1986.

- MARYANDRÉ, Éliane, « *L'Initiation de Diane*, de J.-H. Rosny aîné », *Bulletin des amateurs d'anticipation ancienne*, Nantes, décembre 1997.
- MUNDZIK, Fabrice, « À l'ombre des sycomores et des oliviers séculaires... » (Préface), in J.-H. Rosny aîné, *Fables antiques et autres récits érotiques*, Bibliogs, 2014.
- MUNDZIK, Fabrice, « Alglave, homme d'action », in *Alglave et Jacques Mérande, deux explorateurs méconnus*, Bibliogs, 2016.
- MUNDZIK, Fabrice, « Dans l'abîme des temps... », in *Les Âges farouches de J.-H. Rosny aîné*, Bibliogs, 2016.
- MUNDZIK, Fabrice, « Des premiers efforts de vie aux milieux interstellaires », in J.-H. Rosny aîné, *Les Compagnons de l'univers et autres récits d'anticipation*, Les Moutons électriques, 2015.
- MUNDZIK, Fabrice, « Destins croisés : Renée Dunan et J.-H. Rosny aîné », in Renée Dunan, *Le Monde des Rondipètes (À la manière de J.-H. Rosny aîné...)*, Bibliogs, 2015.
- MUNDZIK, Fabrice, « Edgar Allan Poe et J.-H. Rosny », in Edgar Allan Poe, *Le Scarabée d'or, Flatland*, 2021.
- MUNDZIK, Fabrice, « J.-H. Rosny : Archéobibliographie », in *Le Visage vert*, n° 23, novembre 2013.
- MUNDZIK, Fabrice, « La Traversée des terres sauvages », in J.-H. Rosny aîné, *Le Trésor de Mérande et autres récits d'aventure*, Les Moutons électriques, 2014.
- MUNDZIK, Fabrice, « Le Concept élargi des possibles », in J.-H. Rosny aîné, *Les Compagnons de l'univers et autres récits d'anticipation*, Les Moutons électriques, 2015.
- MUNDZIK, Fabrice, « Les Réseaux sociaux au dix-neuvième : L'exemple de J.-H. Rosny aîné et Camille Lemonnier », in *Le Novelliste*, n° 2, septembre 2018.

- MUNDZIK, Fabrice, « Pluralité des Vies et des Mondes chez J.-H. Rosny », *Le Téléphonoscope*, n°22, 2015.
- MUNDZIK, Fabrice, « Récit des Origines, origine des récits », in J.-H. Rosny aîné, *Les Conquérants du feu et autres récits primitifs*, Les Moutons électriques, 2014.
- MUNDZIK, Fabrice, « Un « buzz » à la Belle Époque », in *Le Tigre*, Bibliogs, coll. « Les Cahiers archéobibliographiques », 2015.
- MUNDZIK, Fabrice, « Une Variante du conte "Le Dormeur" », in J.-H. Rosny aîné, *La Puissance invincible de l'Inertie*, Bibliogs, 2016.
- PAGÈS, Alain, « Le Manifeste des Cinq », in *Zola et le groupe de Médan*, Perrin, 2014.
- PAGÈS, Alain, « Le retour du Manifeste », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- PHUZIANT, Xavier [MUNDZIK, Fabrice], « Hasard ou coïncidence ? », in *Le Tigre*, Bibliogs, coll. « Les Cahiers archéobibliographiques », 2015.
- PHUZIANT, Xavier [MUNDZIK, Fabrice], « Jacques Mérande, aventurier malgré lui », *Alglave et Jacques Mérandes, deux explorateurs méconnus*, Bibliogs, 2016.
- PICOT, Jean-Pierre, « Amour, lotus, nymphées et nymphéas chez Rosny aîné », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- PICOT, Jean-Pierre, « J.-H. Rosny aîné, une écriture fauve ? », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- PICOT, Jean-Pierre, « L'Étonnant Voyage de Hareton Ironcastle : un hapax générique », in *La Belgique, un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2003.

- POLETTE, René, « Rosny aîné, poète de l'infini ? », H.G. Wells-Rosny aîné, *Europe*, numéro spécial, janvier-février 1986.
- POTTIER, Jean-Michel, « “Comment j'ai fait mes romans sociaux”, une conférence inédite de Rosny aîné », *Les Cahiers Naturalistes*, n° 80, 2006.
- POTTIER, Jean-Michel, « Cahiers génétiques II. Le “Journal” de Rosny aîné », *Les Cahiers naturalistes*, n° 70, 1996, p. 179-267.
- POTTIER, Jean-Michel, « Calepins, carnets, cahiers... Le Journal de J.-H. Rosny aîné. Cahier de 1886-1887 », *Les Cahiers naturalistes*, n° 70, 1996, p. 223-256.
- POTTIER, Jean-Michel, « Chronobibliographie », *Les Cahiers naturalistes*, n° 70, 1996, p. 185-209.
- POTTIER, Jean-Michel, « Fin de carrière, fin des temps : *Les Instincts*, le dernier roman de Rosny aîné », in *La Belgique, un jeu de cartes ? De Rosny aîné à Jacques Brel*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2003.
- POTTIER, Jean-Michel, « J.-H. Rosny aîné, rédacteur du présent : le passage à la *Revue Indépendante* », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.
- POTTIER, Jean-Michel, « J.-H. Rosny et Marie Rosny, un journal conjugal. Le Cahier 1900-1907 », *Genesis*, n° 32, dossier « Journaux personnels », PUPS, Université Paris-Sorbonne, 2011.
- POTTIER, Jean-Michel, « L'avis du *Termite* : J.-H. Rosny et le naturalisme », *RITM*, 2000, p. 45-62.
- POTTIER, Jean-Michel, « L'ombre du manifeste. Autour d'une lettre d'Alexandrine Emile-Zola », *Les Cahiers Naturalistes*, n°70, 1996, p. 211-221.

- POTTIER, Jean-Michel, « La recherche d'un manifeste, ou « Comment j'ai fait mes romans sociaux », une conférence inédite de Rosny aîné », *Les Cahiers Naturalistes*, n° 80, 2006.
- POTTIER, Jean-Michel, « Le dernier manifeste. La convention littéraire de 1935 », *Les Cahiers naturalistes*, n° 70, (1996), p. 257-263.
- POTTIER, Jean-Michel, « Le Persan et la "Terre natale". Lettres de Goncourt à J.- H. Rosny », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, 8, 2001, p. 228-242
- POTTIER, Jean-Michel, « Lucien Descaves et J.-H. Rosny aîné, de la confiance à la méfiance », in *Lucien Descaves. Colloque de Brest*, Tusson, Du Lérot, 2007.
- POTTIER, Jean-Michel, « Profondeur du souvenir chez Rosny aîné », *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses Universitaires de Valenciennes, 2010.
- POTTIER, Jean-Michel, « Que nous apprennent les manuscrits de Souvenirs littéraires ? : Le cas de Rosny aîné », in *Les souvenirs littéraires : Actes du colloque du 2-3-4 juin 2016 à l'université de Paris Nanterre*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2017.
- POTTIER, Jean-Michel, « Reparler de J.-H. Rosny », *Les Cahiers naturalistes*, n° 70, 1996, p. 181-184.
- POTTIER, Jean-Michel, « Rosny aîné, président de l'Académie Goncourt. La fidélité en équilibre », *Cahiers Edmond & Jules de Goncourt*, 10, 2003, p. 57-74.
- POTTIER, Jean-Michel, « Une façon de manifeste : Rosny aîné et le « Manifeste des Cinq » », *Histoires littéraires*, juillet-septembre 2006.
- POTTIER, Jean-Michel, « Une poétique du cycle. Regards sur l'œuvre de J.-H. Rosny aîné », in *Genesis*, n° 42, PUPS, Université Paris-Sorbonne, dossier « L'Écriture du cycle », 2016.

- POTTIER, Jean-Michel, « Vers le pays des Sept Fleuves. L'expérience naturaliste de J.- H. Rosny », in *Zola sans frontières. Actes du colloque international de Strasbourg*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1996, 221 p.
- POTTIER, Jean-Michel. « Le registre et la source, traits du Journal de J.-H. Rosny aîné », in *Les journaux de la vie littéraire : Actes du colloque de Brest 18-19 octobre 2007*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.
- ROBLÈS, Fanny, « Of Cavemen, « Struggleforlifeurs », and Deep Ecology : J.-H. Rosny aîné's Literary Response to Darwin and Human Evolution », in *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*, Thomas F. Glick et Elinor Shaffer (dir.), Londres, Bloomsbury, vol. IV, 2014.
- SCHUH, Julien, « Les chroniques pré-pataphysiques du *Bambou* », *L'Œil bleu*, Association L'Œil bleu, 2015.
- SONCINI FRATTA, Anna, « Diane ou la séduction narcissique échouée », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- STABLEFORD, Brian, « The Paradoxical Career of J.-H. Rosny the Elder », *New York Review of Science Fiction*, 22 août 2010.
- STEVENS, Gilbert, « Les éditions sur grands papiers des ouvrages de J.- H. Rosny », *Le Livre et l'estampe*, 2016.
- SUDRET, Laurence, « Afriques imaginaires chez Jules Verne et Rosny aîné », in *Rosny aîné et les autres formes*, Paris, Éditions Kimé, 2006.
- VAS-DEYRES, Natacha, « De l'aube des temps au crépuscule du futur. La dialectique science-fiction-préhistoire chez Rosny aîné, Francis Carsac et Pierre Pelot », *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.



VERNIER, Jean-Pierre, « The S.F. of J. H. Rosny the Elder », *Science Fiction Studies*, n°6, volume 2, juillet 1975.

VERSINS, Pierre, « J.-H. Rosny aîné », *L'Encyclopédie de l'utopie, de la science-fiction et des voyages extraordinaires*, L'Âge d'homme, Lausanne, 1972.

WARFA, Dominique, « J.-H. Rosny aîné et le fantastique naturaliste », in J.-H. Rosny, *Dans l'océan des probabilités*, Saint-Xandre, Bibliogs, 2016.

### 3. Essais généraux sur le récit scientifique, le merveilleux-scientifique et la science-fiction

BAREL-MOISAN Claire et CHASSAY, Jean-François, *Le Roman des possibles. L'Anticipation dans l'espace médiatique francophone (1860-1940)*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, « Cavales », 2019.

BARONIAN, Jean-Baptiste, *Un nouveau fantastique. Esquisses sur les métamorphoses d'un genre littéraire*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1977, 103 p.

BERGERON Patrick ; GUAY Patrick et VAS-DEYRES Natacha (dir.), *C'était demain : anticiper la science-fiction en France et au Québec (1880-1950)*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, « Eidolon », n° 123, 2018.

BOUTEL, Jean-Luc, *Sur l'autre face du monde*, en ligne : <http://www.merveilleuxscientifique.fr>

BOZZETTO, Roger, *L'obscur objet d'un savoir. Fantastique et science-fiction : deux écritures de l'imaginaire*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1992, 278 p.

BRÉAN, Simon, *La science-fiction en France : théorie et histoire d'une littérature*, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 2012.

- BRIDENNE, Jean-Jacques, *La littérature française d'imagination scientifique*, Paris, Gustave Arthur Dassonville, 1950.
- BRIDENNE, Jean-Jacques, *L'Invention de la science-fiction en France. Les héritiers de Cyrano.*, Encrage, 2023.
- CHELEBOURG, Christian, *Les Écofictions. Mythologies de la fin du monde*, Les Impressions Nouvelles, collection « Réflexions faites », 2012.
- CLERMONT, Philippe, *Le darwinisme dans la littérature de science-fiction : images, modernité, évolutions (domaines français et anglo-saxons)*. Thèse de doctorat, Université de Nice-Sophia-Antipolis, 1998. (p. 67-141 : « Première fortune littéraire du darwinisme en science-fiction », chapitre consacré à Rosny aîné).
- COLSON, Raphaël et RUAUD, André-François, *Science-Fiction, les frontières de la modernité*, Paris, Mnémos, 2014.
- COLSON, Raphaël et RUAUD, André-François, *Science-fiction, une littérature du réel*, Paris, Klincksieck, « 50 questions », n°29, 2006.
- COMPÈRE, Daniel, *Les Romans populaires*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, « Les Fondamentaux de la Sorbonne Nouvelle », 2012.
- COSTES, Guy Costes & ALTAIRAC, Joseph, *Les Terres Creuses : bibliographie commentée des mondes souterrains imaginaires*, Encrage, 2006.
- COSTES, Guy Costes & ALTAIRAC, Joseph, *Rétrofictions. Encyclopédie de la Conjecture Romanesque Rationnelle Francophone*, Amiens, Encrage, Interface n° 5, septembre 2018.
- ÉTHUIN, Philippe, *ArchéoSF*, en ligne : <https://archeosf.blogspot.com>
- FONDANÈCHE, Daniel, *La Littérature d'imagination scientifique*. Amsterdam, New York, Rodopi, 2012.

- GATTÉGNO, Jean, *La science-fiction*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je » n° 1426, 1971.
- GOUANVIC, Jean-Marc, *La science-fiction française au XXe siècle (1900-1968). Essai de socio-poétique d'un genre en émergence*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1994, 292 p.
- GUILLAUD, Lauric, *Des mines du roi Salomon à la quête du Graal*, Michel Houdiard Éditeur, 2014.
- GUILLAUMIE, Marc, *Le Roman préhistorique : essai de définition d'un genre, essai d'histoire d'un mythe*, Limoges, PULIM, 2006.
- HOPKINS-LOFÉRON, Fleur, *Voir l'invisible. Histoire visuelle du mouvement merveilleux-scientifique (1909-1930)*, Champ Vallon, coll. « Détours », 2023.
- KAWCZAK, Paul. *Le roman d'aventures littéraire de l'entre-deux-guerres français : le jeu du rêve et de l'action*, thèse dirigée par Bruno Curatolo et François Ouellet, Université de Franche-Comté, Université de Chicoutimi, 2016.
- LANGLET, Irène, *La science-fiction : lecture et poétique d'un genre littéraire*, Armand Colin, 2006.
- LEHMAN, Serge ; RUAUD, André-François et VAS-DEYRES, Natacha, *Science-fiction ! Voyage dans la modernité*, Bordeaux, Les Moutons électriques, 2022.
- LEHMAN, Serge, « La pulpe et la moëlle » in *Maîtres du vertige*, L'Arbre Vengeur, 2021.
- LEHMAN, Serge, *L'Art du vertige*, Les Moutons électriques, 2023.
- LYSØE, Éric, *Les Kermesses de l'étrange ou le conte fantastique en Belgique, du romantisme au symbolisme*. Paris, Librairie A.-G. Nizet, 1993, 590 p.
- MATTHEY, Hubert, *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*, Paris, Librairie Payot et Cie, 1915.

- PÉZARD, Émilie & CHABOT Hugues, « Dossier Maurice Renard », *ReS Futurae* [En ligne], 11 | 2018.
- RENOUVIER, Charles, *Uchronie (l'utopie dans l'histoire) : Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*, Paris, La Critique philosophique, 1876.
- RUDDICK, Nicholas, *The Fire in the Stone. Prehistoric fiction from Charles Darwin to Jean M. Auel*, Middletown, Wesleyan University Press, 2009, 265 p.
- SADOUL, Jacques, *Histoire de la science-fiction moderne (1911-1984)*, Robert Laffont, « Ailleurs et demain – Essais », 1984.
- SAINT-GELAIS, Richard, *L'Empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*. Nota Bene éd., Québec, 1999.
- STABLEFORD, Brian, *The Plurality of Imaginary Worlds : The Evolution of French Roman Scientifique*, Encino, Black Coat Press Book, 2016.
- SUVIN, Darko, *Pour une poétique de la science-fiction. Études en théorie et en histoire d'un genre littéraire*, Presses de l'Université du Québec, coll. « Genres et discours », n°3, 1977.
- VAN HERP, Jacques, *Panorama de la science-fiction*, Marabout-Gérard, Verviers (Belgique), 1973.
- VAS-DEYRES, Natacha, *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XXe siècle*, Champion, 2012.
- VERSINS, Pierre, *L'Encyclopédie de l'utopie, de la science-fiction et des voyages extraordinaires*, L'Âge d'homme, Lausanne, 1972.

#### 4. Préfaces et articles sur le récit scientifique, le merveilleux-scientifique, la science-fiction et autres auteurs

ANGENOT, Marc, « Le paradigme absent : un peu de sémiotique », in *La Quinzaine littéraire*, dossier « Futur et fiction : Quel langage ? », août 2012.

ANGENOT, Marc, « Le paradigme absent. Éléments pour une sémiotique de la science-fiction » *Poétique*, n° 33, février 1978.

ANGENOT, Marc, « Qu'est-ce que la paralittérature ? », *Études littéraires*, vol. 7, avril 1974.

ANGENOT, Marc, « *Science Fiction in France before Verne* », *Science Fiction Studies*, vol. 5, n° 1, mars 1978, p. 58-66.

ANGENOT, Marc, *1889. Un état du discours social*, Montréal / Longueuil, Éditions du Préambule, 1989.

ANGENOT, Marc, *Le Roman populaire. Recherches en paralittérature*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1975.

ANGENOT, Marc, *Les Dehors de la littérature : du roman populaire à la science-fiction*, Paris, Honoré-Champion, 2013.

BORDES, François, « Science-fiction et préhistoire », *Satellite*, n° 16, 1959. Repris dans Francis Carsac, *Œuvres complètes. 2*, Bruxelles, Claude Lefrancq Littérature, 1997, p. 881-897.

BOZZETTO, Roger, « Littérature et paralittérature : le cas de la Science-Fiction », in *Orientations de recherches et méthodes en littérature générale et comparée*, tome 1, Université Paul-Valéry, deuxième trimestre 1984.

BOZZETTO, Roger, « Vers une approche esthétique de la science-fiction : la nouvelle science-fiction française », *Caliban*, Toulouse, n° XXII, 1985, p. 57-65.

- BRÉAN, Simon & LANGLET Irène, « Le chercheur face au fandom de SF : retour sur le fil M », *Belphégor*, 17, 1 | 2019.
- BRÉAN, Simon, « Pour un usage externe des théories de la science-fiction », *ReS Futurae* [Online], 20 | 2022.
- BUARD, Jean-Luc, *Le Rocamboles*, « Aspects du roman d'aventures I et II », n°17-18, hiver 2001-printemps 2002.
- BUTOR, Michel, « La crise de croissance de la science-fiction », *Essais sur les modernes*, Gallimard, 1953.
- CHAPERON, Danielle, « Du roman expérimental au merveilleux-scientifique : science et fiction en France autour de 1900 », *Europe*, « La science-fiction », n°870, octobre 2001, p. 51-63.
- CHEMLA, Fabrice, « Quand ton cristal vivra », *10rueVauquelin*, n°66, avril 2023, p. 23-26.
- COMPÈRE, Daniel, « Jules Verne, un chercheur méthodique », *CAES Magazine*, n°78, printemps 2006.
- COMPÈRE, Daniel, *La science romanesque de Jules Verne : étude d'un genre littéraire*, Encrage Édition, 2017.
- DAVID, Jérôme, « Figurer l'anthropocène : J. -H. Rosny aîné, 1911-1912 », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n°1, 2023, p. 101-109.  
[doi.org/10.51777/relief17630](https://doi.org/10.51777/relief17630).
- DUMAS, Olivier, « Vingt-deux lettres de Jules Verne à son frère Paul », *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 69, 1<sup>er</sup> trimestre 1984.
- EBGUY, Jacques-David, « Débat critique (coordonné par Alain Vaillant) : Marc Angenot, la littérature et le discours social », *Romantisme*, n°164, 2014.

- EVANS, Arthur B., « Literary Intertexts in Jules Verne's *Voyages Extraordinaires* », *Science Fiction Studies*, vol. 23, n°2, jul. 1996.
- GOIMARD, Jacques, « Qu'est-ce que la science-fiction ? », *La Quinzaine Littéraire*, n° 123, 1<sup>er</sup> août 1971.
- GUILLAUMIE, Marc, « Le roman préhistorique, un roman pour enfants ? », in *Le roman populaire en question(s)*, Actes du colloque international de mai 1995 (organisé par le Centre de recherches sur les littératures populaires de Limoges), Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1997.
- HOPKINS-LOFÉRON, Fleur « Généalogie et postérité du merveilleux-scientifique (1875-2017) : apparition, déformations et complexité d'une expression », in Jean-Guillaume Lanuque, *Dimension merveilleux scientifique*, 4, Black Coat Press, 2018, p. 241-260.
- HOPKINS-LOFÉRON, Fleur, « Approche épistémocritique du merveilleux-scientifique » *Romantisme : la revue du dix-neuvième siècle*, Armand Colin, 2019, p.66-78.
- HOPKINS-LOFÉRON, Fleur, « Dissémination du mouvement merveilleux-scientifique à l'étranger : l'exemple de la revue italienne *Il Romanzo Mensile* et de ses illustrations (1908-1940) », *Le Rocamboles, Bulletin des amis du roman populaire*, Association Les Amis du Roman Populaire, 2020, « Maurice Renard, conteur », p.193-212.
- HOPKINS-LOFÉRON, Fleur, « Disséquer le merveilleux-scientifique : relecture d'une taxinomie tentaculaire (1875-1930) », *Eidolon*, Presses universitaires de Bordeaux, 2018, in *C'était demain : anticiper la science-fiction en France et au Québec (1880-1950)*, 123, p.234-256.
- HOPKINS-LOFÉRON, Fleur, « Écrire un « conte à structure savante » : apparition, métamorphoses et déclin du récit merveilleux-scientifique dans l'œuvre de Maurice Renard (1909-1931) », *ReS Futurae*, 11 | 2018.

- HOPKINS-LOFÉRON, Fleur, « Légitimation, transformations ou reddition du merveilleux-scientifique français : l'histoire du prix Maurice Renard (1922-1932) », *Le Rocamboles*, *Bulletin des amis du roman populaire*, Association Les Amis du Roman Populaire, 2018, « Mickey, une publication populaire », p.115-144.
- HOPKINS-LOFÉRON, Fleur, « Un miroir déformé du temps présent : optogrammes et rétrovision dans l'imaginaire merveilleux-scientifique français », *Revue d'histoire culturelle. XVIIIe-XXIe siècles*, Association pour le développement de l'histoire culturelle (France), Maison des Sciences de l'Homme Paris Nord, 2020.
- HUMMEL, Clément, « Alors, on se prend, comme Alexandre, à souhaiter d'autres mondes » in *Régis Messac, Hypermondes, Bibliothèque de l'Imaginaire du roman scientifique et de l'Utopie*, édition établie et annotée par Olivier Messac, Éditions Ex Nihilo, Paris, 2017.
- HUZ, Aurélie, « Démêlés avec le *novum* : démontages et remontages de la notion dans une perspective culturelle intermédiatique », *ReS Futurae* [Online], 20 | 2022.
- KLEIN, Gérard, « Le procès en dissolution de la science-fiction intenté par les agents de la culture dominante », *Europe*, dossier « La science-fiction au menu », n° 580-581, août-septembre 1977.
- KOESTLER, Arthur, « L'ennui naît de la fantaisie », in *Preuves*, n°32, octobre 1953.
- LACASSIN, Francis, « Le bilan des admirations de Lovecraft », *Howard Phillips Lovecraft*, vol. 2, édition présentée et établie par Francis Lacassin, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1999.
- LANGLET, Irène & BRÉAN Simon, « Retour sur la métaphysique (une introduction) », *Carnets de Res Futurae*, en ligne : <https://resf.hypotheses.org/1559>.



- LANUQUE, Jean-Guillaume, « “Malheur suprême” : la perception du socialisme révolutionnaire dans la première science-fiction française », in *C’était demain : anticiper la science-fiction en France et au Québec (1880-1950)*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2018.
- LE MEN, Ségolène, « Hetzel ou la science récréative », *Romantisme*, n°65, « Sciences pour tous », 1989.
- LEHMAN, Serge, « De la science-fiction comme laboratoire métaphysique », *Le Monde diplomatique*, juillet 2009.
- LEHMAN, Serge, « Hypermondes perdus », in *Chasseurs de chimères*, Omnibus, 2006
- LEHMAN, Serge, « Les enfants de Jules Verne », in *Escales sur l’horizon*, Fleuve Noir, 1998.
- LEHMAN, Serge, « Les mondes perdus de l’anticipation française », *Le Monde diplomatique*, juillet 1999.
- LEHMAN, Serge, « Postface », *La Brigade Chimérique – L’intégrale*, L’Atalante, 2012.
- LEHMAN, Serge, « Préface », *Escales sur l’horizon*, Denoël, 2009.
- LEHMAN, Serge, « Préface », *Retour sur l’horizon*, Denoël, 2008.
- LEMONNIER, Léon, in *La Grande Revue*, trente-quatrième année, n° 8, 1er août 1930 ; cet article a été repris en volume dans *Edgar Poe et les conteurs français*, Paris : Aubier, Éditions Montaigne, 1947.
- LETOURNEUX, Matthieu, « Les mésaventures d'un genre. Évolution du roman d'aventures de 1920 à 1950. », *Le Rocambole*, n°17, hiver 2001.
- LETOURNEUX, Matthieu, *Le Roman d’aventures, 1870-1930*, Limoges, PULIM, « Médiatextes », 2010.
- MESSAC, Régis, « David Henry Keller et le roman scientifique aux États-Unis », mai-juin 1939.

- MILNER, Andrew John, « Science Fiction and the Literary Field » *SFS*, n° 115, novembre 2011, p. 393-411.
- PÉZARD, Émilie & CHABOT Hugues (édition critique), Maurice Renard, « Le Merveilleux scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné », *ReS Futurae* [Online], 11 | 2018.  
DOI : <https://doi.org/10.4000/resf.1215>
- PÉZARD, Émilie, « Le genre de Jules Verne ou de Wells ? », *COntEXTES*, 21 | 2018.
- PICHOLLE, Éric, « Le vrai puits et abîme de la (xéno-)encyclopédie », in Yves Bardière, Estelle Blanquet et Éric Picholle (dir.), *Science-fiction et didactique des langues : un outil communicationnel, culturel et conceptuel*, Éditions du Somnium, 2013.
- PICHOLLE, Éric, « Les défis du *novum*, de la science-fiction à l'histoire des idées scientifiques », *Espace et temps*, 4, Editions du Somnium, 2018.
- RÉJA, Marcel, « H.-G. Wells et le merveilleux scientifique », *Mercur de France*, octobre 1904.
- RIVIÈRE, Jacques, « Le roman d'aventure », *La Nouvelle Revue Française*, 1<sup>er</sup> juillet 1913.
- SAINT-GELAIS, Richard, « Temporalités de la science-fiction », *ReS Futurae* [Online], 2 | 2013.
- SCOTT, Paul, “Interplanetary Intimacy: Alien-Human Love in J.-H. Rosny aîné’s Martian Novels”, *Neophilologus*. n°105, 2021.
- SHERARD, Robert H., « Jules Verne chez lui : sa propre version de sa vie et de son œuvre », (« Jules Verne at Home : His Own Account of his Life and Work », *McClure’s Magazine*, janvier 1894, vol. II, n° 2, p. 115-24), trad. William Butcher, *Bulletin de la Société de Jules Verne (BSJV)*, n° 95, 3<sup>e</sup> trim. 1990.
- STIÉNON, Valérie, « Une école belge de l’anticipation ? », *Textyles*, 48 | 2016.
- THÉROUX, Pascal, « L’horreur, l’indicible et la fin. *The Call of Cthulhu* d’Howard Phillips Lovecraft”, *Postures*, dossier “Littérature américaine, imaginaire de la fin », n°4, 2001.

VAN HERP, Jacques, « Quatre pas dans l'étrange », *Fiction*, juillet 1961, p. 127-130

VAS-DEYRES, Natacha & ATALLAH, Marc, « Pierre Versins et l'Encyclopédie de l'utopie, de la science-fiction et des voyages extraordinaires (1972), *Carnets de ResFuturæ* [en ligne] : <https://resf.hypotheses.org/977>.

VAS-DEYRES, Natacha et BERGERON, Patrick, « Des fourmis et des hommes : voyage entomologique au cœur de la proto-science-fiction (1890-1950) » dans BERGERON Patrick ; GUAY Patrick et VAS-DEYRES Natacha (dir.), *C'était demain : anticiper la science-fiction en France et au Québec (1880-1950)*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2018, « Eidolon », n° 123, p. 341-355.

WAGNER, Roland, « Retour sur l'horizon : du *sense of wonder* à la SF métaphysique ? », *Bifrost*, n°55, octobre 2009.

## 5. Histoire et critique littéraire

ANSELMINI, Julie, « Écrire à quatre mains », *Acta Fabula*, Volume 7, n°5, octobre 2006, en ligne, DOI : 10.58282/acta.1659.

ANSELMINI, Julie, *L'Écrivain-critique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Liège, Presses Universitaires de Liège, coll. "Situations", 2022.

ARNAUD, Noël, « Les Vies parallèles de Boris Vian », *Bizarre*, n°39-40, février 1966.

AYNIÉ, Marie, « « Où allez-vous jeunes gens ? ». Zola et la jeunesse dreyfusarde », *Parlement[s]*, *Revue d'histoire politique*, 2007.

BARTHES, Roland, « L'effet de réel », in *Communications*, 11, 1968.

BARTHES, Roland, « Nautilus et bateau ivre », in *Mythologies*, Le Seuil, 1956.

- BOURRELIER, Pierre-Henri, « *La Revue blanche* » : une génération dans l'engagement, 1890-1915. Paris, Fayard, 2007.
- BRIX, Michel, « Baudelaire, « disciple » d'Edgar Poe ? », *Romantisme*, n°122, « Maîtres et disciples », 2003.
- CHARLE, Christophe, « Fin de siècle », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 52 | 2016.
- ECO, Umberto, *Lector in fabula Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Livre de Poche, coll. Biblio essais, 1989.
- ILLOUZ, Jean-Nicolas, *Le Symbolisme*, Librairie Générale française, 2004.
- LISTA, Giovanni, *Marinetti et le futurisme : études, documents, iconographie*, L'âge d'homme, Lausanne, 1977.
- McGARRY, Pascale, « Les couleurs du livre (Oscar Wilde bibliophile) », in *Entrelacs franco-irlandais : Langue, mémoire, imaginaire*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2004.
- MITTERAND, Henri, « De l'écriture artiste au style décadent », in *Histoire de la langue française 1880-1914*, CNRS Éditions, 1999.
- MORIN, Edgar, « Réalisme et utopie », *Diogène*, n°209, 2005.
- PAGÈS, Alain, *Le Naturalisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1989, 127 p.
- PAGÈS, Alain, *Zola et le groupe de Médan. Histoire d'un cercle littéraire*, Paris, Perrin, 2014.
- RAIMOND, Michel, *La Crise du roman. Des lendemains du Naturalisme aux années vingt*, Paris, José Corti, « Les Essais », 1966.
- SANDERS, J. B., « Une lettre inédite de J.-K. Huysmans à Rosny aîné, présentée et annotée par J. B. Sanders », *Les Cahiers naturalistes*, n° 70, 1996, p. 265-267.

STELLAN, Jean-Marie, *Aux sources du roman colonial (1863-1914) : l'Afrique à la fin du XIXe siècle*, Éditions Kharthala, 2006.

SYMONS, Arthur, *The Symbolist Movement in Literature*, Londres, Archibald Constable, 1908.

THOMAS, Pascal J., « Vingt ans dans les coulisses du prix Rosny aîné », dans *Les Navigateurs de l'impossible*, Imaginaires sans frontières, 2001.

TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Seuil, 1970.

## 6. Critiques littéraires, recensions de textes de J.-H. Rosny aîné

ARNAULD, Michel, « *La Vague Rouge*, par J.-H. Rosny aîné », *NRF*, Tome III, 1910, p. 671-674.

BERGSON, Henri, « Rapports verbaux et communications diverses. *Le Pluralisme (étude sur la discontinuité et l'hétérogénéité des phénomènes par J.-H. Boex-Borel (J.-H. Rosny aîné))* », Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques (Séance du 21 juin 1909), 1909. Repris dans : Henri Bergson, *Écrits et paroles. Tome II*. Paris, Presses universitaires de France, 1959.

CHARPENTIER, J.-L., « J.-H. Rosny, romancier scientifique », *The Theosophical Path*, Katherine Tingley (éd.), vol. V, n°2, août 1913. Reproduit dans *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.

DAY, Thomas, « Le coin des revues », *Bifrost*, n°90, avril 2018.

DOUMIC, René, « Revue littéraire. Les romans de J.-H. Rosny », *Revue des Deux Mondes*, décembre 1895.

DUBEUX, Albert, « Le centenaire de Rosny aîné », *La Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1956, p. 490-499

DUBEUX, Albert, « Préface », *Choix de textes*, Paris, La Colombe, 1961.

ERNEST-CHARLES, Jean, « J.-H. Rosny », dans *La Littérature française d'aujourd'hui*, Perrin et Cie, 1902.

FRANCE, Anatole, « J.-H. Rosny », *La vie littéraire : troisième série*, Paris, Calmann-Lévy, 1891.

IVRAY (d'), Jehan, « J.-H. Rosny aîné », in *La Revue mondiale*, 15 octobre 1922.

JACCAUD, Frédéric, « Les anticipateurs. Chapitre quatrième : où l'on cherche à comprendre... Rosny aîné », *Bifrost*, juillet 2007.

JAMATI, Georges, « J.-H. Rosny aîné », *Le Monde nouveau*, novembre 1924.

LA JEUNESSE, Ernest : « J.-H. Rosny et le mastodonte », dans *Les Nuits, les Ennuis et les Âmes de nos plus notoires Contemporains*, Paris, Librairie académique Didier, Perrin et Cie, 1896.

LAZARE, Bernard, « J.-H. Rosny », *Figures contemporaines. Ceux d'aujourd'hui, ceux de demain*, Perrin et Cie, 1895.

LEBLOND, Marius-Ary, « Le Maître des origines : J.-H. Rosny aîné », *La Renaissance d'Occident*, décembre 1923.

LEMAÎTRE, Jules, *Les Contemporains. Études et portraits littéraires*, Cinquième série, Paris, 1903.

MARTIN, Georges, « Avis & devis de quelques romanciers : De Rosny aîné à Maurice Level ou deux façons d'être "pluraliste" », *Le Petit Journal*, 30 octobre 1921.

MASSÉ, Pierre, « Figures d'aujourd'hui. J.-H. Rosny aîné », *Les Nouvelles littéraires*, 27 décembre 1924.

MASSÉ, Pierre, « J.-H. Rosny aîné, Le préhistorien. L'animalier. Le romancier. Le critique », *Mediterranea*, janvier 1937.

MASSÉ, Pierre, « L'animal préhistorique chez J.-H. Rosny aîné », *La Renaissance d'Occident*, juillet 1929.

- MORÉAS, Jean, « Un manifeste littéraire », *Le Figaro*, 18 septembre 1886.
- MOREAU, Pierre, « Introduction », *Choix de textes*, Paris, La Colombe, 1961.
- MOREL, Jean & MASSÉ, Pierre, « J.-H. Rosny aîné et la préhistoire (*Les Origines*) », *Mercure de France*, 15 mars 1924.
- MOREL, Jean, « J.-H. Rosny aîné et le merveilleux-scientifique, in *Mercure de France*, n°667, 1er avril 1926.
- MORICE, Charles, *La Littérature de tout à l'heure*, Perrin, 1889.
- PAWLOSKI (de), Gaston, « La semaine littéraire. J.-H. Rosny aîné – *La Force mystérieuse* », *Comoedia*, 10 mai 1914. Reproduit dans *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.
- PERRIN, Jean, « J.-H. Rosny aîné. Le merveilleux scientifique dans le roman contemporain », *La Vie*, avril 1912. Reproduit et augmenté sous le titre « Le merveilleux-scientifique de Rosny aîné », in *La Science et l'espérance*, Presses Universitaires de France, 1948, p. 105-112.
- RENARD, Maurice, « Du roman d'aventures et de J.-H. Rosny aîné », *L'Ami du Livre*, n°13, 1er novembre 1923. Reproduit dans *Elseneur*, n°34, Presses Universitaires de Caen, 2019.
- RENARD, Maurice, « Le merveilleux-scientifique et *La Force mystérieuse* de J.-H. Rosny aîné », *La Vie*, 3e année, n° 16, 15 juin 1914.
- SAGERET, Jules, « Le pluralisme et le monisme scientifiques. Leur conciliation », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, janvier-juin 1923.
- SAGERET, Jules, *La Révolution philosophique et la science. Bergson, Einstein, Le Dantec, J.-H. Rosny aîné*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1924.
- UZANNE, Octave, « Hommes et choses. Pensées errantes ou l'esprit synthétique de J.-H. Rosny », *La Dépêche (Toulouse)*, 20 juillet 1924.

VERNE, Maurice, « J.-H. Rosny aîné, homme planétaire », *L'Intransigeant*, 18 janvier 1914.

SAGERET, Jules, « J.-H. Rosny aîné », *La Vie*, 1er mars 1921.

MASSÉ, Pierre, « Rosny, critique », *La Revue belge*, 15 octobre 1929.

BÉLIARD, Octave, « J.-H. Rosny aîné », *Art et Médecine*, février 1934.

Dossier « Hommage à J.-H. Rosny aîné », *Mercure de France*, 15 février 1936.

## 7. Théories et manifestes littéraires, journaux, documents, recensions

[s.n]<sup>1002</sup>, « Avant-propos à l'édition originale », in Régis Messac, *Quinzinzinzili*, Bordeaux, L'Arbre Vengeur, 2007 [1935].

BARBEY D'AUREVILLY, Jules, « À rebours », *Le Constitutionnel*, 29 juillet 1884.

BAUDELAIRE, Charles, « Lettre à Arsène Houssaye », Paris, Cl. Pichois, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1973.

GERNSBACK, Hugo, « A new sort of magazine », *Amazing Stories*, n°1, avril 1926.

GERNSBACK, Hugo, « Science Wonder Stories », *Science Wonder Stories*, n°1, juin 1929.

GONCOURT (de) Edmond & Jules, « Préface », *Germinie Lacerteux*, Charpentier, 1889.

GONCOURT (de) Edmond & Jules, *Journal. Mémoires de la vie littéraires. III – 1887-1896*, Robert Laffont, « Bouquins », 1989.

GOURMONT (de), Rémy, *Petites revues, essai de bibliographie*, Librairie du Mercure de France, Paris, 1900.

HURET, Jules, « Avant-propos », *Enquête sur l'évolution littéraire*, Bibliothèque Charpentier, 1891.

---

<sup>1002</sup> Probablement MESSAC, Régis.



- COPEAU, Jacques, « Les romans – *Le Docteur Lerne, sous-dieu ; Le Péril bleu*, par Maurice Renard », *La Nouvelle Revue française*, n° 41, mai 1912, p. 871-880.
- FRANCE, Anatole, « Octave Feuillet », in *La vie littéraire*, troisième série, 1921.
- KAHN, Gustave, « Chronique de la littérature et de l'art. À M. Brunetière », *La Revue Indépendante*, décembre 1888.
- GOURMONT (de), Rémy, « Les Livres », *Mercure de France*, mars 1890.
- HURET, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Bibliothèque Charpentier, 1891.
- HUYSMANS, Joris-Karl, « Émile Zola et l'Assommoir », *L'Actualité, Bruxelles*, 1877.
- HUYSMANS, Joris-Karl, « Préface », *À rebours*, George Crès, 1922.
- JARRY, Alfred, « De quelques romans scientifiques », *La Plume*, n°347-348, octobre 1903.
- LEBLOND, Marius-Ary, « Le roman et la science », *Revue universelle*, 15 septembre 1902.
- LOVECRAFT, Howard Phillips, "Supernatural Horror in Literature", *The Recluse*, n°1, août 1927.
- MARINETTI, Filippo Tommaso, « Nous renions nos maîtres les symbolistes, derniers amants de la lune », *Revue d'Europe et d'Amérique*, dossier « Symbolisme et Futurisme », XIVe année, 1er octobre 1911, Paris.
- MAUCLAIR, Camille, « La question morale dans le roman », dans *La Revue* du 15 février 1902.
- MAUPASSANT (de), Guy, « Le Roman », *Pierre et Jean*, Paris, Ollendorf, 1888.
- PILOTIN, Michel, « Romans de l'âge atomique », *Les Nouvelles littéraires*, janvier 1951.
- QUENEAU, Raymond, « Un nouveau genre littéraire : les science-fictions », *Revue Critique* n°46, Paris, mars 1951.
- RENAN, Ernest, *Vie de Jésus*, Calmann Lévy, 1863.
- RENARD, Jules, *Journal, 1887-1910*, Bibliothèque de la Pléiade, 1960.

RENARD, Maurice, « Depuis Sindbad », *L'Ami du Livre*, 15 juin 1923.

RENARD, Maurice, « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », *Le Spectateur*, t. I, no 6, octobre 1909, p. 245-261.

RENARD, Maurice, « Le roman d'hypothèse », *A.B.C.*, no 48, décembre 1928, p. 345-346.

ZOLA, Émile, « Préface », *Thérèse Raquin* [1867], 2e éd., Paris, Librairie internationale,

ZOLA, Émile, *Le Roman Expérimental*, Charpentier, Paris, 1902 [1880].

## 8. Essais et articles d'autres disciplines scientifiques

BONNICHON, Philippe & GÉNY, Pierre, *Présences françaises outre-mer XVIe : XXIe siècles*, Karthala, 2012.

DEBARBIEUX, B., « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique ». *L'Espace géographique*, n° 2, 1995.

DESROCHERS, Jean-Philippe, « Le western crépusculaire : réfléchir le genre », *Séquences*, n°269, novembre-décembre 2010.

DEVEAU, Jean-Michel, « Introduction. L'Afrique, berceau de l'humanité », dans *L'Afrique atlantique. Des origines au siècle d'or (XVIIe siècle)*, sous la direction de DEVEAU Jean-Michel. Paris, Karthala, « Hommes et sociétés », 2021, p. 7-23.

DUBOIS, Félix, *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, Librairie Flammarion, 1897.

DUBOSC, Emmanuel, *Aventure, idéologie et représentation du monde indien chez Gustave Aimard*, Mémoire pour l'obtention de la maîtrise de Lettres Modernes, sous la direction de M.

Gérard Gengembre, Université de Caen. En ligne :

<https://www.bmlisieux.com/inédits/aimard01.htm>

- ESNAULT-PELTERIE, Robert, *L'Exploration par fusées de la très haute atmosphère et la possibilité des voyages interplanétaires*, Bulletin de la Société Astronomique de France, mars 1928.
- GREEF (de), Guillaume, *Le transformisme social : essai sur le progrès et le regrès des sociétés*, Alcan, 1895.
- LANGE André & SOUDART, Émile-Arthur, *Traité de Cryptographie*, Paris, Librairie Felix Alcan, 1925.
- LERICHE, Frédéric, « Chapitre 2. L'Ouest et l'identité américaine », *Les Etats-Unis. Géographie d'une grande puissance*, sous la direction de Leriche Frédéric. Armand Colin, 2016.
- LEUTRAT, Jean-Louis & LIANDRAT-GUIGUES, Suzanne, « Le « crépusculaire » », dossier « Western crépusculaire », *Hors Champ*, en ligne, 2010 : <https://horschamp.qc.ca/article/le-crpusculaire/>.
- MÜLLER, Didier, *Ars Cryptographica* [en ligne], « La cryptographie dans l'art et la littérature », 2021. URL = <https://www.apprendre-en-ligne.net/crypto/litterature/index.html>.
- MÜLLER, Didier, *Les codes secrets décryptés* (3e éd.), Nymphomath Editions, 2018.
- SURUN, Isabelle, « La découverte de Tombouctou : déconstruction et reconstruction d'un mythe géographique », *L'Espace géographique*, vol. 31, no. 2, 2002, p. 131-144. DOI : <https://doi-org.ezproxy.normandie-univ.fr/10.3917/eg.312.0131>
- TURNER, Frederick Jackson, *The Significance of the Frontier in American History and other essays*, Yale University Press, 1999 [1893].
- VALBERT, G., « Le voyage de M. Félix Dubois à Tombouctou », *Revue des Deux Mondes*, vol. 139, janvier 1897.

WILSON, James, *La terre pleurera, une histoire de l'Amérique indienne*, Albin Michel, coll. Terre Indienne, 2002.

## 9. Fonds d'archives, documents et périodiques consultés

GONCOURT (de), Edmond de Goncourt, « Testament D », 4 Z, XIII, *Fonds Goncourt*, Archives Municipales de Nancy.

POINCARÉ, Raymond, *Plaidoirie de Maître Poincaré, avocat de MM. Alphonse Daudet et Léon Hennique*, A. Chevalier-Marescq et Cie Éditeurs, Paris, 1897.

Archives Municipales de Nancy, 4 Z, *Fonds Gustave Geffroy*, *Fonds de l'Académie Goncourt*.

Médiathèque de Bayeux « Les 7 lieux », *Fonds Borel-Rosny*.

## ANNEXES

ANNEXE 1 : « La Terre », *Le Figaro*, 18 août 1887. (*Le Manifeste des Cinq*)



Naguère encore, Émile Zola pouvait écrire, sans soulever de récriminations sérieuses, qu'il avait avec lui la jeunesse littéraire. Trop peu d'années s'étaient écoulées depuis l'apparition de *l'Assommoir*, depuis les fortes polémiques qui avaient consolidé les assises du Naturalisme, pour que la génération montante songeât à la révolte. Ceux-là même que lassait plus particulièrement la répétition énervante des clichés se souvenaient trop de la trouée impétueuse faite par le grand écrivain, de la déroute des romantiques.

On l'avait vu si fort, si superbement entêté, si crâne, que notre génération, malade presque tout entière de la volonté, l'avait aimé rien que pour cette force, cette persévérance, cette crânerie. Même les Pairs, même les Précurseurs, les Maîtres originaux, qui avaient préparé de longue main la bataille, prenaient patience en reconnaissance des services passés.

Cependant, dès le lendemain de *l'Assommoir*, de lourdes fautes avaient été commises. Il avait semblé aux jeunes que le Maître, après avoir donné le branle, lâchait pied, à l'exemple de ces généraux de révolution dont le ventre a des exigences que le cerveau encourage. On espérait mieux que de coucher sur le champ de bataille, on attendait la suite de l'élan, on espérait de la belle vie infusée au livre, au théâtre, bouleversant les caducités de l'art.

Lui, cependant, allait, creusant son sillon ; il allait, sans lassitude, et la jeunesse le suivait, l'accompagnait de ses bravos, de sa sympathie si douce aux plus stoïques ; il allait, et les plus vieux ou les plus sagaces fermaient dès lors les yeux, voulaient s'illusionner, ne pas voir la charrue du Maître s'embourber dans l'ordure. Certes, la surprise fut pénible de voir Zola désertier, émigrer à Médan, consacrant les efforts — légers à cette époque — qu'eût demandés un organe de lutte et d'affermissement, à des satisfactions d'un ordre infiniment moins esthétique. N'importe ! la jeunesse voulait pardonner la désertion physique de l'homme ! Mais une désertion plus terrible se manifestait déjà : la trahison de l'écrivain devant son œuvre.

Zola, en effet, parjurait chaque jour davantage son programme. Incroyablement paresseux à l'expérimentation *personnelle*, armé de documents de pacotille ramassés par des

tiers, plein d'une enflure hugolique, d'autant plus énervante qu'il prêchait âprement la simplicité, croulant dans des rabâchages et des clichés perpétuels, il déconcertait les plus enthousiastes de ses disciples.

Puis, les moins perspicaces avaient fini par s'apercevoir du ridicule de cette soi-disant « *Histoire Naturelle et Sociale d'une famille sous le Second Empire* », de la fragilité du fil héréditaire, de l'enfantillage du fameux arbre généalogique, de l'ignorance médicale et scientifique profonde du Maître.

N'importe, on se refusait, même dans l'intimité, à constater carrément les mécomptes. On avait des : « Peut-être aurait-il dû... », des « Ne trouvez-vous pas qu'un peu moins de... », toutes les timides observations de lévites déçus qui voudraient bien ne pas aller jusqu'au bout de leur désillusion. Il était dur de lâcher le drapeau ! Et les plus hardis n'allaient qu'à chuchoter qu'après tout Zola n'était pas le naturalisme et qu'on n'*inventait* pas l'étude de la vie réelle après Balzac, Stendhal, Flaubert et les Goncourt ; mais personne n'osait l'écrire, cette hérésie.

Pourtant, incoercible, l'écœurement s'élargissait, surtout devant l'exagération croissante des indécences de la terminologie malpropre des *Rougon-Macquart*. En vain, excusait-on tout par ce principe émis dans une préface de *Thérèse Raquin* :

« Je ne sais si mon roman est moral ou immoral ; j'avoue que je ne me suis jamais inquiété de le rendre plus ou moins chaste. Ce que je sais, c'est que je n'ai jamais songé à y mettre les saletés qu'y découvrent les gens moraux ; c'est que j'en ai décrit chaque scène, même les plus fiévreuses, avec la seule curiosité du savant. »

On ne demandait pas mieux que de croire, et même quelques jeunes avaient, par le besoin d'exaspérer le bourgeois, exagéré *la curiosité du savant*. Mais il devenait impossible de se payer d'arguments : la *sensation* nette, irrésistible, venait à chacun devant telle page des *Rougon*, non plus d'une brutalité de document, mais d'un violent parti-pris d'obscénité. Alors, tandis que les uns attribuaient la chose à une maladie des bas organes de l'écrivain, à des manies de moine solitaire, les autres y voulaient voir le développement *inconscient* d'une boulimie de vente, une habileté *instinctive* du romancier percevant que le gros de son succès d'éditions dépendait de ce fait que « les imbéciles achètent les *Rougon-Macquart* enchaînés, non pas tant par leur qualité littéraire, que par la réputation de pornographie que le *vox populi* y a attachée ».

Or, il est bien vrai que Zola *semble* excessivement préoccupé (et ceux d'entre nous qui l'ont entendu causer ne l'ignorent pas) de la question de vente ; mais il est notoire aussi qu'il a vécu de bonne heure à l'écart et qu'il a exagéré la continence, d'abord par nécessité, ensuite par principe. Jeune, il fut très pauvre, très timide, et la femme, qu'il n'a point connue à l'âge où l'on doit la connaître, le hante d'une vision évidemment fautive. Puis, le trouble d'équilibre qui résulte de sa maladie rénale contribue sans doute à l'inquiéter outre mesure de certaines fonctions, le pousse à grossir leur importance. Peut-être Charcot, Moreau (de Tours) et ces médecins de la Salpêtrière qui nous firent voir leurs coprolaliques pourraient-ils déterminer les symptômes de son mal... Et, à ces mobiles morbides, ne faut-il pas ajouter l'inquiétude si

fréquemment observée chez les misogynies, de même que chez les tout jeunes gens, qu'on ne nie leur compétence en matière d'amour ?...

Quoi qu'il en soit, jusqu'en ces derniers temps encore, on se montrait indulgent ; les rumeurs craintives s'apaisaient devant une promesse : *La Terre*. Volontiers espérait-on la lutte du grand littéraire avec quelque haut problème, et qu'il se résoudrait à abandonner un sol épuisé. On aimait se représenter Zola vivant parmi les paysans, amassant des documents *personnels*, intimes, analysant patiemment des tempéraments de ruraux, recommençant, enfin, le superbe travail de l'*Assommoir*. L'espoir d'un chef-d'œuvre tenait tout le monde en silence. Certes, le sujet, simple et large, promettait des révélations curieuses.

*La Terre* a paru. La déception a été profonde et douloureuse. Non seulement l'observation est superficielle, les trucs démodés, la narration commune et dépourvue de caractéristiques, mais la note ordurière est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que, par instants, on se croirait devant un recueil de scatologie : le Maître est descendu au fond de l'immondice.

Eh bien ! cela termine l'aventure. Nous répudions énergiquement cette imposture de la littérature véridique, cet effort vers la gauloiserie mixte d'un cerveau en mal de succès. Nous répudions ces bonshommes de rhétorique zoliste, ces silhouettes énormes, surhumaines et biscornues, dénuées de complication, jetées brutalement, en masses lourdes, dans des milieux aperçus au hasard des portières d'express. De cette dernière œuvre du grand cerveau qui lança l'*Assommoir* sur le monde, de cette *Terre* bâtarde, nous nous éloignons résolument, mais non sans tristesse. Il nous poigne de repousser l'homme que nous avons trop fervemment aimé.

Notre protestation est le cri de probité, le dictamen de conscience de jeunes hommes soucieux de défendre leurs œuvres – bonnes ou mauvaises – contre une assimilation possible aux aberrations du Maître. Volontiers nous eussions attendu encore, mais désormais le temps n'est plus à nous : demain il serait trop tard. Nous sommes persuadés que *la Terre* n'est pas la défaillance éphémère du grand homme, mais le reliquat de compte d'une série de chutes, l'irréparable dépravation morbide d'un chaste. Nous n'attendons pas de lendemain aux *Rougon* ; nous imaginons trop bien ce que vont être les romans sur les *Chemins de fer*, sur l'*Armée* : le fameux arbre généalogique tend ses bras d'infirmes, sans fruits désormais !

Maintenant, qu'il soit bien dit, une fois de plus que, dans cette protestation, aucune hostilité ne nous anime. Il nous aurait été doux de voir le grand homme poursuivre paisiblement sa carrière. La décadence même de son talent n'est pas le motif qui nous guide, c'est l'anomalie compromettante de cette décadence. Il est des compromissions impossibles : le titre de naturaliste, spontanément accolé à tout livre puisé dans la réalité, ne peut plus nous convenir. Nous ferions bravement face à toute persécution pour défendre une cause juste : nous refusons de participer à une dégénérescence inavouable.

C'est le malheur des hommes qui représentent une doctrine qu'il devient impossible de les épargner le jour où ils compromettent cette doctrine. Puis, que ne pourrait-on dire à Zola, qui a donné tant d'exemples de franchise même brutale ? N'a-t-il pas chanté le *struggle for life*, et le *struggle* sous sa forme niaise, incompatible avec les instincts d'une haute race,

le *struggle* autorisant les attaques violentes ? « Je suis une force », criait-il, écrasant amis et ennemis, bouchant aux survenants la brèche qu'il avait lui-même ouverte.

Pour nous, nous repoussons l'idée d'irrespect, pleins d'admiration pour le talent immense qu'a souvent déployé l'homme. Mais est-ce notre faute si la formule célèbre : « un coin de nature vu à travers un tempérament », se transforme à l'égard de Zola, en un « coin de nature vu à travers un *sensorium morbide* », et si nous avons le *devoir* de porter la hache dans ses œuvres ? Il faut que le jugement public fasse balle sur *la Terre*, et ne s'éparpille pas, en décharge de petit plomb, sur les livres sincères de demain.

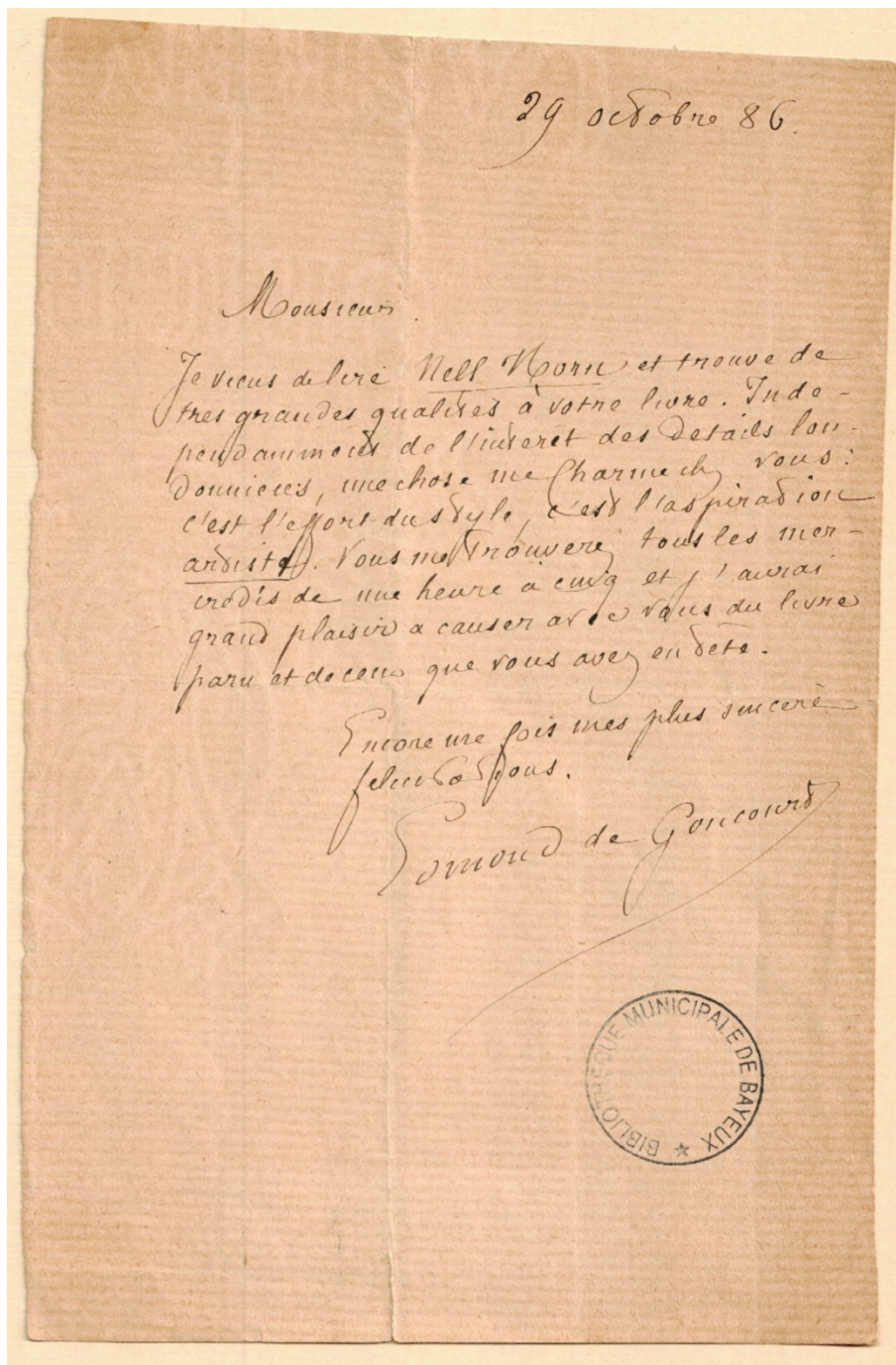
Il est nécessaire que, de toute la force de notre jeunesse laborieuse, de toute la loyauté de notre conscience artistique, nous adoptions une tenue et une dignité en face d'une littérature sans noblesse, que nous protestions au nom d'ambitions saines et viriles, au nom de notre culte, de notre amour profond, de notre suprême respect pour l'*Art*.

Paul Bonnetain, J.-H. Rosny, Lucien Descaves, Paul Margueritte, Gustave Guiches.



ANNEXE 2 : Lettres d'Edmond de Goncourt envoyées à Rosny en 1886 et 1890<sup>1003</sup>

ANNEXE 2.A. : « 29 octobre 86 »



<sup>1003</sup> Source des deux lettres : Médiathèque de Bayeux « Les 7 lieux », Fonds Borel-Rosny. D'après cliché personnel.

ANNEXE 2.B. : « 10 février 90 »

10 février 90

Mon cher Rosny,

Je vous aime et je vous estime trop pour ne pas vous dire ce que je pense de Demiti - mais vous savez que ce ne vous engage à rien.

Vous avez la pensée netto physique, la pensée scholastico-anglo-saxonne, c'est à dire pas absolument linguistique, et à cette pensée vous mettez comme vêtement une prose ardue, compliquée, embroussaillée. Et bien je vous dirai, en ma qualité de vieux jeu que dans la langue française il n'y a rien de tout cela, non pas de la clarté à la Voltaire, épargnez moi cette injure, mais de la clarté à la Malraux et à la Saint-Simon, à la Diderot, à la Chateaubriand, de la clarté qui ont les plus absurdes, les plus riches styles et même les plus compliqués. Et même ici, je voudrais presque vous persuader quelque chose des secrets des romans ou dramatiques ou tendrements ou dionysiaques et, la recherche et la tension du style dans la fabrication du décor, tout le dramatique et l'émotion de ces scènes, par la distraction de l'indépendance amène par un vocabulaire précieux ou baroque et qu'en ces endroits la langue doit être devenue toute simple, toute dépourvue


~~font de~~ de beaux mots.

Peu de dernière critique, vous avez de précieux portraits qui sont la fusion et l'amaralgame d'individualités presque aussi dissimilables que la carye et le lapin, et par cela même ne constituent pas dans votre livre des êtres personnels, ne possèdent pas possession de la cervelle intellectuelle, comme des calques de vrais vivants.

Voici bien des critiques, mais je vous trouve je vous le répète, en ami et en monsieur supérieur. Maintenant l'éloge est celui-ci : vous êtes toujours grand, vous êtes toujours élevé, et vous vous moquez à la fois un physiologiste et un psychologue tout à fait chic.

Mes amitiés avec mes très chaudes et très sincères félicitations quand même.

D. Morel de Courcoul



M. J.-H. ROSNY

M. Rosny, qui doit avoir trente-cinq ans, est l'un des jeunes écrivains qui entreprirent, il y a deux ou trois ans, de rompre un peu théâtralement avec l'école de Médan, à l'occasion « des ordures » de la *Terre*.

MM. Bonnetain, Descaves, Margueritte, Guiches et lui, signèrent, dans ce but, le fameux « manifeste des *Cinq* » qui fit un certain bruit à l'époque.

On put croire qu'il résulterait de cette rupture un nouveau groupement à tendances déterminées, mais il n'en fut rien, chacun des *Cinq* continua dans sa propre voie.

M. Rosny, par suite de cette dispersion, se contenta de parler pour son propre compte. Ses ouvrages : *Nell-Horn*, *Marc Fane*, *le Termite*, *le Bilatéral*, *les Xipéhuz*, et, tout dernièrement, *Daniel Valgraive*, l'ont classé parmi les talents les plus larges en même temps que les plus subtils de la jeune génération.

— J'ai été très surpris, me dit-il, de voir « le père Zola » vous tenir ses discours ! C'est qu'il entre là dans un ordre d'idées nouveau pour lui ! Jamais il n'avait eu cette largeur d'esprit ! Et je me suis aperçu qu'il était très tenté de lectures dans ces dernières années... surtout dans le sens de ceux qui l'inquiètent le plus... Il a toujours très bien profité de ses lectures, d'ailleurs. C'est une justice que je lui rends, d'autant plus volontiers qu'en somme il parle comme je parle depuis deux ans dans la *Revue indépendante*.

Il était, en effet, évident depuis longtemps pour moi que la fin du naturalisme était proche, qu'elle s'imposait par excès de matérialisme triomphant, par excès d'inclairvoyance et d'incompréhension de notre époque ; il était tombé à la pire des chinoiseries ; c'était l'application médiocre d'une théorie étroite et mesquine, de l'*école*. Je dis de l'*école*, car il ne faut pas rendre responsables de ce résultat les figures du naturalisme, mais bien ceux qui ont constitué l'*école*. Il faut bien distinguer entre les *créateurs* du réalisme, et ceux qui les ont suivis.

Les premiers naturalistes furent des êtres nécessaires, ils furent les apporteurs de choses nouvelles, bien plus que leurs rivaux les idéalistes ; car M. Renan, par exemple, malgré sa facilité à manier les idées générales, ne m'apparaît pas comme un esprit créateur, au contraire de Flaubert et des Goncourt qui n'ont pas cette aptitude, mais qui surent apporter à la littérature les éléments féconds qui lui manquaient.

Quant à Zola, son rôle dans le naturalisme a été de deuxième ordre ; il n'a pas été un *créateur*, mais avant tout l'homme politique de la bande, l'homme qui mit en œuvre, non sans habileté, du reste, et non sans puissance, les éléments d'art que Balzac, Flaubert et Goncourt lui ont fournis. Il vous a dit qu'il ferait peut-être l'*autre chose* qui est à faire pour remplacer le naturalisme. Eh bien ! ce sera tant pis, car il la fera mal, et gâchera et compromettra la besogne à laquelle d'autres pourvoieraient beaucoup mieux...

---

<sup>1004</sup> Jules Huret, « M. J.-H. Rosny », *Enquête sur l'évolution littéraire*, Bibliothèque Charpentier, 1891, p. 233.

Pour Daudet, on ne peut le rendre responsable d'aucune des étroites théoriques du naturalisme, vu qu'il n'a jamais admis une doctrine unique en art ; aussi a-t-il une vision très tolérante et très indulgente des êtres : c'est un créateur de types.

— Quelle est, selon vous, l'*autre chose* ?

— L'*autre chose* c'est une littérature plus complexe, plus haute... c'est une marche vers l'élargissement de l'esprit humain, par la compréhension plus profonde, plus analytique et plus juste de l'univers *tout entier* et des plus humbles individus, acquise par la science et par la philosophie des temps modernes. La vérité n'est pas dans les extrêmes, et les psychologues sont tout aussi incomplets que leurs rivaux ; leur conception de l'âme est également étroite.

Cette vision étriquée de la vie les a menés tout droit au pessimisme.

L'*autre chose* sera donc aussi une réaction contre le pessimisme qui résulte surtout de l'incompréhension des éléments constitutifs de son époque et de l'époque elle-même.

Un homme pénétré de la philosophie de son siècle en portera, dans ses moindres actes, un reflet ; un homme qui aura reçu l'éducation classique traditionnelle ne verra pas, ne sentira pas de la même façon qu'un autre dont l'éducation philosophique et scientifique sera complète : le baiser de l'amant procurera à l'un la sensation de l'espace dont il a la notion, chez l'autre il se résoudra peut-être en un simple afflux sanguin. Il est très évident que les Grecs de Périclès, par exemple, dans les moindres actes de leur existence, subissaient l'influence esthétique de leur siècle, et il est évident aussi que le sens du beau n'est pas la caractéristique de la moyenne de la bourgeoisie moderne. L'évolution sociale, le progrès matériel ont créé d'autres visions, ont suscité d'autres émotions chez les êtres ; les émotions des uns ne sont pas les émotions des autres, et, pour pouvoir les comprendre toutes et les traduire, l'écrivain d'à-présent doit avoir la *compréhension* (je ne le répète pas trop) historique, scientifique, industrielle, pérégrinatrice de l'époque à laquelle nous vivons.

L'*autre chose*, ce sera aussi une réaction contre la morale évangélique rapportée par les Slaves, c'est-à-dire contre le reniement de la civilisation et du progrès au bénéfice des idées de renoncement.

Mais il faudra deux ou trois générations peut-être pour faire triompher cette formule, et les artistes qui l'auront comprise et appliquée devront se résigner à être sacrifiés à leurs successeurs.

Retenez que je ne veux pas dire qu'à côté de cet art, il ne puisse vivre et s'épanouir une littérature très noble et très belle, toute différente de l'autre, une littérature idéaliste qui sera le fruit de l'éducation classique, et qui satisfera certaines catégories d'esprit. Plusieurs arts dissemblables peuvent fort bien vivre côte-à-côte, et l'admettre c'est encore comprendre la variété des cerveaux modernes.

— Que faites-vous des symbolistes ?

— Ils n'ont, jusqu'à présent, rien sorti de nouveau que je sache sur la théorie même du symbolisme. La plupart d'entre eux ne me paraissent pas y voir autre chose qu'un nouveau

stock de métaphores à mettre en circulation... Y a-t-il seulement, dans toute cette école, deux personnalités réellement convaincues de quelque chose ? Verlaine, et Mallarmé, peut-être ?

Quant à Anatole France, qui les a lancés, c'est une haute intelligence dont j'admire l'art ; il ne cesse pas d'être le père immédiat du bon scepticisme, du scepticisme charitable... Et Barrès, son talent est très joli, je le lis avec un vrai plaisir, mais il n'a pas encore démontré qu'il se prend au sérieux comme homme, pas plus qu'il croit qu'il puisse même y avoir quelque chose de, sérieux dans une conviction quelconque. De Bourget j'ai déjà dit dans la *Revue indépendante* ce que je voulais en dire ; il serait trop long d'y insister.

— Le rénovateur, le voyez-vous ? demandai-je à M. Rosny.

— Personne ne l'annonce, me répondit-il ; mais cela n'est pas trop étonnant. Les littérateurs tendent depuis pas mal d'années à se constituer en pouvoir politique ; il y a des groupes, des sous-groupes, des centres, des gauches et des droites littéraires ; et on finit, pour devenir un pouvoir effectif, par éprouver le besoin de s'entendre au moins sur un point, et on tombe d'accord, un beau jour, pour instaurer cet aphorisme : « Moréas est encore le régime qui nous divise le moins. » Ce jour-là, on s'applaudit d'avoir trouvé son Carnot. Aussi, qu'arrive-t-il ? Que les petites revues, les revues de Jeunes, au lieu d'être des revues de combat, deviennent le refuge des clans, et que ce sont les grands périodiques qui signalent Mæterlinck, en Premier-Paris, alors que les petites revues lui consacraient obscurément trois lignes jusque-là... Voulez-vous que nous nous arrêtions ici ?

ANNEXE 4 : Sélections de chroniques du « Tréteau des Lettres », par J.-H. Rosny aîné, publiées dans *Comoedia*.

ANNEXE 4.A : « Le Tréteau des Lettres – De l'originalité en littérature », *Comoedia*, 10 février 1920.



Avec le temps, l'imitation est devenue un tares, ce dont il convient au reste de se féliciter, pourvu qu'on n'exagère point : car nous voyons de ci de là paraître des écrivains sans originalité qui sont tout de même des écrivains considérables.

En général, il convient de préférer les créateurs, ne fût-ce que pour opposer une digue à la pullulation de l'*ersatz* : on sait que j'entends par là cette masse effarante d'hommes qui écrivent bien, placent convenablement leurs épithètes, ont du goût, sont intelligents ou fins, mais n'ont absolument rien à dire. C'est une des plaies du pays : avec les orateurs creux, ils nous accablent sous un pitoyable verbalisme. Leur intérêt est de nier l'originalité, de faire ressortir, non pas les différences, mais les ressemblances des œuvres.

A les en croire, l'originalité serait un mythe, l'invention une fable... Et comme il est toujours facile, en généralisant à outrance, ou en tronquant les textes, de trouver des analogies, ils arrivent à dépouiller de leur personnalité les créateurs les plus authentiques...

En fait, l'originalité existe, souvent avec un tel éclat qu'on la reconnaît d'emblée, Robison Crusô n'a pas de précurseur valable. Walter Scott crée un roman historique qui inspirera des centaines d'imitateurs. *Les Liaisons dangereuses* décèlent une psychologie nouvelle, *Le Rouge et le Noir* en décèlent une autre, plus vaste et plus féconde. Nous n'avons pas connu de sauvages en littérature avant les ouvrages de Fenimore Cooper : les sauvages de Chateaubriand pourraient être des gentilhommes bretons ou des sénateurs romains.

Balzac est le père d'une société : ses livres, où pourtant éclatent tant de réminiscences et qui sont le plus souvent mal rédigés, comportent une originalité grandiose. Les types de Dickens sont extraordinaires et ses visions uniques. Par l'accent, par l'invention, par les traits

psychiques, Eugène Sue se différencie de tous ses précurseurs.

Cervantes, non seulement dans *Don Quichotte* mais aussi dans ses *Contes exemplaires*, se détache en vigueur sur la belle pléiade des écrivains espagnols de son siècle. Par la forme, par je ne sais quelle splendeur crépusculaire et hagarde, par l'art unique de grouper les mots, Victor Hugo est incomparable. Pourtant, il est extraordinairement sensible aux influences : dans *Notre-Dame de Paris*, il descend de Walter Scott ; dans *Les Misérables*, partout apparaît le spectre d'Eugène Sue.

Ce même Eugène Sue est un innovateur, quand il conçoit *Les Mystères de Paris*, dont le style est d'une horrible platitude. Même, Dumas et Maquet introduisent une vèrve française, bien personnelle, dans les *Trois Mousquetaires* qui, pour l'ensemble, ressortissent à Scott. Virgny se distingue nettement de ses contemporains.

Dans *Madame Bovary*, dans *L'Education sentimentale*, Flaubert découvre le Bovarysme, élément essentiel de la psychologie humaine. Les Goncourt font des trouvailles incessantes. Baudelaire est sans contredit un poète créateur ; Verlaine aussi et l'adolescent Rimbaud un type unique dans les littératures. L'ironie de Villiers de l'Isle-Adam lui est particulière.

L'accent de Rudyard Kipling est extraordinaire. Le Wells de *La Guerre des Mondes* et de *L'Île du docteur Moreau* est un inventeur. Tolstoï, qui doit tant aux littératures française et anglaise, dégage une personnalité puissante, et nous révèle une psychologie autonome ; de même l'intense et subtil Dostoïewsky, le fantasque Gorki. Walt Whitman rénove la poésie.

Je ne citerai aucun de mes compagnons de chaîne, dans la crainte de contrister quelques amis.

Je m'arrête d'ailleurs, sans chercher à faire une nomenclature complète, ce qui serait fas-

tieux. Des noms capitaux ont été omis, tels Rabelais, Diderot, Ibsen, Nietzsche, etc, etc.

\* \*

Au total, l'originalité, le pouvoir créateur, l'invention, la découverte, existent parmi les littérateurs comme parmi les savants, mais si déjà, en science, où l'on se trouve devant des faits précis, il n'est pas facile de dresser le palmarès, à cause des télescopes intellectuels, combien cela est plus pénible en art !

On y arrive pourtant, de façon approximative, pourvu qu'on ait de la patience, de la sincérité et aussi le flair naturel joint au flair acquis. Malheureusement les gens qui ont le sens de l'originalité n'abondent point, et l'on voit chaque jour des écrivains publier à ce propos des insanités comparables à celles dont se moque La Fouchardière dans son article sur le plagiat.

L'homme est un animal créateur, en tous sens. Pour franchir la distance qui sépare la musique antique de la musique moderne, la science grecque de la science préhistorique ou la science moderne de la science grecque, il a fallu des inventions et des découvertes intéressantes. Il n'en a pas moins fallu en peinture et en littérature. Ne parlons pas de progrès ; c'est un mot dangereux, ne parlons que de transformations.

L'effort humain est à la fois déplorable et admirable depuis les origines. C'est un perpétuel renouveau. Sans cesse nous métamorphosons la surface de la terre et notre propre mentalité. Et toujours nous voyons jaillir de la masse anonyme des individus géniaux. C'est notre sort. L'originalité est à la base de l'évolution humaine ; comment ne pourrait-elle ne pas être éclatante dans l'art le plus humain qui existe, celui où domine notre faculté suprême : l'imagination ?

Quant à l'imitation, elle est énorme chez la plupart des écrivains, sous des formes diverses : le plagiat, le démarquage, l'adaptation, etc.

Le plagiaire est rarement récompensé. C'est un maladroit. Le démarqueur recueille plus souvent une renommée frauduleuse. L'adaptateur, lui, quand il est d'envergure, fait communément fortune et jouit d'une célébrité supérieure à celle des créateurs qu'il a mis à la portée du public. Au reste, l'adaptateur peut être un homme de grand mérite.

J.-H. ROSNY, aîné.  
de l'Académie Goncourt.

\* \*

P. S. — Binet-Valmer me permettra-t-il de signaler ici le beau livre de Gustave Geffroy sur Clemenceau ? Je n'en ferai pas la critique. Je me bornerai à dire que tous ceux qui veulent avoir des renseignements précis sur le Tigre doivent lire ce livre. Nul mieux que Geffroy ne connaît Clemenceau. L'amitié de ces deux hommes remonte à quarante ans. Le Clemenceau de Geffroy est d'une vie intense, d'un intérêt captivant, d'un style charmant et plein de la plus fine psychologie... (*Georges Clemenceau*, par G. Geffroy, Librairie Larousse.)

Je signale aussi *La Lombardie au temps de Bonaparte* (Crès, édit.), dû à la plume alerte, vivante et précise de Jehan d'Ivray. Ce livre révèle des événements inconnus, nous montre des aspects nouveaux de l'inépuisable Napoléon et des traits exquis de la bonne Joséphine. C'est amusant comme un roman et d'une exactitude parfaite.

Je m'arrête, cher Binet-Valmer — la suite vous incombe — et je ne récidiverai point.

M. Moussé ouvre une enquête, à laquelle je m'intéresse beaucoup. Voici la question qu'il pose aux gens de lettres : « Etes-vous partisan de la création d'une Académie des Lettres, l'Académie française étant, elle, l'Académie des Académies ? »

Répondre à M. Gaston Moussé, 3, rue du Marché-des-Patriarches (5<sup>e</sup>).

Les réponses paraîtront dans l'*Anthologie Critique*.

ANNEXE 4.B : « Le Tréteau des Lettres – Les Hommes de lettres et les impôts »,  
*Comoedia*, 11 mai 1920.

## Le Tréteau des Lettres

### Les Hommes de lettres et les impôts

Beaucoup d'hommes de lettres n'entendent rien aux impôts ; l'impôt sur le revenu surtout leur semble étrangement amer. Il y a trois ans, je demandais à un écrivain de mes amis :

— Avez-vous déclaré vos revenus ?

— Des revenus ! exclama-t-il, étonné. Mais je n'ai pas de revenus !

J'eus quelque peine à lui faire entendre que l'on dénommait revenus, non seulement les produits de valeurs mobilières ou immobilières, mais encore les salaires, les appointements et les droits d'auteur.

Il n'en revenait pas.

Mon ami H... voit l'affaire sous un autre jour :

— Comment ! exclame-t-il... on ose nous réclamer le même pourcentage qu'aux autres citoyens, quand le prix de notre travail est resté stationnaire. Un zingueur reçoit quatre fois ce qu'il recevait avant la guerre... un fonctionnaire deux ou trois fois ; le peintre vend ses tableaux plus cher ; le médecin majore le prix de ses visites... Et nous, vous le savez bien, on nous paye comme avant la guerre... A peine si les malins ont obtenu quelque infinitésimale augmentation !

— Le papier... la main-d'œuvre !

— Je le sais bien, parbleu... Les éditeurs

et les directeurs de journaux ne sont pas à la noce... Mais en fin de compte, c'est nous qui sommes au fond de la marmite !

— Voyons, H..., vous gagnez bien votre vie.

— Parlons-en ! J'ai cinquante-cinq ans... Un nom honorable et connu. Le lecteur aime assez mes chroniques et mes nouvelles... Mais, pour vivre moins bien qu'en 1913, je dois travailler trois fois autant. Pas pour nous la journée de huit heures !... Là-dessus l'impôt rogne encore... L'an prochain, il rognera le prix de mon assurance... la tranquillité de ma vieillesse... C'est infect !

— Mais fatal, cher H... On ne peut pas plus nous éviter l'impôt qu'on n'a pu éviter les souffrances et la mort à nos soldats...

— Oui... sans doute... Mais nous mériterions des ménagements. D'autant plus que la vie d'un écrivain est déjà surchargée d'impôts !... Il nous faut d'abord un bureau bibliothèque... Pas moyen de travailler autrement... Il faut chauffer ce local en hiver — un littérateur qui a froid est un homme mort — il faut pourvoir à son entretien et aussi à l'entretien du salon et de l'antichambre... Car enfin un homme de lettres reçoit beaucoup de visites — nécessaires. Il y a la correspondance, l'inévitable correspondance. Pour des

une douzaine de lettres par jour, c'est un minimum. Ça n'a l'air de rien, et ça fait 3 francs de timbres, un franc de papier ! Les pneumatiques, le téléphone, les envois de paquets, enflent encore ce petit budget... Il faut y ajouter le papier de copie. Ma chienne de vie me contraint à emplir pour le moins dix grandes pages et à en gâcher trois ou quatre. C'est encore vingt sous... Il faut que j'achète certains livres — oh ! pas des romans ! — que je me procure des documents. Et le transport ? J'habite le XVI<sup>e</sup>. Mon temps est précieux... de plus en plus précieux... puisque j'écris de plus en plus ! Six ou sept francs de taxi sont volatilisés en un clin d'œil... et je néglige les autobus et les métros... J'ai des frais de dactylo, parfois de sténographie, des travaux de secrétaire... Il y a les cotisations, les souscriptions, certains déplacements, hors Paris, pour affaires...

— De tout cela, le fisc vous tient compte ! Il vous permet de déduire les dépenses faites pour réaliser et conserver le revenu.

— Le fisc est bien bon ! Tient-il compte aussi des réceptions ? Nous recevons l'hiver, modestement : des thés, quelques diners... Je ne parle bien entendu que des thés et des diners « professionnels ». Inutile de dire que ce sont de simples corvées, — mais utiles.

— Ici, je crois bien que le fisc reste neutre !

— Vous avouerez pourtant que cela peut avoir une importance considérable... pour réaliser et accroître le revenu ! Enfin ! passons... Le vrai est que notre profession est une profession coûteuse, comme celle du peintre, d'ailleurs... Le budget fourmille de dépenses obligatoires, qui ne

Dans une société idéale, on n'imposerait pas les travaux de l'esprit !

— Ce n'est pas vers une société idéale que nous marchons ! Nous avons à rattraper d'abord le temps perdu à tuer les hommes et à gaspiller les richesses... En attendant, payons nos impôts...

— Et crevons à la peine !

#### LE TRAVAIL MANUEL ET LES ECRIVAINS

Je continue à recevoir des lettres de poètes et de prosateurs qui « cherchent un emploi ». Ces pauvres gens ont tous le même idéal : exercer, en attendant qu'ils deviennent glorieux, une profession qui se rattache aux lettres. Celui-ci rêve d'être le secrétaire d'un homme célèbre, celui-là de se réfugier dans une librairie, une revue, un journal.

Les plus naïfs demandent « une place de chroniqueur », « dans un grand journal, de préférence ». Hélas ! l'homme et la femme de lettres pullulent. Ils sont dix mille, ils sont cent mille, destinés aux ténèbres du dehors et aux grincements de dents. Je ne vois qu'une solution qui, je le crains, a peu de chance d'être adoptée : il faudrait que les aspirants littéraires exerçassent une profession manuelle. Les autres professions sont encombrées ou malsaines.

On me dira : « Après huit heures de travail, il est impossible d'écrire. » Ce n'est pas sûr. Beaucoup d'hommes ont su mener de front les devoirs d'une carrière et une tâche artistique. Pour les gens doués d'un talent restreint — et c'est le grand nombre — il vaut mieux subir quelque contrainte, propre à empêcher la sur-



part des professionnels s'épuisent en efforts multiples et même nuisibles... Il serait donc préférable qu'ils s'attachassent à quelque autre tâche qu'à la tâche littéraire. Je rêve une combinaison spéciale que les progrès du syndicalisme rendront de plus en plus pratique. Je veux parler de la demi-journée. Avec les hauts salaires, un jeune homme modeste, dont le luxe serait d'ordre intellectuel, pourrait vivre avec le produit de quatre à cinq heures de travail.

Tant à la ville qu'à la campagne, on organiserait des ateliers et des chantiers, avec des équipes mixtes, des équipes de remplacement ou de renforcement; ainsi sauverait-on, peut-être, cette misérable population d'intellectuels qui, aujourd'hui, mène une si lamentable existence...

Pourquoi tant de gens ont-ils peur du travail manuel? J'en parlais l'autre jour, avec Aurel, qui venait de prononcer à ce propos, devant un auditoire intelligent, de fortes et hautes paroles. Je lui disais que je trouve un réel plaisir à « vaincre une serrure qui renâcle, à réparer une porte, une fenêtre, à consolider une armoire ou une chaise. Même, jadis, je me suis beaucoup amusé à faire le ressemelage de mes bottines. Surtout, j'ai gardé un souvenir ravi d'un jardin que je cultivais à Londres, au temps où je m'entraînais « à la vie du Far-West ».

Dans ce jardin, inculte et pierreux, j'ai réussi à faire pousser des fleurs et des légumes. J'observais passionnément les mœurs des insectes... Mes livres sont pleins d'impressions que j'ai éprouvées à cette époque! Vraiment, chaque poète, chaque romancier devrait avoir cultivé quelques jardins et quelques champs: il goûterait des sensations neuves et fraîches!

Un lecteur éloquent m'écrit pour réclamer un « grand théâtre populaire ». Il croit que le peuple est perverti par les mauvais théâtres et que, si on lui donnait des pièces belles, nobles, généreuses et sensées, on enrayerait le mysticisme bolcheviste! Cher lecteur, j'ai perdu à cet égard toute espèce d'illusion: le théâtre n'a guère d'influence sérieuse sur les mœurs; ce sont les mœurs qui ont de l'influence sur le théâtre.

Au surplus, il y a des théâtres de quartier, quelques-uns fort bien organisés, et au fond, tous les théâtres sont populaires, en ce sens que le peuple les fréquente assidument... Il suffirait que le peuple sût qu'on lui destine particulièrement un théâtre pour qu'il n'y mit guère les pieds: aller au Théâtre Populaire serait la « corvée de théâtre » comme disaient les poilus pour certaines représentations ennuyées.

Le peuple veut le même théâtre que les bourgeois, de même que les midinettes veulent des bas de soie... Alors, c'est tout le théâtre qu'il faudrait réformer... Eloquent lecteur, il y a des siècles qu'on le demande et qu'on ne l'obtient pas.

J.-H. ROSNY, aîné.  
de l'Académie Goncourt.

P. S. — Je demande aux lecteurs de *Comœdia* de se rendre, demain mercredi, à 4 heures, rue Récamier, 3, pour assister au Festival de Jules Hoche. Jules Hoche, écrivain de grande envergure et chroniqueur exquis, a organisé là-bas une fête charmante, à laquelle participeront maints artistes de nos théâtres: où Jules Hoche lui-même révélera son talent de musicien improvisateur.

ANNEXE 4.C : « Le Tréteau des Lettres – Des précurseurs littéraires », *Comoedia*,  
22 juin 1920.

**LE TRÉTEAU DES LETTRES**

**Les affiches et les pièces de théâtre licencieuses**

M. de Lamarzelle, sénateur, s'est véhémentement indigné, l'autre jour, contre la licence actuelle des affiches et des représentations théâtrales. Son indignation fut partagée par d'autres sénateurs et même par M. Steeg. Une fois de plus, on réclama des mesures exceptionnelles, une fois de plus le ministre déclara qu'il n'était pas suffisamment « armé ». Sur quoi il fut question de promulguer des lois nouvelles contre les spectacles et les écrits licencieux.

C'est ici un feu ultra-connu et qui montre bien l'incurable naïveté des hommes. Il se trouvera, jusqu'à la fin des temps, de graves personnages persuadés que la morale peut être défendue efficacement à l'aide de sanctions pénales.

Les lois actuelles sont suffisantes et plus que suffisantes, pour persécuter les hommes de lettres. Si elles étaient rigoureusement appliquées, des centaines de chefs-d'œuvre disparaîtraient de la circulation. Avec un peu de bonne volonté, les magistrats peuvent découvrir les pires attentats à la morale, dans les écrits des ancêtres comme des contemporains. Racine a dépeint avec prédilection la passion incestueuse de Phèdre; Molière s'est moqué des cocus avec une indécence sans pareille. Rabelais est joyeusement immoral chaque fois que ça lui chante. Les auteurs du dix-huitième siècle produisirent assez de livres pervers pour réduire au désespoir les âmes vertueuses. Le dix-neuvième siècle n'a rien à envier au dix-huitième. Que de chefs-d'œuvre il faudrait brûler pour satisfaire les émules de feu Béranger! Que de personnages chargés d'honneurs eussent été déshonorés si l'on avait obéi à certaines voix candides et féroces! N'a-t-on pas jugé Baudelaire, Flaubert, les Goncourt?

Nous ne sommes pas un peuple chaste, mais nous ne sommes pas plus vicieux que nos voisins. Seulement, nous sommes enclins à parler librement et un peu vivement des choses de l'amour physique, ce qu'exprime le mot « gauloiserie », mot qui rattache notre inclination aux origines mêmes de la race. Les fabliaux du moyen âge, où déjà l'on raille immodérément le coquage, montrent à quel point le mal, si c'est un mal, est ancien. Pour changer cela, il faudrait changer le fond même de la race: c'est folie de seulement y songer!

Aussi, lorsqu'on nous menace d'une vague de répression, convient-il de protester: chaque fois qu'on déclame la vindicte publique, on ne réussit qu'à atteindre quelques bours émissaires: ils n'étaient pas plus ni moins coupables que d'autres. Et les campagnes acharnées des démagogues n'aboutissent exactement à rien du tout!

\*\*\*

Ceci dit, j'approuve pleinement qu'on arrache de nos murailles les affiches impudiques et qu'on confisque les images obscènes étalées aux yeux du public. Ici l'action est directe. Elle ressemble trop à ce que serait une gesticulation indécente ou lubrique, en pleine rue. Les regards de nos femmes, de nos filles, de nos enfants sont brutalement « assaillis ». Le sale simulacre leur est imposé.

A tous les points de vue, la lacération des affiches offre de grands avantages. D'abord, elle permet une action rapide; ensuite, elle suffit pleinement à intimider les mercantis, frappés à l'endroit le plus sensible: la bourse; enfin, elle évite l'action judiciaire qu'il est extrêmement dangereux de mettre en branle.

Il faut aussi peu que possible déshonorer les citoyens. Ceux qui composent les affiches immorales comme ceux qui s'en servent ne sont pas nécessairement de malhonnêtes gens: parmi les artistes, de très braves garçons ne voient aucun mal dans la gaudriole, fût-elle fort épicée. Sur les questions sexuelles, les opinions sont extrêmement divergentes. Pour tels mystiques, la plus simple volupté est déjà suspecte, une légère infraction au sixième commandement est un crime abominable. Ce « péché » semble aussi naturel à d'autres esprits que la consommation d'une choucroute ou d'un boeuf à la mode. On reconnaîtra qu'il est bien difficile de mettre d'accord, par la vertu d'un texte de loi, des mentalités aussi différentes!

\*\*\*

Donc, qu'on lacère les affiches et, pour le demeurant, qu'on nous laisse tranquilles. La licence actuelle de certains théâtrales n'est à coup sûr pas louable, mais comme le disait justement Clément Vautel, ce n'est pas le théâtre qui crée la licence, c'est le public qui la recherche. Si le public se montrait moins friand de gaillardises, les directeurs de théâtre ne s'amuseraient pas à les lui prodiguer: c'est une affaire de caisse! Personne n'est forcé d'aller voir une pièce bien sûr, et je suis bien sûr que ces pièces ne corrompent que des individus corrompus. J'ai toujours vu que le vice se répandait sous le manteau, par la propagande orale. Presque toujours l'enfant, l'adolescent, l'adulte vicieux m'ont paru tels par nature ou à la suite de fréquentations: la lecture ou le théâtre n'ont qu'une influence légère.

Dans nos campagnes, il y a des populations relativement chastes, il en est d'autres qui pêchent abondamment. Ce n'est pas la lecture qui est cause de leurs mœurs: les rustres paillassards ne lisent pas plus de mauvais livres que les campagnards approximativement vertueux. Et lorsque les livres ou les spectacles ont quelque action secondaire, une œuvre purement sentimentale se révèle aussi dangereuse qu'une œuvre lascive. Je me souviens d'un bel article de Geoffroy, écrit vers 1888, à propos des excès naturalistes: l'écrivain affirmait que les romans à la Feuillet produisaient plus de ravages dans les cerveaux féminins que ceux de Zola ou de Maupassant: je crois qu'il avait raison. Donc, pas de répression aveugle, pas d'intervention judiciaire: des règlements de police peuvent suffire, pour peu qu'on les applique sagement.

**DES PRECURSEURS LITTERAIRES**

Un lecteur me demande « ce qu'est au juste un précurseur littéraire » et s'il existe des écrivains assez originaux pour qu'on puisse dire qu'ils n'ont pas eu de précurseurs. En particulier, il voudrait savoir s'il y a eu des précurseurs pour les *Xipehuz*, *Vamireh*, *La Guerre du Feu*, *La Force mystérieuse*, *Le Félin géant*.

Ce lecteur m'embarrasse. Sa première question soulève des problèmes à peu près insolubles; la deuxième est redoutablement personnelle.

Au sens général et vague, un écrivain a toujours des précurseurs. Ainsi, avant Fenimore Cooper, on avait raconté des histoires où paraissaient des Peaux-Rouges. Entre autres, Chateaubriand écrivit *Atala*. Mais les sauvages de Cooper sont tellement caractéristiques par rapport à tous les sauvages décrits auparavant, qu'on doit admettre qu'il a créé un genre.

Avant Balzac, il y eut toute espèce de romans auxquels ressemblaient, *partiellement*, les romans du colosse : on retrouve dans Balzac des traces évidentes de Stendhal et de vingt autres écrivains de moindre envergure. Restif de la Bretonne avait eu l'idée de peindre une société dont les personnages reparaissent plus ou moins dans des romans successifs. Mais Balzac a fait de sa Comédie Humaine un ensemble tellement original que nous devons voir en lui le créateur d'une littérature.

Avant Poe — depuis des siècles et des siècles — les récits fantastiques, énigmatiques, merveilleux, surabondent : on trouve même les récits à *tendance* scientifique : Cyrano devine presque les aérostats dans son voyage à la Lune ; Robinson Crusoe utilise, pour vivre dans son île, le savoir millénaire des hommes, etc. Le Dupin de la lettre volée eut de pseudo précurseurs, parmi lesquels Zadig (1). Mais l'inventivité de Poe est si vive qu'il a recréé deux ou trois genres — sans compter l'originalité, l'intensité, la « suggestivité » extraordinaire de son style.

\*  
Pour ce qui regarde les *Xipehuz*, *Vamireh*, *La Guerre du Feu*, *La Force mystérieuse*, *Le Félin géant*, ne confondons pas autour avec alentour. *La Force mystérieuse* et les *Xipehuz* sont complètement différents des trois autres romans, quoique les *Xipehuz* se passent aux temps préhistoriques. Je crois, mais il serait trop long d'en dire ici les raisons, que dans les *Xipehuz*, *La Force mystérieuse*, *Un Autre Monde*, l'invention est toute personnelle. Ils ne reposent sur aucun fait scientifique (la science ne sert qu'à leur donner la vraisemblance) ; ils ne s'inspirent d'aucun récit antérieur.

(1) Relisez *Zadig*, et vous serez surpris de voir qu'il rappelle Dupin et son succédané, *Sherlock-Holmes*... La manière est très différente, beaucoup plus sommaire, mais les analogies certaines. Et pourtant, c'est tellement *autre chose* !

Il en va différemment pour les romans préhistoriques. Ici la science a exercé une influence puissante. Des manuels les plus secs, des études les plus arides sur la préhistoire émane une poésie profonde, le mystère passionnant des genèses. Donc, la science nous a certainement inspirés — mon frère et moi. D'autre part, la Préhistoire, scientifique ou non, préoccupera toujours les hommes d'imagination. Toutes les cosmogonies sont des récits préhistoriques, et l'Iliade, la légende d'Hercule, une grande partie de la Bible. La préoccupation des origines se retrouve dans Lucrèce, qui écrit :

Arma antiqua manus, ungues, dentesque fuerunt  
Et lapides, et item sylvarum fragmina rami.  
Posterius ferri vis, est aerisque reperta :  
Sed prior aeris erat quam ferri cognitus usus.

Aussi, ce grand poète affirmait la succession des âges de la pierre, du bronze et du fer, son génie devinait ce que nos savants ont découvert deux mille ans plus tard.

Maints poètes se sont efforcés de remonter le courant des âges. Vers 1885, un Durville ou Darville (?) publia un récit où les hommes antédiluviens étaient des colosses ; il suivait, je pense, la tradition des Titans et aussi un verset biblique : « En ce temps-là, il y avait des géants sur la terre. » (*Genèse*, chap. VI, verset 4.) Georges Sand publia un roman antédiluvien qui est plus loin de la préhistoire effective que l'Iliade.

On doit à Louis Bouilhet le poème des *Fossiles*. Dans Jules Verne, il y a une sorte de tableau hallucinatoire qui se rapporte à la préhistoire. Deux passages dans mes livres de début évoquent les Origines, l'âge de Pierre, etc. Il y a aussi des paragraphes préhistoriques dans ma *Légende sceptique*. Les *Xipehuz* se passent à l'époque pré-chaldéenne. René Ghil a conçu un poème paléolithique, d'inspiration bien personnelle.

Et j'en oublie.

Pourtant, je ne vois chez les précurseurs aucun récit préhistorique qu'on puisse, même lointainement, comparer à *Vamireh*, *Eyrimah*, *Nomah*, *La Guerre du Feu*, *Le Félin géant*, *Le Voyage*, *Le Trésor sous la neige*. Il semble bien que ces livres aient inauguré un genre nouveau.

J.-H. ROSNY, aîné.  
de l'Académie Goncourt

ANNEXE 4.D : « Le Tréteau des Lettres – L'évolution du Roman d'Aventures »,  
*Comoedia*, 24 août 1920.

**LE TRÉTEAU DES LETTRES**

**L'Évolution du Roman d'Aventures**

Dans un excellent article, M. Jules Bertaut se réjouit du renouveau de l'imagination dans le roman et au théâtre. Il semble qu'il donne au terme imagination un sens assez étroit. En effet, il prend comme exemple topique le succès de M. Pierre Benoit. Or, il serait très fâcheux de voir dans M. Benoit un grand imaginaire. M. Benoit a une imagination moyenne; ce qui le caractérise, c'est un art narratif entraînant.

On peut dauber sur son style, riche en clichés, mais, pour quelque raison inexplicable, même les lettrés (pourvu qu'ils aiment le roman d'aventures et le roman romanesque) s'intéressent à un récit comme *Koenigsmark* et lisent *Pour don Carlos* avec plaisir. Dire après cela que M. Benoit n'est pas un écrivain semble injuste. Il a un des essentiels et que le plus

part des stylistes ne possèdent guère. Mais, encore un coup, son imagination est médiocre!

Son succès, d'ailleurs, ne ressortit qu'à une forme restreinte du roman d'imagination, le roman d'aventures. Inutile de redire que le roman d'aventures est le plus antique des romans. Qu'est *L'Odyssée* et qu'est *L'Iliade*; que sont même bien des romans d'aventures, voire psychologiques, sinon des romans d'aventures? Chez Balzac, l'aventure se mêle continuellement à l'étude des mœurs; *Le Rouge et le Noir* comporte des aventures dramatiques, ainsi que tels romans de Zola.

On s'est étonné de ce que Paul Bourget ait vanté le roman d'aventures dans une préface; peut-être peussit-il au Disciple, qui est le ro-

man le plus mouvementé et le plus analytique de l'écrivain.

Ne dépassons pas le but. Nous appellerons roman d'aventures le roman où l'aventurier domine, où elle est l'essentiel de l'œuvre. Alors même, il ne faudrait pas croire que le genre ne comporte ni étude de mœurs, ni psychologie. Walter Scott mêle un esprit réaliste à un esprit très imaginaire. Il se complait à des reconstructions de milieux, s'attarde à des considérations historiques, cherche visiblement à dépeindre des mœurs abolies. « Ses romans sont très instructifs », disait un de mes grands-oncles, et ils l'étaient pour l'époque.

Dans *Les Mystères de Paris*, livre d'une originalité profonde, œuvre d'un vrai créateur, Eugène Sue a la prétention d'étudier des milieux ou des êtres et justifie cette prétention.

On trouvera chez Paul Féval de très curieuses notations psychologiques et d'amusants traits de ce caractère. Dans *Les Misérables*, Victor Hugo mêle tous les genres; il est sociologue, psychologue, historien, moraliste, réformateur. C'est une salade infernale. Jules Verne est didactique; il prétend enseigner en même temps que distraire et il y réussit. Dumas et Maquet se veulent historiens en même temps que conteurs, et telles pages, comme la fuite de Louis XVI à Varennes, justifient leur prétention.

Jusqu'à sa temporaire décadence, le roman d'aventures en France ne fut pas strictement spécialisé. Il se spécialisa grâce au feuilleton, et ne tarda pas à devenir d'une médiocrité si écœurante que les lecteurs épris de littérature, l'abandonnèrent.

Cette décadence est due au gros public et à maints directeurs de journaux. Les clients des journaux dits populaires manifestèrent une réelle préférence pour des produits dégradés, et les « fournisseurs » attirés répétèrent indéfiniment les mêmes romans...

Il y eut, toutefois, une reprise intéressante. Les récits policiers de Gaboriau ne sont pas sans mérite. Ils furent renouvelés par les romans de M. Conan Doyle, qui sont une adaptation intelligente (et un délayage) de quelques contes d'Edgar Poë. M. Maurice Leblanc créa, par la suite, l'amusant Arsène Lupin.

Cependant, tandis que le roman d'aventures issu de Dumas, Eugène Sue, Paul Féval, Frédéric Soulié, Méry, entraînait en décadence, un autre roman d'aventures se développait, plus merveilleux et dont le succès resta fort inférieur au succès des *Mystères de Paris*, des *Trois Mousquetaires*, du *Juif Errant*, du *Bossu*, de *Rocambole*, etc.

Dans ce genre, c'est Wells qui obtint le plus de suffrages, particulièrement avec sa *Guerre des mondes*. Il eut de nombreux imitateurs qui ne réussirent guère à attirer le public. On a dit que Wells procédait de Jules Verne. C'est confondre les genres. Verne est un auteur intéressant, mais un créateur assez médiocre. Il eut le mérite de suivre patiemment une veine indiquée par quelques auteurs didactiques du passé; c'est une suite indirecte de *Robinson Crusoë*, du *Robinson suisse*, etc. Dans les milieux littéraires, on a dit que Wells procédait de moi (*Les Xipehuz*, *Le Cataclysme*, *La Légende sceptique* ont dix ans d'avance sur Wells) mais j'ai idée que Wells ne m'avait pas lu...

Enchaînons! *La guerre des Mondes*, *L'île du Docteur Moreau*, *Les Xipehuz*, *La Force mystérieuse*, etc., marquent une évolution particulière du roman d'aventures, évolution qui n'a pas obtenu les faveurs du grand public. Me permettra-t-on de signaler une autre évolution: le roman préhistorique. Il est fort bien accueilli par un public fidèle; il n'a pas encore ému les masses; je crois qu'il n'est pas sans avenir.

N'oublions pas une œuvre exquise, *Le Grand Meaulne*, que l'Académie Goncourt a eu grand tort de ne pas couronner.

\*\*

Au théâtre, il semble que l'aventure ait été plus déconsidérée encore que dans le livre. On ne connaît qu'une seule réaction importante. Elle eut d'ailleurs un éclat extraordinaire: le triomphe de *Cyrano de Bergerac* est sans pareil; il atteignit tous les publics; il porta le nom de Rostand dans les cinq mondes.

Ce fut aussi un effarant succès de librairie: *Cyrano de Bergerac* dépasse de loin « les tirages » de Zola. Mais cet éblouissant succès

fut à peu près solitaire: le théâtre ne connut pas un renouveau de la pièce d'aventures.

Est-ce qu'avec M. Pierre Benoit, dont le succès est de même nature, quoique moins considérable, nous verrons revivre l'ancien roman d'aventures (car les romans de M. Benoit sont, par la structure comme par l'esprit, des romans d'un autre âge)? Ou bien verrons-nous un genre inédit conquérir les avarés faveurs du public? Il est manifeste qu'une foule de jeunes hommes, avides de prendre du poisson à l'endroit même où un heureux pêcheur vient de faire une pêche miraculeuse, se jettent sur le roman d'aventures. Les éditeurs s'efforcent de créer quelques comptoirs pour cet article vieux-neuf. Mais je ne vois encore aucun succès qui balance celui de *Koenigsmark* ou de *L'Atlantide*...

Peut-être le cas de M. Benoit sera-t-il unique comme le fut celui de Rostand. Néanmoins, on perçoit quelques indices d'un revirement dans les goûts du public: je tiens une renaissance partielle du roman d'aventures comme possible...

\* \*

Pour mon compte, j'en serais ravi. Il est des soirs où je désire ardemment fuir la monotonie de l'existence: alors le roman psychologique, le roman réaliste, même le roman sentimental ne me suffisent point... Je veux m'évader. Ces soirs-là, je souhaite lire un roman d'aventures. Et je n'en trouve point... Il faut relire ceux que j'ai aimés jadis. Mais on n'a pas toujours envie de relire... Qui me donnera le récit, *pas trop fabuleux*, propre à dissiper les mélancolies?

Je suppose que beaucoup de lecteurs sont comme moi. Si leur imagination est grossière, si leurs sentiments sont triviaux, ils pourront se rabattre sur les romanciers populaires. Mais, s'ils ont quelque raffinement, il leur faut autre chose. C'est ce sentiment qui m'a fait écrire, avec plaisir, quelques récits d'aventures comme *Perdus*? comme *Le Trésor de Mérande*, qui ont plu à tels groupes de lecteurs. Souhaitons que des écrivains distingués s'essayent dans un genre qui fut injustement déclassé.

En passant, je demande des « dévotionnaires heureux ». On me lit pas trois cents d'aventures palpitantes pour que l'auteur sacrifie ses héros à l'eau... Le roman d'aventures, même les contes de fées, exige une fin brillante. Je suis, sur ce point, de l'avis de *Win* et j'ai gardé une solide rancune à Féval, à Dumas, à vingt autres, pour avoir sacrifié des héros que je voulais voir triompher...

#### POUR VAUGELAS

L'Œuvre vient de ressusciter Vaugelas. Un savant homme relèvera les solécismes, les rismes, néologismes, etc., des journalistes qui trouvent cela excellent. Nous avons tous peur d'être corrigés. Mais Vaugelas risque de mettre les coquilles au compte des chroniqueurs. Dans chacune de mes chroniques, relève non seulement des fautes d'orthographe, mais des fautes de construction dont je suis fort innocent. Ainsi, dans un article paru dans *l'Œuvre*, on me fait dire: *consentir des sacrifices*. J'avais écrit: *consentir à des sacrifices*. On me fait dire: *les œuvres recherchées*; le *si* dénaturé d'une phrase. On me fait dire: *vous avez défendu la cause de notre logis, avec une patience et une sagesse qui l'ont fait triompher*. J'avais écrit: *qui l'ont fait triompher*.

Avec les coquilles, parfois avec les « corrections d'office », un chroniqueur ne se contente pas de relever les fautes, mais quelles fautes on lui fera comment? de mes confrères avait écrit: « Etes-vous si reuse? — Je le suis. » Un compositeur s'adressa à lui pour lui faire écrire: « Je la suis. » Le frère corrigea quatre fois sur épreuves: « Je la suis. » Le volume parut, il lut avec horreur: « Je la suis. »

N'importe! saluons Vaugelas. Nous sommes trop souvent notre syntaxe, nous sommes trop souvent nos mauvaises habitudes: Vaugelas peut nous faire de grands services. Personne ne nous a jamais fait de la langue française: pour la faire exister, il nous faudrait plusieurs siècles.

J.-H. ROSNY,  
de l'Académie Comtemporaine

# Le Tréteau des Lettres

## La Littérature et le Progrès

A Marcel Proust

Au cours du chapitre admirable, où M. Marcel Proust raconte la mort d'une grand-mère, le héros du livre (1) écrit :

« Et j'arrivais à me demander s'il y avait quelque vérité en cette distinction que nous faisons toujours entre l'art qui n'est pas plus avancé qu'au temps d'Homère, et la science aux progrès continus. Peut-être l'art ressemblait-il au contraire en cela à la science ; chaque nouvel écrivain original me semblait en progrès sur celui qui l'avait précédé... »

D'une manière générale, les écrivains traitent cette question avec une simplicité qui confine à la niaiserie. J'ai entendu des hommes de premier plan tenir là-dessus des propos aussi rudimentaires que les propos d'un bûcheron. Cela tient d'abord à ce que la plupart des hommes de lettres sont de piètres logiciens (« ils raisonnent comme des tambours », disait mon ami Lehuraux) ; cela tient ensuite à des opinions d'un ordre presque mystique. Le classicisme des écoles, si salutaire à tant d'égards, crée des légendes qui obscurcissent les meilleurs cerveaux.

La transcendance des anciens reste pour beaucoup de personnes un dogme religieux, comme jadis pour le subtil Boileau et le grand Racine. Il est très vrai que les anciens furent admirables, surtout les Grecs. Ce peuple étonnant n'excella pas seulement dans les arts et la philoso-

(1) « Le Coté des Guermantes » (Nouvelle Revue Française).

phie, il eut une multitude d'intuitions scientifiques, plus surprenantes les unes que les autres. Le système de Copernic est en définitif un système hellénique, et les Grecs dépenaient une ingéniosité intarissable à développer les théories atomiques.

Cela n'empêche pas que la science moderne a accompli des progrès prodigieux.

La littérature est-elle, par contre, étrangère à tout progrès ? Il semble à peu près évident que, pour ce qui regarde la complication, la nuance, la psychologie, nous sommes supérieurs aux anciens. Noté vision est plus « nombreuse », elle est plus fine, elle est plus vaste aussi. Mais nous sommes moins parfaits, dit-on. Dans quel sens ? Savons-nous moins bien composer un ouvrage ? L'antiquité nous a transmis une multitude d'œuvres, dites chefs-d'œuvre, qui sont mal composées. Est-ce le style ? On peut disputer à perte de vue.

En science, le progrès est certain parce que la science, jusqu'à présent, englobe le passé. Une découverte nouvelle s'ajoute aux découvertes précédentes, les complète, les corrige, etc. Nous ne régresserons en science que lorsque nous cesserons à la fois de découvrir, d'inventer et de nous souvenir des travaux antérieurs.

En littérature, comme dans tous les arts, l'englobement, si j'ose dire, ne concerne qu'une partie des œuvres. Il y a des réalisations qui demeurent plus belles que tout ce qu'on a fait dans la suite. On ne les recommence qu'en les copiant, ce qui n'a qu'un intérêt accessoire. Mais il y a aussi des réalisations qui sont positivement

dépassées, complétées, développées ; là, le progrès est certain.

\*\*\*

On a justement fait remarquer le caractère individuel des œuvres d'art. Ce caractère n'est pas absolu. Toute œuvre d'art ressortit à des causes sociales ; il y a de l'imitation dans la création, et souvent la création jaillit directement de l'imitation.

En tout cas, l'originalité individuelle a une importance incontestable. Elle marque fortement les grandes œuvres ; elle rend leur classement difficile, voire impossible. Les lois de la pesanteur, les équivalents électriques, la radioactivité existent en dehors de la personnalité de Galilée, de Faraday, de Becquerel, de Curie, mais la *Comédie Humaine*, mais *Pantagruel*, mais les *Contes extraordinaires* reflètent directement Balzac, Rabelais, Edgar Poe.

Si on peut admettre une part de progrès dans la littérature, on ne peut guère admettre, avec le héros de M. Marcel Proust, que « chaque nouvel écrivain original » soit en progrès sur celui qui l'a précédé. On ne le peut pas, d'abord pour la raison que je viens de dire, ensuite parce qu'il faut tenir compte des fluctuations littéraires et artistiques. La science se développe généralement en tous sens. Chaque période, tout en se différenciant des autres périodes, ajoute directement ses découvertes aux découvertes antérieures. Il y a des périodes de crise, de relative stérilité, mais il n'y a pas de luttes violentes entre de pures tendances. Une théorie peut être remplacée par une autre, mais c'est l'expérience qui décide, ce n'est pas — ou alors c'est par erreur — l'ascendant d'un individu.

\*\*\*

En Art, il y a des révolutions plus ou moins violentes. Le romantisme fait la guerre au classicisme ; il s'évertue à rejeter la tradition, à tirer tout ce qu'il peut de l'inspiration directe ;

loin de se conformer aux règles, il les exècre, il veut à toute force refaire une vision neuve du monde et des êtres. Sans doute, le romantique est contraint de puiser plus ou moins au fond commun, mais il le fait malgré lui : s'il s'en aperçoit, il en éprouve une sorte d'humiliation.

Le naturalisme arrive à son tour, qui repousse le romantisme et toutefois n'entend pas se rattacher à la règle classique.

Autant que les romantiques, les naturalistes cherchent des voies nouvelles. Souvent, au lieu de puiser directement dans l'individu, ils prétendent s'inspirer de l'expérience, de l'expérience immédiate et contrôlée. Eux aussi, en somme, rejettent la tradition, malgré quelques concessions. Jointes à l'influence des personnalités, on voit combien les fluctuations littéraires rendent pénibles le classement des écrivains originaux, et par suite la détermination du progrès.

Aux fluctuations générales, il faut joindre les fluctuations particulières, qui se multiplient de plus en plus. La plupart de ces fluctuations cachent de pures manœuvres. Impatients de parvenir, excités par le succès des révolutions antérieures, guidés par une ruse qui va se développant de période en période, les jeunes ne cessent de créer des écoles, qui d'ailleurs disparaissent de plus en plus vite.

Quand le héros de M. Proust, à propos d'œuvres obscures, parle de « renouvellement », il faut s'entendre. Depuis quarante ans, l'obscurité est devenue un truc. Jeter pêle-mêle des mots, abolir les verbes, changer la signification des épithètes, remplacer le sujet par l'attribut et réciproquement, ce sont des jeux à portée du premier serin venu.

M. Proust cite une phrase (qu'il invente, je suppose) : « les tuyaux d'arrosage admirèrent le bel entretien des routes qui parlaient toutes les cinq minutes de Briand et de Claudel ». Il est évident que de telles phrases, on en

peut construire quelques douzaines dans la journée, sans une appréciable fatigue cérébrale, si elles n'ont aucun sens. Si elles ont un sens, le jeu sera plus difficile, mais même pour les plus fins esprits devineurs de logogripes, la multiplication de ces puzzles rend l'art assommant.

Il n'y a aucun doute que l'immense majorité de ceux qui écrivent ainsi sont des individus médiocres : il est agaçant de perdre son temps à déchiffrer leurs énigmes, lorsque, d'aventure ils ont voulu dire quelque chose...

Il en était déjà ainsi au temps du symbolisme et du décadentisme : la plupart de ceux qui rédigeaient alors des textes obscurs ont sombré dans les gouffres de l'oubli...

Mais ne nous attardons pas. Je voulais seulement faire remarquer combien les grandes et les petites fluctuations littéraires ajoutent à la difficulté de se rendre compte des progrès réalisés. Ajoutez-y (c'est du même au même) les engouements qui font remonter tel auteur à la surface, tandis que tel autre, naguère favori, est rejeté dans l'abîme, ou qui, soudain, rend à telle époque dédaignée une prééminence accordée précédemment à telle autre époque : comme Jean Moréas, le monde littéraire « change d'enthousiasme » à chaque instant.

En somme, je crois que la littérature a progressé, dans son ensemble, malgré des périodes de recul et de décadence. Mais son progrès n'a pas eu le caractère enveloppant du progrès scientifique ; sur certains points, nous n'avons pas dépassé les anciens ni les médiévaux... Progresserons-nous encore ? Il me paraît que nous en sommes capables. Un jour, sans doute, l'humanité s'acheminera vers la décrépitude de l'imbécillité. Rien n'annonce encore ces temps heureux.

Avant de terminer ce bavardage, faisons quel-

ques réserves sur le mot progrès. C'est un mot dangereux. Il a été employé à tort et à travers. On peut nier que l'état adulte soit en progrès sur l'enfance (quand j'étais petit, l'idée de devenir un individu barbu me remplissait d'horreur) ; on peut nier que la barbarie soit préférable à l'état sauvage et la civilisation à la barbarie ; on peut nier que l'homme soit en progrès sur l'hippopotame... Je prends modestement la définition du dictionnaire : « Progrès : développement d'un être ou d'une activité ».

Il n'est pas absurde de croire que, de l'homme des cavernes aux Egyptiens, des Egyptiens aux Grecs, des Grecs à nous, la littérature se soit développée.

J.-H. ROSNY, aîné.

de l'Académie Goncourt.

P.-S. — Miomandre, délicieux Miomandre, humoriste étincelant, écrivain aux cent nuances, pourquoi, tu quoque, ces coups de matraque au père Hugo !

A M. Marcel Sauvage. Votre *Voyage en autobus* n'est pas sans valeur. Maintes associations d'images sont bien venues. Ne pas abuser, toutefois, des maisons qui regardent les passants et autres « réversions ». C'est trop facile. On peut multiplier ce genre de phrases sans danger pour les méninges. Les roses respireront le parfum des hommes ; les passants écraseront les autobus ; les côtelettes nous mangeront, etc. Heureusement, vous faites mieux que cela et je vous en félicite...

Vous avez tort de me prendre pour le critique littéraire de *Comœdia*. J'écris ici sur des sujets généraux, non sur des individus. Lorsque c'est utile, je cite des noms ou des œuvres, au cours de mes articles. Cette remarque s'adresse à la multitude des amis et des inconnus qui demandent, véhémentement, que je parle de leurs livres.

ANNEXE 4.F : « Le Tréteau des Lettres – L'agitation littéraire », *Comoedia*, 26 juillet 1921.



## LE TRÉTEAU DES LETTRES

### L'AGITATION LITTÉRAIRE

Une revue, je crois que c'est *Belles-Lettres* (j'ai égaré le questionnaire) demande si les écoles littéraires ont quelque utilité. C'est un sujet sur lequel on reviendra, je crois, tant qu'il y aura une littérature française. Le Français est « partisan » plus qu'homme au monde. Dès lors les Ecoles sont inévitables dans les Arts comme dans les Lettres.

Le plus souvent, ce sont de petites écoles éphémères : elles naissent un matin au bord du fleuve et expirent le soir. Qui se doute que plus de trente écoles littéraires ont paru depuis un quart de siècle ? Parfois les écoles ont l'ampleur d'une Ligue, d'une Révolution, ou pour le moins d'un Boulangisme et d'une affaire Dreyfus.

Elles servent des fins utiles ou nuisibles. D'abord (je l'ai déjà dit) elles agitent l'animal de lettres. Cet animal, surtout dans sa verte jeunesse, recherche les stimulants. Il n'es pas mauvais qu'il croie au renouveau du monde spirituel, qu'il se figure refaire l'art et qu'il ignore plus ou moins ses aînés.

Les écoles constituent d'autre part une publicité excellente : Victor Hugo et Emile Zola ont retiré de cette publicité un merveilleux bénéfice.

Elles ont encore l'avantage de préciser des tendances obscures ; elles encouragent tels esprits timides à rejeter le joug de traditions ou de modes déprimantes. Par contre, elles asservissent souvent les mêmes esprits, elles les incitent à des imitations puériles et à des exagérations saugrenues.

Rarement les écoles créent le genre littéraire qu'elles préconisent. C'est Rousseau, c'est Bernardin, c'est Chateaubriand qui préparent le romantisme : Hugo et ses séides développent les nouvelles tendances et s'efforcent de les codifier, ce qui donne naissance à des cocasseries énormes.

De même, Stendhal, Balzac, Flaubert, précèdent le naturalisme, dont le chef officiel sera Emile Zola, moins original que ses précurseurs.

La plupart des grands hommes de lettres ne relèvent que d'eux-mêmes. Quand Rousseau paraît, il est seul et il ignore ce qu'il

apporte « littérairement » : son ambition est de créer un courant philosophique et surtout moral. Pas plus que son maître, Bernardin de Saint-Pierre n'appartient à une école. Même remarque pour le grand Chateaubriand. Et aussi pour Lamartine, qu'on a embrigadé plus tard parmi les romantiques, mais qui ne se réclamait d'aucune école quand il parut.

Ni Stendhal ni Balzac ne sont classables durant leur vie. Le Flaubert de *Madame Bovary*, de *l'Education sentimentale*, de *Salammbô*, de *la Tentation de Saint-Antoine*, est un solitaire. On sent que les Goncourt ont l'ambition de fonder une école : Zola leur coupera l'herbe sous le pied, ce dont Edmond gardera un ressentiment profond.

Baudelaire ne relève que de soi-même ; Rimbaud aussi, et Verlaine, et Mallarmé, et Barrès. Des écoles se fondent d'après eux, mais eux se sont évadés des écoles. Et Rabelais, La Fontaine, Diderot, Laclos, Anatole France, Renan ?

Tout compte fait, le nombre des hommes de premier plan qui ne furent pas inféodés à une école, ou qui s'en évadèrent, quand leur originalité fut mûre, apparaît bien plus considérable que le nombre des « écoliers ». Cela n'empêche pas, encore un coup, que les écoles puissent avoir quelque importance et quelque utilité.

Il ne semble pas qu'il y eût jamais autant de tendances diverses que de nos jours. Cependant des groupements se forment, qui essaient de définir les efforts ou de les discipliner. J'ai sous les yeux une étude où M. Epstein tente de montrer les conditions nouvelles auxquelles doit s'adapter la littérature.

Dans cette étude, plus d'une idée ingénieuse voisine avec des redondances. L'auteur constate que l'homme a beaucoup changé depuis un siècle, que le changement se poursuit activement en nous et produit une certaine fatigue. En somme, un état nerveux spécial est né dont il faut que la littérature exprime les réactions. Car, dit M. Epstein, « l'œuvre d'art n'est pas seulement un thermomètre qui indique la température du milieu ambiant ; elle est encore et surtout

autre chose : la réaction d'une sensibilité et d'une sensibilité artiste. »

Négligeons la première partie de cette phrase, qui est une métaphore peu significative...

Dire que l'œuvre d'art est la réaction (ou mieux le produit de la réaction) d'une sensibilité artiste, cela nous enseigne-t-il quelque chose ? Toute œuvre humaine comporte une réaction homologoue. Et l'œuvre d'art, réaction d'une sensibilité artiste ne vous fait-elle pas songer, M. Epstein, à la ferréité du fer et à la pétréité de la pierre ?

Mais passons. Ce qui importe, c'est que les jeunes hommes cherchent avidement à élucider les sensations et les idées suscitées en eux par un milieu et des conditions de vie toujours plus complexes. Sur ce chapitre, M. Epstein a écrit quelques phrases intéressantes et dont je le félicite d'autant plus volontiers que j'ai parfois émis des idées analogues. Mais lorsqu'il désigne les hommes qui jouent un rôle important dans le renouvellement de l'art contemporain, je le trouve étroit.

Jamais la littérature n'a été plus diverse, plus hétérogène que de nos jours. C'est le triomphe du pluralisme. Tous les genres participent à la rénovation. Ainsi, l'étude des mœurs continue à produire mainte œuvre remarquable. Et il importe de ne pas oublier que les diverses écoles qui se sont succédé depuis Balzac n'ont jamais sérieusement menacé ce grand domaine littéraire. Il a résisté à toutes les attaques. De Balzac à Flaubert, aux Goncourt, à Champfleury, à Zola, à Daudet, à Maupassant, à Mirbeau, en passant par Anatole France, Bourget, Paul Adam, pour aboutir à la génération actuelle, toujours l'étude des mœurs se mêle aux tendances les plus diverses et suscite des œuvres originales.

On en dira tout autant de l'étude psychologique (le plus souvent mêlée à l'étude de mœurs).

Nous n'avons jamais eu autant d'humoristes, jamais autant de fantaisistes. Le roman exotique donne une floraison imprévue. J'ai cité tant d'humoristes, « d'exotistes », de psychologues dans de précédents articles,



que je me dispense d'en citer un seul aujourd'hui : au surplus, ils sont trop.)

Même le roman d'aventures romanesques ou merveilleuses ressuscite : je vois sur ma table deux œuvres toutes récentes caractéristiques de l'orientation actuelle : *Raramémé*, d'André Lichtenberger, les *Mains d'Orlac*, de Maurice Renard. *Raramémé* nous introduit dans un monde inconnu et charmant, où vivent des créatures fraîches comme le pays des Sept Fleuves. Maurice Renard nous mène au gré de sa riche fantaisie et sait nous émouvoir avec des fictions inouïes. Et l'étrange *Nègre Léonard*, de Mac Orlan ?

Le roman des foules, qui n'a positivement existé qu'au dix-neuvième siècle, continue à florir. Paul Adam et peut-être moi-même lui avons donné des aspects inédits. M. Jules Romains a voulu le spécialiser en fondant *l'Unanimité*. M. Marcello Fabri, dans *l'Inconnu sur les Villes*, tend à ne plus faire agir que la foule même, abstraction faite de tout acte, de toute parole individuelle : l'action et la réaction sont purement collectives.

Que dire des inclassables ? Beaubourg amant de la fantaisie mais penseur subtil, et dont le dernier livre est d'une philosophie saisissante. Arnoux, Giraudoux, Duhamel, riches d'images et d'associations neuves, d'observation vive, Arnyvelde qui fait de la vie avec la science — et d'autres, et d'autres ?

#### RACHILDE, RUDYARD KIPLING ET... LECOQ HAGEL

Il me semble, grande amie Rachilde, que vous n'êtes pas juste pour cette œuvre de jeunes hommes qui s'intitule : *Broumitche et le Kabyle*.

Vous écrivez : « L'histoire de l'hyène est une merveilleuse copie de Kipling. Je préfère cependant le *Livre de la Jungle*. Mais il n'est pas défendu d'imiter un tel maître ? Seulement, ferait-on mieux, à quoi cela nous avancerait-il ? Pour l'amour du Dieu des Lettres, pas tant d'exotisme. On en fait vraiment trop. »

Je ne trouve pas que Lecoq et Hagel imi-

tent Kipling. L'histoire de l'Hyène est une étude originale. Kipling, lui, « ne fait pas la bête », si j'ose dire, il fait des hommes avec les bêtes, tout comme La Fontaine. Son tigre ridicule, sa panthère chevaleresque, ses loups héroïques, son ours éducateur, son python rusé, toutes ces bêtes parlent et agissent en hommes. L'hyène de Lecoq et Hagel est une hyène. Le seul tort de ces jeunes hommes est d'avoir désigné l'hyène par un nom propre (est-ce le mot arabe ?)

Ce sont des animaliers, comme vous, Rachilde, quand cela vous plaît, comme le pauvre Pergaud, comme jadis Michelet... Lecoq et Hagel boivent dans leur verre...

Par ailleurs, il est cruel de leur reprocher leur exotisme ! Ils vivent en Algérie. Que voulez-vous qu'ils nous racontent ?

#### M. PIERRE BENOIT ET LE PLAGIAT

Pierre Benoit avoue avoir, par malice, intercalé dans ses livres, des passages assez copieusement d'auteurs célèbres. Je ne suis pas partisan de cette méthode. Elle peut nous mener loin.

Qu'est-ce qui empêche d'emprunter des épisodes ? Et pourquoi ne pratiquerait-on pas le démarquage ? Je regrette pour ma part que M. Benoit se soit livré à cette dangereuse facétie, je le regrette d'autant plus qu'il vient de montrer qu'il n'était pas emprisonné dans le genre qui a fait son succès.

*Le Lac salé* n'est plus un roman d'aventures. C'est un roman de psychologie *latente*. Et la psychologie *latente* bien maniée (elle l'est plus d'une fois dans *Le Lac Salé*) a une valeur certaine... Nous sommes saturés de psychologie développée par des écrivains médiocres. Ils ne cessent de couper en quatre les mêmes fils, ils nous assomment...

J.-H. ROSNY, aîné.

de l'Académie Goncourt

P. S. — A. M. S. : *La Rose du Fayoum* n'est pas une fleur, mais une délicieuse jeune fille qui vit, aime et souffre dans un pays merveilleux. Jehan d'Ivray nous conte délicieusement cette histoire.

ANNEXE 4.G : « Le Tréteau des Lettres – À propos de quelques romantiques »,  
*Comoedia*, 11 août 1921.



M. Marcel Boulenger m'a fait, l'autre jour, en grand plaisir en faisant le panégyrique d'Eugène Sue. Ce que le délicieux écrivain classique admire chez Sue, ce n'est rien qui se rattache à la tradition, c'est le romantisme le plus échevelé, le plus fou, le plus capricieux, le plus insolent, d'un mot le plus romantique.

« Quoi, s'écrie M. Marcel Boulenger, dédaigner les grâces truculentissimes et les folles impertinences de ce romantique effronté, éperdu de passion pour la marine et les voyages inouis, ivre d'amour devant l'anglomanie de 1836 et les chevaux de grande race, dévoré de tendresse envers tout ce qui était élégances, beautés, jolies manières, femmes exquises, courage, audaces, hertés? Quoi, traiter comme un plat écrivain l'auteur étincelant de *La Salamandre*, de *Plick et Plock*, de *La Vigie de Koat-Ven*, etc...? »

Avouons que le plus enthousiaste romantique n'en dirait pas davantage. Je m'en étonne à peine; M. Marcel Boulenger, sous les grâces et l'esprit classique, déceit des coins d'au-

dace hasardeuse, qu'il doit avoir de la peine à discipliner...

Ce qui me plaît en ceci, c'est de constater une fois de plus, que sur bien des points, les partisans qui s'en vont bataillant pour un principe, conçoivent quelque admiration, voire quelque tendresse, pour les belles œuvres de leurs adversaires.

Ce qui me plaît davantage encore, ce sont les jolies souvenirs de jeunesse que la chronique de M. Boulenger a fait se lever dans ma savane vieillissante. *Atar Gull*, *Le Morne du Diable*, *La Salamandre*... C'est la genèse, c'est le jardin des Deux Fleuves... Je me revois pillant l'armoire, où mon père avait dissimulé les livres jangereux (j'avais, ma foi, fabriqué un véritable rossignol, qui ouvrait et fermait les serrures), je me revois avec ce même Sue, avec Voltaire, avec Le Sage, avec Féval, avec Théophile Gautier, avec Cazotte, avec Corneille et Racine, voire avec Piron, auquel je n'entendais goutte, avec Pigault-Lebrun... un monde incommensurable, un monde plus mys-

térieux, plus frais, plus varié que ne le sera jamais le monde réel...

J'estime, Monsieur, que vous n'êtes pas juste pour le « barbon » (un barbon, à quarante ans? Pas de nos jours!) qui écrivit *Les Mystères de Paris*.

Je vous abandonne le philosophe, le Louis-Philippard, le sociolâtre, comme vous dites : ce misérable a gâté des œuvres inouïes par d'intolérables prêches. Mais je ne vous abandonne pas *Le Chourineur*, *Le Maître d'École*, l'effrayante *Chouette* et le petit *Tortillard*, la mère de *Martial*, femme du guillotiné, ni même *Pipelet*, ni même *Cabron*, ni le fantastique *notaire*...

Is font des *Mystères de Paris*, un des livres les plus originaux de tous les temps. Ce roman parut, vers 1840, d'une nouveauté abasourdisante. Vingt ans plus tard, il inspira Hugo, dans *Les Misérables*; il eut même une petite influence sur l'immense Honoré de Balzac. Cette œuvre est d'une inégalité choquante, empoisonnée de sermons laïques; elle fourmille de longueurs et le style en est fréquemment affreux : tout de même, c'est une œuvre de génie.

Elle suscita un nombre prodigieux d'imitateurs et même des héros inférieurs eurent une influence, parfois néfaste, sur les écrivains français et russes. Ainsi, *Fleur de Marie*, la prostituée sympathique, la prostituée-victime-sociale, donne naissance à la mère de Cosette, et aussi aux prostituées similaires des Tolstoï, des Dostoïevsky, de vingt autres Slaves, que ce type exalta frénétiquement.

Quant au *Juif Errant*, vous concédez, Monsieur, que le « fameux jésuite Rodin » a « bien son relief » et c'est, en effet, un humain extraordinaire... Sans être aussi nouveau que *Les Mystères de Paris*, *Le Juif Errant* est encore une œuvre originale, avec, de ci de là, des analyses, des portraits, des caractères saisissants...

Les autres livres de la maturité de Sue m'ennuient. Non seulement l'auteur est las (il est même malade), mais il finit par tirer tellement à la ligne que c'en devient intolérable.

Ce « tirage à la ligne » est en somme une des causes principales de la décadence des romans Sue-Dumas-Maquet-Féval, etc. Il faut à tout prix que le feuilleton s'allonge, à tout prix tirer six volumes de ce qui n'en comporte qu'un seul. Alors, les Dumas, les Maquet délayent tant et tant, qu'il n'y a plus que de la sauce et

seulement quelques vagues filaments de poison...

C'est aussi le malheur de Féval, qui eut parfois une manière de génie et à qui je dois des émotions merveilleuses. J'avais, je crois, neuf ans, lorsque je dénichai, avec *Le Diable Boiteux de Le Sage* et *Le Diable Amoureux*, de Cazotte (j'ai été très amoureux de ce diable), *Le Roi des Gueux* de Paul Féval. Ce fut un sortilège. Aucune impression de grandeur héroïque ne sera jamais comparable à celle qui me souleva lorsque je vis le duc de Médina Celi, tout nu, dans la cour de l'abattoir, devant une troupe de spadassins, soudoyés pour l'occire...

Le formidable duc n'a pour toute arme qu'un fémur de bœuf. Il tient tête, cependant, il abat des ennemis, mais son flanc saigné, ils sont trop et trop bien armés... Et voici que le jeune Mendozé apparaît, à la crête de la muraille... Il voudrait secourir le duc, mais la muraille est trop haute...

Le duc s'écrie :

« Une épée ! »

L'air s'éclair d'argent, traverse l'étendue. Les spadassins se pressent... Que le duc perde une seconde, ils seront maîtres de l'heure. Oui, mais Hernan de Medina Celi, c'est la foudre. Il a bondi, il la tient, l'arme magnifique, il la brandit et... alors il fut trop fort !

Il y a aussi le prodigieux combat de Nevers et de Lagardère, la nuit, dans les ténèbres, contre une douzaine de bandits.

Ce Féval avait du trait, le sens du mystère, une ironie très personnelle et ses héros de second plan sont parfois des types très curieux, très savoureux.

Comme Sue, comme Dumas-Maquet, avec des dons supérieurs il se perdit dans « le tirage à la ligne ».

Moins doué, Ponson du Terrail avait de la prestesse et connaissait tous les trucs du dialogue. Lui, c'est le roi, l'empereur, le maharadjah, du tirage à la ligne. Croyez-le bien, ces hommes avaient plus de mérite qu'on ne l'imagine.

Oui, vraiment, Monsieur, Sue eut maintes fois du génie, Dumas-Maquet parfois, de même que Féval... Le feuilleton emplit leur escarcelle et ruina leur talent.

DE L'IDÉALISME LITTÉRAIRE :

Un correspondant me demande de lui indiquer « quelques bons conteurs idéalistes ». Ce correspondant m'embarrasse fort. Tout le monde sait qu'il y a deux genres d'idéalisme philosophique. Le premier, qui est l'idéalisme

classique, et qui d'ailleurs comporte plusieurs espèces, n'est toute autre réalité que les idées. De proche en proche, il peut aboutir à n'admettre d'autre existence que le moi...

C'est une doctrine sévère.

Le second courant vise moins des idées que des « idéals ». Il convient à tous les ordres de croyance.

Transporté dans l'ordre moral, politique, littéraire, il donne naissance à une extraordinaire oïlla podrida. Il y a un idéal théiste, un idéal chrétien (avec les variétés catholiques, orthodoxes, protestantes, etc.) un idéal monarchique, un idéal républicain, un idéal socialiste, un idéal révolutionniste, un idéal moniste, dualiste, trialiste, etc.. Ces idéals peuvent d'ailleurs interférer et souvent se confondre. C'est de quoi satisfaire tous les mysticismes, toutes les générosités et toutes les niaiseries.

En littérature surtout, l'idéalisme revêt les aspects les plus divers. La plupart des classiques furent idéalistes ; ils eurent un idéal religieux, un idéal social, un idéal artistique. Les romantiques cultivent aussi des idéals variés et souvent variables. Victor Hugo changeait d'idéal comme de chemise. Georges Sand prenait un nouvel idéal quand elle prenait un nouvel amant. Lamartine est ruiselant d'idéalisme.

Mais Vigny se réfugie dans une sorte d'idéal stoïque qui est bien près d'être sceptique et cette petite fripouille de Sainte-Beuve n'a que des idéals falots y compris son idéalisme politique. Par ailleurs Balzac se veut un idéal chrétien et monarchique ; Gautier se contente de l'idéal du beau, Barbey confesse le Christ avec une noble insolence. Michelet, Quinet croient à des vérités sociales.

Dans les générations suivantes, Coppée cultive un idéalisme de plus en plus religieux, Verlaine est le bon poivrot chrétien, Bourget qui, d'abord, pouvait sembler agnostique se révèle catholique et monarchiste, Huysmans passe d'un matérialisme méfieux à une foi morose ; Bloy exhale, après Veuillot, un catholicisme grandiloque et vitupérateur. Edouard Schuré se cantonne dans un idéalisme spiritualiste plein de noblesse et de dignité... Maurras expose son idéalisme monarchique avec une cohérence remarquable et Léon Daudet avec fougue, verve et truculence.

Il serait facile, mais oïseux de continuer cette énumération, et j'ai hâte d'en venir aux derniers venus (je pense que c'est sur eux que mon correspondant désire quelques éclaircissements).

Or, parmi les livres d'écrivains encore jeu-

nes, parus depuis une dizaine d'années, je découvre fort peu de livres franchement idéalistes (1) par exemple *Clarté*, de Henri Barbusse, décèle un idéal socialiste, mais les personnages sont à peu près invariablement égoïstes, hypocrites, lâches ou stupides : par suite, ce beau livre dégage un sentiment de scepticisme pessimiste — car il semble ridicule d'espérer qu'une telle humanité aboutisse à une société fraternelle.

Les livres de Duhamel nous montrent des héros plus sympathiques. La pitié, la douceur, l'indulgence inspirent souvent ces œuvres, mais l'idéalisme qui s'en dégage est très vague.

Dans *L'Inconnu sur les Villes*, où (peut-être pour la première fois) on ne fait agir que des foules, des foules sans personnages, un idéal humanitaire se dégage, que l'auteur développe dans maintes pages belles, impressionnantes et riches de vie — mais le dénouement est mélancolique ; il tend à laisser l'impression que l'homme est peu perfectible quoique M. Marcello Fabri manifeste tacitement sa confiance dans l'avenir.

Dans *L'Enfant qui meurt*, livre que j'ai tout ici-même, Binet-Valmer développe une sorte d'idéalisme de race ou de civilisation, et le livre se termine par une victoire de la vie sur les puissances destructrices.

J'imagine qu'on trouve des traces d'idéalisme dans mes propres ouvrages, mais on aurait peine à en tirer une doctrine !

J.-H. ROSNY, aîné.

de l'Académie Goncourt.

P.-S. — Un ami de Riccioto Canudo me fait observer que j'ai oublié de citer cet écrivain parmi ceux qui ont étudié les foules. C'est fort juste. M. Riccioto Canudo a publié sur la psychologie des foules des romans pleins de force, de vie, d'observation subtile. Il a le sens des multitudes ; il les connaît à merveille et sait nous donner l'impression de leurs mouvements. Il faut lire son œuvre et l'admirer...

Ceci dit, je voudrais qu'on ne prit pas mes articles pour des palmarès. Je m'y occupe de sujets généraux et je ne cite des noms que pour éclairer ma lanterne. S'il m'arrive d'omettre un écrivain de quelque éclat ou même illustre, cela n'a aucune importance... Par aventure, cet écrivain sera un Racine, un Voltaire, un Chateaubriand, un Balzac...

J.-H. R.

(1) Abstraction faite des catholiques, bien connus.

ANNEXE 4.H : « Le Tréteau des Lettres – L'Imagination française et l'Imagination britannique », *Comoedia*, 23 août 1921.



## LE TRÉTEAU DES LETTRES

### L'Imagination Française et l'Imagination Britannique

M. G. de la Fouchardière écrit, dans l'*Œuvre*, à propos du cent cinquantième anniversaire de Walter Scott :

« Dickens a créé le roman d'observation, Walter Scott a créé le roman d'aventures... C'est assez humiliant à constater mais les deux articles sont d'importation anglaise. Et dans l'œuvre d'imagination comme dans l'élevage du pur-sang et la course à la mer, les Anglais nous ont toujours dominés nettement... »

« Walter Scott, Dickens, Stevenson... Aujourd'hui, ce trio formidable : Rudyard Kipling, Wells, Conan Doyle. Ici, nous avons eu le père Dumas qui racontait des choses; le père Dumas était mulâtre. Nous avons eu Zola qui était Italien. Nous avons eu Balzac qui était assomant... »

« ...Nous ne savons pas faire les romans où il y a des types qui soient des types et des histoires qui soient des histoires. »

M. G. de la Fouchardière est de tous nos écrivains dits gais (et qui sont le plus souvent bien tristes) celui qui a le plus d'étendue dans les idées. Je le lis toujours avec plaisir, surtout quand il exécute des sauts périlleux sur le tremplin du paradoxe. Et il faut lui rendre cette justice que souvent il émet des idées aussi profondes qu'ingénieuses, sous la forme la plus réjouissante.

Il sait nécessairement qu'il exagère, dans son bref parallèle entre la littérature britannique et la nôtre. Mais le thème qu'il nous offre est excellent et vaut qu'on l'examine.

(En passant, remarquons que le mulâtre Dumas « contient » trois quarts de sang blanc et que, en outre, ses principaux romans sont

écrits en collaboration avec Maquet : à ce compte, *Les Trois Mousquetaires* sont à peine teintés d'une trace de noir... Zola était le fils d'une Française, à laquelle il ressemblait étonnamment.)

En disant que Dickens a créé le roman d'observation, je pense que M. de la Fouchardière veut dire « le roman d'observation moderne », car le roman d'observation est assez ancien déjà. Les admirables romans picaresques sont des romans d'observation autant que ceux de Dickens. *La Princesse de Clèves* est en somme un roman d'observation, comme d'ailleurs tous les romans psychologiques. *La Religieuse*, *Le Neveu de Rameau* abondent en observations justes, et aussi *Les Liaisons dangereuses*; la volage *Manon* est fort bien vue et pareillement *Marianne*, de Marivaux. On doit tenir Restif de la Bretonne pour un observateur aigu; il a créé toute une petite *Comédie humaine*...

Il serait facile de multiplier ces exemples. Mais si nous nous en tenons au XIX<sup>e</sup> siècle, Stendhal, observateur merveilleux, précède Dickens, et Balzac est le contemporain de l'auteur britannique. Tous deux ont créé une multitude « de types qui sont des types » et raconté des histoires qui sont des histoires. L'imagination formidable de Balzac ne le cède en rien à celle de Dickens, et sa psychologie est plus intelligente, comme aussi celle de Stendhal. Ces deux géants peuvent tenir tête à tous les observateurs britanniques, russes, italiens ou espagnols. Inutile de dire que, plus tard, Flaubert a créé des types très types : *Madame Bovary*, *Charles Bovary*, *Homais*, et tous ceux de *L'Education sentimentale*, *Germinie Lacerteux* et *Manette Salomon* sont aussi des types très types. Et encore *Sapho*, *Numa Roumestan*... et encore... et encore...

En fait, il y a des milliers de types très types dans notre littérature. Et je ne compte pas les types de nos auteurs dramatiques, les types de Molière, les types de Beaumarchais, et *tutti quanti*!

Le roman d'aventures historiques moderne semble bien créé par Walter Scott (il faudrait connaître, pour être sûr, certains auteurs aujourd'hui complètement oubliés). Mais Eugène Sue a donné un roman d'aventures modernes

tout à fait original, pour lequel il fallait une imagination égale à celle de Walter Scott. D'ailleurs, Dumas-Maquet ne sont aucunement négligeables, ni George Sand, ni Féval, ni Méry, ni Gozlan. (Remarquons que dans les romans de chevalerie, qui ont leur côté historique et les bergeries — tel *l'Astrée* — l'imagination déborde...)

Au total, si nous considérons les œuvres de nos pères, nous pouvons opposer aux romans de Dickens et de Walter Scott, des romans d'observation et des romans d'aventure dont la valeur est égale en ce qui regarde l'imagination et la perspicacité, et supérieure en ce qui regarde l'intelligence.

Passons au formidable trio Kipling, Wells, Conan Doyle. A mon avis, Conan Doyle, c'est de l'ersatz. Je n'ai jamais songé à le mettre au-dessus de Gaboriau et je le mets au-dessus de Méry...

J'ai toujours marqué mon estime pour Wells, encore que je l'aie précédé, mais je crois qu'on peut lui opposer Villiers de l'Isle-Adam.

Quant à Kipling, il est inclassable — comme Loti. Je ne trouve pas son imagination transcendante. J'estime ses types inférieurs à ceux de Balzac et de Dickens; c'est le ton, c'est la manière, c'est une vie débordante et originale que j'admire en lui, c'est un merveilleux exotisme... Toutefois, l'exotisme de Loti ne me semble pas moins original ni moins poétique. Mais je le répète, Kipling me paraît inclassable; il n'exemplifie ni l'imagination, ni l'observation britanniques; pas plus qu'un Loti n'exemplifie notre psychologie.

Au total, je pense que nous tenons parfaitement tête aux Britanniques pour l'imagination comme pour l'observation, mais il y a certaines formes d'imagination et certaines formes d'observation qui sont plutôt françaises ou plutôt anglaises. Le génie anglo-saxon se porte plus volontiers que le nôtre vers des histoires primitives, instinctives, désordonnées; notre génie aime les histoires où prédomine l'esprit d'analyse, la cohérence. Mais il va sans dire que l'on trouve des écrivains britanniques épris d'ordre, d'analyse raffinée et de civilisation, de même qu'on rencontre des écrivains français instinctifs, primitifs, quasi-barbares... Les deux littératures sont trop riches, trop touffues, trop diversifiées,

pour qu'on puisse nettement les opposer l'une à l'autre. De part et d'autre, le génie abonde... Toutefois, c'est encore la littérature française qui est la plus variée, celle qui présente les genres les plus nombreux.

Ronsard, Rabelais, Montaigne, Pascal, Racine, Corneille, Molière, La Fontaine, La Bruyère, Bossuet, Voltaire, Rousseau, Diderot, Laclous, Chateaubriand, Restif, Stendhal, Nodier, Lamartine, Hugo, Musset, Sue, Sainte Beuve, Sand, Barbey, Flaubert, Baudelaire, les Goncourt, Leconte de l'Isle, Zola, Daudet, Maupassant, Villiers, Verlaine, Veuillot, Rimbaud, Bloy, ce n'est pas le dixième de notre palmarès, et combien peu tous ces hommes se ressemblent !

Je ne cite pas ceux de ma génération ni les jeunes : quand le temps aura passé, on verra que notre époque a produit de magnifiques talents et deux ou trois hommes ou femmes de génie.

#### LES ECRIVAINS IDEALISTES (Suite)

Dans mon dernier tréteau, je remarquais combien il était difficile de définir les diverses tendances idéalistes contemporaines. Voici deux éclaircissements que me donnent des amis de MM. Canudo et Maurice-Verne.

Le premier m'écrit :

« Toute l'œuvre de M. Canudo comporte la recherche de cette religion nouvelle que nous voulons essentiellement musicale, ainsi que la païenne fut essentiellement sculpturale, et la chrétienne fut picturale jusque dans la lumière peinte par ses vitraux ? Canudo résume cette volonté dans le chapitre : « L'Eglise de musique » des *Transplantés*. »

Le deuxième remarque ?

« La leçon des *Rois de Babel*, c'est l'idéalisme des fous transformant l'œuvre néfaste des mauvais bergers. Les mauvais bergers ont des millions, ils nous l'ont bien fait voir. Avec les millions on a une presse et un rayon d'influences occultes. Grâce à un Lucien Descaves, à une Séverine, à une Rachilde, à un Ernest-Charles, à quelques autres, les *Rois de Babel* vont partir pour l'étranger et le théâtre va les prendre. Mais que de luttes. D'autre part *Lucile dans la Forêt* est idéaliste de la première à la dernière ligne. Œuvre volontairement dépouillée de tout

ce qui peut créer le mensonge — les conversations, l'échange des lieux communs, etc., — et où il n'y a que l'esprit, le cœur, l'âme d'une créature qui vient d'être ébranlée par une grande crise morale et, autour d'elle, la nature et ses sollicitations. »

Parmi les œuvres idéalistes, il faut citer le théâtre en plein air de Bussang. C'est la création de notre ami Pottecher : il y a consacré la moitié de sa vie. La guerre seule, qui a férocement éprouvé Pottecher et les siens, interrompit les représentations. Elles viennent de reprendre, « la ruche est reconstituée », et j'ai eu le plaisir d'assister à la première du *Diable marchand de goutte*. Je ne pensais pas que ce serait si captivant.

La mise en scène est délicieuse, la plupart de ces acteurs improvisés remplissent fort bien leur rôle. Il y avait, entr'autres, un poivrot magistral, qui eût amusé le public le plus difficile ; l'héroïne de la pièce fut exquise, le fils alcoolique eut des accents farouches dans la scène de la faux, où il menace de frapper son père ; le père lui-même a fort bien joué et le diable ne manquait pas d'allure... Pottecher, en pèlerin, mêlait agréablement un brin d'ironie à l'apostolat...

Le *Théâtre du Peuple* joue des pièces idéalistes, presque toutes dues à la plume délicate de Maurice Pottecher. Ces pièces sont légendaires, symboliques, féeriques, historiques, bucoliques, — on le devine, rien qu'à leurs titres : *Le Diable Marchand de goutte*, *Morteville*, *Le Sotré de Noël*, *Liberté*, *Chacun cherche son trésor*, *L'Héritage*, *C'est le Vent*, *La Tragédie de Macbeth*, *A l'Ecu d'argent*, *La Passion de Jeanne d'Arc*, *La Reine Violante*, *Le Château de Hans*, *La Clairière aux Abeilles*, *Le Mystère de Judas Iscariote*, *Anys et Amyle*.

Un beau souffle de poésie, un grand charme de nature anime ces pièces : je les aime beaucoup.

Le théâtre en plein air de Bussang est une œuvre bienfaisante, qui fait pénétrer l'art au tréfonds des Vosges lorraines et à laquelle il sied que, dans la mesure de leurs forces, les hommes de lettres accordent un fraternel appui.

J.-H. ROSNY, aîné.  
de l'Académie Goncourt.



## Chronique

### Le Mystère de l'Eau

Je me souviens d'un soir d'enfance, devant la mer. Pendant deux heures, une jeune femme me promena près des grandes eaux. J'entrevois ces troupeaux phosphorescents dans l'ombre, j'écoutais leurs clameurs infinies. La jeune femme parlait à peine — elle me répétait seulement par intervalles :

• Il y a trois fois plus d'eaux que de terres! •

Devant ce troublant spectacle nocturne, si fantastique pour un enfant qui approchait la mer pour la première fois, ces paroles entrèrent profondément. J'ai toujours eu, depuis lors, l'impression *réelle* de la petitesse des continents et de l'immensité des ondes; j'ai toujours eu le sentiment de l'Eau, mère de la vie, dont tous les êtres naquirent.

Toute chose de l'Eau m'enchanté et m'emplit de poésies. Souvent le mot seul suffit pour m'entraîner dans les plus délicieuses rêveries, pour me faire oublier les tristesses de l'heure présente. Qu'un nuage accoure dans le grand vent d'Ouest, qu'une brume s'accroche à la colline ou sur la cime des peupliers, qu'une mare fleurisse dans une prairie, que la jolie pluie de printemps s'arrête et reprenne, ou que l'automne pleure à longs traits, tout de suite je vois les origines, les choses antiques et augustes, nos pauvres ancêtres végétant aux bords des lacs, l'Hindou adorant son beau Gange, l'Égypte heureuse de l'inondation féconde, les populations aquatiques de la Chine, les effrayantes forêts d'Afrique où des peuples nains habitent les marécages, et les confuses, naïves et adorables légendes sur les Hommes-Poissons, les Sirènes, les Ondines.

D'ailleurs, de tous temps, l'Homme sut plus ou moins confusément qu'il y avait ses origines. • Les Ténèbres couvraient la face de l'Abîme, et l'Esprit de Dieu errait sur les Eaux •, dit la Genèse. Les Théogonies de Chaldée, de l'Inde (1), des Sauvages, confirment ces impressions profondes, nées d'un incommensurable atavisme. Voyez ce charmant chapitre du Ramayana où, dans des vases d'or, sont toutes les Eaux des Fleuves et des Sources, et les eaux des Quatre-Mers, pour consacrer la royauté du héros.

Et, feuilletant au hasard une géographie, il suffit d'appellations de golfes, de lacs, de fleuves, de mers pour me causer un ravissement de conte de fées, un attendrissement infini et qui, certes, est commun à des millions de mes semblables. Comment ne pas être pénétré d'une charmante sensation de mystère devant une nomenclature comme celle-ci, par exemple, prise au hasard : • Lac Ontario, Orénoque, Nil Bleu, • Amazone, Missouri, Fleuve Jaune, Gange, • Rio de la Plata, Meschacébé, Lac Supérieur, Lac de l'Esclave, Mer des Antilles,

(1) Pendant des temps incalculables, Brahm contempla les eaux couvertes de Ténèbres, et y découvrit enfin les mondes en germe.

• Golfe d'Égine, le Tibre, le Volga, Lac Baïkal, Golfe Persique, Golfe du Bengale, • L'Euphrate, la Mer d'Oman, Lac Tanganyika, Golfe de Guinée, le Danube, le • Fleuve Bleu, la Mer Vermeille?... •

Certes, des noms de montagnes, des noms de contrées et de forêts, évoquent aussi de vastes et beaux inconnus, mais non point avec la fécondité de l'eau, avec ce sentiment de vie primitive et intarissable. En l'eau seule se résume l'univers entier et tout l'être ; en l'eau seule nous pressentons la force entière, la continuité, la souplesse, la fraîcheur, le renouveau. L'Eau seule a une Circulation *définie*. Aspirée et purifiée en nuages, rendue aux artériodes des sources et des ruisselets, aux artères des fleuves, elle retombe incessamment dans le grand cœur tumultueux de la mer. L'eau, dirai-je presque, est le premier effort de vie — elle apparaît comme le germe avant le germe. Même sans une seule cellule, sans un seul animalcule ni une seule plantule, l'eau ne réalisait-elle pas déjà une espèce de Grand Etre ? La Mer, n'est-elle pas une Vivante, abstraction faite de ce qu'elle contient de vivants, une Vivante dont les Fleuves, les Lacs, les Glaciers et les Nuages sont des organes ?

Je veux bien que ce soit une *illusion* — mais c'est une illusion si conforme à notre organisme ! L'être vivant est, en notre monde, essentiellement fait d'eau. D'autres produits concourent à sa formation, sans doute, mais tous en faible quantité par rapport à celui-là, et puis ces substances mêmes qui y concourent se trouvent dissoutes ou mêlées aux ondes marines, de sorte qu'on peut dire que l'*Eau de mer*, renferme *tout* ce qui peut former l'être. Quoi d'étonnant dès lors que l'Océan nous apparaisse comme un Grand Animal-Plante ? Et quoi de plus rationnel que d'admettre que l'*Eau de Mer* est l'effort d'organisation qui a précédé notre organisation actuelle, qu'il y eut un temps où l'Eau de Mer fut un véritable *règne* à côté du règne minéral ? Volontiers donc dirais-je qu'avant les règnes actuels il y eut simplement le Règne minéral et le Règne Eau-de-Mer, et que ce dernier forma ultérieurement les règnes Animal et Végétal.

Mais quoi qu'on puisse penser de la vitalité de l'eau, le fait constant, c'est que

nous en sortons tous. Les bêtes terrestres ne sont que des évadés de l'Océan — de toutes parts nous décelons notre fluide origine. Pour avoir placé notre respiration à l'intérieur nous n'en sommes pas moins d'anciens poissons péniblement érigés à la vie aérienne, après avoir gravi toute la série des échelons, du crapaud au singe. Et à travers toutes nos métamorphoses, notre corps reste essentiellement composé d'eau.

Dès lors, comment le charme poétique le plus grand et le plus universel ne serait-il pas le Lac, le Fleuve, l'Océan ? Notre admiration n'est que l'hommage à la mère commune ; elle n'est que le souvenir atavique du commencement du monde animé, elle n'est que la tendre joie de voir en quantités immenses l'élément qui coule dans nos veines et qui féconde toute notre chair.

Et cependant, lorsque l'étendue et la masse aquatique est immense, je ne sais quelle mélancolie se mêle à l'admiration. Au crépuscule et la nuit, la voix de la mer est une grande plainte, un menaçant sanglot. L'impression d'un vaste mystère s'élève, le sentiment d'une grande Mort



lointaine. Etes-vous comme moi? Ce mystère me semble celui même de la prochaine destinée terrestre... Quand je dis *prochaine*, entendez qu'il s'agit de milliards d'années, et moquez-vous de moi.

Assis sur la falaise, alors que viennent les premières étoiles, qu'une Lune rouge tremble sur les écumes farouches, l'Océan semble me dire :

• La Vie, qui est sortie de moi, continue  
• dans mes profondeurs. Seul, je suis assez  
• vaste, profond et fécond pour renouveler  
• le monde animé. Avant que le froid ne m'ait  
• glacé, avant que je ne sois une immense  
• et triste carrière de cristal, je repeuplerai  
• plusieurs fois encore les Continents où  
• des faunes successives seront mortes, je  
• referai de nouveaux êtres inférieurs des-  
• tinés à devenir des êtres supérieurs.

• Loin que l'Homme soit le dernier  
• terme de la vie, il sera remplacé bien avant  
• même le premier de mes grands renou-  
• vellements. L'homme n'a que quelques  
• millions d'années à vivre, la bête qui doit  
• le remplacer vit actuellement, très humble,  
• dans mon sein. Mais cette bête elle-même,  
• et tous les types de bêtes qui peuplent  
• les continents actuels déclineront et  
• seront remplacés par des types encore

• tellement à l'état d'ébauche que *jamais*  
• l'homme ne pourra seulement arriver à  
• constater leur existence. Leurs traces  
• défient et défieront à jamais ses sciences.  
• Ces types se développeront à leur tour,  
• fourniront graduellement des formes  
• hautes, puis périront. C'est encore moi qui  
• les remplacerai, — et puis encore et encore,  
• jusqu'à ce qu'enfin le soleil s'éteigne et  
• que je sois tout de glace, solide et immo-  
• bile, métamorphosé en un dur squelette,  
• en un océan fossile.

• Et dans cet immense drame de la Mort  
• et de la Résurrection, quelquefois les  
• êtres supérieurs vivront sur les conti-  
• nents, comme maintenant, mais, quelque-  
• fois aussi, *c'est dans les eaux mêmes que*  
• *demeureront les formes les plus parfaites.*  
• Car il ne faut pas croire que je ne puisse  
• former des êtres *aquatiques*, et maîtres  
• cependant de voler dans les cieux et de  
• parcourir les continents. •

Voilà ce que je rêve sur la falaise. Et je vois ce flot qui part et revient, ce flot inlassable, et j'ai le frisson de la Fin des Temps. L'eau m'en est plus chère encore. Je ne

puis m'en détacher. Je rêve à ces créations infinies et à cette Mort de la Mer, quand Elle ne sera plus le réservoir de la vie et qu'elle gisera glacée. Toute la Terre sera-t-elle morte alors, comme le croient les savants, — morte dans les Ténèbres et le Froid, Globe errant sans destinée dans les profondeurs du Ciel (1)?

JACQUES SOLDANELLE.

(1) J'en doute, et nous en pourrions reparler quelque jour, de même aussi que d'une faune *aquatique*, maîtresse des Continents.





### Le Chroniqueur au Lecteur

---

Cette tribune, lecteur, m'est offerte par la direction du *Bambou* à des conditions inexorables. Je suis l'esclave d'un programme dont il m'est interdit de m'écarter d'un seul point. Je suis condamné à ne vous parler que des choses qui intéressent l'*esprit nouveau* : la vision, les mœurs, la poésie, la littérature transformées que la

science et la conquête de la terre ont faites à nos races. Il m'est interdit de voir *vieux*, même en parlant de vieilles choses. Je ne dois employer que des sujets qui se rattachent au progrès de l'effort humain, à ce qu'il y a de curieux, d'énigmatique, de grave, de comique, de beau, de doux, de féroce, dans l'Action et la Pensée contemporaines. En un mot, je dois n'avoir que la vision à nous faite par la marche de l'intelligence, vision presque aussi différente de la vision des hommes de la fin du siècle dernier, que la vision d'un homme du moyen-âge de celle d'un citoyen d'Athènes. Par surcroît, mes chroniques ne peuvent aborder aucun des sujets de la polémique quotidienne : scandales mondains, ou financiers, crises politiques, révélations érotiques, etc., etc. En revanche, le champ immense du Voyage, du Fantastique, du Préhistorique, de la Guerre, de l'Inconnu, du mystérieux *Demain*, est large ouvert à mes rôderies.

D'ailleurs, on ne me demande pas la tension continuelle, et lassante pour le lecteur, du Rare et du difficile. La familiarité m'est permise autant que la solennité : j'ai le droit de faire un peu le prophète quelquefois et de me moquer de moi-même ensuite

— j'ai droit au grand style autant qu'au style le plus négligé — et j'abuserai de l'un et de l'autre, selon l'occurrence.

En attendant, lecteur, je me présente comme une fourmi dans la fourmilière de ceux qui préparent *Demain*, ce terrible *Demain* dont l'élite des hommes — économistes, philosophes, savants, réformateurs — a bien cru, vers la moitié de ce siècle, tenir le secret.

Hélas! les économistes ont dicté des règles rigoureuses, les philosophes et les savants ont décrété que la science était proche de résoudre mécaniquement les problèmes de la vie, les réformateurs ont annoncé de grandes allégresses. Et voilà que le mystère des lendemains et le mystère de la vie sont revenus poser leurs troublants problèmes — voilà que le chimiste et le physiologiste se trouvent devant d'imprévisibles hiatus, que le philosophe et le réformateur sont hantés de doute devant les grandes joies promises. *Demain* reste énigmatique, nul ne dissipera d'avance ses formidables ténèbres...

Non que la science ne soit grande, qu'elle ne doive participer au futur, non que la philosophie ne soit plus haute que jamais!

Mais l'inconnu demeure — nous n'avons qu'élargi ses limites!

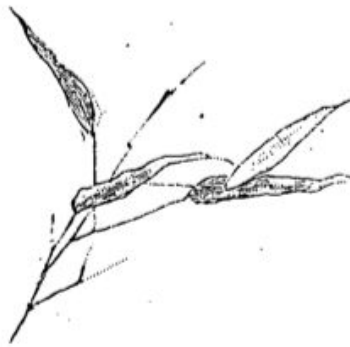
Ah! pauvre prescience de l'ère qui va suivre! Qui dira si la vieille Europe va devenir secondaire dans l'élan de l'humanité, qui dira si l'Angleterre, la France et l'Allemagne vont croupir dans une lente décadence? Qui dira si la guerre va épouvanter nos peuples au profit des États-Unis d'Amérique ou si elle ne sera qu'un jeu d'échecs? Si elle amoindrira ou la France et la Russie, ou l'Allemagne et l'Angleterre? Qui dira si le socialisme individualiste ou le socialisme d'État, ou ni l'un ni l'autre, vont régner sur le monde? Qui dira si nous assisterons à d'immenses cataclysmes, à des révolutions épouvantables, si des fanatiques feront sauter des villes entières, si les Explosifs seront le fléau successeur des antiques pestes et des séculaires famines? Qui dira si nous voyagerons en aérostats ou portés sur des dynamos aujourd'hui inimaginables, si les machines à vapeur vont s'évanouir devant une mécanique neuve, si les chemins de fer céderont à des appareils de transports sans roues et sans rails? Qui dira si l'art du livre, si l'imprimerie sera bouleversée par des dispositifs enregistreurs rendant inutile

la lourde tâche de la typographie ?...

Mais *Demain* ne livrera son secret que *Demain*. C'est aujourd'hui qu'il faut vivre, aujourd'hui qu'il faut vouloir. Lecteur, on m'impose la tâche d'être à cette place un chroniqueur de son temps, un chroniqueur modeste, sans doute, mais à qui un rigoureux programme défend de te servir les sujets où abonde la chronique journalière, un chroniqueur qui, sans prétendre prévoir l'avenir, doit *presque* parler à des hommes de *Demain*.

C'est là le programme — il est lourd, je l'accepte avec émotion, avec angoisse, mais très résolument.

JACQUES SOLDANELLE.



### **Modernités du roman scientifique chez J.-H. Rosny aîné**

Résumé : J.-H. Rosny aîné (1856-1940) est l'auteur d'une importante somme littéraire, composée de romans, de nouvelles, d'articles publiés dans la presse et dans des journaux scientifiques. L'histoire littéraire retient sa participation à la contestation du naturalisme zolien, son implication au sein de l'Académie Goncourt dont il fut membre fondateur et Président, la maturité qu'il apporte au récit préhistorique grâce à son roman-phare *La Guerre du feu*, et d'innombrables textes qui contribuent aujourd'hui à le situer comme l'un des précurseurs, en France, de la science-fiction. L'intérêt d'un tel auteur ne tient pas tant à ce qu'il annonce, mais se situe plutôt dans la modernité littéraire qu'il théorise et met en pratique, au moment où, en France, l'art romanesque est en crise et le récit scientifique ne parvient pas à dépasser le modèle des *Voyages Extraordinaires* de Jules Verne. Cet ouvrage analyse en particulier les liens que cet auteur protéiforme entretient avec les sciences qui exercent chez lui une « passion poétique » et dont il se revendique comme étant le réformateur. S'il a pu produire différents essais de philosophie scientifique et présenter certaines de ses réflexions à l'Académie des Sciences, c'est par le biais du roman qu'il invente à la fois une science et une littérature modernes.

Mots-clefs : J.-H. Rosny aîné ; science-fiction ; merveilleux-scientifique ; théorie romanesque ; crise du roman ; naturalisme ; roman scientifique ; anticipation ; préhistoire ; roman préhistorique ; histoire littéraire ; littérature française.

### **Modernities of the scientific novel by J.-H. Rosny aîné**

Abstract : J.-H. Rosny aîné (1856-1940) is the author of a large literary work, including novels, short stories, articles published in the press and in scientific journals. Literary history remembers his involvement in the dispute against Émile Zola's naturalism, his role in the Goncourt Academy, of which he was a founding member and President, the maturity he brought to prehistoric narratives through his seminal novel *La Guerre du feu* and numerous texts that now position him as one of the pioneers of science fiction in France. The interest of that author lies not so much in what he foreshadowed but rather in the literary modernity he both theorized and practiced at a time when the art of the novel was in crisis in France, and scientific storytelling struggled to move beyond the model set by Jules Verne's *Voyages Extraordinaires*. This work particularly analyzes the multifaceted connections that this versatile author maintained with the sciences, which held a "poetic passion" for him and to which he declared himself a reformer. While he produced various essays on scientific philosophy and presented some of his reflections to the Academy of Sciences, it's through the medium of the novel that he invents both modern science and literature.

Keywords : J.-H. Rosny aîné ; science fiction, merveilleux-scientifique ; literary theory ; crisis of the novel ; naturalism ; scientific novel ; speculative fiction ; prehistoric novel ; literary historiography ; french literature.